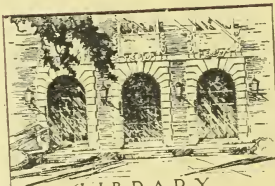




Hugo  
1261

40  
250  
10668



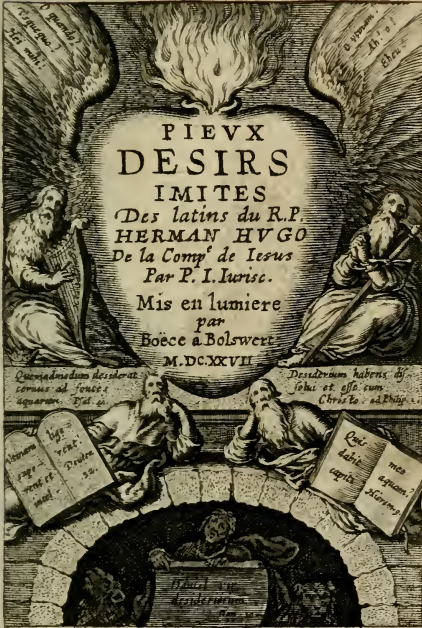
LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY  
OF ILLINOIS

x248  
H88pFi  
1627

Emblems


RARE BOOK ROOM

P. J. Meulenaer  
 canonicus



Ils se vendent  
 A PARIS  
 Chez Seb: Cramoisij.

Cours des Facultés de Philosophie de l'Université de Paris



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Illinois Urbana-Champaign

886 F.1  
27

A SON ALTEZE SERENISSIME

M A D A M E

ELISABETH

CLAIRE EUGENE

I N F A N T E

D'ESPAGNE, &C.

M A D A M E



A mesme nature qui  
faict quel'heliotro-  
pe regarde continu-  
ellement le soleil, &  
que le fer se tourne  
deuers l'aimant, est

celle, qui commande aux subiects  
d'auoir leurs regards dás les mains  
des Princes, & se tenir dans des  
pensées réglées selon leurs volon-  
tés. Ce debuoir m'a tousiours sem-  
blé si sainct & inuiolable, que les

distances de lieux, & les changements de fortune n'ont peu m'oster le desir, ny l'esperoir de consacrer à *V. A. S.* le peu de fleurs & de fruiçts que ie glane, & recueille avec travail, apres l'heureuse moisson des plus beaux esprits que le ciel a voulu doüer de ses grâces. Mais pendant qu'une si iuste loy m'oblige à rendre tres humble hommage à *V. A. S.* par cet ouvrage, qui est tout ce que ma petitesse me permet d'offrir; le la voy environnée de tant de splendeur & de majesté, que tout confus, ie nomme presque en moy temerité & presomptiõ, ce que i'appellois debuoir & obligation. Car *V. A. S.* estant issue des deux plus grandes couronnes de la Chrestienté, est l'admiratiõ de toutes les autres; elle est (sans enchere) la Pallas

de ce

de ce siecle, possédant également la gloire des armes, & celle de la sagesse, vne Amazone entre les Princesses, vne Princesse entre les Amazones. Vn nombre infiny de telles considerations m'auroit tout à fait retenu, condannât mes trop hautes pées; n'estoit que ces DESIRS se promettent eux mesmes d'estre aduoüez, puis qu'ils s'ont PIEUX, & que *V. A. S.* est vn si clair miroir de pieté. Le nom de CLAIRE ne luy estant pas moins deu pour ses deuotions & saincteté de vie, que celuy d'ELISABETH pour ses vertus diuines & royales grandeurs, & celuy d'EVGENE pour ses heroïques & continuelles occupations. Cette sainte se vestit en homme, pour auoir plus de commodité de seruir Dieu; & *V. A. S.* ayant vn cœur

vrayement genereux , vne ame  
Royale capable de conduire vn  
monde entier, regit les hommes, se  
priuant cependant de tout loisir, &  
de repos pour l'amour de Dieu. O  
merueilleuse prouidēce du ciel d'a-  
uoir à la naissance de *V. A. S.* mis  
dans la bouche de ses parrains des  
noms si propres & conuenables, à  
tant de grandes & si diuerses perfe-  
ctiōs! Que les trois Ames pelerines  
de celiures'adressent heureusemēt;  
puis que *la Penitente*, baize les pieds  
de *CLAIRE, la Sainte*, ceux d'*ELI-*  
*SABETH, l' Amante*, ceux d'*EVGENE*.  
Elles viennent d'adorer le Pere  
commun de tous les Chrestiens, &  
se prosternent maintenant deuant  
*V. A. S.* que l'on peut bien appeller  
la Mere de son peuple, & de la pa-  
trie. Cet honneur qu'elles reçoieūt  
sera



sera l'arbitre de toute leur fortune; car si *V. A. S.* les regarde d'un œil favorable: vne infinité de belles ames, imitatrices de ses royales, sainctes, & difficiles actions les accueillera sans doute, ou ne refusera pas leur entretien: les nobles suivront leur *ELISABETH*, les deuotes leur *CLAIRE*, les laborieuses leur *EVGENE*: & toutes lisans ces desirs se voueront, pour l'accomplissement & bienheureux succes de ceux de *V. A. S.* que Dieu fauorise à jamais de ses plus sainctes benedictions comme le desire,

*MADAME,*

De Vostre Alteze Serenissime

*Le tres-humble & tres-obeissant  
seruiteur & subiect*

De Mayence ce  
1. d'Auil. 1627.

P. I. I.

## A D V I S

A V

## L E C T E U R.

**V**ous faites bien, mon cher Lecteur, pour vous, & pour moy, prenant le loisir de lire ce peu de lignes, auant que passer oultre. Ces trois Ames pelerines n'ont pas voulu tenir leurs desirs si secrets & particuliers que vous n'en fussies participant. Si vous estes Latin, vous aurez assurément beaucoup plus de contentement de les ouir en leur langage naturel; si non, vous prendrez, s'il vous plait, en gré l'offre que ie vous fais, de vous exprimer icy leurs conceptions. Ne pensez pas toutesfois que ce sera mot à mot, principalement dans la poesie; où ie me suis donné quelquesfois la liberté de parler aultrement, mais cela sans m'esloigner des inuentions, ny de la disposition de l'ouurage, ce soit mesmes personnes vestues d'aultres foçons. Le reste qui va par discours libre, & saillies, sans liaisons, ny consequences, ne vous semblera non plus estrange; si vous considerez que ce sont seulement rapports, & citations, des SS. Peres, & Docteurs

Docteurs de l'Eglise, qui sont la chaqu'un par soy, & tous pour vous. Mesme, cette independance vous sera peut-estre agreable, puis qu'elle ne vous oblige pas à lire long temps, mais à toute periode vous laisse libre, & permet que vous vous retiriez sans incivilité. Ainsi vous aurez un entretien, sans occupation; une recreation, sans lassitude; une doctrine, sans estude. Imaginez vous d'estre en un iardin, vous y cueillez des roses si vous voulez, ou vous contentez seulement de la veüe. Mais vrez de tout avec iugement & discretion, & vous souvenez que les mesmes fleurs dont les abeilles tirent le miel, seruent aux cantharides pour faire du poison. Adieu.





*Domine, ante te omne desiderium meum, et  
gemitus meus à te non est absconditus. Psal. 37.*

A  
IESV CHRIST  
D E S I R  
D E C O L L I N E S  
E T E R N E L L E S  
A M O V R  
E T  
D E S I R V N I C Q V E  
D E L' A V T H E V R.

Seigneur tout mon desir est deuant  
toy, & mon gemissement ne t'est  
point caché. *Psal. 37.*

**M** *On cœur ardent de mille vœux,  
Cele si bien ce que ie veux,  
Soutenant vn combat extreme:  
Que iamais l'on n'a peu sçauoir,  
Ce que ie fuy, ny ce que i'ayme,  
Par les signes que i'ay faict voir.*

*Personne*

*Personne dis-je ne le sçait,  
Fors que celuy qui tout parfaict,  
Void les choses les plus cachées.  
Et de qui les puissantes mains  
Sans estre iamais empeschées,  
Fouillent dans les secrets humains.*

*Luy, seul Iuge de mes trauaux,  
Cognoit tous mes biens & mes maux,  
Pendant qu'en secret ie sousspire.  
Et luy seul à des yeux si clairs,  
Que voyant le but où ie tire,  
Il fend mon cœur de ses esclairs.*

*Mais ie serois sans iugement,  
Si ie portois mon sentiment,  
Dedans vne oreille estrangere.  
I'aurois bien l'esprit indiscret,  
Si ma voix estoit si legere,  
Que de publier mon secret.*

*Si toutefois mon cœur brulé,  
Pensoit de se voir consolé,  
Par cet ordinaire artifice:  
Mes desirs qui sont sans discours,  
Treuans vne oreille propice,  
Auroient aussi-tot du secours.*

Mais l'oreille de quelque amy,  
Ne pourroit iamais à demy,  
Soulager ma secrette plainte:  
Et puis mes desirs sont si forts,  
Qu'il faut les tenir en contrainte,  
Plustot qu'aduoïer leurs efforts.

Les cris de Rachel eslancez,  
Pour plaindre ses fils trespassez,  
Se firent hautement entendre;  
Mais hélas, comme elle ne peut  
Resusciter leur froide cendre,  
Ny rien gagner, elle se teut.

Comme nous sentons que le feu  
S'allume, & s'esteint peu à peu,  
Viuant & mourant en sa cendre;  
Et comme on voit reboire à l'air  
Les eaux qu'il a ja faict descendre,  
Pour les faire encore couler;

Ainsi ie pense faire mieux,  
Rebenuant les pleurs de mes yeux,  
Sans leur donner plus longue course:  
Et tiens pour vn juste dessein,  
D'en retenir l'eau dans sa source,  
Ou la remener en son sein.

Quels

*Quels sont donc mes gemissements,  
Combien je souffre de tourments,  
Lors que tristement je sousspire:  
Ce que j'ay de peine & d'effroy,  
Aucun mortel ne le peut dire;  
Nous le sçauons Dieu seul & moy.*

*Quel est le bonheur que je veux,  
Emplissant les riuës de vœux,  
Sans dire le bien où i'aspire:  
Ny quel desir me faicît la loy,  
Aucun mortel ne le peut dire;  
Nous le sçauons luy seul & moy.*

*Quelles sont mes intentions,  
Et combien j'ay de passions,  
Quand je crie, & quand je sousspire:  
C'est vn secret si plein de foy,  
Qu'aucun mortel ne le peut dire,  
Nous le sçauons luy seul & moy.*

*O combien de diuerses fois,  
Mon esprit changet-il de voix,  
Comme vn bouffon de personnage.  
Combien de fois l'œil & le front,  
Sont contraires à mon courage,  
Et le dementent sans affront!*



*Pendant que la rage au dedans,  
Avec ses aiguillons ardents,  
Deschire quelque ame aueuglée:  
L'on voit un visage serain  
Et parmy la dance réglée,  
Chacun marche de mesme train.*

*Les pleurs sont indignes de foy,  
L'on sçait bien leur donner la loy,  
Pour mentir avec bonne grace.  
Et le rys se voit si moqueur,  
Qu'il paroist souvent sur la face,  
Quand la tristesse est dans le cœur.*

*Lors que l'on me voit fondre en pleurs,  
On pense que de grands malheurs,  
Me soient predits par cet augure.  
Et si mon rys est escouté,  
L'on croit qu'une bonne aduventure,  
Se soit rangée à mon costé.*

*Ah, c'est auoir mal remarqué:  
Mon visage est si bien masqué,  
Qu'on n'en peut descourir les feintes.  
Je rys quand je suis en tourment,  
Et vers moy les pleurs & les plaintes  
Sont marques de contentement.*

*Prothée ne change point tant  
L'air de son visage inconstant,  
Passant de rochers en rivages.  
Que les esprits dissimulez,  
A qui leurs vœux font des visages,  
Toujours diuersément moulez.*

*Personne n'entend mes souspirs,  
Tous mes tourments, & mes plaisirs,  
Reposent en un doux silence.  
Nul discours ne les a tracez,  
Nous deux en auons cognoissance,  
Deux seulement; & c'est assez.*



LIVRE

LIVRE PREMIER,  
GEMISSEMENTS  
DE L'ÂME  
PENITENTE.

A



*Anima mea desideravit te in nocte . Isaia 26.*

Mon ame t'a desiré de nuict. *Isaie. 26.*

**H**E, quelle triste nuict me couure de son aise!  
 Son voile tenebreux la rend esgale à celle,  
 Qui couurit autrefois d'une sale vapeur  
 L'AEgypte opiniastre, & luy fit tant de peur.  
 Vne nuict trop espaisse, vne nuict trop horrible,  
 Fâcheuse, longue, affreuz, effroyable & terrible:  
 Nuict qui meriteroit qu'en pozant le compas  
 Pour mesurer le temps, on ne la marquast pas.  
 Je croy qu'au temps d'hyuer lors que la petite ourse  
 Ne traine qu'à regret sa paresseuz course:  
 Les Scythes engourdis dedans l'obscurité,  
 Voyent la lune triste avec plus de clairté.  
 L'air des Cimmeriens, que les yeux des estoiles  
 Ne regardent iamais, a de plus tendres voiles,  
 Et n'est point assiegé par des brouillards si laids.  
 Pluton Roy des enfers, n'eut iamais son palais  
 Si bien paré de noir, quoy que l'on face croire,  
 Que la nuict mesme y loge, en vne loge noire.  
 Car combien qu'il soit vray, qu'en ce triste seiour,  
 L'on ne voit iamais rien, ny de nuict ny de iour:  
 Les ames toutefois ne sont pas condamnées  
 A ne sçauoir que c'est de nuicts, ou de iournées.  
 Au plus fort de la nuict, au plus obscur manoir,  
 Tout ce peuple muet, voit bien que tout est noir.  
 Et les Cimmeriens ont la veüe assez bonne,  
 Pour voir qu'en plein midy le iour les abandonne.  
 La Lune est pour six mois sur ce triste orizon,

Le soleil pour autant retreuve sa saison;  
 Son œil esclairecit l'air, sa chaleur fond la glace,  
 Et replace le iour, où la nuit avoit placé.  
 Mais mon sort confiné dans ce lieu criminel,  
 M'entourne incessamment d'un brouillard eternal;  
 Et ne permet jamais que flatant mon desastre,  
 Le ciel me face voir, le feu d'un petit astre.  
 Mesme l'on m'a tranché le seul soulagement,  
 Qu'ont les plus aveuglez en leur aveuglement;  
 Faisant que detenu dans cez cahots funebres,  
 Mon esprit n'entend pas qu'il demeure en tenebres.  
 Mais bien tout au rebours, au lieu de rechercher  
 L'aspect du beau soleil, qui luy doit estre cher;  
 Il se plait en son ombre; ennemy de lumiere,  
 Au point de la treuver, il retourne en arriere.  
 Il fuit le choc du iour, & court dans un cercueil,  
 S'y passant des vapeurs, d'un insolent orgueil.  
 Qui déroband à l'ame, vne flame celeste,  
 Vest son aveuglement d'une robe funeste.  
 La folle ambition ne scauroit endurer,  
 Qu'un soleil si luisant vienne pour l'esclairer.  
 Et l'impudent amour, noircy de mille crimes,  
 Portant des feux bastards, chasse les legitimes.  
 Helas! toutes les fois qu'un malheur me conduict,  
 Au rencontre fatal de cette triste nuit:  
 Mon ame incontinent se sent si despourueüe,  
 Qu'un nuage de mort s'espance sur sa veüe.  
 Les destins sont plus doux, vers les yeux de noz corps,  
 Pour les entretenir, le ciel faict des accords.  
 Et la vicissitude, ore blanche, ore brune,  
 Donne un soleil de iour, & de nuit une lune.

Mais que peut la raison, avec la volonté?  
 Quand elle doit marcher, sans aucune clairté.  
 L'ame suiuant leur pas, se fournira de guides,  
 Qui la feront errer parmy des landes vuides.  
 Auoir des yeux bien faictz, & ne voir point les cieux;  
 C'est vn plus grand tourment que de n'auoir point  
 Le pelerin surpris d'vne ombre trop hastée, (d'yeux.  
 Qui luy donne en vn bois vne triste nuictée:  
 Se remet en chemin plus ioyeux que deuant,  
 Aussy-tot que le jour vient du soleil leuant.  
 Mais cette triste nuict n'est iamais moins obscure;  
 Sa fin ne vient iamais, tousiours son regne dure.  
 Et quelque heure qu'il soit, son obstacle mutin  
 Empesche le soleil de paroistre au matin.  
 Quand aux plus froids hyuers le iour se precipite,  
 On attend de reuoir vne clairté subite:  
 Et chacun qui l'attend d'vn visage riant,  
 Se tourne de bonne heure au costé d'Orient.  
 Pour dire le premier quand il verra l'aurore,  
 Voicy le beau soleil, qui nous esclaire encore.  
 D'vne mesme façon mon ceil au ciel bandé,  
 S'appreste à voir le iour, que i'ay tant demandé.  
 Tantost ie perds l'esperoir, apres ie me console:  
 Ie me tourne vers l'un, & puis vers l'autre pole.  
 Helas! combien de fois inuoquant ton retour,  
 T'ay-ie dit: o mon iour, redonne moy le iour?  
 R'allumez vos rayons, clairtez bien fortunées,  
 Que ie n'adore plus, de puis tant de iournées.  
 Leue toy beau soleil pour t'aprocher de nous,  
 Descouure la moitié de ton visage doux;  
 Ou m'en fay voir au moins vn bord, vne parcelle,

*Ie me contenteray d'une seule estincelle.  
Mesme s'il ne te plait, que ce peu de clairté  
Entre dans les cabots, où ie suis arresté:  
Conseruant le desir de voir ta sainte face,  
L'espereray tousiours d'estre remis en grace.*





*Mon ame t'a desiré de nuit.* Isaie. 26.

**I**L a esté vn temps que ie ne vous cognois- *Aug.*  
sois point: o malheur à ceste sale & mise- *Soliloq.*  
rable saison, durant laquelle ie n'ay point eu *cap. 31.*  
cognoissance de vous: malheur à ce triste &  
funebre aueuglemét, qui m'a si longs temps  
priué de vostre chere veüe; vous m'avez en  
fin esclairé, sainte & fidelle lumiere du  
monde, & lors i'ay commencé à vous veoir.

Mais que i'ay long téps esté sans vous co- *Ibidem*  
gnoistre! douce & veritable clairté, & qu'il *cap. 33.*  
estoit desja tard, quand vous avez commen-  
cé de rayonner sur moy. Aussi y auoit-il vne  
grande espaisse & tenebreuse nuée deuant  
les yeux de ma vanité, tellement qu'en au-  
cune façon ie ne pouuois veoir le soleil de  
Iustice ny la lumiere de verité. P'estois tout  
enueloppé & comme emmailloté dans les  
tenebres, filz de la nuit, & miserable nour-  
riçon de l'obscurité. P'aymois ma sombre &  
tenebreuse demeure, parce que ie n'auois  
iamais veu les beaux rayons de la lumiere.  
P'estois entierement aueugle, & me plaisois  
en mon aueuglement, passant d'vne obscu-  
rité dans vne autre, & marchât continuelle-  
mēt en tenebres. Qui m'a retiré de ces infe-  
ctes cauernes? où ie trainois de malheureu-  
ses nuits, estāt assis au milieu d'vne obscure  
& puante vapeur, & parmi les ombres es-

froyables de la mort. Qui at-il esté, qui m'a pris charitablement par la main, pour me tirer de ces antres soubsterrains? Qui est celuy qui m'a si liberallemét esclairé? P'estois couché dans ces paresseuses ordures, sans pouuoir me leuer, & sans desir que quelqu'un s'aduança pour m'en faire sortir. Je ne le cherchois point, il m'a cherché; ie ne l'appellois point, & luy mesme est venu m'appeller. Ouy mon cher secours, vous m'avez appelé; me faisant mesme entendre vostre propre nom, parlant d'enhaut comme vn tonnerre, qui bruit de loing: vous auez poussé de puissantes parolles, penetrant subitement l'oreille interieure de mon cœur. *Que la lumiere soit faicte* (avez vous dit) & voilà qu'incontinent le iour s'est monstré. Cette grande & noire nuée, qui m'affigeoit, s'est escartée, ces brouillards espaix, qui m'auoiét tousiours couuert les yeux, ont esté dissous. J'ay commencé d'auoir l'usage de vostre clairté; j'ay discerné vostre voix, entre tout ce que i'entendois, & vous ay reconnu à la parolle. J'ay dit en fin: O Seigneur, sans doute vous estes mon Dieu, c'est vous qui m'auuez tiré des tenebres, & qui m'auuez deliuré des ombres de la mort: c'est vous qui m'auuez appelé, pour iouyr de vostre admirable lumiere, que ie voy maintenant; ie vous doibs bié rendre mille actions de graces mon illuminateur, puis que me retournāt à vous, par

vn coup de vostre grace, i'ay veu l'abyfme espouuantable, dans lequel i'estois estendu; & lors faisy d'vne soudaine horreur, considerant les fanges, où ie m'estois couché, cōme dans vn liēt espouuanté par l'aspect des precipices entrecoupez, par où i'auois couru durant mon aueuglement, tremblant & frissonnant de peur: l'ay abominé ces malheureuses tenebres, que i'auois caressées; i'ay detesté ce bandeau fatal, qui m'auoit couuert les yeux, pour m'empescher de voir la lumiere du ciel. Qu'elle soit donc maudicte cette lourde ignorance, où ie me suis entretenu sans passer en vostre cognoissance. O Seigneur ie vous offre les infinies actions de graces que ie vous doibs, pour m'auoir esclairé, doux illuminateur de mon ame aueuglée, & pour auoir voulu, que mon esprit ignorant & mescognoissant eust le bien de vous cognoistre, & de vous recognoistre: Ie ne vous ay cognu que bien tard, verité plus ancienne que les siecles; ie ne vous ay pas cognu depuis le matin de ma naissance, mais seulement au soir, & sur le declin de mon aage, eternelle verité. Vous estiez dans la clairté, & moy dans les tenebres, parce qu'il ne se pouuoit pas faire, que ie fusse esclairé sans vous; & tout ce qui est hors de vous, comme i'estois, ne scauroit iamais auoir le rencontre d'aucune clairté.

Vous estes la lumiere o Seigneur; vous

*Aug.  
Soliloq.  
cap. 17.*

estes l'esclair, l'esclat, & la splendeur des enfans de clairté; vous estes vn beau iour, qui n'a point de nuict, vn doux & gracieux matin, qui se maintient tousiours en vne verte & fleurissante ieunesse, sans estre fané par les cuisantes ardeurs du midy, ny flestrý par les fades langueurs du soir; vous estes vn soleil sans ombre; ceux qui marchent à la faueur de voz rayons, ne se fouruoyent iamais, & les infortunez qui n'en soient point esclairez, doibuent fendre des obscuritez palpables; leurs pas s'enfoncent & s'attachent dans vn espaix limon de tenebres, parce qu'ils sont, & vont sans vous, qui estes la lumiere & le iour du monde.

*D.  
Greg. in  
Iob. c.  
21.*

En Effect durát tout le cours de ceste vie, nous ne pouuons conter que des heures de nuict. Pendant les veilles & sentinelles que nous y deuons faire: ouurons les yeux del'interieur tout autát que nous pourrons, ce que nous apperçurons de clairté, sera si mince, & si foible, qu'il nous faudra vueillons ou point aduoüer, que nous sommes encor fort esloignez du iour, & que nous faisons iugemét des obiects plus au rapport d'vne incertaine & doubteuse imagination, que sur quelques bonnes & veritables preuues, ou discours sagement arraisonnez. Aufsy le Prophete sentoit bié, qu'il y auoit quelque broüillard, qui faisoit forme entre sa veüe, & la face de Dieu, quand il disoit: *Mon*

*ame*

*ame vous a desiré pendant la nuit*, comme si tout ouuertement il eust voulu dire: pendant que l'obscurité m'enceint de toutes parts, en ceste chetive & tenebreuse vie, ie suis bien espoinçonné d'un puissant & pressant desir de me ioindre à vous; mais tant d'infirmitez & de nuages m'environnent, que ne pouuant rompre ces barrieres, qui sont entre vous & moy, ie suis forcé pour le present, de me consoler, en la seule esperance qui me reste, attendant la possession du vray contentement où i'aspire.

C'est vne ambition fort facile & bien ordinaire à l'homme de desirer beaucoup de choses du Seigneur, sans toutesfois desirer le Seigneur mesme. *Aug. in Ps. 76.*

Ce monde que nous habitons a ses nuits, qui ne sont iamais courtes, ny en petit nombre. Mais pourquoy dis-je seulement qu'il a des nuits? puis que l'on ny peut quasi iamais remarquer autre temps que celuy de la nuit; qu'il est luy mesme vne nuit perpetuelle, & qu'il tient commerce, & conuerse continuellemēt avec les tenebres? La malicieuse perfidie des Iuifs est vne nuit; la grossiere & lourde ignorance des Payens est tellement aueüglée, qu'elle est entierrement priuée de lumiere; l'opiniastre imposture des heretiques est vne obscurité; & mesme la hantise & conuersation charnelle d'un trop grand nombre de faux Catholicques est si

est si tenebreuse, qu'elle fait souuent choper à quelque pierre de scandale. la nuit n'est elle point par tout, où l'on ne peut discerner ce que l'esprit de Dieu veut faire veoir? c'est nous tromper, si nous esperons, que parmy tant de nuits nos yeux seront assez penetrants pour fendre tous ces nuages, & jeter leurs regards droictement sur le soleil de justice, & dans la lumiere de verité. C'est nous flater de croire, que tenant des lampes esteintes & toutes mortes, nous puissions heureusement chercher & trouver vn saint Espoux. Le jour ne s'accorde pas si facilement avec la nuit, & la lumiere ne dresse pas comme cela des intelligences avec les tenebres.

*Bern. de  
ascens.  
Dom.  
serm, 6.*

Où trouuerons nous donc la verité parmy tant de mensonges? d'où nous viendra la charité dans ce maudit & miserable siecle? Comment rencontrerons nous vn droit & fidelle sentier parmy les landes & brigandages de ce monde espineux & tortu? qui fait gloire de sa malice, & qui n'a point de voye, qui ne s'aboutisse en des gouffres d'impietez. Pensez vous treuver quelqu'un parmy ces regions barbares, qui touché de pitié de voir vostre esprit aueuglé, s'employe pour vous leuer les tayas des yeux? qui vous treuant parmy ces regions cimmeriennes & tenebreuses, allume vn flambeau pour vous conduire ailleurs, que par les  
preci-

precipices qui vous attendent à tout bout de champ, & comme loups rauissants sont tousiours prests pour vous engloutir? Nous ne treuuerons iamais ceste prudēte & fidele guide, si ce n'est que nous retournant à IESVS CHRIST, & le recherchant avec toutes noz affections, nous obtenions qu'il retire luy mesme ce voile, qui nous couure le cœur. Car cest de luy seulement, en luy, & par luy, qu'il est escrit, que ceux qui residioient en vne region couuerte des ombres de la mort, ont commencé de voir la clairté.

Graces à celuy qui me voyant fugitif & desuoyé, m'a recherché si diligemment, pour me conduire apres m'auoir treuue; nō pas au supplice comme vn criminel, tel que j'estois, mais à la liberté; qui me rappellāt de la mort, m'a remis en la libre & paisible possession de la vie, voulant que ie ne fusse pas entierement priué de lumiere, demeurant toutefois au milieu de la nuit; car vne longue vie en ce siecle n'est veritablement qu'une longue nuit, la quelle en fin s'est veüe capable de recevoir la lumiere; d'autant que IESVS CHRIST le vray soleil est descēdu dans ceste nuit; il a pris la chair, & le corps de ce siecle, & nous a rendu la nuit toute claire. Cette femme ayant perdu sa drachme, allume la lampe pour la chercher. La sapience de Dieu auoit perdu sa drach-

*Aug. in  
Ps. 138.*

drachme; qu'est ce que cette drachme? cest vne piece de monnoye, où l'image & le pourtraict de nostre Prince estoit marqué; car l'homme auoit esté fait à l'image & semblance de Dieu. Cette piece estoit perdue, que fait ceste femme sage; elle allume vne lampe, ceste lampe est d'argille; mais elle contient la lumiere à la faueur de laquelle ceste drachme se peut retreuer. Ainsy la lampe de la sapience diuine est la chair de IESVS CHRIST; elle est faicte & moulée de terre, mais elle esclaire par sa parole, & retreue ceux qui s'estoient perdus. La nuict s'est changée en lumiere pleine de resiouissance; les heures de la nuict sont deuenues celles de mes delices; IESVS CHRIST s'est rendu tout nostre contentement, & tous noz contétemēts n'ont plus esté qu'en luy.

*Aug.  
lib. 7.  
confess.  
cap. 10.*

O Eternelle verité, o vraye charité, o chere eternité, vous estes mon Dieu, c'est apres vous que ie souspire de iour & de nuict: tout aussi-tost que ie vous ay cogneu, vous m'avez pris en vostre protectiō, & m'avez retenu, affin que ie reconnusse, que ce que ie voyois en vous estoit quelque chose de veritable; & que moy qui vous voyois desja, n'estois encore veritablement rien; vous avez rabatu l'infirmité de mō regard, rayonnant & resplendissant dedans moy violemment, ie me suis senty tout glacé d'horreur & d'effroy, deuant vostre puissāce, tout enflammé



d'amour & d'affection deuant vostre douceur. I'ay desiré de m'aprocher plus près de vous, mais en fin i'ay remarqué que tous voz sentiers estoient bien differents de ceux par où i'auois passé, & que i'estois encore infiniemét esloigné de ce but, au quel vous m'avez appellé.





*Deus tu scis insipientiam meam, et delicta  
mea à te non sunt abscondita. Psal. 68. 2.*

## II.

O Dieu tu sçais ma folie, & mes pechez ne  
t'ont point esté cachez. Psal. 68.

**E** Quitable censeur, de qui la sapience  
Faiçt tout avec compas;  
Si voyant nos deffauts tu perds la patience,  
Et ne pardannes pas.  
En vain quelque mortel pense voir abolie,  
Sa faute du passé.  
Car on n'en treuve aucun qui n'ayt faiçt sa folie,  
Et qui n'ayt offensé.  
Mesme les grands esprits, où cette erreur seiourne,  
S'en plaignent bien souuent.  
Et chacū peut biē voir, qu'il se change, & se tourne,  
Au gré du premier vent.  
Que sert de pallier nos fautes manifestes,  
Ayans tous esté sous?  
Il n'est point de mortel, qui voyant bien ses gestes,  
Ne se blasme à tous coups.  
Nos premiers geniteurs, faiçts pour estre monarches  
De ce bas vniuers,  
Nous tracerent bien-tot les miserables marques  
D'un iugement peruers.  
Pauures nepueux d'Adā, pour vn morceau de pōme,  
Vous auez tout perdu!  
Possedāt tant de biens, peut-on treuuer quelqz hōme  
Qui l'eust plus mal vendu?  
Esau ne monstra pas vne moindre folie,  
Que ces premiers bannis:

Cedant prodigement pour vn peu de boulie,  
 Des thresors infinis.  
 Salomon emporté dans vne erreur funeste,  
 Et viuant sous les loys  
 D'vn amour vagabond, s'est plaint que cette peste  
 N'exempte point les Roys.  
 Ainsy ce sage esprit n'a point mal sçeu predire,  
 Ayant tout contemplé :  
 Quand il dit que les foux dresseront vn empire,  
 Qui sera bien peuplé.  
 Et l'autre auoit raison, qui faisoit des prieres,  
 Cognoissant bien cecy :  
 Quand tournāt vers les cieux ses humides paupieres,  
 Il s'escrivoit ainsy.  
 Pleust à Dieu que ce monde eust vn peu de ceruelle,  
 Et preuist l'aduenir :  
 Lors qu'il veut se fouyr quelque abysme nouvelle:  
 On le pourroit tenir.  
 Mais il en prend ainsy, nostre sottie ignorance  
 Nous pousse, & nous espoinct.  
 Si les esprits humains auoient quelque prudencē  
 Ils n'offenseroient point.  
 Treuueroit on quelqu'vn, si son ame insensée  
 Ne marchoit de trauers :  
 Qui peut dire que Dieu n'a iamais de pensée,  
 Pour punir les peruers ?  
 Pour pecher hardiment, chacun deuiet sophiste,  
 A Soy mesme trompeur.  
 Il flate son mensonge, & se rend atheiste,  
 Pour se rendre sans peur.  
 Le crime arrache ainsy de cette ame asseruie,

Son propre sentiment.

Et personne ne perd le chemin de la vie ;

S'il n'est sans iugement.

Mais ce ne sont pas là toutes les entreprises

De nos foibles cerueaux.

On jette tous les iours sur les vieilles sotizes,

Des chef-d'œuvres nouveaux.

Nous éleuons des tours par dessus le tonnerre,

Et peinons à bastir :

Comme si nous auions à cultiuer la terre,

Sans iamais en sortir.

Et voicy que demain la mort, qui nous retreuve,

Change ses garnisons.

Ne mettôs nous donc pas nostre erreur à l'espreuue,

Bastissant cez maisons ?

Nous plantons des lauriers, nous agenceons la vigne,

Pour couvrir des berceaux :

Nous traçons des parquets, & rangeons à la ligne

Les ieunes arbrisseaux.

Le troiziesme heritier ne verra en son être,

Ce que tu veux ranger.

Voilà le grand besoing qu'il faisoit de te mettre,

A faire ce verger.

Vne troupe d'enfans qui s'esbat & se joüe

En quelque carrefour ;

A les mesmes soucys, maniant de la boüe,

Pour en faire vne tour.

Chacun fait le maçon en dressant ces murailles,

L'vn doit porter du foin,

Celuy cy de la plume, & l'autre quelques pailles,

Qu'il va prendre bien loin.

L'un traine vn peu de boys, sa charette pressée  
 Gemit sous le fardeau;  
 L'autre prend vn morceau d'une cruche cassée,  
 Pour apporter de l'eau.  
 Quand l'œuvre est acheué, tout ce peuple l'admire,  
 Leur bruit s'entend par tout :  
 Ils ozent s'asseurer, que ce petit empire  
 N'aura iamais de bout.  
 Les grands ryent de voir cette police feinte,  
 Trauersant la cité :  
 Et les chagrins vieillards ne peuuent sans contrainte,  
 Tenir leur grauité.  
 Dieu qui voit nos fossez, nos tours, nos citadelles,  
 N'a pas moins de mespris :  
 Et ie croy que vers luy les nids des hirondelles  
 Sont d'un aussi grand prix.  
 Qui voudra mieux marquer les peu sages traueses  
 De nos esprits tortus :  
 Qu'il voye seulement les fourrures diuerses,  
 Dont nos corps sont vestus.  
 Allez voir pour plaisir quelque ville voisine :  
 Les vestiments diuers  
 Monstreront, que tousjours l'on prend nouvelle mine,  
 Par tout cet vniuers.  
 Si l'on dresse vn theatre, où le peuple s'assemble ;  
 Passez de rangs en rangs ;  
 Vn seul ne trouuera qu'un autre luy ressemble ;  
 Ils sont tous differents.  
 Tout ce monde assemblé, n'est qu'une mascarade,  
 Qui n'a iamais de fin :  
 Où chacun mal vestu, se rit de la parade,

Qu'il voit en son voisin.

Maintenant qui ne cherche avec vn soing estrange  
Et les perles, & l'or ?

Le trauail des humains ne sue, & ne se range,  
Qu'apres ce seul thresor.

Et qu'est-ce que cet or, dont ton desir s'enflame,  
Qu'vn peu de sable roux ?

Qui ne merite pas de donner à ton ame  
Ny pietié, ny courroux.

Ces perles sans valeur, pour qui laissant la terre,  
Tu t'en vas escumer ; (re,  
Sont des boutons de glace, ou quelques grains de ver-  
Qu'on tire de la mer.

Et ce monde insensé tient avec tant de joye  
Ces biens, qui ne sont rien :

Comme s'il ne falloit aucune autre monnoye,  
Pour payer le vray bien.

Pour vn peu de trauail voilà le ciel à vendre,  
Mais ayant tout cherché ;

On en treuve fort peu, qui veulent bien entendre,  
A prendre ce marché.

O gens sans iugement ! ces tristes amertumes  
Vous paroissent du miel :

Et vos desirs, confits dans ces fausses coustumes,  
Ne veulent rien du ciel.

Vous voulez confiner dans des goufres de sable  
Vos esprits criminels :

Sans penser que ça bas le bien est perissable,  
Ceux du ciel eternels.

Si quelqu' enfant au ieu, choisissant sans malice,  
Si fort s'abuseroit,

Nous les condannerions au pueril supplice,  
 En luy dormant le foict.  
 On diroit aussy·tot que deux grains d'hellebore,  
 Leur viendroient bien à poinct.  
 Nous qui manquons autant,ou d'auantage encore,  
 Ne nous en donnons point.  
 Ils peuuent discerner l'argent entre la paille,  
 Le fer d'avec le boys.  
 Si-tot que pour sçauoir quelque chose qui vaille,  
 Ils ont quité les noys.  
 Nous auôs moins de sēs, en nous tröpāt nous mesmes,  
 Et ne rougissant pas :  
 Quand nous estimons moins les richesses supremes,  
 Que celles d'icy bas.  
 O medecins experts, vous auez de l'ouurage  
 A les faire saigner:  
 Puis qu'ils sont si troublez, quelque soudaine rage  
 Pourroit bien les gaigner.  
 Mais ce grand gouuerneur, de qui les mains Augustes  
 Ont par tout du pouuoir,  
 Nous voyant insensez, passe nos faiçts iniustes,  
 Et feint de n'en rien voir.  
 Mesme le plus souuent il se tient la veüe haute,  
 Ne regardant qu'aux cieux:  
 Ou pour faire semblāt, qu'il ne voit point ma faute,  
 Ses mains couurent ses yeux.  
 Il sçait que j'ay besoing d'vn tuteur qui gouuerne  
 Le peu que j'ay de bien.  
 De peur que les voleurs, les dez, ou la tauerne,  
 Ne m'en rauissent rien.  
 Qu'il me fournisse donc quelque sage qui m'ayme,  
 Et



Et qui puisse m'aider.

En meuz difficultez; ou qu'il prenne luy mesme  
Le soing de me guider.

O Dieu tu sçais ma folie, & mes pechez ne t'ont  
point esté cachez. Psal 68.

**I**E suis le plus insensé de tous les humains,  
& la sagesse des hommes n'est point avec  
moy: je n'ay point appris la sagesse, & ne  
cognois point la science des Saints.

*Prov.*  
30.

Pleust à Dieu que vous supportassiez quel-  
que chose de mon insipience! Car la folie  
est liée & attachée au cœur de l'enfant.

*2. Cor.*  
11.  
*Prov.*  
22.

Mais voulez vous cognoistre celuy qui  
est insensé ou du tout fol? ie ne vous puis  
respondre autre chose, si non que celuy là  
est priué de la sagesse & hors de sens, qui ne  
considere pas, qu'il a icy à faire la vie d'un  
pelerin, qui doibt marcher continuellemēt  
pour paruenir en fin & se reposer en l'eter-  
nelle joye d'un paradis. qu'il ne prend pas  
garde, qu'il est banny, quoy qu'il seiourne  
en un triste bānissement; celuy là est parfai-  
tement fol, qui cognoissant bien qu'il ne  
faict que viuoter parmy tant d'empêche-  
ments & de chagrins, n'aduise & ne tasche

*Tom. 9.*  
*Aug. in*  
*Spec.*  
*peccat.*  
*cap. 8.*

point à se deliurer de la misere de ce monde, par les merites d'une bonne vie.

Dites donc, que vous estes fol, & vous serez sage; mais dites, dites, & le dites dedans de vous mesme: parce qu'il est comme vous dites. Si vous le dites, ne pensez pas le dire seulement deuant les hommes, & ne le dire point deuant Dieu; quant à vous mesme, quant à ce qui vous touche, vous estes entierement tenebreux; car quelle differēce y a-t-il d'estre fol & d'estre tenebreux dās le cœur?

*Aug. ep.*  
*119.* Quel est ce fol, qui se change comme la lune, & se metamorphose en mille figures differentes & contraires, si non Adam par lequel tous les hommes ont peché, & se sont treuuez capables d'iniquité.

*Basil.*  
*hom. in*  
*Ps. 37.* David appelle sa faute, sa folie, & son insipience, comme procedant d'une lourde & supine folie; car tout peché se presente, s'insinue, & se cōmet par l'entremise de la folie.

Ceux donc qui perseuerent dans l'iniquité, qui descendent d'une iniustice dans vne aultre, comme par des degrez attachez ensemble, qui desuoyez du chemin de vertu, demeurent content en leur desuoyement, qui s'esjouissent & fondent en delices parmi les abominations, ne sent rien dissemblables aux porceaux, qui se veaultrent & se baignent voluptueusement parmi les plus noires, plus sales, & puantes ordures. Or il monstre en quelles angoisses il se treuuoit estant

stant tombé dans son peché: *Parce qu'en certain temps mon cœur a esté troublé, ma vertu m'a laissé, la lumiere de mes yeux s'est eclysée, & n'est plus avec moy;* car pendant le temps du peché (dit-il) cette partie de l'ame qui est capable de raison, estoit agitée d'une estrange perturbation: elle estoit tellement meslée, noyée, & confondue, dans l'affection dereglee qui surnageoit, que l'on ne pouvoit en aucune façon la recognoistre. Cet esprit de contradiction qui l'auoit fait proditoirement trebucher dans le peché, l'entouroit d'une noire & prodigieuse nuée, & la reuestoit de tenebres, afin qu'elle ne peut veoir les embusches qui luy estoient dresées, ny les precipices par où ce malicieux traistre la conduisoit: il l'auoit coiffée par derision d'un chaperon de folie, la tirant par tout où il vouloit; ainsy qu'un ours enchainé par le musle, il s'enjouoit cōme d'une sorte. pourtant dit-il: *mes cicatrices se sont pourries deuant la face de mon insipience.* ainsy son cœur a esté troublé, parce qu'il auoit esté en insipience, & estoit descheu de la vertu de prudence.

Il s'est fort proprement seruy du mot d'insipience ou de folie, pour dōner vn nom conuenable à son peché; par-ce que celuy qui est sage, ne le commet jamais.

Il n'y a rien qui soit pire ny plus dangereux que le peché; rien qui cause de si tristes reuolutions, ny face naistre si soudainement

*Orig. in  
Ps. 37.*

*Chryf.  
hom. 17  
Gen. 14.*

des catastrophes plus tragicques; il desrobe à son entrée le iugement aux esprits les plus iudicieux, & rend comme des spectacles de folie ceux qui peut-estre estoient auparauât admirez pour des prodiges de sagesse.

Le Prophete dit pour ce subiect : il ny a point de santé en ma chair deuant la face de mon insipience : afin qu'il declare que tout peché prend son origine de la folie ; car celuy qui s'estudie à la vertu, & qui craint Dieu, remporte le bruiet & le fruiet de sagesse. Le commencement de sapience ( dit-il ) c'est la crainte du Seigneur: que si cela est vray, le meschant qui n'a point la crainte de Dieu, ne scauroit iamais estre appellé sage, ny tenu pour tel ; & celuy qui ne possede point ceste veritable sagesse, est possédé du faux & tenebreux esprit de folie.

*Chryf.*  
*hom. 41*  
*in c. 6.*  
*Ioan.*

*Chryf.*  
*hom. 4.*  
*in Ioan.* Car ie ne treuve du tout point de difference entre ceux que nous appellons insensés, & ces autres qui deceus par le fade esclat des choses de la terre, admirent des hape-lourdes, les prisent comme pieces rares, font grand cas de ces amas de potirós, qui pourrissent le soir mesme de leur naissance: & semblables à ceux qui songent, se flament en la iouyssance imaginaire d'une mensongere felicité, ils se font croire qu'ils possèdent à foison des grandes & incomparables richesses, & ne possèdent rien ; ilz ont vne abondâce feinte avec vne disette veritable.

Ilz pensent iouyr de mille delices, dont ils ne jouyssent point; ilz se paissent de quelques fumées de douceur; ils caressent & embrassent des phantomes de contentement, & n'entendent iamais qu'ils ont esté lourdemēt abusez, ny ne recognoissent leur maladie, que quand ils ont receu leur guerisson; ilz voyent qu'ils ont esté insensés, apres seulement qu'ils ont recouuré leur bon sens esgarés.

Il te semble que ie resue comme vn fi- *Aug. in*  
 bureux au plus fort de son acces, quand ie *Pf. 38.*  
 parle ainſy: tu crois que ie raddotte, & que  
 mes discours sont ceux de quelque vieille,  
 laquelle acroupie au coing d'vn feu racom-  
 pte des fables aux petits enfans, & rentre en  
 enfance elle mesme. Voilà le iugement que  
 tu fais de mon iugement, toy homme d'vn  
 grand & sage conseil, dans le cerueau du-  
 quel la sagesse a peut-estre versé & alembi-  
 qué toute sa quintessence, que la prudence  
 mesme a choisy pour son siege: toy seul ca-  
 pable de rendre des oracles, ayant la me-  
 moire de tout le passé, la cognoissance du  
 present, & la preuoyance de l'aduenir: Toy  
 dis-je qui tient cōme sous la clef & cōme  
 en reserue mille belles inuentiōs, au moyen  
 desquelles tu treuues tous les iours des  
 nouvelles praticques, pour amasser en peu  
 de temps de grandes richesses: tu deuines  
 en quel endroit de son sein la terre a de  
 meil-

meilleures mines; ton esprit noircy comme vn cyclope borgne suc incessamment entre les forgerons, qui te batement, diuerses sortent de crochets, pour deschirer les entrailles de ceste innocente mere des humains, & pour arracher avec violence du fond de sa poitrine, ces infames metaux, qu'elle n'auoit si soigneusement cachez, que pour esloigner de toy la contagion d'vn si dangereux attouchement; tout haletant, & pantelant de chaleur au milieu de ce miserable ouurage, cette auare soif te brulle & te presse si fort, que tout desesperé, tu bois sans cesse, & creues plustost que de t'assouuir; mais comme tu t'abreuues inutilement des eaux sales & corumpues d'auarice, tu te respais des puâtes fumées de la vanité. Te voilà tellement embrouillé & embarrassé dans les affaires d'autruy, que tu ne penses plus au tiennes propres; rien n'est bié fait, s'il ne passe par tes mains; tu donnés des maximes aux ambassadeurs; dictes des loix aux magistrats; veux enseigner les Roys à porter les couronnes, & penses estre digne tout seul de gouverner les empires; ton esprit qui s'estime si capable, veut faire paroistre qu'il n'ignore rien: voilà donc qu'il s'abaisse par auarice non seulement iusques à descendre dans les boutiques des artisans, pour en tirer quelque chose, mains dans les esgouts & centines publiques: quelque sale

gain

gain que tu faças, la monnoye ne t'en est iamais de mauuaise odeur ; tu tiens encor aux champs la queüe de la charue , afin de contraindre la terre, à contenter par vne plantueuse moisson ton insatiable conuoitise. Il faut que tu treuues par tout à prédre; il n'est point de si mauuaise cause, ny si desesperée, que tu ne plaides, pourueu que le client ayt dequoy dorer tes paroles ; tu renuerfes toutes les preuues contraires à tes allegations , tires & entraines de force toutes les voix d vn conseil ; pour ne te pas croire, il ne faut pas t'escouter ; car les charmes de ce doux langage ensorcellent si delicieusement tes auditeurs , qu'ils reçoient les mensonges pour veritez , & les calomnies pour iustes & innocentes accusations. Tes opinions, ce te semble , doibuent passer pour l'ame de la loy ; il faut qu'elles soient plus puisâtes que les coustumes inueterées, que les edicts : mais tes mains sont elles plus innocentes que ton cœur, ou que ta langue? ce cœur plein de rage ne respire que le meurtre; cette langue en parle ; ces mains le commettent: pour te donner du plaisir, il faudroit, que le ciel & la terre fussent en combustion; tu desires que les royaumes & les principautez soient en guerre , afin que peschant en eau trouble , tu puisses sans craindre aucune iustice, exercer mille tyrannies, & raur de force tout ce que tu  
ne

ne ſçaurois attraper avec fineſſe . Voilà desja des armées rangées en bataille en ta cruelle imagination ſans intereſt, de quel coſté ſe tourne la victoire, pourueu que tu t'enrichiſés d'vn ſanglant & funeſte butin. Te parler de la deſpoüille d'vn mort, de la rançon d'vn priſonnier, du ſac d'vne ville, c'eſt te reſjouyr & te dire des nouvelles aggreables. malheureux hydropicque, toutes ces ſources d'iniquitez, tous ces ruiſſeaux d'injuſtices, de brigandages, & d'extorſions, ne ſçauroient te cōtenter, apres auoir vandangé, mis ſoubs le preſſoir, eſpuré, & geſné, iuſque au marc toute la ſubſtāce des pauures . Tu te ſers d'vne felonnie cruauté, pour en tirer encore quelque ſuc, l'vzure exercée ſoubs vn faux masque de charité te fournit des ſangſues, des ſcorpions, qui picquans par la queüe percent toutes les veines de ces miſerables, de qui tu bois le ſang juſques à la derniere goutte, ſans t'afſouuir de leur larmes, où chaque denier que tu leur arraches, eſt ameremēt detrempé. Je te demande premierement, à quelle intention fais tu ces grans amas, où tu ne touche iamais ? Pourquoi veux tu tousjours entacer piece ſur piece, & morceau ſur morceau ? ſans en iouyr ny les diſtribuer honorablemēt ? quād dormiras tu de bon œil ſans t'eſueiller en ſursault, ou veiller continuellement, cōme vn pauure eſclauē, de peur que les larrons



ne desrobēt tō larcin? pourquoy prenstul'alarme pour le moindre bruit que faiēt vne petite sourys? est-ce point que tu crains que ses dents minces & delicates ne mordēt dās ton thresor? quand cesseras tu donc de garder avec inquietude ce que tu n'as acquis qu'avec impieté? tu n'en as pas besoing, puis que tu ni touches point, & puis que tu t'en peux passer, pour qui se font tous ces grands amas? ce n'est pas pour toy, responderat-on, que tu les assembles: tu veux seulement en sage pere de famille auoir soing de ta posterité, tout ce bon mesnage ne se dresse que pour mettre vn heritier à son aise. Tes faiēts heroiques meritent bien, ce te semble, que l'on ayt quelque souuenance de toy apres ta mort, que quelqu'vn releue ton nom & tes armes. Mais sçais tu bien, que celuy la possèdera tout ce que tu tiens? est-il assureé qu'heritant de tes richesses, il heritera de ta chicheté? as tu de bonnes & suffisantes cautions, qu'il ne les dissipera pas en moins de temps, qu'il ne t'en a faillu pour les assembler? sera-il pas aussy prodigieux en sa prodigalité, que tu te rends monstrueux en ton auarice? Et que diras tu s'il meurt deuant toy? & qui t'a dict qu'il ne mourra pas? qui t'a promis d'autres enfans, si celuy-cy meurt? cest donc ne sçauoir pour qui tu traouilles; puis qu'il est douteux, si tes enfans te suruiuront, & qu'il n'est point assureé, qu'ilz possèdent ce

ce que tu laisseras, quand mesmes il seroient asseurez de te suruiure.

*Chryf.*  
*in Pſal.*  
48.

Mais que l'on me die maintenant, ce que l'on scauroit treuuer de plus insensé, qu vn homme qui traueille, qui se tourmente, & se tue soy mesme, faisant des grands amas de richesses, afin que les autres se donnent du bon temps, mangent les fruiçts de ses tra-uaux, & s'engorgent avec volupté de toutes les delices, que ce miserable defunct n'osoit toucher ? que veut dire cecy ? *que l'insensé & le fol periront ensemble.* j'estime que ceste sentence soit donnée cõtre les impies, attachez aux choses presentes, quiles regardent avec admiration, sans iamais entrer en pensée pour l'aduenir, pour cela sont ils appelez insensez.

*Ibid.*

*Ils ont donné leurs noms à leurs terres.* Voicy bien encor vn autre genre de folie, se faire tailler des statues en bossé, les poser dãs des niches au frontispices des bastiments, donner son nom à quelque terre ou Seigneurie, l'escire dans les baings en lettres capitales, bien graüces & dorées, & puis penser que cela soit propre à donner beaucoup de consolation. cest bien s'amadoüier de peu de chose; c'est bien se mettre des lunettes deuant les yeux, pour auoir vn obieçt plus grand qu'il n'est, & receuoit vne faulce ombre de bonheur pour vn veritable contentement.

*Ibid.*

*Ils sont descheus & ont estez deiettez de leur*

leur gloire, quelle sottise est comparable à la leur, quand ils font des choses, pour lesquelles ils sont punis, & sont chargez de honte, & d'ignominie?

Le bois que vous auez planté, demeure; la maisõ que vous auez bastie, demeure aussy; mais l'architecte & le laboureur meurent peu de temps apres, ils durent moins que leurs ouvrages. Et toutesfois quoy qu'il soit ainsy, nous nous peinons pour l'acquest de ces possessions, comme si nous ne debuiõs iamais mourir. Escoutez donc ce que dit Salomõ. Je me suis basti des maisons (dit-il) *j'ay planté des iardins, & des vergers, des vignes & des nageoires d'eaux* : mais que dit-il apres tout cela? *Vanité des vanitez, & toutes choses sont vanitez*. Il ne dit pas simplement vanité, mais vanité par excellence ou bien vne excellente vanité. Et de grace voyons & considerons les choses, où la vanité ne se treuve point. Si vous regardez ces superbes palais, ces somptueux edifices, domiciles des Roys, & des grands de la terre, & que la splendeur que vous y voyez, vous donne de l'admiration; esleuez incontinent voz yeux en hault, destournât vostre veüe de ces pierres & ces colõnes, voyant tant de beautez qui luisent au ciel, & vous ne serez pas long temps sans aduoüer, que tous ces hostels & habitations terrestres, ne sõt que des ouvrages de fourmis ou de moucherõs: leuez vos regards sur

*Chryf.  
hom 55  
ad pop.  
Antioc.*

tât de merueilleux spectacles, qui sont establez sur la face de tous ces corps celestes, aprenez en toutes les proportions, & remarques l'admirable symmetrie de ces excellents edifices, vous treuuez que tous les chef-d'œuvres des hommes ne sont que des iouïets de petits enfans, qui ne pensent qu'à leur plaisir, & n'ont iamais soucy d'aucune chose profitable.

*Chryf.  
hom. 4.  
in 2. ad  
Corint.  
c. 1.*

Ainsy quelques vns veulēt tousjours iouïer, sont tousjours couchez à terre, rampent & trainent par terre, tenans leurs affections attachées aux choses terriennes; ilz ne desirent que les choses de la terre. Le plus souuent quand nous parlons en presence des enfans de ce qui les touche le plus, ils n'en sentent & n'en entendent rien, mais ne fôt que rire; ainsy quelques vns d'entre les hommes ryent & se moquent, quand nous parlons du royaume que Dieu leur a destiné. Outre cela que les enfans voyent entrer vn larron dans le logis, qu'ils le voyent prédre & trouffer tout-ce qui ne luy pese point trop, non seulement ils ne l'empeschent pas de faire son coup, mais au contraire se iouïent avec luy. Que si pour experiméter leur humeur, vous leur ostez vn petit pānier d'o-zier, des sonnettes, vne poupe, ou quelque autre jouïet de petite ou nulle valeur, vous voilà descheu de leurs bonnes graces; cette petite gerbe de paille s'allume incontinent

de colere ; ces petites mains deschirent & mettent en pieces tout ce quelles attrapét ; ces petits pieds trepignent & battent despitueusement la terre. Ainsy aucuns d'entre les hommes voyent bien, que le diable rait & saccage tous les biens, que leur Pere celeste ne conserue que pour eux ; ils en ryent, ils s'approchent de ce louche & dangereux espion, & traittent aussy familierement avec ce traistre, que l'on scauroit faire avec vn syncere & fidelle amy. Mais si quelqu'un met le pied dans leurs posselliõs, ou la main sur leurs richesses, ou touche quelque chose de leurs autres petits mesnages d'enfans, ils se mettent eux mesmes en pieces. Entendez *Pf. 93.*  
*insensez entre le peuple, folz que vous estes aprenez vne fois à deuenir sages. Gardez vous d'estre renduz enfans en voz sens.* car les petits enfans regardent les petites choses à bouche ouverte, & les admirent, & ne considerent iamais les grandes merueilles, ou les voyent avec moins d'admiration. gardez vous d'oc de deuenir enfans, c'est à dire folz, quand vous deuez estre sages.

*1. Cor. 14.*

*Chryf. hom. 36 in hunc locum.*

Les peres donnent à leurs enfans, qui s'õt encore fort petits, de petits souliers, de petites robes, bordées & passementées de diuerses couleurs, des dorures & bracelets de petit prix ; & proportionnez à leur petitesse ; mais quand l'age les a fait croistre, on leur oste ces petits ornements, pour les parer

*Chryf. hom. in Psal. 41*

d'autres qui leur soient plus sortables. Dieu ne s'est autrement comporté avec nous, destournât & retirant insensiblement ces entretiens pueriles : il nous a obligé par promesse tout ce que les cieux ont de beau & de bon. Ne soyez donc point espris d'admiration pour ces bagatelles qui s'escoulent & s'enfuyent, & n'ayez iamais le courage si rualé que de vous contenter à moins que par la iouyssance de ce qui vous a esté promis.

*Aug.  
Conf.  
I.c.9.*

Mais les hommes apellent leurs fatras & sonnettes des affaires, des occupations, des entremises ; & quoy que toutes les actions des enfans soient pareilles, elles sont toutesfois châtiées & seuerement punies par les hommes.

*Amb.  
in Psal.  
I 18.*

Bien-heureux est l'homme auquel le nom du Seigneur sert d'esperance & de consolation, qui n'a point regardé apres les vanités & faulces folies. Celuy qui ne les regarde point est bien-heureux, celuy qui les regarde est hors de sens & furieux. Que dōcques chacun tasche à se purger de la fureur des cupiditez insensées du siecle, puis qu'elles troublent si fort la raison, & transportent tellement l'esprit, qu'il ne peut plus se conduire ny disposer de ses actions.

*Ps. 24.*

Ne vous souuenez point, o Seigneur, des offences de ma ieunesse, ny de mes ignorances passées.

Nous voyōs que ces folz, que nous apel-  
lons

lons vulgairement bouffons, sont employez pour dōner du plaisir aux sages entrē les valets. ceux cy tirēt plus facillemēt des faueurs du maistre, ils sont les mignōs, ils ont credit de se mesler de tout, & sont plus diligemmēt soignez & entretenus que les aultres, qui n'ont pas la ceruelle si mal faicte. Les peres mesmes incitent leurs petits enfans bagayās à dire tout ce qui leur vient à la bouche, ils se resjouyssent des rencontres non premeditēes de ces ieunes perroquets: non seulement ils ne s'offencēt point des parolles iniurieuses qu'ils en reçoient; mais les louēt, les retiennent, & les enregistrent, prenant tout cela pour marques assēurées de la viuacitē d'vn esprit; lequel estant ainsy cōtinuellement exercē, fait esperer qu'il croistra avec l'aage, & s'esguizera tousjours de plus en plus. Que dirons nous? que l'on pouffe ces petits innocens à tout ozer, pour faire rire les grands, & donner quelque recreation à leur vanité! ces petits yeux si chassieux, qu'ils soiēt en ces ames toutes simples, cognoissēt assez leurs parens, & entendēt desja qu'elles ne doiuent rien dire qui les picque, si par leur permission, ou plustost par leur commandement elles n'aprenoient ces nouvelles leçons toutes contraires à celles que la nature leur auat enseignées.

*Aug. l.  
1. de  
peccat.  
mer.  
cap. 35.*



*Miserere mei Domine, quoniam infirmus sum; sana  
me Domine, quoniam contrivata sunt ossa mea! Psal. 6.  
5.*



## III.

Seigneur, aye mercy de moy, car ie suis ma-  
lade : guerris moy, Seigneur, car mes  
os sont estonnez. Psal. 6.

**M**E dois-ie plaindre? ou si tout au contraire  
Pressant ma voix, il convient de me taire?  
Mes tristes cris n'ont que trop de raison.  
Las en ces maux, loing de tous ceux que i' ayme,  
Ie doibc languir en vn tourment extreme,  
Sans esperer aucune guerison.

Quand bien quelqu'vn m'eust iuré tes feintizes,  
Et m'eust compté combien peu tu me prises,  
Et produisant cent resmoings superflus :  
I'eusse pensé, qu'il comptoit vne fable;  
Car en t'aymant d'un amour veritable:  
I'ay certes creu que tu m'aymois bien plus.

Lors que ie meurs à faulte de remede,  
Vien tu si tard pour me donner de l'ayde?  
Quoy? mon danger t'at-il si peu touché?  
Dois si long temps que mon ame est blessée,  
S'est il treuvé quelque affaire pressée,  
Qui t'ayt contraint à faire l'empesché?

O mon soulas, o ma chere esperance,  
Seul vray support, & plus ferme assurance,  
Que l'affligé retreuve en sa douleur.  
En cette crize, où la douleur m'afflige,  
Serat-il vray, que ta rigueur t'oblige  
A m'oublier, au fort de ce malheur?

Pour me tirer de ce cruel martyre,  
 Se sont treuuez, Melampe, Podalire,  
 Le Phylliride, & le vieillard Paeon.  
 Outre ceux là, le nombre est incroyable  
 Des plus experts, qui d'un œil pitoyable  
 Ont veu mon mal avec Machaon.

Bref j'ay veu ceux, dont les cures hardies  
 Ont faict mourir beaucoup de maladies,  
 Toy seul absent public operateur.  
 Ils ont tenu des consultes ingrates;  
 En fin tu viens, apres tant d'Hippocrates,  
 Mon saint desir, & mon restaurateur.

O mon soulas, o ma chere esperance,  
 Seul vray support, & plus ferme assurance,  
 Que l'affligé retreuve en sa douleur;  
 En ce destroit, où la douleur m'afflige,  
 Serat-il vray que ta rigueur t'oblige  
 A m'oublier, au fort de mon malheur?

Considerant sur ma langue affligée  
 L'espaix limon, dont ie la sens chargée:  
 L'un s'esbait, & l'autre en fait autant.  
 Ayant touché mes languissantes veines,  
 Ils prennent tous pour des marques certaines  
 D'un grand acc e z, mon poulx intermittent.

Rien disent ils, ne vit sur cette face:  
 Mon sang figé deuiet froid comme glace,  
 Mon poulx mourant s'ensuit dessous leurs doigts.  
 Peut on attendre un plus triste presage?  
 Mon poulx, mon sang, & mon paste visage  
 Les rend certains, que ie suis aux aboys.

Mais languissante en ces peines extremes,

Je voy plus long que les medecins mesmes,  
 Et sens mieux qu'eux toute la verité.  
 Ils sont au bout de leur foible science,  
 Et moy reduite à prendre patience,  
 Sans plus d'espoir de rauoir ma santé.

Que puis ie faire en ceste inquietude ?  
 Si les sçauants y perdent leur estude,  
 Si ma douleur desdaigne leurs efforts.  
 Les potions, les eaux, & les emplastres,  
 Loing d'adoucir ces maux opiniastres,  
 Les font accroistre, & deuenir plus sorts.

L'irruement des plus aspres cauterés  
 Ne peut vuidér de dessous mes arteres,  
 L'espaix esgout des vlcères cachez.  
 Ayant mangé toute ma chair pourrie,  
 Mon mal s'affame & passe de furie,  
 Dedans mes os qu'il a ia desechez.

Le pesant faix du tourment qui m'arreste,  
 Presse si fort & mes bras, & ma teste:  
 Que ie ne puis les leuer ny mouuoir.  
 Si l'on me tourne, aussy-tot on me blesse;  
 Le cœur me fault, & ie tombe en foiblesse,  
 L'eau ny vin, ne pouuants mer' auoir.

Desja la mort se pourmeine à ma porte,  
 Le dernier soufflé est sur ma leure morte,  
 Je ne vys plus que pour sentir des maux.  
 Pres du trespas, le confort qui me reste,  
 C'est què voyant mon appareil funeste,  
 J'attens bien-tot de finir mes trauaux.

Voilà l'estat de ma fortune triste,  
 Celuy qui veut en dresser vne liste,

Commence en vain vn travail infiny.  
 Mes maux sont grands, ma ruine est prochaine,  
 Et mon esprit soupirant en sa peine  
 Est delaisé, comme vn pauvre banny.

Tourne tes yeux sur ma face ridée,  
 Tu ne pourras en remarquer l'idee,  
 Elle a receu des tristes changements.  
 Ce n'est plus rien qu'un peu de terre cuite,  
 Touche le suif dont elle est toute enduite,  
 Et les fossez de ses lineaments.

Mes yeux roulans leurs prunelles affreuses,  
 S'en sont fuis dans des cauernes creuses,  
 Leur doux esclat est dés long temps estint.  
 Cez beaux œilletz qui me peignoient la ioie,  
 Se sont changez en des croustes de boiie,  
 Je n'en ay plus ny l'odeur ny le teint.

Mes cheueux blancs comme neige chenüe  
 Ne couurent point ma teste demynüe,  
 Leurs filets d'or tombent auant le temps.  
 Me voilà chauue, & toute decrepite,  
 Mon aage fuit, ma fin se precipite,  
 Et j'ay l'hyuer aux mois de mon printemps.

Ny les razoirs, ny les broches ardentes,  
 N'ont peu garder ces gangraines coulantes,  
 D'empoisonner mon front, & tout mon chef.  
 Leur sale humeur s'estend dessus ma face,  
 En tout mon corps on ne voit point de place,  
 Qui n'ayt sa part de ce cruel mechef.

Dois ie compter que les nuicts compassées  
 Pour le repos des personnes lassées,  
 Me font doubler les angoisses des jours?

*Vn triste accent est toujours en ma bouche,  
Et quelque part où l'on mette ma couche,  
L'inquietude y demeure toujours.*

*Pourras tu voir cez blessures accrues &  
Dont les tumeurs & les enflures crues  
N'endurent pas ny les fers, ny les mains.  
Cez maux secrets recelent vn carnage,  
Pareil aux coups donnez avecque rage,  
Par les tranchans des voleurs inhumains.*

*Tant de malheurs dont ie me voy suiuiue,  
Vont deliant les filets de ma vie;  
Sans rien laisser qui ne soit tout gasté.  
On broye en vain quelque forte racine,  
Les medecins n'ont plus de medecine,  
Qui puisse ayder tout ce corps infecté.*

*Car les forfaitcs, & les infames crimes  
Que j'adorois, leur donnant des victimes,  
Sont maintenant comme vn cruel bourreau;  
Qui tempestant sur mon ame trompée,  
Tourne toujours vne impiteuze espée,  
Dont le tranchant n'a iamais de fourreau.*

*Toute hydropique, & suportant sans cesse  
L'auare soif d'vne iniuste richesse,  
L'enfle plustot que ie ne m'assouuy.  
Cette paresse où ie deuiens moïzie,  
Charge mes nerfs d'vne paralizie,  
Ma pesanteur faiçt doubter si ie vy.*

*Mes intestins trauaillez de coliqué,  
Sont pleins du vent d'vn orgueil fantastique,  
Et vont creuer par leur vaine grandeur.  
Vn chancre vif me tient à la poitrine,*

Et va rongéant d'une dent clandestine,  
 Mon cœur espris d'une impudique ardeur.

Assez souvent pour chasser ceste peste,  
 Les medecins ayant pezé leur reste,  
 N'ont rien treuvé qui m'ayt peu soulager.  
 Et si iamais il aduient que j'eschappe :  
 Il faudra bien qu'un plus grand qu'Esculape,  
 Soit employé pour vaincre ce danger.

Il sçait mesler les drogues souveraines,  
 Qui font effect sur les douleurs humaines,  
 En Epidauré il se voit adoré.

Chiron cognoit les puissances des herbes,  
 Et toutefois leur remedes superbes  
 Ne chassent point mon mal desespéré.

Mesme Apollon Dieu de cette science,  
 Me contemplant perd toute patience,  
 Confus de voir tant de remedes vains.  
 Pour arrester cez funestes rauages  
 C'est perdre temps de prendre des breuuages,  
 Ou d'employer les odeurs & les baings.

En ce destroit, quel espoir me demeure ?  
 Je n'en ay point, si ce n'est qu'à cette heure  
 Mon œil mourant se tourne à tes autels.  
 Autour desquels, comme en vn saint azile,  
 L'aide mort n'a point de domicile,  
 Et n'ozeroit attaquer les mortels.

O mon soulas, ô ma chere esperance,  
 Seul vray support, & plus ferme assurance,  
 Que l'affligé retreuve en sa douleur.  
 A demy morte, & toute deschirée,  
 Je me presente à ta main désirée,

*Sans poulx, sans voix, sans force, & sans couleur.*

*Ceux qui sans mal respirent vne vie,  
Que la douleur n'a iamais afferuie:  
N'ont pas besoing que tu les viennes voir.  
Et ces onguents dont ie te voy si riche,  
Ne sont pas froids afin d'en estre chiche,  
Quand les blesez implorent ton pouuoir.  
Mon ame est foible, & toute decoupée,  
L'affliction dont tu la vois frappée,  
L'estouffera, si bien-tost tu n'accours:  
O mon soulas, o mon vnique joye,  
Pour empescher que ie n'en sois la proye,  
Sans plus tarder, auance ton secours.*

*Helas! c'est moy, ie suis cette chetiuë,  
Qui loing du peuple, innocente, & craintiuë,  
Ay rencontré des ministres de mort.  
Cez inhumains m'ont ainsy detranchée,  
Pleine de coups ie demeure couchée,  
Sans qu'un passant me donne du confort.*

*Pour alentir le tourment qui m'opresse,  
Verse ton vin, apreste vne compresse,  
Bande ma playe, o doux Samaritain.  
Plaignant l'excez des douleurs qui m'emportent,  
Et mon costé par où mes boyaux sortent,  
Donne à mon mal vn remede certain.*

*Quand la rigueur d'un impiteux Leuite  
Ne m'ayde point, la clemence t'inuite,  
A me donner quelque chere liqueur.  
Si tu respends ta diuine rosée,  
Ma guerison te sera fort aizée,  
Et la santé reniura dans mon cœur.*

Seigneur

*Seigneur, aye mercy de moy, car ie suis malade: guer-  
ris moy, Seigneur, car mes os sont  
estonnez. Psal. 6.*

*Aug.  
soliloq.  
c. 2.*

**I**E suis malade, & crie pour auoir le mede-  
cin; ie suis aueugle, & recherche la lumie-  
re; ie suis mort, & souspire apres la vie. Vous  
estes le medecin, la lumiere, & la vie, IESVS  
NAZAREEN, ayez pieté de moy, filz de Da-  
uid, ayez pitié de moy, fontaine de pieté, &  
de misericorde, escoutez les tristes cris, &  
gemissemens d'un pauvre infirme, qui vous  
apelle à son secours, lumiere qui passez, ar-  
restez vous vn peu pour attendre ce misera-  
ble aueugle, qui vous cherche. Donnez luy  
charitablement la main, afin qu'il puisse ve-  
nir à vous, & qu'estant en vous, il voye en  
vostre lumiere la chere clairté, dont il est  
maintenant priué.

*Aug.  
medit.  
c. 36.*

Car voz yeux remarquét beaucoup d'im-  
perfections en moy, tout y va de trauers, &  
hors de ligne: estendez ie vous supplie la  
main de vostre douce pieté sur moy, & des-  
racinez de mon cœur tout ce que vos yeux  
y verront indigne de comparoistre deuant  
la face de vostre pieté. Mes infirmités & mes  
forces sont deuant vous o Seigneur; rien ne  
vous est caché en tout ce qui touche l'estat  
de ma vie; conseruez ma santé, ie vous sup-  
plie, & guerissez mes infirmitéz, Guerissez  
moy



moy Seigneur, & ie seray guery, sauuez moy & ie seray sauué. Vous qui guerissez les personnes infirmes, & conseruez celles que vous auez gueries. Vous qui d'un seul clin d'œil redressez les choses abbatues, & pouuez rendre plus fortes que iamais celles qui tombent en ruine.

A la mienne volonté Seigneur, que quelques filles de Hierusalem vous annoncent mes langueurs, s'il y en a quelques vnes en moy que meritent de vous estre recommandés ; car il n'y en a que trop, de grandes, & en grand nombre, lesquelles ont besoing que vous les guerissiez. O que ie seray heureux ! s'il se treuve quelque centurion celeste, qui vous dise: Seigneur, j'ay vn seruiteur qui gist paralytique en ma maison, & qui est miserablement tourmenté. A la mienne volonté Seigneur, que vous respondiez incontinent. Ie viendray, & le gueriray: dites Seigneur vne parolle seulement, & ie seray guery ; car vous estes present par vostre parolle, d'autant que vous estes la parolle mesme.

Vous auez créé les medecins de la terre, pour toutes les corrupteles, & maladies qui s'y treuvent. vous auez préparé des soulas, & des remedes, pour aller à l'encontre de tous les maux qui se presentent, parce que vous estes pitoyable & misericordieux. Helas Seigneur, ayez pitié de moy, helas, helas, ie ne

*Guilb.  
Abb.  
ser. 46.  
in Cāt.*

*Aug.  
soliloq.  
cap. 20.*

*Aug. l.  
10. cōf.  
cap. 28.*

ie ne vous cache point mes blessures : vous estes medecin, & ie suis malade, vous estes misericordieux & plein de pitié, & ie suis du tout miserable.

*Idem* Vostre main toute puissante, o mon Dieu,  
*ibidem* n'at elle pas le pouuoir de guerir toutes les  
*cap. 30.* langueurs, & infirmitéz de mon ame?

*Hier. in* Nos ames sont malades de beaucoup  
*Psf. 102.* d'infirmitéz & de blessures : tout autant de pechez, sont autant d'infirmitéz.

*Aug.* Le genre humain est malade, non par  
*ser. 59.* quelques maladies corporelles, mais par les  
*de verb.* pechez qui l'infectent. On trouue encore  
*Domini* d'autres languissans que les paralitiques ;  
*cap. 11.* car les pecheurs languissent aussy: mesme la  
*Chryf.* langueur de ceux qui pechent est beaucoup  
*hom. 14* plus dangereuse & dommageable, que cel-  
*in c. 4.* le de ceux qui sont atteints de paralisie ; &  
*Matth,* d'autant plus que l'ame est plus excellente que le corps.

*Aug.* Donnez moy quelque medecine, o Sei-  
*medit.* gneur, avec laquelle ie puisse me faire quit-  
*cap. 40.* te de mes maladies: preparez quelque vn-  
guent qui guerisse & consolide toutes mes  
blessures ; visitez moy quand ie suis infir-  
me ; ayez soing de moy, & entreprenez la  
cure de mes maux, quand ie suis malade ;  
guerissez moy quand ie suis tout foible &  
languissant ; & me voyant desja pres du  
tombeau, rappelez moy de la mort à la  
vie.

Noz ames se traignent; elles sont surchargées de diuerses langueurs; & ces infirmités là sont celles, dont IESVS CHRIST veut que nous ayons principalement soing de nous faire guerir.

*Chryf.*  
*in c. 4.*  
*Math.*  
*hom.*  
*14.*

Aussy ne guerit il nos corps des incommoditez, ausquelles ils sont subiects, que pour mettre nos ames en bonne santé, & chasser les maladies, dont elles sont trauaillées. La lagueur de l'ame c'est le peché, pour ce subiect le prophete dit: guerissez mō ame, parce que i'ay peché cōtre vous; la langueur de nostre ame c'est l'orgueil, c'est l'auarice.

*Amb.*  
*tract. de*  
*42.*  
*mansio-*  
*nibus.*

Aussy dans l'image de cette femme, qui estoit belle mere de S. Pierre & de S. André, nostre chair languissoit de diuerses sortes de fiebures, qui estoient tous les crimes que nostre nature est capable de commettre; elle estoit agitée & route ardente pour le grand excès des conuoitises qui la tentoient; ainsi i'ozerois dire, que les inflammations de l'amour ne sont pas moindres que celles de la fiebure; parce que la fiebure n'enflamme que le corps, & cette autre passion met l'ame en feu, iusques à la reduite en cendres. nostre fiebure c'est nostre auarice, l'incontinence dans nostre cœur, l'impureté dans noz pensées: c'est vne fiebure ardente & pestilentielle en nostre ame, par ce que toutes noz cōuoitises sont autant d'ardeurs & d'ébrazements, qui nous consomment. La colere

*Ambr.*  
*l. 4. in c.*  
*4. Luc.*

no<sup>9</sup> met tout le corps en feu, & l'ame en poudre. la luxure brusle d'auantage que ne fait la fiebure, elle enflamme plus fort, elle rauage & precipite dauantage tout ce qu'elle atteint.

*Chryf.  
in c. 3.  
ad Phi-  
lip. ser.  
II. di-  
gressione  
morali.*

Vne griefue & dangereuse maladie nous auoit abatu, vne fiebure continuelle & vehemere auoit corrupe toutes noz humeurs, noz veines adustes & de tout extenuées n'auoient plus vne goutte de bon sang. Languifants & demy morts nous estions couchez non pas dans vn lict, mais sur la litierre des vices mesmes, comme sur vn sale fumier, ou dans quelque autre lieu, s'il s'en peut imaginer vn plus remply d'immondices. Nous nous veutrios dans les meschancetez, nous tournans avec inquietude, tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, sans pouuoir treuuer de repos. entrouuers & despiecés de cruelles blessures, & d'ulceres intestins, d'où couloit vne puante & contagieuse apostume, nous demeurions tous oingts & trempéz dans ceste vile corruptiō, fors quelques parties que ceste ordure, apres auoir arresté sa fluxiō, couuroit d'vne noire & dure crouste: nous estions tellement courbés & retirez, qu'à peine pouuions nous veoir le ciel; le menton nous battoit sur la poitrine; noz iambes comme des foibles coulomnes ne pouuoient suporter le poix inegal de noz corps: l'on nous voyoit tellement descharnez, que nostre peau, passe & decolorée cō-

me vn parchemin pendoit toute ridée aux endroits qui doibuent estre vestus de chair; & ce pauvre crible auoit autāt de trous, que noz os auoient de pointes pour le percer; en fin l'on nous eust pris pour des scheletes plustost que pour des hommes.

Vn grand malade qui touche tous les endroits de la terre avec ses membres est esté-  
*Aug. ser. 59. de ver- bis Do. cap. 11.*

du depuis l'Orient iusques à l'Occidēt. Mais vn medecin tout puissant est descendu, avec de grands remedes pour guerir ces grandes maladies. il s'est humilié iusques à la chair mortelle, comme iusques au liēt du malade.

Il l'a veu gissant miserablement dans l'ordure, où la puanteur l'estouffoit; les vers qui s'engendroyent de ses vlcères, mangeoient ce qui luy restoit de bonne chair; ses entrailles estoient rongées d'une cruelle fain, sans qu'il eust rié pour se rassasier; cependant vne ardente fiebure ayant beu son sang, succeoit encore ses arteres vuides, pour en tirer la derniere goutte; avec tout cela, vous ne scauriez nommer aucun genre de maladie, dont ce pauvre infirme ne fut impiteusement tourmenté. Car la fiebure le vexoit, laquelle estoit sa cupidité dereglee; les inflātions le cuizoient, c'estoit son arrogance; vne insatiable fain le rongeoit, c'estoit son auarice; il puoit d'ulceres & d'apostumes, qui couloient de sa lubricité; ses yeux ne voyoient goutte, car son idolatrie l'auoit aveuglé; il estoit sourd &

stupide , parce qu'il adoroit des pierres & des troncs de bois, & parloit à eux , comme s'ils eussent deu, ou peu respondre; il n'auoit rien qui ne fut difforme, hydeux & contrefait, par ce que toutes sortes de vices l'auoiét defiguré? C'estoit vn triste spectacle de le voir, l'on n'eust peu mieux figurer la calamité, que par vn malade si griefuemét affligé. Ce grand medecin les a veu faire des actiós fotes, & frenetiques; il les a ouy parler avec moins de raison que les insensez, il entendoit toutes leurs paroles, quand ils apelloient le bois & les pierres leur Dieu; il a veu tous ces defordres & desuoyeméts, & n'a point abominé les dévoyez; il n'a point conceu d'amertume contre eux, ne s'est point d'estourné pour euitier leur rencontre, & ne les a point eu en haine pour tout cela. Car il estoit leur maistre & legitime Seigneur, qui ne vouloit point entrer en colere, ny se dépiter contre son ouurage. Que fait-il donc, en bõ medecin tel qu'il est? il apreste des pretieuses & souueraines confections.

*Orig.*  
*homil.*  
*1. in*  
*Levit.*  
*cap. 12.*  
*& 13.*  
*Orig.*  
*hom. 1.*  
*in Ps.*  
*37.*

Et parce qu'il est la parolle de Dieu, il treuve des medécines pour les malades, nõ pas en broyant quelques herbes, pour en tirer le suc & la substance, mais par les sacrements de sa parolle.

Car il estoit le grand operateur, & le prince des medecins, qui pouuoit guerir toute langueur, & tout infirmité?

Il cognoissoit au poulx toutes les humeurs secrettes, & les accidens plus cachés du malade. *Aug. in Ps. 43.*

Luy seul estoit le medecin Pæonien, qui pouuoit apaizer toutes les douleurs humaines; il estoit le saint enchâteur de l'ame malade. *Mon Dieu, dit il, rendés la santé à vostre seruiteur, qui n'espere qu'en vous. Seigneur ayez pitié de moy, car ie vous ay apellé, & ay crié tout le iour pour auoir vostre ayde.* Le bon precepteur qui est la sapience, & la parolle du Pere, par qui les cieux ont esté créés, se souuient encore de tout son ouurage, & prend le soing de le cōseruer, guerissant toutes les blessures, qui peuuent entamer les ames, ou les corps. Luy qui est si bõ medecin, qu'il ny a sorte de maladie qui ne s'euanouisse deuant sa presence. Il entretient la nature humaine; il la garde de succomber sous le faix, & pesanteur des afflictions. Il dit au paralytique: leue toy, & portant ce lict qui t'a si long temps porté, va t'en à la maison; & celuy qui estoit auparauant infirme, se treuua tout incontinct plein de santé, de vigueur, & de force. A peine la parolle est sortie de la bouche, pour dire au mort, fors du tombeau, que l'on voit vn Lazare sortir du sepulchre, tout tel qu'il auoit esté deuant que mourir, & retreuant la vie par ceste resuscitation dans le lieu, où l'on ne treuue ordinairement que la mort.

Aussi tant de febricitants gueris, tant de

*Aug. vel  
quiss  
alius  
lib. de  
verâ &  
falsâ  
Pœn.  
cap. 5.* foibles & languissants fortifiez, tant de boi-  
teux redressez, tât d'aveugles illuminés, sont  
autât d'exêples manifestes & de preuues as-  
seurées, que le pecheur ne doibt iamais d'es-  
esperer de sa correctiõ, ny croire que ses ini-  
quitez ne peuuent iamais estre abolies. Dieu  
se nôme soy mesme medecin, pour faire en-  
tendre que c'est autant ou plus par ceux qui  
se sentent mal, qu'il doit estre apellé, & re-  
cherché; que par ceux qui possèdent vne  
parfaicte santé.

*Aug. de  
doctrin  
Chri-  
stiana l.  
1. c. 14.* Et comme celuy qui entreprend de guer-  
rir quelque blessure corporelle, employe  
quelques fois les qualités contraires, cõme  
les vnguens chauds, contre les humeurs  
froides; ou se sert aussy des substâces sembla-  
bles. Ainsi la sapience de Dieu, voulant ren-  
dre la vigueur à l'homme, s'est donné soy mes-  
me pour le guerir, paroissant tout ensemble  
& medecin, & medecine. puis donc que  
l'homme estoit glissé par l'otgueil, il a fallu se  
seruir de l'humilité, pour le releuer. nous a-  
uons esté trompez par la sagesse du serpent,  
& Dieu pour nous deliurer, a mis en œuure  
la folie. Maintenât considerons, que comme  
pour lier & consolider noz membres blessez  
& deshoincts, il a pris des bâdes, & des filetz,  
de mesme nature. nostre mal prouenoit d'v-  
ne femme deceüe, qui faisoit couler en nous  
la contagion, ainsy nous estions malheureux  
pour estre néz de fêmes, & luy naissant d'vne  
femme,



femme, nous a reconduicts à la felicité. pour les hommes, il s'est fait homme; mortel pour les mortels; mourant pour nous retirer de la sepulture.

Si donc le cruel assassin & tyran de noz *Naziã.*  
ames te rencontre depourueu d'armes, & de *orat. 16*  
cōseil, au coing d'un bois, au milieu de quel-  
que lande deserte, pendãt que tu descens de  
Hierusalé en Hiericho, ou que tu fais quel-  
que autre voyage: s'il t'attaque, s'il t'abbat  
à grands coups de leuier, & t'ayant despo-  
uillé iusques à la peau, te laisse là, pour estre la  
curée des loups.

Rassemble le peu de vie qui te reste, & le *Aug.*  
peu d'air qui demeure encore en tes poul- *hom.*  
mons, pour crier au secours: Seigneur, ayez *12.*  
pitié de moy, guerissez mon ame, parce que  
i'ay peché contre vous. Dieu te veut guerir,  
si tu veux seulement confesser ton mal, & luy  
descourir tes blessures. te voilà gisant sous  
la main du medecin, implore patiemment son  
ayde; il fomente tes playes, il brule, il tranche;  
suporte tout avec courage, & ne pense seule-  
ment qu'à ta guerison. Or seras tu guery, si tu  
te descouures au medecin, & ce n'est pas  
qu'il ne te voye, si tu te caches; mais la con-  
fession de ta maladie, sera le commencement  
de ta santé.

La blessure cherche le medecin, & le me- *Amb. in*  
decin demande la confession. *Pf. 40.*

Conuertissés vous à moy, dit le Seigneur,

*Amb. ad Virg. Lapsam cap. 8.* ny a-il point de parfús en Galaad: & ny treuve on point de medecine: pour quoy la fanté n'est elle point retournée à la fille de mon peuple? pour vne grãde playe il faut employer de grans remedes, & les applicquer bié plus qu'vne fois.

*Aug. ser. 27. de verb. Domin.* Car tout le genre humain est cet homme, qui tout entrouuert de blessures, trempé dãs son sang, est detrouvé par les voleurs, languissoit demy mort, estendu sur le chemin, & de qui le voyageur Prestre, & Leuite, n'auoit tenu compte, passant hastiuement sans ayder ce pauvre malheureux. Mais pour le secourir & luy rendre tous les bons offices qu'il fust possible, vn Samaritain s'arresta, par lequel IESVS CHRIST nostre faueur & Seigneur s'est despeint, & s'est faict recognoistre.

*Amb. de 42. mäsione 9.* Partant, que chacun de nous flechissant les genoux du cœur, & du corps, prie nostre Seigneur IESVS CHRIST, qui guerit toutes noz infirmitéz, & qu'il dise avec le Prophete: guerissez moy Seigneur, & ie seray guery; saués moy, & ie seray saué. qu'il dise aussy avec Dauid: guerissez moy Seigneur, d'autant que tous mes os sont desplacez.

*Chryf. in Psal. 26.* Car quicóque ne recognoit point son medecin est phrenetique, & de faict combié de fois voyôs nous des malades si transportez, que mesme il crachét des iniures à leurs medecins, reiettent toute sorte de remede, ne veulent point que l'on mette la main à leurs playes,

playes, & se mocquét de toute la peine que l'on se donne pour tâcher à les remettre en vne bonne santé.

Courez d'óc au medecin, & vous hastez de le treuver, pendât que vous l'avez à la main, de peur que quãd vous le desirerez, il ne soit party, & qu'ainfi vous ne tombiez au desespoir de recouurer ce que vous avez negligé. *Ibidem.*

Après que la remissiõ de voz fautes vous a esté accordée, si vous sentez vostre ame encore combattue de certains troubles, & si vous ne iouyffez pas d'une pleine paix; pèsez que c'est vne langueur, & lassitude; qui reste de vostre maladie. Le medecin qui vous a guery, vous peut encore fortifier, & pacifier; car c'est luy qui guerit aussy toutes voz langueurs: ne craignez donc point, car toutes voz langueurs serõt gueries. Elles sont grandes, me direz vous: mais le medecin est encor plus grand, il n'y a point de lãgueur qui soit incurable, n'y personne si foible qui ne se uertue de marcher, quand elle rencontre vn medecin tout puisât. desirez seulement qu'il vous guerisse, & le permettez; n'arrachez pas ses mains de voz playes, quand il les sonde, & les presse pour en faire couler toutes les humeurs corrompues; il sçait bien ce qu'il fait, & pour quoy: rendez vous traitable nõ seulement quand il vous aplicque quelque lenitif, mais aussi le voyant la lancette, ou le rasoir à la main, ne feignez point du bras, &

ne vous retirez pas, quand il est prest pour couper, ou bruler vn membre pourry. endurez la douleur presente de la medicine, & la fiatez par l'espoir assuree de vostre sante: souffrez donc tout ce qui vient de ces mains, Ames qui le benissez, & n'oubliez point ce que vous scauez, qui vous doibt retourner de ceste patience, ny la recompense que vous en tirerez; puis que ces douleurs sont come le prix, avec lequel vous payez la guerison de voz langueurs, & la vigueur qui vous est rendue.

*Aug. in  
Ps. 40.*

Chassant toutes noz craintes, & precipitant tous noz delais, mettôs nous avec assurance entre les mains d'un si bon medecin, car il ne fera point de faute en nostre cure, il ne nous donnera pas vne potion au lieu d'une autre, ny n'ouurira pas vne veine pour l'autre; la main ne luy tremble point, il ne coupera pas ce qui est sain, pensant oster le pourry; il cognoist où est le mal aussy-tost qu'il a veu le malade; il scait toutes les circonstances de l'humeur peccante, parce que luy mesme a fait la nature de la partie interessée; il discerne incontinant ce qui reste encore de son ouurage, & ce que nos conuouitises y ont meslé. Il scait que l'homme estant sain, il luy a donné le precepte, & luy a ordonné la diette qu'il deuoit garder pour euitier les dangers de toutes langueurs, il se souuiet de luy auoir dit dans le paradis: mange de ce fruit icy, ne mange point de c'estuy là. L'hô-

me estant sain n'a point suiuy l'ordonnance du medecin pour s'empescher de tomber; au moins qu'estant malade il l'escoute pour le releuer.

Quelque tu sois, o Chrestié, qui te vantes de ta santé, & ne dis mot de ta guerison, cōme si tu n'auois pas esté blessé, qui iouys d'une bōne complexiō, & t'en resiouys sans te ressouuenir & t'attrister d'auoir esté long tēps malade. toy qui ne veux plus te ressouuenir de ton miserable estat pendant que abatu, & delaissé, tu ne treuuois personne pour te releuer; maist'enfles de gloire, te voyant maintenant eleué dans l'eglise. Ayme IESVS CHRIST, qui t'a deliuré de la main des voleurs; ayme le Seigneur, qui t'a releué de ce miserable giste; ayme ton Seigneur, dis-je, qui t'a porté luy mesmē dās le bercail de son Eglise, qui t'a recommandé pour te faire guerir, qui pour te faire instruire a cōmandé, que l'on employa deux deniers qui sont s<sup>z</sup> loy & son Euāgile. Ayme Dieu dis-ie, qui te dit, te voilà guery; car le Seigneur a tresgrand soing de ton salut, venant en ce siecle pour toy, & te deliurant des voleurs, qui t'environnoyent.

*Chryf.*  
*in cap.*  
*10. Luc.*  
*homil.*  
*de Sa-*  
*marit.*



*Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte  
universa delicta mea! Psal. 24.*

## IV.

Regarde mon humilité & mon labeur, &  
me pardonne tous mes pechez. P<sup>sal.</sup> 24.

**T**V me regardes o cruel,  
Et mon tourment continuel  
Augmente tes rigueurs extremes.

Tu regardes, nous le voyons,  
Encores dis tu que tu m'aimes,  
Et tu veux que nous te croyons.

Il ne faut tenir ces discours,  
Qu'à quelques auditeurs plus lourds,  
Ny compter telles adventures,  
Fors qu'au populaire endormy:  
Tout amy ressent les blessures,  
Et les douleurs de son amy.

Tu me voids bien, & tu permets,  
Que ie souffre plus que iamais,  
Sans soucy d'adoucir ma peine.  
Vn amy ne tesmoigne pas,  
Qu'il aporte vne ayde soudaine,  
Quand il faiçt de si laches pas.

Fay quelque trefue de rigueur,  
Pour voir avec quelle langueur,  
Ie rend vn devoir deshonneſte.  
Touche, t'apochant de plus pres,  
Le dur ioug qui presse ma teste,  
Et tant de liens qui sont prests.

Au moins si le trauail prescrip<sup>ti</sup>  
Estoit digne d'vn libre esprit,  
L'auancerois avec courage,

Rebattant tousiours ce sentier.  
 Et me plairois en mon ouurage,  
 Sans me fascher à mon mestier.

Plusieurs exemples douloureux  
 De plusieurs grands & malheureux,  
 Pourroient allegger ma misere.  
 Par les infortunes d'autruy,  
 Je rendrois la mienne legere,  
 Et consolerois mon ennuy.

On a bien treuvé quelquefois,  
 Beaucoup de Princes & de Roys,  
 Qui par les pratiques iniustes,  
 Que font les destins desloyaux,  
 Ont occupé leurs mains Augustes,  
 A des ouurages peu royaux.

Ainsy le grand Roy Menelas,  
 Priué de biens & de soulas,  
 Tend la main pour auoir l'aumonne.  
 Et se rend encore plus vil,  
 Quand la fortune l'abandonne,  
 Ou le pousse aux riués du Nil.

Denys auoit la force en main,  
 Son gouuernement inhumain  
 Le remit en vn plus bas estre.  
 Il eut des enfans à dompter,  
 Et la ferule fut le sceptre,  
 Qui le deut faire redoubter.

De vray, tels actes memorez  
 Meritent d'estre deplorez,  
 Mais ils sont exempts de vergongne.  
 Puis que le fort emprisonneur,



Nyle bon destin qui s'eslongue,  
Ne touchent point à nostre honneur.

Mais mon bonheur precipité,  
Combien plus at-il merité,  
De la vergongne, que des larmes?  
Puis que l'on ne m'a pas contraint,  
Mais que volontaire, & sans charmes,  
J'ay cherché le ioug qui m'estreint.

Comme Sanson maladuizé,  
Qui trop tard se vit abuzé,  
Tondus par sa perfide femme;  
Les Philistins l'ayans surpris,  
Le mirent à cet art infame,  
Et ne l'eurent plus qu'à mespris.

Et pleust à Dieu qu'on m'eust iugé,  
D'estre seulement engagé  
Dans vn miserable artifice.  
Poursuiuant mon sort inhumain;  
J'acheuerois vn vil office,  
Par vne liberale main.

Mais que le vice plus chetif  
Tienne mon courage captif,  
Soubs vne lachs seruitude!  
Cela sent plus sa lacheré,  
Que tout autre chetif estude,  
Tant soit il plein d'indignité.

Ah i'en ay honte, & le subiect,  
Qui me rend doublement abiect,  
Et me couure de double honte:  
C'est que comptant mon propre faict;  
Le condanne ce que ie compte,

Et ie le tiens pour vn forfait.

A peine suis ie repenty,  
 Que mon esprit tout peruerty,  
 Retourne à ses erreurs passées.  
 Et tant de vices accrochez,  
 Forment des chaines enlassées,  
 Qui croissent comme mes pechez.

Ainsy par vn malheur parfait,  
 Quand on a commis vn forfait,  
 On tombe en vne erreur seconde.  
 Afin qu'vn iuste iugement  
 Treuuant vne faute seconde,  
 Punisse plus seuerement.

O combien souuent ay-ie veu,  
 Que la fortune de ce ieu,  
 N'a fait que rire de mes pertes?  
 Mais mon cœur tient tant son party:  
 Que les trahisons descouuertes,  
 Ne l'en ont iamis diuert.

Ainsy deux differents efforts,  
 Me liurent des combats si forts,  
 Et poussent en deux parts diuerses:  
 Comme vn esquif porté, selon  
 Les souflements, & les trauerses  
 Des vents, qui s'en font vn balon.

Le vice m'attaque souuent,  
 Poussant la volupté deuant;  
 Elle se couure d'artifice,  
 Pour mieux m'attirer à sa part.  
 Et la douleur qui suit le vice,  
 Me suit au poinct de mon depart.

Mais quoy que le vice impudent,  
 Sente le crochet, & la dent  
 De la douleur qui l'accompaigne:  
 Souuent la volupté m'abbat,  
 Et quasi tousjours elle gaigne  
 Quelque despoüille, en ce combat.

Ainsy le vice, & la vertu,  
 Sur ce champ tousjours debatü,  
 Ont des victoires iournalieres.  
 Et mon voyage commencé,  
 Tournant dans des rondes ornières:  
 Ne paroît iamais aduancé.

Outre que mes trauaux sont longs,  
 Te voicy dessus mes talons,  
 Secoüant des verges serviles.  
 Tes yeux s'enflamment de courroux,  
 Et mes peines quoy que fertiles,  
 Semblent moins rudes que tes coups.

Après ces premiers chastiments,  
 Je m'engage à d'autres tourments,  
 Pour vne autre faute commise.  
 Lors tu mets mal heur sur mal heur,  
 Et plus le mal me tyrannize:  
 Plus fais tu croistre ma douleur.

Ce n'est plus vne fiction,  
 Ce que l'on compte d'Ixion:  
 Car tournant tousjours cette roüe,  
 Je traueille sans m'arrester,  
 Pour moudre des croustes de boüe,  
 Dont aucun ne scauroit gousier.

Tu regardes ce triste effort,

O cruel, sans plaindre mon sort.  
Considere ton demerite,  
Et remarquant tant de tourment,  
Pour vne faute si petite,  
Traitte moy plus humainement.



Regar-

Regarde mon humilité, & mon labeur, & me  
pardonne tous mes pechez.

Pfal. 25.

**E**N quelle tribulation suis-ie venu, & en quelles  
grandes tristesses suis-ie maintenant? qui par a-  
uant estoys ioyeux & aymé en ma puissance! Et  
maintenant j'ay souuenance des maux que j'ay  
faicts.

Voyez mon humilité, & confiderez com-  
bien ie suis rauulé par mon infirmité. La cõ-  
trarieté de la coulpe de l'homme s'est chan-  
gée en vn pezant faix, qui le presse, & luy dõ-  
ne mille peines. Luy qui demeurant en vne  
heureuse subiectiõ, pouuoit s'eslouyr en  
son innocence, & se venter veritablement  
d'estre libre; il a recherché cette malheu-  
reuse liberté, pour deuenir esclau de la cor-  
ruption; tellement qu'à sens contraire de  
son dessein, il a faict vn change bien desad-  
uantageux de sa franchise en vn fascheux  
esclauage. Car maintenant si la chair cede à  
l'esprit ce n'est pas pour tousiours; cette  
mauuaise beste regimbe aussy-tot, & se rend  
la maistresse de son maistre qui la suit, & la  
sert, mesme volontairement; & quoy qu'il  
desire quelquefois de s'aplicquer seule-  
ment au bien, si fait-il souuent le mal qu'il  
hayt, & qu'il condanne: en cette deshõ-  
neste seruitude il pleure, il gemit, cependant

*Mach.*

*6.*

*Beda in*

*Pf. 24.*

*Greg. c.*

*22. in c.*

*7. Iob.*

*Nazia,*

*carm.*

*de ani-*

*ma ca-*

*lamita-*

*tibus.*

il faut executer contre son gré les mandemens tyranniques de cette infidelle compagnie, qui le rend du tout miserable.

*Chryf.  
hom. 9  
in epist.  
1. ad  
Cor. 10.  
4.*

Que quelqu'un soit aussi riche qu'il scauroit desirer, que les honneurs entrent à la foule dans sa maison, qu'il ne manque non plus de courage que de bonne fortune; sa misere peut bien en mesme temps estre esgale à toutes ses felicitez, voire mesme les surpasser. qu'il surmôte toute chose, s'il est surmonté & vaincu du peché, c'est bien peu que tout ce que ce monde admire en ce fauory, entre les infames & les abiects il est le plus abiect & le plus infame. Les grands n'ont rien qui ne soit grand, leurs felicitez sont grandes, & par pareille proportiõ leurs infortunes ne sont iamais petites. Vn payfan qui deuiet esclau d'un barbare, est, & se peut dire malheureux; mais vn Roy ne tombe iamais en tel accident, qu'il ne soit parfaitement & sans comparaison miserable, il perd d'atantage qu'un homme de simple condition; pour vne grande perte il doit sans doubte estre atteint d'une plus grande tristesse. tel est celuy, lequel ayant possédé de grandes graces, les perd toutes, tombant dans la tyrannie & cruelle indiscretion du vice. Car le vice est barbare, c'est vn tyran qui ne garde ny foy, ny loy; il n'entend point de raison, il veut commander, & estre obey. quelques iniustes, violentes, & detestables  
que

que soient les passions, sans difference d'estats ny de personnes, il tient tous ces subiects pour esclaves, & ne laisse aucune liberté sinon celle de faire tout le mal que l'on scauroit s'imaginer, ce n'est que par là que l'on peut auoir ses faueurs, & treuuer vne bonne place en sa cour: où pour fauory que l'on puisse estre, l'on ne passe iamais que pour serf, captif, proscript, esclau, & moins, si moins se peut dire. Pour cela le Prophete dit. quand l'homme a esté esleué en honneur, il n'a pas sçeu recognoistre sa felicité; ainsy at-il esté comparé aux iuments, aux animaux de faix, de ioug, de seruiçe, qui n'ont point de sagesse ny de iugement.

A bien dire, si nous entendons spirituellement, & prenons bien garde ce que c'est que cette seruitude d'Ægyptiens, si souuent detestée, nous cognoissons, que seruir aux Ægyptiens, n'est autre chose que d'estre assubietty aux desirs charnels, à quoy personne n'est porté ny contraint par quelque necessité, qui luy vienne hors de soy mesme; mais seulement par la bassesse de son courage, par la poltronnerie, par son luxe, par ses debauches, par les voluptez qui luy ont amoly le corps, & l'ont ainsy vaincu; puis par la lacheté de son esprit, qui voyant son fort, ou plustot sa prison rauagée, n'a pas eu le courage de se deffendre, & a faussement

*Orig.  
hom. 16  
inc. 67  
Genes.*

creu, qu'il ne pouuoit combatre en campagne, ny sans l'aide & garantie de cette infidelle place, où il est enfermé. Qu'at-il donc fait ? il a donné pouuoir à ce corps ignorant, lasche, & perfide, de capituler avec le peché, & luy rendre tout à discretion, ou plustot à indiscretion, ainsy nostre Sauueur parlant en son Euangile d'esclauage & de liberté, dit expressement : quiconque peche, est esclau du peché.

*hom. 8.*  
*in c. 15.*  
*Exod.* Comme donc l'Ægypte cette prouince terrestre, est appelée la maison de seruitude des enfans d'Israël en comparaison de la Iudée, & de Ierusalem, qui se nomme leur maison de liberté: de mesme en comparaison de la Ierusalem celeste, laquelle, (pour ainsy dire) est la mere de nostre liberté, tout ce monde, & tout ce qui se treuue en ce monde, n'est qu'une maison de seruitude, vn esclauage, vne prison.

*Aug.*  
*serm. 12*  
*de verbis*  
*Domini.* Qu'auons nous donc tant de quoy nous estonner, si le monde est si souuent estrillé, & bien frotté, s'il est percé comme à nerfs de beuf & à bastonnades ? c'est vn serf fugitif, c'est vn meschant esclau, qui sçait bien la volonté de son Seigneur, & fait tout le contraire; il ne merite pas meilleur traitement, & ne doibt point se plaindre, si faisant tousjours tout de trauers, il est regardé de trauers : qu'il ne refuse donc point les coups qu'il a gaigné. car si par malice il cō-  
tredit



redit & contreuiet iniustement à la parole de son maistre, c'est bien iustement que la vengeance suit incontinet apres son forfait. quelques fautes sont pardonnables, mais qui faict du mutin & murmure contre vn iuste correcteur, ne merite pas que l'on luy face aucune grace. qu'il confessé sa faute, & se repente de sa malice, s'il veut esperer quelque misericorde.

Des caueffons & des foiiets pour les cheuaux & les asnes; la verge, & le baston sur les dos des imprudens & mal-aduisez.

*Prou.*  
26.v.3.

Sommes nous d'oc des bestes? direz vous. aualez cela aussy doucemét que vous pourrez, encore qu'il vous semble bien amer, il faut passer par là, & permettre, que l'õ vous responde ouy. quand l'homme a esté en honneur, il ne l'apoint cognu, il a esté comparé aux iuments sans iugement, il a esté faict semblable aux bestes. Nos passios d'asnes, nos mouuemets de bestes, ont des loys toutes contraires aux bons discours de l'esprit & de la raison. quand tu consens de ieufner, ta gloutonnie te suscite vn appetit sans frein: quand tu proposes de veiller, tu te sens la teste pesante & plus endormie que de coustume. que ferons nous à cet asne?

*Bernar.*  
*serm 3.*  
*super*  
*qui ha-*  
*bitat in*  
*adiuto-*  
*rio.*

*Bernar.*  
*serm. 5.*  
*de ascēs.*

Miserables pecheurs, nous souffrirons spirituellement les mesmes peines, que Sampson a corporellemét souffertes, & qui nous sont exprimées par escrit pour nous instrui-

*Paulin.*  
*ep:st. 4.*  
*ad Seno-*  
*rum.*

re. Car comme les ennemis se mocquerent de luy, l'ayant pris; les nostres nous traitteront avec derision, & nous destineront à tourner des meules, comme de pauues asnes. Pour nous tirer du danger de cette miserable fortune, le Seigneur nous aduertit par son Prophete, que nous auons à nous donner de garde, & que nous ne retirions pas nostre col du joug de IESVS-CHRIST, pour nous rendre dignes tant seulément de tourner vne meule aprestée pour les asnes: ne vous rédez pas semblables aux bestes; ne deuez pas des cheuaux & des mulets, qui n'ont point d'entendement. Car l'homme, comme dit encore ailleurs le mesme Prophete, n'entendant & ne cognoissant pas s<sup>on</sup> honneur, est comparé aux juments, & aux bestes, & se faict semblable d'icelles. Nous en voyons vn exemple espouventable en ce Roy de Babylone, qui pour peine & vengeance de son impieté & sorte ambition, fut depouillé de sens d'homme; & souffrit en son cœur de beste tout ce que meritoit sa brutalité. L'homme ayant premieremēt erré, passant par des sentiers desuoyez, & retombant à chaque pas dans quelque iniustice, iustement priué de la vertu de sagesse & de grace, cōme Sampson, est puny par l'aveuglemēt & par la meule; parce que celuy qui s'est priué soy mesme de la lumiere de raisō, & qui s'est volontairement abaissé iusques à

la semblance des bestes , estant serf de son corps , n'est pas digne d'estre employé à quelque ouurage plus honorable , que ce-  
 luy que l'on fait faire aux bestes. Cōsiderez vn peu la vie de ces miserables mortels , puis tournez incontinent vostre veüe deuers quelque cheual aueuglé , attaché , & confiné , pour tirer vne meule. ce pauvre animal a les yeux bandez de quelque vieil & meschant lambeau : ce pauvre pecheur a la veüe de l'ame estoupée , par les ordures de sa vie. Les erreurs de ses sens sont vne orniere circulaire , par laquelle , comme par la circonference d'vne rouë , il tourne assiduellement sans repos , sans profit , sans gré , trauaillant pour autruy , ne faisant rien pour soy mesme , miserable en cette laborieuse station ; il marche & n'auance point ; il trauaille & n'acheue rien ; il est dans vne eternité , mais eternité de peines. Se treuant en la voye des pecheurs & des pechez , estant lié des chables de ses cupiditez ; il court tousjours , & demeure tousjours prisonnier ; les tenebres de son erreur l'assiegér , l'horreur & la puanteur de sa propre conscience le flettrissent , tout moizy , tout ranci & vereux il souffre , que l'on le tienne dans l'estroite geole d'vn moulin. Le voilà reduit à tourner continuellement la pierre de son cœur endurcy par l'obstination de son iniquité. voilà son moulin , où il brize

toute sorte des mauuaises graines, qui croissent en son ame pour en nourrir les ennemis; parce que comme il est escrit, le pecheur court iusques à ce qu'il ayt consumé son ame. ainsy celuy qui peche, brize le froment de l'ennemy sous la pierre de la vie, pour en repaistre Zabulon, qui ne demande autre pain, & n'a fain d'autre viande, que de l'ame du pecheur, qu'il veut deuorer. Quant aux pierres dont l'homme se sert pour mouldre, il y en a de deux sortes; les vnes sont propres des hommes, les autres apartiennent aux asnes. celle là est humaine, de laquelle il est escrit, deux personnes seront pour mouldre en vne pierre; l'vne sera choisie, l'autre sera laissée.

*Orig.*  
*tract. 5.*  
*in Mat.*  
*o. 18.*

*Ambr.*  
*in c. 17.*  
*Luca.*

Espeluchons donc vn peu, qui sont cez personnes, qui sont au moulin, en quel moulin, & ce qu'elles y ont à faire. ce ne sera pas mal à propos de dire, que ce monde est le moulin, nostre corps, nostre chair mortelle; & que là dedans nostre ame demeure enfermée, comme dans vne prison; trainant & tournant incessamment la pierre, pour mouldre quelque graine, dont on puisse faire vn pain celeste; si elle est si sage que de se souuenir de son deuoir. Mais l'ame cōtrainte à demeurer en ce moulin, se treuve assujettie, & est quasi tousjours entraînée à diuers delicts, elle traueille inutilement pour brizer vne mauuaise graine germée, & de-

my pourrie, qui s'attache ensemble, & se pestrit, sans separer la fleur d'avec le son; pour cela est elle laissée, parce que l'on ne peut faire pain, qui vaille, de sa mauuaise farine.

Ce ne sera pas sans raison, si nous appel- *Orig.*  
lons le mal, que l'homme cōmet, vne meule *tract. 9.*  
d'asnes; d'autant qu'il est tiré à bas par son *in Mat.*  
iniquité, aussy fort ou plus que l'asne ne *cap. 8.*  
sçauroit l'estre par vne grosse pierre atta-  
chée à son col. Ainsy la meule d'asne ne  
nous signifie rien d'autre que le trauail de  
ce siecle; son action, son mouuement perpe- *Gregor.*  
tuel, qui liant le col de l'ame par des fols de- *l. 6.*  
sirs, la fait tourner incessamment, & luy fait *mor. c.*  
rendre vn trauail sans repos & sans vtilité. *26. in c.*  
*5. Job.*

Ainsy le trauail de ce môde ne differe en  
rien de celuy d'vn moulin: mesme ie croy *Aug.*  
que le môde s'apelle vn moulin, par ce que *ser. 107*  
la roüe du temps le fait continuellement *de tēp.*  
tourner, & luy faict brizer, & mettre en *Aug.*  
pouldre ceux qui le suiuent, & le seruent. *in Psal.*  
*36.*

N'est-ce pas vn triste spectacle de voir *Greg. c.*  
Sampsō pris par ses ennemys, qui luy ayant *7. mor.*  
creué les yeux, s'en seruirent comme d'vne *c. 16. in*  
beste, pour tourner vn moulin? c'est le vray *c. 6. Job.*  
pourtraict d'vne ame, à qui les malins e-  
sprits ont posché les yeux de la contempla-  
tion par les poinctes de diuerses tentations,  
& puis s'en mocquent, la poussant dehors,  
pour la faire trauailler, tournant & retour-  
nant cent fois sur les mesmes erres.

Et

*Aug. in Ps. 132.* Et pourquoy disons nous, que l'ame est dans vn moulin? par ce qu'elle est en ce monde; & que monde & moulin est tout vn; l'vn ne se tournant pas moins que l'autre.

*In Psal. 99.* Pourquoy encore dans vn moulin? par-ce que comme le cheual, qui tourne, & tire vne pierre de moulin est lié, l'ame est aussy liée & arrestée dans ce monde, sans pouuoir s'estendre plus loing que ses traits.

*Soliloq. e. 6.* Sainct Augustin dit, que les mondains le tiroient & le faizoient tourner en rond, d'vn vice dans vn autre vice, d'vn borbier dans vn autre encore plus profond & plus

*Greg. l. 16. mor. c. 30. in cap. 24. Iob.* fale. Et pour cela le Psalmiste a tres-bien dit: Seigneur, renuoyez les à la rouë, qu'ils n'ayent autre ouurage qu'à tirer & rouler cette pierre; car les meschans sont ordinairement ainsy punis, par-ce qu'estans attiltrez & confinez à tousjours aller en rond, pendant qu'ils negligent ce qui est droict deuant eux, & qu'ils suiuent ce qu'ils deuroient laisser, ils ne se dressent iamais qu'en arriere, & tombent tousjours par deuant.

*Greg. l. 2. mor. c. 4. in I. c. Iob.* De là vient la parole du Psalmiste, les impies ne marchent point droict, ils vont en rond, en circuit, & retournant sur leurs premiers pas, pendant qu'ils n'ont point de souhait ny de gout pour les choses interieures: ils se tourmentent, & se fatiguent imprudemment par le trauail perpetuel des exterieures.

Miserable homme que ie suis, qui me deliurera de la calomnie de cette infame & honteuze seruitude, moy miserable, mais libre; libre, par-ce que ie suis homme; miserable, d'autāt que ie suis serf: miserable sans doubte pour ma seruitude, mais sans excuse à cause de ma volōté. Car ç'a esté ma volōté, laquelle estāt libre, s'est faicte soy mesme serue du peché, consentant au peché sans contraincte. parce que qui faict le peché, s'en faict aussy le serf, & n'est plus qu'un miserable esclauē.

*Bernar.  
hom. 81  
in Cant.*





*Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me ,  
et in pulverem reduces me ! Job. 10. 5.*



## V.

Le te prie que tu aye memoire, que m'as faiçt  
comme la boüe, & que tu me reduiras  
en poudre. *Iob. 10.*

**I**'Auois creu que parmy les Dieux  
L'oubly ne treuuoit point de place.  
Et qu'ils possedoient cette grace  
De voir ce qu'on fait en tous lieux.  
Je m'asseurois que leurs pensées  
Fussent quelquefois abaissées,  
Sur les ouurages de ça bas.  
Et que leur Magesté fut telle,  
Qu'elle peut treuuer des esbats  
Parmy nostre race mortelle.

Mais apres beaucoup de raisons,  
Je sens que ces natures hautes  
Commertent quelquefois des fautes,  
Comme celles que nous faisons.  
Le souuenir de leur ouurage  
Semble sortir de leur courage,  
Si tot qu'on cesse de les voir.  
Et s'ils en gardent la memoire,  
Il faut que pour nous deceuoir,  
Ils nous empeschent de le croire.

Ou tes registres sont cassez,  
Ou pour nous tenir en ceruelle,  
Tu reçois pour chose nouvelle,  
Ton ouurage des iours passez.

Architecte de la nature,  
 Voyant ta basse creature,  
 Qui s'esleue pour te loüer.  
 Quel si prodigieux mistere,  
 Te peut retenir d'aduoüer,  
 D'en estre l'autheur, & le pere?  
 Si tu manques de souuenir,  
 Ie me puis faire recognoistre.  
 Mais si tu cognois tout mon estre,  
 Que te sert de m'entretenir.  
 Ie ne suis pas tombé des nues,  
 Ny sorty des ondes chenues,  
 Ou du sein d'un rocher creusé.  
 Mais ta main qui tient le tonnerre,  
 Est celle qui m'a composé,  
 Me petrissant d'un peu de terre.

Te monstrant vn peu curieux,  
 Veux tu sçauoir en quelle place ?  
 C'est la mesme où tu fis la masse,  
 Du pere de tous nos ayeulx.  
 L'argent d'une belle fontaine  
 Couroit à trauers de la pleine,  
 Pour en nourrir les arbrisseaux,  
 Et l'eau de sa source superbe,  
 Se fendant en quatre ruisseaux,  
 Passeroit les tapis d'herbe.

Ie te veux dire ausy le temps,  
 Si tu daignes me le permettre.  
 Les mers ne faisoient que se mettre  
 Dans le giron de leur estangs ;  
 Ie puis mettre ce poinct d'histoire,

Afin de te rendre notoire,  
 Que ie ne parle pas sans droict;  
 Alors la terre descouuerte,  
 Ne monstroit pas en tout endroict  
 La laine de sa robe verte.

On la treuuoit en quelque part  
 Gluante, & de rouge teinture,  
 Prompte à receuoir la figure,  
 Que desiroit l'estude, & l'art.  
 Tu prins vn peu de ceste paste,  
 Et la manias à la haste,  
 Ne la tenant que de trois doigts.  
 Ainsy cette terre infertile,  
 Lors que mon corps reçeut la voix,  
 Fut ta matiere plus vtile.

Et comme ce vil element  
 Te seruit de masse premiere,  
 Quand tu me donnas la lumiere,  
 M'animant par vn soufflement;  
 A ma derniere catastrophe,  
 Mon corps sera de mesme estoffe,  
 Qu'il fut auant que voir le iour.  
 I'estois poudre, & me doibs resoudre,  
 Que resortant de ce seiour,  
 Je ne seray plus rien que poudre.

Ainsy voyons nous le potier,  
 Qui treuuant de la terre douce,  
 Tire de cette paste rousse  
 Mille pieces de son mestier.  
 Pour disposer son entreprise,  
 A coups de leuier il la brise,

Et la met en petits morceaux;  
 Puis l'assemblant en vne place,  
 Il y conduit quelques ruisseaux,  
 Dont il arrouze cette masse.

L'amas estant bien appresté,  
 Conroyé comme de la boüe,  
 L'artizan le met sur la roüe,  
 Et l'arondit de tout costé.

La roüe tourne de vifesse,  
 L'ouurier employe son adresse,  
 A former ce rude morceau.

Et la terre pirouettée,  
 Se tourne plustot en vaisseau,  
 Que la roüe n'est arrestée.

Voilà donc le pot acheué.  
 Mais c'est merueille s'il demeure  
 Si long temps qu'une demye heure,  
 Sans estre entrouuert, ou creué.  
 Auant que personne le scache,  
 Le potier treuve quelque tasche,  
 Contre la ligne ou le niveau;  
 Aussi-tot le vaisseau trebuche,  
 Et perdant son estre nouveau,  
 S'en retourne en terre de cruche.

Tu n'as point pris pour me bastir,  
 Vne plus solide matiere.  
 A peine ay-je veu la lumiere,  
 Que l'on me contraint d'en sortir.  
 Et comme si les destinées  
 Ne pressoient assez les années,  
 Que ce pauvre corps peut durer;

Le temps court plus que de coustume,  
 Et se faiçt encore tirer  
 A des cheuaux couuerts de plume.

Helas! mon aage roule assez,  
 C'est trop vistemement qu'il s'enuole;  
 Les grains de ma poudre friuole,  
 S'afaisent sans estre poußezez.  
 Encore que ma triste vie  
 Ne fut pas ainsy poursuiuie,  
 Elle est si proche du cercueil:  
 Et l'estoffe en est si fragile,  
 Que peut-estre, apres vn clin d'œil,  
 On ne la verroit que d'argille.

Si pour m'edifier vn corps,  
 On eust employé quelques gouttes  
 De ces eaux, dont on fit les vouttes,  
 Qui seruent au monde de bords;  
 Ou bien si l'on eust pris de celles,  
 Dont sont faites ces estincelles,  
 Qui brillent dans le firmament:  
 Cette statue cristalline  
 Ne craindroit pas à tout moment,  
 De tomber en quelque ruine.

Si nous estions des purs esprits,  
 Comme l'on dit que sont les anges,  
 Ces metamorphoses estranges,  
 Ne m'auroient pas ainsy surpris.  
 Sans craindre tousjours des desastres,  
 Je durerois comme les astres,  
 Je viurois autant que les cieux.  
 Et la fortune Elisienne

*Des Anges, & des demy Dieux,  
Ne vaudroit pas mieux que la mienne.*

*Mais la mer a produit des corps,  
Qui sont bien de meilleure taille;  
Car les poissons sous leur escaille,  
Viuent dans des membres plus forts.  
Mesme cet element de verre,  
Comme estant plus net que la terre,  
A si bien vestu les oiseaux:  
Que tant de plumes peinturées  
Font voir que sous l'argent des eaux,  
On treuve des ondes dorées,*

*Que ne suis ie de Diamants,  
Ou de quelques pierres plus dures,  
Que ne m'at-on faiët des ioinctures,  
Auecques des gros ferrements?  
O trop heureuses sœurs Scythiques,  
A qui les Poetes antiques,  
Ont donné des membres d'airain.  
I'enuie vne crouste si forte,  
Et pour vn bonheur souuerain,  
Me souhaite de mesme sorte.*

*Ou si ie ne puis estre tel,  
Que n'ay je la trempe d'Achille?  
Où la pointe la plus subtile  
N'enfonçoit point du coup mortel.  
Il pouuoit bien tout entreprendre,  
N'ayant qu'un talon à deffendre.  
Car en toutes les autres parts,  
Plongé troisfoys aux eaux fatales,  
Il auoit comme trois remparts,*

Ou trois cuirasses bien loyales.  
 Mais que me sert de souhaiter  
 Chaque forme que j' imagine ?  
 En mesprisant mon origine,  
 Je ne puis de rien profiter.  
 En vain de la terre pourrie,  
 Tasche de se mettre en furie,  
 Pour iniurier son potier.  
 Et l'ouurier n'est gueres plus sage,  
 Qui se courrouce à son mestier,  
 Et desdaigne son propre ouvrage.

Je te prie que tu aye memoire, que tu m'as faiçt com-  
 me la boïe, & que tu me reduiras en  
 poudre. Iob. 10.

**L**Eue toy & descens en la maison du potier, &  
 Lillec tu oras mes paroles. Lors ie descendi en la  
 maison du potier, & voicy iceluy faisoit l'œuvre sur  
 la roïe, & le vaisseau, qu'il faisoit de terre par ses  
 mains, fut gasté; mais en le retournant il en feit vn  
 autre vaisseau, cōme il luy sembloyt bon de le faire.  
 Lors la parole de Dieu me fut faiçte, disant, o mai-  
 son d'Israël, ne vous pourray-ie faire comme ce po-  
 tier cy: dict le Seigneur. Voicy ainsy comme l'argille  
 est en la main du potier, ainsy estes vous en ma  
 main. Hierem. 18.

Le Prophete voulant monstrier la puisſâce  
 de Dieu, & la fragilité de l'homme, compa-  
 re Dieu au potier, & homme à l'argille; par-  
 ce que l'homme ne peut rien entreprendre

*Hugo  
 Card.  
 in hunc  
 locum.*

contre Dieu, non plus que l'argille contre le potier. De là vient qu'il est écrit en l'Epistre aux Romains, chapitre 9. *L'ouurage at-il le pouuoir de reprendre son ouurier ? & luy dire, pourquoy m'as tu fait de cette sorte ? & en Isaie 45. Malheur à celluy qui s'eleue contre celuy qui l'a fait, cruche d'argille & de boüe. La boüe dira-elle à son potier, que fais tu ? encore en Isaie 64. Et vous maintenant, o Seigneur, vous estes nostre pere, nous sommes de la boüe ; vous estes l'ouurier qui nous a fait, & nous tous aut ant, que nous sommes, ne pouuons nier, que nous ne soyons l'ouurage de vos mains : Donques descendre en la maison du potier, c'est cōsiderer la fragilité de la chair. Nos corps sont appelez, des cruches, des vaisseaux, parce qu'ils cōtiennent vne liqueur tres-pretieuse, vn thresor inestimable, à scauoir l'esprit créé à l'image de Dieu. En la 2. aux Romains 4. *Nous auons ce thresor dans des vaisseaux de terre, desquelles Dieu est le potier.* Et c'est parler fort à propos, de dire que cet ouurage se fait sur la roüe, ou bien à cause de l'instabilité & perpetuelle reuolution du corps, ou encore parce que sa fin ne differe en rien d'avec son commencement, selon cette parole de la Genese 3. *Tu es de terre, & retourneras en terre.**

*Gregor.* L'hōme a donc esté fait cōme de la boüe,  
*l. 10.* parce qu'il a esté choisy & tiré de la boüe,  
*mor. c.* pour receuoir nouuel estre & nouvelle cō-  
*36. in c.* ditiō: ce que le saint homme Iob represente  
*10. Iob,* fort



fort bien à la miséricorde de son souverain juge, quand en le suppliant il dit, *Souvenez vous ie vous prie, que vous m'avez fait comme de la boüe.* Ce qui vault autant que s'il disoit ouvertement en plus de paroles. Considerez l'infirmité de ma chair, & me pardonnez la coulpe de mon iniquité. Où fort à propos il fait aussy mention de la mort de cette chair, quand il adioute incontinent: *Et vous me reconduirez en pouldre.* Comme s'il demandoit en termes expres. Souvenez vous de grace, que ie viens de terre par ma chair, & que par la destruction d'icelle, ie m'en dois retourner à la mesme terre.

Tout ce que nous venons de dire de l'hōme exterieur, pouuant estre aussy dit veritablement de l'interieur, nous ferons bien de nous arrester à considerer vn peu, commēt & iusques à quoy; rumināt & repassant souuēt sur ces paroles, *Souvenez vous que vous m'avez fait comme de la boüe.* Nostre hōme interieur se treuve en soy tout semblable à la boüe. par-ce que la grace du saint Esprit est infuze dans nostre esprit terrien, afin que nous soyons eteuez à la cognoissance de nostre createur; car la pensée de l'homme toute seche & aride par la sterilité de son peché, estant apres arrouzée cōme terre seche, par la vertu du saint Esprit, commence à reuerdir & produire des bōnes esperances. Mais bien souuēt ayant reçu gratuitement ces

Greg.  
ibidem  
cap. 37.

presens & vertus celestes, nous nous en feruons sans interruption, nous les possédons comme nostre bien propre, sans en cōfesser la redevance:& l'usage commode de cette continuelle prosperité faict, que nous nous rendions superbes,& insupportables; ce qui donne subiet au mesme Seigneur, qui nous auoit eleuez, de nous rebaisser, & nous reduire à nostre premier neant. cet esprit de Dieu se retire, afin que l'homme se retreuât seul, soit plus modeste & moins altier par la consideration de son estre. & que se voyant bien soy-mesme, il ne se mescoignoisse plus si fort. ce que le saint homme exprime incontinent apres, quand il adiouste. *Et vous me ferez retourner en terre.*

Parce que quād l'Esprit de Dieu se retirāt, n'assiste plus si presentemēt celuy de l'hōme, mais le laisse en solitude parmy les tentatiōs, la pauure ame n'ayant pas cette douce humeur qui la nourrissoit, trāsit & se seche cōme vne terre sterile; c'est à lors qu'estant delaisée, elle reconnoist son infirmité. Le defaut de cette infusiō de la grace diuine qui l'arrouzoit, luy fait douloureusement sentir, combien l'homme est sec, & que c'est bien proprement, qu'il est dit qu'il retourne en pouldre; par-ce qu'estant delaisé de Dieu, & abandonné à son propre sens, le vent de la moindre tentation est assez fort, pour le pousser, & l'emporter cōme de la poussiere.

Tout

Tout cecy donc estant bien & sagement *Rupert.*  
 consideré par les saincts personnages, beaux *l. 2. c.*  
 vaisseaux, preparez pour l'honneur & pour la *20. in*  
 gloire, la raison leur a fait dire, que leur crea- *Genes.*  
 teur estoit leur ouurier, & le potier, qui les a  
 formez; & parlât d'eux mesmes se sont apel-  
 lez terre, & boüe. Que cette confession d'I-  
 saias est energique. que sa declamation est  
 puissante pour émouuoir, quand il dit. *Encore*  
*maintenãt, o Seigneur, vous estes nostre pere, & nous*  
*de la boüe; vous estes nostre ouurier, & nous tous*  
*sommes les ouurages de vos mains.* Et nostre Crea-  
 teur mesme vze de ces paroles, parlât à Hie-  
 remie. *Maison d'Israel, que penses tu donc estre, ne*  
*puis-je pas faire de toy ce que le potier fait de son ar-*  
*gille? ouure l'oreille & m'escoute; comme la boüe est*  
*entre les mains du potier, tout de mesme façon es tu*  
*dans les miennes.* car il venoit de luy monstrier  
 vn potier, qui faisoit sō ouurage sur la roüe.  
 Et le vaisseau qu'il faisoit, dit-il, fut rompu entre  
 ses mains, retournant en boüe, cōme il auoit esté au-  
 parauant. puis recommenceant de nouveau, il fit de  
 cette mesme terre vn autre vaisseau, comme il auoit  
 pleu à ses yeux qu'il fut faict. Pour ce sujet Isaias  
 dit, cōme nous auons raporté: *malheur à celuy*  
*qui contredit à son Createur, vaisseau de terre & de*  
*boüe.* Sainct Paul celesteluriconsulte, scachât  
 cecy, & considerant plusieurs autres choses  
 semblables dit. *O homme, qui es tu donc pour en-*  
*treprendre de respõdre à Dieu? l'ouurage peut-il di-*  
*re à son ouurier; pourquoy m'as tu fait de ceste sorte?*

*Ou bien le potier n'aurat-il pas le pouuoir de faire deux vaisseaux d'une mesme terre; l'un des vaisseaux pour estre mis en vn lieu honorable; l'autre pour seruir à choses viles & moins honnestes que le premier?*

*Rupert.* Vn grand documēt de reuerence, vn grād & conuenable instrument de silence, pour s'empescher de murmurer cōtre Dieu, c'est de l'appeller nostre ouurier, & se nōmer soy-mesme de la boüe. l'Apostre vaisseau d'electiō, ouurage agreable au potier eternal, nous aduertit par vne vehemēte & serieuse remōstrance; il nous aduertit, dis-je, & nous renuoye, afin qu'avec le mesme Prophete nous aillons voir le present exemplaire de la puissance diuine. Car comme il eut bien gemy, & qu'il eut faict des tristes plaintes pour la ruine & destructiō de ses freres Israëlites, *Que dirōs nous donc, dit-il, Dieu est il iniuste, nous at-il iniquiment traittez? iamais n'aduienne que nous ayons vne si mauuaise opiniō.* afin qu'il peut parler sagement, il estoit luy mesme descēdu par vn esprit humble & respectueux dans la maison du potier, pour y voir cōme le Prophete, que la maison d'Israël estoit aussy biē de la terre & de la boüe, que la fange des gentils, & que ç'auoit esté de pure grace & non pas à cause du merite, que *Dieu potier de tous les hommes* auoit choisy Abraham, lequel estoit de mesme argille que tous les autres Chaldeens, & que de luy, & de la masse de boüe de sa semence il a faict cōme il a voulu  
des

des vaisseaux de misericorde, des vaisseaux d'honneur & de grace. Qu'est ce que Dieu deuoit d'auantage à Abraham, qu'à toute la masse de boüe de la lignée d'Adam? voilà ce que cet humble sage, & vrayement sage, parce qu'il estoit humble, auoit veu, & confessoit franchement. par ce que si le vaisseau auoit esté rompu entre les mains du potier, ce n'auoit pas esté que le potier ne sçeut bié faire, & qu'il ne fut assez adroit à son ouvrage, mais cela estoit arriué par vne iustice incomprehensible à nostre iugemēt. Et pour reuenir à considerer la ressemblance de cette poterie avec la materielle: disons maintenāt quand nostre potier a cognu ce que pouuoit valoir l'ouillage; il a pris nostre poudre, l'ayant mouillée, pestrice, conroyée, il l'a mise sur la roüe, puis la faisāt tourner, a manié de ses doigts, cet à dire avec les dons de son saint Esprit, cet amas de boüe, afin que la plenitude du temps requis pour l'ouillage estant escheüe, cette masse auparauant sans forme, fut changée en de beaux vaisseaux propres à receuoir des thresors d'honneur & de misericorde. Mais ce malheureux mortier a bien ozé blasphemer contre les doigts de son potier. Qu'est il donc arriué? le potier iustement esmeu & courroucé de cette ingratitude a leué le bras, a retiré ses doigts pour fermer le poing, puis deschargeant vn grand coup sur cette meschante

paste,

paste, a dissipé ce vaisseau d'une dissipation puissante

*Aug. Soliloq. 6. 31.* Je chercheray donc maintenant celuy qui m'a fait. C'est vous Seigneur, qui m'avez fait; vous sans qui rien n'a esté fait; vous estes mon ouvrier, & ie suis vostre ouvrage. Je vous rends mille actions de grace, Seigneur mon Dieu, par qui ie vus, & par qui toutes choses vivent. Je vous rends graces, parce que vous m'avez créé. Graces vous soient eternellement rendues, mō createur, mō facteur, parce que vos mains m'ont fait, & m'ont pestri tel que ie suis. Vous qui estes nostre potier cognoissez bien quels vaisseaux nous sommes, & que tout ce qui vit n'est que de la boüe dans vostre main.

*Aug. l. 5. de ciuit. c. 3. Rupert. l. 2. c. 21 in Gen.* Et que ie suis vn vaisseau plus fresse que ceux que l'on forme sur la roüe. Donc parce qu'il l'a voulu comme cela, & que sa sagesse luy a ainsy dicté, il a formé de boüe vn homme, duquel tous les autres deuoient apres estre procreez: il l'a formé de boüe, dis-ie, & du limon de la terre. cela est tout manifeste, parce que selon le corps l'homme n'est que terre. Car le Seigneur Dieu dit, *tu es terre, & retourneras en terre.*

*Aug. in Ps. 102.* Il scait bien ce qu'il a fait, il a veu nostre cheute, a sceu comment il nous failloit releuer, comment il falloit adopter, & quels moyens se pouuoient treuuer pour nous enrichir. Voicy, nous auons esté faits de boüe.

Le premier homme de terre estoit terrien.  
Le second homme venu du ciel est celeste.

Toutefois ne sois point negligent enuers *Amb. in*  
toy mesme, mais plustot ayez bon soing de *Ps. 118.*  
ce que tu es o homme; car dans les Câtiques  
ces paroles s'adressent à ton ame: *Si tu te ne*  
*cognois belle entre les femmes.* cognoy toy donc  
ame, car tu ne viens pas de la terre, ny de la  
boüe, par ce que Dieu a soufflé dedans toy  
vn esprit viuant. Prends garde à toy, comme  
la loy t'aduertit & remōstre à ton ame; que  
les affaires mondaines & seculieres ne te  
tiennent point; que les choses terrestres ne  
t'arrestent point. auance toy continuellemēt  
& sans arrest, pour treuver & te reposer en  
celuy, de l'inspiration & faueur de qui tu  
tiens ton estre & ta force.

Cognoy toy donc o ame, & recognoy *Amb.*  
que Dieu t'a faite, non de terre ny de boüe, *ibidem*  
mais qu'il a soufflé dedans toy vn esprit vi- *Oct. 10.*  
uant. C'est bien vn œuure magnifique que  
l'homme formé par l'inspiration de Dieu.  
Appren o homme, en quoy tu es veritable-  
ment grand, en quoy tu te peux estimer pre-  
cieux. La terre te fait paroistre vil & misera-  
ble, mais la vertu te peut acquerir de la gloi-  
re, ta foy de l'admiration, & cet image que  
tu portes vne grande estime, elle seule te  
rend pretieux. car que sçauroit on s'imagi-  
ner de plus precieux que l'image de Dieu?



*Peccaui. Quid faciam tibi, O custos hominum?  
quare posuisti me contrarium tibi? Iob. 7. 6.*



## VI.

T'ay peché, que te feray-je, o garde des hommes !  
pourquoy m'as tu mis contraire  
à toy ? *Iob. 7.*

**C**E n'est pas sans raison, ie l'ay trop merité,  
Il faut pour me punir de mon iniquité,  
Que ma voix face ouyr, combien ma faute est laide,  
Vn si lasche forfait ne merite point d'ayde.  
I'ay failly, ie l'aduoie, & croy que mon peché  
soubz vn pretexte faux, seroit trop mal caché.  
L'horreur du deshonneur, & la peur de la honte  
S'opposent vainement, ie n'en fais pas de compte.  
L'excez de mon delict veut que le chastiment,  
Pour apaizer le droict, soit fait publicquement.  
Me voicy, ie me rend moy mesme, ie m'en chaine,  
Ie ne refuse point, de recevoir la peine,  
Et n'ay plus de desir, que d'ouyr decreter,  
Avec quel payement ie pourray m'acquiter.  
Qu'attens tu donc de moy? que veux tu que ie face?  
Quel genre de presens me donnera ta grace?  
Et par quelle victime ay-ie espoir d'obtenir,  
Que ton iuste courroux aille bien-tot finir?  
Cent pains, pozez cent foyz, à fin de te complaire,  
Sur cent diuins autels, le pourront ils bien faire?  
Te peut-on apaizer par la deuote ardeur  
De l'encens que l'on brusle, ou bien par son odeur?  
Ou si tu veux plustot, pour consumer mon vice,  
Que ie brusle moy mesme, au feu du sacrifice?  
De prestre fait hostie, & crois tu mon sang tel,

Que

Que i'en doive arroüzer les coings de ton autel:  
 Helas pour tout payer ce que te doit mon crime,  
 Encor seroit ce peu qu'une telle victime:  
 Car ma debte est si grande, & si grand mon forfait,  
 Que pour le chastier, tout mal est imperfaiët.  
 Toutefois ie scay bien, que ta iuste cholere  
 Ne s'emporte point tant, qu'elle ne se tempere.  
 Tu n'es pas comme ceux, qui ne s'arrestent point,  
 Avant que l'ennemy soit perdu de tout poinët.  
 Tu pardannes souuent, & la troupe atterrée  
 Treuve de la clemence, en ta dextre ferrée.  
 Tu gardes l'ennemy, quand il est abbatu,  
 Acquerant vn beau nom d'une belle vertu.  
 Ce debonnaire esprit ne veut iamais permettre,  
 Qu'un mouuement trop fort commande cōme maistre.  
 Mais reprenant nos faits, il se plait de porter  
 Vn iugement plus doux, qu'on n'eust peu souhaiter.  
 O grand Recteur du monde, o grand saint tutelaire,  
 A qui tant de mortels, pour vn iuste salaire  
 De les auoir tirez de quelque grand mechef,  
 Tournent mainte couronne, & t'en ceignent le chef.  
 Pendant que le courroux te faiët rougir la face,  
 Ie scay que la pitié nous remet en ta grace:  
 Et cette mesme main, qui me veut outrager,  
 Est celle qui souuent nous sauue de danger.  
 Si tu me le permets, (encor que l'Eloquence  
 D'un meilleur aduocat n'ayde rien ma deffense)  
 Si tu n'eloignes point ton oreille de moy,  
 En faueur de moy mesme, ou si tu veux pour toy,  
 (Ce que i'aymeray plus,) (mesme afin que ta cause  
 Ne semble sans raison) ie diray quelque chose.

Je ne dis pas que non, i' ay failly, i' ay peché,  
 Mais ie ne suis pas seul, qui me treuve entaché?  
 Pourquoy donc suis-ie seul, dont ta rude Iustice,  
 Avec tant d'apareil punit le malefice?  
 Quand les autres poussez par vn instinct brutal,  
 S'alloient precipiter en l'abyssine fatal,  
 Et bruloient dans l'ardeur d'une funeste flame,  
 Que l'amour & le vin leur fomentoit en l'ame:  
 Le tonnerre en ta main plusieurs fois balancé,  
 Pour les exterminer, n'a point esté lancé:  
 Au lieu de tout cela, ta bonté qui connue,  
 Change leur guerre en paix, & son glaiue en oliue.  
 Pourquoy m'affliges tu d'un mal continuel?  
 Pourquoy m'as tu dressé, cet estrange duel? (clé,  
 Pourquoy coup dessus coup, me mets tu tant d'obsta-  
 Comme si pour fournir ce tragique spectacle,  
 L'estois quelque escrimeur, & toy quelque boucher,  
 Qui ne sçeut respirer, que le sang & la chair.  
 Ne te suffit-il pas, sans qu'avec mille pointes  
 Tu me perces le cœur, de me voir les mains ioinctes?  
 Confesser mon forfait, te crier que i' ay tort,  
 Que pour t'auoir fasché, i' ay merité la mort.  
 Que ta rigueur est sainte, & ta cholere iuste.  
 Quoy? mes iniquitez te rendent plus Auguste,  
 Et te donnent moyen de treuuer enuers tous  
 Vn renom desirable, en te monstrant plus doux.  
 Car si i' auois vescu sans commettre aucun crime:  
 Que me quitterois tu, dont on peut faire estime?  
 Tu n'aurois merité, si i' estois innocent,  
 Ny le renom de doux, ny celui de puissant.

*J'ay peché, que te feray-je o garde des hommes? Pour-  
quoy m'as tu mis contraire à toy? Job.7.*

*Rupert.  
in Gen  
l.8, c.6.* C'Est bien vne fameuse lucte, & vn combat à outrance, que ccluy que l'homme a entrepris de faire contre Dieu, qu'il a fait, & qu'il fait encore cōtinuellement. l'Eglise qui le voit, transist, & passit d'effroy à chaque coup, qui se descharge. son vniue s'oucy n'est autre que de les separer de ce combat, & remettre en paix, par vn amiable apointement.

*Orig.in  
P. 36.  
hom. 2.* Car comme il y a des pieces de vertus, quel'on apelle armes de Dieu, entre lesquelles on nomme la cuirasse de Iustice, le glaive d'esprit, & le bouclier de la foy: le diable ne manque pas aussy d'armes, qu'il fournit à l'homme pecheur, pour s'en vestir. Entendons donc les contraires par leurs contraires, & apparions deux soldats armez, l'vn soldat de Dieu, l'autre soldat du diable. Si comme nous disons, le soldat de Dieu a la cuirasse de Iustice; sans doute le soldat du diable armé tout au contraire, n'aura point autre cuirasse que celle d'iniustice. Et si le soldat de Dieu esclatte sous la salade de salut; au contraire le pecheur, qui est le champion du diable, aura la teste ferree d'vn casque de perdition. Il est donc ainsy, ceux qui combattent pour Dieu, tiennent en main  
l'espée

l'espée du saint Esprit; ceux qui combattent contre luy, portent le tranchant de l'esprit malin pour le service du peché; c'est ce glaiue qu'il est dit que les pecheurs tirent du fourreau.

Quel est le glaiue du pecheur, si non contraire à celuy du saint Esprit? *Amb.in Ps. 30.*

Mais comment voulons nous entendre que les pecheurs tirent l'espée du fourreau? c'est quand sans prudence, & sans aucun voile de vergongne, ils commettent leurs iniquitez, quand ils ne rougissent point, & n'ont aucune honte, ny ne tiennent pas leurs meschancetez couuertes ny cachées, comme la lame dans le fourreau; mais enflent d'orgueil & d'une sottise vanité, laissent voir leurs crimes à tout le monde, & les font esclater comme une espée nue.

Ceux qui ont perseuté l'Eglise de Dieu, ont combattu contre l'agneau. *Amb.in c. 17.*

Ce combat ne vient pas d'une querelle recente, il est commencé & dure depuis le commencement du monde; Cain & Abel furent les premiers sur ce pré. *Apoc. Hugo Card. in eun. de locū.*

L'impie a estendu sa main contre Dieu, & s'est fortifié contre le tout-puissant. *Iob 15.*

Car il y en a quelques vns, qui taschāt de faire, & acheuer quelque meschante entreprise contre le iugement du Dieu tout-puissant, rōpus, & decouragés par l'impossibilité d'executer leur mauuaise volonté; r'entrent

en eux mesmes, se considerent, & se conuertissent à celuy, qu'ils auoient voulu mesprier. Eux qui eussent peu laisser Dieu tout à fait, & s'esgarer pour ne se retreuer plus, si ce mesme Dieu leur eust permis d'accomplir ce qu'ils auoient iniustement resolu, sont quelquefois sauuez, par-ce qu'ils n'ont pas peu se perdre à leur ayze, comme ils auoient desiré; retournant donc sur leurs premiers pas, & sur ce qu'ils font, ils remarquét ayzement leur condition, & se repētent d'auoir recherché des choses contraires à la verité.

*Aug.*  
*l. 22.*  
*contra*  
*Fausstū*  
*c. 70.*

Ainsy Dieu ne permet point, que Saul persecuteur de son Eglise, fit tout le mal qu'il auoit enuie; il l'apella du ciel, il le renuersa à terre, & le frappa quasi pour faire d'un esgout de corruption & d'impieté vn vaisseau de douceur & d'election, d'un melchant Saul, vn bon sainct Paul.

*Basil.*  
*kom. 13*  
*in Ps. 48*

Celuy qui gouerne tout ce qui nous touche, ce bon Dieu qui nous dispense & distribue liberalement ses biens, se met à trauers de nostre route, quand nous courons par le chemin de perdition; il iette des chausses trapes, pour nous empescher d'auancer si inconsiderement; il seme des cloux, il entrecoupe la terre de fossez, & se sert de tout moyen propre pour nous faire perdre l'enuie & la perseuerance de ce mauuais voyage.

*Greg.*  
*loco ci-*  
*tato.*

Mais on en treuve aussy d'autres, que Dieu manie tout autrement par vn iuste iugement;

gement; il permet qu'ils accôplissent à souhait toutes les meschancetez qu'ils auoient conceües; puis qu'en arriue-il ? leur malice estant reussie, ils s'en enflament d'auantage, ils sçauent bien que leurs crimes sont execrables, & que Dieu les voit, & parce qu'il ne les abyse pas aussy-tot, ils croient qu'il manque de pouuoir, ils se rendêt plus puissants & hardys à mal faire, d'autant plus que leur puissance est grande en l'affluence de toutes choses sensibles, d'autant sont ils plus insensibles, pour se cognoistre, & pour sçauoir en qu'elle erreur ils roulent leur vie, & le peu qu'ils pourroient, si celuy qu'ils offensoient estoit aussy prompt à vanger les iniures, qu'ils sont eux mesmes à les faire. c'est del'intention de ceux là qu'il est dit. *Il a estendu sa main contre Dieu, & s'est fortifié contre le tout-puissant.*

*Mais il n'est pas facile de combattre alencontre de Dieu.* Eccl. 46

*Toy donc o mō ame, ne crois pas que tu doibues demeurer impunie pour t'estre reuoltée, & auoir voulu combattre contre Dieu.* 2. Machab. 6. 7.

Job ne sçauoit luy mesme pourquoy il combattoit, il ne le sçauoit pas, dis-je, parce qu'estant en cette lice cōme dans vne escholle, il deuoit respōdre à ce qui s'y propofoit: il tourne donc sa parole deuers son iuge, & dresse l'œil de son ame aux choses d'en hault. sans iniures ny blasphemes, mais avec

des fouspirs & des larmes il demande: *Pourquoy vous estes vous dressé contre moy? & pourquoy faites vous que ie vous sois contraire?*

*Greg.*

*in c. 7.*

*Iob l. 8.*

*c. 22.*

Quand l'homme en pechant a delaisé Dieu, ç'a esté alors que par consequent s'est rendu contraire à l'homme, qui l'auoit volontairement contrarié. Ce iuste Createur s'est fait contraire à son iniuste creature, qui par orgueil s'estoit eleuée, & ne meritoit que la hayne qu'elle auoit recherchée.

*Greg.*

*inc. 7.*

*Iob l. 8.*

*c. 21. &*

*22.*

Et voicy que Iob confesse le mal, qu'il a fait; mais il ne treuve point de bien, qu'il puisse offrir à Dieu en eschange ou reconnaissance de tout ce qu'il auoit reçu de luy. Parce que pour le lauer & le nettoyer de sa coupè, il aduoüe que toutes les actions humaines sont infirmes & de peu de valeur: si la misericorde d'un si bon pere, ne les eleue, & ne les taxe à plus hault prix que ce qu'elles vailent. Pourquoi donc mesprizez vous l'homme, comme s'il vous estoit contraire, puis qu'asseurement ie sçay, que vous ne desirez point de voir la perdition & ruine entiere de celuy, qu'il semble que vous mesprizez.

*Aug.*

*ma-*

*nual.*

*c. 23.*

I'ay commis vn grand peché, ie sens ma conscience chargée d'un grand nombre d'iniquitez, pourtant ne desespere- ie point, parce que où s'est treuée vne grâde abondance de fautes, là mesme se pourra treuver vne plus grande abondance de grace.

Mise-



Miserable homme que ie suis, qui me deliurera de la calomnie de cette honteuse seruitude, miserable mais libre; libre parce que ie suis fait à la semblance de Dieu; miserable parce que ie suis contraire à Dieu. O protecteur des hommes, pourquoy m'avez vous mis contraire à vous? vous m'avez ainsi mis, quand vous ne m'en avez pas empêché. Ou plustot moy mesme ie me suis mis en ce mauuais party. C'est vne chose bien iuste, que tout ce qui vous est ennemy, me soit pareillement ennemy, que tout ce qui combat contre vous, combatte aussy cõtre moy. si donc ie suis contraire à vous, ie suis également contraire à moy mesme, & bastis ma ruine pensant faire vostre dommage.

*Bern.**serm 21**in Cāt.*



*Cur faciem tuam abscondis et arbitraris  
me inimicum tuum ? Job . 13 .*

## VII.

Pourquoy caches tu ta face , & pourquoy  
m'estimes tu ton ennemy? Iob. 13.

**T**V ne peux donc fonder cet excez de cholere,  
Que pour m'auoir surpris en vne erreur legere,  
Qui loing de meriter vn si triste guerdon,  
Pouuoit facilement attendre son pardon.  
I'auois creu que tesyeux, dont la lumiere saincte  
Se destourne de moy, se seruoient d'vne feinte.  
Et pour faire semblant, de me faire vn affront,  
Qu'vn masque de terreur t'auoit couuert le front.  
La mere tient ainsy la mamelle cachée,  
Quand son enfant la cherche, & faiçt de la faschée.  
Tant que pour l'obtenir, il ayt mis maintefois,  
Au secours de ses mains, & ses pleurs, & sa voix.  
De mesme la nourrice a la mine farouche,  
Lors que pour la baizer, son petit tend la bouche.  
Elle fuit, il la suit, mais au bout du dessein,  
S'il pleure, elle le baize, & le tient en son sein.  
Je pensois tout ainsy, que ta face changée  
Ioüoit avecque moy, faizant de l'outragée.  
Et que tu ne feignois, de t'ensuyr de moy,  
Que pour me faire suiure, & demander pourquoy?  
Mais las, c'est tout de bon que tu cours à tes armes,  
Tu ne fuis point d'icy, par des fausses alarmes.  
Cette ire est veritable, & pour me faire peur,  
Tu n'as comme i'ay creu, pris vn masque trompeur.  
Tes yeux pleins de desdeins me desrobent leur veüe,  
Mesmes il te desplaißt, lors que ta face est veüe.

Comme si ton humeur, qui s'aigrit sans raison,  
 Ne pouuoit s'adoucir, en aucune saison.  
 Tu fuis, las tu t'en fuis, si-tot que ie me monstre,  
 Cōme vn foible ennemy, quand vn fort le rencontre.  
 Et ceux que le sanglier poursuit en sa fureur,  
 Ne sont point assiegez d'une plus grande horreur.  
 Comme si tu craignois, si-tot que ie m'approche,  
 Que mon charmeux regard ne t'endurcist en roche.  
 Tu destournes ta veüe, & d'un soing curieux,  
 Tu tiens, pour t'en garder, tes mains deuant tes yeux.  
 De grace respond moy, pour quel estrange vice,  
 Me veux tu destiner cet estrange supplice ?  
 Et pourquoy iuges tu, paroissant si faché,  
 Qu'un regard de tes yeux me doiuë estre caché ?  
 Tant de pechez, non point ? sont la cause premiere,  
 Pourquoy tes yeux diuins, me cachent leur lumiere.  
 Toutefois ils sont doux, & les plus malheureux  
 Sentent iournellement le secours qui vient d'eux.  
 Penses tu que les miens ont vn regard funeste ?  
 Crains tu que leur abord t'apporte quelque peste ?  
 Par leur contagion, ou plustot si tu crois,  
 Qu'un venimeux serpent siffle dedans ma voix ?  
 Ie te coniuere donc, accorde moy ta grace,  
 Abaisse le premier ton œil dessus ma face,  
 Qu'il vienne assurement y descocher ses dards,  
 Et fay que ton regard prouoque mes regards.  
 Car aussy lorguement que ta face adorable,  
 Se destournant de moy, me rendra miserable:  
 Mon ame qui cognoit combien c'est de malheur,  
 De viure sans te voir, ne viura qu'en douleur.  
 Ie ne recognoy point, soit au ciel, soit en terre,

Vu autre œil que le tien, qui me face la guerre.  
 Et la plus belle face, avec tous les appas  
 De ses viues couleurs, ne me travaille pas.  
 Je puis bien mesfriser, o lune pelerine,  
 Les rayons renaissans en ta teste argentine.  
 Je puis aussy souffrir, que les astres des cieux,  
 Nyle feu du Soleil, n'esclairent point mes yeux.  
 Je puis me garentir, avecque peu de force,  
 Quand des cheueux dorez euentent leur amorce.  
 Et l'iuoire poly du corps le mieux formé,  
 Paroissant deuant moy, ne me rend point charmé.  
 Ainsy tant de beautez ne me font point d'enuie;  
 Mais ne te voyant point, mon bien, ma chere vie,  
 Languir en vn exil, esprouuant ta rigueur.  
 Je ne puis viure ainsy, si ie vy sans cœur.  
 Si doncques le tourment, que cet affront me liure,  
 Me met au desespoir, & m'empesche de viure.  
 Par le denombrement de mes autres malheurs,  
 Voy combien ma poitrine, est pleine de douleurs.  
 O combien est plus grande, o combien est plus dure,  
 Et moins à supporter la peine que i'endure !  
 Quand sur tous les excez du tourmēt qui me poinct,  
 Je t'ayme o ma lumiere, & tu ne m'aymes point.

*Pourquoy caches tu ta face, & pourquoy m'estimes tu ton ennemy? Iob. 13.*

*Aug. Soliloq. cap. 1.* **P**ourquoy destournez vous vostre face, vniue que ioye, par laquelle ie m'esioiuis? où estes vous cache beau visage, que ie desire? ie hume vostre odeur, ie vus & me resioiuis; mais ie ne vous voy pas, i'entends vostre voix, & reçois incontinent la vie. *Mais pourquoy cachez vous vostre face?* peut-estre dites vous, *l'homme qui me vaira, ne viura point.* Ah Seigneur, si l'on ne vous peut voir sans mourir, que ie meure, afin que ie vous voye. que ie vous voye, afin que ie meure icy, sans me trainer plus long temps en cette mourante vie. Ie ne veux pas viure, ie veux mourir; ie desire d'estre dissous & delié, & me reioindre à IESVS CHRIST; ie desire de mourir, afin que ie voye IESVS CHRIST; ie refuse de viure en ce monde, afin que ie viue en IESVS CHRIST.

*Nazia. de vir- tute huma- na.* Pendant que ie contemple souuent la lumiere du Seigneur eternel, voilà que tout d'un coup vne nuée fort espaisse s'est eleuée, & s'est mise entre mes yeux & leur obiect; cet esclair que i'auoys veu, s'est euanouy: cōme i'en estois desia fort pres, il s'est retiré de moy par vne soudaine course; il a pris la fuite, pour ne se point laisser prendre, & ne m'a rien laissé qu'une ardente douleur, qui me

me brule continuellement le cœur. Mais pourquoy m'at-il ainſy traité? n'est-ce point qu'il deſire, que ie l'ayme toujours, & que ie le recherche ſans ceſſe? car telle eſt la couſtume & la nature de l'amour, meſmes entre les hommes.

Si quelque ſeruiteur a failly, s'il a manqué à faire ce qui luy eſtoit commandé, nous auons de couſtume de deſtourner noſtre veüe de luy; ſi cette auerſion eſt vne marque aſſeurée d'vne grande indignation, entre les hommes, s'il eſt grief d'eſtre ainſy traité par vn maĩſtre, combien plus grief ſerat-il d'eſtre ainſy mené de Dieu? car vous voyez que Dieu deſtourna ſa face des preſens de Cain; c'eſt pour cela que Dauid prie, qu'il ſoit pluſtot chaſtié, que d'eſtre reietté de deuant la face de Dieu. & c'eſt auſſy pour cela que le iuſte dit: *Seigneur ie rechercheray voſtre face*, ie vous prieray qu'il me ſoit permis de paroĩſtre en voſtre preſence. C'eſt donc vn grand ſuplices que d'eſtre reietté de deuant la face de Dieu. Adam a eſté ietté & mis hors du Paradis, nō ſans cauſe ny iniuſtement: car luy meſme s'eſtoit auparauant caché de la face de Dieu. Cain eſt auſſy retiré de la preſence de Dieu, parce qu'il auoit penſé, qu'il failloit tromper Dieu pour nier le crime commis. Eſcoutez vn peu comment Dieu parle, quand il eſt en cholere, & qu'il chaſſe quelque meſchant de deuant ſa face. *Oſtes le moy d'icy*, dit il,

*Amor.**apolog.**pro**Dauid.*

il, traînez le ce vilain dans les tenebres exterieures.

Bern.

ser. 35.  
in Can.

Doncques l'ame ayant vne fois appris de Dieu, à soupirer en soy mesme, à desirer la presence de Dieu, & à tousiours rechercher sa face, n'a bien qu'en cette presence, n'a mal qu'en son absence. Je ne scay s'il ne vaudroit pas mieux pour cette ame, qu'elle fut pour quelque temps dans la gehenne, & qu'elle souffrit tous les plus horribles tourments qui furent iamais inuentez, & si mesme elle ne desireroit pas plus-tot tout autre malheur, quel qu'il peust estre, que de ressortir encore vne fois de son repos, pour gouter les douceurs de la chair, ou pour mieux dire ses amertumes, apres qu'elle s'est repeue des innocentes & veritables delices de cet estude spirituel, de cette vie contemplatiue, toute pure, toute angelique. Escoutez vn homme, qui a espreuue le bien dont il parle. *Vous estes bon*, dit il, *o Seigneur à ceux qui n'esperent qu'en vous, vous estes liberal envers l'ame qui vous cherche.* Entendez vn autre semblable à celuy là. *Mon cœur vous a dit, ma face vous a pourchassé, vous estes mon Seigneur, & ie rechercheray vostre face.* Je croy que si quelque importun tentateur eust tasché de détourner ceste sainte ame d'un si beau desir, qu'elle n'eust pas reçu moins de mécontentement, que si par vn iniuste arrest on eust voulu de force la ietter hors d'un paradis.

Amb.in  
Ps. 43.

CAR IESVS CHRIST est l'esclair, l'esclat, le lu-



lustre, & la splendeur des esprits; sō Pere ne l'a pas enuoyé en terre sans dessein. il y est venu afin que nous, estās esclairez par les rayons de sa face, fussions capables d'esperer les choses eternelles & celestes. quoy qu' auparauāt nous ayons esté reclus dans les tenebres de la terre sans lumiere.

Ame qui m'aymes, dit nostre Dieu, veux tu voir ma face, veux tu que ie ne me détourne plus de toy? laisse là tous les defauts de ta nature, poze tes pechez, n'vze plus de ton vieil leuain d'iniquité & de malice; quand tu seras nette, tu verras ma face, ie ne me cacheray plus; mais tu dois premiere-ment estre pure: car qui voit ma face, ne doit point auoir de peché. Sois vn Ange, c'est à dire ministre del'empire diuin: obeys aux commandements du Seigneur. quand tu seras Ange, la face de Dieu ne te sera point cachée; nostre Seigneur IESVS dit luy mesme: *Bienheureux sont ceux qui ont le cœur net*, car ils voiront la face de Dieu. remarques tu bié ce que l'on requiert, que tu faças, afin que tu voyes Dieu? Nettoye ton cœur.

Mais nous pensons que Dieu destourne sa face de nous, quand nous sommes dans les flots de quelque aduersité, que nous espreuons les afflictions sans treuuer qui nous console.

Ne crain point belle Espouze, ne desespere point, n'estime pas pourtant que tu sois de laissée,

*Amb.in  
Ps. 118.*

*Amb.in  
Ps. 43.*

*Bern.in  
scala.*

laisée, ny mesprisee, si ton espoux soustrait pour quelque peu de temps sa face de deuant tes yeux. Tout ce qu'il fait n'est que pour ton plus grand bien, son abord, son depart, sa venue, son retour, sa presence, & son absence, te sont toutes pieces aduantageuses; quoy qu'il face, tousiours tu profites, tousiours tu gagnes; s'il s'aproche, c'est pour ton bien; s'il s'eloigne, c'est pour ton bien; ta consolation prouient de son abord, ta discretion se monstre en son absence.

*B. An-  
selm.  
medit.  
cap. 5.*

O depart heureux, o cachette heureuze, o chere priuation, qui vous changez incontinent en perfection de iouyssance! O ma gloire, o mon Dieu, vous cachez vostre thresor, afin de m'inciter d'autant plus au desir de le posseder: vous retirez vos perles de deuant nostre veüe, afin que celuy qui les cherche, augmente son amour & son enuie; vous vzez de dilay, ne donnant pont aussytot, afin que vous nous enseigniez à bien demander. vous faites semblant de ne pas entendre celuy qui vous prie, afin qu'il perseuere, & vous presse plus instamment. ce qui paroît bien à descouuert en cette plorée, qui pendant les tenebres estoit sortie, pour chercher dans le sepulchre & parmy les morts vostre fils viuant & resuscité: vous l'auiez bien enflamée pour la faire chercher, mais ne paroissiez pas à sa recherche, afin qu'elle perseuerast en son desir. elle perseuera en  
espe-

esperant, elle espera en perseuerant. & parce qu'elle perseuera en son esperance, elle merita de vous voir. O bien-heureuse vision, pleine de joye, & d'un contentement extreme.

Appaitez vous o Seigneur, ie vous suplie, *Aug.*  
 appaitez vous, & ayez pitié de moy, faites *medit.*  
 moy grace, & ne destournez point vostre face de *c. 39.*  
 la mienne; vous qui pour me rachetter, n'avez  
 point detourné vostre face de ceux qui crachoient  
 contre vous, & vous iniurioient de mille blasphemes.





*Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis  
fontem lacrymarum ? Hierem. 9.*

## VIII.

Qui donnera l'eau à mon chef, & à mes yeux vne fontaine des larmes, & ie pleureray iour & nuict? Ierem. 9.

**Q**ui fera que mon chef pour seruir à mes vœux,  
Se transforme en des mers, qui se repandēt tout  
Et que neufelement il pleuue autant de gouttes: (tes.  
Qu'auant son changement il porte de cheueux.

Mon front tout descouuert sentira le rauage  
D'une pluye de pleurs, sans se souler d'ennuy.  
Les flots à l'abandon s'espancheront sur luy,  
N'estans point retenus par quelque estroit riuage.

O si soudainement par vn secret destin  
Mes deux yeux se chāgeoient en deux humides sour-  
Vn canal assez grand elargiroit leurs courses, (ces!  
Et prendroient ayrement leur humide butin.

Pour faire que mes pleurs submergent mon enuie,  
Et noyent la douleur, où ie suis retenu:  
Il en faut de plus longs que ceux de ce chenu,  
Qui consume à pleurer tout le temps de sa vie.

Tous les pleurs espandez par la femme d'Hector  
Après le sac Troyen, lors qu'elle se vit prize,  
Ne seroient pas feconds pour ma triste entreprise,  
Et s'ils estoient doublez, ils tariroient encor.

Ny ces baings coustumiers o prophete Ieside,  
Où tu soulois tremper ton deplorable liēt;  
Ces baings qui te lauoient, en lauant ton delict,  
Et s'eschauffoient de nuict par leur chaleur liquide.

Ny tant de gouttes d'eau, qui assoient tes ennuy,

Et venoient t'abreuuer pendant ton ieusne austere;  
 Miserable aliment d'vne triste misere,  
 Dont tu t'entretenois, & les iours, & les nuicts.

Ny les ruisseaux feconds des larmes legitimes,  
 Que pour rendre plustot ses pechez expiez,  
 Magdelaine aprestoit, les versant sur les pieds  
 De son iuste sauueur, comme saintes victimes.

Ny le surgeon viuant du torrent eternel,  
 Qui sans cesse coulant de ses rouges paupieres,  
 Eut pouuoir de grauer deux profondes ornieres,  
 Dans les yeux penitents de Pierre criminel.

Ce ne sera point trop, que les ondes des fleuves  
 Saillissent de mes yeux, comme quand tu t'espens  
 O Nil Egyptien, mesurant aux despens  
 Du triste laboureur les plaines que tu treuves.

Ou que comme en hyuer quãd vuidãt son vaisseau,  
 Le ver seau vient noyer vn canton de l'année;  
 Et les astres du ciel changeant leur destinée,  
 De feux qu'ilz paroissoient, semblent chãgez en eau.

Ou comme Iupiter leuant l'humide bonde  
 Aux pluyes qu'il tenoit aux magazins de l'air.  
 On vit parmi les flots, les champs se dezoler,  
 Les villes s'estonner, & trembler tout le monde.

Les lieux plus destournez, les destroits mieux enclos,  
 Les champs & les haliers, les boys & les campagnes,  
 Les faites plus aigus, les rochers, les montaignes,  
 Les tours, & leurs sommets, tout estoit dans les flots.

Si ie veux souhaiter quelque neufue fortune;  
 Ie souhaite sans plus, que mon destin soit tel,  
 Que ie puis durer dans vn flot immortel,  
 Et que bien-tost mon chef se change en vn Neptune.

Ou

Ou qu'au moins mes deux yeux changez en deux  
 Me versēt sur la iouie vne eternelle pluye, (ruisseaux,  
 Et que leur moite cours ne s'arreste, ou s'essuye,  
 Que par le sec escout de leurs dernieres eaux.

Heureux! o trop heureux dās leur espace humide  
 Ces peuples azurez, qui viuent dans la mer!  
 Dōt les membres touchez d'vn destin moins amer,  
 Se sentent escouler en vn verre liquide.

Et vous à qui le sort s'est bien monstré plus doux;  
 Que l'on voyoit iadis en des formes humaines;  
 De femmes faites eaux, & d'animaux fonteines,  
 O que ie fay de vœux, pour me voir comme vous!

Pourquoy ne voy-je point, que l'escume venue  
 Autour de mon menton degoute à gros surgeons?  
 Que ne sens-ie flotter des pennaches de ioncs,  
 Ou des touffes de mousse, en ma teste cheueue?  
 Seule ie me tourmente, afin de deuenir  
 Quelque fontaine d'eau, mais en vain ie souspire.  
 Le ciel ne respond pas à ce que ie desire,  
 Ie veux estre liqueur, & ne puis l'obtenir.

O pleust à mon destin, qu'estant nouuel Acis  
 Ie roulaſſe mes flots d'vne façon hastée!  
 Acis qui pourchassant la belle Galatée,  
 D'homme deuint vn fleuve, & noya ses soucy.

Ou bien que quelque Dieu se touchāt de ma peine,  
 Voulut me transformer ainsy que fut Biblis!  
 Ie croirois que mes vœux furent bien établis:  
 Si comme elle deuint, ie deuenois fontaine.

Ou bien Achelous qu'imitant ta leçon,  
 Ie peusse en me iouiant me changer en riuiera.  
 Comme quand tu trompois ta secousse guerriere,

*D'Hercule te pressant en diuerse façon.*

*Je ne pozerois pas cette forme donnée,  
Pour deuenir taureau, ny pour changer de nom.  
Et quand ie ne serois qu'un ruisseau sans renom:  
Je voudrois me tenir dedans ma destinée.*

*Que ie sois seulement vn fleuve assez profond,  
Ie feray que mon nom soit assez honorable.  
Lors mes yeux verseront vn desbord perdurable,  
Esgal à ceux d'esté, quand la neige se fond.*

*Mes pleurs epancheront dessus ma triste face  
Leurs flots, qui s'accroistront au milieu de leur cours.  
Pour les voir tous couler les iours seront trop courts,  
Et les nuits finiront bien plustot que leur trace.*

*En fin tout mon desir sera de larmoyer,  
Et de verser des pleurs en si grande abondance:  
Qu'en faisant vn amas, j'en aye à suffisance  
Pour plonger mes forsaicts, & pour les tous noyer.*

*Qui*



Qui donnera eaiie à mon chef, & à mes yeux vne  
fontaine des larmes, & pleureray iour & nuict.

Hieremie 9.

QVand bien ie serois tout changé en Hieron.  
pleurs, & que chacune de mes larmes in c. 9.  
ne seroit pas vne petite goutte, mais vne grã- Hiere.  
de riuiera, encoren'aurois-ie pas assez d'eau  
pour pleurer dignement, & à l'esgal de ma  
tristesse.

Qui donnera de l'eau à mon chef, & vne fontei- Bern.  
ne de larmes à mes yeux ? à fin que par mes ser. 16.  
pleurs ie preuienne les pleurs, les grince- in Cât.  
ments de dents, les durs liens des pieds  
& des mains, le poix des chaines qui pres-  
sent, qui serrent, qui brulent, & ne consu-  
ment iamais. Helas, helas, mere qui m'auiez  
engendré, pourquoy m'auiez vous fait en-  
fant de douleur, enfant d'amertume, en-  
fant d'indignation, & de larmes perpetuel-  
les ?

Celuy qui commet des choses dignes de Ambr.  
larmes, ne sçait pas pleurer; & quoy qu'il soit in Psal.  
luy mesme fort deplorable, il n'a point de 118.  
larmes pour pleurer sa coulpe.

Axa soupirant demande à son pere vne Greg.  
terre qui soit arrouzée, parce qu'il faut lib. 2.  
qu'avec soupirs & gemissements, avec dial c.  
vn ardent & violent desir nous deman- 24. & l.  
dions de nostre Createur la grace & le don 6. regi-  
des larmes. ainsy l'ame reçoit la rozée stri.

H 4 d'en

d'en haut, quand elle s'afflige en pleurs, par le desir du Royaume celeste, elle reçoit vn autre arrouzement d'en bas, quand elle espanche ses larmes pour la peur, qu'elle a des suplices infernaux, qu'elle pense auoir meritè par ses iniquitez.

*Aug.  
medit.  
c. 36.*

Vous mesme Roy de gloire, & maistre de toutes les vertus, nous auez enseignez par exemples & par paroles à gemir & pleurer, lors que vous auez dit : *Bienheureux sont ceux qui pleurent & gemissent; parce qu'ils seront consolèz.* Vous auez pleuré vostre amy trespaslé, vous auez encore espanché force larmes pour la cité qui deuoit perir. Je vous demande donc, o bon I E S V S, par ces precieuses larmes qui sont coulées de voz yeux, & par toute la pieté que vous auez des affligez, par toutes voz misericordes, donnez moy la grace des larmes que mon ame souhaite & desire extremement. Je vous demande cette grace; parce que sans vostre don ie ne la puis obtenir, mais par vostre sainct Esprit, lequel amolit les cœurs endurcis des pecheurs, & frapant contre ces pierres en fait sortir de l'eau, comme autrefois au desert. par sa componction il les dispose à pleurer. Donnez moy Seigneur, cette grace de larmes, comme vous l'auiez donnée à nos peres, sur les vestiges desquels ie doibs continuellement marcher & les imiter, à fin que ie pleure & gemisse sur moy en toute

ma

ma vie, comme ils ont pleuré & gemy pour eux de iour & de nuict. Donnez moy ces arrouzements d'en hault & d'en bas, à fin que mes larmes soient mon pain de iour & de nuict. Donnez moy, o tresdoux IESVS, vne fontaine qui coule tousiours, & qui soit tousiours claire & nette; dans laquelle cet holocauste d'iniquitez soit sans cesse laué & purifié. Donnez moy cette grace de larmes, Dieu digne d'amour & de benediction, & me la donnez principalement pour la grande douceur de vostre amour, & pour la souuenance perpetuelle de voz misericordes.

Les larmes sont le deluge du peché, la lisiue, & l'estuue du monde. *Naziã. orat. 3.*

Et comme vn torrent renuerse & entraine tous les obstacles, que l'on luy met au deuant; ainsy les larmes d'un ardent desir noyent les pechez, mesprisent les tourmens, & precipitent leur course, pour ne s'arrester qu'en la preséce de Dieu. En l'Ecclesiasticque 35. *Les larmes de la vefue descendent elles seulement iusques à ses machoires? n'ont elles pas encore vn autre cours? car depuis les machoires, depuis les ioües, & le sein, de cette affligée ses pleurs remontent & s'esleuent iusques au ciel.* *Hugo Card. in c. 9. Hier. Vers. 16 Vers. 19*

Frapez, ie vous prie Seigneur, frapez sur cette mienne ame trop dure, touchez la de la forte & debonnaire poincte de vostre amour. & poussant ce traiçt bien auant, persez la iusques à l'interieur par vne puissante *Aug. medit. cap. 37.*

vertu . & ainſy , *Faites ſaillir de ma teſte vne grande ſource d'eau, & de mes yeux vne vraye fontaine de larmes* , qui coule continuellement d'une affection ſans meſure , & d'un deſir incomparable de la viſion de voſtre beauté , afin que ie pleure de iour & de nuit , que ie ſois en dueil , durant tout le temps de voſtre abſence , ſans recevoir aucune conſolation , de celles que ce ſiecle , & cette vie me peuvent preſenter ,

*Aug.  
medit.  
c. 36.*

Donnez moy , ie vous ſuplie , des larmes , qui coulent d'une veritable & interieure affection , qui puiſſent , en roulant de force , rompre tous les liens de mes pechez , & qui verſent tousiours dans mon ame vn ſainct & celeſte contentement . le m'aduize maintenant de l'admirable deuotion de cette autre femme , que l'amour induiſoit à vous chercher dans le ſepulchre . vos diſciples ne treuuant rien , s'en retournerent ; elle ne retourna pas , mais demeura aſſize aupres du tombeau , toute triſte & deſolée , ne ſe ſervant de ſa voix que pour ſe plaindre , de ſon ſouſle que pour ſouſpirer , de ſes yeux que pour pleurer . Elle pleura donc ainſy , & perfeuera dans ſes pleurs , elle qui eſtoit vne femme , & qui vous touchant ſeulement de la main de la foy , cherchoit vn Dieu viuant entre les morts . Comment donc l'ame qui vous ayme , doit elle eſtre en dueil , & perſiſter en ſon gemiſſement ; elle qui croit du

cœur

cœur, & confesse de bouche que vous estes son redempteur, qui presidez dans le ciel, où vous estes assis au throsne de vostre Magesté, & que vous regnez par tout, & pour tousjours. Comment donc dis-je vne ame doibt elle pleurer & gemir, quand elle vous ayme de tout son cœur, de toute sa force, & de toutes ses pensées, & est ardemment atteinte d'un extreme desir de vous voir, & recevoir de vous vn accueil d'amour & de benediction.





*Dolores inferni circumdederunt me, praeoccupauerunt me laquei mortis. Psal. 17. 9.*

## IX.

Les douleurs d'enfer m'ont enuironné, les  
lacqs de la mort m'ont preuenu.

*Pfal. 17.*

**V**Oicy donc vn nouveau spectacle.

D' Actæon mangé de ses chiens.

Car sans pouuoir y mettre obstacle,

Le me sens attaqué des miens;

Qui se promettent la curée

De ma carcasse deschirée.

I'ay quasi tout vze mon temps,

A courir des forets desertes,

Sans croire que ces passetemps

Auoient des embusches couuertes.

Où mon esprit mal entendu,

S'est presque tout à fait perdu.

Pour viure sans sollicitude,

Et pour auoir quelque douceur,

I'ay delaisé tout autre estude,

Ne voulant estre que chasseur,

Non dans les boys, ny par les landes,

Où Diane conduit ses bandes.

Mes braquets, leuriers, ou mastins,

N'ont point fait retenir les antres,

Ny sureté les intestins,

Que les rochers ont dans leurs ventres.

Et ie n'ay point remply les boys,

De filets, de chiens, ny d'aboys.

Mes trompes n'ont point mis d'alarmes,

Dans

Dans les forts des plus surs halliers.  
 Je ne puis dire, que mes armes  
 Soient teintes du sang des sangliers.  
 Les Menales, & Taygetes  
 N'ont iamais cognu mes sagettes.

Je n'ay jamais rien entrepris  
 Sur les forets Partheniennes;  
 Et si quelques cerfs y sont pris,  
 Les toiles ne seront pas miennes.  
 Mesme ie n'ay point de filets,  
 Pour enlacier les oyzelets.

Les apprets de faulconnerie  
 Me sont comme des troncs de boys,  
 Mal instruiçt en la venerie,  
 Je n'ay ny fleches ny carquois.  
 Et doibs remettre cette carte,  
 Pour les chasseresses de Sparthe.

Mais o Deesse des forets,  
 Pleust à Dieu qu'il m'eust pris enuie,  
 D'auoir des fleches & des rets!  
 Passant ioyeusement ma vie,  
 Je ne seroy pas enlacé  
 Par le gibier que j'ay chassé.

Las que i'ay fait mauuais mesnage  
 De tant d'années de loisir!  
 Pourquoi n'ay-ie passé mon aage  
 Parny cet innocent plaisir.  
 N'ayant que les iambes fendues  
 Par les dents des ronces tendues.

I'ay recherché sur les pressoirs  
 Mon entretien plus delectable,



J'ay fait la garde tant de soirs,  
 Estant au siege d'une table.  
 Respond maintenant o Bacchus,  
 Pourquoi suis-je au rang des vaincus?  
 Faux amour, j'ay tant eu de peines,  
 Pensant apprendre tes leçons,  
 J'ay couru les monts & les plaines,  
 Battant les boys & les buissons:  
 Mais l'espoir d'une vaine ioye  
 De chasseur m'a reduit en proye.

Comme si le brandon de feu,  
 L'arc & les fleches que tu portes,  
 Nous nuizoient encore trop peu:  
 Tu te fournis de toiles fortes,  
 Pour tenir les cœurs enlancez,  
 Apres que tu les as blessez.

Bacchus porte encore des armes  
 Outre les Thyrses forcenez,  
 Il broye la ruze & les charmes,  
 Dans les breuuages couronnez.  
 Et met quelque part vne embusche,  
 Afin que la iambe y trebusche.

Sampson grossierement tondu  
 Au sein d'une auare maistresse,  
 Cognoit trop tard qu'il est vendu,  
 Quand desia la corde le presse.  
 Et qu'il est en fin le butin  
 De l'insidelle Philistin.

Noë pris à la douce amorce  
 Du vin, qu'il ne cognoissoit pas;  
 S'estonne qu'il ayt tant de force,

Quand

Quand il luy traaverse le pas:  
 Mais estendu dessus la terre,  
 Il sent bien le neud qui le serre.

Je cherchois du contentement,  
 Dressant chacun iour quelque piege;  
 Mais voicy bien du changement,  
 Maintenant mon gibier m'asiege.  
 J'ay pourchassé la volupté,  
 Qui me tient moy mesme enresté.

Helas quelle chaude poursuite!  
 Je suis comme dans des remparts,  
 En vain me veux-je mettre en fuite;  
 Enuironné de toutes parts,  
 Comme vne biche emprisonnée,  
 Quand les chasseurs l'ont entournée.

Antoine estant sur vn rocher,  
 Vit vne épouventable image,  
 Qui sembloit assez aprocher  
 Des remarques de mon dommage;  
 Et depeignoit assez au vis  
 L'estre de mon esprit captif.

Il contemploit chaque royaume,  
 Sans regarder en diuers lieux;  
 Les palais & les toits de chaume  
 Se representoient à ses yeux:  
 Si bien que dans vne peinture  
 Il voyoit toute la nature.

Comme quand en quelques tableaux  
 On reduit en petit volume  
 Les terres, les airs, & les eaux,  
 Et les feux que le ciel allume.

Ou comme quand dans vn miroir  
 Beaucoup de grands corps se font voir.

Ce tout estoit enceint de voiles,  
 Rangez en diuerses façons ;  
 Vn costé s'enfermoit de toiles,  
 L'autre estoit fourny d'hameçons.  
 Par tout les embusches tendues  
 Prenoient des ames attendues.

L'vn s'aperceuant enlacé,  
 Tomboit au milieu de sa course,  
 L'vn rouloit dedans vn fossé,  
 Quelque autre dedans vne bourse ;  
 Les pieds, les testes, & les bras,  
 Treuuoient par tout assez de lacs.

Car chacun se laisse surprendre  
 Aux appas de ses voluptez.  
 Comme vn oiseau qui se va rendre  
 Aux rets, qui luy sont apprestez.  
 Et traine ses aisles clouées  
 Contre les broches engluées.

Helas, cette impiteuze mort  
 Estend par tout vne tirasse,  
 Lacée d'vn cordon si fort,  
 Qu'on ne treuue rien qui la passe ;  
 Chassant ainsy plus seurement,  
 Que l'aragne en son bastiment.

Cette mort demeure cachée  
 Comme vne aragne dans vn coing,  
 Qui sans estre sort empeschée,  
 Sent tout ce qui se fait plus loing,  
 Attendant que quelque vermine

*S'empestre dedans sa courtine.*

*Aussy-tot qu'un filet touché  
Fait branler la toile & la mouche:*

*Voicy le chasseur deniché,  
Qui leue sa visiere lousche,  
Et traine ce nouueau couzin,  
Dedans son sale magazin.*

*Pour faire valoir son amorce,  
Et ne point attendre sans fruiçt:  
L'oyzeleur se cache en l'escorce  
D'un chesne que l'aage a destruit,  
Ou sous les branches acouplées,  
Que le printemps a repeuflées.*

*Entre l'herbage le plus vert  
Il met la tirasse subtile,  
Cependant le grain descouuert  
Tire les oizeaux à la file;  
A qui l'on le fait payer cher,  
S'ils s'aduenturent d'y toucher.*

*Il plante de petits bocages,  
Où sont attachez les serins,  
Et des linotes dans des cages,  
Pour apeller les pelerins;  
Et leur faire vne courte feste,  
Pendant que leur malheur s'apreste.*

*La mort a tous cez artifices,  
Afin d'atraper les humains.  
Pour reclins elle a tous les vices,  
Dont les cordons sont en ses mains.  
Toutes ses cages sont si fortes,  
Qu'aucun ne peut rompre les portes.*

*Encor si quelqu'vn plus ruzé  
Veut sauter par dessus les tentes :  
Il tombe en un gouffre creuzé,  
Qui vomit des ondes ardentes,  
Où tout se dissipe & se fond,  
Auant qu'auoir touché le fond.*



*Les douleurs d'enfer m'ont enuironné: les laqs de la mort m'ont preuenü. Pſal. 17.*

*Aug.  
Soliloq.  
cap. 12.*

**V**ous voyez, Seigneur mon Dieu, que ce monde est tout plein de pieges, & tout enceint de rets de cōcupiscences; on a tēdu tous ces lacets deuāt mes pieds, & qui se gardera de se perdre, & de s'ēbrasser là dedās?

*Hiere.  
Thren.  
3.*

*Mes ennemys m'ont surpris sans peine, comme vn oyseau couuert de filets, ou bien englué contre les broches estendues parmy le grain, que l'on espanche, pour l'appaster & l'attirer à sa ruine.*

*Ambr.  
de bono  
mortis  
c. 5.*

Car l'oyzeau qui descend d'en hault, ou qui ne peut s'eleuer en hault, est facilement attrapé par les lacets, ou trōpé par le glus, ou couuert par les filets, ou bien par quelque autre sorte d'embusches; tout le mesme arriue à nostre ame, lacet en l'or, glus en l'argēt, neud coulāt aux terres, clou & hameçō en l'amour. demandant de l'or, nous sōmes estranglez, cherchant de l'argent, nous en sommes engluéz, pendant que nous prenōs posselliō d'vn chāp, d'vne maison, d'vne terre, nous sōmes liez. mesme la beauté, la bōne grace d'vne fēme, pendāt qu'elle nous tēte, nous oblige, & nous afflige tout ensemble.

*Bern.  
serm. 3.  
super  
qui ha-  
bitat in  
adiusto-  
rio.*

Mais qui sont ces chasseurs, & ces voleurs qui poursuiuent nos ames? de tres-mechāts chasseurs, ruzez au possible, & cruels à l'esgal des chasseurs qui ne sonnent point du gresse d'vne trōpe, pour se faire ouyr; mais  
qui

qui sont cachez dās les buissons, & sans donner aucun signe, decochent des fleches enuenimées, contre les innocents qui passent. Ils sont les Recteurs de ces tenebres, cauts, doubles, & malicieux, qui se seruēt de fraudes diaboliques, pour attraper du gibier. tellement que ce que la beste est deuant le chasseur, tel est en comparaisō d'eux, le plus fin de tous les hommes.

O ame fragile pour resister, & sans force; legere à rōber, pesāte & mal adroitte à te releuer, cōment esperes tu d'eschaper des filets de cet aduersaire? puis que tu vois, qu'il a tāt de subtilitez & de finesses pour te guetter.

*Bonav.  
c. 1. Soliloq.*

N'ignore point, que tu marches cōtinuellement par le milieu des lacetz & des trapes, & qu'à peine peux-tu faire vn pas que tu ne pozes le pied sur quelque machine, mize expres pour t'arrester. Tout est plein de rets. Le diable a tendu des lacets par tout. il ny a place qui soit assuree.

*Orig.  
hom. 2.  
in Cāt.*

Voilà qu'il a tendu vne infinité de filets deuant nos pieds, il a semé par toutes les voyes, où nous pouuōs passer, des trebuchets pour prédre nos ames. Et qui s'en gardera? & qui s'en sauuera? il a mis vn piege aux richesses, il en a mis vn autre en la pauureté, il a tendu son licol aux viandes, il la tendu pareillement au breuuage, en la volupté, au sommeil, aux veilles. il a préparé de la tromperie aux paroles, aux œuures, en vn mot, en toute nostre vie.

*Aug.  
Soliloq.  
cap. 16.*

*Greg. l. 14. mor. e. 6. in e. 18. Job.* Son piége est caché dans la terre, son trebuchet est dressé sur le sentier. Le piége est caché dans la terre, quand la coulpe demeure couuerte sous la commodité des choses terriennes; l'énemy faut-il sçauoir, se desguise, estât trauestu, il monstre à l'ame quelque chose à desirer, & luy fait voir le profit & le gain temporel; il cache cepédât le licol du peché, afin qu'il enlace cette pauvre ame, qui voit bien ce qu'elle peut desirer, la paste, l'amorce, qui luy semble si facile à prédre, & toutesfois elle ne descouure pas le lien du peché, dás lequel elle va pozer le pied, ny l'hameçon qu'elle doibt engloutir, & lors le trebuchet est mis sur le sētier par l'ançiē ennemy, quād dans vne action de ce monde & que l'hōme desire, le lien du peché est préparé. c'est vn danger, que l'homme eut facilement euité, s'il l'eust peu preuoir; mais le trebuchet est tellemēt ajencé, que l'appas & l'amorce s'ē monstre, & toutefois l'attrape demeure finement couuerte, & ne peut estre facilémēt aperçeüe du passant. Souuent doncques les honneurs, les richesses, la santé, la vie tēporelle, sont presentez & proposez à l'ame avec quelque coulpe: cette ame ignorante, impudēte, & mal-aduisée, voit cette douce proye, qui ne luy sēble point estre de refus; elle voit l'amorce, & ne voit pas le danger. La proye descouuerte, l'attire dans le piége, c'est à dire dás la coulpe qu'elle ne voit pas, & qu'elle ne peut descourir.



Satan ne fait pas autrement , que ces meschâtes gens, que cez abominables traistres, qui n'ont autre dessein que de s'enrichir du bien d'autruy; mais comme ils n'ont pas assez de pouuoir pour chasser les loix & les mágistrats des villes, & n'ozent exercer en plain marché leurs injustes violences, ils se mettent aux champs, se fortifient dans vn boys, ils sont en sentinelle, & dressent leurs embuscades aux embouchures des chemins. si pres de là quelque combe estroissit les isües, & s'enfonce entre deux haultes montaignes, si les buissons ou quelques taillis font ombre, & desrobent la veüe, c'est là dedans qu'ils establisent leur domicile, & qu'ils dressét leur partie; voilà le theatre de leur inhumanité. par l'assiete & nature du lieu ils sont hors de l'aspect, & par cõsequét de la crainte des voyageurs, qu'ils assailent à despourueu, tellement que personne ne peut euter ce malheureux dessein, qu'il ne soit premierement tõbé entre les mains des traistres qui l'ont aguetté. Tout de mesme Satan, qui nous veut mal de mort, luy qui est nostre ançien & irreconciliable ennemy, se couurant à l'ombre des voluptez mondaines, qui sont fort dangereüses à ceux, qui voyagent par le chemin de la vie; voluptez qui cachét le voleur, qui luy dõnent vn lieu propre à dresser ses embusches; dont il sort, quand nous y pensons le moins; & dás lesquelles

*Basil. de non adherendo rebus secularibus.*

quelles il pose finement ses filets, & ses trôperies que nous ne pouuons descouuir. Il faut donques, qu'incessâment nous tenions les yeux de l'esprit ouuerts pour faire bõne sentinelle, en regardât de tous costez, & si-tot que nous voyõs quelque chose qui semble attrayãte, tirer nostre coup pour aduertir le corps de garde, & demãder de l'ayde: ou gaigner au pied, ne pouuant vaincre en cõbatant, ny treuer vne retraitte plus honorable; il ne faut en aucune façon, y appliquer nostre pensèe, ny nous arrester, encore que nous y voyons l'or espãché, & qui nous rit pour se faire prendre, que nous y remarquions des pieces fort cõmodes, pour nous mettre à nostre ayze. encore que la terre ouure son sein pour en faire sortir vne infinité de delices, & qu'elle se vète par l'ostentatiõ de ses precieux tabernacles. quoy qu'elle propoze les dances, les festins, les tournoys, les tables couuertes, les cours ouuertes, le vin, les concerts de musicque, quoy que l'õ nous offre la jouyssance de toutes les plus rares beautez. Car sous toutes ces choses attrayantes, nostre cõmun ennemy ne mãque jamais de se tenir en cachette, regardant à toute occasion de trauers, & tousjours attendãt, si les doux attraits, qu'il nous présente ne nous persuaderons pas en fin de quitter le chemin royal, pour nous ietter inconsiderement, dans les embusches qu'il nous a dressées. Et certes il nous faut grandemèt craindre

dre , de marcher sans consideration , & ne deuons iamais estre si simples, que de nous laisser induire iusques à croire, que ces appas, & les plaisirs qu'ils offrent à ceux qui les prennent , n'ont rien de dangereux, ny de caché . Ne soyons pas temeraires iusques à nous en vouloir repaistre, de peur que tout au premier morceau, nous ne deuorions auec l'amorce, l'hameçon qui nous deuoreiroit incontinct apres, & par fine force voulussions ou point, nous traineroit dans les cachots terribles de ce larron sanguinaire, dans les tenebres de la mort, qui nous tente par tant de mensongeres delices.

Esleue ton ame, o homme, & la bande en hault, de peur que l'amorce des lacets ne la retienne. Les voluptez du siecle sont des appas, mais qui pis est, sont des appas de maux, des appas de tentation, pendant que tu pourchasses les voluptez, tu cours dans les filets, qui te sont tendus . Car l'œil de la femme desbauchée, est le lacet de celuy qui s'en laisse coiffer: son œil est donc veritablement vn lacet, & sa parole en est pareillement vn autre. ses douces paroles emmiellent tes oreilles pour vn peu de temps , tu les treuues si sucrées, que tu les redis, & les disant, crois qu'une douceliqueur passe par ton gozier; mais il faut sçauoir combien ce bon temps dure, & si bien tost apres ta conscience pecheresse ne te pique, & ne t'abreuue pas d'une fascheuse amertume. Vne belle

*Amb. l.  
de bono  
mortis,  
cap. 6. i*

meterie de ton voisin, sa vigne, son champ, son pré, sert de filet au diable pour t'attrapper. Tout le chemin de cette vie est plein de pieges & de dangers. c'est pour cela que le Juste a dit: *Ils ont mis des pieges & des trebuchets en la voye, par laquelle ie chemnois.*

*Ibidem.* Combien de fois l'ennemy s'est il proposé d'entrer finement dans nostre cœur, pour nous faire destourner des vœux pieux, & du ferme propos de saincteté, que nous auons faicts? Cōbien de fois nous enflamet-il d'ardeurs corporelles? Combien de fois faict il venir au deuant de nous des yeux deshontez, & sans vergongne; dans lesquels il depeint à l'abbord vne affection toute chaste, pour enfoncer plus aisement du trait d'vn amour deshonneste vn cœur qui ne voit point de danger, & ne se tiét pas sur ses gardes. Combien de fois se met il dans ton courage des paroles d'iniquité? & dans tō cœur des pensées secrettes, & malicieuses? l'ame qui pèse s'enuoler, est par tout suiuiue de ces vautours acharnez; mais toy qui veux estre tenu pour bō & courageux soldat de IESVS CHRIST, tien tousiours bon, & ne donne jamais de prise sur toy à tous ces crochets qui t'environnent.

Mais pourquoy tant parler des lacets extérieurs, il nous faut craindre les pieges & les filets en nostre propre corps; il nous faut desfier de nous mesme: cet hoste qui loge en  
nos

nos ames, n'est pas de bonne foy, nous sommes tous enceints de filets, qui nous obligent à nous veiller continuellement; & à ne pas faire vn pas sans auoir premierement bien sondé le fond, & l'assurance du plant, où nous posons le pied.

La grace des honneurs, l'excellence des dignitez, la delicatessé des viandes, la beauté de la femme desbauchée, tout cela sert de piege au diable.

*Ambr.  
lib. 4.  
in c. 4.  
Luca.*

Ne nous fions doncques pas à tant de li-cols, ne marchons pas sur tant de chaussetrapes, n'allons pas donner droit dans ces toiles, qui nous enuelopperoyôt dans leur trôperie à nostre confusion, ne suyons pas ces allechements, qui sont tous farcis de mensonges, & de supercheries.

*Ambr.  
de bono  
mortis,  
cap. 9.*

Mais la temeraire presumption d'vn grãd nôbre d'ames est tellement aueuglée, qu'encore que le trebuchet leur soit mis au deuãt elles, y tombent pourtant. leurs yeux sont obscurcis pour ne point voir le malheur, auquel leur propre indilcretion les precipite.

*Aug. in  
Ps. 68.*

Mais vous Seigneur, deliurez nous du lacet des chasseurs, & de la parole d'amertume, afin que nous confessions eternellemẽt vostre bonté, & que nous disions. *Le Seigneur soit benit, qui n'a pas permis, que nous fussions la proye de leurs dents. nostre ame a esté garantie de leur fureur, comme le passereau qui s'eschape du filet des chasseurs. Le filet a esté deschiré, & nous auons esté deliurez.*

*Aug.  
Soliloq.  
cap. 16.*

N'entre



*Non intres in iudicium cum seruo tuo, quia non  
iustificabitur in conspectu tuo omnis viuens! Psal. 142.  
10.*

## X.

N'entre point en iugement avec ton  
seruiteur. Pſal. 142.

**Q**V'espere le Seigneur? quãd il veut entreprendre  
Vn esclauẽ craintif, qui n'a pour se deffendre  
Que les pleurs & la voix.

Et l'impudent vafal que s'ofet-il promettre?  
Citant son ſouuerain, pour le faire ſoubmettre  
A la rigueur des loix.

Si le maĩſtre eſt vainqueur, cette victoĩre infame  
Ne luy peut acquerir que la honte, & le blaſme  
D'auoir trop de rigueur.

Si l'eſclauẽ a raiſon, encor pert il ſa cauſe,  
Et rechargẽ de fers, apprend que qui tropoẽze,  
Redouble ſa langueur.

Enten la veritẽ, certes c'eſt vne honte,  
De voir qu'à liure ouuert tu me demandes compte  
De mes moĩndres exceẽz.

Quand meſme ie ſcaurois que mon droit fuſt no-  
l'en cederõis plutõſt le profit, & la gloire, (toire:  
Que d'entrer en procez.

Ie recognoy trop bien ta force & ma fortune,  
Pour recevoir l'appel, quoy que l'on m'importuẽ  
D'entrer en ce tournoys.

Quand tu veũx conteſter des annẽes entieres,  
Il vaudroit mieux choiſir quelques fortes matieres,  
Pour employer ta voix.

Peut eſtre que cherchant mes actions iniques, (ques,  
Tu veũx que tes exploits marquẽs dans les chroni-  
Gardent

Gardent ton souuenir;  
 Afin qu' apres cent ans l'on prise tes proiësses,  
 Comme si les chetifs, contre qui tu te dresse,  
 T'eussent peu soustenir.  
 Dans quelles bouches d'or trouuerat-on des langues,  
 Qui couchant à plaisir dans leurs doctes harangues,  
 Des traits sententieux:  
 Partagent avec toy la gloire de bien dire?  
 Ou te forcent du tout, à leur quitter l'empire  
 De ce champ factieux?  
 L'aduocat mieux versé dans les loix plus subtiles,  
 Digere vainement ses glosses inutiles,  
 Pour esclaircir le droict:  
 Il a beau consumer son art, & sa routine,  
 Tu gagnes sans parler, & pour bien qu'il s'obstine,  
 Personne ne le croit.  
 Helas! tu te fais voir trop rude commissaire,  
 Non content de garder la forme necessaire,  
 Aux examens secrets;  
 Encor remarques tu les moins notables fautes,  
 Et l'on ne treuue point de ruzes assez cautes,  
 Pour fuyr tes decrets.  
 Je ne veux pas nier, que la mansuetude  
 T'appaise bien souuent, quand nostre ingratitude  
 Met le foudre en tes mains.  
 C'est à marche de plomb que ta rigueur chemine,  
 Mesme as tu du regret, lors qu'elle determine,  
 De punir les humains.  
 Pendant que tu conçois quelque triste sentence:  
 Ton debonnaire esprit sent de la resistance,  
 Et presque des douleurs.



Couchant l'arrest de mort sur le fatal registre:

Tes yeux pour ne point voir ceste lettre sinistre,

La noyent dans les pleurs.

Le pouure criminel entendant son dommage,

Ne scauroit exprimer vne plus triste image,

Que toy luy prononceant.

Si pour vn grand forfait il souffre vn grand suplice:

Ton extreme pitié te rend comme complice

Des peines qu'il ressent.

Tes arrests sont si pleins d'une faueur extreme,

Que quand vn accusé seroit commis luy mesme,

Pour faire son procez:

Il n'amoindroit pas ses peines legitimes;

Mais diroit librement, qu'en punissant ses crimes,

On n'a point fait d'excez.

Encor que ta douceur merite des loüanges,

Plus qu'il n'en peut sortir de mille bouches d'anges;

Je crains ton iugement.

Quand tu m'appelleras; ie resou de me taire,

Et croy que choizissant vn exil volontaire:

Ie feray sagement.

Car quoy que tes faueurs soyent assez manifestes

Depuis que tu t'as seois pour iuger de nos gestes,

Tout respect est banny.

Il n'est point de grandeur que ton siege reuere,

Autant que tu fus doux, tu te monstres seuer,

Iusqu'à procez finy.

Tu soustiens instement la balance fatale,

Les bassins sont d'un poix, leur grandeur est esgale,

Tous deux sont tousiours droicts.

L'esperance, & la peur, y tiennent mesme place,

Sans

*Sans qu'on puisse iuger la rigueur, ou la grace,  
En l'un des deux endroits:*

*La beauté, la valeur, la grace, & la doctrine,  
Meslez pour adoucir ton amere poitrine,  
Se perdent sans effect.*

*Le miel delicieux d'une douce parole,  
N'eut iamais le credit, d'effacer de ton role  
La marque d'un forfait.*

*La voix d'un aduocat qui charme les oreilles,  
Se peut faire admirer, en comptant des merueilles  
Au milieu d'un parquet.*

*Mais situ veux punir quelque vilaine offense:  
L'accusé conuaincu treuve peu de deffense,  
Auecque son caquet.*

*Quand le liure est ouuert, pour condanner le mode :  
Le bien dire est muet, l'eloquence faconde  
Est conduite en prison.*

*Rien ne sert de citer la pratique, & l'escole,  
Ce qui se treuve escrit dedans ce protocole,  
Sert d'unique raison.*

*En ce iuste palais, les fraudes, & les charmes  
Le credit, le sçauoir, les presens, & les larmes  
S'espanchent sans profit.*

*Pour absoudre un meschant d'une faute mortelle,  
Receuoir de l'argent; c'est une corruptelle  
Qui iamais ne s'y fit.*

*Qui donc, sans redouter le glauiue sanguinaire  
De ce iuge d'acier, sera si temeraire  
Que d'entrer en ce lieu?*

*Et considerant bien son estat & son estre:  
Qui ne tremblera pas, au poinct de comparoistre,*

*Deuant*

Deuant vn si grand Dieu.

Si Mars tout en couroux m'auoit dressé partie:  
I'espererois qu'encor sa cholere amortie,

Ne pourroit m'accabler.

Si les iuges Romains desiroient de m'entendre:  
Encor qu'ils fussent cent, ie voudrois me dessendre,  
Sans pastir, ou trembler.

Si c'est vn Cassius, dont le siege, & la table,  
Sont encore apellez l'escueil ineuitable  
A tous les criminels.

Renuoyé deuant luy par celuy qui preside,  
Ie veux que mon procez s'instruise, & se decide,  
Par actes solennels.

Qu'on me face plaider par deuant Rhadamante,  
Que Minos m'examine, & qu'il experimente,  
Si i'ay peur de ses fers.

Pour entendre AEacus au milieu de ses ombres,  
Sans redoubter Pluton, ny ses cauernes sombres,  
Pieray iusqu'aux enfers.

Que tous les Senateurs meditent mon naufrage,  
Que chacun consulté signe de son suffrage  
L'arrest de mon trespas:

Sans me desesperer i'attendray la tempeste,  
Leurs rigoureux desseins dressez contre ma teste,  
Ne nuiseront pas.

Les sentences de mort seront bien-tot biffées,  
Car ma voix a dressé tant d'insignes trophées  
Parmy tous les barreaux:

Que ceux qui sont attaints de mille malesices,  
M'ayant pour aduocat, se moquent des suplices,  
Et des mains des bourreaux.

Dans tous les parlements, ie parle sans contrainte,  
 Seulement ton abbord me donne de la crainte,  
 Et me peut affliger.

En ce rude examen tu fais trois personnages,  
 Tu sers d'accusateur, tu rend les tesmoignages,  
 Et t'asseois pour iuger.

Et depuis qu'une fois la iustice eternelle  
 A prononcé l'arrest à l'ame criminelle,  
 On a beau suplier.

(morte,  
 Les pleurs n'ont point d'effect, toute esperance est  
 La sentence de fer est vne barre forte,  
 Qui ne sçait pas plier.

O throsne rigoureux d'un iugé epouuantable!  
 Qui sçachant discerner le faux du veritable,  
 Condanne sans respect.

L'on compte qu'Agathon voyant ces destinées,  
 Se tint les yeux ouverts trois entieres iournées,  
 Sur ce fatal aspect.

Encore que Sainct Paul ne resente en son ame  
 Les remords importuns de quelque faict infame:  
 Ce iuge luy faict peur.

Il le voit esclattant d'une vertu si pure,  
 Qu'il ne faut deuant luy pour paroistre d'ordure,  
 Qu'une simple vapeur.

Le docte Salomon remply de sapience,  
 Si souuent admiré de l'humaine science,  
 Confesse ses deffaux.

Si quelqu'un (nous dit-il) croit son merite extreme,  
 Et iure qu'il est net: il se trompe soy mesme,  
 Et ses propos sont faux.

Meditant sur ce faict, le Prophete Psalmiste

A les yeux abaissez, son ame toute triste  
Tremble d'estonnement.

Il te dit, o Seigneur, montre toy plus Auguste,  
Si tu veux tout punir, qui se treuuera iuste  
Deuant ton iugement.

Iob, qui sans te blasmer, soustint tout le deluge  
De tant d'afflictions, te refuse pour iuge,  
Et refuit tes esclairs.

Ta rigueur le transit, plus que tous ses desastres,  
Il croit que deuant toy les visages des astres  
Ne sont pas assez clairs.

Si les beliers testus de tes fortes censures  
Font trembler à leur choc, les colonnes plus dures,  
Et les rompent par fois;

Si les murs tous entiers sont renuersez par terre;  
Quel sera le destin des fenestres de verre,  
Et des portes de boys?

Les Cedres du Liban n'ont branche qui ne seche,  
Leur tronc est cuit d'effroy, pour la moindre flame-  
Qui glisse de ton poingt. (sche,

Puis qu'un seul de tes doigts destache leurs racines:  
Que feront les buissons, & les moindres facines,  
Pour ne te craindre point?

Quand ce iour de fureur se montre à ma memoire:  
Mes deux yeux sont voilez d'une couuerte noire,  
Mon sang est tout figé.

Mes cheueux sont dressez, ma voix est en cōtrainte,  
Et l'appareil de mort me fait autant de crainte,  
Que si j'estois iugé.

Ie ressemble du tout quelque pauvre victime,  
Lors que pour expier vn detestable crime,

*On la traine à l'autel.*

*Elle voit les couteaux, que le Leuite apreste,  
Et secouant les fleurs, qui luy parent la teste,  
S'enfuit du coup mortel.*

*Je sçay trop, o Seigneur, que ie ne puis respondre,  
Puis que tes questions treuvent dequoy confondre  
La Deesse Themis.*

*Doncques sans m'imputer les fautes de ma race,  
Oublie mes forfaitcs, & pardonne de grace,  
Tout ce que i'ay commis.*



*N'entre point en iugement avec ton seruiteur.*

*Psal. 142.*

**N**E plaidons point, ie ne veux pas auoir vn procez contre vous, ny subiet de vous tirer en cour, pour y propozer ma iustice, & sçauoir avec quels tiltrés vous voulez me conuaincre d'iniquité . C'est vne chose indigne que vous entriez en iugement contre vostre seruiteur, & mesme contre vostre amy. N'entrez donc pas en iugement contre moy, Seigneur mon Dieu. quelque droict que ie puisse estre, vous produizez vne regle de vostre thresor, vous l'estendez contre moy, & treueuez que ie suis tortu: *n'entrez pas en iugement avec vostre seruiteur.* i'ay besoing de misericorde, estant serf fugitif; me voicy que ie retourne, & me represente. estant coupable pour vous auoir offensé, ie vous demande pardon, & la paix.

*Aug in  
Psal. 142.*

*Pensez vous que ce soit chose digne, & party bien fait, d'ouuir voz yeux pour regarder l'homme de trauers, & l'amener en iugement avec-que vous?*

*Job 14.*

Dieu t'apelle, o homme, il demande compte, & veut que tu comparoisses en Iustice: que respondras tu? dequoy payeras tu ta debte? puis que tu es si pauvre, que si ton creancier ne te redonne à toy

*Ambr.  
in Psal.  
26.*

mesme, te voilà perdu . pour cela le S. Dauid refuit le iugement, & requiert la misericorde en disant . *& n'entrez pas en iugement avec ton seruiteur.*

*Bern.*

*serm. 8.*

*super  
beati*

*qui ha-  
bitant.*

Car que scauroit on s'imaginer de plus épouventable, de plus douteux, & qui face flotter dans l'angoisse les pensées de l'homme, que de se voir presenter deuant vn si terrible tribunal, pour y estre iugé? & attendre la sentence incertaine d'vn iuge si seure, & qui ne fait plus de grace? *C'est vne chose horrible, dit l'Apostre, de tomber entre les mains du Dieu viuant.*

*Ambr.*

*in ora-  
tionibus*

Or est il luy seul tesmoing & Iuge, Iuge & tesmoing, que nulle conscience pecheresse ne peut tromper, ou fuir : car routes choses sont nues & descouuertes à ses yeux.

*Ambr.*

*in c. 4.*

*Matth.*

*hom, 14*

Et tout ainsy que ceux que l'on tire hors d'vne prison pour les iuger, sont conduits à l'audience, chargez des mesmes chaines, qu'ils ont eües, ainsy toutes les ames, quand elles sortent de ce monde comme de la prison, pour aller deuant Dieu leur seul & souuerain Iuge, sont encore enferrées des diuerses chaines de leurs pechez, & sont en ce miserable equipage trainées au terrible tribunal, où se doibt conceuoir, & prononcer leur dernier arrest.

*Bern.*

*medit.*

*cap. 2.*

Et voicy, qu'incontinent ie seray presen-

ré



té à ce Iuge feuer, pour luy rendre compte de toutes mes œures . Helas, hélas! que ie seray miserable, quand ce iour de iustice sera venu, & que les liures seront ouuerts, pour y lire, & reciter à haute voix toutes mes actions & toutes mes pensées, pour les représenter au Seigneur. alors baissant la teste pour la confusion de ma mauuaise conscience, ie demeureray tout estonné, tremblant d'effroy & de perplexité, deuant ce iugement du Seigneur; & ma memoire, qui me fera malheureusement fidelle, me remettra d'elle mesme au deuant le souuenir de tous les crimes que i'auray commis. Alors mon ame se treuuant les yeux clos, & la bouche, & les autres sens du corps, par lesquels nous auons accoustumé de nous resiouyr aux choses exterieures, elle retournera à se considerer soy mesme, & tombera sur soy; & par ce que par l'amour du monde, & par la volupté de la chair, elle auoit laissé l'amour de Dieu, la miserable infortunée sera delaissee de Dieu, en cette heure d'angoisse & de necessité; & sera abandonnée à la cruelle tyrannie des diables, pour estre eternellement tourmentée dans l'enfer . Mon ame est esbranlée d'une horreur extreme, & se sent agitée des accez d'une infinité de fascheuses pensées, quand la chair

poussant mon ame, & la pressant de sortir, toutes choses luy estant ostées pour s'assister, elle se considere, & ce dernier but, duquel elle s'aproche, pour y treuver incontinent apres, ce que l'eternité mesme ne pourra plus changer.

Greg. l.  
24 mo-  
ral. c. 7.

Car ce n'est pas sans subiect, ny pour peu de chose, si l'ame de chacun est épouventée, quand apres cet instant elle treuve ce qui ne se pourra iamais plus changer. nous devons considerer, que nous n'auons peu passer par toute la voye de cette vie sans coulpe. nous considerons encore, que tout ce que nous auons loüablement fait, n'a pas esté sans quelque offense, s'il faut faire sortir du tribunal la douceur & pieté du iuge, auant qu'il donne sa sentence. Car qui est celuy d'entre nous autres, qui puisse surpasser, ny mesme atteindre la sainte vie des peres des siecles passez? & toutefois Dauid dit. *n'entrez point en iugement avec vostre seruiteur, parce qu'aucun des viuants ne sera iustificié en vostre presence.* Quand Sainct Paul disoit, *ie ne sens ma conscience chargée de rien*, il adioute prudemment, *mais cela ne suffit pas pour me iustifier.* S. Iean dit. *Si nous disons que nous n'auons point de peché, nous nous abuzons nous mesmes, & la verité n'est pas en nous.* S. Iaques dit, *nous offensoz tous en beaucoup de choses.* Que feront donc les lambris & les lattes de boys, si les colom-

colonnes tremblét? ou comment les petits buissons demeurent ils droits & fermes ; si le tourbillon de cette peur esbranche, & desracine les cedres? quand donc la separation de la chair est proche, quelquefois l'ame est troublée par vne soudaine terreur de vengeance, mesme celle du juste.

Car quelque eminente justice & sainteté, qui se puisse treuver és hōmes, les esleus mesmes ne sont pas suffisans pour soustenir, & preuver leur innocence, s'ils sont seuerement examinez en ce iugement : mais ils treuvent cela d'aduantageux, pour estre plus ayzement absous, qu'ils scauent & confessent humblement, qu'ils sont trop foibles pour subsister, & demander droict sur l'information, c'est doncques du bouclier de l'humilité, qu'ils se couurent, pour estre garantis du glaive de vengeance ; là dessous ils tremblét & redoutent continuellemēt, attendant l'épouventable venue de ce iuge inflexible; & n'ont autre soing, que de se tenir les mieux preparez qu'ilz pourront, pour se presenter deuant luy.

Seigneur mon Dieu, tout pieux, tout bon & misericordieux, n'escriuez point, ie vous supplie, mes amertumes contre moy, pour entrer en iugement avec vostre seruiteur ; mais selon la multitude de vos misericordes effacez mon iniquité. Malheur à moy miserable, quand le iour du iugement arriuera, quand le liure

*Greg. e.  
23. in 7.  
e. Iob.*

*Aug.  
medit.  
c. 39.*

des consciences fera ouuert, & que l'on dira de moy. *Voilà vn homme, & voilà ses œuures.* que feray-je alors Seigneur mon Dieu, quand les cieux releueront mon iniquité, & que la terre s'esleuera contre moy? voilà tout, ie ne pourray rien respondre, mais chargé de honte, & de confusion, ie baisseray la teste, & demeureray deuant vous tremblant & tout estourdy, sans discours & sans conseil. Helas miserable que ie suis, que diray-je! le desespoir me rendra la voix pour crier, & vous dire, Seigneur mon Dieu, *pourquoy gisant icy suis-je consumé?* Plains toy mon ame, fois en dueil, comme vne vefue qui perd son mary en la fleur de ses années. iette des cris, & des gemissements, bas ta poitrine de tes mains, & la trempe de tes larmes, o pauvre miserable; parce que ton espoux t'a chassée, t'a repudiée. Seigneur ayez pitié de moy, pour ne point permettre que ie desespere, mais que j'aspire à vous, esperant en vous; & si j'ay commis assez, pourquoy vous me puissiez danner; vous n'avez pas perdu les moyens, par lesquels vous auez coustume de nous sauuer. tres-doux I E S V S, ne vous souuenez pas de vostre iustice à l'encontre de vostre pecheur; mais bien de vostre douceur & benignité à l'endroit de vostre creature. ne vous souuenez pas de vous leuer en cholere, pour punir le coupable; mais plus-tot pensez à vostre misericorde, enuers le  
miserable

miserable , perdez la memoire du superbe  
qui vous prouoque, & regardez le misera-  
ble qui vous inuoque. Car vous estes I E-  
s v s, & qu'est ce que I E s v s, sinon Sau-  
ueur?



Que



*Non me demergat tempestas aquæ, neq; absor-  
beat me profundum ! Psal. 68.*

## XI.

Que la tempeste de l'eau ne me noye  
point, & le profond ne m'englou-  
tisse point. Psal. 68.

**O** Trop legere, & trop mal asseurée,  
La courte foy de ce traistre element,  
Quand pour tromper quelque barque attirée,  
L'eau de la mer s'asseoit esgalemment.

L'on voit ioiier des ondes argentées,  
Qui contrefont vn humide cristal.  
Et quelquefois les vagues arrestées  
Font estimer, que tout soit de metal.

Comme vn viuier confiné dans ses marges,  
Les douces eaux n'ont ny flux, ny reflux.  
Mesme aduoüant leurs canaux assés larges,  
Leurs flots calmez ne se debatent plus.

Vn petit vent qui les flate, & les baize,  
Les fait voler d'un cresppe bien leger.  
L'onde s'escoule, & remonte à son ayze,  
Sans descouurir quelque prochain danger.

C'est vn plaisir de voir quelque nauire,  
Qui va s'il veut, en arriere, en auant;  
Le matelot tourne ainsy qu'il desire  
Le voile ouuert, pour prendre le bon vent.

Perfide mer, tu permets que les proües  
Fendent tes eaux, de leur musle d'airain.  
Les auirons, qui te frapent les ioües,  
Font escumer ton visage serain.

On penseroit que quelques dures lames

Eussent paué les sentiers de tes champs.  
 Car tout ton dos est plus batu de rames:  
 Que les gueretz par les coutres tranchans.

Mesme de peur que l'on ne coniecture,  
 Que tu bastis quelque traistre dessein:  
 Tu laisses voir les rocs, que la nature  
 Vouloit cacher, dans le plis de ton sein.

Qui iugeroit que cette claire glace  
 Fut à gouster vne amere liqueur?  
 Et que monstrant du verre sur la face:  
 Elle cacha des escueils dans le cœur?

Tout ausy-tot que la nef desanchrée  
 Se coule au sein de cette douce mer,  
 L'on se promet vne route sucrée,  
 Sans redouter ce qu'on aura d'amer.

Les auirons fendent l'onde de verre,  
 Les matelots paroissent tous contents,  
 L'on ne voit plus de maisons, ny de terre,  
 Mais ce bonheur ne dure pas long temps.

Incontinent apres les prisonniers d'AEole,  
 Qui sembloient appaizez, grondent dans leur geole,  
 Ils font rage de bruire, & choquent leurs rempars,  
 Et entrouurent le mur en cent diuerses pars.  
 Dechargez de liens, ils font trembler la terre,  
 Puis attaquent la mer, pour y faire la guerre.  
 Les esquifs arrestez par les auantcoureurs,  
 Sont le premier essay des suiuanes fureurs.  
 Legros vient ausy-tot, & la nef assiegée  
 Voit tous ses ennemys en bataille rangée.  
 L'esclau malheureux n'est point plus estonné,  
 Que ce vaisseau surpris, quoy qu'il soit condanné

A teindre



A teindre de son sang la gueule famelique,  
 Et le ventre cruel, d'un grand lion d'Afrique.  
 Tel est le paste effroy d'un marchand estrange,  
 Lors qu'au milieu d'un boys il se treuve en danger.  
 S'il pense soupirer pour sa bourse rauie:  
 Les voleurs inhumains luy disputent la vie.  
 Ainsy dessus cez eaux enceintes de malheurs,  
 Les nefz sont les passans, les vents sont les voleurs.  
 A leur cruel abord, la mer tout en alarme,  
 Tremble du triste effroy, de son prochain vacarme.  
 Les eaux changent de teint, & le cœur qui leur bat,  
 Est l'augure certain d'un estrange combat.  
 Mais si-tot que le sud souffle sur cette plaine,  
 Les nuages espaix, de son humide halaine:  
 Le nort glacé de froid luy presente un duel,  
 Et fait en le choquant un rauage cruel.  
 L'est & l'Ouest enflez de choleres extremes,  
 Meinent leurs escadrons, & combattēt eux mesmes.  
 La mer pour soustenir cet assault commencé,  
 N'a ny murs, ny rampars, comme on auoit pensé.  
 Voilà qu'elle se fend à la premiere charge,  
 Et faict voir en son sein quelque abysme bien large.  
 Un flot se roule icy, l'autre d'autre costé,  
 Selon le cours du vent, dont il est tourmenté.  
 On voit iusqu'à l'enfer, lors que l'abysme s'ouure,  
 Neptune iuge à mort les nochers qu'il descouure,  
 Et l'espoir d'engloutir quelque riche butin,  
 Luy fait authorizer cet orage mutin.  
 Cependant le vaisseau qui penche vers l'abysme,  
 Sert au dixiesme flot de tribut, & de disme.  
 Les vents le font gemir, les eaux le font pleurer,

*Attendant le destin qui le doibt enterrer.  
 Cet infame pourtraict me monstre à mō dommage,  
 Qu'en vn terme bien court la mer change d'image,  
 Puis que pour deuorer les vaisseaux desanchrez;  
 Elle fait iour aux vents, dont ils sont massacrez.*

*Mais tout ce discours de tempeste  
 N'est qu'un embleme curieux;  
 Vn sens bien plus misterieux  
 Git sous le fard, qui nous arreste.  
 Tethys princesse de la mer,  
 Je n'ay point voulu te blasmer,  
 Je tien ton empire pour iuste.  
 J'estime les vents sans courroux,  
 Et pour nommer vn prince doux:  
 AEole m'est autant qu'Auguste.*

*Je ne parle point, o Typhys,  
 De tes galeres vagabondes,  
 Quand premier tu fendis les ondes  
 De cette flotte que tu fis.  
 Me plaisant de viure sur terre,  
 Iamais l'eau ne m'a fait la guerre.  
 Je ne cognoy point ses cantons,  
 Et tous les comptes des Syrenes  
 Me sont des fables de douzaines,  
 Aussi bien que ceux des Tritons.*

*Je ne cognoy point les estoiles,  
 Je n'entend ny carte, ny nort,  
 Je ne sçay pas sortant du port,  
 Comment il faut rendre les voiles.  
 Ceux qui passent leur aage entier  
 A ce miserable mestier,*

Peuvent discourir de Neptune.  
 Mais s'ils choquent contre vn rocher,  
 Puis qu'ils l'ont esté rechercher:  
 Il ne puis plaindre leur fortune.

Cet ocean dont j'ay parlé  
 Ne veut rien peindre que ma vie,  
 Qui se voit tous-jours poursuiue,  
 Plus que cet element salé.

Je suis moy-mesme le nauire,  
 Qui glisse, qui tourne, & se vire,  
 Au gré de toutes factions.  
 Les vents qui font naistre l'orage,  
 En s'eleuans dans mon courage,  
 Sont mes mutines passions.

Cette miserable galere  
 Parmi ces ondes, & ce vent,  
 Experimente trop souuent  
 Trop de douceur, & de cholere.

O trop amers, & trop salez,  
 Les breuuages ensorcelez,  
 Que cette vie me me fait boire!  
 Son regne qui paroist si beau,  
 Seprecipitant au tombeau:  
 Porte aussy-tot la robe noire.

O vie! tu nous tends des coupes de douceurs,  
 Et des cheres delices.

Mesme pour nous trôper, la grace, & ses deux sœurs  
 Te donnent leurs seruices.

Les sotes voluptez sont les saincts des mortels,  
 Chacun les glorifie.

Mais le dueil oublié, ne treuve point d'autels,

Où l'on luy sacrifie.

Quand la rage d'amour met des flots, & des feux,  
Dans vn cœur qu'elle attache.

Les pieges aprestez ne sont point aperçeus,  
Car vn autre les cache.

Mais si pour se sauuer des ondes & du vent  
L'esprit reprend courage:

Le vice depité fait mieux voir que deuant  
Ses fraudes & sa rage.

Lors le foible forçat cognoist que ses forfaitts  
L'ont mis dans la tempeste.

Ses crimes qu'il gemit, sont comme vn peçant faix,  
Qui luy charge la teste.

Pleust à Dieu pour le moins, que l'esprit vicieux  
Fut esgal au forsaire!

Qui tombé dans la mer, demande encore aux cieux  
Vn ayde necessaire.

Auant que perdre espoir, il se sert de sa voix,  
Il implore le monde:

Mesme estant enfoncé, par trois ou quatre fois  
On le reuait sur l'onde.

Si le pauure pecheur sçauoit tendre les mains,  
Quand son malheur s'auance:

Les puissances des cieux, & celles des humains,  
Courroient à sa defense.

Mais comme vn aueuglé qui roule iusqu'au fond  
D'vne vieille citerne:

Il s'enterre tout vif, sous le mur qui se fond,  
Pour remplir la cauerne.

Ou comme vn qui s'enfonse, en pensant se ioïier  
Sur la glace peu forte:

S'il tasche à resortir, l'eau se vient renoüer,  
Et luy serre la porte.

Ainsy le malheureux qui se laisse emporter  
Dans le goufre du vice,

Treuue à peine vn amy, qui luy veuille prester  
Vn charitable office.

Helas tu vois, qu'en ce fatal rencontre  
Deux assassins taschent de m'attraper.

Si ie combas contre l'eau qui se monstre:  
Sans estre veu le vent me vient fraper.

Tu peux bien voir que l'onde, & là tempeste,  
Font au plusfort pour triompher de moy.

Desia les flots montent dessus ma teste,  
Ie vay couler sous les eaux que ie boy.

Helas tu vois que ma force lassée  
Va succomber sous vne double mort.

Et toutefois ta grace pourchassée  
Ne souffle point, pour me pousser au port.

Escoute donc, pendant que ie lamente,  
Regarde moy, sans tant faire prier.

Ie n'en puis plus, l'orage me tourmente,  
Les flots amers m'empeschent de crier.

Sans plus tarder, fay luire tes estoiles,  
Retire moy d'un combat si douteux,

Et ne permet, qu'ayant perdu mes voiles,  
Ie soufre encore vn naufrage piteux.

Tend moy les bras, redonne moy courage,  
Mon cher patron, tire moy de danger.

Ou te iettant toy mesme dans l'orage:  
Tien mon menton, pour me faire nager.

*Que la tempeste de l'eau ne me noye point, & le profond ne m'engloutisse point. Psal. 68.*

*Aug.  
Soliloq.  
c. 35.*

**C**ombien de temps doibs-je encore me voir miserable, poussé & repoussé violemment dans les flots de cette mortalité, criant apres vous Seigneur, & vous ne m'exaucez pas? Seigneur entendez, s'il vous plait, celuy qui crie à vous, & vous appelle *de cette grande mer*, & conduisez moy de cette tempeste, au port de la felicité eternelle. heureux, & bien-heureux tous les esprits, qui retirez du danger de cette mer, ont merité de paruenir à vous, *Seigneur Dieu, le port & haure d'assurance*. O vraiment heureux tous ceux, qui sont paruenus de la haute mer au bord, de l'exil à leur patrie, de la prizon au palais du Prince, iouyssans heureusemēt du repos qu'ils auoient desiré. Mais nous malheureux & miserables, qui parmy les bancs, les bourasques, & tēpestes de cette mer orageuse trainons sans art & sans cōduite, nostre nauire infortuné, & ne sçauōs pas, si nous pourrons en fin paruenir au port de salut.

*Aug.  
Soliloq.  
c. 37.*

Pere de misericorde, entendez les cris, & gemissemēt de vostre pauvre orphelin, tendez luy vostre main qui seule peut l'ayder, afin qu'elle me retire *du profond des eaux, & du lac de misere, & de la fange d'ordure*. de peur que ie ne perisse à la veüe des yeux de vostre misericorde, en la presēce de la pieté de vos

en-

entrailles. mais que ie me tire d'icy, pour aborder à vous, qui estes mon Seigneur & mon Dieu.

Car cette vie est vne haute mer bié estendue, au long & au large: & cōme en la mer vniuerselle, il ya diuers destroits, dont les vns sont esmeus d'vne sorte de tempeste; les autres d'vne aultre, cōme la mer Ægee, qui est souuent agitée des vents, celle de Sicille, qui precipite ses flots à cause du peu d'espace de son embouchure. Le Charybde du costé de Barbarie fait bouillir ses ondes à cause des bācs & des escueils qui y sont cachez, le pont est dangereux pour la grandeur & l'imperuosité des flots. L'ocean d'Espagne aussy dangereux, pour le deffaut des ports, & tout embarassé par l'ignorance des lieux, tellement qu'il est difficile de s'y bien conduire: ainsy quelques autres endroits de la mer sont dangereuses pour d'autres causes. Nous voyons que le mesme arriue en nostre vie, qui flotte incessamment sur la mer de ce monde.

Par le nom de nauires & des vaisseaux la vie transitoire des hōmes est aussy designée. cōme il est aussy escrit en Iob. *Mes iours se sont passez, comme des nauires qui portent des pommes.*

Et la nauire de nostre ame est pousée de ça & de là, parce que nous nous souuenons encore de l'excellēce du paradis, & souffrōs par la chair des flots importuns de tētatiōs.

*Chryf.  
hom. 82  
in Mat.*

*Rupert.  
l. 5. in c.  
8. Apoc.*

*Greg. l.  
9. mor.  
c. 24 in  
c. 9. Iob.*

*Ambr. pref. in 4. l. su- per E- nang. Luca. Chryf. hom. 33* Or qu'elle mer sçauroit on treuuer, qui soit plus entrecoupée que ce siecle? qui soit plus perfide, moins constāte, si profonde, ny qui soit si souuent battue des vents & des orages de tant d'esprits immondes?

Parce que cette vie flotte tous-jours, & se treuue perpetuellemēt dans la tempeste de diuers pechez, ou tentations qui la tourmēt, pour cela est elle apellée, comme nous le voyons escrit. *cette mer est grāde & spacieuse.*

*Hieron. epist. 1. ad He- liod.* Gardez vous bien de croire à tout, & de vous assurez de tout, encore que la mer vous rie, & qu'elle soit estendue cōme la face d'vn estang, encore que cet element couché se tienne si coy, qu'il semble mort, & que le soufle des vents le touche si doucement, qu'il en face seulement cresser la premiere toile; cette cāpagne raze a beaucoup de mōtagnes. Le danger est enclos au dedans, l'ennemy se cache là dedans. En ses tourbillōs, le Charybde de la luxure fait piroüetter le salut de l'homme, puis l'engloutit. Avec vn visage de pucelle la cōcupiscence flatte doucement, attire mignardemēt; c'est vne scylle qui se prepare, & se pare pour executer vn triste naufrage. Icy tous les caps, les haures, les bords, sont garnis de barbares; le diable est vn escumeur, de qui les brigantins sont chargez de chaines, pour enfermer les patures voyageurs qu'il pourchasse.

En ce siecle nous sommes dans vn grād deluge



deluge, où les flots & les vents nous battent de tous costez, il n'y a point de retraite fidele, nulle station assuree, nous n'auons endroit propre où nous mettre à la cale; on n'y voit ny terre, ny tronc de boys, où la colombe puisse mettre le pied, pour se reposer tant soit peu.

*Ambr.  
in ora-  
tionibus*

La multitude des cupiditez fait vne grande tempeste à l'ame, qui nauigeant dans son corps cōme dans vn destroit, est à tout moment trauersée, & hurtée de part & d'autre; tellement que le timon luy tōbe des mains, & la met au desespoir de pouuoir se cōduire, & gouverner heureusement.

*Ambr.  
Apolog.  
poster.  
pro Da-  
uid. c. 3.*

L'esprit humain est émeu d'autāt de vêts, qu'il souffre de tentations. Car bien souuēt la cholere le met hors de soy, quand la cholere se retire, vne sottie ioye succede en sa place; il est pressé des eguillons de la luxure, l'auarice qui le cuit, & fait bouillir son cœur du desir de posseder tout ce que la terre produit, l'embraze si fort qu'il meurt de soif; il faut donc boire en hydropique, & s'ē donner iusques à faire bāder, & creuer, le boucquin trop plein de mauuaise liqueur. l'orgueil souffle dās ses voiles, & les faict enfler, pour se pousser d'autant plustot contre l'escueil de perdition, & s'esleuer au hault des flots, où tout aussy-tot il se doibt enfoncer dans vne abyssme, où sa peur, & son peu de courage fait, qu'il s'abaisse sans necessité.

*Greg. l.  
II. mor.  
c. 23. in  
c. 13.  
Iob.*

*Aug.  
medit.  
c. 39.*

Voicy Seigneur, *Mes iniquitez sont montées, & sont creües plus hault que ma teste, & comme vn trop grand fardeau, elles se sont apezanties dessus moy.* & si vous (de qui le propre est de tous-jours pardonner, & d'auoir pitié du miserable) ne mettez la main de vostre Magesté dessous mon menton, ie suis contraint de menoyer miserablement, & de couler au fond de ces eaux.

*Pf. 88.* Vous commandez à la puissance de la mer, vous apaisez & mitigez le mouuement de ses flots.

*Amb. in  
Pf. 68.* C'est bien vn grand puy & bié profond, que la profondeur de l'iniquité humaine, quiconque tombera dedans ne scauroit faire vne petite cheute: c'est vn dāger grandement à craindre. Si vous voyez qu'vn homme ayt commis quelque iniquité, il est noyé dans vn puy. Or quand vous luy representerez son iniquité, & que vous l'en reprendrez; s'il dit, il est vray, j'ay peché, ie le confesse, le puy n'a pas refermé sa bouche sur luy. Mais quand vous luy entendrez dire: qu'ay-je fait de mal en cela: voilà qu'il defend son iniquité, il autorize sa malice. Le puy a refermé sa bouche sur ce meschāt. il faut qu'il perisse là dedans, sans treuuer issiie par où sortir.

*Aug.  
Soliloq.  
c. 35.* Es-poir du genre humain, Seigneur IESVS-CHRIST, vray Dieu, engédré d'vn vray Dieu nostre refuge, & nostre vertu, de qui la lumiere rayōne de loing sur nos yeux, entre tāt d'espaisses

d'espaisſes nuées, qui nous cachent le iour, entre tant de flots, qui nous battent ſur cette mer, où vous paroiffèz, comme vne belle eſtoile du pole, afin que nous ſoyons cōduits par voſtre clairté, & puiſſiōs aborder à vous, qui eſtes le port de noſtre repos. Gouvernez noſtre vaiſſeau de voſtre propre main, o Seigneur, avec le timon de voſtre croix, afin que nous ne periffions pas dans les flots, *que la tēpeſte d'eau ne nous ſubmerge point, que l'abyſme ne nous engloutiſſe point.* mais retirez nous de ces ondes avec le crochet de voſtre croix; ramenez nous à vous, noſtre vnique ſoulas, & noſtre patrō, que nos yeux baignez de larmes, & my-noyez dans les flots, ne vous perdent pas de veüe ; mais qu'ils nous voyent tous iours comme vne eſtoile matiniere, & cōme vn ſoleil de iuſtice, luiſant au port de noſtre celeſte patrie, & nous attendant à bras ouuers, pour nous recevoir. Exaucez nous, Seigneur Dieu noſtre ſalutaire, eſperance de tous les endroits de la terre, & de tout l'eſpace de la mer. No<sup>s</sup> flottōs, & ſommes balottez ſur vne mer turbulēte; vous eſtes tout droict au bord, & regardes les dangers qui nous affligent. *ſauuez nous en faueur de voſtre nom.* Donnez nous cette grace, o Seigneur, de ſi biē tenir le milieu entre la Scylle & le Charybde, entre le trop & le peu, qu'ayant euité l'vn & l'autre de cez deux dangers, nous puiſſions en fin ſurgir heureuſemēt au port de voſtre gloire.



*Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me,  
et abscondas me donec pertranseat furor tuus? Job. 14.*

## XII.

Qui fera celuy qui me donnera cela, que tu me defendes en enfer, & que tu me caches iusques à ce que ta fureur soit passée. *Iob. 14.*

**Q**ui me pourra donner sous la retraite seure  
D'un cachot biẽ obscur vn toiẽt pour me loger?  
Vn toiẽt, de sous lequel ie me sauue, & m'asseure  
De ton feu deuorant, qui vient tout rauager.

Helas! toutes les fois que ma triste memoire  
M'exprime le pourtrait de ton aspre courroux:  
A peine puis-ie voir vne grotte assés noire,  
Afin de m'exempter de si terribles coups.

Ie recherche pour lors, aux ombrageux repaires  
Des plus noires forets, les coings plus escartez;  
Et les antres laissez aux bestes solitaires,  
Sont les lieux plus plaisãts, où mes yeux sont portez.

Ie desire aussy-tot, que ma teste timide  
S'enfonse dans la terre, & ne paroisse plus.  
Ie souhaite vn rocher de l'element liquide,  
Et myrongé des flots, pour m'y tenir reclus.

Ie prie de bon cœur, que quelque mont me couure  
Sous le sein cauerneux, de son obscur plancher.  
Que le ventre foüy d'un cimetiẽre s'ouure,  
Afin qu'y deualant, ie m'y puisse cacher.

Ou bien pour éloigner cette triste fortune,  
Ie demande logis dans les grottes des eaux,  
Ie veux estre habitant des maisons de Neptune,

*Viuant*

*Viuant dans vn rocher, où chopent les vaiſſeaux.*

*Je voudrois rencontrer quelque noire demeure,  
Où iamais le ſoleil, ny la lune n'eut luit.*

*Ou bien auoir treuueé, pour retraitte plus ſeure,  
Ton foyer tenebreux, o tenebreuſe nuit.*

*Alors qu' avec l'effort de ſon ire animée,  
Iupiter ébranlant les globes étoilez,  
S'appreſte pour ietter de ſa main allumée,  
Les traits trois fois pointus, ſur les champs de ſolez.*

*Afin que le carreau d'vne horrible tempeſte,  
Ne donne au voyageur quelque triſte mechef:  
S'il a peur de ce coup, qui menaſſe ſa teſte,  
Il ſe fert du laurier, pour ſe ceindre le chef.*

*Mais lors que tu brandis tes dards eſpouuētables,  
Et tes rouges carreaux, avec vn bras guerrier:  
Ces feüillages vantez ne ſont pas ſecourables,  
On ſe fournit en vain de bouquets de laurier.*

*L'ombrage plus obſcur de la foreſt plus ſombre  
Ne nous ſçauroit cacher, d'vn ſi luiſant eſclair.  
A tez yeux penetrans ſe deſcouure tout ombre,  
Et dans toute foreſt, touſiours ils voyent clair.*

*Celuy qui le premier cueillit pour ſon dommage  
En vn arbre fatal, vn fruit ſi cher vendu,  
Penſoit eſtant caché ſous vn eſpais feüillage  
D'vn arbre bien couuert, eſtre bien defendu.*

*Mais ſi-toſt qu'il ſentit, que la Deité prompte  
S'approchoit de l'endroit, qui le tenoit caché:  
En deſcourant ſon faiët, il ſe couurit de honte;  
Et ſe monſtra ſoy meſme, auant qu'eſtre cherché.*

*Le ventre ſpacieux, les entrailles affreuzes,  
D'vn antre qui ſ'auance en cent diuerſes parts,*

Où les creux frequentez des bestes monstrueuses,  
Ne peuuent rien aider, pour tromper tes regards.

Cet antre où les lions changerent de courage  
Pour le ieune Medois, auquel ils furent doux,  
Redonnant aux lions leur naturelle rage,  
Receut les Chaldeans, & les deuora tous.

Les destroits cauerneux, & leurs replis sans nom-  
Ne sont pas bien couverts, afin de me celer. (bres,  
Les sepulchres plaâtrez, tristes maisons des ombres,  
Ne me retiendront pas si tu viens m'appeller.

Musé sous le cachot d'une cauerne obscure,  
Loth se vit descouuert en ce morne seiour.  
Mesme le sang d' Abel dessous la sepulture,  
Se plaignit de Caim, & mit son crime au iour.

Continuant vn peu dedans ces sacrez termes,  
Ie voy Ionas trompé, par la mer qui le prend.  
La balaine luy fait des promesses peu fermes,  
Et faignant le cacher, elle mesme le rend.

Cet estranger animal, qui dans ce ventre large  
Engloutist pour vn temps Ionas espouuenté,  
Ne peut garder ce faix, son ventre s'en descharge,  
Vomissant ce Ionas, contre sa volonté.

La foy de l'océan, c'est vne foy de verre,  
Qui glisse comme l'onde, & change au gré du vent.  
Qu'est ce que l'ode cache, & qu'est ce qu'elle enferme,  
Sous vn front de cristal, qu'on n'aille aperceuant?

La foy des monuments & des sepulchres mornes,  
Ne tient rien d'asseuré sous des marbres polis.  
Les tertres des tombeaux sont des visibles bornes,  
Afin de deceler les os enseuelis.

La foy des antres creux, & des noires cauernes,

Enceintes

Enceintes de rochers, est de mesme façon.

Leurs destroits reculez, & leurs secrets internes,  
Se descouurent souuent, avec leur propre son.

La foy d'un boys muet, celle d'un verd feüillage,  
Ou d'un taillis touffu, n'est pas seure pour moy.  
Tous deux chāgēt de face, ainsy qu'ils chāgēt d'aage,  
Et la feüille, & le bois, n'ont qu'une mesme foy.

Toy seul, o mon Sauueur, peux garantir ma teste,  
Ou bien me releguer en des lieux assurez.  
Iusqu'à ce que les traits, que ta iustice apreſte,  
Soient remis au carquois, dont tu les as tirez.

Qui sera' celuy qui me donnera cela, que tu me defendes en enfer, & que tu me caches iusques à ce que ta fureur soit passée? Iob. 14.

*Pf. 138.  
Aug. in  
hunc  
locum.*

**O**V iray-ie pour ne point rencontrer vostre esprit? où m'en fuiray-ie pour estre caché de deuant vostre face? quelle terre de franchise voudra retirer celuy qui s'en est fuy de la iustice de Dieu? les hōmes qui reçoient les fugitifs, auant que de les prédre tout à fait en leur protection, leur demandēt à qui ils sont, & pour quelle cause ils fuyent: s'ils entendent que quelqu'un soit seruiteur de quelque Seigneur moins puisāt, ou d'un homme de vulgaire condition, alors sans crainte, ils le reçoient, & disent en leur cœur: cet infortuné n'a pas un maistre qui  
soit



soit si puissant , qu'il soit à craindre , quand mesme il viendroit rechercher son fugitif. Mais quand on leur fait entēdre, que le refugié s'en est fuy de la maison de quelque grand Seigneur , ou bien ils ne luy veulent point donner de frāchise, ou s'ils la donnēt, c'est tousiours avec vne grande crainte, par ce qu'un homme puissant ne peut estre deceu . Ou Dieu ne se treuve-il pas? qui peut tromper Dieu? qui est celuy que Dieu ne voit pas? qui est celuy que Dieu respectera, & n'ozera luy redemander son fugitif ? où ira-il donc ce malheureux, pour fuyr de deuant la face de Dieu? il se tourne de costé & d'autre, comme s'il pouuoit trouuer vn lieu propre à sa fuite. *Si ie monte au ciel, vous estes là, si ie descens dans l'enfer, encore me treuuez vous.* Si ie m'esleue trop , voilà tout incontinent que vous me rabaissez ; si ie me cache, vous me cherchez & treuuez aussy-tost . où iray-ie donc, afin que ie m'escarte de deuant vostre face? que feray-ie, afin que vostre cholere ne me puisse nuire? Voicy ma derniere resolution , ie m'enfuiray ainsy de deuant vostre face, i'eschaperay ainsy de deuant vostre esprit, de vostre esprit de rigueur, de vostre face de vengeance; ie m'enfuiray dōc, & cōment? *si ie reserre & rassemble toutes mes plumes, & si i'habite aux extremittez, au fond, au plus profond de la mer.* mais sera biē chose admirable, si ie ne rencontre pas dans la mer , celuy  
qui

qui me peut treuver dans l'enfer mesme.

*Hieron.* Malheur à vous autres, qui estes profonds dans le  
*l. 9. in c.* cœur, pour cacher vos conseils au Seigneur, de qui les  
*29. 1. sa.* œuvres sont en tenebres, & qui dites, qui sera ce qui  
 nous verra? qui nous cognoit maintenāt? pour ce-  
 la pésent ils, que Dieu ne sçache riē de leurs  
 cōseils, par ce qu'ils font leurs œuvres en te-  
 nebres, & qu'ils disēt, qui nous voit? & qui nous  
 cognoist? sans se resouuenir de ce qui se dit à  
 Dieu, les tenebres ne serōt point obscurcies par vous,  
 la nuit sera illuminée comme le iour, & ses tene-  
 bres seront comme sa lumiere.

*Ambr.* Considere celuy de qui Syrach dit en l'Ec-  
*l. 1. de* clesiastique: Homme qui transgresse en son liēt, di-  
*inter-* sant en son ame: qui me voit; les tenebres m'enui-  
*pellat.* ronnent, & les paroirs me couurent, qui dois-ie plus  
*Job c. 3.* craindre? cestuy cy pense n'estre pas veu de  
 celuy qui voit tout; & qui croit les tenebres  
 bien fidelles pour receler ses meschantes a-  
 ctions, il met vn ombrage au deuant de soy,  
 mais en vain pense il estre biē à couuert, puis  
 que l'œil de Dieu plus luizant que le soleil,  
 descouure toutes choses cachées, esclaire les  
 tenebres, & penetre l'interieure conscience  
 du cœur, & recognoit tout, haut & bas. Que  
 celuy là donc est bien vain, qui pēse estre as-  
 seuré dans les tenebres, ne pouuant euiter la  
 lumiere, qui luit en tenebres, & que les tenebres ne  
 peuuēt comprendre. il est attrapé comme vn fu-  
 gitif & mauuais mercenaire; il est cogneu a-  
 uant qu'il se cache, par ce que toutes choses  
 estoient

estoyent desia cognues du Seigneur, auant qu'elles fussent, non seulement les choses faites, mais celles aussy qui deuoyent estre faictes par apres.

Adā & Eue deceus par cette erreur, entédās le bruit des pieds de Dieu, qui se pourme-  
noit par le paradis, se cacherēt so<sup>9</sup> vn arbre. Doncques apres la faute, le premier homme est treuue caché sous les arbres. Ainsy vous entédez qu'Adā se cache, aussy-tot qu'il cognoit que Dieu est present, qu'il voudroit n'estre point treuue, quoy que l'ō le cherche, & qu'il est appellé de Dieu par vne voix qui mordoit l'affectiō de ce fugitif, quand il disoit: *Adā, où es tu?* c'est autāt que s'il eut dit, pourquoy te caches tu? pourquoy fuis tu maintenant celuy que tu desirois de voir? Tant est grief le repētir apres la coulpe, que sans iuge, & sans tesmoing, la conscience se punit elle mesme, desire de se voiler, & n'estre pas veüe, & toutefois elle demeure tousiours nue & descouuerte aux yeux de Dieu.

Adā, Adā, où t'ont mené tes pechez? pour te faire fuyr Dieu, que tu cherchois aupar auāt. cette crainte est vne confessiō de faute; cet-  
tē cachette vne preuarication, pour penser inutilement euitier la presence de ton iuge.

Cain aussy par vne mesme folie, estimoit que Dieu fut ignorant, & moins clairvoyāt qu'il n'est, disant, *si vous me chassez auiourd'huy,*

*ie me cacheray de vostre face.* Et par Amos il est

M

*Hiero.*

*l. 9. in*

*c. 29.*

*Isaia.*

*Greg. l.*

*33. mo-*

*ral. c. 3.*

*Ambr.*

*l. 2. de*

*pœnit.*

*c. ult.*

*Ambr.*

*l. de pa-*

*radysso,*

*cap. 14.*

*Hier. l.*

*9. in c.*

*dit 20. Isa.*

dit des impies & pecheurs; s'ils s'enfuyent, & se cachent de mes yeux, au profond de la mer, là ie commanderay au dragon, & il les mordra.

*Chryf.  
hom. de  
Iona.*

Et toy Prophete Ionas, où t'en fuis tu? n'as tu pas ouy ce que dit David? où iray-ie de deuant vostre esprit? où fuiray-ie de deuant vostre face? En terre? mais la terre appartient au Seigneur, & toute sa plenitude. Au ciel? ie cognois que vous estes encore là. Dans la mer? vostre main s'estéd encore, & se plonge iusques au fond d'icelle. A peine Ionas estoit il entré dans le vaisseau, que les eaux se troublét, les flots se souleuent, les gouffres s'ouurent à geules beantes, à force d'ondes qui se dressent comme montaignes, on voit par fois le fond & le sable: & comme vn fidelle seruiteur, poursuiuant vn meschant esclaué qui s'en est fuy, apres auoir troussé les plus belles hardes & precieux ioyaux de son maistre, il insiste, & presse cõtre les receleurs du larcin & du larron, & ne cesse point qu'il ne l'ait representé à son Seigneur. ainsy la mer, recognoissant son compagnon de seruage, sans employer les forces, & la defféce d'autruy, sans demander ayde à personne, mais esmeüe par sa propre vertu, demande qu'il soit rendu tout incontinent, & ne veut entendre à aucune composition, qu'apres l'auoir reçeu.

*Pauli.  
carm.  
ad Cy-  
theriũ.*

Car celuy qui auoit pensé, qu'il pourroit s'esloigner de Dieu par la mer, & qu'vn nauire

uire

uire le receleroit fidellement, s'abuzo bien fort. aussi-tot ce maladuzé fut englouty dans les entrailles d'une grande & terrible beste, pour y sentir que son iuge le treuvoit, & se treuvoit par tout. O digne prison du sainct fugitif de Dieu! voylà qu'il est pris par la mer, en la protectiõ de laquelle il s'estoit mis; deualé dans le ventre spacieux de ce grand monstre d'animal, il est arresté dans vne prison viuante. Ietté de la mer il perit, & nage sous les ondes, hoste des eaux, & bāny de la terre. il va & vient dans la cauerne de ce corps espouventable, coupable tout ensemble, prisonnier & libre.

*Entre dans la pierre, cache toy sous la terre que tu as foüy pour cet effect; retire toy si tu peux, de deuant la face de la crainte du Seigneur, & de deuant la gloire de sa Magesté.* Isai. 2.

Car si quand le ciel est soudainemēt couuert d'un espaix ombrage, & que la clairté du soleil est ostée à nos regards, si pour nostre humilité, les nuées aussy-tost produites, menaçēt la terre d'une grande rauine, si les elemēts sont esmeus comme ils ont de coutume en telle occasion, & que les tonnerres grondans parmy l'air, semblent rouler & se tourner en rond sur nos testes, & si pendant tout cela les esclairs drus & menus entre-coupez, nous battent la veüe, & nous esbloüissent par vne lumiere espouventable, (encore que tout cela se face bien souuent

Tom. 9.  
Hiero.  
ep. ad  
amic. in  
scientia  
diuina  
legis.

par coustume, & disposition naturelle) nous sommes tous esperdus, nous tremblottōs & frissonnōs de crainte, nos cheueux se herissent, vne froide sueur nous baigne la face toute pasle ; nous voylà prosternez à terre; nous pozōs nostre orgueil, & baissions la teste, pour attendre la fin de cet orage. misera- bles que nous sommes, que ferons nous en cette iournée, quād le ciel esbranlé, ne sçau- ra de quel costé pancher? quand avec des le- gions d'Angez armez, le Seigneur paroistra tout de feu; quand les estoiles tombant d'en haut, le soleil se chāgera en tenebres, & que la lune sera teinte de sang? quād les montai- gnes se fondront comme de la cire; quād la terre sera toute embrazée, & que les fleuves seront taris, que les mers se secheront, & que contre la nature des choses, ayant par vn ar- rest diuin, cōsumé toute l'humeur, le feu ne fera plus bouillir les eaux , mais rostira les cailloux , & le sable, qui se treuve au fond? Quand les pecheurs diront aux *montaignes*, *tōbez sur nous, & aux colines, couures nous*. Quād les hōmes apellerōt la mort, & qu'estāt apel- lée, elle refusera de venir. Quād les dangers serōt tournez en desirs, & que les hōmes cō- uoiterōt, & demanderōt avec grāde instāce, tout ce qu'ils ont tousiours hay & fuy.

*Aug. in* Seigneur, *soyez moy Dieu de protection, soyez*  
*Pf. 30.* *ma maison de refuge, ouy Seigneur, soyez seul*  
*mon refuge, & mon protecteur. Oū m'en*  
*fuy-ic*

fuy-ie? En quel lieu puis ie fuyr pour estre asséuré? à quelle montaigne? à quelle couuerture bié munie? en quelle forteresse m'effirmeray-ie? de quel mur me deuray-ie réparer? quelque part où i'aille, ie me poursuis moy mesme: car quelque chose que tu vueilles fuyr, tu le peus faire, o hōme, excepté de fuyr ta consciēce qui t'accōpagne par tout. Vous serez dōc ma maison de frāchise, o Seigneur, & ma sauuegarde, ie m'en fuys vers vous, pour y estre en seureté; car si ie m'en fuys de vous, deuers qui me retirera y par tout où i'iray, vous y serez pour me treuuer; si vous estes fasché, vous me treuuez pour me punir; si vous estes appaizé, vous estes present pour m'ayder: le mieux que ie scaurois donc faire, c'est de courir deuers vous, & vous chercher, non pas courir loing de vous, & vous fuyr; esclauē, qui que tu sois, si tu veux fuir cethomme qui te commande, & est ton Seigneur, tu te retires en quelques lieux où ton maistre n'est pas. pour éuiter la recherche & la cholere de Dieu, va te ietter entre les bras de ton Seigneur: car tu te tromperas & feras perte de tes pas, si tu t'enfuis de deuant la face de Dieu. Toutes choses sont presentes, nues & descouuertes aux yeux du tout puissant.



*Nunquid non paucitas dierum meorum finietur  
breui? Dimitte ergo me ut plangam paulu-  
lum dolorem meum! Iob. 20. 13.*



## XIII.

Le petit nombre de mes iours ne serat-il pas de brief finy? laisse moy donc, que ie plaigne vn petit ma douleur? *Iob 10.*

**S**era ce ton intention,  
 Qu'adioutant à ma courte vie  
 Vne petite portion,  
 Je sois regardé de l'enuie?  
 Je recognoistrois ta faueur,  
 Et t'appellerois mon Sauueur,  
 Si voyant mon iour qui se passe:  
 Il t'eust pleu d'arrester le temps,  
 Et me donner encor l'espace  
 De cinq, de dix, ou de vingt ans.

Mais aux filets de mon seiour  
 Ioindre vn peu d'estoupes pourries:  
 Il me semble que c'est vn tour,  
 Plein de beaucoup de mocqueries.  
 Si peu de temps m'est accordé,  
 Qu'apres l'auoir bien regardé,  
 J'en mesprize le benefice.  
 Et ne sçaurois plus me passer,  
 De demander, quel artifice  
 T'induit si fort à me presser.

Il semble que ie sois esgal  
 A quelque enfant, qui vient de naistre,  
 Et paruient au terme fatal,  
 Auant qu'il puisse rien cognoistre.

Le traict feroit il pas raillard,  
Si l'on l'apelloit vn vieillard?

Par ce que la prompte nature  
L'ayant produit au despourueu,  
Le reporte en la sepulture,  
Si-tot que sa mere l'a veu.

L'on m'a bien souuent racompté,  
Qu'il se treuve quelque vermine,  
Qui commence en vn iour d'esté,  
Et le mesme iour se termine,  
L'aurore distillant ses pleurs  
Sur les petits boutons de fleurs,  
Les mene à leur adolescence.  
Et quoy qu'on ne les haste pas:  
Le mesme iour de leur naissance  
Deuiet celuy de leur trespas.

Lys petit enfant au matin,  
Poussant encore vn tendre germe,  
Lys au milieu de ton destin,  
Quand le iour est emmy son terme:  
Tu te fais vieil venant la nuit,  
Vn iour t'esleue, & te destruit,  
Te voit enfant, & te faict homme,  
Et ce iour qui t'a faict si beau,  
Veut qu'auant le soir on te nomme  
Vn vieillard pres de son tombeau.

Au moins si les iours alentis  
Auoyent quelques roües gastées,  
Si leurs moments mieux repartis,  
Rendoyent les heures moins hastées:  
Les vermisseaux auroyent loisir

De chanter avecque plaisir,  
 Nous auons autant vescu d'heures;  
 Le lys nouvellement ouuert  
 Se diroit, auant que tu meures,  
 Vante toy d'auoir esté vert.

Mais sans espoir d'aucun retour,  
 Le temps vole d'une aïlle forte,  
 Les heures qui forment le iour  
 Se poursuiuent de mesme sorte.  
 Comme vn torrent impetueux,  
 Dont le debord tumultueux,  
 Ne remonte point à sa source:  
 Les ans courent apres les ans,  
 Et dans cette eternelle course  
 Les futurs chassent les presens.

Afin de faire son quartier,  
 Vne saison coule sur l'autre;  
 Nous n'auons point de moys entier,  
 Que nous deuions apeller nostre.  
 Car depuis qu'un iour est venu,  
 Il ne peut estre retenu.  
 Vne heure roule comme vne onde,  
 Dont le flus n'a point de reflux;  
 Car celle qui vient d'estre au monde  
 Se passe, & ne retourne plus.

Le temps de soy-mesme enuieux  
 Chasse les moments de son estre,  
 Les ieunes ainsy que les vieux  
 Meurent, quand ils viennent de naistre.  
 Luy mesme se fuit, & se suit,  
 Ainsi que le flambeau qui luit,

Et se consume dans sa flame,  
 Sa cire luy sert d'aliment,  
 Son boys de corps, sa clairté d'ame,  
 Et sa cendre de monument.

Ainsy volant à son trespas,  
 Et voulant vague dessus vague,  
 Ce temps qui ne s'arreste pas,  
 Se courbe en rond comme vne bague.  
 Aussy tot qu'un siecle est passé,  
 Vn autre siecle commencé,  
 Tourne par les mesmes ornieres,  
 Les cheuaux vont comme le vent,  
 Et tous-jours les roües dernieres  
 Chassent celles qui vont deuant.

Les Poëtes à mon aduis  
 Vouloient depeindre ce mystere,  
 Dedans le fabuleux deuis  
 Des enfans mangez de leur pere.  
 Car le temps qui deuore tout,  
 Ne treuve iamais tant de goust,  
 Que quand il ronge le temps mesme.  
 Il ne peut naistre sans courir,  
 Et courant de vitesse extreme,  
 Il se fait aussy-tot mourir.

L'heure mange les iours plus longs,  
 L'on voit les habiles iournées  
 Galoper dessus les talons  
 Des mois, qui chassent les années.  
 A la fin du douziesme mois,  
 L'an qui se retreuve aux aboys,

Court à son tombeau nécessaire.  
 Ainsy l'an, les moys, & les iours,  
 Font chanter leur anniuersaire,  
 A d'autres qui naissent tous-jours.

Sans donc auancer mon malheur,  
 Donne moy seulement vne heure,  
 Afin que sentant ma douleur,  
 Je crie, ie sousspire, & pleure.  
 Je ne requiers pas ce loisir,  
 Pour le consumer en plaisir:  
 Ce iour est trop mal propre à rire.  
 Je n'ay resolu d'employer  
 Le peu de temps que ie desire:  
 Fors qu'à me plaindre, & larmoyer.

Larmes coulés donc vitement,  
 Puis que vous estes mon refuge,  
 Noyez ma crainte, & mon tourment,  
 Dans les flots de vostre deluge.  
 Mes mains arrachez mes cheueux,  
 Battez mon sein comme ie veux,  
 Et l'entamez d'un ongle croche,  
 Si vous auez quelque amitié:  
 Ne craignez point qu'on vous reproche,  
 D'auoir eu si peu de pitié.

Larmes coulez, mains tempestez,  
 Rendez ma poitrine plus mole,  
 Pendant que vous vous arrestez,  
 Le peu que j'ay de temps s'enuole.  
 Mes larmes coulent à grands flots,  
 Je sens redoubler mes sanglots,

*Mes prieres sont accordées,  
I'ay sçeu soupirer, & penser;  
Souspirs, & larmes débordées  
Vous pouuez maintenant cesser.*



*Le petit nombre de mes iours ne serat-il pas de brief  
finy? laisse moy donc, que'ie plaigne vn petit  
ma douleur. Iob. 10.*

**Q**ue treuve-on en ce mode qui soit stable? que voit on qui soit perpetuel? escoute la voix d'un certain venerable personnage: *Le temps de ma vie, dit-il, a esté plus leger que les courriers.*

*Chryf.  
ep. ad  
Theod.  
Mon.  
tom. 5.*

Car aussy-tot que l'homme eut peché, l'éternité fut changée en mortalité, sa vie fut limitée à neuf cés ans, ou quelque peu plus. depuis le peché, se rengregeant, & s'empirât tous-jours, cette vie a esté racourcie, dans vn terme beaucoup plus court.

*Hieron.  
ep. 21.  
ad Paul.  
am.*

*Les iours de l'homme sont briefs, le nombre de ses  
moy est escrit en vos registres; vous luy avez consti-  
tué des bornes, qui ne pourront être surpassées.*

*Iob 14.*

Pourtant, celuy là seul me semble bien entendu, & veritablement soigneux de viure, qui considerant la briefueté de cette vie presente, n'en regarde pas l'usage, & la commodité, mais la terme & le but: afin que son issue luy face voir, que le contentement est bien petit d'une chose, que l'on ne peut regarder qu'en passant, & sans s'arrester. A ce propos Salomon a dit: *Si l'homme a vescu plusieurs années, & s'est donné du bon temps en toute sa vie, il doit se souuenir du temps des tenebres, & des iours de l'éternité, lesquels estans*  
*arriuez,*

*Greg. l.  
9. mor.  
c. 44. in  
c. 10.  
Iob.*

*arrivez, tout ce qui sera passé, sera repris de vanité.* Quand donques la coulpe tente l'esprit, l'ame doibt necessairement pour son bien, regarder la briefueté de sa delectation, de peur que l'iniquité ne la rauisse, & ne la traine dans vne mort viuante; estant tres-asseuré, que cette vie mortelle, court & galope continuellement à sa fin.

*Greg. l. 7. mor. c. 20. in s. 6. Job.* Souuent aussy pendant que la briefueté de cette vie presente est aymée, comme si nous estions assurez de sa perseuerance; l'ame perd l'espoir, & le desir de l'eternité, & se complaizant aux choses presentes, est incessamment rebatue des ombres, & brouillards efroyables de son desespoir.

Mais les saincts Personnages, parce que sans cesse ils regardét la briefueté de la vie, ils viuent, comme s'ils mouroient chaque jour, & se preparent d'autant plus solidement, à la possession des biens perdurables, parce qu'ils preuoyent la fin des choses passageres, & par vn sage mespris, les estiment autant qu'un rien. Ainsy le Psalmiste, voyant que la vie du pecheur se passe par vne course legere, dit: *Encore vn peu, & le pecheur ne sera plus.* puis dit encore vne fois. *L'homme est come le foin & ses jours ausy.* & Isaie. *Toute chair est foin, & toute sa gloire comme la fleur d'un champ.*

*Aug. in Ps. 102.* Que l'homme aduize bien ce qu'il est, & qu'il ne soit point orgueilleux. *L'homme n'est que du foin, ny ses iours ausy.* Qu'est-ce que le foin



foin a dequoy s'enorgueillir? il fleurit pour vn peu de temps, aussy-tot apres il se seche. Pourquoi le foin est-il si superbe? il est verd au matin, & ce printemps ne dure que iusques à midy, quand le soleil le fait transir, & se rider; *l'homme fleurira, comme la fleur d'un chāp.* Que les fleurs se flettrissent, & le passent en peu de temps! & c'est ce qui paroît de plus beau aux herbes. Ce qui est fort beau, se passe, & tombe aussy fort promptement. *Toute chair est foin.* Et la clairté de la lumiere est comme la fleur de foin, le foin s'est seché, & la fleur est tombée.

*Il sort quasi comme vne fleur, & bien-tot apres* Iob 14<sup>r</sup>  
*est foulé aux pieds, comme elle.*

Car que sont ce, que les hommes nez en ce monde, si non des fleurs en vn chāp? estédons les yeux de nostre cœur, sur toutel'estédue de ce monde present, & nous voirós qu'il est plein d'autant de fleurs, qu'il porte d'hōmes, tellement que la vie dans la chair est la fleur au foin. Car à guize d'une fleur, l'hōme sort de la terre, puis paroît soudainemēt en public, aussy-tot apres la mort qui le pré d, le reiette en la terre dont il est sorry. La verdure de la chair nous mōstre, & nous fait paroître; mais la secheresse de la poudre nous retire, & nous fait euanouyr. n'estans rien, il sembloit que nous fussions vne fleur, à laquelle nous n'auós rien de plus séblable, sinon que nous sechons & flettrisons tout ainsi qu'elle.

Mesme

*In idem*

*c. 14.*

*Iob*

*Greg.*

*Isidorus* Mesme nous durons si peu, qu'il y a fort  
*Clarius* petit difference entre nous & ces bestioles,  
*orat. 10* qui selō que l'on racōpte, naissent aupres du  
*de mōte* fleuve Hypanis, qui coulāt du costē de l'Eu-  
 rope, se descharge dans la mer Euxine; ces  
 petits animaux naissent, & meurent en vn  
 mesme jour: comme dōcques celuy d'entre  
 eux qui meurt enuirō les trois heures apres  
 midy, se pourroit nōmer vn vieillard, & ce-  
 luy qui dureroit iusques au soleil couchant,  
 seroit tenu pour decrepitē, principalement  
 au iour du solstice; de mesme, si nous confe-  
 rons le plus lōg eage de l'hōme avec l'eter-  
 nitē, nostre vieillesse ne fera que d'vn jour,  
 voire mesme se treuera de beaucoup plus  
 courte que celle de ces petits vermisseaux.

*Nazia.*  
*in prec.*  
*ad vir-*  
*gines.*  
*Aug. in*  
*Pf. 38.*

Car dites moy, qu'est-ce que cette vie mor-  
 telle, & subiette aux destinēes, peut auoir  
 qui merite d'estre estimē lōg & perdurable?  
 Tenez vous ce jour present? si vous l'auiez  
 tenu, vous tenez celuy d'hier, & celuy d'au-  
 jourd'huy, mais ie ne tiens pas celuy d'hier,  
 dites vous, par ce qu'il n'est desja plus, quāt  
 à celuy d'aujourd'hui, auquel ie suis, & qui  
 est avec moy, ie le tiens. Est il ainsy que vous  
 le dites? tout ce qui s'est passē du jour pre-  
 sēt depuis le point du jour, vo<sup>9</sup> est eschapē.  
 ce iour icy n'at-il pas commencē à sa pre-  
 miere heure? & dōnez la moy cette premie-  
 re heure, dōnez moy la seconde; car je croy  
 qu'elle s'en est aussy enuolēe. ie vous  
 don-

donnera la troisieme, repondez vous, car peut estre maintenât que nous discourôs ensemble, nous en sômes à cette heure là. Vous voyez d'oc assuremêt quel iour il est, que le present est à la troisieme heure, que vous ne pouuez d'oner que cette heure, & que la d'onnant vous ne donnez pas vn iour, mais seulement vne heure. Toutefois encore ne vous veux-je pas accorder, que vous puissiez me donner cette troisieme heure, si nous l'auôs passée; ie vous presse donc seulement de la donner, pendant que vous croyez qu'elle soit presête. Car si des ja quelque partie d'icelle est passée, & si l'autre partie doit venir apres, vous ne pourrez me rien d'oner; le passé non, parce qu'il n'est plus; l'aduenir aussy peu, parce qu'il n'est pas encore. Que me donnerez vous donques de cette heure qui s'acheue? que m'en donnerez vous? quel temps treuveray-je assez arresté, pour auoir le loisir de dire, il est? pendant que vous dites ce seul mot est, certes c'est vne syllabe, c'est vn momêt, pour le moins, en ce seul de voix vous iettez trois lettres, vous n'arriuez pas à la secôde lettre de ce mot, que la premiere ne soit acheuée; la troisieme ne sonnera point, qu'aupres que la seconde sera passée. Que me donnerez vous de cette seule syllabe? & vous tenez les iours dites vous; vous qui ne tenez pas vne syllabe; toutes choses sont rauies, & violément entraînées par les momêts, qui volêt outre toutes

limites. Le torrent des choses coule sans ressource. Ces iours icy ne sont donc pas, ils s'en vont quasi plustot qu'ils ne viennent; & quand ils viennent, ils ne peuuent s'arrester. Ils se ioignent, ils se suiuent, & ne se tiennent pas.

*Iob 7.* Pardōnez moy Seigneur, car mes iours ne sont riē.

*Greg. l. 8. mor. c. 20. in Iob.* Partant les sainct̄s personnages voyent & iugent bien, que les iours de cette vie presente ne sont rien, parce qu'ils attachent les yeux de leurs esprits esclaircis à la consideration de l'eternité.

*Hier. l. 11. in c. 40. Is.* Nous croiſōs & decroissons par les moments des heures, & ne demeurons pas en vn estat. mesme ce que nous parlons, dictōs, & escriuons, s'en vole, & fait descroire la portion de nostre vie. qui a long temps esté enfant, deuiet soudainement garçon, le garçon se fait homme, & courant ainſy cōtinuellement à la vieillesse passe sans arrest, par des espaces incertains, changeant, tournant, & se mouuant tous-jours. voilà qu'il se treuua vieillard, auant qu'il ayt eu loisir de s'estonner, qu'il n'est plus ieune, comme il s'est veu.

*Aug. l. 7. de Ciuitate Dei c. 10.* En fin, tout le temps que l'on vit, se doit deduire & rabatre, de celuy que l'on auoit encore à viure, il se fait chacun iour moindre, & ce qui reste descroit de moment à autre; en sorte que tout le tēps de cette vie n'est autre chose, qu'une course à la mort. en  
cette

cette lice il n'est permis à personne, de s'ar-  
rester tant soit peu, ny d'aller plus lentemēt  
en vn temps qu'en l'autre, mais tous sont  
poussez d'un mouuemēt égal, & ne sont pas  
poussez par diuers ou differents accez ; car  
celuy de qui la vie a esté plus courte, n'a pas  
cōduit ses jours avec plus de haste, que l'au-  
tre qui vit plus long temps. De là voyons  
nous, que l'hōme commenceāt de se treuuer  
dās la vie, se treuue pareillemēt dās la mort.

Il est doncques dit fort à propos. *Laissez  
moy pour vn peu de temps, afin que ie plaigne ma* *Greg. l.*  
*douleur.* D'autāt que si par misericorde, nous *17. mor.*  
ne sommes defaits des liens de coupes, dōt *c. 45.*  
nous nous sommes chargez, nous ne pou-  
uons parfaitement pleurer, ny nous plain-  
dre de ce que nous treuons en nous me-  
smes qui nos fasche, & fait que nous desplai-  
siōs à nous mesmes. Mais la douleur de no-  
stre coulpe est veritablemēt deplorée, quād  
cette tenebreuse retribution & recompense  
d'ēfer est preueüe, par vne extreme crainte.

Or cōme vne affliction moderée exprime *Greg. l.*  
sa douleur par les larmes, qu'elle est capable *9. mor.*  
de faire couler, vne extreme affliction sou- *c. 44. in*  
strait les pleurs, & les autres sēblables signes *c. 10.*  
exterieures, & fait que la tristesse, se noye dās *Iob.*  
la tristesse: elle demeure en sō cētre, & deuo-  
rāt l'ame de l'affligé, luy rait par excez de  
douleur, les sētiments mesmes de sa douleur.

Car souuent, le pecheur est tellemēt serré *Ibidem;*  
N 2 dans

dans les chaines de son iniquité, qu'il porte,  
 & supporte vn pezant fardeau de pechez, &  
 l'ignore toutefois, parce qu'il le souffre, & le  
 tolere, mais aussy bien souuent, s'il cōmen-  
 ce à cognoistre à quelle cadéce il est attaché,  
 & de quel faix de coulpe il est chargé, il ta-  
 sche de fondre en larmes, & ne peut; pour  
 s'esleuer contre sa propre iniquité, & la per-  
 secuter en soy mesme, il faudroit qu'il fut li-  
 bre, que son esprit ne fut point assery com-  
 me il est, mais qu'il eut la franchise d'vne  
 entiere conuersation, non subiette, non cō-  
 trainte. Celuy là donques, ne sçauroit pleu-  
 rer sa douleur qui considere la coulpe de  
 son iniquité, & ne peut toutefois gemir ny  
 se plaindre de sa misere, estant empesché par  
 le poix des occupations terriennes: celuy là  
 ne sçauroit pleurer sa douleur, qui se roidit  
 bien contre ses mauuaises inclinations, &  
 coustumes, mais est encore greué, & pressé  
 des desirs de la chair, qui croissent & reiet-  
 tent tous-jours de nouvelles branches.  
 La presence de cette douleur auoit tour-  
 menté l'ame du Prophete, quand il disoit:  
*Ma douleur est tous-jours contre moy, par ce que ie  
 prononceray mon iniquité, & penseray pour mon  
 peché.* Nostre Seigneur nous delie donc,  
 nous lache, & nous renuoye, pour plaindre  
 nostre douleur, quand il nous fait voir les  
 maux que nous auons commis; & nous ay-  
 de, pour nous faire pleurer, & nous repentir  
 à bon

à bon escient de ces coulpes, qu'il nous a fait cognoistre.

Donnez moy dōc cette grace, o Seigneur, & m'accordez seulement ce point dont ie vous supplie. permettez moy de me retirer, afin que durāt vne couple de moys, ie face le tour de ces montagnes, & que ie me plaigne avec mes compagnes.

Nous plaindre, & porter le dueil soixāte jours, cela nous figure le dueil, & la plainte de cette vie presente: & le Seigneur dit: *Bienheureux sont ceux qui pleurent & sont en dueil, parce que ceux là seront consolez.* Nous nous plaignons & souspirons dans le desert de ce monde. (Car tout lieu, où l'on ne demeure point, est vn desert) ainsy parce que nous ne demeurons pas en ce monde, il est appellé desert. Il faut donc pleurer en ceste vie caduque, pleine de ruines, meslée d'accidents, afin que pendant que nous pleurons, le Seigneur recoiue l'immolation, & l'offrande pitoyable de nostre ame.

*Chryf.  
hom. de  
Iephte.*



*Viam sapient et intelligerent ac novissima  
prouiderent ! Deuteron . 32.*



## XIV.

A ma volonté, qu'ils fussent sages & entendus, & qu'ils prissent garde aux choses qui aduiendront à la fin? Deuteron. 32.

**A**H quelles choses deregées!  
 Que nos ames soient aueuglées,  
 Et voyent si peu l'aduenir!  
 Que fors la presente fortune,  
 Elles ne s'en peignent aucune,  
 Qui les puisse iamais tenir.

Cela non point c'est estre sage ?  
 Ressentir le present dommage,  
 Et lors se tourmenter de soing.  
 Mais pensant aux choses futures,  
 N'en point fuyr les aduentures,  
 Parce qu'elles viennent de loing.

Auant qu'on sonne les trompettes,  
 Le soldat tient ses armes nettes,  
 Pour le combat qu'il doit auoir.  
 S'il attend à fourbir ses armes,  
 Quand des-ja tout est en alarmes:  
 C'est penser tard à son deuoir.

Tous-jours le diligent pilote  
 Veille sur l'element qui flote,  
 Preuoyant le temps oportun:  
 Et lors que le bon vent l'attire,  
 L'ancbre ne tient plus son nauire  
 Contre les riues de Neptun.

Si le laboureur se dispoze  
 A vouloir tirer quelque chose  
 De son champ, au temps de moisson:  
 Auparauant il l'ensemense,  
 Il le cultiue, il y despense,  
 Et le tourne en mainte façon.

Mesme la fourmy prouidente,  
 Qui craint, qu'vne faim violente  
 Ne l'attaque en son vieil hyuer:  
 Fait en Esté la mesnagere,  
 Trainant quelque graine legeré,  
 Dans son petit grenier couuer.

Ah que fais tu troupe insensée ?  
 Qui ne tournes point ta pensée  
 Vers le prochain éuenement.  
 Estimes tu qu'vn sort contraire  
 N'aura plus de mal à te faire,  
 Quand tu seras au monument?

Peut-estre la parque benine  
 Fait ta toile diamantine,  
 Par vn filet perpetuel;  
 Et ses sœurs qui cessent de tordre,  
 N'ozeroient toutesfois y mordre,  
 De l'acier du cizeau cruel.

Ah maladuizé, tu t'abuzes,  
 Personne n'a de bonnes ruses,  
 Pour les gaigner, ou les tromper.  
 Encore que l'vne pardonne ;  
 Vne des trois est plus felonne,  
 Et prend les cizeaux pour couper.

Peut-estre qu'aydant ton enuie,

La mort s'accorde avec la vie,  
 Et qu'ainsy leurs vœux alliez,  
 Dessous le neud d'une foy stable,  
 Font vne ligue irreuocable,  
 Où leurs differens sont liez.

C'est vne ignorance trop lourde,  
 Sois certain que la mort est sourde,  
 La faueur que tu te promets  
 De cette faulse conioincture,  
 N'est rien qu'un bonheur en peinture,  
 Qui ne t'arriuera iamais.

Plustot perdant leur priuilege,  
 Les flames lecheront la neige,  
 Sans pouuoir de l'endommager.  
 Et les tempestes vagabondes  
 Feront accord avec les ondes,  
 De ne les plus tant rauager.

Plustot la nuit sera sans ombre,  
 Plustot le iour deuiendra sombre,  
 S'enuelopant d'un voile espais.  
 Plustot il aduiendra qu'on trouue  
 La brebis aupres de la louue,  
 Et paissant avec elle en paix.

Il n'est point de si chere teste,  
 Qu'en tout temps la mort ne soit preste,  
 D'immoler deuant son autel.  
 Tout ce qu'il naist dessus la terre,  
 Contraint d'aller à cette guerre,  
 Se sent également mortel.

Là vat-elle, & sa dent pointue  
 Treuve les enfants, & les tue,

Mesme entre les bras maternels.

Ainsy d'une cruelle sorte

Elle les recoit, & les porte

Dedans des berceaux eternels.

Elle traaverse icy les filles,

Puis là les meres des familles,

Icy les peres, là les filz.

Ceux qui bouillent dans la ieunesse,

Ceux qui gelent en la vieillesse,

Sont également desconfits.

Elle confond sans difference

D'aage, d'humeur, ou d'aparence,

Ceux qui trebuchent sous ses dards.

Elle mesle les funerailles

Des grands conducteurs des batailles,

A celles des simples souldards.

Ainsy la charongne enlaidie

D'un Cræsus grand Roy de Lidie

Ne luit pas de sable doré.

Le corps de Rachel est de boïe,

Encor que le teint de sa ioïe

Ayt esté si fort honoré.

Regarde en quoy sont dissemblables

Les os des pauvres miserables

D'avecque ceux des potentats.

La couleur de tous est égale,

L'odeur est également sale,

En l'inegalité des estats.

Pourquoy donc auons nous fiance

En cez vanitez sans science,

Qui ne nous aident rien du tout?

De mesme que si cette vie  
 Ne deuoit pas estre rauie,  
 Mais que nous vecussions sans bout.

Chacun treuuera sa iournée,  
 En fin la dure destinee  
 Redemandera son tribut.

Qu'elle soit prompte ou plus tardiue,  
 Il faut que cette mort arriue,  
 Et que chacun en vienne au but.

Nous y courons tant que nous sommes,  
 Les plus abiets d'entre les hommes,  
 Et ceux de Royale maison.

La rigueur d'un arrest si ferme  
 N'alongera pas nostre terme,  
 Quand ce sera nostre saison,

Encore seroit-il peu farouche,  
 Si lors que cette mort nous touche,  
 Nos ames franches du tombeau  
 S'aloient perdre dans quelque nue,  
 Ainsy qu'une vapeur menue,  
 Qui s'eleue sur vn flambeau.

Si cette mort dans son naufrage  
 Noyoit aussi nostre voyage,  
 Brizant tout contre son escueil.  
 Si ce coup dont le corps s'entame  
 Donnoit aussy dedans nostre ame,  
 Et la mettoit dans le cercueil .

Que cette mort sembleroit bonne,  
 A quelque plaintiue personne,  
 Qui pozeroit là ses douleurs!  
 Et les tourments de cette vie,

Qui doit estre encore suiuiue  
D vne infinité de malheurs.

Chacun sans se gesner de crainte,  
Iroit ioyeux, & sans contrainte,  
Pour rencontrer son dernier iour.  
Et ce seroit cas d'auenture,  
Que l'on vist quelque creature,  
Qui voulut viure en ce sejour.

Mais las quelle regle inhumaine!  
Le dernier but de nostre peine  
Ne se treuue point au trespas.  
Quand la mort a faict son office,  
Il suruiuent vn autre exercice,  
Qui demande encor d'autres pas.

Ny l'ame n'est pas consumée,  
Comme vne legeres fumée,  
Qui va se dissiper en l'air.  
Encor moins elle se consume  
Dans les braziers que l'on allume,  
Où les os se doiuent brusler.

Mais depuis que l'ame exalée  
S'en est legerement allée  
Hors de l'aspect du iour serain:  
Sans espoir de trefue, ou de grace,  
Tout incontinent on la place  
Aux pieds du iuge souuerain.

Il est assis, & sa presence  
Pleine d'horreur & de vengeance,  
Fait craindre vn sinistre meschef.  
Ses deux yeux sont ardens de flame,  
Son front, & sa face s'enflame,

Et le feu luy cerne le chef.

Elle tremblante & dezolée  
 Tenant sa veüe raualée,  
 Qu'elle n'oze eleuer aux cieuz:  
 Porte en son esprit mille chaines,  
 Qui luy donnent de dures gesnes,  
 Et des tourments prodigieux.

Il luy recherche en la poictrine;  
 Il l'interroque, il l'examine,  
 Sur ses secrets les plus cachez;  
 Et fait venir dans ses consultes  
 Tous les desseins les plus occultes  
 De ses moins notoires pechez.

Elle conuaincue de crime,  
 Monstre en la honte qu'elle exprime,  
 Comme elle aduoüe son forfait.  
 Et ne voyant point qu'on accorde  
 Ny delay, ny misericorde,  
 N'en oze prier vn effet.

Luy sans aucune antipathie  
 Est iuge, tesmoing & partie  
 En cette soudaine action;  
 Declarant cette ame chargée  
 Des crimes, dont elle est iugée  
 Par sa propre confession.

Elle qui tient pour tout notoire,  
 Que cet inflexible auditoire  
 N'est point émeu pour des regretz:  
 Fond en larmes, se desesperere,  
 Et gemit son sort improspere,  
 Mais helas sans aucun progresz.

O quel estat, quelle destresse  
 De cette ame que chacun laisse!  
 Quels sont ses soings & ses deuis!  
 Quand personne n'oze entreprendre  
 De s'aduancer, pour la deffendre,  
 Et luy donner vn mot d'aduis.

Elle apelle les roches creuzes,  
 Et les cauernes tenebreuses;  
 Elle se tourne derechef  
 Vers les deserts inaccessibles,  
 Et cherche des antres terribles,  
 Pour couvrir son malheureux chef.

O pauvre ame trop miserable!  
 O iuge trop inexorable!  
 O triste arrest, & plein d'horreur!  
 Qui tourna iamais sa memoire  
 Sur vne si tragique histoire,  
 Sans estre surpris de terreur?

Mais les hazards, & la fortune  
 De cette rencontre importune  
 Ne finissent pas encore là.  
 Car cette scene est poursuiuie  
 Ou d'une mort, ou d'une vie,  
 Bien plus estrange que cela.

Cette vie aura sa iournée,  
 Qui ne sera iamais bornée,  
 Que par la mesme eternité.  
 Cette mort aura des tenebres,  
 Et la nuict de ses lieux funebres  
 Ne vira iamais de clairté.

O que de maux, o que des peines,



O que de trauaux & de gesnes  
 Aura cette eternelle mort!

O que cette vie eternelle,  
 Toute plaisante, & toute belle,  
 Aura de biens, & de confort!

Cette vie ne rasbazie  
 Que de nectar, & d'ambrozie,  
 Ces esprits si bien fortunez.

Cette mort, où sans cesse on souffre,  
 Mesle la poix avec le souffre,  
 Pour le breuuage des dannez.

Cette vie fait sa musique,  
 Tantot d'vne harpe angelique,  
 Ores d'vne diuine voix.

Cette mort depite, & deteste,  
 Et par vn hurlement funeste  
 Double ses cris, & ses aboys.

Cette vie a douces cadences,  
 Imite en ses égales dances,  
 Le train perpetuel des cieux.  
 Cette mort Megere enragée,  
 Se demene, estant myrongée  
 De cez coleuureaux furieux.

Cette vie iamais n'endure  
 Ny les rigueurs de la froidure,  
 Ny les langueurs de la chaleur.  
 Cette mort a tousiours la glace,  
 Et sent par contraire disgrace  
 Vn feu qui la cuit de douleur.

Cette vie bien temperée,  
 Apresté vne paix assuree,

Parmy des champs Eliziens.  
 Cette mort sans paix, & sans treue,  
 Sans cesse s'agite, & se creue,  
 Parmy des brandons stygiens.

Cette vie dans sa liesse  
 Ne mesle iamais de tristesse,  
 Et n'est atteinte d'aucun mal.  
 Cette mort sans cesse suporte  
 L'angoisse & la rage plus forte,  
 Qui soit au manoir infernal.

O vie mille fois aymable,  
 Trop heureuse, & trop souhaitable,  
 Pleine de tout contentement!

O mort mille fois malheureuze,  
 Trop terrible, & trop dangcreuze,  
 Et pleine de trop de tourment!

Pour ce coup la douteuze chance  
 Tombera sur l'intelligence,  
 Ou d'un mauuais, ou d'un bon poinct.  
 Et quoy que ce de nous aporte,  
 Soit de bonne ou mauuaise sorte,  
 L'on ne recommencera point.

Que vos pertes & vos victoires  
 Touchent nos soings & nos memoires,  
 O douce vie, o dure mort.  
 Ainsy que c'est chose certaine,  
 Que pour le prix, ou par la peine,  
 Nous devons subir vostre sort.

*A ma volonté qu'ils fussent sages & entendus, & qu'ils prissent garde aux choses, qui aduientront à la fin? Deuteron. 32.*

**O** Gens sans conseil, & sans prudence! *Bonav. opusc. de contemptu saculi.*  
*A la mienne volonté, qu'ils fussent sages, iudicieux, & preuoyans les choses dernieres.*

Qu'ils fussent sages, pour considerer la multitude des dannez, le petit nombre de ceux qui seront sauuez, & la vanité des choses temporelles.

Iudicieux pour recognoistre trois choses; le grand nombre de leurs pechez, les omissions des biens qu'ils n'ont pas faits, & la perte du temps qu'ils ont mal employé.

Preuoyans, pour preuenir aussy trois choses, le danger de la mort, le iugement dernier, & les suplices eternels.

Mais vous ne voulez auoir des yeux, que pour regarder les choses presentes. *Aug. in Ps. 48.*

L'ame peruertie, adonnée seulement aux choses presentes, toute confite, & fondue dans les voluptez terriènes, se cache, & met à couuert de sa veüe les maux qui la suiuent, parce qu'elle fuit, & craint, de preuoir les choses futures qui troublent, & rabattent sa ioye presente; & pendant qu'elle s'abandonne aux contentemens de cette vie presente, que fait elle autre chose, sinon qu'à yeux clos, elle marche inconsiderement, & s'en va droit dans le feu? & c'est pour cela  
 O que

que saint Paul a dit: *qui s'esioüissent comme s'ils n'estoyent pas ioyeux*. parce que, s'il se peut treuver quelque contentement & recreation en ce siecle, il en faut vzer de telle sorte, qu'il soit tousiours salé & assaizonné de l'amertume du iugement auenir, qui ne doibt iamais estre effacé de nostre memoire; en telle façon, que l'ame estant retenue par la crainte de cette vengeance future, la ioye du temps present se modere; & que par apres la cholere ne nous emporte pas si facilement; si sans intermission, & sans relasche, nous regardös de loing avec doubte, & desfiâce, les maux dernieres, qui nous peuuent arriuer, suiuant cette parole d'un certain sage. *En toutes vos œuures, souuenez vous de vos dernieres fins, & vous ne pecherez point eternellement.*

*Speculo  
peccat.  
cap. 5.  
tomo 9.  
Aug.*

Mais quelles sont tes dernieres affaires, pour lesquelles tu doibs auoir vn grand soing plus que de toutes les autres? le sommaire de toute prudence est la cōsideration de cette heure terrible, en laquelle ta malheureuse ame, paüe & tréblante de crainte, doibt sortir de ce corps corruptible; en cette heure derniere, trop épouuentable, qui de tous tes amis, qui de tous tes parës se presentera l'espee au poing, pour te garentir; & te retirer de ce danger éuitable? Car il n'y aura personne de toutes celles que tu chers, qui se treuve là pour te consoler, elles mesmes auront besoing d'ayde & de support, & le recherche-

chercherōt parmy les hōmes. mais toy n'at-  
tens ton secours que de Dieu seul, & ne pre-  
tends autre refuge qu'aupres de luy. Donc-  
ques o mon filz, que cette derniere iournée  
de tō depart, & de ta mort ne meure iamais  
dans ta memoire, & deuāt que tō ame mise-  
rable & descōfortée sorte de la prison de sa  
chair, qu'elle sçache preuoir, quel voyage el-  
le va faire. Car quand l'homme cōmence à  
n'estre plus homme, c'est à dire, quand il de-  
uiet malade pour mourir, toutes douleurs  
s'accroissent en luy, le pecheur s'espouuēte,  
le cœur se debat & trēble, la teste s'apesan-  
tit, le sentiment s'euanouit, la force & la vi-  
gueur transit, le visage passit, le teint se noir-  
cit, les yeux s'esblouissent, les oreilles sont  
sourdes, le nez se pourrit, la langue se nouie,  
la bouche est muette, le corps se seche, la  
chair se flestrit. alors la beauté de cette chair  
se chāge en vne vilaine puanteur, sa pourri-  
ture se resout en poudre, & se tourne en ver.

*Après homme ver, après ver, puanteur & horreur,  
voilà comment tout homme se change en non hōme.*

Difons vn peu, quand nous serons arriuez  
à ce dernier iugement, pour estre iugez par  
ce luge, qui ne peut estre deceu par le des-  
guizement des crimes, ny par les faux pre-  
textes des accusez : qui ne peut estre cor-  
rompu, ny gaigné par presens, ny ne reçoit  
rien sur l'esperance d'impunité, quand tous  
les secrets commenceront d'estre reuelez,  
& que non seulement les actions, & les pa-

*Prosper  
l. 3. de  
vita  
cōtem-  
plat.  
cap. 12.*

roles de chacun seront descouuertes, mais aussy toutes les pensées les plus occultes, que ferons nous sous la Magesté d'un si grand Juge ? quelle excuze pourrons nous apporter ? par quel art, par quelle defense nous purgerons nous ? quelle penitence pourrons nous plus faire apres l'auoir si fort abhorrée & mesprizée en cette chair ? quelles bonnes œuures nous deffendront, puis que nous n'en aurons fait aucunes ? à quels Apostres, ou bien à quels autres Saincts aurons nous recours, de qui nous auons dedaigné les propos salutaires, & les saincts exemples ? Treuuera-on peut-estre que la fragilité du corps excuze quelqu'un ? mais telles excuzes seront debatues, & repreneues par les exemples de tous les Saincts, qui surmontans toutes difficultés en la chair avec la fragilité de la chair, ont fait le bien qu'il failloit, & le faisant ont enseigné que ce bien pouuoit estre fait. Que respondront donc ces douillets, & delicats ? quand Dieu les pressera, & leur dira ; si vous auez peu, pourquoy n'aez vous pas resisté aux desirs de pechés ? si vous n'aez peu, pourquoy pour vous preseruer de peché, n'aez vous pas crié à l'ayde, & ne m'aez vous pas demandé le secours, qu'asseurement ie vous eusse donné ? alors ces malheureux muets comme poissons, abaissans les yeux, voilez de confusion, n'entendront

dront ils pas ces espouventables paroles du Seigneur ? *Que l'on leur lie les pieds & les mains, qu'ils soyent ictez aux tenebres de dehors, où seront les lamentations, & les grincements des dents; où le ver qui les rongera, ne mourra point, & le feu qui les deuorera, ne se cōsumera iamais.* Durant cette presente vie, c'est bien vn souuerain preseruatif contre les vices, que d'ouyr volontiers discourir de la derniere fin, lire les escrits qui la depeignent, en auoir tousiours le pourtrait deuant les yeux de l'ame: il faut représenter souuent à sa memoire cette medaille, & bien penser, quelle perte c'est, que d'estre exclus du contentement de la vision de Dieu, estre priué de la hantize, & douce conuersation des Saints, estre banny de la celeste patrie, mourir à la vie heureuse, viure à la mort eternelle; estre chassé avec le diable & ses anges, dans les feux inconsumptibles de l'enfer, où cette seconde mort est vn bannissement aux dannez; cette seconde vie vn suplice. ne iamais sentir dans ces flames ce qui esclaire, & sentir continuellement ce qui tourmente, souffrir les esclats & petilléments terrible de cet embrasement, qui bouillonne, & flotte à gros surgeons, auoir les yeux aucuglez de l'amere & puante fumée de cette cauerne, estre plongé dans les bouillons ardens d'une profonde gehenne; estre eternellemēt rongé de vers, & des serpens affamez, & n'estre point consumé; mais

recroistre tousiours pour fournir de matiere à des nouveaux suplices, penser à toutes ces choses, & à plusieurs autres semblables, y penser, & le croire, ce n'est rien autre chose, que rompre avec les vices, pour ne renouïer iamais, & refrener tous les allechemens de la chair.

*Cap. 7.* Prends donc garde à cette dernière heure  
*specul.* dont nous parlons, miserable ame peche-  
*peccat.* resse. Quand tu sortiras du monde, pour al-  
*tomo 9.* ler où tu ne voudrois pas, tu n'auras pas fau-  
*Aug.* te d'escorte, ny de compagnie, les ministres malins, les diables deschainez, se presenteront pour te conduire; ces vrais monstres d'enfer t'environneront, & comme lions rugissans, seront à gueules beantes, attendants la proye qu'ils se promettent de toy. ils t'esclairciront les yeux, pour te faire voir sans lanettes, les lieux de peines, le chaos de tenebres & de desordre, l'horreur de misere & de tribulation, le tremblement, & la crainte d'angoisse & de confusion, la douleur d'une horrible vision, le frissonnement de cette épouventable demeure, le lieu des larmes & de lamentations, où le grincement de dents, où la morsure des vers, où le cris des souffrants, où le dueil des gemissans tentent de desesper, celuy qui s'en souvient trop tard, où l'on entend la voix des pecheurs, qui crient & disent: Malheur! quel malheur est sur nous,  
 enfans



enfans d'Eue, que pourra là seruir l'ostentation de la science, la pompe du siecle, la vanité du monde, & la conuoitize des dignitez terriennes?

Dites moy que sont deuenus ces amateurs de la terre, qui deuant peu de temps, paroissoient si hautement entre nous? qu'est il demeuré de ces gens là, sinon des cendres, & des vers? Auizez diligemmét ce qu'ils sont, & ce qu'ils ont esté. ils ont esté des hōmes, comme tu l'es, ils ont beu & mangé, ils ont fait bonne chere, *ils se sont dōnez du bon temps, & dans vn poinct sont descendus aux enfers.*

*Bern. l.  
medit.  
cap. 2.*

Voy leur fin, & remarque, que les corps, les plus delicatement nourris, sont ceux qui se corrompent les premiers, & puent davantage apres la mort.

*Petrus  
Damia.  
ep. ad  
Blancā.  
cap. 30.  
Nazia.  
de ex-  
terni  
hominis  
uilitate.*

La mort ne pardonne pas au riche non plus qu'au pauvre, ny Cyrus, ny Cræsus, ny les autres Princes qui depuis ont regy le monde, ne l'ont pas eschapez, Alexandre le Grand auoit despoiüllé le monde de credit, & d'authorité, la mort l'a despoiüllé de sa vie & de sa grādeur, il noyoit la terre de sang, & la mort l'a noyé dans le vin qu'il auoit beu. Les os qui sont arrangez aux cimeties, ne sont differents qu'en leur mesure, ceux des Princes n'ont point de marques naturelles, pour se faire recognoitre parmy ceux des roturiers; Irus, & la posterité de Tātale, y sont pareils; les os d'vn esclau ne portent

aucun respect à ceux de Constantin: si vous ostez la pompe, & le somptueux appareil des tombeaux, le pauvre n'est, ny n'a pas moins que le riche. Les boettes sont diuerses, mais sont remplies de mesme poudre, de mesme vermine, ordure & puanteur. Considerez donc cela, & vous en estonnez, mais sans trāsport; car vous deuez me garder vne partie de vostre esbayssment pour autre chose que ie vous vay encore faire voir. voylà l'estat d'un pauvre corps, & voicy celuy d'une malheureuse ame, qui sortie de sa prison tēporelle, s'en va toute desesperée dans vne autre, pour y souffrir eternellement. ie ne vous diray pas tout, car qui sçauroit tout dire ce qu'elle endure? prenez ces troismots seulement; Elle est dans vne flame horrible, dans des tenebres espaisſes, sans iour, sans terme, sans treue, sans consolation, priuée de tous biens, cōblée de tous maux, & par excez de maledictiō, son propre ver qui la pique, & luy ronge la conscience, fait que sur toute chose elle se hayt, & se deteste soy mesme, plus que ses tourmēts, plus que ses bourreaux. O miserable hōme, o miserable ame! qu'il t'eust beaucoup mieux valu, de n'auoir iamais veu le iour, ou bien que le moment de ta naissance eust esté celuy de ton trespas. pourquoy les pourceaux ne t'ont ils plustot deuoré dans ton berceau, que de te laisser viure, pour estre subiet en ce monde à tant

d'infor-

d'infortunes, & de malheurs, qui sont me-  
 flez dans toutes les heures de cette vie, &  
 puis apres cette misere temporelle, conti-  
 nuer ton malheur par des suplices eternels?  
 que tu peux bien maudire ta naissance, &  
 regretter que la mort ne t'a pas estouffé dás  
 les entrailles de ta mere ; car tu nasquis en  
 tenebres, pour y demeurer eternellement,  
 & pleuras en naissant, miserable exercice  
 que tu ne quitteras iamais.

Doncques, o ame soigneuse de ton salut, *Aug.*  
 soit que tu veilles, ou que tu dormes, que *Soliloq.*  
 cette horrible trompette d'alarme resonne *c. 3.*  
 tous-jours dans tes oreilles. *Morts leuez vous,*  
*venez au iugement.* O ame que ces mots ne  
 tombent iamais de ta memoire. *Allez mau-*  
*dits au feu eternel. Venez bienheureux, receuez mō*  
*Royaume.* O que sçauroit on s'imaginer de  
 plus terrible & de plus lamentable, que ce  
 mot *Allez?* que se pourra-il ouyr de plus de-  
 licieux, que cet autre *Venez?* voicy deux pa-  
 rolles, l'vne desquelles est la plus horrible  
 qui fut iamais prononcée, & l'autre la plus  
 agreable que l'on sçauroit exprimer.



*Defecit in dolore vita mea et anni mei in  
gemitibus . Psal . 30 .*

## XV.

Ma vie est defaillie par fascherie, & mes  
ans par gemissemens.

*Pfal. 30.*

**D**oncques l'aspect infortuné  
De ce lugubre & cruel aſtre,  
Qui luifoit lors que ie fus né  
Verſe ſur moy tant de deſaſtre,  
Que tant que ie feray ſeiour  
En cette terre miſerable,  
Mon œil ſera ſi deplorable,  
Que de ne voir pas vn beau iour.

O que le flus du temps trompeur,  
M'alechant d'vne douce amorce,  
M'abreuue ſouuent de vapeur,  
Et me raffazie d'eſcorce,  
Pendant qu'en vn chant de corbeau,  
Dont j'entretiens ma vaine attente,  
Ma voix dit à demy contente,  
Demain peut-eſtre il fera beau.

Mais helas, ce fatal demain,  
Pour qui ie fay tant de poursuite,  
Ne me donne iamais la main,  
Plus i'attens, plus il prent la fuite,  
Pendant qu'un hier tout noircy,  
Nous traîne vne noire iournée:  
La ſentence eſt des ia donnée,  
Que demain ſera noir auſſy.

J'auoy creu que deffous les cieuz  
 La vie gardast la coustume  
 De mester le delicieux,  
 Dedans ses vaisseaux d'amertume.  
 Et que tout ce qui vit ça bas,  
 Conduit par la vicissitude,  
 Souffrit beaucoup d'inquietude,  
 Et puis eust vn peu de soulas.

Je comparois la vie à l'air,  
 Qui s'estouffe dedans les nues,  
 Et semble quelquesfois rouler  
 Des monts, & des roches cornues.  
 Le soleil ralumant ses feux,  
 Dissipe ce qui luy veut nuire,  
 Et fait que le iour reuient luire,  
 Dans les rayons de ses cheueux.

En voyant le moins & le plus,  
 A quoy nous porte la fortune,  
 Je pensois au flus, & reflux  
 Des flots agitez par la lune.  
 Souuent portez & reportez  
 Ils me paroissoient vn embleme  
 Du facheux destin qui nous ayme,  
 Apres qu'il nous a reiettez.

Ainsy mon iugement mal sain,  
 M'empeschant d'estre bon augure,  
 Et courant mon malheur prochain  
 D'vne mensongere figure:  
 A fait que ie me sois promis,  
 De voir vne saison plus saine,  
 Où le destin pozant sa haine,

Se mist au rang de mes amys.

Mais que mon sort trop rigoureux,  
 Me tient vn effort indomptable,  
 Et me rend bien plus malheureux,  
 Que quelque femme lamentable;  
 Qui mettant avec ses amours  
 Son mary dans la sepulture,  
 Souspire sa triste aduventure,  
 Et pleure les nuits & les iours.

Après que le cizeau fatal  
 De la parque trop irritée,  
 A defait le neu d marital,  
 Cette pauvre desconfortée  
 Demeure dix mois au logis,  
 Ses larmes lamentent sa perte,  
 Sa face en est tous-jours couuerte,  
 Et ses yeux en sont tout rougis.

Quand elle a passé les dix mois,  
 Dedans ces plaintiues tenebres;  
 Elle peut à l'adueu des loix  
 Poser ses vestemens funebres.  
 Son cresse noir se peut changer  
 En quelque parure moins sombre,  
 Et la rigueur de son encombre  
 A pouuoir de se mitiger.

Quel an s'est iamais écoulé,  
 Que ie n'aye fait mille plaintes?  
 Quel mois ne m'a pas veu foulé  
 D'autant de malheurs & de craintes?  
 Quand par vn decret souuerain  
 L'œil de mon estoile inhumaine

M'a il fait voir vne sepmaine,  
 Ou pour le moins vn iour serain ?

Il n'est point de si claire loy,  
 Du sens de laquelle on cognoisse,  
 Quand se doibt separer de moy  
 L'extremité de mon angoisse.

Helas, le desastre cruel  
 Me poursuit avec tant d'enuie:  
 Qu'on peut bien apeller ma vie  
 Vn desastre continuel.

Tous mes iours ne sont employez  
 Qu'à ietter des cris & des plaintes.  
 Mes deux yeux sont desia noyez,  
 Dedans tant de larmes epraintes.  
 Et mon aage est si trauersé,  
 Que le peu de temps qui me reste  
 N'est plus, que le debris funeste  
 De quelque nauire enfoncé.

Ie confesse que sur les eaux  
 Ies vents se plaiuent à l'orage;  
 Et poussent souuent les vaisseaux  
 Au danger d'un triste naufrage.  
 Mais ce combat tumultueux  
 De toute la mer colérée  
 N'est iamais de longue durée,  
 Quand il est fort impetueux.

Si la froidure des hyuers  
 Attaque les arbres, & tue  
 Les belles feüilles des boys verds:  
 Vn doux printemps les restitue.  
 Les nuages couurent les cieux,



Mais aussy-tot vne lumiere,  
 Bien plus belle que la premiere,  
 Vient rendre le iour à nos yeux.

A moy, le dueil suiuant le dueil  
 Fait vne chaine de tristesse,  
 Qui m'attache aupres d'un cercueil,  
 Pour me faire plaindre sans cesse.  
 Couché dans ce sale manoir,  
 Tous mes entretiens sont funebres,  
 Mon esprit, qui vit en tenebres,  
 N'est iamais vestu que de noir.

Et pendant que ie suis cloüé  
 Dans cette inhumaine demeure:  
 J'entens vn cornet enroüé,  
 Qui me fait gemir à toute heure.  
 Ma poitrine sert d'instrument,  
 Mes ongles d'archets qui fredonnent,  
 Et mes souspirs de nerfs, qui sonnent  
 Des serenades de tourment.

Pour tromper mes autres ennuy,  
 Je m'arreste à cette musique;  
 Et passe les iours, & les nuits,  
 A ce concert melancholique.  
 Je crie au leuer du Soleil,  
 Je soupire emmy la iournée,  
 Et comme à saison destinée,  
 Tous les soirs j'ay la l'arme à l'œil.

O combien de fois, tout recreu  
 De tant pleurer, & de tant plaindre,  
 Ay-ie trop legerement creu,  
 Que mes cris se pourroient contraindre!

I'ay tafché de les engloutir  
 Dedans ma dolente poitrine,  
 Mais eux rompans ma discipline,  
 Se font dechirez pour sortir.

O que de jours, & que de moys  
 Me font noyez en amertume !

O que les accens de ma voix  
 Sont plus tristes que de coustume !

Mes chers & fidelles amys,  
 Vous m'avez induit à me taire,  
 Aufsy pour tafcher à vous plaire,  
 Croyez que ie n'ay rien obmis.

Vous diziez que ie ferois bien,  
 De m'abandonner à la ioye,  
 Et moy ne vous refusant rien,  
 Ie m'en suis fait monstrier la voye.  
 Fasché contre mes passions,  
 I'ay condanné la solitude;  
 Et n'ay plus voulu d'autre estude,  
 Que d'imiter vos actions.

Mais lors que ie pense parler,  
 Mes fouspirs encore rustiques,  
 Viennent auffy-tot deceler  
 Leurs diffensions domestiques.  
 Ie veux bien les tenir enclos,  
 Et mettre le rys sur ma face;  
 Mais ce rys de mauuaise grace  
 Est estouffé dans mes sanglots.

Si la douceur des beaux propos  
 Ne me coule pas de la bouche:  
 Celle d'un aymable repos

N'entre pas plus dedans ma couche.  
 Pensant assoupir mes ennuits,  
 En vain ie cours à ce refuge;  
 Car vn miserable deluge  
 Me fait veiller toutes les nuits.

Et cependant que trop long temps  
 Je pense tenir en contrainte  
 L'effort de ces pleurs malcontens,  
 Qui grondent contre leur estrainte;  
 Helas, vne orageuse mer,  
 Ayant renuersé les chaussées,  
 Elargit ses ondes forcées,  
 Et fait triomphe d'escumer.

Valons, rochers, fleuves & boys,  
 De qui les tristes voisinages,  
 M'ont ouy plaindre tant de fois,  
 Rendez icy vos tesmoignages.  
 Combien de fois pressant l'effroy,  
 Qui tous-jours me pousse, & me presse,  
 Mon cœur vaincu de sa destresse,  
 At-il soupiré malgré moy ?

Mesmes à m'entendre pleurer,  
 L'Echo n'a peu si bien se feindre,  
 Qu'on ne l'ayt ouy soupirer,  
 Et se plaindre de m'ouyr plaindre.  
 Lors chacun de nous à son tour  
 A ietté des larmes nouvelles,  
 Et nos plaintes continuelles  
 Ont vzé la longueur du iour.

Ainsy qu'à l'ayde des Zephirs,  
 Les deux sœurs Pandionienes

Vont renouuellant leurs souspirs,  
Et leurs miseres anciennes.

Lors que leurs sanglots amortis  
Content d'vne dolente bouche,  
Le mal de la fatale couche,  
Qui causa la perte d'Ithys.

Progné dessus vn rameau verd  
Se plaint du regret qui l'opprime,  
Aupres, dans vn arbre couuert,  
Philomele pleure son crime.  
Iamais leur regret n'est complet,  
L'vne suit l'autre en son air triste,  
Et tous-jours leur douleur artiste  
Fournit quelque nouveau couplet.

Ainsy les Alcyons bannis  
Du seiour de la mer batue,  
N'ozent pas façonner leurs nids,  
La peur du naufrage les tue.  
Contre la pointe d vn escueil,  
Ou dessus le triste riuage,  
Tant que la tempeste rauage,  
Ils font vne chanson de dueil.

On voit de pareille façon,  
La tourterelle delaisée,  
Plaindre dans sa triste chanson,  
Sa chere moitié trespassee.  
Gardant sa premiere amitié,  
Ses iours s'vzent en ce vesuage;  
Et le chasseur le plus sauuage  
Ne la peut ouyr sans pitié.

Ainsy les trois fatales sœurs

Filant mes ameres iournées,  
 Deffendent à toutes douceurs,  
 D'entrer dedans ces destinées.  
 Je n'espere point de saizon,  
 Où le iour me puisse mieux luire;  
 Car ce n'est iamais sans me nuire,  
 Qu'il reuient sur nostre orizon.

Helas tant de pleurs epanchez,  
 Ne peuuent noyer ma misere,  
 Les cieux (croys ie) seroient fachez,  
 Que mon destin fust moins seuer;  
 Si la cause de mes malheurs  
 N'auoit plus de perseuerance:  
 Encor perdrois- ie l'esperance  
 De voir la fin de mes douleurs.

Mais comme lors que ie fus nay,  
 Vn gemissement fit l'entrée  
 Du compliment infortuné,  
 Dont ie salüay ma contrée.  
 Je croy qu'il faut pareillement,  
 Quand mon ame sera rauie,  
 Que mon dernier soufle de vie  
 Sorte par vn gemissement.

*Ma vie est defaillie par fascherie, & mes ans  
par gemiffemens.  
Pfal. 30.*

*Hier. in  
Pſ. 30.*

**A**Vſſy long temps que l'homme demeure en cette vie preſente, il eſt inceſſamment ſubieſt aux afflictions, & n'a point d'apenage plus aſſeuré, que les pleurs & les gemiffemens.

*Aug. l.  
21. de  
Ciuit.  
c. 14.*

Ce n'eſt pas en riant que l'homme commence d'entrer en cette lumiere; quoy qu'il ſoit ignorant des miſeres auſquelles il arriue, & qu'il deura ſuporter, il les prophetez pourtant en quelque façon: nous n'auons iamais ouy dire, qu'aucun homme ſe ſoit mis à rire en naiſſant, ſi non Zoroaſtre, & ne ſçauons auſſy ce que ce rys monſtrueux luy pouuoit preſager de bonheur aſſurement. l'Eſcriture eſt veritable, qui nous dit. *Vn ioug peſant & grief eſt ſur les enfans d'Adam, depuis le iour qui ſortent du ventre de leur mere, iuſques à celui auquel il ſont remis dans la ſepulture, au ſein de la commune mere de tous les humains.*

*Aug.  
ſerm.  
28. de  
verb.  
Apoſt.*

Suiuuant cela, demandons aux enfans qui naiſſent, pour quelle raiſon ils commencent par des pleurs: l'enfant naiſt & pleure tout auſſy-tot, & ne rit qu'aupres ie ne ſçay combien de iours. Quand il pleuroit en naiſſant, il eſtoit prophete de ſa calamité

mité, car les larmes sont des tefmoins af-  
feurez de misere.

Le temps le plus affeuré pour l'homme, le  
plus ferme, & moins subiet à la vieillesse,  
c'est celuy qui se passe auant qu'il sorte de  
sa mere, & qu'il voye le iour. car au mesme  
instance de sa naissance il baigne son visa-  
ge de ses pleurs, & frape l'air de ses cris: ces  
premieres larmes & les foibles souspirs  
qu'il iette, aussy-tot qu'il voit la lumiere de  
la vie, ne sont autre chose que des preuoy-  
ances tardiues d'une infinité de maux, qui le  
vont enuironner, & qu'il n'euitera qu'avec  
vn pareil nombre de difficultez. On treuue  
bien quelque region (cōme estoit autrefois  
l'Isle de Cādie) qui ne produit, & ne nourrit  
point de bestes sauuages; on en treuue bien  
aussy quelques autres, où l'ō ne sçait que c'est  
de neige, ou de glace. Mais il n'y a personne  
qui se puisse vanter avec verité, d'auer clos,  
& acheué tout le temps de cette vie, sans  
espreuue d'infortunes & d'afflictions.

Vous estes entré dans la misere de cette  
vie en pleurant, vous auez passé vos iours  
en douleurs & tribulations, vous sortirez  
d'icy avec dueil & trauail. Considerez dōc  
& cognoissez combien vostre entrée est de-  
plorabile, vostre progres debile, & vostre  
sortie horrible.

I'ay reputé mō ris pour vn erreur, j'ay dit à ma  
joye: Pourquoi te trompest tu si mal à propos?

*Nazia.  
carm.  
de hu-  
man.  
natur.*

*Author  
speculi  
peccat.  
tom. 9.  
Aug.*

*Eccl. 2.*

*Chryf.* Voicy la voix du Seigneur parlât aux siés,  
*ferm de* Vous pleurerez & sèez en dueil, & le siecle se res-  
*marty* jouyra, vous sèez tristes. Les ioyes & contente-  
*ribus 2-* ment du siecle present sont grandement à  
*mitan-* craindre aux Chrestiens, qui pour leur deu-  
*dis.* orion, & plus grande edification doiuent  
 plustot y desirer la tristesse.

*Chryf.* Car les mondains n'ont seulement que le  
*hom. 54* nom de la ioye, pendant que reellement ils  
 sont plongez dans la tristesse.

*2. Cor.* Nous qui sommes dans ce tabernacle, gemissons  
*5.* sous le faix dont nous sommes pressez.

*Chryf.* Et n'auons nous pas bien du subiet de gemir ? puis que nous sommes en vne region  
*hom. in* estragere, côme si nous n'estiôs que la lie, &  
*Pf. 115.* le rebut du peuple de nostre pays, duquel  
 nous sômes releguez bié loing, pour dresser  
 vne foible colonie dans vn desert infertile.

*Hierem.* Mon ame pleurera en cachette, elle adioutera  
*13* pleurs dessus pleurs, & mes yeux seront espreins pour  
 ietter de nouvelles larmes.

*Chryf.* On nous assure que la tourterelle est si  
*tom. 5* chaste, & si fort amatrice de son party, que si  
*hom de* l'aigle ou l'oyzeleur le luy rait, elle ne se  
*virtu-* messe iamais plus apres avec vn autre, mais  
*te.* desire ce premier, attend son retour, & de-  
 meure tous jours en suspens, en cette con-  
 tinuelle attente & constante perseuerance  
 de sô amour. L'Escriture fait mertiô de cet-  
 te tourterelle au Cantique des Cantiques;  
 quâd elle dit. *La voix de la tourterelle a esté ouye*



*en nostre terre.* O gemissement qui sort du milieu d'un cœur autāt aymable qu'amoureux surgeonnāt en fontaines de bonté! o gemissement qui s'adresse à IESVS CHRIST, & cōduit cet espoux celeste, par tout où il desire!

La voix de la tourterelle ne châte qu'amour, & dilection, celuy pour qui elle châte ne peut qu'il ne soit touché d'une pareille amitié, s'il est present, ce chant est vn tesmoignage de joye; s'il est absent, c'est vn gage, & precieuse assurence d'affection. Donques la voix de la tourterelle est toute d'amour. aymmer, & cognoistre vn amour reciproque, c'est l'ouvrage & l'unique exercice de la tourterelle. Et qu'est ce que sonne la voix de la tourterelle? quelle signification a-elle? qu'est ce qu'elle dit? la voix de la tourterelle n'a qu'un accent, qu'elle ne change iamais, mais qu'elle fait sans cesse sōner, & resōner sans qu'elle s'ē lasse ou qu'elle s'ē degouste; la tourterelle ne varie iamais sa voix; elle ne change iamais son cātique: & c'est la nature de l'amour; de l'abōdance du cœur la bouche parle, on discourt volontiers des choses que l'on ayme, qui n'aime qu'une chose, ne parle aussy que d'une chose. O voix de tourterelle que tu es douce, & qui meritera d'entendre la voix de la tourterelle? la tourterelle chante dans la solitude, & la tourterelle ayme tous-jours la solitude, par ce qu'elle ne cherche rien plus qu'une singuliere affection. L'on n'entendra pas sa voix

*Hugo  
de S. Vi-  
ctor ser.  
de as-  
sumpt.  
Mar.  
tom. 2.*

parmy les rues, elle ne profituera pas son chant en public. Elle resonance au dedans de soy mesme, elle chante dans soy, & ceux qui ne sont pas bien en eux mesmes ne peuvent entendre la voix de cette tourterelle: pour l'ouyr il faut s'eloigner de la presse, & du peuple, il faut se retirer en la solitude interieure, & demeurer seul dans le secret de ses bonnes pensées.

*Bern.  
serm.  
59. in  
Cant.*

Or aussy long temps que les homes ont eu leur recompense en terre, pour le service du Seigneur, & qu'ils ont receu seulement de la terre, ils n'ont pas reconnu qu'ils estoient pelerins, & voyageurs estrangers; & ne se sont pas plains, cōme fait la tourterelle ainsy pendant tout ce temps, la voix de la tourterelle n'a pas esté ouye en nostre terre. Mais quand la promesse du royaume celeste a esté faite, alors la voix de la tourterelle a commencé manifestiment d'estre ouye. Car pendant que chacune ame faincte soupiroit souhaitant la presence du Messie, & ne suportoit qu'avec regret le dilay de cette rencontre, pendant que de loing elle salüoit sa patrie tant desirée par sospirs & gemissemets, ne vous semble-il pas que cette ame, qui se cōportoit ainsy, viuoit ou languissoit plustot à la façon d'une chaste & plaintiue tourterelle? Alors donc, & du depuis la voix de la tourterelle a esté ouye en nostre terre. Pourquoy l'absence de IESVS-

CHRIST

CHRIST neme fera elle pas à tout propos ietter des larmes? *Seigneur tout mon desir est en vostre presence, & mon gemissement ne vous est point caché. I'ay trauaillé en mon gemissement, vous le sçauuez; mais celuy là sera heureux, qui pourra dire. Ie laueray mon liçt par chacune nuit; i'arrouseray ma couche de mes larmes.* Ie ne suis pas seul qui cognois & remarque ce gemissement, & cette voix, tous ceux qui desirent la preséce de Dieu, & sa venue, cognoissent au-  
 sy ce chant, & c'est ce qu'il disoit luy mesme: *Les filz de l'espoux ne peuuent ils pas se plaindre, pendant que l'espoux est avec eux? or le iour viendra, que l'espoux leur sera osté, & alors ils pleurerôt, & se plaindront.* comme s'il disoit, & lors on entendra la voix de la tourterelle. Il est ain-  
 sy Seigneur I E S V S, ces iours que vous di-  
 siez sont venus, *car la creature mesme gemit, elle enfante iusques à maintenant, attendant la reue-  
 lation des enfans de Dieu .* mais elle n'est pas  
 seule qui gemit; *car nous gemissons au-  
 sy en nous mesmes, attendant l'adoption des enfans de Dieu,  
 & la redemption de nostre corps.* Et les gemisse-  
 mens ne sont pas perdus, ny iettez au vent,  
 auquelz on respond du ciel avec tant de  
 misericorde. *A cause de la misere des souffreteux,  
 & pour le gemissement des pauures, ie me leueray  
 maintenant, dit le Seigneur.* Au temps des pe-  
 res, cette voix de gemissans & plaintifs s'est au-  
 sy treuue; elle a toutesfois esté rare, & chacun  
 estoit seul qui gemissoit sans communica-

tion de son dueil . Surquoy disoit vn certain , *mon secret est à moy, mon secret est en moy.* Mais depuis qu'à haute voix ces paroles ont esté criées : *Cherchez les choses qui sont en hault, où IESVS CHRIST est assis à la dextre de Dieu,* cette voix de tourterelle a commencé de resonner dans la bouche de tous , & tous n'ont plus eu que cette vnique raison de gemir & souspirer.



LIVRE SECOND

SOVHAITS

DE L'AME

SAINCTE.



*Concupiuit anima mea desiderare iustificatio-  
nes tuas. Psal. 118.*

## I.

Mon ame a conuoité de desirer tes iustifications. Psal. 118.

**D**Eux amours differents de parure & de geste  
 Assiegent ma poitrine, & veulent l'enuayr.  
 L'un est tout terrien, & l'autre est tout celeste;  
 Lequel doibs-je chasser? auquel doibs je obeyr?  
 L'un m'appelle d'icy, de là l'autre m'appelle,  
 L'on me pousse, & repousse en deux endroits diuers.  
 Et mon cœur agité ressemble vne nacelle,  
 Quand deux contraires vents la battent de trauers.  
 Ainsy l'amour du ciel, & l'amour de la terre,  
 Me donnent à l'enuy des combats si douteux,  
 Que ie ne puis sçauoir au sort de cette guerre  
 Lequel sera plus fort, ou plus foible des deux.  
 Las il est plus que temps de voir mon ame quite  
 Du trauail obstiné, que ce combat me fait.  
 Il faut voyant le port où mon repos habite:  
 Quel espoir d'y surgir m'en produize l'effet.  
 Ne souffres, o mō Dieu, qu'une amoureuse flame,  
 S'emparant de mon cœur, y face son seiour.  
 Ou bien s'il faut porter quelque amour en mon ame,  
 Faites que vostre loy soit mon vnique amour.  
 Je l'aduoie, il est vray, ma volupté plus forte  
 Est de changer souuent d'humeur, & de renom.  
 De desguizer mes vœux en mainte estrange sorte;  
 Et pouuoir dire ouy, si-tot que i'ay dit non.  
 On ne peut rien treuuer, qui soit plus indōptable,  
 Que

Que cette liberté d'eslire à son plaisir.  
Et l'on n'a point de loy, tant soit elle equitable,  
Qui semble suportable à ce libre desir.

De mesme le cheual s'emporte de vistesse,  
Quand il est afranchy du colier, & du frain,  
Tous les pasquis voisins sentent son alegresse,  
Et rien n'est assez prompt, pour égaler son train.

Le taureau tout ainsy pour aleger sa peine,  
Quand on oste le ioug de son col harassé  
Court, & veautre son corps dās l'herbe de la plaine,  
Perdant le souuenir de ce traual passé.

Mais si le laboureur reprenant sa charrue,  
Pense les reconduire au traual iournalier:  
On donne de la corne, on fonce, on mord, on rue,  
L'vn secoiie son ioug, & l'autre son colier.

C'est ainsy que chacun violemment aspire  
Au droit de vouloir tout, en toute liberté.  
Et cette liberté nous paroît vn Empire,  
Quoy qu'elle soit sans fruiçt, & sans vtilité.

Phaëton tu fus tel, sollicitant ton pere  
A te donner son char, pour prendre tes esbas;  
Tu l'obtins, mais hélas! ce fut pour ta misere,  
Car ses propres cheuaux te ietterent à bas.

Ainsy guindant trop haut ses aisles infidelles  
Icare, s'aprocha du celeste flambeau.  
La cire se fndit, Icare n'eut plus d'aisles;  
Il tomba dans la mer, & s'y fit vn tombeau.

Mais nous combien de fois inuoquant les celestes  
Pour des subiects diuers, ployons nous les genoux?  
Iepenſe qu'ils ont droiçt de rire de nos gestes,  
Et croy que bien souuent Dieu se mocque de nous.



L'un demande vne espouze, & quelque autre au  
 Depite pour la siene, & la voïe au trestas. (cōtraire  
 L'un desire des filz, l'autre n'en a que faire,  
 Et tout ce que l'un veut, l'autre ne le veut pas.

L'un voit viure son pere, & n'en vit qu'ē tristeſſe,  
 Et l'autre fait des vœux, qu'il viue fort long temps.  
 Maintenant celuy cy se plaint de sa ieunesse,  
 Pēdāt qu'un autre aupres se plaint de ses vieux ans.

Ie tiens pour aſſeuré, que dedans mille testes  
 Ne font pas deux conſeils, qui viennēt sur vn poinct.  
 Meſme le plus ſouuent, en dreſſant ſes requestes,  
 On ſe dement ſoy meſme, & l'on ne s'entend point.

En ſin parlant aux cieux, la plus grande partie  
 N'entend ce qu'elle dit, ne ſçait ce qu'il luy faut.  
 Tant ſon affection eſt elle mal baſtie,  
 Et tant fait on de vœux qui ſont pleins de deſaut.

De meſme en ſon degouſt la pauure mere enceinte,  
 Reçoit des appetits, dont on n'vza iamais.  
 Son deſir eſt plus fort, & ſa raiſon contrainte  
 Paiſt vne infame faim, par vn infame metz.

Si de la chaux luy plaiſt, il faudra qu'elle en mē-  
 Maintenant de la craye, & tantot du charbon. (ge.  
 Son eſtrange appetit en moins de rien ſe change,  
 Ce qui la degouſtoit, luy ſemblera fort bon.

Pourquoy de mō plein gré, cours ie à perte d'ha-  
 Au feu de ces deſirs, & leur vay-ie au deuant? (leine,  
 Et pourquoy ſans toucher vne bute certaine  
 Les traits de mon eſpoir ſe perdent ils au vent?

Retirez vous de moy troupes mal aſſeurées,  
 Qui venez ſans raiſon me donner du ſoucy.  
 Souſpirs, ſoucyſ, deſirs, prieres atterrées,

*Esperances, & vœux, retirez vous d'icy.'*

*Ne souffrez o mon Dieu, qu'une terrestre flame  
S'empare de mon cœur, pour y faire sejour.*

*Mais plustot m'inspirant vn saint desir en l'ame,  
Faites que vostre loy me donne de l'amour.*

*Mon ame a conuoité de desirer tes iustifications.*

*Pfal. 118.*

*Aug. in  
Ej. 118.*

**C'**Est merueille, comment vn desir soit  
cōuoité, & qu'il ne soit point en nous,  
quoy que la cōuoitise s'y treuve desia! Qui  
ne sçait pas que la cōuoitise est en l'homme,  
& le desir pareillement en l'homme? pour-  
quoy donc icy quelque desir est il conuoité  
pour estre obtenu, comme s'il estoit amené  
de dehors! ou bien, comment peut on con-  
uoiter quelque chose sans desirer? veu que  
la conuoitise & le desir ne sont qu'une pas-  
sion? car sans doubtte desirer, & conuoiter,  
ce n'est qu'une mesme action, sans diuision  
ny difference. Quelle admirable & quelle  
inexprimable langueur est donc cette cy, de  
conuoiter sans pouuoir desirer? & toutes-  
fois elle se treuve telle, l'exemple en soit en  
vn malade, ayant perdu le goust, & l'appe-  
rit; ce langoureux conuoite de desirer la  
viande; pendant qu'il conuoite de n'auoir  
point de degoust. Est-ce donc autre chose  
conuoiter que desirer? non que la conuoit-  
ise

tize ne soit pas vn desir, mais d'autant que toute conuoitize n'est pas desir; car on conuoite aussy les choses que l'õ possede, & celles que l'on ne possede pas. ainsy conuoitãt, l'homme ioüit de ce qu'il tient; mais en desirant il conuoite les biens absens, qu'il n'a pas encore. Toutefois, comment est il possible, que les iustifications de Dieu soyent absentes? doiuent elles estre estimées telles, quand on les cognoit, & que l'on ne les fait pas? car assez souuent, nous voyons ce qu'il faut faire, & ce sans le faire, parce que nous ne nous promettons aucun contentement en cette action, & voudrions bien pourtant y entreuuer, desirans que cette œuure nous plaise, puis que nous cognoissons, que c'est nostre indisposition qui nous en detourne. L'entendement vole, & recognoit incontinent la verité, mais l'affection humaine languissante & grossiere, ne suit que de loing, & lentement, & quelquefois ne veut pas suiure du tout. C'est donc pour cette cause, que le Sainct Prophete conuoitoit de desirer les choses, qu'il discernoit estre bonnes; souhaitant de pouuoir se plaire aux œuures, que la raison luy faisoit aduoüer vtiles & faisables.

Or n'at-il pas dit: i'ay conuoité vos iugements; mais i'ay conuoité de desirer: comme viure par la vie, c'est d'auantage que viure seulemēt: (car viure c'est aussy vne actiõ

Q

commune

*Aug. in  
Ps, 118,*

commune de cette vie presente;) mais viure par la vie, c'est vn attribut propre des bien-heureux . ainſy conuoiter que nous deſirions les iugemens de Dieu , c'est plus que deſirer ſes iugemens; car nous conuoitons de deſirer , comme aduoüans que ce deſir n'eſt pas abſolument en noſtre puiſſance, mais depend & doit eſtre obtenu de la grace de Dieu . Sans doute quand Dieu nous aura veu prendre plaisir à la conuoitiſe du deſir de ſes iugemens , il fera croiſtre heureuſement ce ſobre appetit , ſans toutes-fois nous laiſſer affamer. Or quand nous offenſons, nous ne conuoitons pas de deſirer les iugemens de Dieu comme nous de- buons; & ſuyuant cette façon de parler, le Seigneur n'vzoit pas d'vne parole oyſiue, & ſuperflue , quand il diſoit : *J'ay deſiré avec deſir de manger cette Paſque avec vous.* Non ſeulement deſirant , mais deſirant d'vn deſir redoublé , conuoitant de donner l'entiere remiſſion des pechez . Conuoitons donc auſſy de deſirer les iugemens de Dieu.

*Orig.  
prolog.  
in Câr.*

Car comme il ſe treuve vn amour charnel , que les Poëtes ont appellé Cupidon, & nous conuoitiſe; & eſt tel, que qui ayme à ſa façon, ſeme en la chair; auſſy ſe treuve il vn amour ſpirituel , ſelon lequel l'homme interieur eſpris d'amour, ſeme en eſprit.

*Aug. in  
Pſ. 36.* Maintenant, diſcernez la demande de voſtre cœur, d'avec celle de voſtre chair; voyez en

en la difference autāt que vous pouuez. par exemple: Voylà quelque aueugle des yeux du corps, il prie pour estre illuminé : cette demande est vne demande de la chair. Il est malade, & requiert la guerison; il est guery, à condition toutesfois de mourir en autre tēps: encore cette demāde vient de la chair, & toutes les autres qui sont semblables. La demande du cœur, quelle est elle? pareille à celle de la chair, voulloir que ses yeux soyēt preparez pour voir cette lumiere, qui ne peut estre veüe d'autres yeux. ainsy cette demande du cœur, s'adresse à cette lumiere. *Bien-heureux sont les nets du cœur, d'autant qu'i-ceux voiront Dieu.*

Mais l'hōme croit, que cōme quelque asnō sauuage, il soit né pour auoir toute liberté, & courir à l'abondon de ses passions; car celuy qui cherche d'accōplir tout ce qu'il desire, soit mal ou non, & s'emporte au gré d'une licence effrenée; qui cōuoite il, sinon de paroistre semblable aux asnons sauuages? que veut il que n'estre point subiect aux renes d'aucune discipline, ains au cōtraire, d'estre vagabond, allant & venant, sans retenue par les forets & precipices de ses mauuais desirs.

Noz esprits, comme nos corps, sont subiects aux changements & vicissitudes, ils se quittēt quelquesfois eux mesmes, & se iettēt dans des merueilleuses varietez. Car chers ce qu'ils n'ont pas, ils se traueillēt & se

*Greg. c.  
15. in  
c. 11.  
Iob.*

*Greg.  
cap. 22.  
in c. 7.  
Iob.*

gesnent pour l'obtenir, mais à peine sont ils instalés en cette nouvelle possession, qu'il leur ennuye desia, le mespris est ce qui succede à tant de violéts desirs & d'admiratiōs precipitées. Ils ayment souuent ce qu'ils ont desdaigné, desdaignent ce qu'ils ont aymé. Ils cherchent long temps pour treuuer vn bien petit, peu de choses releuées; aussy-tot las de grimper & se guinder en haut, les voylà raualez accroupis à leur foyer ordinaire; & quoy qui puisse arriuer, il n'est fortune si belle, qui leur puisse long temps plaire; s'ils perseuerent; c'est à changer & laisser tousiours le meilleur pour le pire.

*Greg.  
hom. 36  
in Euā.*

Car tant que nous viuotons, nez en la misere & calamité de ce pelerinage, nous auons l'appetit si gasté (mesme sommes nous icy venus avec ce degoust) que nous ne scauons pas ce que nous deuons desirer.

*Aug? de  
orando  
Deo, ep.  
121. ad  
Probam  
cap. 5.*

Et de fait quand nous prions, nous ne scauons le plus souuent que nous voulons, ny ce que nous deurions demander; l'vn souhaite vn mariage, l'autre estant deslié par le trespas de sa partie, veut demeurer en son vefuage, & choisit de viure en continence; l'autre n'a pas esté marié, ny ne veut pas l'estre, quoy qu'il soit mal assis: il a si peur d'estre plus mal, qu'il n'oze se bouger, & demeure dans son siege.

*Aug.  
Confess.  
6. cap. 6*

La bouche de ma conuoitise estoit bean-  
te, pour engloutir les honneurs & dignitez;

ie

ie languissois d'une auare soif des richesses & du gain ; ie me proposois de grands & auantageux mariages ; i'estois mesme si ignorant, que de vous recommander toutes ces pretentions, pendant quoy, ie vous priois, & vousriez de moy, & de mes prieres.

Certes celuy qui fait de telles prieres, par exemple. Seigneur, multipliez mes richesses ; ou bien donnez m'en d'aussy grandes, que vous auez données à cettuy cy, ou bien à celuy là ; ou bien augmentez mes honneurs, ou me rendez vn des plus grands & plus puissants hommes de mon siecle ; si dis-ie, quelqu'un presente de semblables prieres à Dieu, & les presente avec conuoitise, sans estre esmeu d'une grande volonté d'ayder les autres hommes par ces commoditez souhaitées, ie pense qu'il a forgée cette demande dans sa propre ceruelle, & qu'il ne treuve dans l'oraison dominicale aucune clause, ny demande, à laquelle il puisse rapporter ses vœux ; qui ne viennent que de luy seul. Que donc nous ayons au moins honte de demander ces choses, que nous ne sommes pas honteux de conuoiter : ou bien si cette conuoitise nous fait aussy rougir, & nous surmonte, toutesfois nous ferons beaucoup mieux de le supplier, qu'il nous deliure du mal de cette conuoitise, puis que nous luy disons si souuent, *deliurez nous du mal.*

Voyez vous donc, comment l'exces de

*Aug. de orando Deo c. 12. ep. 121. ad Probā.*

*Chryf.  
en ep.  
ad Ro-  
man. c.  
1. hom.  
4.*

conuoitise est cause de tous maux ? le desir trop vehement n'ayant pas cette retenue de s'arrester, & demeurer dans ses iustes limites : car tout ce qui passe outre les bornes, que Dieu luy auoit plantées, ne scauroit s'empescher de plusieurs souhaits, d'autant de choses mal conuenables & desordonnées. ainsy que nous voyons, qu'il arriue souuent à ceux, qui par excès ou maladies ont perdu l'appetit des viandes, & veulent manger des cailloux, ou de la terre; ou bien trauaillez d'une estrange soif, qu'ils ne peuvent esteindre, souhaitent seulement de treuuer quelque borbier, ou marest fangeux, pour s'abbreuer d'eaux sales & puantes, plustot que de quelque liqueur precieuse.

*Bern. c.  
9. me-  
dit.*

Ainsy mon cœur, ce cœur vain, vagabond, leger, & sans arrest, pendant qu'il se conduit, ou plustot s'esgare à sa fantazie, priué du conseil diuin, qui deuoit le guider, ne scauroit demeurer en soy; mais plus inconstant que l'inconstance mesme, est distraict par des deuoyemens infinis; il va & vient; ça & là courant, & recourant dans des erreurs sans nombre; & pendant qu'il esprouue tout pour chercher son repos il se lasse, & ne le treuue pas; mais miserable en son trauail, se vuide de paix, se remplit de troubles, n'est pas d'accord avec soy, mais se dresse party contraire. Il se quitte, & puis se souleue, s'o-

poze



poze à ses resolutions , met ses volontez en querelle , change ses conseils ; il bastit de nouveaux desirs, abat les ançiens , redresse les abatus, change, ordonne, fait, defait, refait, vne mesme chose plusieurs fois, maintenant d'vne sorte, aussy-tot apres d'vne autre, & tout sans fin, & sans fruiçt ; par ce qu'il veut , & ne veut pas , & ne demeure iamais arresté dans vn estat.

Mais Seigneur brisez cette conuoitize reuesche, que ie sens en moy ; rompez la par vostre douceur, que vous auez cachée pour ceux qui vous craignent ; afin que ie vous conuoite par des conuoitises eternelles ; & de peur aussy qu'alleché, & deçeu par la vanité, mon goust interieur ne reçoie l'amer au lieu du doux, & la douceur en place d'amertume.

*Aug:  
Soliloq.  
cap. 12.*





*Vt inam dirigantur viae meae ad custodiendas  
iustificationes tuas! Psal. 119.*

## II.

À la mienne volonté, que mes voyes soient  
adressées pour garder tes iustifica-  
tions. *Psal. 118.*

**I**E suis reduit au point de ne sçauoir que dire;  
Deux sentiers ambigus naissent de ce sentier.  
Ne cognoissant non plus le meilleur, que le pire,  
I'vze en deliberant mon aage tout entier.

L'vn de ces deux chemins cōduit à la main droite,  
Et l'autre en gauchissant, se tourne en d'autres parts.  
L'vn a sa piste large, & l'autre plus étroite,  
L'vn est tout de fossez, l'autre tout de remparts.

L'vn semble malaizé, l'autre semble facile,  
Là l'on voit des cailloux, là quelque ombrage vert,  
Par l'vn on marche droit, & par l'autre on vacile,  
L'vn cache des dangers, & l'autre est descouuert.

De prendre le meilleur, c'est vn coup d'aduēture;  
Car ils sont embroüillez parmy tant de retours:  
Que l'on ne peut sçauoir par art ou coniecture,  
Où l'on se doibt treuuer à la fin de son cours.

En ce chemin fourchu, qui fit doubter Hercule,  
On pouuoit mieux iuger le sentier plus parfait.  
En celuy que ie voy pour bien que l'on calcule:  
On se trompe tous-jours au compte que l'on fait.

Flottāt incessamment dans ses eaux vagabondes,  
Le Meandre tortu ne se tourne point tant.

Quoy qu'en se pourmenant il rencontre ses ondes,  
Pour refaire cent fois vn voyage inconstant.

Quoy que l'ebroüillemēt du fascheux labirynthe

*Fut le fatal erreur des pauvres estrangers:  
L'issue à mon aduis en estoit plus succinte,  
Et l'on s'y fouruoyoit avec moins de dangers.*

*Las, vn autre peril, bien plus ineuitable,  
Trauerse les destroits, où ie suis en suspens.  
Et ne discernant point le faux du veritable,  
Ie n'oze le chercher avecque mes despens.*

*Encor ie craindrois peu tant de voyes confuses;  
Si comme en ce Dedale, où chacun s'enfondroit;  
Ie ne rencontrois point de plus subtiles ruses,  
Que des chemins coupez, dessus le chemin droict,  
Mais outre tous ces tours qui retardent ma route  
Mes yeux sont empeschez aussy bien que mes pas.  
Vne nuict sans clairté fait que ie ne voy goute,  
Et me meine au malheur, que ie n'aduize pas.*

*I'ay beau considerer, & traouailler ma veüe,  
Ie ne cognoy plus rien, quand ie suis desuoyé.  
Mon ame en ce malheur est si fort despourueüe:  
Que ie recherche en vain quelque chemin frayé.*

*Pendant que mon bourdon s'efonce dans la terre,  
Et que mes bras ouuerts s'auancent deuant moy:  
La crainte de choper à quelque dure pierre  
Ioinct de nouueaux soucys à mon premier effroy.*

*En ma perplexité tous conseils sont vniques,  
Ie ne puis retourner, & n'oze aller auant.  
Les pieges incognus me cachent leurs pratiques,  
Et cette obscurité m'oste l'air, & le vent.*

*Le pelerin lassé d'vn estrange voyage,  
Pense auoir trop de temps, voyant le iour qui luit.  
Il est bien-tot surpris de quelque espais nuage,  
Qui luy desrobe l'air, & rameine la nuict.*

Le ciel n'est reuestu d'estoiles, ny de lune,  
 Les villages sont loing, il ne sçait où loger.  
 Il recherche vne sente, & n'en rencontre aucune,  
 Ny marque de cheuaux, ny marque de berger.

Le pays estrangier luy redouble sa peine,  
 Il ne recognoit rien ny de loing ny de pres,  
 Et ne peut deuiner, si sortant de la plaine  
 Il rencontrera point des eaux, ou des forets.

Doncques pour euitier les dangers manifestes,  
 Quel remede at-il plus? s'il employe sa voix,  
 S'adressant aux humains, au defaut des celestes,  
 Ses accents vont fraper les fleuves, & les boys.

Il souhaite cēt foys quelque garçon champestre,  
 Qui le veuille loger en son parc escarté.  
 Ou bien qu'un laboureur entrouurant sa fenestre,  
 L'apelle à son hameau par ce peu de clairté.

Mais ce desir est vain, cette peine est perdue,  
 Il sent que les humains non point là de seïour.  
 Sa voix se fond en l'air, & n'est pas entendue;  
 Ce qui reste d'espoir, c'est d'attendre le iour.

O qui me conduira deuant que ie m'esgare?  
 Qui guidera mes pas à trauers de ce lieu?  
 De qui doibs-ie esperer la lumiere d'un phare,  
 Pour me faire aller droict, sinon de quelque Dieu?

Pendât que les Hebreux auancoient leur voyage  
 A trauers des dezerts, qu'ils n'auoient iamais veu:  
 Ils se voyoient conduits, de iour par un nuage,  
 Et remarquoient de nuict la colomne de feu.

Vn astre merueilleux fit clairement entendre  
 Aux Roys Orientaux, où le Messie estoit;  
 Et ne les quita point, auant que de les rendre

Aupres

*Aupres de Bethlem dessous ce pauvre toit.*

*Les tristes marimers, esgarez dans l'orage,  
Ont les astres iumeaux, qui les font respirer.  
Sois de mesme vn Pollux, pour me donner courage ;  
Monstre moy le chemin, quand ie veux m'esgarer.*

*Thesee estoit perdu, quoy qu'il eust la victoire,  
Le filet d'Ariadne assura son retour.  
Quand Leandre nageoit pèdant la nuict plus noire,  
Hero se faisoit voir au dessus de sa tour.*

*Voicy le labyrinthe, où ie suis vn Thesee:  
Sois donc mon Ariadne, & me tire d'icy.  
Si ie suis vn Leandre, en cette eau malayzée:  
Allume quelque lampe, & sois Heron aussy.*

*Vois tu combien de gens courent au precipice?  
Esgarez du sentier qui meine à bonne fin.  
Ils se nuizent plus fort, plus ils ont d'artifice,  
Et chascun par erreur rend mauuais son destin.*

*L'vn qui veut s'auancer sans l'adresse d'vn guide  
Tombe dans vn boubier, & se perd tout à fait.  
L'autre comme vn aueugle en vne lande vuide,  
Ne fait que prolonger son voyage imperfect.*

*L'vn veut tousjours courir, l'autre fait du mode-  
Et voulant, s'excuzer blasme celui qui court. (ste.  
L'vn au lieu d'acheuer le chemin qui luy reste,  
S'en retourne en arriere, ou s'aresté tout court.  
L'vn fait quartier à part, l'õ voit que quelque autre  
De se ioindre aux passās; mais tous sõt abusez, (ayme  
L'vn par son compagnon, & l'autre par soymesme,  
Le plus adroiçt se perd, comme les moins ruzez.*

*L'vn bat incessamment vne carriere ronde,  
L'autre en vn lieu plus droiçt paroît tout estourdy.  
Celuy-*

*Celuy-cy se promet d'aller au bout du monde,  
Et s'en voit chaque soir aussy loing qu'à midy.*

*Ainsy communement l'ignorant populaire,  
Suit ceux qui vont deuant par vn chemin tortu.  
Faizant ce qui se fait, non pas ce qu'il faut faire,  
Il perd le bon sentier, & prend le plus batu.*

*Arriue que mes pas tiennent la droite sente,  
Pendant qu'en pelerin ie trauerse ces champs.  
Sans que l'aduersité se treuve assez puissante,  
Pour me faire pencher au chemin des mechants.*

*Fay que ie sois semblable à la fleche fidelle,  
Qui vole parmy l'air apres le descocher:  
Elle ne reuiet point pour quelqu'un qui l'apelle,  
Mais va rompre le but, comme veut son archer.*

*Qu'ainsy sans estre las, & sans prèdre autre route  
Ie rende tous les iours mes pas plus vehemens.  
Que ma vie s'enuole, & qu'elle passe toute  
Par le iuste sentier de tes commandements.*

*Ou bien fay toy l'archer, la corde, l'arbaleste,  
Que tes commandements soient le but recherché.  
Et que ie sois tous iours comme vne fleche preste,  
Que tu pourras tirer dans le blanc attaché,*

*A la mienne volonté, que mes voyes soient adreſſées pour garder tes iuſtifications. Pſal. 118.*

*Aug. l. 2  
de oper.  
merit.*

**H**ieremie dit: *Je ſçay bien, o Seigneur, que la voye de l'homme n'eſt pas en luy; & que ſon adreſſe ne ſuffit point pour le faire marcher, & diſpoſer droittement ſes pas.* Suivant cela, dans les Pſalmes quelqu'un ayant dit à Dieu: *vous auez commande, que voz commandemens fuſſent gardez trop eſtroitement*, ne preſuma pas incontinent de foy; mais ſouhaita de faire ce qu'il voyoit eſtre iuſtement commandé. *A la mienne volonté (dit. il) que mes voyes s'adreſſent à garder voz iuſtifications.*

*Ambr.  
in Pſ.  
118.  
cōſon. 5.*

Le ſoldat qui ſort à la campagne, n'a pas le choix du rang n'y de la file, qu'il doit tenir, n'y du quartier où il logera; la façon de marcher ny le chemin ne ſont pas ouverts à ſa diſcretion; il ne peut ſelon ſa volonté, ſe couler par les ſentiers qui conduyſent en moins de temps, ou ſont plus couverts de haliez; ſon drappeau eſt ſon vnicque guide, qu'il ne doit abandonner qu'après ſa vie. L'ordre vient du general, le Soldat qui l'a reçu par ſes officiers le garde, il arme le rang qui luy eſt assigné, aduance droit où ſon poſte eſt marqué, afin que ſans danger ny retardement il ſe ſerue des guides, viures, & munitions, qui ſont prêts ſur le paſſage. Je deſire bié fort, que vous reconnoiſſiez vne pareille loy de marcher, qui nous eſt



est prescrite; IESVS CHRIST est nostre general, les saincts sôt les officiers & comissaires des guides, viures, munitions, &c. Aussy noz peres sont sortis de la terre d'Ægypte, ils ont voyagé par long espace de temps, & trauersé plusieurs pays estrangers; nous auons encore les descriptions de leurs câps, de leur stations, & demeures, nous recognoissons d'oc de qui venoit l'ordre de cette disposition; qui cōmandoit aux enfans d'Israël d'ainsy ranger leurs armées, & leur tabernacles. Car de iour, Dieu s'auanceoit deuant eux dans vne colonne de nuée, & de nuit dans vne colonne de feu; afin de leur monstrier le chemin, quand ils marchotent, & pour escarter les tenebres. La loy, & la guide assuree de la route, qu'ilz deuoient tenir, estoit vne colonne, vn feu, vne nuée.

En cette vie se treuuēt plusieurs chemins, *Bern.*  
 & beaucoup de sentiers qui s'aboutissent *serm. II*  
 fort diuersement, que le voyageur aduise *super*  
 bien à soy, s'il est sage, parmy tant de dan- *qui ha-*  
 gers qui l'aguettent à tout moment. com- *bitat in*  
 bien sera-il facile de se deuoyer, & se perdre *adiuto-*  
 à celui, qui treuuant tāt de voyes entrecou- *rio.*  
 pées, n'aura marque quelconque pour cog-  
 noistre & discernier l'vnique bōne, entre tāt  
 de mauuaises ? pour ne tomber pas en cette  
 disgrâce, enquestons nous de bonne heure,  
 aprenōs à recognoistre noz voyes, les voyes  
 des

des demons; cherchons aussy les voyes des saincts, pour entrer de là dans celles du Seigneur.

*Ambr.*  
*in Pſal.*  
*118.*  
*acton. 8.*

Car quand vous vous estes mis aux chāps, apres auoir auancé quelque espace par vn chemin continu, si vous arriuez en endroit, où il se fende en plusieurs branches (& ne sçauiez distinctement, lequel cōduit la part où vous tirez ) vous arrestez tout court, & deliberez en vous mesme, lequel vous deuez choisir, le premier, second, ou troisieme sentier; & n'en croyez pas la resolution de si peu d'importance, qu'il conuienne de la prendre, qu'apres auoir bien consulté toutes les pieces de vostre iugement. C'est fort bien fait sans doubte de vous conduire en cette sorte. Mais combien plus vous deuez vous arrester, & deliberer de cœur & d'esprit, vous qui tirez chemin deuers le royaume celeste? avec combien plus de soing deuez vous penser, que tout sentier ne conduit, & ne finit pas où vous desirez de paruenir? toute voye ne s'aboutit pas à cette Hierusalem du ciel. Il y a tant de voyes, qui se terminent par des mauuaises isſües; & c'est d'icelles que vous auez leu. *Qu'il y a des voyes qui paroissent droittes & faciles à l'homme, les bouts desquelles regardent dans le pro-*

*Bern:*  
*serm. II*  
*super.*

*Qui*  
*habitat* Les voyes des enfans d'Adam sont donc frequentes en necessitez, & conuoitises. Car  
les

les vnes & les autres nous violentent, toutes deux nous conduisent, toutes deux nous trainent également; si pour difference nous ne voulons dire, qu'il semble que nous soyons proprement poussez par la necessité, mais tirez & trainez par la conuoitise. Et de fait il semble, qu'il soit necessaire d'attribuer specialement les necessitez au corps, non des necessitez simples, *mais redoublées, ayans plusieurs destroits, & detours*; parmy lesquels il faut perdre beaucoup de temps, & de chemin. S'ils s'y treuvent quelques sentiers plus droicts, encore sont ils en petit nombre, & ne menent pas fort auant. En ces incommoditez l'homme est contrainct d'apprendre, combien il a besoing de crier au Seigneur, & le prier pour estre aydé, luy disant: *tirez moy de mes necessitez*, non de ma necessité. Quiconque ne fermera pas son oreille, & ne fera le sourd aux aduertissemens du Sage, souhaitera d'estre tiré & deliuré non seulement de cette voye de la necessité, mais encor, & sur tout de celle de la conuoitise. Car que nous dit ce Sage? *detournez vous de voz propres volontez. puis encore: n'allez pas apres voz concupiscences.* ce sont ces voyes, qui semblent bonnes à l'homme; mais n'ont point de fin, que quand elles abysment dans le precipice.

Si vous auez treuvé les voyes des hommes, considerez vn peu, si ce n'est pas d'i-

R

celles

*Ibidem.*

celles qu'il est dict, *contrition & infelicité en leurs voyes*; la douleur & contrition se rencontrant en la necessité, & le malheur en la conuoitise. Voyons aussy les erres des demons, & que cette veüe nous induise à nous engarder, voyons les, pour les fuyr, puis qu'elles ne sont autres, qu'orgueil, & obstination. Qu'ils ont le cœur peruers & renuersé, tous ces enfans des hommes qui suyuent les voyes des demons, y entrent, & marchent là dedans en assurance! Le diable ne demande rien plus d'eux; car tous les combats, luites, attaques, & embusches qu'il nous fait, toutes les meschancetez de son esprit malin ne s'exercét, que pour nous seduire, pour nous tirer du droict & bon chemin de salut, nous induire incontinent en la voye de damnation, nous conduire par icelle, & nous mener en fin à la malheureuse fin, qui luy est destinée, & à ceux qui le suiuent. Mais quelles sont des voyes des saints Anges? celles assurement que le seul filz vnicque a luy mesme racomptées: Vous voirez les Anges *montans & descendans sur le filz de l'homme*, la montée donc & la descente sont leurs voyes; la montée pour eux mesmes, la descente ou escorte en descendant pour nous. Je croy que vous desirerez d'entendre aussy quelque chose des voyes du Seigneur. Luy mesme les a enseignées, quand il a ouuert les leures de son Prophete, pour luy

luy faire dire : *Toutes les voyes du Seigneur sont misericorde & verité, ainſy ſe preſente-il à chacun en particulier, à tous en commun, avec misericorde & verité. toutes les collines du monde ont eſté courbées, & humiliées en ces chemins, à ſçauoir les ſuperbes, les demons, & les Princes de la terre.*

Quand on voyage, voicy l'ordre que l'on tient; ceux cy vont deuant & conduiſent les autres, ceux là ſuiuent & ſont conduits. Ceux qui marchent les premiers, ſeruent de guide & d'exemple aux autres: mais direz vous, qu'ils ne ſont guidez de perſonne? ſ'ils ne ſont conduits, ils ſ'eſgareront, & ſortiront de la voye. ces conducteurs de bandes ont donc auſſy quelqu'vn qui les conduit, c'eſt I E S V S C H R I S T meſme; & vous remarquez encore ſes veſtiges, qui vous ſont montreſ par l'Apoſtre ſainct Paul, quand il dit: *Soyez imitateurs de I E S V S C H R I S T, ainſy que moy.* Les iuſtes prennent garde à ceux qui les deuantent en vertu, & les ſuiuent par imitation. Comment ſuyuent ils? *les iuſtes voironſ & craindront.* Ils voironſ & craindront de ſuyure de mauuiſes voyes, ayant principalement veu, que d'autres perſonnages qu'ils eſtiment meilleurs qu'eux meſmes, ont auſſy deſja ſuiuy de meilleures voyes, & diſent en leurs pêsées, comme les voyageurs ont couſtume de dire, lors qu'in-

certains du chemin, qu'ils doiuent tenir, & flottans dans vne resolution, ils en voyent d'autres qui passent asseurement, & avec presumption, ilz se disent: ceux cy ne vont pas à l'adventure, ils doibuent sans doute sçauoir le chemin, puis qu'ils ne le demandent pas; & qu'ils vont, où nous desirons aussy d'aller. Et pourquoy vont ils avec tant d'assurance par cet endroit icy, si ce n'est parce qu'il est dangereux d'aller par celuy là? les iustes voironent donc, & craindront. D'une part ilz voyent vn petit sentier, estroit, & peu battu, petit nombre de gens qui le suiuent; d'un autre, vn grand chemin, large, ouuert, où tout le monde se iette; mais si vous estes iuste, ne comptez pas les troupes d'hommes qui s'estouffent dans cette presse. Les voyes larges reçoient vn grand nombre, l'estroite vn moindre; ne vous arrestez pas pourtant à la quantité des voyageurs, pour prendre l'adresse du meilleur chemin.

*Greg. c.*  
*17. l. 7.*  
*mor. in*  
*6. 6. Job.*

Les sentiers des reprouuez sont tous-jours tors, & repliez, tellement qu'estans subiects à leurs conuoitises deprauees, ils ne sçauoient souhaiter aucun vray bien, ou le souhaitent seulement d'un desir tiede, lasche & debile; leurs esprits enchainez ne peuuent prendre vn bon pas pour s'en approcher. Car ilz se contentent d'auoir veu de loing le droict chemin du bien, qu'ilz deuoient

deuoient fuiure, sans toutesfois se bouger aucunement; ou s'ils se mettent en deuoir d'auancer, le trauail & la fatigue du voyage les rompt incontinent, & les arreste sans qu'ils puissent iamais arriuer au giste qu'ils s'estoient marquez, & de là souuent arriue qu'ils retournent, & retombent à leurs mauuaises coustumes, las & decouragez; ils debandent leurs esprits, & se couchent dans les voluptez de la chair, les choses transitoires & perissables les arrestent, les eternelles & durables ne leur donnent plus ny soucy, ny desir. *Leur teste est le circuit: Aug. in*  
 & quel est il ce circuit? c'est qu'ils tournent, *Pf. 139.*  
 & ne s'arrestent point, leur course fait vn cercle d'erreur, & par consequent vn chemin sans fin; car qui vn de long commence en vn endroit, & finit en vn autre; qui tourne en rond, n'acheue iamais. Tel est le trauail des impies, lequel est plus euidentement descouuert en vn autre *Psalme. Les impies cheminent en circuit.*

C'est donc bien à propos qu'il est dit *Greg. l.*  
 des reprobuez, *les sentiers de leurs pas sont en-* *7. mor.*  
*uelopez,* par ce qu'en deliberant, ils souhai- *c. 14. in*  
 tent bien les choses iustes & droictes; mais *c. 6. Job.*  
 sont tousjours repliez, pour retomber dans leurs maux ordinaires; & comme estants tirez hors d'eux mesmes par ce premier mouuement, ilz tournent, & font ce circuit, pour se retreuer en fin au mesme

point d'où premieremēt ils estoient sortis. Ainsy faisant, ils desirerent bien les choses bonnes, mais nō pas tant que pour l'amour d'elles ils veulent quitter, & se retirer des mauuaises.

*Bonav.*  
*in Psal.*  
36. Aucuns tombent hors de la voye, comme fait celluy qui ne fut iamais de l'Eglise, autres tombent de la voye, & de tels est dit. *Il vaut mieux ne cognoistre pas la voye de iustice, que retourner en arriere l'ayant cogneüe.* Autres tombent dans la voye, desquels est dit. *Le iuste tombe sept fois en vn iour.*

*Orig.*  
*hom.* 4.  
*in Psal.*  
36. Mais il y a grande difference entre la cheute du meschant, & la cheute du iuste. *Le iuste, dit-il, ne demeure pas abatu quand il est tombé; le meschant qui n'a pas mis son esperance en Dieu, s'il tombe, il demeure tout plat estendu, & ne se releue pas; s'il a peché, il n'en faiēt point de penitence, & ne sçait pas amender sa faute commise.*

*Aug.*  
*confess.*  
6. c. 16. O voyes tortues, que de malheurs pour ceux qui vous suiuent! O Seigneur, que de malheurs encore à l'ame arrogante & presumptueuse, qui s'est bien osé promettre quelque chose de malheur, se separant, & s'esloignant de vous! Elle se tourne, & retourne; mais sur son dos, sur ses costés, sur son ventre, tout luy semble dur. Il n'y a que vous seul qui soyez son repos. Et voicy  
vous



vous vous presentez, & nous deliurez des erreurs miserables qui nous seduyfent, vous nous adressez en vostre voye, & nous consolez, & nous dites. *Courez, ie vous supporteray, & vous conduiray, & vous y porteray moy mesme.*

Les pas de ceux, que le Seigneur addressoit de nuit par vne colomne de feu, de iour par vne nuage, estoient bien mieux guidez que les nostres. Meritez donc par bonnes œuures, o Chrestiens, & demandez par prieres, que voz pas soient adressés & conduits par le Seigneur, de peur que vos pieds ne soient émeus, & s'égarerent du vray chemin. Il est aussy à craindre que vous ne laissiez le droit sentier, & soyez deceus, par les detours des voyes tortues; & pourtant il vous est dit. *aprestez la voye du Seigneur, faites ses sentiers droicts.* Faisons droicts les sentiers de nos ames, afin que nous ne glissions point, & de peur que nos pas ne s'écartent, & s'espanchent comme ceux de la femme de Loth, qui regarda derriere soy, ne peut tenir ses pas, mais les destourna. qu'ils ne soyent point espars, comme ceux des Ægyptiens, que le flot de la mer dispersa encor d'avantage. Ne direz vous pas fort à propos de ces gens, qui se repentent d'auoir bien vescu; *leurs pas se sont esgarez, confondus, & deuoyez?*

*Ambr.  
in Psal.  
36.*

*Amb.in*  
*Pf.38.* O vous qui auez laissé les sentiers droits, & bien asseurez, vous en allant dans les voyes des tenebres! O vous qui vous effiouvssiez en voz iniquitez, & vous complaisez en vostre peruersité! vous de qui les sentiers sont trauezsez, & les courses pleines de detours, comme leur autheur est contrefait & tortu! pourquoy auez vous cōmençé de hayr la droite voye? malheureux que vous estes, sans doubte le Seigneur ne vous a pas conduicts.

*Aug. so-*  
*liloq. c.*  
4. O Seigneur, qui estes la lumiere, la voye, la verité, & la vie! vous auquel il ny a point de tenebres, d'erreur, de vanité, ny de mort, lumiere sans tenebres, voye sans erreur, verité sans vanité, vie sans mort. Dites vn mot, Seigneur, que la lumiere soit faite, afin que ie voye la lumiere, & que i'éuite les tenebres; que ie voye la voye, & que i'éuite le deuoyement; que ie voye la verité, & que i'éuite la vanité; que ie voye la vie, & que i'éuite la mort. *Esclairez, dis-je, Esclairez* o Seigneur, ce pauvre aueugle assis en tenebres & dans l'ombre de la mort, & que ses pieds soyent adressez par vous au chemin de la paix.

*Nicen.*  
*oratio*  
4. *in*  
*Cant.* Faites que mon ame soit vn traict, vne fleche en la main du tout-puissant, pour estre adressée au but celeste & supernel; ie sçay que le mesme est nostre espoux, & qu'il est  
archer,

archer, faites que cette mesme ame soit ensemble espouse, & fleche, de laquelle il vze pour la decocher, & l'enuoyer droit au blanc du bien, qu'il luy est propose.





*Perfice gressus meos in semitis tuis, vt non  
moucantur vestigia mea. Psal. 16.*

## III.

Parfais mes pas en tes sentiers, à fin que les  
 plantes de mes pieds ne glissent point  
 Psal. 16.

**S**erat-il donc vray que mes pieds,  
 Comme pauvres estropiez,  
 Manqueront tousiours d'assurance?  
 Et moy qui tombe à chasque pas  
 N'auray- ie iamais esperance  
 De me voir plus fort, ou moins las?  
 Toy qui depuis tes lieux celestes  
 Vois nos den:arches & nos gestes,  
 Ne desdaigne point mon tourment.  
 Mais prenant mes plaintes pour iustes,  
 Conduy moy plus a seurement,  
 Et rend mes plantes plus robustes.

La Cigogne se met en l'air,  
 Pour aprendre l'art de voler  
 A sa petite creature.  
 Et quoy que ses ieunes craintifs  
 N'ozent se mettre à l'adventure:  
 Ils sont bien-tot bons apprentifs.

La fille suit bien-tot l'exemple  
 De sa mere qu'elle contemple.  
 Ce vuide qui luy faisoit peur  
 Comme vn horrible precipice  
 Dexient vn maneige bien seur,  
 Pour vn iournalier exercice.

L'aigle provoque ses petits,  
 Qui ne sont encore sortis  
 De la demeure maternelle;  
 Encor qu'ils s'y cognoissent peu,  
 Chacun veut esteindre son aïfle,  
 Pour imiter ce qu'il a veu.

Après quelque peu de iournées,  
 Sentant que leurs plumes sont nées,  
 L'assurance leur vient aussy.  
 Ils font fendre l'espace vuide,  
 Et suyuent par tout sans soucy  
 La route que monstre leur guide.

Vn enfant craignant le danger,  
 Quand il veut aprendre à nager,  
 Se fait premierement vn siege,  
 Et n'entre point dedans les eaux,  
 Que sur vne planche de liege,  
 Ou sur vn fagot de rozeaux.

Puis oubliant sa peur premiere,  
 Il fait sa tasche coustumiere,  
 Sans l'ayde qu'il auoit deuant.  
 Pendant que tout seul il s'espreue:  
 Il s'enfonce, & boyt bien souuent  
 Plus qu'il ne veut de l'eau du fleuve.

En fin s'estant bien exercé,  
 Son aprentissage est passé,  
 C'est aux Tritons qu'il se compare.  
 Mesme s'il estoit au hazard,  
 Où fut Cesar aupres du phare:  
 Il feroit autant que Cesar.

Toy qui depuis tes lieux celestes

*Vois nos demarches & nos gestes,  
Regarde mes debilitez.*

*Considere à quel artifice  
Mes membres se sont arrestez,  
Pour se tenir en cette lice.*

*Je suis le cheual intestin  
De ce chariot enfantin,  
Qui soustient mes membres de mousse.  
Et si ie veux aller auant:*

*Il faut que moy mesme ie pousse  
Les roües, qui tournent deuant.*

*Ainsy le vieillard decrepite,  
Quand son aage se precipite,  
Ne se sent plus si bon pieton;  
Mais par vn instinct de nature  
Il se fait vn pied du baston,  
Qui fut autrefois sa monture.*

*Mais craignant de te deceuoir,  
Je veux te faire mieux sçauoir  
Le iuste subiet de mes plaintes.  
Mes pieds ne sont pas mal-adroits,  
Mes iambes sans estre contraintes,  
Peuuent courir en tous endroits.*

*Il n'est point de pierre si dure,  
Que facilement ie n'endure,  
Ny les neiges, ny les glaçons  
Ne peuuent arrester mes plantes,  
Mesmes ie cours par les buyssons,  
Quand ie ne treuve point de sentes.*

*Camille que l'on veut iuger  
Auoir eu le corps si leger,*

Ne me mettroit pas fort en peine;  
 Si sans renuerser les espics  
 Elle trauesoit vne pleine:  
 Je croy de ne pas faire pis.

La debilité qui m'attriste,  
 C'est que pour entrer en la piste  
 De tes iustes commandements,  
 Mon ame n'a point de courage,  
 Et cherche des retardements,  
 Pour s'excuser de ce voyage.

Elle est comme vn petit enfant,  
 A qui la foiblesse deffend  
 De s'esloigner de sa nourrice.  
 Mais ses folles affections  
 Sont les pieds, qui luy font seruire,  
 Pour des mauuaises actions.

On la voit mutine & rebourse,  
 S'il faut faire la moindre course  
 Par le chemin de la vertu.  
 Elle est aussy-tot esperdue,  
 Mesme sans auoir combatu,  
 Bien souuent la voylà rendue.

Comme si ses nerfs engourdis  
 N'estoyent que des ioncs reuerdis,  
 Ou ses iambes de tendre escorce;  
 Ou si ses os comme rozeaux  
 Se cassoyent, à la moindre force,  
 Que leur font les vents, ou les eaux.

Quelquesfois (mais c'est chose rare)  
 On voit bien qu'elle se prepare,  
 Pour se remettre en son deuoir.



Alors son ardeur se refueille,  
Et les signes qu'elle fait voir,  
Font esperer quelque merueille.

Mais à peine ay-ie commencé,  
Que ie suis aussy-tot lassé:  
Sans plus faire chose qui vaille.

Et mon courage consumé  
Ne ressemble qu'un feu de paille,  
Aussy-tot esteint, qu'alumé.

Toutefois, de peur qu'on estime,  
Que ie suis trop puzillanime:  
Ie n'arreste pas tout d'un coup.

Mais tout lentement ie me traine,  
Et ne m'auance point beaucoup,  
Quoy que i'aye beaucoup de peine.

Alors ie ne desire pas,  
Que quelqu'un remarquant mes pas,  
Me face rougir de vergongne.

Ie presume estant ainsy veu,  
Que l'on me tient pour un yurongne,  
Et que l'on croit que i'ay trop beu.

Mes iambes toutes harassées  
Sont d'elles mesmes trauersées,  
Balanceant mes membres douteux.  
Mon corps est si foible qu'il tremble,  
Les aueugles & les boiteux  
Ce sont ceux à qui ie ressemble.

Maintenant ie dis que ie veux,  
Aussy-tot ie desdis mes vœux,  
Ie suis de glace, & puis de flame,  
Estant fort, ie deuiet perclus,

Ce sont les destins de cette ame,  
Que courir, & ne courir plus.

Parmy tant de sollicitudes  
Ie sens plusieurs inquietudes,  
Pour tous ses desseins sans effect.  
Souuent au milieu de ma peine  
Ie laisse mon cours imparfaict,  
Sous pretexte de prendre haleine.

Encor avec cette langueur  
Le sort me tient tant de rigueur:  
Que ie ne treuve point de places,  
Où mon traual doive finir,  
Et mes iambes qui sont si lasses  
Ne sçauent plus se soustenir.

Ie suis tout ainsy qu'un nauire,  
Lors que la tempeste la vire,  
Et la desfroute de son cours.  
Laisant les rames, & les voiles,  
Le nocher n'attend du secours,  
Que quand il verra ses estoiles.

Alors son traual assidu,  
Pour treuver le chemin perdu,  
Le fatigue sans aduantage.  
Ainsy i'ay beau continuer;  
Car mon labeur est vn partage,  
Qui ne se peut diminuer.

Le pauure esclau que l'on force,  
A tourner vn moulin d'escorce,  
Se retreuve en vn mesme point.  
En cette peine continue  
Son traual ne s'achene point,

Encor que la nuit soit venue.

La rouë tourne en son esieu,  
 Passant mille fois par vn lieu;  
 Mais cela se perd pour l'esclaué.  
 Il est tousiours à commencer,  
 Quoy que son orniere se caue:  
 C'est toute fois sans aduancer.

Helas que pourray-ie pretendre?  
 Ozeray-ie bien entreprendre  
 Vn chemin qui presse si fort?  
 Ie n'ay personne qui me porte,  
 Et pour me tenir sans suport:  
 Ma iambe se treuue peu forte.

Pretendre de monter és cieux,  
 C'est vn dessein ambicieux,  
 Qui veut du temps, & du courage.  
 Dans vu char si mal attelé,  
 Entreprendre vn si grand voyage,  
 C'est le coup d'vn éceruelé.

Ta force n'a point de seconde,  
 Tu peux trauerser tout ce monde,  
 Plustot qu'vn geant redouté.  
 Pendant que dessus le tonnerre  
 Le ciel voit ton front respecté,  
 Ta marche fait trembler la terre.

Par tout où passe le soleil,  
 Ton pas est tousiours nompareil,  
 Car il n'est rien que tu ne puisses;  
 Comme vn Colosse sourcilleux,  
 Qui peut receuoir sous ses cuisses  
 Les vaisseaux les plus orgueilleux.

Mais pour fort que ie m'euertues  
 I'ay tousiours vn pas de tortue.  
 Quelquefois plus malfortuné,  
 Ie me nuys par mon artifice,  
 Comme si ie n'estois trainé  
 Que par des iambes descreuisse.

Pourquoy donc pretens- ie à ce but?  
 Ie n'ay iamais que du rebut,  
 Helas ma course est mal disposte.  
 O vains tous mes preparatifs!  
 Puis qu'il me faut courir la poste  
 Sur des cheuaux qui sont retifs.

O Dieu donnez moy cette grace,  
 Que demeurant dedans la trace,  
 Qu'il vous a pleu me designer;  
 I'aduance au but de vostre gloire,  
 Et que ie puisse en fin gaigner  
 Vne si parfaicte victoire.

Parfais mes pas en tes sentiers : afin que les plantes  
 de mes pieds ne glissent point. Psal. 16.

Pf. 118  
 Naziã.  
 de vita  
 huma.

**E**N quoy le ieune homme corrige il sa voye?  
 Souuent, pẽ dant que soustenu par de  
 belles esperãces, ie m'esleue en haut, & d'vn  
 vol hardy, suis desia passé plus outre que la  
 moitié du chemin de la vertu; le maudit Sa-  
 than me choque, & me renuersant, fait que  
 ie roule continuellement, & me treuve en  
 fin abbatu tout plat au bas de la montagne.  
 ainsi m'arriue-il le mesme qu'à celuy qui  
 marche

marche sur le bord de la mer dans le sable, qui se fond, & s'éfuit de desloubz ses pieds, ne luy permettant pas de poser vn pas affermé. Le me redresse moy mesme encore vne fois, puis retombe encore vne fois à la renuerse, plus malheureusement que deuant; & marchant sans cesse, fomentant vne peur tremblante dans le cœur, ie me peine sans vtilité; quoy que ie trauille ie n'auance rië; mais chopant, ou glissant à chasque pas, ie donne à tout moment du nez en terre.

*Seigneur, monstrez moy vos voyes, & m'enseignez vos sentiers. Conduise moy par vostre voye.*

Psal. 24

Psal. 85

*Faites moy vne voye, dans laquelle ie doine cheminer: Car qui est celuy, lequel combattu par les pations de son corps, flatté par tant d'allechements de ce siecle, peut se tenir droit en vn pas affermé, sans tomber, ny glisser?*

Psal. 142.

Ambr.

de fuga

seculi,

cap. 1.

l'œil aura regardé, & voilà le sens de l'ame qui s'esgare; l'aureille aura escouté, & l'intention se destourne; quelque senteur s'éuantant se sera inspirée en l'odorat, & seruira d'empeschement aux pensées; la bouche aura gousté, & de là remportera quelque crime; l'attouchement aura mis vn obiet trop prest, & sera cause qu'vn grand feu s'allumera tout aussy-tot.

Partant celuy qui s'est mis dans le chemin de la vertu, a se garder de beaucoup de choses, doibt souuent ou se destourner des mauuaises rencontres, ou passer legeremët,

Orig.

hom. 4.

in Psal.

36.

pour n'estre point retenu. Vous doncques qui desirez paruenir à IESVS CHRIST, lequel est la vertu de Dieu, destournez vous de la luxure, des adulteres, des charnalitez; destournez vous des larcins, des faux tesmoignages; puis encore destournez vous de l'auarice & de la cōuoitise d'argent, & de toutes autres choses mauuaises; destournez vous du mensonge, & de la folie du siecle.

*Chryf.  
in 2 c.  
ad Phil.*

Faites vne bonne iambe à vostre pied, car l'aueur telle ne vient pas de nature, mais d'art d'estude, & de volonté: rendons la leger, afin que le reste du poids ne nuise pas à la vistesse des pieds, enseignez l'adresse & la preuoyance à voz pieds; car le paué par où vous marchez est glissant en beaucoup d'endroits, & si vous tombez vne fois, vous aurez beaucoup perdu, si toutefois vous estes tombé, ne demeurez pas aterré; mais releuez vo<sup>9</sup>, car apres cette cheute encor pouuez vous bien gagner le pris de la course. Ne vous mettez pas indifferemmét en tout chemin, quoy qu'il face dangereux par tout; le danger est toutes fois plus grand en vn lieu qu'en l'autre: ces places qui sont de soy mesme si glissantes, ne sont pas bonnes pour vous; ne vous y engagez donc iamais, & vous ne tomberez pas. Courez sur vn plant ferme, pour aller à l'asseurée & sans crainte.

Nous monstons que le desir, qui nous fait chercher Dieu, & marcher deuers luy, n'est

n'est ny froid, ny mort; ains ardent & bien vif; si nous auançons en cette recherche, non seulement par des voyes molles & tranquilles, mais encore à trauers toutes les aspretez, & empeschemens, qui peuuent se presenter, & pour cela le Prophete dit, *que Dieu a parfaict & façonné ses pieds, comme ceux d'un cerf.* Car quand le cerf s'emporte deuers les sommets des montagnes, ny les endroits scabreux pour les pierres ou fouches d'arbres, ny ceux qui sont liez de ronces & de buissons ne l'arrestent pas; il passe & franchit tout à sauts, & à bonds, sans qu'aucun obstacle retarde sa course, iusques à ce qu'il ayt gagné le haut, & laisse toutes difficultez plus bas que soy. Tout de mesme, les ames des esleuz passent & sautét par le moyé de la contemplation, outre les embarassements & retardemens de ce monde, comme cerfs deschargés de pesanteur, ils mesprisent les espines de la terre, & s'esleuent aux montagnes du ciel.

Greg. l.  
26. mor.  
c. 10. in  
c. 35.  
Iob.

Nous auons à monter, & à passer outre, non pas avec des pieds; ny des degrez, ny des plumes; & toutefois si vous considerez bien l'homme interieur, c'est avec des pieds, des degrez, & des plumes. Car s'il ne faut point de pieds, comment l'homme interieur peut il dire: *Que le pied du superbe ne se treuve pas en moy?* Si sans degrez & sans eschelles, qu'auroit veule le Patriarche Iacob? si sans

Aug. in  
Ps. 38.

plumes & sans aïles, quel est celuy qui dit. *Qui me donnera des aïles comme la colombe en a, & ie voleray & me reposeray?* aux choses corporelles les pieds & les degrez, & les plumes sont differentes; mais au dedans, les pieds, les degrez, & les plumes sont les affectiōns, & les bonnes volontez.

Bern.  
ser. 85.  
in Cāt.

L'ame dressée par la main de la parole de Dieu, est plantée comme sur deux pieds, à sçauoir de la deuotion, & de la cognoissance. Elle est droite dis-ie, mais qu'elle aduise que ces paroles luy sont dites. Que celuy qui pense estre droit & bien assure, prenne garde à soy, & s'empesche de la cheute. Croyez vous que cette ame, qui n'a peu de foy mesme se leuer, pourra demeurer droite de foy mesme, & sans estre soustenuë? Si elle n'a pas affaire de soustien ny d'assistence? pourquoy cet homme crioit il de la terre au ciel, *confortez moy, Seigneur, & m'assurez en vos paroles.* Il auoit assurement recognu sa foiblesse, puis qu'il l'aduouïoit par ces paroles: *J'ay esté poussé & renuersé pour tomber, & le Seigneur m'a soustenu, & rasermey.* Demandez vous, par qui l'homme est induit & poussé? non d'un seul, mais de plusieurs. Le diable le pousse, le monde le tire, l'homme le choque: mais quel homme? chacun soy-mesme. Ne vous estonnez pas de cette façon de parler; l'homme se tente & se pousse si fort soy-mesme, & se precipite si volontairement

tairement



tairement, ; que vous deurez peu craindre les mains de vos ennemis, si vous ostez les armes aux vostres, & les empeschez de vous nuire. Vostre main c'est vostre consentement. puis donc qu'il y a tousiours trois forts & cauteleux luitteurs ; qui travaillent pour aterrer celuy qui se treuve droit. Le diable le pousse par l'enuie de sa malice, le monde avec le vent de sa vanité, l'homme par le poids de sa propre corruption. Le diable pousse, mais ne renuerse pas, si vous luy niez l'adueu qu'il desire. Le monde pousse ausly, parce qu'il est tout à fait enfoncé dans le mal, il pousse vn chacun, mais ne renuerse que ses amys. D'où nous voyons clairement, que de tous ces luitteurs l'homme seul est le plus dangereux, & le plus violent, puis que sans estre poussé d'ailleurs, il peut cheoir par son propre mouuement ; & ne peut cheoir par les mouuements d'ailleurs, sans estre poussé du sien propre. Mais estant appuyé, & soustenu de la parole de Dieu, & reuestu de la vertu d'enhaut, point de force, point de fraude, point d'alechement ne l'esbranlera, il demeurera droit sans glisser, il commandera sans danger d'estre commandé, ny regy. Voulez vous ne pas craindre ces hurts & assaults continuels ? *n'ayez pas le pied de superbe.* & que la main de celuy qui vous pousse, ne vous esbranle point. *Là sont tom-*

bez ceux qui operent l'iniquité. Là les diables & les anges ont esté renuersez. En fin ce-  
 luy là n'est pas demeuré debout sur la verité, qui  
 n'a pas eul'estanson & le soustien de la pa-  
 role; & pour cela peut-estre a il voulu s'af-  
 seoir, parce qu'il ne pouuoit demeurer  
 droit, car il disoit: *ie m'asseouray sur la montai-  
 gne du testament*, & voylà que par vn contrai-  
 re iugement de Dieu, il n'eut pas le bien de  
 demeurer droit, n'y d'estre assis; mais tom-  
 ba à sa confusion. Sur quoy le Seigneur dit:  
*ie voyois Sathan tombant du ciel ausy vistem-  
 qu'un esclair*. si donc celuy qui est droit, ne  
 veut pas tomber; qu'il se deffie de ses forces,  
 & s'apuye sur la parole. Il est besoing que  
 vous soyez soustenu par la vertu de la mes-  
 me main qui vous dresse.

*Aug.  
 tract.  
 de Cāt.  
 nouo  
 çap. 7.*

Nostre voye, ce chemin du ciel, que nous  
 auons à faire, cherche des voyageurs; mais  
 il y a trois sortes de gens, qui n'y sont pas les  
 biens venus; ceux qui s'arrestent, les autres  
 qui retournent en arriere, & les dernieres,  
 qui se destournent & sortent tout à faiçt du  
 sentier, pour en prédre vn autre. que l'ayde  
 de Dieu, & nostre soing nous garde d'estre  
 iamais dās vne de ces trois mauuaises trou-  
 pes; ayons en ce pelerinage d'autres compa-  
 gnons, que nous aydiōs, & qui nous aydēt.  
 Quād nous sommes aux chāps & marchōs, si  
 l'vn aduance plus, l'autre moins, tous deux  
 toute fois aduācēt; il faut dōc encourager les  
 lassez

laissez qui s'arrestent, rapeller ceux qui retournent, remettre au chemin les desuoyez, exhorter les tardifs, imiter & suiure les plus prompts. Celluy qui ne profite, & ne s'aduançe pas en la vertu, demeure derriere d'as le chemin; qui laisse le bõ dessein, qu'il auoit pour en reprendre vn plus mauuais auparauant delaisé, il retourne sur ces pas; celluy qui abandonne la foy, se deuoye entiere-ment, & sort du bon chemin pour aller à l'adventure. Soyõs au nombre des prompts ou pour le moins des tardifs, qui marchent toutefois, & sont dans la droite voye. qui est celluy qui ne profite, & n'auance plus; c'est celluy qui desja pense estre sage, & qui dit, il me suffit d'estre tel que ie suis; celluy qui n'escoute pas ce vray Sage en ces paroles. *Oubliant tout le chemin, qui est derriere moy, & que j'ay desja fait, ie regarde seulement celluy qui me reste encore à faire, passant tousiours auant, & poursuiuant avec travail & constance en I E S V S* CHRIST, la palme de la vocation de Dieu. Il s'est appellé coureur, & poursuyuant, il ne s'est point arresté, n'y retourné, pour voir ce qui se faisoit à dos: tant s'en fault qu'il ait failly, & se soit desuoyé, puis qu'il enseignoit la voye, & nous la monstrois, s'y tenant, & aduançant luy mesme.

*Paulin.  
epist. ad  
Calant.*

Bienheureux sont ceux, qui ne se flattent, & ne se caressent pas pour leur innocence, & iustice des iours passez; mais s'uyuãs l'exem-

*Hier.  
1077. I.*

ple de l'Apostre, de iour à autre se renouuel-  
lent, & s'auancement en vertu. Car la iustice du  
iuste ne luy seruira plus de iustification, de-  
puis le iour qu'il aura cessé d'estre iuste.  
Doncque, le sainct ne doibt iamais se tenir  
asseuré ny en pleine paix, pendant qu'il est  
dans le combat & champ clos de cette vie,  
tout l'espace de laquelle est vn chemin, pour  
non seulement commencer, mais acheuer  
aussy la iustice, sans que l'exercice des iours  
passez vous donne priuilege d'alentir vo-  
stre course, & paroistre moins iuste que  
vous n'auiez esté.

*Aug.*

*serm. 15  
de ver-  
bis Apo.*

Partant soyez tousiours desplaisant à vous  
mesme, sans estre content de ce que vous es-  
tes, si vous auez enuie de deuenir ce que  
vous n'estes pas encore. Car en l'édroit où  
vous vous estes pleu, là estes vous demeuré.  
Or si vous venez à dire, il me suffit: vous estes  
perdu: adioustez tousiours, marchez sans  
cesse, profitez sans fin, ne demeurez pas en  
chemin, ne retournez pas en arriere, ne vous  
desuoiez point. Qui ne profite, il demeure;  
qui reprent les mauuaises coustumes delaif-  
sées, retourne; qui quitte la foy, s'esgare. le  
boiteux qui tient le droit chemin, va mieux  
qu'un coureur qui court à l'aduenture sans  
tenir sentier n'y chemin assuré.

*Aug. l. 4  
de symb.  
ad Ca-  
sach.*

Pourquoy clochez vous de deux costez? dit Elie  
au peuple: si vous croyez à Dieu, allez apres  
luy; si au monde, suyuez le; si l'on choisit  
Dieu,

Dieu, que l'on le serue selon sa volôté; si l'on choisit le monde, pourquoy d'un cœur feint & double, fait on semblât de vouloir complaire à Dieu? Amateur de IESVS CHRIST, qu'as tu tant à faire avec le diable? O monde immonde, tu coules, & roules, & veux pourtant que l'on te tienne, & que l'on t'arreste. que ferois tu d'oc, si tu demeuroides ferme? qui seroit celluy que tu ne tromperois pas estant doux; si maintenant tu nous repais de tes amertumes, & les fais passer pour délicieux, & salutaires aliments?

*Le Seigneur Dieu est ma force, il mettra mes* *Habac.*  
*pieds comme ceux des cerfs.* I'esperois autrefois *3.*  
 en ma vertu, laquelle toutesfois n'estoit pas *Aug.*  
 vertu; ainsy i'ay voulu courir, & suis tombé *soliloq.*  
 en l'endroiçt, où ie pensois estre le plus as- *cap. 25.*  
 seuré: au lieu d'estre bien auancé, & pres de  
 ma fin proposée, ie m'en suis treuvé fort  
 loing; à l'esgal que ie trauaillois, il sembloit  
 que ma tasche s'accroit, & que comme i'au-  
 uois des pieds pour suiure m'obut, il en eut  
 aussy pour s'esloigner également de moy.

*I'ay doncque consideré mes voyes, & ay adressé* *Ps. 118.*  
*mes pieds à vos tesmoignages.* Ie poursuis enco- *Aug.*  
 re, & aduance peu à peu, ie continue à mar- *serm. 15*  
 cher, ie suis encore en chemin, dans lequel ie *de verb.*  
 m'estens, & ne suis pas toutesfois encore *Domin.*  
 paruenù à la fin.



*Confige timore tuo carnes meas, a iudicij's  
enim tuis timui. Psal. us.*

## IV.

Perce ma chair de ta crainte, car j'ay eu  
crainte de tes iugements.

*Psal. 118.*

**L**E premier document & la leçon plus saincte,  
Que iadis les enfans auoient de leurs ayeux,  
Estoit comme l'on dit, le respect, & la crainte  
Qu'on doit porter aux cieux.

Dauid mesme le dit, & son fils nous assure,  
Que qui veut rencontrer vn maistre non suspect,  
Il ne scauroit entrer en eschole plus seure,  
Qu'en celle du respect.

Aussy les ieunes ans de ma plus tendre enfance  
Ne se sont escoulez que sur cette leçon  
De reucrer les cieux, & ne leur faire offense  
En aucune façon.

Mais quoy que tout mō tēps vze dās cette eschole,  
Ne m'ayt entretenu qu'en vn texte si court:  
Je n'en scay pas encor la premiere parole;  
Tant mon esprit est lourd.

Cet endormissement si lasche & deshoneste  
Doibt bien estre puny, pour me faire scauant.  
Puis qu'apres tant de temps ie me treuue ausy beste:  
Comme j'estois deuant.

Encore les enfans si lents qu'ils puissent estre,  
Aprennent par trauail, ce qu'ils treuuent escrit.  
Et s'ils demeurent lourds, la ferule est le maistre,  
Qui leur ouure l'esprit.

Par trois ou quatre fois on leur monstre de grace  
 Les filles de Cadmus, & puis on les contraint,  
 De nommer aussy-tot les lettres, & la place  
 Du mot, qu'ils voyent peint.

Et quoy que le feuillet, portant diuerses lignes,  
 Ne monstre à ces petits qu'une seule couleur :  
 En chaque caractere ils marquent quelque signe,  
 Qui change la valeur.

Si les tendres enfans apres quelques iournées  
 Sçauent leurs elements, sans beaucoup de soucy :  
 Doibs-je desesperer mettant beaucoup d'années,  
 De les sçauoir aussy?

Sãs maistre & sãs docteur j'ay tât apris de choses,  
 Je croy qu'on peut donner l'art de la sainte peur.  
 N'en sçauray-je donc pas les textes, & les glozes,  
 Si j'y mets du labour?

Ah! ie cõmence à voir mes deffaux, & ma honte:  
 Quand ie deburois trëbler, ie m'aduançe à grãd pas,  
 Et souuent à reuers, la crainte me surmonte,  
 Quand il ne faudroit pas.

Vn mot mal prononcé me couure de vergongne,  
 Si ie suis entendu par deux simples tesmoins.  
 Cõmettant vn forfait, quoy que Dieu le tesmoigne,  
 Je m'en afflige moins.

Je crains que les voleurs, treuüät la porte ouuerte,  
 Ne m'attaquent de nuit, & massacrent mon corps;  
 Mon ame cependant est tous-jours descouuerte  
 A de plus tristes morts.

Ainsy le sot oizeau prent vne chaude fuite,  
 Pour vn faquin de paille, ou pour vn tronc de boys;  
 Et se poze sans peur dessus labroche enduite



Ou de glus, ou de poix.

Le cerf, epouuanté par des plumes rangées,  
Tasche de se sauuer sur quelque aspre coupeau.  
Mais il redoute moins les meutes enragées,

Qui marchandent sa peau.

Le lion furieux, alors que l'on l'asiege  
Dans vn antre couuert, tremble à l'aspect du feu.  
Il craint ce faux d'ager, & court d'as vn vray piege,  
Qu'il n'a pas aperçeu.

O sottes passions de cette humaine race!

Quelque bruiçt fort petit nous comble de terreur,  
Quand pour nous deuorer la foudre nous menace:  
Nous auons moins d'horreur.

Nous mettons sous les pieds l'attente de suplices,  
Afin d'authorizer les vices triomphans.  
Et l'on croit que l'enfer, pour punir les complices,  
Soit vn compte d'ensans.

Ainsy qu'ad nous suiuôs quelque lasche entremise,  
La main qui ne craint rien fait tout impudemment;  
Mais peu de temps apres, cette faute commise  
Traine vn fascheux tourment.

C'est alors, que le cœur qui paroissoit si braue,  
Commence à recouurer l'vzage de raison.  
Il tremble de frayeur, tout ainsy qu'un esclau,  
Que l'on traine en prison.

Il est aussy surpris, qu'une pauvre victime,  
En voyant les couteaux, & se sentant lier.  
Il pense que le ciel luy reproche son crime,  
Qu'il n'ozeroit nier.

S'il pense sommeiller son effroy le resueille,  
Vn fantosme infernal le chasse de son liçt.

*Sa peur est vn herault, qui luy tire l'oreille,  
Publiant son delict.*

*Pour la moindre soury qu'il entend en sa couche,  
Il croit qu'un grand lion se vient paistre de luy.  
Rien ne luy semble seur, car tout ce qui le touche  
Redouble son ennuy.*

*Pendant ces tristes nuits, s'il arriue qu'un arbre  
Secoüe ses rameaux au gré d'un petit vent.  
Ses cheueux sont dressez, & son cœur cōme vn mar-  
N'a plus rien de viuant. (bre*

*Mais si le ciel fasché nous apreste vn orage,  
S'il roule des esclairs, s'il fait pleuuoir des feux,  
Que peut ce malheureux pour reprendre courage?  
A qui fait il des vœux?*

*Il croit que les aprets de ces carreaux de foudre  
Doiuent tomber sur luy, pour punir son peché.  
Mesme il pense desja d'estre reduit en pouldre,  
Auant qu'il soit touché.*

*Lors vn vêt luy fait peur, il paslit pour son ombre,  
Il se peint des demons, qui le viennent chercher;  
Il n'est point de forest, qu'il estime assez sombre,  
Afin de s'y cacher.*

*S'il est dedans vn boys, le repos taciturne  
Luy fait naistre vn soubçon, qu'on le veut deçeuoir.  
Et comme s'il estoit vn fantosme nocturne,  
Il a peur de se voir.*

*Voilà comment l'esprit sent vne peine extresme,  
Quand ses crimes commis luy donnent du remord.  
Il deuiet le bourreau, qui dresse pour soy mesme  
Les aprets de la mort.*

*Helas, combien de fois les ombres de Pompée*

*Ont*

Ont elles trauersé le repos de Casar?  
 Combien de fois sa paix a-elle esté trompée,  
 Des siflets d'vn lezard?

Orestes furieux, qui pour vanger ton pere  
 Trempas l'iniuste acier dans les flancs maternels,  
 La rage apres le coup monstrois tousiours ta mere  
 A tes yeux criminels.

Tu ressens, o Pentheu, que la prompte vengeance  
 Tordant ses couleureaux t'a desja tout rongé.  
 Et cognois que les Dieux ont plus d'intelligence,  
 Que tu n'auois iugé.

Les plus maudits tyrans meslans toute leur rage,  
 N'ont point de cruauté qui ne tourmente moins  
 Que les maux d'vn meschät, qui porte en sō courage  
 Ses crimes pour tesmoins.

O Dieu percez mon cœur de vostre iuste crainte,  
 Ne m'en ostez iamais le present souuenir.  
 Et si ie veux faillir; vsez moy de contrainte,  
 Afin de me tenir.

La crainte auant le coup est sage & legitime,  
 Retenant vn esprit de quitter son rempart.  
 Mais qui ne craint iamais, s'il n'a commis vn crime:  
 Il craint tousiours trop tard.

*Perce ma chair de ta crainte : car i'ay eu crainte de tes iugements. Psal. 118.*

*Basil.  
hom. in  
Ps. 33.*

**S**Ille bastimét de nostre vie n'est dressé, & sestably sur le fondemét de la crainte de Dieu; il nous fera du tout impossible de viure sainctement, & d'observer les loix qui nous sont proposées. Auffy le Prophete dit, *Seigneur percez ma chair avec vostre crainte*; car comme ceux qui ont les membres de leurs corps attachez avec des cloux, demeurent immobiles à toute action, & ne peuvent se bouger; de mesme ceux de qui les ames sôt occupées par la crainte de Dieu, éuitent entierement toutes les importunes, seditieuses & deceuantes occasions de peché: ainsy nulle commodité d'embrasser la vertu ne manque à celluy qui craint; d'autant que par sa crainte il est rapellé du danger, & se treuve heureusement empesché de commette aucune action malseante ou deshonneste.

*Chryf.  
ho. 53.  
in Ioan.*

D'autant plus que les chaisnes ou autres grands arbres exposez aux vents, ont leurs racines cachées & estédues bien profond en terre; tant mieux peuvent ils resister aux orages, & d'autant moins sont ils abbatus par l'effort des tempestes. ainsy l'ame attachée, & cloüée par la crainte de Dieu, soustient plus facilement, & n'est pas incôtinent emportée, quel ques grands vents de tentatiós qui l'attaquent, & l'agittét. L'ame a sa chair  
comme

comme le corps la sienne: la chair de l'ame  
sont les pensees charnelles. *Que doncques la*  
*crainte du Seigneur & de ses iugements perce cette*  
*chair, & la cloüe à ses commandements.*

*Ambr.*  
*in Psal.*  
*118.*  
*Octon.*

Qu'estant donc instruiët & bien enseigné  
par cette crainte, vous reteniez vostre ame,  
& cõme avec vn frein, l'épeschiez de s'em-  
porter à la vitieuse concupiscence, à laquelle  
elle estenclinée de soy mesme. Le Sainët de-  
mande prudément d'estre combatu, & per-  
ce de fleches, quand il dit en son oraison.  
*parcez ma chair par vostre crainte*, car cette  
crainte, est vne fleche acérée & bien poin-  
tue, qui pour sauuer l'esprit, perce & tue les  
desirs de la chair.

*15.*  
*Basil.*  
*hom. in*  
*Ps. 33.*

*Bernar.*  
*serm. 29*  
*in Cant.*

Tenõs nous continuellemēt dans la crain-  
te du iugement: que la peur de la peine eter-  
nelle nous face trembler: souuenons nous à  
tout momēt, & sür tout durant les tentatiõs  
que les lacets de la mort nous enuironnēt,  
& nous enceignent de tous costez: repre-  
sentons nous les douleurs de l'enfer, le feu  
qui brusle, le ver qui ronge, le soulfre qui  
put, la flamme du tartare, & tous les autres  
maux qui se peuuent imaginer.

*Bern. l.*  
*de inte-*  
*riore do-*  
*mo. cap.*  
*36.*

Car en verité i'ay appris, qu'il n'y a rien  
de plus grande efficace, pour meriter la gra-  
ce, pour la retenir, & la recouurer, que si en  
tout temps vous paroissez deuant Dieu, non  
sage, sçauant, entendu; mais simple, & crai-  
gnant. Vous estes pour estre bienheureux, si

*Bernar.*  
*serm. 54*  
*in Cāt.*

vous remplissez vostre cœur de trois craintes; si vous craignez pour la grace que vous auez reçeüe; & d'avantage pour celle que vous auez perdue; mais grãdement sur tout, pour celle que vous auez recourée.

*Aug. in  
Psf. 52.*

Mais plusieurs ont tremblé de peur, en occasions, où il n'y auoit rien à craindre. car y a il subiet de craindre, si quelqu'un perd ses richesses, il ny a là point de crainte, & toutesfois l'õ craint bien fort. si quelqu'un perd la sagesse, là vrayment y a il de la crainte, & l'on ne craint point. folie & defaut de iugement! disans dans le cœur, il n'y a point de Dieu; vne peur de perdre la terre t'a fait ain-  
sy parler, & cette mesme peur t'a fait perdre le ciel, sans t'asseurer de la terre. C'est la fa-

*Chryf.  
hom. 20  
in Gen.*

çon de faire du peché; auant qu'il soit commis, & sur le point de l'action, il pratique vn tour d'enchanteur esbloüissant l'esprit, & luy mettant des espaisse tenebres deuant les yeux, pour le deceuoir apres plus facilement, & le faire passer outre. mais apres la consommation de l'iniquité, la farce estant iouée, il nous mōstre à descouuert la bestise, que nous auons commise, & semble se moquer luy mesme de nostre peu de iugemēt, & de là vient qu'une courtē & sotte volupté plante dans l'ame vne douleur continuelle, qui croist & prent force de momēt à autre. elle oste toute assurance à la conscience, qui se hait, & se condanne, & voudroit pouuoir  
se ca-

se cacher à soy mesme, pour n'estre pas contrainte de se veoir en la confusion, dont elle est couuerte. Car nostre Dieu misericordieux a voulu que cet accusateur nous tient compagnie fidelle, & ne nous abandonnast en aucune occasion. afin que nous ne soyōs jamais seuls, ny du tout delaissez. mais que cet vtile aduersaire, nous ioignāt, & pressāt, crie sās cesse, & demāde à toute heure la iuste vengeance, & reparation de nos delict̄s. Encore que le putier, ou l'adultere veuille oublier toutes ses desbauches passées, si ne sçauroit il iamais estre retiré dans vne si deserte solitude, que cet aspre & vif accusateur, qui le suit & le treuve par tout, ne l'inquiete d'une infinité de soubçōs. les ombres luy font peur, & le font trembler; les complices de ses debordemens se representent à son imagination, & s'y fourrent par force, il redoute ceux qui sçauēt sa vie, & ceux ausfy qui ne la sçauent pas. son ame est sans cesse agitée des flots de diuerses & contraires pensées, qui vont, & viennent; elle est dans vne tempeste perpetuelle. Outre tout cela, quand il est au soir bien las d'auoir tout le iour resué; vn sommeil doux & paisible ne vient pas pour faire dormir ses ennuys, & donner trefue à ses mescontentemens, au contraire ses songes espouventables pleins de terreur & de desespoir, luy representent les supplices, que ses iniquitez ont merité;

s'il mange, la viande ne luy semble pas de bon gouſt; tout luy eſt amer, & de mauuais digeſtion, s'il eſt en compagnie, ſes amys ne le deliurent pas des importunitéz de ſes penſées, ſon angoiſſe ne ſe diminue point, & ne ſe laiſſe pas charmer aux douces paroles, qui ſe diſent pour le reſiouyr, mais cōme s'il portoit vn bourreau, qui le fouïettaſt, & le tient en vne continuelle torture; il marche avec vne peur extreme, ayant commis ſon crime; quoy que perſonne n'en ſçache rien, il endure toutes ſes peines intolerables, eſtant tout ſeul le criminel, le iuge, & l'accuſateur, & meſme le bourreau en cette ſecrete execution.

*Iob 15. Vn ſon de terreur eſt tousiours dans ſes oreilles, & pendant que tout le monde eſt en pleine paix, luy ſeul ſouſçonne tousiours, qu'il y a quelques embuſches ou parties dreſſées pour l'attraper.*

*Chryſ. Deployez moy tout au long & au large conc. 1. la conſcience du meſchant, & vous voirez là de La- dedans vn eſtrange tumulte, & diſſention zaro in de pechez. vous y remarquerez vne frayeur cap. 16. cōtinuelle, vne tempeſte de trouble; il vous Luc. ſemblera que l'eſprit & le iugement de ce malheureux ſoit monté au throne royal de ſa conſcience, & ſoit là ſeant comme quelque iuge ſouuerain, qui iuge ſans apel & ſans pitié, & ſe ſert des tristes & deſeſpérées penſées du coupable, cōme de bourreaux, pour faire executer ſes arreſts, pleins de rigueur,*



rigueur, mais aussy de iustice. Ce desolé & delaisé est bandé & estendu sur le cheualet, tout delié, & rompu par cette torture, pendant que sa conscience, comme ongles ou crochets de fer, luy racle & deschire les costez . cependant il crie, & se lamente pour les forfaités qu'il a commis; mais personne ne l'entend, ny ne l'escoute, sinon Dieu seul, qui voit ses peines, & cognoit les ressentiments . Car quoy que celluy qui commet vn adultere, soit riche, & qui n'ayt point d'accusateur qui l'apelle en iustice; il ne laisse pas pourtant de s'accuser, & se condanner deans soy mesme. La volupté est temporelle, mais la douleur qui suit est perpetuelle, la peur, les tremblements, les soubçons & l'angoisse le treuent par tout; le pecheur craint en tout lieu, les coings de sa chambre ne luy sont pas assurez, vne ombre, la sienne propre le faict tressaillir, ses valets luy sont suspects, il ne se fie pas à ceux qui scauent son faict, il se deffie de ceux qui n'en scauent rien, il croit à tout coup voir celle qu'il a corumpue, repentante, & le poignard au poing luy redemandant son honneur, & luy ostant la vie, il attend de moment à autre d'estre choqué du mary, qu'il a si vilainement affronté, il marche, & se traîne, portant par tout vn accusateur bien amer, sa conscience; estant condanné par son iugement propre,

sans auoir ny grace, ny delay, ny mesme vn peu de relasche pour respirer, & reprendre halaine. Car en son liēt, à sa table, en la rue, au logis, de iour, de nuict, & souuent dās les songes qui l'inquietēt, il voit ses simulacres & fantosmes, que son iniquité luy represente; il vit la vraye vie d'vn Cain, gemissant, & tremblant sur la terre, pendant que personne ne voit, ny ne plaint sa misere; il porte vn feu dans l'interieur, qui le brusle lentement & sans trefue. Ceux qui rauissent le bien d'autruy, & sucçent cruellement la substance du prochain, trompant, & mentant, afin de gagner & s'enrichir; les yurongnes, & tous autres qui viuent en pechez, souffrent le mesme supplice. Car ce iugement que la conscience donne, est si droit, & si fort, que la corruptele des presēs ne sçauroit le courber ou faire plier tant soit peu.

*Chryf.  
conc. 4.  
de La-  
zar.*

Les Iuges externes sont quelquefois corrompus par presēs; sōt adoucis par submissions, & flatteries; vne crainte les faict dissimuler; en fin il y a beaucoup d'autres machines, qui renuersent leurs iugements, ou les empeschent d'estre mis en execution; tant d'exceptions, d'appels, & de reuisions, que merueille. Mais le tribunal de la cōscience, ne cede à personne, la iustice est la droite, & puillāte, quoy que vous presentiez de l'argent, que vous vsiez de menaces, ou de quelque autre pratique que ce soit, ce iuge inexorable

nable ne feindra pas de porter vne iuste sentence cōtre les pensées des pe<sup>h</sup>eurs, & cette condannation est si assuree, qu'a<sup>u</sup> d'autre accusateur, & de iuge, celuy qui a commis le pèché, s'accuse, se iuge, & se punit soy mesme.

Ce iuge incorruptible, cette conscience, sans oreilles, & sans yeux, pour veoir les presets, & escouter les plaintes, quoy qu'elle en ayt pour descouurer & recognoistre les crimes du coupable, quand elle s'esleue & se bande contre l'homme, cet vn huissier importun, vn greffier scrupuleux, vn president rigoureux, elle crie à haute voix, enregistre les coupes, les publie, les reproche, & comme ligne à ligne, elle met deuant les yeux du pecheur la multitude de ses iniquitez.

Percez dōc, & cloüez ma chair avec vostre crainte, o Seigneur, que mon cœur s'esfouisse en telle sorte, qu'il craigne & redoute tousiours vostre nom. A la mienne volōté que mon ame pecheresse vous craignit continuellement aussy fort, que faisoit ce S. personnage, qui l'aduouoit en ses paroles. *I'ay tousiours craint Dieu, comme ie craindois vne grande rauine d'eaux, & des flots escumeux, qui seroyent prests pour m'engloutir.*

*Chryf.  
hom. 17  
in Gen.*

*Aug.  
medit.  
cap. 34.*



*Auerte oculos meos ne videant vanitatem. Psal. us.*

## V.

Destourne mes yeux, afin qu'ils ne voyent  
point vanité. P<sup>s</sup>al. 118.

**D**Eux feux esgaux, deux estoiles iumelles,  
Veillent sans cesse au sommet de mon chef;  
Et pour preuoir l'accez de tout meschef,  
Doibuent tousiours tenir leurs sentinelles.

Je ne scaurois les mettre entre les fermes,  
Ny plus aussy parmy les feux errans.  
Mais à bon droit estans en ces deux rangs;  
Ils ont deux noms tirez de ces deux termes.

Souuent tous deux negligent tout regime,  
Errant bien loing de l'office prefix.  
Et chacun d'eux a des preceptes fix,  
Pour demeurer en son lieu legitime.

Fermes tous deux dans leur demeures stables,  
Tous deux errans d'un mouuement leger.  
Qu'est-ce qu'Oedipe aura droict de iuger?  
Si l'on luy feint des estoiles semblables,

Vous, o mes yeux, vous o doubles lumieres,  
Qui m'assistez avecques vos esclairs,  
Vous seulement estes ces astres clairs,  
Dont les deux feux luisent sous mes paupieres.

Vous qui deuez tenir estroitte garde,  
Et bien veiller sur cette haute tour,  
Comme la flame en l'absence du iour  
Veille en vn phare, où le nocher regarde.

Ou comme vn guet, qui depuis sa lanterne

Tournant

Tournant ses yeux, voit de pres & de loing.  
 Il cognoit tout, & n'a point d'autre soing  
 Que d'aduiser, comment tout se gouuerne.

Vous toutesfois differens des chandelles  
 Qui se font voir aux timides nochers,  
 Ne m'esclairez par des flambeaux si chers,  
 Et ne m'aidez par des feux si fidelles.

Le feu monstré gouuerne le pilote,  
 Qui se conduit au flambeau qu'il a veu,  
 Tant que la cire alimente le feu,  
 Ou que la main qui l'auoit mis, ne l'oste.

Vous, comme vn char que la viftesse emporte,  
 Selon le train des cheuaux indomptez,  
 Comme vn cheual dont les freins detestez  
 Se sont rompus dans sa bouche trop forte.

Vous vous portez d'une legere course,  
 Comme il vous plaist, en d'estranges destroits,  
 Et ne voulez qu'une maistresse voix  
 Puisse regir vostre trace rebourse.

Que le lieu soit public, ou solitaire,  
 Ouuert, couuert, permis ou deffendu:  
 L'œil curieux se tient tousiours tendu,  
 Et pense encor qu'il a droit d'ainsy faire.

Soit que monstrant vn desir qui l'enchanté,  
 Il rende mol son oblique regard:  
 Vn œil amant ne veut pas prendre esgard  
 Au reglement, qu'aucune loy luy chante.

O mauuais œil! escueil par trop infame!  
 Qu'avec raison ie puis ainsy nommer,  
 Contre lequel dans vne infame mer  
 Choque souuent, & se brize mainte ame,

Allant pour voir les filles estrangeres  
 Dina part vierge, & sa temerité  
 Fut le subiect d'une calamité,  
 Qui de vierge la mit entre les meres.

Le grand David regarde Bersabee,  
 Lauant son corps dans l'humide cristal;  
 O traistres yeux! par ce regard fatal  
 David se perd, son ame est desrobée.

Iudith se peint, s'embellit, & s'apreste,  
 Afin de plaire au chef Assyrien;  
 Mais l'ayant pris par vn si doux lien,  
 Elle l'endort, & luy tranche la teste.

Pour vne fois que ces deux vieillards virent  
 Suzanne au baing, ils en furent épris.  
 Leur mal s'accroit, leurs mal sages esprits  
 Creurent leurs yeux, & leurs yeux les perdirent.

Le traistre feu, qui s'alume & se hausse  
 Sur le sommet des perfides rochers,  
 N'a point porté tant de pauvres nochers  
 Dessus les bancs, par sa lumiere fausse,

Moins de vaisseaux font vn triste naufrage,  
 Contre les rocs acrocerauniens,  
 Quand tous les vents defaits de leurs liens,  
 Les vont battant avec toute leur rage.

Le glout Carybde, où l'onde boiillonante  
 Auale tout dans ses boyaux salez,  
 N'engloutit point tant de sapins voilez,  
 Qu'on pert d'espris dedans vostre tourmente.

Qui maintenant void l'accord fauorable,  
 Qu'auoit fait Iob, pour contenir ses yeux:  
 Et ne dit point qu'il n'eut sçeu faire mieux

Ny que ce coup est vn coup honorable?

O mauuais yeux! o combien furent braues  
Ces seuls exploits que Democrite fit!  
Lors que ses mains vindrent avec profit  
Vous arracher hors de vos propres caues.

Qu'elle fait bien cette noble Lucie,  
Dont le renom vit au monde chrestien;  
Lors que sa main d'vn assure maintien  
Tire ses yeux, sans qu'elle s'en soucie.

O mauuais œil, escueil par trop infame,  
Escueil barbare, & trop cruel escueil,  
Escueil fatal, plustot fatal cercueil,  
Où fait debris, & gist mainte grande ame.

Qu'estans commis en vne grande charge  
O traistres yeux, vous faites de defaux!  
Puis que souuent pour faire mille maux;  
Vous nous guidez, & nous mettez au large.

Sera-ce donc pour faire en cette sorte,  
Que tout le chef gist sous vostre soucy?  
Sera-ce donc pour vous conduire ainjy,  
Que vous tenez vne place si forte?

L'homme formé pour vne fin plus haute  
Ne deuroit point s'arrester icy bas.  
Faiçt pour le ciel, il ne s'en souuient pas,  
Et bien souuent c'est vostre seule faute.

Pourquoy plustot ne guidez vous ses voiles,  
Pour luy monstrecr des objets precieux?  
L'entretenant du bel aspect des cieux,  
Du grand soleil, & du cours des estoiles.

Sans regarder cette lande infconde,  
Où les mortels n'ont point de vray plaisir.



Vous feriez mieux, employant le loizir  
A contempler vn autre plus beau monde.

Goustant ainsi des plaisirs sans malices:  
L'esprit humain viuroit innocemment.  
Sans que l'access d'un mescontentement  
Troubla iamais ses honnestes delices.

Mais yeux nyais, vne plus sottte enuie  
Vous tient aux lieux, où vous estes nourris.  
Le ciel vous put, & les marets pourris  
D'un monde vil arrestent vostre vie.

Que puis- ie faire, & que puis- ie plus direz  
Si vous courez en cheuaux debridez  
Si desdaignez de vous voir mieux guidez,  
Il vous desplaist d'estre sous quelque empire.

Donc, o Seigneur fermez en les fenestres,  
Ou leur ostez tout obiet dangereux.  
Qui de son gré ne veut pas estre heureux:  
Il a besoing qu'on le contraigne à l'estre.

Destourne mes yeux, afin qu'ils ne voyent point vanité. Psal. 118.

**M**alheur aux yeux aueugles, qui ne vous voyent pas, soleil esclairant le ciel & la terre; malheur aux yeux esbloüys, qui ne vous peuuent voir; malheur aux yeux esgarez, qui se destournent, pour ne voir pas la verité; malheur à ceux qui ne se détournent pas, pour ne point voir la vanité.

Pendant que nous sommes en ce monde, pouuôs nous auoir des yeux, & ne voir pas la

*Aug. in  
soliloq.  
cap. 4.*

*Aug. in  
Psal. 118*

la vanité ? car toute creature est subiecte à la vanité, ou peut-estre ce Sage prie il, que sa vie ne soit point deffous le Soleil, où toutes choses sont vanité?

Ambr.  
in Psal.  
118.  
Octon.  
5.

Celuy qui est en la voye de Dieu, ne regarde pas les vanités du siecle: la vraye, droite, & parfaite voye, c'est IESVS CHRIST. celui donc qui demeure en IESVS CHRIST, cōment sçauroit-il regarder & courir apres les vanitez, puis que IESVS CHRIST a crucifié en sa chair toutes les vanitez de ce monde? destournons donc nos yeux des vanitez; de peur que le cœur ne conuoite, ce que l'œil aura veu. Vous voyez des basteleurs & ioueurs de farce, c'est vne vanité; vous regardez quelques luiteurs & champions, c'est vanité. Voilà des cheuaux qui courent, & arrestēt vostre veüe, c'est vanité. IESVS CHRIST est deuant nous, & le prix qu'il a proposé, pour estre réporté au bout de la course; adressez là vostre veüe, la destournāt de tous autres spectacles, & des vaines grandeurs du siecle; n'vsez pas là voz yeux, mais cōseruez les, pour estre employez à de meilleurs obiects, ce monde, & principalement la terre, ne sont bons pour estre continuellement confiderez, sinon par ceux qui ont la veüe basse, ou par des lousches qui voyēt tout de trauers; mais vous, qui n'auetz pas ces defaux, tournez voz yeux vers le ciel; de nuict contemplez les ioyaux de tant d'estoiles, le

miroir

miroir de la lune, de si bonne grace; & de iour le soleil. Regardez la mer, quoy que la terre soit basse, iettez y quelque œillade, afin que chacune creature faite par vne œuvre diuine, vous repaïsse d'un particulier contentement, les bestes mesmes ne vous sembleront pas difformes. quelle grace ne treuuez vous pas aux hommes? quelle beauté manquera aux oyseaux? regardez tout cela, & vous ne voirez point d'iniquitez, ne voyez que de tels obiects, & la mort n'entrera pas par les fenestres de voz yeux. Si vous auez veu quelque femme, pour la cōuoiter: la mort est entrée par vos fenestres. Si vous auez veu le chāp, & l'heritage d'un pupille, ou la maison de la vefue, & que vous l'ayez desirée, vos fenestres se sont ouuertes à la mort. Si vous auez ierté l'œil sur les ioyaux, l'or, l'argent, ou autres richesses de vostre prochain, avec desir de les auoir, ou par fraude, ou par force; la mort est entrée chez vous. Quand dōc vous voirez la beauté d'une femme, la verdure du pré de vostre voisin, l'esclat de ses pierreries, fermez bien viste les fenestres de vos yeux; de peur que la mort ne treuue passage par là, & se vienne loger dans vostre ame. Les soings & soucys de cette vie, ne sont que vanitez: c'est courir à trauers la vanité, que se flatter & s'esioiuit pour les heureux succés de ce siecle; ils viennent à la foule, & passent cōme vn ombre.

Destournez donc vos yeux, de peur qu'ils ne voyent la vanité. Mais il ne suffit pas, que vous les destourniez vous mesme, telle fois le voudriez vous bien sans le pouuoir faire; si le diable vous met au deuât des spectacles de vanités, s'il vous presente des amorces de voluptez; demandez à Dieu, qu'il destourne luy mesme vos yeux, & vous empesche du mal.

*Aug l.*  
*10. con-*  
*fess. cap.*  
 34.

Les yeux se delectēt, & treuuent vn grand contentement en la beauté & varieté de diuerses formes; les couleurs nettes & viues les recreent, & leur plaisent. Que toutes fois ces obiects là n'arrestent point mô ame; que Dieu seul l'arreste & la retienne. c'est luy sans doubte qui a fait toutes ces choses bonnes, & louïables; mais luy seul est mon vnicque bien, non pas ces choses qu'il a faites. Je resiste aux seductions de mes yeux, de peur que mes pieds ne soyent entravez. estât avec iceux entré dedans vostre voye, ie vous regarde avec des yeux inuisibles, afin que vous desengagiez mes pieds des lacets, qui leur sont tendus. quelquefois vous les desengagez; car aussy se prennent ils quelquefois. Combié les hommes ont il adiouté de choses aux allechemens des yeux, tant d'artifices, & de mestiers, innombrables & superflus. tât de façons d'habits & de chausses, tant de vases, de coupes, de vasselles, de statues, de peintures, de parfuns, de plâtres, &

tant

tant d'exces, non seulement au nôbre, mais encore en l'usage de ces superfluitez, dont on se sert sans necessité, ny moderation, pervertissant, & changeant la fin, & la naturelle signification de toutes ces choses. voilà l'idolatrie d'aujourd'hui, les hommes courent au dehors, & sortét d'eux mesmes, pour suiure leurs ouvrages, & laissent leur interieur désert, & celuy mesme qui fut leur ouurier. Ils veulent eternizer ce qu'ils ont fait, pour exterminer celuy qui les a faits. mais moy, o Seigneur, mon Dieu, mon honneur, & ma gloire, ie vous chante vn hymne, & vous recognois en ce lieu mesme, ie sacrifie des loüanges à mon Sanctificateur; par ce que toutes les beautés & raretez du monde, infuses dans les ames, & grauées par des maistresses mains, viennent de cette beauté supreme, plus belle & plus esleuée que toutes les ames. ce sont des petites parcelles de vostre excellente beauté, apres laquelle mon ame souspire sans cesse de iour & de nuict. Or pendant mesme que ie die ces paroles, mes pieds ne laissent pas de se prendre, & se noüier dans les lacets de ces beautez créées; mais vous les en retirez incontinent, c'est vous mesme qui les retirez, par ce que vostre misericorde est deuât mes yeux; car ie suis pris miserablemēt, & vous me deliurez misericordieusement, quelque fois sans que ie le

sente , parce que ie venois seulement de tomber insensiblement ; autre fois avec douleur , parce que i'estois demeuré plus temps dans le piege.

*Basil.  
hom. II  
in He-  
xame-  
ton.*

Vous auez esté fait pour contépler Dieu, nō pour trainer vostre vie par terre, ny pour vous souler de voluptez à la façon des bestes ; la reigle de vostre vie , ce doibt estre l'institution & l'imitation d'vne vie celeste; & pour cette grace qui vous est faiçte d'vne condition si honorable, le Sage Ecclesiastes dit à propos, *le sage porte ses yeux en sa teste.* Qui sont ceux qui les portent en autre part? personne selon la lettre. mais en bon sens porter icy les yeux en la teste , c'est les auoir en lieu cōmode, pour contépler les merueilles qui sont en hault; car celuy qui n'a pas ses affectiōs, & ses entretiēs au ciel, mais regarde seulement la terre, il s'oste les yeux de la teste, & les attache en bas la terre, à la boüe.

*Bern.  
ser. 25.  
in Cāt.*

C'est vne partie fort inefgale, mal faiçte, & du tout iniuste, qu'un vaisseau de fange, vn corps faiçt de terre, vne masse d'argille ayt des yeux esleuez en haut , pour voir le ciel à plaisir, & contenter ses regards par la lumiere de tant de corps celestes, & qu'en mesme temps l'ame, creature celeste & spirituelle ayt la veüe raualee & fichée contre terre; qu'elle qui deuoit estre nourrie dans l'or, & la pourpre, demeure dās l'ordure & la pourriture comme vne truye, qui se veau-

tre dans toutes saletez, les embrasse, & s'en repaist. Rougis de honte, o mon ame, d'auoir changé ta semblance diuine en celle d'une sale & vilaine beste; rougis encor de te veoir couchée dans la fange, toy qui viés du ciel, & n'es pas d'une race moins noble que celle des anges.

Celuy qui a fait toutes choses, est meilleur que toutes les choses faites, quelque beauté, force, & grãdeur, qui paroisse en ses creatures, il est plus beau, plus fort, & plus grãd infinemēt. quelque chose que vous desiriez vous l'aurez, & possẽderez en luy. aprenez à aymer le createur en la creature, l'ouurier en son ouurage, ne soyez pas arresté, par ce qu'il a fait, pour le perdre ainsy, luy qui vous a fait. *Bienheureux est donc l'homme, duquel le nom du Seigneur est l'esperance, & qui n'a point regardé apres les vanitez & folies mensongeres.* Celuy qui frapé viuement par cette parole, aura desiré d'estre corrigé, apres auoir cõmencé de marcher droict dãs la voye estroite, nous dira peut-estre; ie ne pourray pas continuer en ce chemin, si ie ne regarde quelque chose; que faisons nous dõc mes freres? croyez vous que l'on vous doie enuoyer sans spectacle? perdez cette crainte, nous vous donnerons regards pour regards, vous ne ferez seulement que changer d'obiects. Et que monstrerons nous à l'homme Chrestien: O Seigneur, vous auez fait vous mesme vn

*Aug. in  
Psal.  
39.*

grand nombre de vos merueilles. L'homme consideroit les miracles des hommes ; il contemple maintenant vos merueilles. Le Seigneur a fait beaucoup de ses merueilles, que l'homme les regarde. Vous louiez vn cocher, qui regit quatre cheuaux, pendant qu'ils galopent, & tournent à toute main, sans offenser ny renuerfer leur homme. Dieu n'a il point fait d'autres miracles? que l'homme regisse sa luxure, sa paresse, son iniustice, sa sotize; qu'il regisse tout cela, qu'il dompte ces cheuaux effrenez, qu'il les rende subiects, & obeissants aux renes. Regardez maintenant quelque bouffon, quelque danseur, qui tient vostre esprit en suspens, quand il se pend à la corde, sur laquelle il a appris de marcher avec vn traual continuel, & dangereux; & puis apres cela considerez ce grand maistre du ciel, qui vous presente aussy des spectacles de son art. ce premier que vous auez veu, s'est exercé toute sa vie sur sa corde: & l'autre n'a il pas fait marcher sur les eaux ceux qui ne l'auoyent iamais appris? destournez vn peu vos yeux du plaisir que le bouffon nous donne, & voyez nostre Sainct Pierre fait en vn moment non danseur de corde, mais coureur de mer. Marchez aussy sur des eaux, non sur les materielles, où Sainct Pierre a marché, signifiant quelque chose; mais sur d'autres eaux, parce que



ce que ce siecle est vne mer : marchez donc sur les vnes, & foulez les autres ; vous voulez estre spectateur , soyés vous mesme le spectacle digne d'admiration & d'applaudissement : ce sont là les miracles de Dieu, & les pensées de Dieu, auxquelles rien n'est esgal ny cōparable ; spectacles dignes de faire perdre toutes autres curiositez à leurs spectateurs , pour s'occuper en celles cy meilleures, plus vriles, & plus capables de donner vn veritable contentement à ceux , qui s'y seront arrestés.

Sur tout il faut bien prendre garde à nos yeux, estant moins dangereux de glisser & faillir du pied que de l'œil . *Si vostre œil vous scandalize, arrachez le , & le retranchez de vous mesme ;* regarder avec lasciueté, flattant & mignardant ses œillades, & comme en conuiuant , ce n'est rien autre chose que pailarder par les yeux ; d'autant que la premiere cupidité paroissant en eux, fait comme l'auant-ieu de la partie, & commence l'escarmouche de ce combat. Les yeux se perdent, & se corrompent, auant aucune autre partie du corps.

C'est donc bien veritablement que Dauid, ayant luy mesme espreuue les dangers de ses regards , appelle celuy bienheureux de qui l'esperance n'est qu'au nom du Seigneur ; *car celuy là ne regarde point apres les vanitez ny sotizes mensongeres, d'où se*

*Clem.  
lib. 3.  
in pe-  
dag.  
cap. 11.*

*Ambro.  
de fuga  
seculi.  
cap. 1.*

retournant incontinent sur soy mesme, il dit: *destournez mes yeux, o Seigneur, afin qu'ils ne voyent point la vanité*; le manaiage & la course des cheuaux est vne vanité, parce que tout cela est mensonger pour nostre salut, & ny sert dutout rien; les theatres & comedies, les dances & mascarades, & toutes sortes des ieux sont vanité. *Toutes choses en ce siecle, sont vanité*, dit l' Ecclesiastes.

D. Ber.  
de mo-  
do be-  
ne vi-  
uendi.  
ser. 23.

Que le nombre est grand de ceux que ie sçay qui ont esté deceus, & sont tóbez dans les lacets du diable par leurs regards! Dina la fille de Iacob, estoit sortie pour veoir les femmes du pays, elle fut aimée & rauie de Sichem, qui corrompit vilainemét sa pudicité; ainsy la miserable fille, qui par les yeux de la chair vit ce qu'elle ne deuoit point voir, perdit l'honesteté & la virginité. Dauid estant vn iour dans vne galerie de son palais, vit vne femme, & l'ayma, pour l'amour d'icelle il commit vn adultere, & vn homicide; ainsy trompé par ses yeux, il se rendit coupable & criminel contre la loy de Dieu. Sampson, le plus fort & robuste de son siecle, descendit en la contrée des Philistins, il vit là vne femme, il l'ayma, & s'endormiten son giron. Trop heureux s'il eust eu autant de prudence, pour se garder de cette femme; qu'il auoit eu de force pour estrangler le lion!

Paulin.  
ep. 4. ad  
Seuer.

Elle luy raza les cheueux de la teste, & le  
liura

liura entre les mains de ses ennemys, qui luy arracherent incontinent les yeux. le vous admoneste donc & vous exhorte, *de faire vn traitté avec vos yeux*, de peur que vous ne voyez inconsiderement ce que vous ne deuez pas veoir.

*Bernar. de modo bene viuendi, ferm. 23*

Entre tant de dangers, qui nous environnent, le regard des femmes est le plus violent, & celluy que nous deions d'auantage fuyr, comme il semble, elles peuuent nous faire pecher, non seulement si l'on les touche, mais encore si l'on les regarde. Ceux qui veulent marcher droit, & viure sincerement, ne scauroient trop euitier leur rencontre. *Que vos yeux voyent & regardent droit deuant vous, pour ne voir que des choses bonnes & droittes.* Car quoy qu'il puisse arriuer, que celluy qui a veu quelques mauuais obiets, le combatte, & s'en defende courageusement: si doit il auoir vne iuste peur de tomber, pouuant bien estre que celluy, qui a veu, glisse, & ne pouuant pas estre que celluy, qui n'a rien veu, conuoite quelque chose, qu'il ne cognoit pas.

*Clem. l. 2. pe-dag. c. 11.*



*Fiat cor meum immaculatum in iustificationibus tuis,  
ut non confundar ! Psal. no.*

## V I.

Mon cœur soit fait sans macule en tes iu-  
 stifications, afin que ie ne sois point  
 confus. Psal. 118.

**S**I ie pensois, o cher espoux,  
 Que pour acquerir vostre grace,  
 Il fallut vne belle face:  
 Ie me ferois belle pour vous.  
 Et n'aurois plus d'autre pensée,  
 Que de me voir bien agencée  
 L'aurois premierement soucy  
 D'auoir le teint frais comme vn ange;  
 Puis ie chercherois la loüange  
 De le tenir bien esclaircy;  
 Sans qu'vne tache fit dommage  
 A cette precieuse image.  
 Pour entretenir ma beauté,  
 Ie n'inuenterois que trop d'armes,  
 Et prendrois tous les iours des charmes  
 De quelque vnguent bien apresté.  
 Ie tiendrois des eaux colorées,  
 Dedans des fioles dorées.  
 Mesme i'aurois ces plastres faux,  
 Qui sont maintenant en vusage,  
 Quand on veut parer vn visage,  
 En qui l'age fait des defaux.  
 L'on treuueroit dans mes cassettes  
 Des petits liures de receptes.

*L'aurois*

J'aurois du vermillon broyé  
 Dans des coupes de porcelaine,  
 En vrant sept fois la semaine,  
 Quand mon teint seroit nettoyé.  
 Et la neige d'une montagne  
 Cederait à mon blanc d'Espagne.

J'aurois tous mes petits aprets  
 D'alun, de nitre, & d'orcanette,  
 Et quelque pommade bien faite,  
 Que ie porterois tout expres,  
 Pour me tenir la face fraiche,  
 Lors que l'air, ou le vent la seche.

On verroit en mon cabinet  
 D'autres appareils ridicules,  
 Qui peuvent leuer les macules,  
 Et tenir vn visage net.  
 On ne sentiroit en ma chambre  
 Fors que la ciuette & que l'ambre.

En fin de ce qu'ont inuenté  
 Tant de filles trop amuzées,  
 A se parer en espouzées,  
 J'en conseruerois ma beauté,  
 Paroissant tousiours aussy nette,  
 Qu'une lumiere de planette.

Le miroir seuerer censeur  
 Verroit à toute heure ma face,  
 Et me diroit en quelle place  
 Resteroit vn peu de noirceur,  
 Afin de chasser ce meslange,  
 Me lauuant avecque l'eau d'ange.

Quand en mes sourcils arrangez.

Quelques poils quitteroient leur ordre,  
 Si l'on ne pouuoit les retordre,  
 Ils seroient aussy-tot iugez;  
 Et pour les punir de leur vice,  
 La pincette en feroit iustice.

Si quelque trop forte couleur  
 Venoit m'incommoder la veüe;  
 Je serois aussy-tot esmeüe,  
 Autant que d'un fort grand malheur.  
 Ah ! dirois ie quelle aduventure!  
 Cette couleur me fait iniure.

Je tiendrois pour vilain affront,  
 D'auoir seulement vne tigne.  
 Et s'il paroïssoit quelque ligne,  
 Qui me fit vn plus sur le front:  
 Me voyant tant soit peu ridée,  
 J'aurois peur d'estre regardée.

Je n'aurois point d'autre plaisir,  
 Que d'estre bien nette & bien blanche,  
 Si ie voyois vostre ame franche,  
 Se captiuier de ce desir.  
 Et si vous estiez idolastre  
 De quelque Deesse d'albastre.

La marque d'un petit bouton,  
 Ou quelques taches moins obscures,  
 Me feroient craindre vos censures,  
 Plus fort que celles d'un Caton.  
 Et ie me tiendrois fort greuée,  
 De quelque verrue esleuée.

Je dirois, parlant des appas,  
 Que i'aurois pour paroïstre belle;

*Cecy doibt plaire à mon fidelle,  
Et cela ne luy plaira pas.  
Voilà ce qui le peut attirer,  
Et voicy qui sert au contraire.*

*Craignant de vous mescontenter,  
Comme si la nature chiche  
Ne m'auoit pas faite assez riche  
Des dons, qu'elle peut presenter:  
Ie chercherois par industrie  
Vne meilleure symmetrie.*

*Mes cheueux chèrement nourris,  
Refrizez en petits partages,  
Monteroient à diuers estages  
Tout couuers de pouldre d'Iris;  
Les brillants à guize d'estoiles  
Luiroient à trauers de mes voiles.*

*Les diamants les mieux taillez  
Seroient en mes pendans d'oreilles.  
I'aurois des perles nompareilles,  
Et des carquants bien esmaillez;  
Dequoy ma gorge enamourée  
Seroit incessamment parée.*

*Ayant tout ce superbe attour,  
Sans vanité ie pourrois croire,  
Que seule i'osterois la gloire  
A tous les astres de la cour;  
Et que sans estre ailleurs vendue,  
La pomme d'or me seroit due.*

*Mais tous ces apprets curieux  
Ne sont pas cause de vos flames.  
Cela ne donne dans les ames*



Que de ces ieunes furieux;  
 Qui supportent mille detresses,  
 Pour les attours de leurs maistresses.

Si vous leuiez ces appareils,  
 Ils auroient peine de vous dire,  
 Quelle merueille les attire  
 A de si tenebreux soleils.

Et leurs dames, ainsy reduites,  
 Seroient plus qu'à demy destruites.

Dessous le fard de leurs apprets  
 Elles passent pour de l'albastre;  
 Mais vous y treuueriez du plastre,  
 Si vous aprochez de plus prez.  
 Tout ce qui leur reste d'aymable  
 N'est pas chose fort estimable.

Vilgesorte sans se parer,  
 Estoit aussy blanche qu'un cygne;  
 Le merite d'un teint si digne  
 La faizoit par tout adorer.  
 Les flots de cette neige tendre  
 Reduizoient mille cœurs en cendre.

Afin d'esteindre tous leurs feux,  
 Et les maux qu'elle s' imagine:  
 Elle veut paroistre Androgine;  
 Et demande par mille vœux,  
 Qu'une barbe longue & chenuë  
 Puisse courrir sa ioüe nue.

Lucie auoit les yeux si beaux,  
 Que toutes les autres lumieres  
 Perdoient leurs louanges premieres,  
 A la lueur de ses flambeaux.

Et parmy les beautez mortelles,  
Lucie estoit l'astre des belles.

Craignant que ces soleils humains  
Ne causassent quelques desastres,  
Fermez vous, dit-elle, mes astres;  
Puis les arracha de ses mains,  
Afin de tenir innocentes  
Ces deux lumieres si puissantes.

Plusieurs courages tous naurez  
Des rares beautez d'Euphemie,  
Suiuoyent cette chere ennemye,  
Sans desir d'estre deliurez.  
Mais parmy tant de fleurs diuines  
Ils ne cueilloient que des espines.

Elle pleurant de desplaisir  
De se voir ainsy poursuiuie,  
Print vne genereuse enuie  
De faire mourir leur desir.  
En tranchant les douceurs encloses,  
Dedans ses deux leures de roses.

Andragesine eut le bonheur  
D'estre vne beauté sans seconde.  
Toutes les libertez du monde  
Luy venoient rendre cet honneur.  
Mais ces loiianges veritables  
Luy paroissoient insupportables.

Toutefois ne pouuant nier  
Cette opinion bien conque,  
Elle voulut se voir bossue;  
Ainsy par force de prier,  
Elle obtint d'estre transformée

*En vne petite pigmee.*

*Mais ie ne cognois que trop bien,  
Que les parures estrangeres  
Ne sont que des fleches legeres,  
Qui vous touchent autant que rien.  
Vostre ame n'est point abuzée,  
Par vne perruque frizée.*

*Auoir le cœur bien espuré,  
Clair, & nettoyé de tout crime,  
C'est l'apas le plus legitime,  
Dont vostre amour soit attiré,  
Quoy que les ioües soient mal peintes:  
Ce cœur vous donne assez d'atteintes.*

*Arriue donc que desormais  
Ie vous presente vn cœur sans tache.  
Que le moindre traict, qui vous fasche,  
En soit arraché pour iamais.  
Et que de poinct en poinct ie garde  
Vos sainctes loix, que ie regarde.*

*En cet estat, o cher espoux,  
Ie m'estimeray bien-heureuse;  
Autant aymable qu'amoureuse,  
I'ozeray venir deuant vous.  
Et la vergongne qui m'en chasse,  
Ne fera plus rougir ma face.*

*Mon cœur soit fait sans macule en tes iustifications:  
afin que ie ne sois point confus.*

*Pfal. 118.*

*Bern.  
serm.  
25. in  
Cant.*

**T**Out le soing & le soucy des saints, mesprisans le fard, & le culte superflu de l'homme exterieur, qui se corrompt, & se gaste en fin, quelque diligence que l'on aporte à le conseruer, s'occupe, & s'employe à bon droit, pour embellir l'interieur, & l'enrichir de plus en plus, puis qu'estant fait à l'image & semblance de Dieu, il peut se reparer, & se renouueller de iour à autre, & mesme s'accroistre & se perfectioner.

*Ambr.  
lib. 1. de  
vir.*

Cette beauté interieure est veritablement la parfaicte, à laquelle rien ne māque, sans defect & sans tache, & qui seule merite d'entendre cette voix du Seigneur. *Vous estes toute belle ma chere voysine, & bien aimée; il n'y a rien en vous que l'on puisse reprendre, ou ne pas loüer.*

*Clem. 1.  
3. pag.  
dag. c. 2.*

Car la meilleure, la premiere, la plus parfaicte beauté; c'est la beauté de l'ame, & c'est vne chose sotte & malseante, que ceux qui sont faits à l'image & semblance de Dieu (comme dedaignans leur original & premier patron) mendient quelque ornement, & empruntent d'autres graces de dehors, preferant le meschant artifice des hommes à l'ouurage de Dieu.

Il ne

Il ne faut pas donc embellir la face extérieure de l'homme, mais c'est l'ame & l'interieur qui doit estre laué & paré des ornemens de preudhommie & de vertu. *Ibid.*

Ces miserables femmes, qui prennent tant de peine à se parer, n'entendent pas qu'elles perdent leur beauté propre, pendant qu'elles pensent s'en acquerir vne estrangere, & empruntée. Le comique Antiphanes s'en mocque de bonne grace en sa Malthace. Voicy qu'elle vient, elle passe, non; elle s'aproche seulement, & ne passe pas outre, elle reuient encore : La voicy donc, elle se frotte, se torche, s'essuye, & puis s'aproche, elle a des poudres, & des sa- uons pour nettoyer sa peau, elle se peigne, se polit, se laue, touffe, crache, frotte ses dens, & ses leures, elle se contemple, s'agence, s'attife; la voilà huilée, & embasmée comme vn corps mort, comme vne charongne telle qu'elle est, pendant que l'on la pare, que l'on la peint, & la plastre, si quelque chose luy manque, tout est perdu, c'est assez pour la faire desesperer. aussy sont elles bien dignes de perir, non vne fois seulement mais plus de trois. ces coquettes, & gue- nons coiffées, qui se seruent des excrements de crocodyles, sont toutes oinctes & sur- fonduées d'escume de balaine, enduisent leurs sourcils avec de la suye, & se font vne

crouste de ceruze. L'autre comique Alexis ne leur en dit pas beaucoup moins, les reprenant en ce sens. Quelqu'une est elle trop petite, on fait vne estage à ses souliers, elle marche tousjours en comedienne sur vn theatre de Liege; vne autre est elle trop grande, on ne la voira qu'avec vn simple escarpin, elle entrenchant la teste sur vne espaule, cela luy rabat quelque chose de cette enorme, & demesurée grandeur. Si quelqu'une a les cuisses & les hanches trop raualées, on attache quelque chose à la robe, c'est le mystere du verdugadin, & des borrelets. Si son ventre est mol, & son sein pendant, comme ceux des nourices aux comedies, il faut bander cela, & le retraindre, & rehausser; s'il est plat en punaize, & ne paroît point, il y a beau remede, on en fait vn d'estoupes ou de plume. Mais le chef-d'œuvre de toutes ces reformations est en l'esplanade des bossés; entre tant d'ouuriers il y en aura quelqu'un qui fera ce faux miracle; mais garde, si l'Adonis de la contrefaïcte descouure le secret; car peut-estre ne voudra il plus caresser cette petite merciere, qui porte tousjours son paquet à dos.

*Bossues qui vous rembourrez,*

*- Ce caualier n'est pas si gobe,*

*Ne croyez pas que vous l'aurez.*

*Par l'amorce de vostre robe.  
 Sans croire à tous voz affiquets,  
 Il sçait du tailleur qui vous fourre,  
 Que vostre dos a deux paquets:  
 L'un est de chair, l'autre est de bourre.*

Siles sourcils sont trop blonds, on les teint de suye, ou de quelque autre certaine paste; les noires & halées qui ne pouuant à force de lauer, esclaircir leurs faces bazanées, les couurent, & masquent de blanc d'Espagne; si quelqu'une est trop passe ou iaunastre, on employe les poudres & farines, pour cacher les defauts naturels, parmy l'apparence des empruntez. A elle quelque partie du corps bien blanche; elle la descouure, & la montre sans occasions: si les dents sont belles, il faudra qu'elle rie pour les faire voir; & quoy qu'elle ne soit pas ioyeuse, elle rit pourtant tout le iour, ayant continuellement quelque deliée planchette de myrthe entre les leures, afin que vucille ou point, elle soit contrainte de les ouvrir.

Que la pudeur & la modestie demeu- Clem. L  
 rent sur le visage des vierges, & les fassent 3. pe-  
 paroistre veritablement vierges; mais que dag. 6.  
 toutes les broüilleries des parfumeurs, or- 11.  
 feures, teinturiers, brodeurs, & autres bou-  
 tiques soyent bien loing de là.

*Clem. 1.  
3. pa-  
dag. c. 1* La chair n'est qu'une souillonne, & ser-  
uante, comme saint Paul le tesmoigne; qui  
sera donc celluy qui la voudra parer, & luy  
seruir de maquereau? le saint Esprit as-  
seure par la bouche d'Isaie, que nostre Sei-  
gneur mesme s'est treuue tout difforme &  
defait, *nous l'auons veu, sans auoir peu remarquer  
en lieu aucune bonne apparence, ny trait de beau-  
té.* Qui s'ozera maintenant preferer à son  
Seigneur mesme? qui ne considere pas la  
vaine beauté de la chair, apprehensible par  
la veüe exterieure; mais la beauté verita-  
ble de l'ame & du corps, qui sont les vertus,  
graces, & perfections de l'ame, & l'immor-  
talité du corps.

*Hier. ad  
Demet.  
de virg.  
seruan.  
cap. 5.* Quand vous estiez dans le siecle, vous ay-  
miez les ourages & meubles du siecle; tout  
vostre soing estoit d'esclaircir le teint de  
vostre face, vous polir, & vous peindre, at-  
tifer voz cheveux, & les esleuer à diuers  
estages. Je ne vous veux plus rien dire de  
voz pendants d'oreilles si pretieux, des bel-  
les perles orientales que l'on vous auoit pe-  
schées au fond de la mer rouge; ie me tais  
de la verueur des esmeraudes, des flames  
qui sortent des escarboucles, des eaux qui  
nagent dans les saphirs, & dans les hyacin-  
thes qui brulent, & font afoler de conuoit-  
tise la curiosité des femmes.

*Hier. 4.* Lavez vostre cœur, & le purifiez de toute ma-  
lice.



Car quelle ame ſçauriez vous me donner, & la qualifier pure & belle de poinct en poinct? *Gilb. ser. 29. in Cant.*

*Il ny a personne qui n'ayt quelque tache. Job 25.*

*Quoy que vous vous ſoyez laués de nitre, & que vous ayez diſtilé grãde quãtité d'herbe de Borith, encore eſtes vous ſoiuillée & ſalie par voſtre iniquité. Hier. 2.*

Donnez moy vn cœur qui vous craigne, o Seigneur, vn eſprit qui vous ayme, des oreilles qui vous entendent, des yeux qui vous voyent. *Aug. medit. cap. 40.*

Car le cœur de l'homme eſt taché comme d'un eſgout de mille pèsées meſſeantes; ne ſaliſſez pas voſtre interieur par des penſées extraordinaires, contraires à la nature. *Ambr. in Pſal. 118. Oſton.*

vous lauez voz mains, comme ſi par ce moyé *II.*

vous pouuiez oſter les ordures de voz crimes; & cepédant vous ne pouuez lauer voſtre ame ſalie de tant de penſées deſcouuertes. Vous auez appris que voſtre cœur doit eſtre nettoyé, cela ne ſuffit pas; vous deuez auſſy ſçauoir cōment. Cette fontaine ſe purge par vne legitime iuſtification, c'eſt à ſçauoir, par la confeſſiō des pechez. purgez donc, & purifiez voſtre eau, de laquelle il eſt dict, *vne eau bien profonde, c'eſt le conſeil dans le cœur de l'homme, pour en cognoiſtre les iuſtificatiōs: vous auez ouy, quand l'on a dict, racōptez vos iniquitez, afin que vous ſoyez iuſtifié.*

Celluy dōc qui a dict ſes iniquités, eſt iuſtifié; & le iuſtifié n'eſt point confondu, par ce

qu'il a preuenu la vergongne & confusion de ses offenses, par la prompte confession d'icelles.

*Hugo de  
S. Victo-  
re in  
Artha  
anima.*

Tu ne sçais donc pas, o mon ame, combien tu as este laide par cy deuant, difforme, hideuse, deschirée, dissipée, pleine d'horreur, & de toute enormité. Ayes premiere-ment soing de cultiuer ta beauté; orne ta face, compose ton vestement, nettoye tes taches, repare ta netteté, corrige tes mœurs, & garde vne bonne discipline, afin qu'ayant changé tout en mieux, tu puisses te rendre digne espouse d'un digne espoux. N'as tu iamais ouy ce que faisoit le Roy Assuerus ? Il vint vn commandement de la part du Roy, qu'entre les filles de son empire, on fit vn choix de toutes les plus belles vierges, pour estre conduictes à la cité de Suze, & là estre données en garde à d'autres femmes, desquelles elles receuroient de beaux ioyaux & toutes les autres choses necessaires, tant pour la conseruation, que pour l'accroissement de leur beauté; & qu'ainsy elles se treuuassent en tout temps parées de toutes les pieces capables de contenter l'ambition d'un Roy. Durant six moys elles deuoient s'oindre d'huylle de myrthe; & durant six autres mois, vser de diuerses eaux, poudres, & couleurs plus aduantageuses pour leur teint. Apres tous ces appareils on les deuoit conduire des maisons particulieres en la chambre du Roy, afin que celle qui auroit pleu dauantage à ses yeux, fut asize dans le throsne royal, & tenue pour Royne.

Con-

Considerons maintenant vn peu, si toute cette affaire na point quelque raport, & ressemblance, avec celle d'õt nous traictõs à present. Vn Roy filz d'vn grand Roy est venu en cemõde, pour y espouser quelque femme choisie, femme vnicque, & digne de nopçes Royales. Les ministres de ce Roy ont esté enuoyez de toutes parts: ce sont les Apostres, qui voyageant, & preschant par tout le monde, ont eu charge d'assembler les ames & les conduire à la saincte Eglise, qui est la demeure & la maison des femmes royales, c'est à dire des ames sainctes. Là dedans elles reçoient les Sacrements de I E S V S C H R I S T, qui comme certains vn-  
guents, & baumes pretieux, luy seruēt d'antidotes, & sont preparez pour les orner, & parer. Car ton espoux t'a logée en la chambre; où les femmes se parent, il a donné di-  
uerses poudres, eaux, parfums, & vermil-  
lons, pour t'embellir; il a mesme comman-  
dé que tu sois traitté des propres mets, & meilleures plats de sa table. il t'a fait libe-  
ralemēt distribuer, tout ce que tu peux sou-  
haiter pour ta santé, & refection, pour repa-  
rer ta beauté, t'entretenir, & mesme au-  
gmenter en bonne grace. Premièrement la  
fontaine du baptesme est posée à l'entrée, &  
le lauoir de regeneration, dans lequel les  
ordures de tes offenses passées se nettoient.  
Le Chresme suit, & l'huile en l'onction, des-

quels tu te sens adoucie par le Saint Esprit. Apres cela, estant embaumée, & arouzée par l'onction de ioye, tu viens à la table, & là reçois l'aliment du corps & du sang de IESVS CHRIST. repeuë en ton interieur, & rassasiée de cette viande celeste, tu recompenses la nuisible abstinence, des ieunes passez, & perds cette maigreur hideuse d'aparauãt. Apres cela tu t'habilles des vestemens de bonnes œuures, & te pares des fruiçts des aumosnes, des ieunes, & des oraisons, des saintes veilles, & autres œuures de pieté, qui te seruent d'atour & de bienfiance. En fin suivent les parfums des vertus, l'odeur desquelles flairant doucement, chasse toute la puanteur de tes ancienns ordures. Encore te donne-on le *miroir de l'Escriture sainte*, afin que là dedans tu voyes ta face, & n'y souffrez rien de defectueux, ny de superflu; mais que tout y soit en son point & de bonne grace.

O qu'il y a beaucoup de defaux en moy, qui me font rougir deuãt les yeux de Dieu, & pour lesquels i'ay desia beaucoup plus de crainte de luy desplaire, que de confiance de luy plaire, pour ce qui s'y peut treuuer de loüable. (s'il bien y a quelque chose à loüer en moy) A la mienné volonté que ie peusse pour vn peu de temps me cacher, & me desrober à ses yeux, pendant que ie frotterois, & nettoyeris ces taches, pour puis  
apres

apres me représenter à luy toute belle , sans tache & sans macule. Car comment sera-il possible que ie luy sois agreable, & luy plaise en cette deformité , puis que ie deplais à moy mesme, & ne me puis souffrir ? o vielles taches ? o taches sales & vilaines ! pourquoy demeurez vous si long temps attachées sur ma face ? retirez vous, perdez vous, ne presumez plus de m'enlaidir, ny d'offencer les yeux de mon bien-aymé.





*Veni dilecte mi, egrediamur in agrum, com-  
meremur in villis . Cantic . 7*

## VII.

Vien mon bien-aymé , sortons hors aux  
champs, demeurons és villages. *Cant. 7.*

**C'**Est assez habité les villes,  
Parmy ces discordes ciuiles,  
Ma lumiere, il est plus que temps  
De faire quelque pourmenade,  
Et de voir la neuue parade,  
Dont s'est reuestu le printemps.

Il est vray que les villes fortes  
Ont des murailles & des portes,  
Des bastions & des remparts.  
Les tours logent des sentinelles,  
Qui font leurs veilles eternelles,  
Pour descourir de toutes parts.

Toutefois les iardins champêtres  
Sont plus fidelles à leurs maistres,  
Leur seiour me semble plus seur.  
Et quoy que la ville nous monstre:  
Retournant aux champs, ie rencontre  
Vne plus naïfue douceur.

Voyant les riches edifices,  
Ie voy bien beaucoup d'artifice  
D'vn architecte fort scauant:  
Des couuertures azurées,  
Et des banderoles dorées,  
Qui tournent comme il plaist au vent.  
Mais reuoyant vn toict de chaume,

Je prize ce petit royaume  
 Plus que les superbes palais.  
 Cette solitude sacrée  
 Est le logis qui me recree,  
 Et ceux des Roys me semblent laids.

Et quoy? croyez vous, mon bel ange,  
 Que luy donner tant de loiianges,  
 Ce soit excéder en propos?  
 Les villes, qui sont esloignées  
 Des solitudes desdaignées,  
 Le sont autant du vray repos.

Les Poètes ont vne fable,  
 Qui me paroît assez affable,  
 Et propre pour nostre discours.  
 Je la diray si bon vous semble,  
 Nous treuverons parlant ensemble  
 Les chemins plus beaux, & plus courts.

Vn rat, faisant sejour dans le palais d'un Prince,  
 Eut vne fois desir de courir la prouince.  
 Le rat des champs le vit, & voulut l'inviter  
 Dans son pauvre cachot, afin de le traiter.  
 L'autre fut fort content de cet alegre hommage;  
 Mais se voyant seruy d'un morceau de fromage,  
 De febues, & de noix, sans plus grand appareil,  
 Il forma ce discours ou quelque autre pareil.  
 Je te suis obligé du recueil volontaire,  
 Du plaisir, & du bien, que tu m'as voulu faire.  
 Mais si les rats des champs n'ont point de meilleurs  
 Je m'en vay de ce pas, & n'y reuien iamais. (mets;  
 Or pour te faire voir combien est plus utile,  
 Et plus delicieux le sejour de la ville



Que n'est celuy d'icy, si tu prens le loizir  
 De venir avec moy, tu me seras plairir.  
 Le rustique aussy-tot fut sasy de l'enuie  
 De se voir au palais, pour sçauoir quelle vie  
 Les rats menent en cour, & pour aussy gouster,  
 Quel estoit ce bon temps, qu'il entendoit vanter.  
 Estant doncques conduit en ce lieu delectable.  
 Il n'eut autre soucy, que de se mettre à table.  
 Voyant tant de morceaux si frians, & si gras,  
 Il croyoit que ce lieu ne fut que pour les rats.  
 Auant que rien manger il tourne, il flaire, il leche,  
 Mais à peine ses dents auoient elle faicte breche  
 Dans le mur d'un pasté, qu'il se fit vn grand bruit;  
 Vn valet les descouure, & son hoste s'en fuit.  
 Luy tout espouuanté ne sçait au quel entendre,  
 Il cognoist le danger, sans pouuoir se deffendre,  
 Il fuit ainsy que l'autre, & pour payer le prix  
 Du peu qu'ils ont gusté tous deux sont quasi pris.  
 Ayant en fin treuvé le cachot de refuge,  
 Il sent que le palais n'est pas ce que l'on iuge;  
 Mais estant reuenu d'une si froide peur,  
 Croit que son courtizan deuoit estre vn pipeur.  
 Il iure estant sorty de la triste cauerne:  
 De ne plus retourner à si chere tauerne;  
 Et regardant de loing les murs de la cité,  
 En detesta les biens, & la felicité.  
 O combien (crioit il) est plus douce & plus seure,  
 Ma simple portion, dans ma pauvre demeure!  
 Et combien est plus beau mon champestre seiour!  
 Que tous ces appareils que l'on treuve à la cour.  
 C'est donc trop rescu dans les villes,

Quittons

Quittons ces demeures seruiles,  
 Et nous mettons en liberté.  
 Les villes sont plaines de crainte,  
 Et si l'on treuve vne paix saincte  
 C'est en quelque champ escarté.

La principale bourgeoisie  
 Ne veut pas demeurer moizie,  
 Dans ses maisons de tous les iours.  
 Quoy qu'elle ayt entre les murailles  
 Des toicts ouuragez en escailles:  
 Elle en faiët de paille aux fauxbours.

Et quoy que tousiours le vulgaire  
 Prize sa demeure ordinaire,  
 Lors que l'on parle des beaux lieux;  
 Chacun contredit son langage,  
 Cherchant si souuent au vilage  
 Quelque entretien plus gracieux.

Mesmes l'on voit souuent les Princes,  
 Et les Gouverneurs de Prouinces,  
 Quand trop de soucy les rend las,  
 Quitter villes & citadelles,  
 Et croire les champs plus fidelles,  
 Pour y prendre vn peu de soulas.

Là se retreuve vne franchise,  
 Plus naturelle, & plus exquisze,  
 Que celle qu'on treuve aux chateaux.  
 Il n'est rien dont on se soubsonne,  
 Pour aborder vne personne,  
 Il ny faut ny clefs ny manteaux.

L'air qui s'euenta, & se descouure,  
 Plus beau que les planchers d'vn l'ouure

Nous fait voir d'autres raretez.  
 Le ciel qui se tourne, & qui brille,  
 Ne nous monstre point de bastille,  
 Où nous deuions estre arrestez.

Quoy qu'on ayt point de galeries,  
 Ny les iardins des tuileries:  
 On n'a pas faute de plaisir.  
 Les buyssons renforcez en hayes,  
 Les riuages, & les saulayes,  
 Se laissent voir tout à loisir.

Nous auons donc dedans les villes  
 Trop suiuy des choses trop viles,  
 Cherchons quelque sejour plus doux.  
 Il est bien temps, o mon bel ange,  
 Que nous alions en quelque grange,  
 Respondez; que m'en dites vous?

Dans cette prochaine prairie,  
 J'ay quelque belle metairie,  
 Qui ne manque pas de douceurs.  
 Elle a plusieurs belles fontaines,  
 Des monts, des forets, & des plaines,  
 Pour l'exercice des chasseurs.

Le ciel ne s'y rend pas auare  
 De tout ce qu'il a de plus rares  
 Il est doux en toute saison.  
 La terre sans estre chargée  
 Comme de soy mesme obligée.  
 Y produict les fruiçts à foizon.

S'il vous plaist ma chere lumiere,  
 Je chemineray la premiere,  
 Pour vous en monstre le sentier.

Mesme i'oze bien entreprendre,  
 Que s'il vous plaist de vous y rendre:  
 Nous n'aurons plus d'autre quartier.

La semblable à la tourterelle,  
 Qui cherit son party fidelle,  
 Je vous suiuray, mon saint espoux.  
 Paissant entre les belles branches,  
 Toutes heures me seront franches,  
 Pour discourir avecque vous.

Loing de la sotte populace,  
 Nous prendrons vne belle place,  
 Pour iouyr d'un plus doux repos.  
 Mesme pendant vostre silence,  
 I'ozera bien sans insolence  
 Vous interrompre d'un propos.

Alors vne oreille importune  
 N'entrera pas dans la fortune,  
 Dont nos cœurs seront estoiuys.  
 Et quoy qu'il nous plaize de dire,  
 Dedans ce gracieux empire:  
 Nous ne serons iamais ouys.

Nous ne verrons pas ces critiques,  
 Qui n'ont iamais autres pratiques,  
 Qu'à mordre & picquer sans respect.  
 Nous pourrons permettre à nos ames  
 De faire paroistre leurs flames,  
 Sans crainte d'un fatal aspect.

Alors voz œillades, vos gestes,  
 Et vos actions manifestés  
 Descourriront vos passions.  
 L'air de vostre douce parole  
 Fera que la mienne s'enuole,

*Au gré de vos affections,*

*Alors vous entendrez mes plaintes;*

*Mes feux, mes glaces, & mes craintes,*

*Vous charmeront de leurs appas.*

*Mesme ie diray des merueilles,*

*Qui pourront plaire à vos oreilles,*

*Quoy que vous ne le monstriez pas.*

*O iour le plus beau de ma vie!*

*Auquel sans redoubter l'enuie,*

*Et les atteintes d'un moqueur,*

*Ie verray le ciel si bien luire;*

*Qu'il me soit permis de deduire*

*Tous les mysteres de mon cœur.*

*C'est donc trop vescu dans les villes,*

*Fuyons ces tempestes ciuiles,*

*Voyons les hameaux, & les boys.*

*La liberté tant estimée*

*Ayme mieux vn toit de ramée:*

*Que les antichambres des Roys.*

*Vien mon bien-aymé, sortons hors aux champs, de-  
meurons és villages. Cant. 7.*

**Q***ui me donnera dans la solitude vne retraite de* Hier. 2.  
*voyageurs?*

*Car i'aymerois mieux demeurer en quel-* D.Tho.  
*que solitude, qui ne fut visitée que de peu ou* Aquin.  
*point de personnes.* hoc loco

*A la mienne volonté qu'il ne se rencon-* Bernar.  
*trast point d'homme avec moy au dehors, a-* de in-  
*fin qu'en mō interieur ie puisse parler plus* ter, do-  
*familiarémēt avec Dieu; d'autant qu'il cher-* mo, cap.  
*che le secret, & se plaist bié fort aux lieux so-* 66.

litaires. Je fuiray donc les soulas, & deuis des hōmes, afin qu'en mon filēce, & retraite de mō cœur, Dieu puisse venir & demeurer en moy. Je m'accouſtumeray donc à penſer ſeulement, & me plaire aux choſes interieures, & m'habituer en icelles, pour ouyr plus facilemēt *ce que le Seigneur Dieu me dira*. Me voicy doux Seigneur, Seigneur accoſtable, affable & ſans orgueil, ie ſuis avec vous, par ce que ie ſuis au dedans de moy-meſme. Pédāt que i'ay eſté occupé aux choſes exterieures, ie n'ay peu entendre voſtre voix en l'intérieur. Mais maintenant que ie ſuis retourné à moy, ie ſuis entré iuſques à vous, afin de vous pouuoir ouyr, & vous parler.

Voicy ie me ſuis eſloigné en fuyant, & ma demeure a eſté dans la ſolitude.

*Pſal. 54*

Celuy ſ'eſloigne en fuyant, qui du trouble & tumulte des deſirs temporels, ſ'eſleue en haut à la contemplation de ſon Dieu.

*Greg. l.*

*4. mor.*

*cap. 35.*

*in Iob.*

*Hier.*

*epiſt. ad*

*Ruſtic.*

*Bern.*

*hom.*

*Simile*

*eſt re-*

*gnum*

*cœlorū*

*homini*

*negot.*

La ville eſt vne laide priſon, la ſolitude eſt vn beau paradis.

O bienheureuſe ſolitude, o doux Ermitage, mort des vices, vie des vertus ! la loy & les prophetes t'admirent, & tous ceux qui ſe ſont acheminez à la perfection, ſont arrivez par toy, & en toy, à la beatitude d'un paradis. O bien-heureuſe vie ſolitaire, & contemplatiue ! que diray-ie d'avantage de toy, le filz de Dieu meſme noſtre Sauueur, & noſtre bon maïſtre, nous a donné l'exemple de te ſuiure, ſ'enfuyant au deſert, pour demeurer

ret dans la solitude, où sont les roses de la charité; qui tousiours esclattent, tousiours brillét, & viuét tousiours dans la fraicheur, & nouueauté d'vne saincte odeur. O solitude, vray magazin d'affaires & intelligences celestes; en toy, & chez toy les choses passageres & terriènes, sôt chāgées en eternelles & celestes. En fin é toy, les larmes sôt muées en rys, & produisēt vn cōtētemēt perpetuel.

L'ame deuote, qui tasche de se dōner entieremēt à Dieu dans l'estude de la cōtēplation, luy dit. *Venez aux champs, & faites que nous demeurions en quelque hameau.* elle exprime là fort proprement le soing de la contēplatiō, par le mot de *champ*, par ce que pour l'ordinaire les places où s'exerce l'agriculture, sôt lieux solitaires, & bien esloignez de la conuersation iournaliere des hōmes. aussy nous sçauons ce qu'on appelle chāps, ce sont terres de solitude & séparées des assemblées humaines. Et cōme vn champ (s'il est cultiué) produit & fournit à foizon diuerses sortes de fruits, dont nos corps sont nourris, & sustentez; de mesme la contemplation (si elle est bien exercée) raporte vne si grāde abondāce de vertus, qu'elles sont suffisantes pour nous paistre, & rassazier en la vie spirituelle.

Dont il est dit bié à propos dans le liure de la Genese, du S. Isaac. *Et il estoit sorty aux chāps sur le soir, pour mediter tout seul.* ce n'est aussy pas moins proprement, qu'il signifie les meditations particulieres, par le nom de granges,

*Mich.  
Gisler.  
in c. 7.  
Cant.;*

hameaux, ou censés; cōme nous auons coutume d'apeller censés, les heritages & terres, sur lesquelles sont bastis des beaux & gracieux edifices, afin principalemēt d'y retirer les gens de cour, & de ville, quand ils veulēt respirer, & se dōner vn peu de repos, se retirant du bruit des affaires mondaines; ou se remettre en bon point, sortāt du giste de quelque longue maladie; ou bien se recreer, & viure au large, sans estre pressez de personne; mais souuent pour recueillir les fruits de la terre, & les mettre en lieu de reserve. Ainsy les meditations sont aussy de beaux edifices, bastis & dressez par l'ame mesme sur le champ de la contemplation, & dans lesquels elle se retire, fuyāt la confusiō des affaires du siecle, pour demeurer là en pleine paix. & repos; & dans cette demeure salubre & biē purifiée, se guerir de chaqu'vne dōleur, que ses offenses passées luy font sētir. elle est aussy là, pour y recevoir du cōtētemēt, iouissant de ses delices souhaitées, pēdāt qu'elle voit croistre, & meurir vne infinité de fruiçts, pour les cueillir en leur saison, & les conseruer soigneusement. Aussy fait elle bien, cette ame saincte, quand elle dit à son Dieu, à son biē-aymé, qu'elle desire de sortir aux champs de la contēplatiō avec luy, & demeurer dans les metairies des meditations; ne prenant aucun plaisir ny contentement à la conuersation des hommes. Voire mesme si les richesses de la terre ve-



noyét en abōdance se presenter à elle, quoy que tout luy rie, quoy que tout luy reussisse heureusement; quelle soit l'amour & les delices du monde, & que toutes les creatures contribuent ce qu'elles ont de cher pour son contentement; rien ne luy plaist toutefois, ny ne la contente. ces commoditez l'incōmodent, elle ne paroît pas ioyeuse, si l'on ne luy promet de fuyr ces ioyes, & de sortir à ce champ de contēplation. En quoy son humeur est biē semblable à celle de cet oyseau, que l'on nourit en cage, avec'grāde curiosité, rien ne luy māque, tant des choses qui luy sont nécessaires pour viure, que des autres, qui luy peuuent donner du plaisir, & le resioiir. Il ne s'estime pourtāt iamaïs heureux, iusques à ce qu'il luy soit permis de sortir de la cage, voler en liberté, & faire sō nid dans les trous de la pierre. L'ame desire dōc à bō droit de sortir, accompagnée seulemēt de son Dieu, qu'elle ayme tout seul, puis que les hommes mesmes, qui cherissent quelqu'un, & l'ayment ardemment, ne peuuent gouter la douceur des chāps, ny se treuver satisfaits; s'ils ne sont accompagnez de cet amy. aussy n'y vont ils pas seuls, mais inuitēt à ce voyage de plaisir, ceux qui leur plaisent dauantage. Et l'expériēce nous monstre assēs souuēt, que les Roys & les grāds Princes, qui ne se laissent approcher que fort difficilemēt pour affaires de tresgrande importance, quand ils sont en leurs villes de cour,

& dans le throne de leur authorité, quittent cette maieſté ſeuere, lors qu'ils ſe ſôt retirez en quelque lieu chāpeſtre, pour y prendre le plaisir de la chaffe : ils donnēt bien la main aux payſans, entendent tout, & parlent avec chacū des moindres choses, cōuerſent peſſe meſſe avec tout le mōde; & s'ils ioiuent, permettēt au premier venu d'eſtre de la partie, & c'eſt l'intētion de cette ame quād elle inuite ſon Seigneur aux chāps, & l'attire aux metairies, elle eſpere de s'entretenir là plus familiarment avec luy, eſtant ſeule, & ne ſe treuuant accōpagnée que de ſon ſeul biē-aymé. Or ce n'eſt pas pour peu de tēps qu'elle deſire de s'ēployer en ces exercices de cōtéplatiō, & traiter en toute libertē avec Dieu; mais s'y promettant vn tresgrād cōtētemēt, elle ſouhaite d'y pouuoir ſejourner d'auātage, & teſmoigne aſſez le deſir qu'elle a par ſes paroles, *demeurons dans les metairies, prenons là noſtre giſte, & nous y repoſons tout à loiſir.*

*Laur.  
Juſtin.  
in lig.  
vit.  
tract. de  
orat.  
cap. 5.*

Car pēdāt que l'eſprit meſſé dans les troubles & troupes de ceux qui flottent ſur ce monde, eſt roulé cōme vne boule, il ne peut s'arreſter à Dieu ſeul, & n'eſt pas ſeparé du vulgaire des autres hommes. partāt, o ame, qui t'eſ reſoluē de vacquer entierement à Dieu, par l'oraïſon & la cōtemplation, ſois ſeule, fuy l'acointāce des hōmes, euite les tumultueuſes cōuerſations des mortels, afin qu'eſtant ſeule, tu te cōſerues pour Dieu ſeul, qu'il t'a pleu de choiſir ſur toutes choses.

Soys

Soys d'oc seule, o sainte ame, afin que Dieu seul te possède, puis que tu l'as choisy tout seul, fuy les rues & places publiques, fuy les domestiques, retire toy d'avec tous autres amys, & plus intimes, ne te laisse pas approcher de ceux mesmes qui te seruent. Ne sçais tu pas bien, que tu as vn espoux assez hôteux & retenu? & qui sans doute ne voudroit pas se presenter à toy, en la presence de tout le monde? retire toy donc, mais de cœur nō de corps; par intention, par deuotiō, par esprit. aureste souuiēs toy que c'est la seule solitude d'esprit, & de cœur, qui t'est cōmandée. Tu es seule, si tes pensées ne sont pas cōmunes, si tu n'as point d'affectiō pour les choses presētes, si tu dedaignes ce que plusieurs autres admirent, si tu as vn degoust de tout ce qui fait appetit au monde; autrement tu n'es pas seule, quoy que ton corps soit seul, & sās cōpagnie. O desert de IESVS, tout esmaillé de fleurs! O solitude en laquelle naisēt ces pierres, dōt il est dict en l'Apocalipse, que la grande cité du grand Roy est bastie! O Ermitage qui iouys plus familièrement de Dieu! Que faites vous pendant que l'ombre des toits vous presse? pendant que la prison des viles enfumées vous enferme? croyez moy ie voy bien & remarque estāt aux chāps, beaucoup plus de lumiere, & là vne enuie me prêt souuent, ayāt pozé le fardeau de mon corps, de m'enuoler à la pure clairté du ciel, qui m'inuite par l'esclat de tant de beautez.

*Bern.  
hom. 40  
in Car.*

*Hieron.  
epist. 1.  
ad Heliod.*



*Trahe me, post te curremus in odorem un-*  
*guentorum tuorum Cantic. 1.*

## VIII.

Tire moy, nous courrons apres toy en l'o-  
deur de tes onguens. *Cant. 1.*

**N**E vois tu pas, o ma chere lumiere,  
Que i' ay perdu ma force coustumiere  
Mon corps touché d'vne froide langueur  
N'a dans ses nerfs ny force, ny vigueur.  
Ie me recherche en ce malheur extremes,  
Et ne suis plus que l'ombre de moy mesme.  
Ie meurs d'ennuys, la vie me desplait,  
Mon desespoir s'en va quasi complet.  
Ainsy qu'un tronc qui n'a plus que l'escorce,  
Mes membres las n'ont ny grace, ny force.  
Loing de porter leurs compagnons reclus,  
Ils sont le faix qui les charge le plus.  
Mon foible col ne soustient plus ma teste,  
Comme vn sapin battu de la tempeste,  
Il se debat, auant que succomber,  
Et va penchant sans scauoir où tomber.  
Ce corps planté sur deux foibles eschasses  
Tremble tousiours, & mes mains sont si lasses.  
Que l'on diroit, qu'elles soient le fardeau  
D'un crocheteur, ou bien d'un porteur d'eau.  
Pour me guerir de cette lassitude,  
Rien ne me sert la chere solitude:  
Mes bras croisez & descroisez souuent  
Demeurent las ainsy qu' auparauant.  
Pour me leuer souuent ie m'esuertue,  
Mais ausy-tot ma pesanteur me tue.  
Ie me re: jets dessus le materas,

Puis

Puis ie m'asseois à l'ayde de mes bras;  
 Tout sans profit, car ma teste appuyés  
 Dessus ma main, est bien-tot ennuyée.  
 Je m'estens donc ores du costé droict,  
 Incontinent ie suis en autre endroict,  
 Pour y treuuer vne plus douce place;  
 Mon dos est las, aussy bien l'est ma face.  
 Tournant de là, i'ay beau tourner icy,  
 Me retournant mon mal se tourne aussy.  
 Et pour neant ie cherche par ma couche,  
 Car la douleur est par tout où ie touche.  
 Que puis ie faire en ce triste malheur,  
 Où le regret est ioinct à la douleur?  
 Qu'ay ie d'esperoir en cette destinée,  
 Puis que ie suis de moy mesme enchainée?  
 Que ie languis, & manque de pouuoir  
 Pour t'aborder, & faire mon deuoir.  
 Helas ie veux, mais ie ne puis te suiure.  
 Quoy? t'ensuis tu pour m'empescher de viure?  
 Es tu cruel, iusqu'à ne vouloir pas,  
 Que me leuant i'accompagne tes pas?  
 Ainsy voit on que le soldat malade  
 Est delaisé dedans quelque embuscade,  
 Quand par malheur tout desordre est permis,  
 Pour se sauuer des pieges ennemys.  
 Ainsy la mere ou trop pauure, ou cruelle,  
 Qui ne veut pas descouurir sa mamelle  
 A son enfant, se leue deuant iour,  
 Pour le pozer en quelque carrefour.  
 Mais si tu veux euitier tout ce blasme:  
 Ne t'ensuy pas, demeure ma chere ame,

Ten moy la main, & me donne loizir  
 D'estre avec toy, comme i'en ay dezir.  
 Quel grand malheur, quelle à l'alarme soudaine  
 Te precipite à trauers cette plaine?  
 Lors que Priam par dix ans assiegé,  
 Se vit en fin finement saccagé,  
 Quoy que les Grecs & le feu fissent proye  
 Des grands thresors, & des palais de Troye;  
 Quoy que la mort se pourmenast par tout,  
 Que tout sentier eust vn danger au bout.  
 Je pense bien que le pieux AEnée  
 Ne fut pas seul, à qui là destinée  
 Donna l'honneur de garantir les Dieux;  
 D'autres encor de qui les peres vieux  
 Furent tirez des mains de la victoire,  
 Eurent leur part d'une si belle gloire.  
 Quand les oizeaux en la froide saison  
 S'en vont chercher vn plus doux orizon,  
 Ne voit on pas les cigognes chassées  
 Porter à dos leurs meres harassées?  
 Lors que les cerfs trop battus des chasseurs  
 S'en vont loger en d'autres forts plus seurs;  
 S'il faut passer des riuieres profondes,  
 Les biches sont pour soustenir les ondes,  
 Et cependant leurs sans portez à dos,  
 Sans se noyer peuuent fendre les flots.  
 Je te voy seul qui ne veux rien attendre,  
 I'ay beau crier, si tu fuis de m'entendre,  
 Et si tu crains, qu'un fardeau si leger  
 Soit trop peyant, afin de t'en charger.  
 Non, ne crois pas, que ie sois temeraire,

J'ay du respect, & crains de te desplaire;  
 Je n'entens pas de te nuire en m'aidant,  
 Ny que ton temps se perde en m'attendant.  
 Si seulement ta volonté m'attire :  
 J'auray la fin de ce cruel martyre.  
 Moy qui languis dans ce fade sciour,  
 J'iray plus fort que les heures du iour.  
 Je te suivray sans me laisser contraindre,  
 Les longs chemins ne me feront rien craindre.  
 Courant, volant, comme l'air & le vent,  
 T'ayant atteint ie passeray deuant.  
 Pour m'attirer il ne faut point de cordes,  
 Tout sera fait, pourueu que tu t'accordes.  
 Le Thracien, faisant sonner son luth,  
 Mena les ours tout ainsy qu'il voulut.  
 Les boys aussy luy dressoient vn trofee,  
 Suiuans par tout la fortune d'Orphee.  
 Les animaux ignoroient le destin,  
 Qui temperoit leur courage mutin,  
 Et les forets arrachées sans force  
 Sentoit du sens, deffous leur dure escorce.  
 Ainsy les ours, les arbres, & les boys,  
 Estans charmez par de si douces voix :  
 S'ebayssioient que des cordes plus dures  
 Eussent pouuoir de trainer leurs natures.  
 Mais tous les airs, que l'on scauroit chanter,  
 N'ont point de ton, qui me puisse enchanter.  
 Mesme Apollon faisant cette entreprize  
 Seroit lassé deuant que m'auoir prize.  
 Chacun se paist de quelque volupté,  
 L'esprit de l'vn se plaist d'estre arresté



Dans les appas d'une voix angelique;  
 L'autre à rebours n'ayme pas la musique.  
 Il va chercher quelque nouveau soleil,  
 Et prend son iour des rayons d'un bel œil.  
 Tous les accens qui charment les oreilles,  
 Et ces beautez dont on dit des merueilles,  
 N'ont rien du bon, pour ayder mon tourment,  
 Je n'en pretends aucun soulagement.  
 Hors les parfuns ie n'ay plus d'assurance,  
 Ce seul desir me tient en esperance.  
 Et pour ayder mes debiles froideurs,  
 Je n'attends plus que les bonnes odeurs.  
 O mon amour, ta perruque frizée  
 Fait distiler vne douce rosee,  
 Le romarin, les oeillets, & l'aspic,  
 Passez trois fois par vn long alembic,  
 Ne rendent pas vne senteur plus viue,  
 Et tout ton chef pleut des gouttes d'oliue.  
 Les riches pleurs d'un cedre palestin  
 Semblent tremper tes temples de satin,  
 La myrrhe espond ses larmes consacrées  
 Sur les boutons de tes leures sucrées.  
 Tes doux soupis nous charment mieux les sens,  
 Que la Syrie avecque son encens.  
 Quand pour parler tes leures sont descloses;  
 Autant de mots ce sont autant de roses.  
 Et la sueur de ton col gracieux  
 Passe l'odeur d'un ambre precieux.  
 Tes bras poudre de musque & de cynamme  
 Ont plus d'attraits, que les boettes de la s.m.e.  
 Tes belles mains & tes doigts si polis

Sont pleins d'œilletts nouvellement cueillis.  
 Ce que produit l'Azie plantureuze,  
 Ce que l'on treuve en l'Arabie heureuse,  
 Ce qu'ont de doux les iardins Siriens,  
 Les Palestins, & les Asyriens,  
 Ce sont odeurs, dont chacune ressemble  
 Aux doux parfuns, que mon amour assemble.  
 Et toutesfois le musque, & l'ambregris,  
 Les doux vnguentz, qui sont d'un si grand prix,  
 Ces boys heureux, qui dedans leurs ramées  
 Portent tousiours des branches embasimées,  
 Ne sont que peu, s'il les faut comparer  
 A ces parfuns, qui peuuent m'attirer.  
 Ceux cy sont doux, sans fard, & sans malice,  
 Comme les eut la chaste Basilisse;  
 Ou comme ceux que Cecile cueillit  
 Au saint desert de son pudique liect.  
 Pareils à ceux que sentoit Dorothee,  
 Quand pour parer sa couche respectée,  
 Vn page aislé luy portoit en hyuer  
 Les beaux thresors d'un rozier descouvert.  
 Ils ont ausy l'odeur vniuerselle,  
 Dont le logis de la Mere pucelle  
 Fut embasimé, quand la fleur de Iesse  
 Fit de son cœur son parterre encensé.  
 Les toictz dorez, les colonnes d'albastre,  
 Les chapiteaux d'un celeste theatre,  
 Les beaux cheueux des arbres reuerdis  
 Dans les carreaux d'un digne paradis,  
 Ne sont pas teints de plus douces rozées;  
 Quoy que le ius de mille fleurs brizées.

Coule tousiours de leurs riches sommets.  
 O mon desir! s'il m'arriue iamais,  
 Que tes odeurs viennent à mon halaine:  
 Mes pieds aydez d'vne vertu soudaine  
 Recoureront leur premiere vigueur;  
 Et moy qui gis sur ce liêt de langueur,  
 I'iray volant comme vne colombelle,  
 Qui se faict voir bien oincte, & toute belle;  
 Tous les oyseaux doucement attirez  
 Suiuent le vol de ses bras azurez.  
 Et quelque part que son aisle s'estende,  
 On voit voler vne amoureuse bande.  
 Ainsy le miel de ta douce liqueur  
 Ayant moiüillé les sospirs de mon cœur:  
 Tu pourras voir bon nombre de compagnes  
 M'accompagner par vaulx & par montagnes



*Tire moy, nous courrons apres toy en l'odeur de tes  
onguents. Cant. i.*

*Aug.  
man. c.  
20.  
Bern.  
serm. 21  
in Cant.*

**L'**Esprit amoureux est porté par vœux, & tiré par desirs.

Je suis lasse, ie n'en puis plus, ne m'abandonnez pas, mais tirez moy apres vous, de peur que ie vienne à m'esgarer, & pourfuiure d'autres amants; & afin que ie ne coure pas à l'abādon, sans guide ny chemin assure. Tirez moy apres vous, parce qu'il me vault mieux, que vo<sup>9</sup> me tirez, & m'vsiez de force, ou m'espouuantant par menaces, ou m'exerceant, & m'incitant avec les foïets, que de m'espargner, & me laisser cependant croupir en toute assuree dans ma paresse. Tirez moy en quelque façon contre mon gré, pour me rendre prompte & volontaire. Tirez moy me treuant seule, & paresseuse, afin que ie deuienne plus legere à la course; la saison viendra que ie n'auray plus besoing d'estre tirée, parce qu'alors nous courrons volontairement, & avec toute allegresse.

*Ilid.  
initio.*

Quoy donc cette espouze a elle besoing d'estre tirée? & cela apres son espoux? cōme si c'estoit par cōtrainte qu'elle suiuit & contre son gré? Mais toute personne qui est tirée, n'est pas tirée contre sa volonté. pour exemple, vn malade tout languissant & debile

bile , qui ne peut aller ny s'auancer de soy mesme, n'est pas faché que l'on le traine au baing, ny que l'on le tire à la table: estre tiré & trainé par force, & de contrainte, cela est bon pour vn criminel, qui doit aller deuant son iuge, ou bien au supplice. Mais cette ame desire d'estre tirée, puis qu'elle le demande, aussy ne feroit elle pas ces prieres, si par ses propres forces, & sans ayde elle pouuoit suivre son bien aymé, selon son desir ; mais qui l'empesche? mais qui la retient? Confesserôs nous que tout ensemble elle est espouse & debile? si quelque ieune pucelle se plaignât d'estre debile & malade, prioit que l'on la tirast; nous n'admirerions pas cette action, qui nous feroit pitié. Mais qui ne treuve pas estrange en cette espouse saine, robuste, & parfaicte; qui sembloit auoir assez de force pour tirer & soustenir toutes les autres, qu'elle mesme ayt besoing d'estre tirée, cōme si quelque extreme langueur & debilité l'auoit abbatue? quelle ame apellerons nous saine, & vigoureuse, si nous aduoions que cette cy soit malade & languissante? elle qui pour sa singuliere perfection, & pour sa vertu, excellente sur toute autre, est appelée l'espouse du Seigneur. L'ame la plus parfaicte & accomplie qui soit, durant le temps qu'elle gemit sous le corps de cette mort, & qu'elle est retenue dans les prisons de ce siecle maudit, liée par

ses necessitez , enuironnée de tant de mechancetez, quelque bonne volonté qu'elle ayt, si ne peut elle que fort laschement s'esleuer à la contemplation des choses celestes, & suiure son espoux quelque part qu'il coure, c'est vn voyage qui ne depend pas de sa seule disposition. de là vient la voix larmoyante & plaintiue de cette gemissante ; *miserable que ie suis, qui me deliurera du corps de cette mort?* de là sortent ses humbles & violentes prieres, *Tirez mon ame des prisons.* qu'elle die donc aussy meslant ses larmes & ses souspirs à ces tristes accès. *Tirez moy apres vous, parce que ce corps pesant & corruptible charge mon esprit; & cette demeure mortelle en laquelle ie suis releguée, rauale mes desirs, & tient mes pensées comme enseuelies dans la terre.*

*Bernar.* Pourtant ay-je besoing d'estre tirée, par  
*serm. 31* ce que le feu de vostre amour s'est vn peu  
*in Cant.* refroidy en nous; le vent picquant en cette  
 froidure nous empesche de courir maintenant avec la mesme alegresse, qui nous soustenoit hier, & les iours passez. apres cette saison, nous courrons quand vous nous aurez rendu la ioye de vostre salutaire, quand l'air & le iour plus serain de vostre grace recommencera à nous luire, quand le soleil de iustice, s'estant eschauffé de nouveau, aura persé & dissipé les nuées de noz tentations, qui couurent maintenant tout, & nous tiennent en tenebres pour quelques heures,

heures : apres cecy, l'air s'esuentant plus doucement que de coustume, les vnguens commenceront à se fondre ; les huiles aromatiques couleront, embaumant, & parfument tout de leur pretieuse odeur. Alors nous courrons, nous courrons dans cette odeur, & dans ces parfums, parce que l'engourdissement de nos membres, & nostre endormissement s'esuanouyront ; la deuotion reuiendra, il ne sera plus besoing que nous soyonstirées ; car estant excitées par vos senteurs, nous courons de plain gré, & sans contrainte. Mais attendant ce bonheur, tirez moy maintenant apres vous, & ie ne seray pas seule en la course, quoy que i'aye demandé d'estre tirée seule, beaucoup d'autres pucelles courront avec moy, nous courrons esgalement, nous courrons ensemble ; moy en l'odeur de vos onguents, elles excitées par mon exemple, & par mes persuasions, ain sy courrons nous toutes en l'odeur de vos onguents.

Nous courrons donc, mais l'odeur de vos onguents, non l'assurance de noz merites, sera la cause, l'ayde & le soustien de nostre course ; nostre presumption n'est pas d'employer la grandeur de nos forces, mais bien la multitude de vos misericordes. Car si lors mesme que nous courions, & vous suiuiions avec allegresse, nous tenions ce bien non de nos volonte z propres, ou de nostre

course, mais de la grace & misericorde de Dieu; que cette mesme grace & misericorde se represente encore, & nous courrons cōme auparauant. Vous courez Seigneur, cōme vn Geant, la vitesse & la force ne vous manquēt pas, vous n'avez pas à faire d'estre aydē ny soustenu de personne, mais nous, qui sommes foibles & debiles, si vos vnguents & la douceur de vos parfums ne nous attire, il n'y a point de course pour nous: nous voilà de reste, & sans nous bouger. Vous oinct par vostre Pere de l'huyle de ioye plus que tous les compagnons de vostre course, courez en la vertu de cette onction mesme; mais si nous voulons courir, il faut que ce soit à l'ayde de vos odeurs; vo<sup>9</sup> courez en l'abondāce de grace, & no<sup>9</sup> en l'odeur d'icelle. Cette odeur sur toutes choses est necessaire, purgeāt les debiles, & malades; confortāt ceux qui trauaillent, & profitent; entretenant la vigueur des Sainct̄s. ne remarquez vous pas, que le champ de ce mōde est tout plein de cette odeur? quand vous voyez les vns robustes de iustice, les autres ardens de charitē, les autres prōpts à obeyr, & se soubmettre en humilitē, d'autres arrouzez de larmes, & se distribuans en aumosnes; aussy est il escrit de cette odeur, *tirez moy apres vous en l'odeur de vos onguēts, & en autre endroit, Voicy l'odeur de mon filz, est comme l'odeur d'vn chāp fructueux, que le Seigneur a beny.*

*Abfolon  
Abb.  
serm. 1.  
de ann.  
B. Virg.  
qui est  
20.*



Or ne courons nous pas tous esgalemēt en l'odeur de tous onguents ; mais vous en voyez, les vns qui s'enflament plus violemment de l'estude de sagesse, d'autres par l'esperance de pardon sont plus animez à faire des austeres penitēces; d'autres par l'exemple de la vie & conuersation du Sauueur, sōt prouoquez à l'exercice des mesmes vertus, qu'il a praticquēes. Les autres sont portez à la pieté, qui s'alume dans leurs ames, par le resouuenir de sa passion. Ceux que les Pharisiens auoient enuoyez, couroient en l'odeur de sagesse, lors qu'estans retournez ils disoient: *Iamais homme ne parla si bien.* Le S. Nicodemus couroit en cette mesme odeur, quand de nuict il venoit deuers I E S V S CHRIST, attiré par la splendeur extreme de sa sagesse. Marie Magdaleine couroit en l'odeur de iustice, elle, *à qui beaucoup de pechez ont esté remis, parce qu'elle aymoit beaucoup.* Le publicain y couroit encore, lequel ayant humblement imploré pardon pour ses pechez, *descendit iustificié* par le tesmoignage de la iustice mesme. S. Pierre a couru de mesme, lequel estant tombé, *pleura amerement.* Daud aussy, qui recognoissant, & confessant son forfait, merita d'entendre ces paroles, *Le Seigneur a transporté ton peché de dessous roy.* Sainct Paul tesmoigne, qu'il couroit luy mesme en l'odeur de saincteté, quand il ne se glorifie de rien, si non d'estre

Bernar.  
ser. 22.  
in Cant.

imitateur de IESVS CHRIST; tous les autres aussy couroient en cette odeur, qui disoient avec verité, *voicy nous auons abandonné toutes choses, & vous auons suiuy.* Comptez maintenant les martyrs, lesquels sont ceux qui ont couru en l'odeur de la passion du Sauueur. Voilà que vous avez maintenant les quatre sortes d'onguens proposez, le premier de sagesse, le second de iustice, le troisieme de sanctification, le quatrieme de redemption.

*Aug.  
medit.  
cap. 35.*

Faiçtes Seigneur mon Dieu, que ie vous ayme, & que pour vostre amour, ie me descharge du fardeau de tous les desirs charnelz, & des concupiscences terriennes. Faites moy quitte de ce bagage qui me peze, & ne sert de rien, que pour incommoder mon ame, & l'acabler; afin qu'en toute liberté, courant apres vous, en l'odeur de vos onguentz, ie puisse d'autant plus-tost, mesme vous ayant pour chef & pour guide, paruenir iusques à la vision de vostre beauté, pour en repaistre mes yeux, & la posseder sans empeschement.

*Aug.  
medit.  
cap. 35.*

le vous prie de tout mon cœur, o Seigneur, que vos rares & gratieuses odeurs descendent en mon ame, & que vostre sainct amour, coulant plus doux que miel, entre dans mon cœur, que ie vous presente.

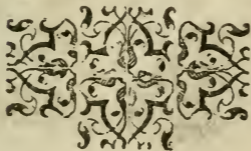
Tirez moy apres vous, mais tirez moy en haut

haut, afin que ie vous suiue, & coure en l'odeur de voz vnguents, que ie coure sans m'arrester, vous ayant pour guide & compagnon de ma course.

*Aug.  
medit.  
cap.37.*

Car l'amour c'est vn cordon bien fort: l'amour tire avec grande affection, toutes ses paroles sont autant de filets; s'il parle, il traine, & se fait suiure; ses liens sont les plus ferrez du monde, & ceux qui tirent avec plus de violence.

*Gilb.in  
Cant.  
hom. 19*





*Quis mihi det te fratrem meum, sugentem vbera  
matris meæ, vt inueniam te foris et deosculer  
te et iam me nemo despiciat! Cantic. 8. 24.*

## I X.

Qui te me donnera mon frere, succeant les  
mamelles de ma mere, que ie te trouue  
seul dehors, & que ie te baize, & qu'alors  
personne ne me mesprise? *Cant. 8.*

**Q**uel historien veritable,  
Recherchant les siecles passez,  
Me scauroit estre profitable,  
Pour les sousspirs que i'ay pouffez?  
Que ie tiendrois à grande grace,  
Si nous estions de mesme race!  
Et si quelque esprit curieux  
Vous treuuoit par vn saint mystere,  
Le petit filz de mes ayeulx;  
Afin que vous fusiez mon frere.

Pourtant en cette passion  
Ie ne cherche point de noblesse,  
Vne si haute ambition  
N'est pas celle là, qui me blesse.  
Demeurant telle que ie suis,  
Ie ne conçois iamaïs d'ennuys  
De voir que ie ne suis pas Reine,  
Mais contente d'vn moindre rang,  
Ie n'ay pas vne humeur si vaine,  
Que de vouloir changer de sang.

Quoy que vostre race fust moindre,  
Sans tiltre, & sans authorité:  
Ie voudrois toutefois vous ioindre,

Par vne estroite parenté.  
 Tout mon bien, & toute ma gloire,  
 Seroit que chacun voulust croire,  
 Que vrayment ie suis vostre sœur.  
 Cette rencontre desirée  
 M'apporteroit de la douceur,  
 Plus que si i'estois adorée.

Toutefois ie ne voudrois point  
 Vous auoir en fleur de vostre aage,  
 Lors que le premier poil qui poingt,  
 Couure le menton d'un ombrage.  
 Mais ie voudrois, que le destin  
 Vous fournisse vn corps enfantin,  
 Qui ne vint quasi que de naistre.  
 Et qu'en cet aage nouuelet  
 Ma mere voulant vous repaistre,  
 Vous donnast seulement son laict.

Tirant d'une petite bouche  
 Les deux boutons, que i'ay succé:  
 Vous vous feriez comme vne couche  
 Du sein, que i'ay souuent pressé.  
 Voilà la figure parfaite,  
 En laquelle ie vous souhaite,  
 Et que ie veux vous estre sœur.  
 Estant plus grand, & plus robuste,  
 Mon desir sembleroit moins seur;  
 Et ma recherche ausy moins iuste.

Pourquoy doncques ne naissez vous?  
 O mon bien, & ma chere vie,  
 Me donnant vn frere si doux,  
 Selon mon innocente enuie:

Vn iour heurcux & fortuné  
 Seroit lors que vous seriez né.  
 Mais que i'auray sur tout de ioye!  
 Si mon vœu peut vous obliger,  
 A vouloir que bien-tot ie voye  
 Le berceau, qui vous doibt loger.

Les enfans, si ie ne m'abuze,  
 Ont assez d'aymables appas,  
 Et quelque bonne grace infuze  
 Que les autres aages n'ont pas.  
 Chaque aage a ses propres loüanges;  
 Mais celuy de ces petits anges,  
 Qui ne font que venir au iour,  
 Priué de tout autre aduantage,  
 Tient seul le veritable amour,  
 Pour son legitime partage.

L'Amour Dieu par tout triomphant,  
 Qui n'a rien de triste, ou d'austere,  
 Ne se fait pas peindre en enfant,  
 Sans quelque signalé mystere.  
 Seroit-il vn petit garçon:  
 S'il pensoit en autre façon  
 Auoir plus d'adresse & de force?  
 Et s'il n'estoit bien informé,  
 Que cet aage tout plain d'amorce  
 Merite le plus d'estre aymé?

De plus, vous ayant ainsy tendre,  
 J'espere mieux ioüyr de vous;  
 Sans qu'il faille souvent attendre,  
 Ou fuyr les yeux d'un ialoux.  
 Pourquoi donc, o ma chere vie,

N'escoutez vous pas mon enuie?  
 Naissant afin de m'obliger.  
 Que ne faites vous, que ie voye  
 Le berceau qui vous doibt loger,  
 Et loger ensemble ma ioye?

Vous estant petit enfançon,  
 Ma mere nourrice fidelle,  
 Vous auroit pour son nourriçon,  
 Vous allaitant de sa mamelle.  
 Lors sans aucun empeschement  
 Ie vous verrois à tout moment;  
 De iour, de nuict, aux champs, en ville,  
 Et quelque part qu'on peust aller:  
 Il me seroit tousiours facile  
 De vous voir, & vous accoler.

Dites donc, o ma chere vie,  
 Respondez, que ne naissez vous?  
 Ie n'ay point de plus grande enuie:  
 Que d'auoir vn frere si doux.  
 Accordez moy doncques cet ayze,  
 Que ie vous embrasse, & vous baize,  
 Sans redouter aucun censeur;  
 On ne me tiendra pas legere,  
 Touchant par ce baiser de sœur  
 La bouche d'vn si petit frere.

Et combien que mille tesmoings  
 Voyent cet acte d'amoureuse:  
 Si n'estimeront ils pas moins,  
 Que ie sois chaste & vertueuse.  
 Encor qu'vn baizer auancé  
 Arreste vn propos commencé,



Je n'en seray pas indiscrette;  
 Des baizers si doux & si saincts  
 Meritent bien, qu'on leur permette  
 De rompre tous autres desseins.

O que i' aurois d'heur & de grace!  
 Si quelque chere deité  
 Permettoit, que ie possedasse  
 Vne si belle qualité.  
 Enfant plus desiré qu'un ange,  
 Accordez moy cette loüange,  
 Que ie vous touche de mes mains.  
 Permettez que l'on vous appelle  
 Le petit frere des humains,  
 Receuant vne sœur mortelle.

Voilà les vœux de l'univers,  
 Qui vous demande la lumiere,  
 Tous les cœurs vous seront ouuerts,  
 Par l'accord de cette priere.

O petit frere, o petit Roy,  
 Qui sera plus aize que moy,  
 S'il arriue que ie vous voye?  
 Oubliant repos, & repas,  
 Que feray-ie en excez de ioye,  
 Ou bien que ne feray-ie pas?

Encor que l'on tint pour offense,  
 De vous aborder si souuent:  
 Cette rigoureuse deffense  
 Passeroit avec que le vent.  
 Ma passion trop indomptable  
 Me rendroit bien souuent coupable,  
 Et l'on me treuueroit tousiours

Faizant vne garde aſſeurée,  
 Auſſy bien les nuicts, que les iours,  
 Pres de voſtre couche adorée.

O que i'aurois d'ambition,  
 Pour vous rendre quelque ſeruice!  
 Cette fidelle paſſion  
 Seroit le plus grand de mes vices.  
 Et ce qui feroit moins valoir  
 Vn ſi deuotieux vouloir,  
 Seroit qu'en ma bonne fortune  
 Vous cheriſſant de plus en plus:  
 Je ſerois ſouuent importune  
 Par des ſeruices ſuperflus.

Car à chaque fois que ma mere  
 Vous alaitteroit en ſon ſein,  
 J'attendrois le moment proſpere,  
 Pour ioiür d'un heureux deſſein.  
 Quand vous quitteriez la mamelle,  
 Je ſerois comme en ſentinelle,  
 Toute preſte à vous recevoir.  
 Et tendant les bras pour vous prendre,  
 Ce beau pretexte de deuoir  
 N'auroit rien que l'on peut reprendre.

Quand pour euitter la chaleur,  
 Il faudroit vous mettre à l'ombrage:  
 Je tiendrois pour vn grand malheur,  
 Qu'une autre m'oſtaſt cet ouurage.  
 Au temps qu'il ſeroit à propos,  
 Que vous priſſiez vn doux repos,  
 Je deviendrois vne Syrene,

Qui vous garderois de veiller;  
Comme vne drogue souueraine,  
Mon chant vous feroit sommeiller.

Si vostre fidelle nourrice  
Se disposoit à vous bercer:  
Ma main desirant cet office  
La viendroit bien-tot deuancer.  
S'il arriuoit que quelque affaire  
La pouuant quelque fois distraire,  
Ie fusse seule à la maison:  
I'agrérois cette douce charge,  
Et n'attendrois plus de saison,  
Pour mettre mes desirs au large.

Vous ayant seul, o beau petit,  
Et me treuuant en chambre close:  
I'assouirois mon appetit,  
Sans me soucier d'autre chose.  
Pour ioiir librement de vous,  
I'osterois le voile ialoux,  
Qui vous couuriroit le visage.  
Et tous obstacles enuieux,  
Ainsy que pieces sans vsage,  
Seroyent condannez de mes yeux.

Contemplant cette belle face:  
Mes yeux se treuueroyent ravis,  
Sans regarder en autre place,  
Auant qu'estre bien assouuis.  
Mesnager ma bonne aduventure  
Seroit ma plus pressante cure,  
Et ie tiendrois pour vn tourment,  
Si quelque affaire mal pourueue

Me contraignoit pour vn moment,  
De destourner vn peu ma veüe.

Ma main gauche se couleroit  
Dessous vostre teste enfantine.  
La droite vous embrasseroit,  
Vous pressant contre ma poitrine.  
Le temps me ferait tout ozer,  
Mais le delieieux baizer,  
Que ie prendrois sur vostre bouche,  
Seroit si doucement cueilly,  
Que le repos de vostre couche  
N'en seroit en rien assailly.

Pourquoy donc ne venez vous naistre;  
Amour de la terre. & des cieux?  
Afin que ie me puisse paistre  
D'un baizer si delieieux.  
Encor que ie sois peu subtile,  
Ie ne serois pas inutile,  
Pour vous rendre quelque plaisir.  
Mesme si i'ay quelque artifice,  
Qui m'accompagne en ce desir,  
Il n'est que pour vostre seruice.

Après vn espace de moys,  
Lors que la premiere parole  
Vous deueloeroit la voix:  
Ie voudrois vous tenir eschole.  
M'accommodant à vostre sens,  
Ie contreferois vos accens,  
Et vous parlerois la premiere;  
Vous imitant à begayer,  
Par vne ruze coustumiere,

*Qui seroit pour vous esgayer.*

*Puis quand vous fiant à vous mesme,  
Vous ne voudriez plus supporter,  
Que par vn soucy trop extremes,  
Quelqu'un vous deust tousiours porter:  
Ie voudrois seule auoir l'office,  
De faire vne petite lice,  
Pour conduire vos premiers pas,  
Et d'une façon mesurée,  
Ie reglerois comme au compas  
Vostre marche plus asseurée.*

*Si quelque pierre, ou quelque boys,  
Blessant vostre plante trop tendre,  
Vous faizoit choper quelque fois:  
Mes bras s'estendroyent pour vous prendre.  
Mesme i'oserois souhaiter,  
De vous voir bien souuent hurter,  
Afin que mes mains destinées,  
Pour vous ayder à tout moment,  
Peussent sans estre soubçonnées,  
Vous donner vn embrasement.*

*Mais il ne faut pas que l'on pense,  
Que ie me propoze d'auoir  
Quelque prodigue recompense,  
En vous rendant tout ce deuoir.  
Vn desir plus ayzé me touche,  
Vn seul baizer de vostre bouche  
Suffiroit pour me bien payer.*

*Vous presenter tout cet homage  
Pour vn si facile loyer,  
Ce n'est pas vous faire dommage.*

*Qui te me donnera mon frere, sucçant les mamelles de ma mere, que ie te treuve seul dehors, & que ie te baise, & qu'alors personne ne me mesprise. Cant. 8.*

*S.Tho.  
in c.8.  
Cant.*

*Beda c.  
7. in  
Cant.*

**V**Oicy bien vne estrange nouveauté! quelle amante a iamais souhaité, que celluy qu'elle ayme, deuienne vn petit enfant, & soit son frere? & qu'estant ainſy changé, ſa mere en ſoit la nourrice, qui l'alaiſte & l'alimente de ſes mamelles? C'eſt donc vn propos myſterieux, & la voix des anciens iuſtes, qui deſiroyent que le Sauueur du monde, leur Seigneur, creu par eux conſubſtantiel au Pere, & au Saint Eſprit, en ſa diuinité; & honoré par le meſme culte, qui luy eſtoit eſgalement deu, vint en fin entre les hommes, & ſe fit voir çà bas en vne forme humaine, conſubſtantiel aux hommes. Au dedans ce bien-aymé ſe treuuoit bien, par ce que *le Verbe eſtoit au commencement, & le Verbe eſtoit avec Dieu, & Dieu eſtoit le Verbe.* Mais afin qu'il peut auſſy ſe treouer au dehors, *le Verbe a eſté faiſt chair, & a habité en nous.* Car les Patriarches & les Prophetes ont bien veu ce Seigneur, mais au dedans, c'eſt à dire en la contemplation ſpirituelle de l'ame, non pas par les regards des yeux de chair. Ils l'ont veu, mais en quelque image, mais en la forme d'vne ſubſtance  
ange-

angelique. quant à sa nature, & en son estre veritable, le bien de le voir ainſy ne leur est pas arriué. En fin ce Legislatteur meſme, qui mérita d'entendre cette parole, *ie monſtreray tout bien*, entendit auſſy cette autre. *tu ne pourras voir ma face, car nul homme ne ſçauroit voir ma face, & viure apres.* Extremité de bon-heur à ceux, qui peuuent entre eux ſe dire les vns aux aultres. *Nous auons treuue le Meſſie, le Chriſt de Dieu!* Car c'eſt là ſon viſage, c'eſt le don aymable de ſa face, & le commerce de ſon diſcours mutuel.

Mais l'ame ſaincte exprime bien en ces meſmes paroles, l'extreme deſir qui l'enflâme, au moyen duquel elle voudroit par amour eſtre ioincte, & bien eſtroitemēt vnie avec ſon Dieu, afin que non ſeulement dans le ſecret de la contemplation, mais encore dehors en la preſence de ſes voiſins, en cette vie actiue, il luy fut permis d'adherer à ſon eſpoux, edifiant tout le monde par l'exéple de ſa fidelité, ſãs plus craindre les brocards, & meſpris des hōmes mondains; qui la verroyēt ſi familieremēt practiquer ſon amour. car c'eſt tout autant que ſi elle diſoit : A la mienne volonté, o mon Dieu, que nous fuſſions vous & moy ſerrez enſemble, par vn lien d'amour, auſſy ferme, que peut eſtre ce-luy d'vn frere & d'vne ſœur. que ne puis-ic vous aymer auſſy tendrement, qu'vne chere ſœur ayme ſon petit frere, qui ſucce encore

*Mich.  
Giſler.  
in c. 8.  
Cant.  
expoſ. 3*

les mamelles de sa mere . afin qu'aussy tout ouuertement en la presence de mes autres freres, pendant que ie serois employée à l'vtilité de mes prochains; il me fut permis de vous baizer d'vn baizer de charité tellemēt que ie n'eusse point de honte de cōfesser l'amour que i'ay pour vous, ny l'affection que ie vous ay vouïée, la tesmoignāt sans rougir, par oraisons & bōnes œuures. Qui me donnera ce bien que desormais, non seulement ie vous craigne, cōme vn Dieu ialoux, Dieu d'armées qui lācés des feux, & des foudres, dont vous vous seruez pour me donner vne saincte peur de vous offenser; mais aussy que ie vous cherisse cōme mon frere, & tel frere, qui pour la douceur de son enfance n'espouuante personne; mais attire à son amour les cœurs mesmes de pierre, & peut amolir les courages plus endurcis.

*S. Tho.  
in c. 8.  
Cant.*

Vous qui estes maintenant au sein de vostre pere, qui fera que vous deueniez hōme? que vous participiez à vostre nature? & vous treuant en la communauté des humains, soyez appellé mon frere? afin que ie vous voye tout à descouuert, estant fait homme; & que ie vous baize, c'est à dire, que ie vous cōsidere en vne visiō ouuerte, apres vous auoir tenu tout entier par la foy cōme ie fais.

*Gisler.  
in c. 8.  
Cant.  
expos. 3*

Quand vous estiez grand & paroissiez en vostre maiesté, vous n'auiez pas besoing de mes biens. à la mienne volonté que vostre charité



charité vous oblige à deuenir mon frere, naissant d'une vierge, & que vous ayez be-  
soin de lait pour vous nourrir ! en cette  
occasiõ i'esperois que mõ affection ne vous  
feroit pas inutile, & que peut-estre i'aurois  
le bon-heur d'estre employée à vous redre  
des seruices, si non grands, au moins si fidel-  
les, & volontaires, qu'ils vous assureroyent  
assez de mon amour . Je vous ay cherché  
sans vous treuuer, aussy ie souspirois conti-  
nuellement ; mon desplaisir paroissoit dans  
mes plaintes coustumieres, deplorant mon  
malheur, ie disois avec le Prophete: *Mes lar-  
mes ont esté le pain, dont ie me suis repeüe de iour &  
de nuict, pendant que par mocquerie tout le monde  
me dit : où est ton Dieu ?* Mais maintenant ce  
m'est vne consolation nonpareille , d'en-  
tendre cet Ange, qui dit aux pasteurs: Vous  
treuuez vn enfant pozé dans la creiche .  
i'ose bien me promettre de vous treuuer  
aussy dehors & sans l'incomprehensible  
Magesté, dans laquelle vous demeuriez de  
route eternité, dans vous mesme; ie vous  
cherchois en ce monde, & parmy les crea-  
tures; *J'ay cherché dedans le lict de mon esprit,  
dans la paix, celui que mon ame cherit, ie l'ay  
cherché, & nel'ay pas treuüé;* ie me suis donc  
leuée pour courir , & tournoyer par la  
cité de ce monde, par les rues & voyes des  
creatures; ie vous y ay cherché, & ne vous  
ay pas treuüé. Mais maintenant que vous e-

stes entre les creatures, pendant à la mamelle d'une vierge, vostre sainte mere, & la mienne; si ie vous rencontre, il n'y aura ny retenue, ny bienfiance, qui m'empesche de vous surprédre, vous embrasser, & vous baizer mille fois, sans ce que ie sois plus mespriée ny mocquée de personne. tant de causeurs ne dirôt plus que i'adore, sans sçauoir qui; que ie baize en aueuglée, celluy que ie ne cognois pas; que ie presente mes prieres à quelqu'un, qui n'a ny pouuoir ny volonté de m'ayder; & que i'ay vouié mon seruice à tel Seigneur, qui ne se laisse iamais approcher, ny voir. Certainement vous baizant au premier instant de vostre conception, *vostre Dieu vous a oinct de l'huyle de ioye, deuant tous vos compagnons*, vous pressant, dis-ie, ie vous adorerois tellement comme frere par mes baizers, qu'é iceux vous seriez aussy aduoüé pour Roy bien aymé; imitât en cela l'exemple de Samuel, qui comme ie lis dans les liures des Roys, adora par vn baizer Saul, choisy & oinct pour estre Roy. En toute chose ie vous obeyrois comme Roy, tesmoignant mon obeissance par mes baizers imprimez sur vostre bouche, ainsy qu'autrefois, par le signe d'un baizer du peuple Ægyptien, l'obeissance de toute l'Ægypte fut promise à Ioseph par Pharaon, quand il luy dit: *Et tout le peuple viendra baizer ta bouche.*

Je ne sçauois pas, o bon Ies vs, que vostre  
em-

Bona v.  
Soliloq.  
cap. I.

embrassement fut si doux, vostre attouchement si honneste, vostre conuersation si delicieuse? Car quand ie vous auray aymé, me voilà nette; si ie vous touche, ie seray chaste; si ie vous reçois, ie demeureray vierge; vostre embrassement, o tres doux IESVS, ne tache pas, mais nettoye; vostre attonchement ne salit pas, mais santifie. O IESVS, fôtaine de toute douceur, & suauité, pardónez moy, que i'ay creu si tard; combien l'on reçoit de delices, de courtoisies; & de liesse, quãd la main gauche de vostre sagesse & cognoissance eternelle est deffous ma teste, c'est à dire la raison; & que la dextre de vostre diuine cleméce & dilection m'embrassera, c'est à dire la volóté. Ah miserable que ie suis & mesco-gnoissante de mon bonheur, que me scauroit il iamais arriuer de si doux, de plus delicieux & salutaire, que de reposer entre les bras d'un si grand espoux, entre les baisers d'un si grand Roy, & dormir aupres d'un amãt si fidelle. L'ame deuote auoit bien sêty cette douceur, quand ses desirs estoient exprimez par ces paroles. *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* n'auoit elle pas espreuë ces delices, quand toute ardente d'amour, elle prioit, & tóbant presque euanoüye par excess de desir, elle disoit dans les Cantiques. *Qui me donnera ce bien, que vous soyez mon frere, succeât les mamelles de ma mere, & que ie vous treuue seul dehors, & vous baizez* qui pourroit suffi-

faillent racompter, combien ces paroles ont de douceur, & de deuotion? quand elles sont bien peuzées, & goustées par vne ame droicte, si ce n'est qu'aparauant il en ayt en esprit gousté les delices? mais o Seigneur Dieu, si ces biens sont si doux à ceux, qui ne les cognoissent que par pensées, quelle douceur font ils esprouer à ceux, qui les goustent en effect? s'il y a tant de contentement à les lire, combien y aura-il de consolation à les posseder?





Faint, illegible text located below the large rectangular area, possibly a title or a short paragraph.



*In lectulo meo per noctes quæsiui quem diligit  
anima mea. quæsiui illum et non inueni. Cantic. 5.*

## X.

I'ay cherché de nuict en mon petit liect, ce-  
 luy que mon ame ayme; ie l'ay cer-  
 ché, & ne l'ay pas trouuë.

*Cant. 3.*

**N**Os Muses modestes, & saintes  
 Ne chantent que des chastes feux;  
 On n'entend point dedans mes vœux  
 L'air de quelques profanes plaintes.  
 Car ie ne conçois point d'amour  
 Pour quelque Adonis de la cour.

*Vne meilleure destinée*

*Triomphe de ma liberté,  
 Mon cœur n'estant point arresté  
 Des nœuds d'un terrestre Hymenee,  
 Ces discours d'amour, que ie fais,  
 Sont dressez pour d'autres effectz.*

*Ainsy que les corps ont leurs flames,*

*Les esprits ont ausy la leur,  
 Et sont capables de chaleur;  
 Mais ce feu qui touche les âmes  
 Esclaire avecque des flambeaux  
 Bien plus precieux, & plus beaux.*

*Ce feu dont l'ame est embrazée,*

*N'agissant que diuinement,  
 Est ausy seul, qui sans tourment  
 Pousse des flames de rozée.*

*Et cet amour tout de liqueur*

*Pleut*

*Pleut des delices dans le cœur.*

*Que les ames, qui sont atteintes  
D'un amour si delicieux,  
Ont des entretiens precieux!  
Puis que libres de toutes craintes  
On prend, & donne le baizer,  
Sans se contraindre ou s'excuser.*

*O que leurs chastes acolades  
Sont pleines d'amour, & de foy!  
Viuant sous vne mesme loy,  
Nul soubçon ne les rend malades.  
Et leurs cœurs doucement estreints  
N'ont point de neuds, qui ne soient saincts.*

*Si quelque passion les touche,  
On la descouure en leur propos.  
Mais pour ioiyr d'un doux repos,  
Ces amants ont aussy leur couche;  
Où leurs cœurs sont appariez,  
Bien mieux que ceux des mariez.*

*Dedans cette couche pucelle  
Iamais l'aveugle Cupidon  
Ne porta ny traits, ny brandon,  
Pour l'embrazer d'une estincelle.  
Vesta mesme sans s'excuser,  
Y peut librement reposer.*

*Les materats d'un liēt si digne  
Ne sont pas faits de mol duuet;  
On n'y treuve point le cheuet  
Enflé des despoiilles d'un cygne.  
Les petits cousins parfumez  
N'y sont pas beaucoup estimez.*



Le lieu qui reçoit les caresses  
 De ce chaste couple d'amants,  
 Sans beaux draps, & sans ornements,  
 Se contente d'autres richesses.  
 Et ne laisse pas d'estre doux,  
 Sans le satin, ou le veloux.

Le liêt, où ces esprits fidelles  
 Iouïssent d'un diuin plaisir,  
 N'est rien autre qu'un saint loizir,  
 Sans changements, & sans querelles:  
 Et la paix qui reposer entre eux,  
 N'a iamais rien qui soit affreux.

O paix, couche bien fortunée,  
 Logette d'un heureux party!  
 Ou plustot palais assorty,  
 Pour quelque celeste Hymenee.  
 Paix, le plus aymable thresor,  
 Que puisse auoir un siecle d'or.

O paix, agreable demeure  
 D'une ame avecque son espoux!  
 Où deux amants saintement doux  
 Peuvent s'accueillir à toute heure,  
 Seul agreable, & digne lieu;  
 Pour mettre un ange aupres d'un Dieu.

C'est en cette douce retraite  
 Que j'ay veillé par tant de nuits,  
 Afin de passer les ennuits  
 De quelque affliction secrette.

Et pour appaizer le soucy,  
 Dont mon sommeil est accourcy.

Ce cher vainqueur de ma pensée,

Qui

Qui rauit mon premier amour,  
 A choisy ce digne seiour,  
 Pour pozer son ame lassée.  
 C'est là que son cœur, & le mien,  
 Content tout leur mal, & leur bien.

Pendant qu'vne flame diuine  
 M'embraze dans ma passion:  
 Vne pareille affection  
 Saitit aussy-tot sa poitrine.  
 Cet ayuable vrayment ayiné,  
 En charmant se treuve charmé.

Tous deux ravis dans ces doux charmes,  
 Nous n'auons autres truchements  
 De nos biens & de nos tourments;  
 Que nos complaints & nos larmes.  
 Et par fois des souspirs bien courts  
 Ont plus d'effect, qu'un long discours.

Mais quelle soudaine aduenture  
 L'a peu desrober de mon sein ?  
 Je n'en puis scauoir le dessein,  
 Ny par art, ny par coniecture,  
 Si ce n'est, qu'il soit offensé,  
 D'auoir esté peu caressé.

Car quoy que la nuict soit venue,  
 Et qu'il soit tousiours attendu:  
 Il demeure comme vn perdu,  
 Dans cette absence continue.  
 Tellement que l'on peut iuger,  
 Qu'il ne veut plus icy loger.

Luy qui me semble si fidelle,  
 M'auroit il bien ioüié ce tour,

*Que d'abandonner mon amour,  
Pour plaire à quelque autre plus belle?  
Ou bien quelque liêt mieux paré  
Le peut il auoir attiré?*

*Ah! que cette nuit de vefuage  
A des entretiens odieux,  
Pendant que ie gaste mes yeux,  
Pleurant pour ce fatal dommage;  
Et que le temps de mon repos  
Se perd en de triftes propos.*

*Desia les aftres & la lune,  
Eftoient au milieu de leurs pas,  
Et moy qui ne redoubtois pas  
Vne fi mauuaife fortune:  
Libre de crainte, & de defir,  
Ie repozois tout à loizir.*

*Ie creus que quelque bon Genie,  
Frapant mon liêt deux ou trois foys,  
Me difoit d'vne trifte voix:  
Esueille toy, pauure bannie:  
Pendant que tu dors fans foucy;  
Ton espoux fe fauue d'icy.*

*Ayant ouy ce monitoire;  
Bien-tot mon fommeil fe perdit.  
Mais le mal qui m'eftoit predict,  
Eftoit graué dans ma memoire:  
Mon foing fut, de bien-tot fçauoir,  
Lequel me vouloit deçeuoir.*

*Pendant cette alarme premiere,  
Apaizant vn peu mes debats,  
Ie difois d'vn langage bas,*

Dormez vous encor ma lumiere?  
 Cependant i'estendois la main  
 Du costé de mon inhumain.

Ce fut toute peine perdue,  
 Mes mains ne le treuuerent point;  
 Et pour vn autre mauuais poinct,  
 Ma voix ne fut pas entendue.  
 Mais, comment m'auroit il ouy,  
 Puis qu'il s'en estoit ia fuy?

Cognoissant presque mon desastre,  
 Sans pouuoir attendre à demain,  
 Me voilà la lampe en la main,  
 Pensant retreuer mon bel astre.  
 Et mes lamentables accens  
 Tesmoignoient des maux bien puisans.

Helas que i'ay veu de prodiges,  
 En considerant chaque endroict.  
 Le lict n'est pas encore froid,  
 I'y puis remarquer ses vestiges;  
 Me desplaisant d'auoir des yeux,  
 Pour voir ces signes odieux.

Respond (disois-ie) o lict perfide,  
 Qu'est deuenu mon cher espoux?  
 Et puis redoublant mon couroux,  
 Je l'apellois traistre homicide.  
 Comme si ce que i'ay d'ennuy  
 N'estoit arriué que par luy.

Ainsy certaine de sa fuite,  
 Courtant par toute la maison,  
 Je n'escoutois point de raison,  
 Qui peut arrester ma poursuite.

Quoy que ie perdiſſe mes pas,  
Pourtant ie ne m'arrestois pas.

Alors ie fus auſſy confuſe,  
Que cette eſpouze d'Alexis,  
Qui vit tous ſes deſſeins occis,  
Par vne ſalutaire ruſe.  
Son mary s'eſtant euadé,  
Auant qu'elle l'eust poſſedé.

Moy qui deuant cette diſgrace,  
Dormois en vne douce paix,  
Ie ſentis des broiſillards eſpaix,  
Qui s'eſtendirent ſur ma face.  
Et mille eſtranges paſſions  
Trauerſerent mes actions.

Ie n'auois point eu de tumultes,  
Ny de ſoucys malencontreux.  
Lors mes deſirs dreſſans entre eux,  
Ie ne ſçay quels partys occultes  
Me rendirent comme vn vaiſſeau,  
Qui branle ainſy qu'il plaiſt à l'eau.

Vne ſechereſſe incroyable  
Saizit incontinent mon cœur;  
Toute ma celeſte liqueur  
Deuint ſeche comme le ſable.  
Mes beaux deſſeins d' auparauant  
N'enfanterent plus que du vent.

Maintenant ce m'eſt vn ſuplice,  
D'eſleuer mes yeux vers le ciel.  
Ie treuue plus amers que fiel  
Tous les mots du diuin office.  
Et pendant ces ingrats travaux,

*Ie ne sçay plus ce que ie vaulx.*

*Par cette malheureuse absence,  
Ie perds tous mes plus chers esbats;  
Pour faire de pieux combats,  
Ie n'ay plus ny cœur, ny puissance.  
Ce qui fut mon contentement,  
Ne m'est plus qu'un cruel tourment.*

*Au temps de ma bonne fortune,  
La paix comme un azyle seur  
Me retenoit en sa douceur,  
Sans craindre vne fin importune.  
Mesme i'ozois bien esperer,  
Que cet heur deubt tousjours durer.*

*Lors ainsy qu'un ieune clerc d'armes,  
Qui n'a point tenté le danger,  
Ie croyois que pour me ranger,  
Ie n'aurois iamais trop d'alarmes.  
Et renuersois dans mes discours  
Les chateaux, avecques les tours.*

*Ie ne recherchois autre gloire,  
Que de rendre un sanglant effort.  
Estimant qu'une telle mort  
Fust vne immortelle victoire.  
Les fers des plus cruels tyrans  
M'estoient des appas attirans.*

*Apolone estant dans la flame,  
Il me sembloit que le brazier  
Fust comme un gracieux rozier,  
Qui iettoit des fleurs sur son ame.  
Et qu'en ce rigoureux destin  
Elle fust comme en un festin.*

Comme quelque enfant qui se ioüe,  
 Se balanceant tout à loizir,  
 J'esperois vn rare plaisir  
 D'estre vne fois sur vne roüe;  
 Ainsy que Catherine estoit,  
 Lors que le Tyran la tentoit.

Presumant de mon faux merite,  
 Je m'estimois vn paragon;  
 Et voulois vaincre le dragon,  
 Aussi bien que fit Marguerite,  
 Tout dessein m'estant propozé  
 Ne me sembloit point malaizé.

Mesme les blessures d'Agathe,  
 Lors que son sein fut tenaillé,  
 M'estoient vn carcan esmaillé,  
 Dessus vne peau delicate.  
 Chaque goutte de sang caillé  
 Me sembloit vn rubys taillé.

J'osois asseurer, que Blandine  
 Parmi la rage du bourreau,  
 Et les atteintes d'un taureau,  
 Sentoit vne ioye diuine.  
 Et que ce taureau furieux  
 Luy fut vn agneau gracieux.

En fin les prizons, les tortures,  
 Les fers, les roües, & les croix,  
 Me sembloient des plaisirs de Roys,  
 Et des heureuses aduentures.  
 Les apprets de fer & de feu  
 Ne se comptoient que pour vn ieu.

Car pendant que tout à mon ayze

Je viuois en ce doux repos,  
 Mon ame ainsy que mes propos  
 S'eschauffoit d'vne sainte braize;  
 Pour murs & bouleuars espaix  
 Je n'auois que la seule paix.

Mais depuis qu'auccque disgrâce  
 Mon espoux s'estoigne de moy:  
 I'ay peur de tout ce que ie voy.  
 Et mon cœur ausy froid que glace  
 N'a plus ces glorieux desseins  
 D'imiter les œuures de saints.

Comme vne roze desnoüée  
 Aux premiers rayons du Soleil,  
 Qui doibt perdre son teint vermeil  
 Pour vne petite broüéc;  
 Mon espoux estant vn peu loing;  
 Mon cœur seche comme le foing.

Ainsy qu'vne lampe allumée,  
 Que quelque peu d'huile nourrit,  
 La flame qui brille, & qui rit,  
 Se tourne bien-tot en fumée.  
 Le moindre vent, qui peut courir,  
 Suffit pour la faire mourir.

Helas que ie me suis mesprize,  
 De chercher en ce pauillon,  
 Puis qu'vn si soudain tourbillon  
 En a fait eschaper ma prize.  
 Et que ie cherche entre les fleurs,  
 Ce qui n'est que dans les douleurs.

Mes regards sont ceux d'vne lousche,  
 Que ie m'abuze, o cher espoux!



*La paix m'estoit vn liēt bien doux,  
Et la croix estoit vostre couche.  
C'est là qu'il failloit m'adresser,  
Si ie voulois vous embrasser.*

*C'est pour vous, ma chere lumiere,  
Que ie languis dans les ennuys,  
Combien ay-ie employé de nuits  
En cette plainte coustumiere.  
Mais ie perds mon temps & mes pas,  
Vous cherchant où vous n'estes pas.*



*J'ay cherché de nuict en mon petit liēt celuy que mon  
ame ayme: ie l'ay cherché & nel'ay pas  
trouué. Cant. 3.*

*Bernar.  
serm. 75  
in Cant.* **L'**Espoux n'est pas retourné pour la voix  
& les vœux de l'amante, qui le rapelloit.  
Pourquoy? pour faire croistre encore d'auā-  
tage son desir; pour auoir des preuues plus  
asseurées de son affection, pour luy faire ex-  
ercer tout ce qu'elle a d'amour. C'est donc  
asseurement vne dissimulation non pas vne  
indignation ny mespris. Il reste maintenāt  
à sçauoir, que, si celluy qui n'est pas retour-  
né, estant rapellé, se laissera treuuer, quand  
on l'aura curieusement recherché, selon la  
parole du Seigneur: *quiconque me cherchez, me  
trouue.* Et premierement cette desolée le  
cherche dans sa couche; mais ne le treuue  
pas. de plus cette absence, & la recherche  
aussy n'est pas d'vne nuict seule, puis qu'elle  
dit: *ie l'ay cherché durant les nuicts.*

*Gisler.  
in Cant.  
cap. 3.  
expos. 3.* Nous lisons au Psalme 76. qu'vne certai-  
ne ame deuote auoit cherché Dieu durant  
la nuict, & ce nō seulement des mains, mais  
aussy de la voix, & que sa recherche ne fut  
pas frustrée de l'esperance qu'elle auoit,  
car elle mesme tesmoigna clairement par  
ses paroles le bien, qui luy en estoit arriué;  
& voulut bien que tout le monde le sçeut,  
*au iour de ma tribulation, dit elle, i'ay esten-  
du les mains, pour treuuer mon Dieu, durant  
la*

la nuit; ie me suis ausy serui de ma voix, pour l'appeller, & n'ay pas esté deceüe. mais en cette sentence ie l'ay cherché dans ma couche pendant les nuits; l'ame saincte assure qu'elle a cherché son Dieu de nuit, & cela fort souuent, à sçauoir par beaucoup de nuits, & que toutesfois elle n'a sçeu le treuuer nulle part, apres tant de poursuites & de recherches.

Que sera-ce icy? qu'estant cherché il ne se treuue pas? quoy que l'on le recherche avec tant de soing & de diligence? & que toute fois il dit luy mesme: *cherchez & vous treuuez, & qui cherche treuue?* comment donc seront accomplies les Escritures? car celle cy qui cherche maintenant n'est pas du nombre de ces infortunées, auxquelles il dit: *vous me cherchez, & ne me treuuez pas.*

*Bern.  
scr. 75.  
in Cât.*

Cette estrange diuersité m'offensoit au commencement, non pas peu ny mediocrement, mon esprit ne pouuoit se persuader, que cet amant eust quelque raison d'uzer de tant de froideur, & d'indifference; par ce que selon le sens commun, il sembloit plus raisonnable, & de meilleure grace, que Dieu se laissat tout ausy-tot treuuer, & ne fist pas si lōg temps le sourd aux voix plaintiues de cette ame enflammée d'une ardente charité, bruslāt pour luy d'un amour non pareil, & tel, que deuoit estre celuy d'une telle espouse pour vn tel espoux.

*Gisler.  
inc. 3.  
Cant.  
expof. 3.*

Toutesfois, ayant plus attentiuemēt con-

fideré les paroles de ses deux ames, i'ay facilement compris la raison de leurs diuersitez. I'ay tout aussy-tot entendu, pour quelle cause l'ame qui parle dans le P'salme, treuua son Dieu; & pourquoy l'espouze ne le treuua pas. parce que cette cy, quoy qu'elle ayt cherché son espoux des mains, & de la voix; ses recherches se faisoient dans sa couche, dans son lict propre, parmy la paix, & le repos. elle auoit beau chercher, & toucher des mains, & n'auoit garde de treuuer là, celuy qui n'y estoit pas. Mais l'autre le cherchoit parmy les tribulations, d'où elle crioit & l'apelloit à son ayde, luy qui dit: *En quelconque tribulation que vous crierez à moy, & m'appellerez, ie vous escouteray pour vous secourir.* Ainsy le treuua elle sans beaucoup de peine, & de plus, le retint sans contraincte, pour luy faire auerer ses paroles. *Ie suis avec elle dans sa tribulation; & pourtant elle satisfaiete de ses promesses, en donne franchement ce tesmoignage. I'ay cherché mon Dieu, durant le iour de tribulation, ie l'ay cherché de la voix & des mains, & luy ne m'a pas deceüe, ny me-*

*Bernar. ser. 75. in Cant.* *sprisée; Aduisez donc qu'il y a trois causes, lesquelles arriuent quelquefois, & frustrent l'attente de ceux qui cherchent, à sçauoir lors qu'on ne cherche pas quand il faut, ny comme il faut, ny où l'on deuroit chercher. Car si tout temps estoit propre*  
pour

pour chercher, pourquoy le Prophete dit il donc? *cherchez pendant que vous pouuez treuuer.* Il faut necessairement, suiuant le sens de ses paroles, qu'il y ait vn temps auquel on ne pourra treuuer, à fin que l'espoux ne soit pas treuué par celles qui le cherchent, quand elles cherchent hors de saison. Mais ce n'est pas cette cause qui nuict à l'espouse, qui le cherche, & l'inuoque en temps commode; ny la secóde raison aussy, puis qu'elle ne cherche pas tiedement, negligément, ny par ceremonies affairctées; car elle cherche d'vn cœur ardét, sans repos, tout de bõ, & bien serieusemēt. Il ne nous demeure plus qu'à sçauoir, si le troisieme empeschement est celuy qui luy est contraire; n'est-ce donc point qu'elle le cherche en autre lieu qu'il ne conuient? *I'ay cherché dans ma couchette, durant les nuicts, celuy que mon ame cherit;* dirons nous qu'il ne failloit pas dire *couchette* mais *couche*, & le chercher là; tout ce monde mesme estāt estroit pour luy; cela point, vne couchette luy suffiroit, puis que ie l'ay cognu si petit, & tout enfant. Ou bié cette couchette, est ce point sa creche, ou le sein de sa mere? car quād au sein de son pere, ce n'est pas vne couchette, mais vn grād liēt, dont il dit, parlant de ce filz? *Je vous ay engendré de mon sein deuāt l'aurore;* encore que l'on ne puisse aussy apeller vn liēt, mais vn throne, cette place, en laquelle on est plustot pour regir &

com-

commander, que pour estre couché . pour éuiter toutes ces difficultés de deuiner, l'epouse dit dans quel liēt elle cherchoit, dans le sien non dans vn autre . Mais que cherchez vous là, pauvre abuzée? pensiez vous treuuer parmy vos biens celuy qui s'estoit desia retiré deuers les siens? n'auiez vous pas veu que le filz de l'homme estoit desia remonté, où il estoit auparauant? Il a desia quitté le tombeau pour aller aux cieus, & vous le cherchez encore dans vostre couche. Il s'est leué, & n'est plus icy. Vous venez trop tard, belle paresseuse; que cherchez vous? où cherchez vous? il est fort & robuste, vous pensez le treuuer dans vn liēt comme vne delicate pucelle; il est grand, & vous le cherchez dans vne petite couchette; vous allez veoir dans vne estable , esperant d'y rencontrer celuy qui n'est plus couché entre les bestes, mais tout luisant, en pleine magesté , est esleué sur vn throne de magnificence . Il est maintenant entré dans les biens, puissances, & possessions du Seigneur, *Il est reuestu de force & de beauté*; luy, ce mesme qui fut autrefois gisant dans vn tombeau, est assis en gloire sur les Cherubins. Apprenez auiourd'hui, que n'estant plus couché, mais assis , ces aprets que vous auez faits pour le coucher sont inutiles & superflus. pour vous dire en peu de mots vne verité absoluë, il est assis pour iuger, ou droict pour ayder.

ayder. depuis cela donc, & tout le temps apres pour neant l'espoux a esté cherché. Mais quoy que cette espouse ne le treuve pas, si parle elle de bonne grace, elle ne l'appelle pas celuy qu'elle ayme, ains celuy que son ame ayme, faisant veritablement entendre, que cette amour & dilection appartient seulement à son ame, & que ses affections sont purement spirituelles. Car quand vne ame cherit ou plustot conuoite quelque chose selon la chair, l'amour dont elle est esprise, se peut mieux apeller vn amour de la chair, que de l'ame, encore dit elle bien à propos, qu'elle l'a cherché durant la nuit; car il n'y aura point d'incôgruité, si l'on dit, que ceux qui sont en peine de quelque chose, & se sont esgarez de leur compagnie, sont tombez en ces incommoditez plustot de nuit que de iour; & qu'ainsy ceux qui cherchent, semblent plustot chercher de nuit que de iour. Car qui s'arreste à chercher ce qu'il voit deuant les yeux, & tout à descouvert? Quand donc cet espoux se fait chercher, il faut qu'il soit nuit, d'autant que s'il estoit iour, il se descouriroit, & ne seroit pas necessaire de le chercher. mais quelque vn dira, qu'une espouse ne doit pas estre si sottte, ny si fort auéglée, que de chercher a lumiere dans les tenebres, de chercher on bien-aymé parmy ceux qui ne le cognoissent, ny ne l'ayment pas. en vain luy

faict

faiët on reproche d'estre si maladuifée, ce seroit luy trop imposer que de tesmoigner, qu'elle ait aduouïé, qu'elle le cherche dans la nuit, maintenant, non: par le passé. Elle ne dit pas ie cherche, *mais i'ay cherché durant les nuits celuy que mon ame cherit.* Et le sens en est, qu'ayant ellé auparauant petite, elle ne sauroit, & n'estoit sage non plus qu'une petite, ne pensoit que comme vne petite, & cherchoit la verité où elle n'estoit pas, errant, & ne la treuuant pas. Suiuant ces mots du Psalme, *i'ay erré comme vne brebis esgarée du troupeau,*

*Gister.*  
*in c. 3.*  
*Cant.*  
*expof. 3*

Que si quelqu'un veut sonstenir, que l'epouse racompte icy ce qu'il luy est aduenu, lors que de tout son cœur, & de toutes ses forces, elle recherchoit & poursuiuoit son Dieu, son bien-aymé, avec vn extrefine & violent amour: il faudra dire que par le mot de *couché* toute sorte de repos n'est pas icy signifié, mais seulement cette tranquillité, *en laquelle l'ame sainte se repose dans vne paix interieure*, laquelle paix a esté declarée par Isaias, & appellée *liët & couche*. Lors que parlant du iuste, il a dit. *que la paix vienne, qu'elle repose dans la couche de celuy qui a cheminé suiuant sa guide.*

*Greg.*  
*hom. 19*  
*in Eze.*  
*Ch. 25.*  
*in Enã.*

*Nous cherchons nostre bien-aymé dans la couche,* lors que dans vntel & quel repos qui nous arriue rarement en cette presente vie, le desir d'estre avec nostre redempteur nous



nous fait soupirer. Nous le cherchons pendant la nuit, parce qu'encore que nostre esprit veille en luy, nostre œil est esbloüy, & ne le peut voir.

Mais voicy bien vne nouvelle difficulté, pour sçauoir, commēt il est possible, que l'ame sainte ayt cherché son Dieu dans vn tel liēt, & ne l'ayt pas treuüé. commēt peut elle dire cecy, puis qu'ailleurs elle assure, & se vante qu'elle reposera doucemēt avec luy, dans ce mesme liēt ? *ie dormiray & reposeray, dit elle, dans la paix mesme. veu encore que chacun sçait, qu'en la paix a esté faicte & aprestée la place de Dieu.* Si Dieu demeure donc dans la paix, si l'ame tranquile dort & repose avec luy dans le liēt de la paix: pourquoy l'e-pouze nie elle de l'auoir treuüé au lieu où il est present? Respondons en peu de paroles, que Dieu n'est pas absent, qu'il repose dans la paix interieure, comme en son lieu propre; & que toutesfois par vne prouidence admirable, il s'esloigne quelques-fois, ou se cache à cette ame, avec laquelle il possede vn liēt commun, permettant en quelque façon, qu'elle demeure toute aride, & destituée de son doux embrassement.

Car il y en a qui las & fatigués des exercices spirituels, tournent en tiedeur, affoiblis d'esprit & de courage, cheminent tous tristes dans les voyes du Seigneur, avec

Gistler.

in c. 3.

Cant.

expof. 3.

Bern.

ser. 22.

in Cāt.

avec vn cœur aridé & ennuyé: les iours leur semblēt lōgs, ils se plaignēt auffy des nuict̄s, parlans avec le S. Iob: *quand i'auray dormy, ie diray quand me leueray-ie? & puis i'attendray encore le soir.* pensez vous que celuy là souffre, ou demande autre chose? qui dit: *Mon ame s'est en sommeillée d'ennuy, rassurez moy, & me confortez en vos paroles.*

*Gister.* Or cette retraitte est arriuée pour trois  
*in c. 3.* principales raisons, premicrement, afin que  
*Cant.* par ce petit esloignemēt, cette ame s'auance,  
*expos. 3* & se pouffe à plus grande perfection, en se-  
 cond lieu, afin que par apres le retour & ré-  
 contre de son espoux, luy soit plus doux &  
 plus agreable. En fin comme la corde d'au-  
 tāt plus qu'elle s'estéd & s'esloigne de l'arc,  
 elle retourne par apres, & se raproche avec  
 plus de violēce, donnant auffy plus de force  
 à la flaiche iettée par sō arc; de mesme, d'au-  
 tant plus que Dieu semble se retirer d'une  
 ame, il s'y reioinēt par apres avec vne plus  
 viue, & plus ardente bienveillance. Mais s'il  
 se retire d'elle pour les raisons cy deuant ra-  
 portées, pourquoy ne se laisse il pas treuuer  
 à celle qui l'a cherché si soigneusemēt, dans  
 la place, en laquelle luy mesme desire d'estre  
 cherché. *Ie l'ay cherché,* dit elle, *& ne l'ay pas  
 treuue.* Il vouloit sās doubte esprouuer sa per-  
 seuerance, & par vne curiosité d'espoux, sça-  
 uoir, où son espouse iroit, autāt de fois qu'il  
 se leueroit du liēt de son repos interieur.

L'espoux

L'espoux se cache, dont estant cherché, à *Greg. l. 5. moral. c. 4.* fin que n'estant pas treuvé, il soit plus ardemment recherché. Et l'espouze est remise & réuoyée, pour ne le point treuver, à fin qu'estant réduë plus capable par sa tardiuité, elle treuve & retienné d'autant mieux par apres, ce qu'elle a si long temps cherché.

Mais Seigneur, si vous n'estes pas icy, où vous chercheray ie pendant vostre absence? si vous estes par tout, pourquoy ne voy-ie *Ansel. in protolog. cap. 1.* pas vostre presence? vous habitez, sçay-ie bien, en vne lumiere inaccessible, mais où est elle cette lumiere inaccessible? & comment sçaurois-ie m'en aprocher? qui m'y conduira? qui fera que ie sois reçu, pour vous y voir? vostre seruiteur desire s'approcher de vous, mais vostre habitatiõ est inaccessible. Il souhaite de vous treuver, & ne sçait pas où vous demeurez. Je vous prie, o mon Seigneur, enseignez moy vous mesme à vous chercher, montrez vous à moy qui vous cherche, parce que ie ne sçaurois vous chercher, si vous ne m'enseignes, ny vous treuver, si vous ne vous montrez. que ie vous cherche en desirant, vous desire en cherchant, vous treuve en ayment, & vous aime en vous treuant.



*Surgam et circuibo ciuitatem; per vicos et pla-  
teas quæram quem diligit anima mea: quæsiui  
illum et non inueni . Cantic. 3.*

## X I.

Je me leueray, & m'en iray tout alentour de  
la cité, & ie chercheray par les rues & par  
les places celuy que mon ame cherit. Je  
l'ay cherché, & ie ne l'ay pas treuue. *Cant. 3*

**E**N fin (quoy que tard) ie m'aduize  
De l'erreur qui m'est arriué,  
Si ie me fusse bien enquize,  
Cher espoux, vous seriez treuue.  
Je me tenois comme assurez,  
Que dans cette conche dorée  
Vous iouissiez d'un doux sommeil;  
Mais la verité recogne  
M'assure qu'un si beau soleil  
Ne loge pas dans cette nue.

Que feray-ie en cette occurrence?  
Et quoy? seroit il' à propos,  
Qu'en ces heures de vostre absence,  
Je m'abandonnasse au repos?  
Non, non, cher espoir de ma vie,  
Vne si paresseuse enuie  
Ne vous rendra iamais ialoux.  
A Dieu pour iamais chambre & couche,  
Plustot que sans mon cher espoux,  
Il arriue que ie vous touche.

Ny les murmures des fontaines,  
Coulant des monts à clairs ruisseaux,  
Ny les vents pouffans leurs haleines  
Dans les cheueux des arbrisseaux,  
Ny les oyseaux dans les bocages,

Ne ſçauroyent avec leurs ramages  
 Si bien conſoler mes ennuys;  
 Que l'on me puiſſe voir contente  
 De prendre le repos des nuits,  
 Pendant que mon ange s'absente.

En vain les nymphes de parnaſſe  
 Accordent leurs charmeux accens;  
 Phœbus n'aura pas plus de grace,  
 S'il pretend de rauir mes ſens,  
 Tant de drogues, que l'on ordonne,  
 Pour endormir vne perſonne,  
 Ne font point d'effect ſur mon front.  
 Quoy que l'eau du lethe m'arrouze,  
 Mon ſommeil n'eſt pas plus profond,  
 Que l'eſt celui d'une ialouze.

L'herbe ne ſeroit pas vtile,  
 Dont fut endormy le dragon,  
 Ny les charmes de la Sybille,  
 Avec ſa paſté, & ſon iargon.  
 Argus eſtoit tout de lumiere,  
 Mercure treuua la maniere  
 De luy fermer tous ſes cent yeux:  
 Je n'en ay que deux bien debiles,  
 Que les chants plus melodieux  
 Ne rendront iamais immobiles.

Quelquefois le ſommeil s'efforce,  
 Pour m'induire à me conſoler;  
 Je gouſte cette douce amorce;  
 Mais helas, c'eſt c'eſt ſans l'aualer.  
 Mes paupieres à demy cloſes  
 Deſcouurent mille eſtranges choſes,

Je sens renaistre mon regret.  
 Lors ma douleur recommencée  
 Ne pouuant rien tenir secret,  
 Me fait desclarer ma pensée.

Mes yeux ne peuuent plus se clore,  
 Cette nuict longue comme dix  
 Semble desirer que i' abhorre  
 De plus toucher ces draps maudits.  
 Qui m'entretiennent de mensonge,  
 Je veille, & toutefois ie songe,  
 Que ie voy ce que ie veux voir,  
 Et que ie touche ce que i' ayme.  
 Mais tout le fruiet de mon espoir  
 Est en fin le desespoir mesme.

Pourquoy donc estant si certaine,  
 Que ie n'ay point icy de bien,  
 Prends ie tous les soirs vne peine,  
 Qui ne me profite de rien.  
 Donc vne fois bien resoluë  
 Sans ayde ou guide superfluë,  
 Abandonnons liët, & maison,  
 Ne craignons plus d'estre inciuille,  
 Mais que le sort soit la raison,  
 Qui nous conduize par la ville,  
 Je passeray de rue en rue,  
 Je sçauray me treuuant plus loing,  
 Si ma lumiere disparue,  
 Gist point en quelque petit coing.  
 Les carrefours, les galleries,  
 Les loges, & les bergeries  
 Ne me cacheront pas leur sein;

I'iray cent fois par vne place,  
 Auant que quitter le dessein,  
 De treuuer cet astre de grace.

Treuuant vne cauerne obscure,  
 Ie ne craindray point d'accidents.  
 Son ombre ainsy qu'vn bon angure  
 Fera, que ie cherche dedans.

Comme on voit les meutes alertes  
 Suiure les pistes descouuertes  
 D'vn cerf, qui se treuue aux aboys;  
 En leurs poursuites innocentes  
 Elles passent antres & boys,  
 Et se font de nouvelles sentes.

Comme Ceres toute esperdue,  
 Qui criant, & fondant en pleurs,  
 Cherche, si sa fille attendue  
 Fait encor des chapeaux de fleurs.  
 Tenant vne torche allumée,  
 Elle veut que la renommée  
 Luy monstre le chemin d'enfer;  
 Et croit d'en tirer Proserpine  
 Brizant les murailles de fer,  
 Où Pluton retient sa rapine.

Ou plustot comme Magdelaine,  
 Qui courut au sacré tombeau,  
 Y portant une coupe pleine,  
 De tout ce qu'elle eut de plus beau,  
 Cette belle estant arriuée,  
 Treuua bien la pierre leuée:  
 Mais que n'eut elle de tourment?  
 Ausy. tot qu'elle peut cognoistre,



*Que ce glorieux monument  
N'estoit plus celuy de son maistre.*

*Deuanceant ses cheres compagnes,  
Et rendant les disciples las,  
Les espines & les montagnes  
Ne pouuoient arrester ses pas.  
C'est son amour qui la transporte,  
Et quoy qu'une douleur bien forte  
Face quasi faillir son cœur;  
Son ame est si bien enflammée,  
Que tousiours l'amour est vainqueur  
De cette douleur assommée.*

*Helas Seigneurs, commenceoit elle,  
Quand elle treuuoit des passans,  
Cognoissez l'atteinte mortelle  
De l'angoisse, que ie ressens.  
Ie ne puis parler, ny me taire,  
Mon Seigneur & mon salutaire  
Ne gist plus où nous l'auons mis:  
Donc enseignez le moy de grace,  
Et qu'au moins il me soit permis  
De luy treuuer vne aultre place.*

*Ainsy la chaste tourterelle,  
Aduizant son nid renuersé,  
Gemit pour son party fidelle,  
Que l'oizeleur a detroussé.  
Pendant que seule elle celebre  
Cette triste pompe funebre,  
On entend soupirer les boys,  
Et comme iustement atteinte  
L'Echo qui redouble sa voix*

*Est la compagne de sa plainte.*

*Elle est legerement branchée,  
Ores plus bas, ores plus hault,  
Ores sur la souche séchée,  
Pour y rechercher son deffaut.  
Ses plaintes perçent les montagnes,  
Et ses plus heureuses compagnes  
La recognoissent à l'accent.  
Son melancholique ramage  
Est le langage plus puissant,  
Pour faire entendre son dommage.*

*Tout ainsy que ces delaisées  
Je ne fays qu'aller, & venir,  
Mes iambes, qui sont trop lassées,  
Ne peuuent plus me soustenir,  
Toutefois ie pourchasse encore  
Cette lumiere que j'adore,  
Parmy ces detestables lieux.  
Quoy que tant de fois abuzée;  
J'espere en fin de treuuer mieux,  
Et suis tousiours maladuizée.*

*Lieux prophanes, & detestables,  
Marchez, rues, & carrefours,  
Que vous m'estes peu profitables,  
Pour tant de tours & de retours!  
J'esperois dans ce monde infame  
De treuuer l'amy de mon ame,  
Qui s'est desrobé de ce liêt;  
Mais sa face est encor cachée,  
Pour me chastier du delict  
De l'auoir si mal recherchée.*

*Je me leueray, & iray tout alentour la cité: & chercheray par les rues & par les places celuy que mon ame ayme. Je l'ay cerché, & ne l'ay pas treuue. Cant 3.*

**V**Ersez des larmes, o mes yeux; pleurez, & ne cessez point. Marchez mes pieds, courez & ne vous donnez point de repos. Helas! helas! où s'est retirée ma ioye? où se cache mon amour? où est ma douceur? & mes delices? pourquoy m'avez vous delaisée mon salut? O douleurs, o angoisses! des malheurs intolerables m'environnent de toutes parts, & ie ne sçay plus à quoy me resoudre, ny que choisir. De quel costé tireray-ie? à qui m'adresseray-ie? qui me donnera conseil? qui pourray-ie interroger? qui aura pitié de moy? qui me consolera? en fin qui me dira qu'est deuenu thon bien-aymé? Retournez mon cher fauory, reuenez bien-aymé de mes vœux, o aymable, o desirable! rendez moy la ioye de vostre salutaire presence.

*Orig.  
hom 10  
in di-  
uers.*

— Infortunée que ie suis, où le chercheray-ie? où le treuueray-ie? certes ie me leueray & tourneray par toutes les places, qui me seront accessibles; ie ne donneray point de sommeil à mes yeux; ie deffendray le repos à mes pieds, iusques à ce que ie l'aye treuue, luy mesme, celluy que mon ame cherit.

*Orig.  
ibid.*

*Bernar.  
serm. 7.  
in Cant.*

Estant assise dans mon liect ie l'ay cherché, lors que i'estois encore foible & debile, & du tout mal propre pour suiure cet espoux quel que part qu'il aille: & ne le pouuant suiure par les lieux hauts & releuez de sa grandeur; ie me suis inopinement rencōtrée entre plusieurs personnes, qui cognoissant bien mon desir? me disoient: *Regarde, voycy ton I E S V S*, ne le vois tu pas? il est là. Et toutesfois il n'estoit ny cy, ny là. I'ay donc dit. *Ie me leueray, ie feray vne ronde & vne recherche curieuse par toutes les voyes & rues de la cité; ie chercheray par là le bien aymé de mon ame.* aduises au moins maintenāt que celle là est couchée, qui dit: *ie me leueray.*

*Bernar.  
ser. 76.  
in Cant.*

Elle traite encore en enfant, & comme petite, elle a creu deuoir le chercher par les rues, & places publicques, desireuse de iouyr de sa presence; mais ignorant le mystere de sa retraite. Estant donc frustrée & deceiue, elle se reprent, disant: *Ie l'ay cherché, & n'ay rien treuue.* Il n'est pas comme elle a pensé, par les carrefours ou rues, sinon peut-estre en celles, dont il est dict: *Tes rues, o Hierusalem, seront pauées de fin or, & par toutes tes places seront chantez des hymnes & cantiques de reioyssance.*

*Aug.  
mann.  
cap. 24.*

Car l'esprit amoureux monte assez souvent, & court familièrement par les rues de la Hierusalem celeste, visitār les Patriarches & les Prophetes, salüant les Apostres, admirant

mirant les escadrons de Martyrs & de Cōfessēurs, & contemplant les chœurs des saintes vierges.

Là, là, sera-il treuvé de ceux qui le cherchent; ils le voiront là en sa gloire, non en vne gloire commune & vulgaire, *mais gloire comme celle du filz vnique du pere.* Que ferez vous espouze affligée? pensez vous que vous le puissiez suiure iusques là? ozeriez vous bien entrer en vn lieu si sainct & si secret, dans vn sanctuaire si retiré? où le filz se voit dans le pere, & le pere en luy? desabusez vous, cela vous est maintenant impossible, vous ne sçauriez aller, où il est à present; cōsolez vous par l'esperance d'y aller quād on vous appellera. Mais faites toutesfois ce que vous pourrez, suiuez le, cherchez le, que cette infinie clairté, ou cette haulteur inaccessible ne vous espouuāte point, & ne vous mette pas au desespoir de le treuuer; si vous pouuez croire, vous pouuez beaucoup, toutes choses sont possibles à icelles qui croyēt. Il est bien pres de vous, dit-il, par vne parole; il est dans vostre bouche & dans vostre cœur. Croyez en luy, & vous l'aurez treuvé, car le croire, c'est l'auoir treuvé. Les fidelles cognoissent bien, que par leur foy IESVS CHRIST habite dans leurs cœurs. Comment le sçauriez vous auoir plus prochain? Cherchez le donc en assurance, cherchez avec deuotion, le Seigneur est bō à l'ame

*Bernar.  
ser. 67.  
in Cant.*

l'ame qui le cherche. Cherchez le par vœux, suiuez le par œuures, treuuez le par foy: qu'est ce que la foy ne treuue pas? elle arriue aux lieux non hantéz, descouure les choses incognues, comprend les infinies, deuine & coniecture les futures & dernieres, en ceint en quelque façon dans ce sien spacieux & vaste sein l'eternité mesme; ie ne craindray pas de dire: que ie croy, & tiens par foy, l'eternelle & tressaincte Trinité, que ie n'entend point, & ne puis comprendre par esprit.

*Bernar.  
ser. 75.  
in Cant.* Quel ardent, & furieux desir est celluy cy? qu'une espouse se leuant de nuict, ne soit pas honteuse, & ne rougisse point de se treuuer en public? qu'elle coure par toute la ville? qu'elle s'enqueste tout hault, & vers chacun indifferement, de son amant, de son fauorý? & qu'il n'y ait raison, ny remôstrance qui la puisse détourner de faire vne recherche precipitée par toutes les rues? qu'aucune difficulté ne l'empesche, que la nuict aduancée ne luy donne aucune enuie de reposer? que la pudeur de son nom d'espouze ny serue de rien, ny mesme l'horreur, & frayeur naturelle des tenebres? Et toutesfois apres toutes ces violentes affectiõs & tesmoignages d'amour, elle a iusques à present esté frustrée en son desir. Que vouldra donc signifier cette longue & obstinée priuatiõ, nourrice d'ennuys, fontaine de sub-  
çons

çons, brandon d'impatience, maraître d'amour, mere de desespoir ? si c'est encore vne dissimulatiō; elle est à la verité trop fascheuse. Soit toutesfois, qu'il y ayt eu de l'vtilité pour cette affligée, & des esguillons de pieté, de dissimuler pendant qu'elle appelloit seulement, ou rapelloit, & que l'affaire estoit en ces simples termes. mais à present qu'elle cherche & recherche avec tant de diligence, & de desir, à quoy sont bonnes ces ennuyeuses dissimulations? quels ennuys, & degousts seroiēt ce aux espouses charnelles, & parmy des amours vergoigneuses, si on les traittoit en cette sorte? prenant le sens au pied de la lettre superficielle, sans toutesfois me soucier, si cela les touche ou point, & leur en laissant le debat.

Je ne desire pas, que vous cherchiez vostre espoux parmy les rues; ie n'apreue pas, que vous alliez tournoyant par les coings & carrefours d'une ville, quoy que pour excuse vous disiez; *Je me leueray, & feray vne ronde par la cité; ie chercheray par toutes les rues & marchés celluy que mon ame a tant chery.* n'allez pas là demander à quelqu'un. *N'avez vous pas veu le bien-aymé de mon ame?* personne ne daignera vous respondre, vous ne treuuez iamais vostre espoux parmy les rues. Le chemin qui conduit à la vie est bien estroit, & fort pressé. ce IESVS, que vous ayez, est ialoux; il ne veut pas que tout le monde voye

*Hier.ep.*

*22. ad*

*Eustoc.*

voye vostre face : que les vierges sottes , & maladuisées se pourmentent tant qu'elles voudront, il leur est permis ; mais vous, demeurez au logis, & dans vous mesme avec vostre espoux seulement.

*Ambr.  
l. 3. de  
de Virg.*

Ce n'est pas au milieu d'un marché, ny par les rues que IESVS CHRIST se laisse treuver: IESVS n'est pas vn batteur de paué; Car IESVS est la paix, & le marché regorge de procez & de querelles. IESVS est la iustice, le marché est plein d'iniquitez. IESVS est vn ouurier, le marché est vn theatre d'oïlifs & faineants, IESVS est tout de charité, le marché tout de detraction. IESVS est la foy mesme, le marché la fraude & l'infidelité. Fuyons dōc le marché, les rues, les carrefours. Cette épouse qui l'aymoit si fort, ne le peut treuver au marché, ny par les rues, l'aduoïant & declarant ellē mesme en ces paroles. *Je me leue-  
ray, j'iray & retourneray par toute la cité, par le  
marché, par les rues; & là ie chercheray le biē aymé  
de mon ame; ie l'ay cherché, & ne l'ay pas treuue:* ne cherchons donc pas IESVS CHRIST en lieu, auquel nous ne le treuuerions pas.

*Bernar.  
serm. 84  
in Cant.*

Dieu doibt estre cherché non par les pas de nos pieds ; ains par bons desirs : mais le rencōtre & la iouyffance n'esteint pas tousiours ce desir; au cōtraire, il l'estend & l'enflame d'auantage. n'est il pas vray, qu'ordinairement la consommation du plaisir, est la consommation du desir ? icy point, la iouyffance



sance est plustot vne huyle à ce desir, lequel est luy mesme vne flamme qui s'entretient, & s'augmente par cet aliment. Ainsy faut-il dire, que la ioye sera bié accōplie; mais que toutesfois le desir ne finera point, ny par cōsequēt la recherche. Et cōment cette ame ne seroit elle pas animée, & encouragée à chercher, ayant si clairemēt esprouuē la clemence de son espoux, & s'estāt entierement persuadée de treuver ē luy sō repos asscuré?

Remarquez la vehemence & la force de l'amour en cette amante. Elle ne peut souffrir l'absence de son bien-aymé; cette priuation la vuide de toute patience, & s'il est present, l'abondance de cōtētement & de ioye l'estouffe, elle n'est pas capable de bien soustenir ny l'vne ny l'autre de ces deux fortunes. en l'vne ses vœux sousspirent, & se suffoquent à force de desirer; en l'autre ils s'espandent & s'épuizent, & permettent d'estre abandonnez, par excès de posseder. O bien-heureux amour, qui par vne continuelle vicissitude, ou se fond en soy mesme, se possedant; ou se cherchāt sousspire, halette & se poursuit pareillement, *Je l'ay cherché, & ne l'ay pas treuvé.*

J'ay erré, & me suis esgaré cōme vne brebis perie, vous cherchāt en l'exterieur, vous qui estes en l'interieur, & j'ay beaucoup travaillé, vous cherchāt hors de moy, quoy que vous habitez en moy, si toutesfois ie vous desire.

J'ay

*Guilb.  
Abb.  
ser. 45.  
in Cāt.*

*Aug. so  
liloq. 6.  
31.*

J'ay tourné par les rues & places de la cité, de ce monde, vous cherchant, & ne vous ay pas treuvé. parce que ie cherchois mal au dehors ce qui estoit au dedans; i'ay enuoyé pour mes-  
 sagers tous mes sens exterieurs, afin de vous chercher, & ne vous ay pas treuvé, parce que ie cherchois mal. Car ie voy, o mon Dieu, & ma lumiere, Seigneur qui m'avez esclairé, que par iceux ie vous cherchois mal, vous qui estes au dedans; & toutesfois ils n'ont pas sçeu, où, ny par où vous estes entré. J'ay commencé bien tard à vous aimer, o beauté si ancienne, & si nouvelle, & trop tard pour moy; vous estiez au dedans, & moy au dehors; & là ie vous cherchois, laid & difforme que i'estois, ie courois & me hurtois à toutes ces belles choses que vous avez faictes. Vous estiez avec moy, & ie n'estois pas avec vous. Telles choses me retenoient bien loing de vous, qui ne pouvoient estre sinon en vous. Car ie tournois par toutes choses en vous cherchant, & me delaissois moy mesme pour toutes ces choses. J'ay interrogé la terre, si elle estoit mon Dieu, & elle m'a dit que non; & toutes les choses qui sont en icelle ont confessé le mesme. J'ay interrogé la mer & les abyssmes, & tout ce qui rampe dans icelles, tout cela m'a respondu, nous ne sommes pas ton Dieu: cherche-le par dessus nous. J'ay interrogé l'air mouuant, & tout l'air avec ses habitans  
 m'a

m'a respondu, Anaximenes se trompe; le ne suis pas ton Dieu. I'ay depuis interrogé le ciel, le soleil, la lune, & les estoiles: nous ne sommes pas aussy ton Dieu, disent ils. En fin i'ay interrogé la masse vniuerselle du monde, dis moy, si tu es mon Dieu, ou non? & elle m'a respondu par vne forte & haute voix; le ne le suis pas. mais i'ay moy mesme mon estre par luy. Celluy que tu cherches en moy m'a faite, cherche par dessus moy, celuy qui me gouerne, & qui m'a faite.





*Num, quem diligit anima mea, vidistis? Paullulum  
cum pertransissem eos, inueni quem diligit ani-  
ma mea: tenui eum, nec dimittam. Cantic. 3. 27.*

## XII.

N'avez vous point veu celuy que mon ame ayme? Quand ie les eu vn peu passez, ie trouuay celuy, que mon ame ayme; ie l'ay prins & ne laisseray pas aller. *Cāt. 3.*

**R** Este-il encor quelque place  
 En l'enclos de cette cité,  
 Où par vn assez long espace  
 Mon œil ne se soit arresté?  
 Ie suis encor toute recrue,  
 De tant courir de rue en rue,  
 Et tant de flambeaux allumez,  
 Pour retreuuier ce beau visage,  
 Quoy qu'ilz se soient tous consumez:  
 Ne m'en donnent aucun presage.

Helas que scaurois ie plus faire?  
 Quel endroit ay-ie negligé?  
 En cette douloureuse affaire,  
 Tout quartier m'a desobligé.  
 Comme en vne lande sterile,  
 I'ay veu le desert dans la ville,  
 Que me sert donc de plus chercher?  
 Si ce doux espoir que i'adore,  
 Prend plaisir à se tant cacher,  
 Et ne se monstre pas encore.

Donc esplorée, & toute triste,  
 Sans patience, & sans raizon,  
 Ie rebroissois dessus ma piste,  
 Pour retourner à la maison.

Ne treuuant personne fidelle,  
 Que m'en contaſt quelque nouuelle;  
 Mais en cette perplexité  
 Par aduventure ie regarde,  
 Et voy qu'aux murs de la cité  
 Quelques ſoldats faizoient la garde.

Auſſy-tot parlant la premiere,  
 I'ozay bien les interroger,  
 Si mon amour, & ma lumiere,  
 Eſtoit là venu ſe loger.

Et cette deſdaigneuſe race,  
 Tournant incontinent la face,  
 Adoucie d'un air mocqueur,  
 Me brocardeoit à bouche ouuerte;  
 Ce qui m'aigriſt autant le cœur,  
 Que faisoit ma premiere perte.

Et bien (diſoient ils) belle nymphe,  
 Quel eſt il donc voſtre mignon?  
 Sera ce quelque paranimphe,  
 Qu'on puiſſe cognoiſtre ſans nom?  
 Pardonnez moy (leur reſpondis-ie)  
 Car c'eſt la candeur qui m'oblige,  
 A laiſſer les termes de Cour;  
 Le deſir, qui me paſſionne,  
 M'a fait croire que mon amour  
 N'eſtoit meſcognu de perſonne.

Le nom de Pylade, & d'Oreſte,  
 Celuy de Pirame & Thyſbé,  
 Ne fut iamais ſi manifeſte,  
 Ny leur amour tant emflambé.  
 Meſme vous qui donnez à croire,

Qu'il ne vous est pas bien notoire,  
 Me faites penser autrement;  
 L'estime qu'il ne soit point d'homme,  
 Qui ne cognoisse mon amant,  
 Sans qu'il faille que ie le nomme.

Vous donc qui faites sentinelle,  
 De grace respondes vn peu,  
 Où s'est retiré mon fidelle?  
 Dites moy si vous l'avez veu.  
 L'avez vous veu celuy que i' ayme,  
 Et qui m'ayme plus que soy mesme?  
 Comment l'avez vous rencontré?  
 Seul, ou bien avec quelque suite?  
 En quel endroiect at-il monsté,  
 Qu'il vouloit poursuiure sa fuite?

Faites que ie scache la place,  
 Et le moment de son depart,  
 Vous at-il point dit, si ie passe  
 Que l'on m'adrese quelque part?  
 Ainsy parlay-ie à ces barbares,  
 Mais les gens de biens sont si rares,  
 Sur tout parmy ce peuple abieect:  
 Que tous recommenceants à rire,  
 Me donnoient seulement subieect  
 De pleurer, sans leur plus rien dire.

Fuyant leur rys, & leur blaspheme,  
 Ausy-tot ie passay plus loing,  
 Cependant ma douleur extreme,  
 Doubloit mon regret & mon soing.  
 Mon desir & mon esperance  
 N'auoit plus de perseuerance;

Mon cœur plongé dans le malheur,  
 Comme vn pilote sans science,  
 Aloit au gré de la douleur,  
 Contre l'escueil d'impatience.

Pendant l'excez de cette peine,  
 Desesperant de mon desir,  
 Je me tenois comme certaine,  
 De n'auoir plus aucun plaisir.  
 Pour retreuer ma chere vie,  
 En cette face poursuiuie,  
 J'auois fait des pas superflus;  
 Et voilà qu'à la despourueie,  
 Lors que ie ne la cherchois plus,  
 Elle parut deuant ma veüe.

Tressaillant de ioye, & de crainte,  
 Je doubtois encor si mes yeux  
 Se passoient d'une image peinte,  
 Ou d'un corps plus substantieux.  
 Et comme ie tasc heois à dire,  
 O cher amant que ie desire,  
 Vous voy-ie veritablement?  
 Ma voix demeurant enfermée  
 S'efforceoit inutilement,  
 Comme si i'eusse esté charmée.

Comme apres quelque longue guerre,  
 Vne femme voit son mary,  
 Qu'elle croit dois long temps en terre,  
 Et pense qu'il soit ia pourry.  
 Elle, à cette premiere aproche,  
 Ausy froide qu'est vne roche,  
 Tient que ce soit quelque trompeur.



Quelque assurance qu'on luy donne,  
 Pendant cette soudaine peur  
 Elle ne recognoit personne.

Il faut du temps pour la remettre,  
 Et pendant ce premier deuoir,  
 A peine veut elle permettre,  
 Que son mary la puisse voir.  
 En fin remarquant le visage,  
 Et la voix de son personnage,  
 Elle l'aduoie aucunement,  
 Et s'aproche toute confuse;  
 Mais son premier embrassement  
 N'est point sans peur de quelque ruzé.

N'ayant point son ame entachée  
 De l'amour de quelque estrangier:  
 Elle seroit par trop faschée  
 D'auoir fait quelque coup leger.  
 Ce soing fait renaistre son doute,  
 Elle le contemple, & l'escoute,  
 Et tiendroit pour vn lasche tour:  
 Si s'estant trop precipitée,  
 Elle auoit monstré de l'amour  
 A quelque personne empruntée.

Tout ainsy que cette incertaine,  
 Lors que mes yeux vous ont reueu,  
 Cette felicité soudaine  
 M'en a fait differer l'adueu.  
 Ayant beaucoup de peine à croire,  
 Que ie deusse auoir tant de gloire,  
 Ma peur combattoit mon espoir,  
 En fin l'amour qui me transporte,

*Rengeant ma voix à son pouuoir,  
M'a fait parler de cette sorte.*

*Cher entretien de ma pensée,  
O doux amant, o saint espoux,  
Repos de ma vie lassée,  
Respondz moy donc si c'est vous.  
Le cœur me bat, la voix me tremble,  
Non, ce n'est pas vous ce me semble,  
Ce n'est pas icy mon soucy,  
Mais c'est luy, i'ay tort de me plaindre,  
Sans doute mon bien est icy,  
Ie ne veux plus doubter, ny craindre.*

*O mon amour, o ma lumiere,  
Aseurement ie vous reuoy,  
La tristesse si coustumiere  
N'a plus que faire aupres de moy.  
Maintenant ie vous tiens sans feinte,  
Ie ne doibs plus auoir de crainte,  
Mon bonheur est bien aseuré.  
Sans rien doubter ie vous embrasse,  
Et mon courage enamouré  
N'attent point de plus grande grace.*

*Vous estes mon bien & ma vie,  
Tout ce qu'on prize plus que l'or  
Ne me fera iamais d'enuie,  
Si ie possède ce thresor.  
Ie ne courray plus par la ville,  
Comme quelque personne vile,  
Qui se couche en vn carrefour.  
Ny ne me verray plus mocquée,  
Passant au pied de quelque tour*

Par la sentinelle embusquée.

O si par des souhaits si iustes  
 Mes deux bras pouuoient deuenir  
 Des estraintes assez robustes,  
 Que ferois- ie pour vous tenir?  
 Que mes mains ne se changent elles  
 En des manotes eternelles,  
 Et mes pieds en liens d'aimant?  
 Afin qu'en cette ioiïssance  
 Vous possédant asseurement:  
 Je ne craignisse plus d'absence.

Ainsy que la vigne naissante,  
 Qui se ioinct à l'ormeau planté,  
 Mais d'une estrainte plus puissante  
 Je vous tiendrois bien arresté.  
 Plus que les branches de lierre,  
 Quis'attachent contre la pierre,  
 Je m'attacherois contre vous;  
 Et passant toutes mes années  
 Dans vn embrassement si doux:  
 Je benirois mes destinées.

Mais pendant que ie vous embrasse,  
 Qu'au moins rien ne vous soit suspect;  
 Ne pensez pas que cette audace  
 Soit marque de peu de respect.  
 Sur cette premiere occurrence,  
 Apres vne si longue absence  
 Vn moment ne suffiroit pas.  
 Et toute ma peine passée  
 Merite avecque quelque appas  
 D'estre à loisir recompensée.

Comment? vne amitié si rare  
 N'aurat-elle pas plus de feu?  
 Pensez vous bien, o bel auare,  
 M'auoir payée de si peu?  
 A peine ay-ie eu loizir de dire  
 Bel ange, pour qui ie sousspire,  
 Maintenant vrayment ie vous tiens;  
 Voicy que las de mon langage  
 Vous voulez rompre mes liens,  
 Comme vn qui seroit en seruage.

De grace perdez cette enuie,  
 Et cessez de mal augurer,  
 Qu'vne gloire tant poursuiuie  
 Ne me doiuue pas plus durer.  
 Je n'en souffriray point la perte,  
 Si ce n'est par la force ouuerte.  
 Vos desgousts n'y seruent de rien,  
 Qui sans rendre vn effort extresme  
 Se priue d'vn souuerain bien:  
 Il ne monstre gueres qu'il l'ayme.

*N'avez vous point veu celuy que mon ame ayme?  
 Quand ie le euy vn peu passez, ie trouuay celuy  
 que mon ame ayme; ie l'ay prins, & ne le laisseray  
 pas aller. Cant. 3.*

**O** Amour soudain, vehement, bouillant, *Bern. ser. 79. in Cät.*  
 ardent, imperueux! qui ne permets pas  
 de penser autre chose que toy, reiettes tou-  
 te autre chose, mesprises tout fors que toy,  
 content & satisfait de toy seul! tu confonds  
 les reigles & deuoirs, dissimules tes exces,  
 ne t'arrestes à point de bornes ny de limites  
 assurees. Tu triomphes en toy mesme, &  
 reduis en seruitude toutes les considera-  
 tions, d'occasion. de raison, de honte, de cõ-  
 seil, & de iugement. Voicy, tout ce que cette  
 amante dit, tout ce qu'elle pense, ne sent que  
 toy, ne sonne que toy, & rien d'autre, si fort  
 r'es tu faisuy & de son cœur & de sa langue.  
 Elle dit: *N'avez vous point veu celuy que mon ame  
 cherit?* Comme si l'on estoit tenu de sçauoir  
 tout ce qu'elle pense. Celuy que vostre ame  
 cherit, belle amante? c'est de luy que vous  
 demandez des nouvelles, & n'a-il point de  
 nom? Mais de grace, qui estes vous donc,  
 vous, & qui est il?

Comment sçauroit on treuuer celuy, que *Nyssen. orat. 12 in Cät.*  
 nulles choses cogneües ne sçauoyent nous  
 monstrier? ny forme, ny couleur, ny circon-  
 scription, ny qualite, ny lieu, ny figure, ny  
 coniecture, ny ressemblance, ny proportion?  
 estant

estât tousiours mis hors de toute voye d'intelligence, & fuyant ainsy l'apprehension de ceux qui le recherchent. Partant elle dit: *ie l'ay cherché* par les facultez de l'ame, qui sont pourueües de l'art, & de la force, de treuver par discours & pêsées: mais il estoit mis hors de tout cela, refuyant, & ne se laissant pas en prize aux approches de mon esprit. Et celuy qui n'a iamais aucune marque, par laquelle il puisse estre recognu, comment se peut-il faire que l'on puisse entendre quel il est? par discours, & par prizée, & description des paroles?

*Chryf. bom. de virtute.* Mais comme la femme, qui ayme veritablement son mary, durant l'absence d'iceluy, regarde de costé & d'autre par les fenestres, le recherchant, & guettant par tout, deuers la terre, & deuers la mer; & si elle aduise quelque nauire qui s'approche, elle pense que son mary soit là, si elle voit quelques voyageurs qui viennent de loing, elle se persuade qu'il soit en cette troupe, & leur allant au deuant, leur demande ainsy, dites moy, ie vous prie, où vous l'avez laissé? en quelle regiõ? en quelle ville? que dit il? que fait il? quãd propose il de retourner? De mesme façon toute ame saincte, époinsonnée, contrainte & liée par l'amour de I E S V S-CHRIST, demande à chasque fois. *Dites moy, où m'age, où se repose le bien-aymé de mō ame?*

Vous desirez de voir maintenant celluy  
que

que vous ayez, celui que vous flattez, & le  
 cherchez avec mille douceurs, pour iouir  
 tout à vostre aise de ses amours, & de vos  
 desirs. Tantost vous accusez ses delais & re-  
 tardemens, tantot les mespris dont vous  
 croyez qu'il vous desoblige, vous mettent  
 en confusion; incontinent apres vous vous  
 aduoüez indigne de sa visite; puis vous repé-  
 rant de toutes vos craintes & deffiances,  
 vous cõsolez par vne ferme esperãce de son  
 retour: ce bien vous naissant du souuenir de  
 ses bontés tant de fois experimentées. mais  
 si vostre affliction continue, (comme s'il e-  
 stoit impossible de la souffrir dauantage)  
 vous vous laschez à la cholere: oseray-ie di-  
 re, que vous luy dites quelques iniures, ta-  
 schât par ce debat & noise spirituelle, & par  
 l'amertume de vos paroles, l'inuiter, ou cõ-  
 traindre à reuenir se deffendre, puis que la  
 douceur, les cõpliments, & la courtoisie de  
 vos prieres n'ont peul obliger à vous dõner  
 ce contentemēt? Quelles larmes espanchez  
 vous alors? quels sospirs? quelles voix? tan-  
 tot les yeux sanglants, & enflez de pleurs, se  
 tournēt deuers le ciel, avec les sanglots qui  
 sortēt du profond du cœur; tãtot les mains  
 & les bras s'estendent & se detachent pres-  
 que du corps; tantot en battant la poitrine,  
 vous accusez la paresse & tardiueté de vo-  
 stre ame. Cependant des paroles sans com-  
 mencement & sans fin, s'entre coupent, elles  
 sont

*Bern.  
 homil.  
 infra 8  
 Epiph.*

font pleines de passions, vuides de sens, il n'y a point de suite de sentences, ny de raisons; vos conceptions ne sont pas exprimées par vn langage seul & déterminé; vous vous faites vne langue nouvelle, qui n'est entendue que de vous mesme. quelquefois les affections & la voix parlent ensemble, & s'accordent; puis la promptitude & violence de vos affections deuançe la voix, qui ne peut suiure; mais s'esuanouit, & se meut. Cependant vostre I E S V S s'esioüit de vous voir en cette heureuse peine, & ne desire rien tant, que d'estre contrainct & conuaincu par de telles armes.

*S. Greg. in Psal. pœnit.* Il faut donc que l'homme en ses angoisses & tribulations, recoure à celuy, qui seul est la vraye consolation, & durant les nuits de cette vie, cherche Dieu dans le liçt de son cœur. Et s'il ne le treuve pas incontinent, qu'il soit plus fort animé à le chercher; qu'il se leue & s'esleue à l'amour des choses celestes; qu'il tourne par la cité, fôdée en l'exaltation & contêtement de toute la terre; qu'il interroge les guettes qui veillent & gardēt l'Eglise; qu'il se despoüille du manteau de l'ornement seculier; & qu'en l'interieur il soit blessé de la flaische de charité. Et qu'il ne cesse point de chercher, auant qu'il ait treuvé le consolateur des affligez. L'ayant treuvé, qu'il le tienne bien ferme, iusques à ce qu'estant rachetté par le moyen de la  
 grace



grace adiutrice, il soit deliuré de la tribulation de sa conscience .

Car il y a vn certain embrasement spirituel, & à la mienne volonté qu'il arriue que mon ame soit vne espouze , tenue estroicte-ment dans l'embrasement de ce grand Espoux ! afin que ie puisse aussy dire , ce qui est escrit dans ce mesme liure ; *sa main gauche sera sous ma teste , & sa dextre m'embrassera.*

*Orig.  
hom. 1.  
in Cāt.*

Que scauroit-on treuuer de plus gluant, & plus fort que cet amour, qui ne peut estre resoult par les eaux , ny destaché par les vents, ny coupé par les glaiues ? *En fin les eaux abondantes ne pourront entendre la charité. Je l'ay tenu, & ne laisseray pas aller .* Le Saint Patriarche dit , *ie ne vous laisseray pas , si vous ne me benissez.* cette ame icy ne veut pas aussy le laisser , & peut estre qu'elle en a moins de volonté que le Patriarche; parce qu'elle ne veut pas le lascher , estant benite. Car le Patriarche le laissa aller , ayant receu la benediction , mais cette cy non ; ie ne veux pas, dit elle, vostre benediction, ains vous mesme . *Car qui a-il au ciel pour moy , & qu'est-ce que i'ay désiré de vous sur la terre ?* Je ne vous laisseray pas, encore que vous me benissiez. *Je l'ay tenu, & ne le laisseray pas .* Aussy n'est-ce peut-estre pas cōtre son gré que l'on le tiét, puis qu'il descouure luy mesme son desir par ces paroles. *Mes delices sont d'estre avec les enfans*

*Ber. ser.  
79. in  
Cant.*

*enfans des hommes . & qu'il nous fait ces promesses . Voicy ie suis avec vous iusques à la consommation du siecle . Quel lien scauroit estre plus fort que celuy cy serré par vne si veheméte volonté des deux parties? mais neantmoins, elle est pareillement tenue par celuy qu'elle tient, puis qu'ailleurs elle dit. Vous auez tenu ma main droicte. Tenant maintenant, & estant tenue, comment scauroit elle tomber? elle tient par la fermeté de sa foy, elle tient par l'affection de sa deuotion. Encore ne pourroit elle long temps le tenir, si elle mesme n'estoit tenue . Or est elle tenue par la puissance & misericorde du Seigneur. *Ie l'ay tenu , & ne le laisseray point .* Que ie vous treuve aussy , vous le desir de mon cœur; que ie vous tienne, amour de mon ame; que ie vous embrasse, espoux celeste, ma ioye souueraine; que ie vous possède dedans & dehors, beatitude eternelle, que ie vous possède au milieu de mon cœur bien-heureuse vie, douceur extreme de mon ame.*

*Aug.  
soliloq.  
cap. 1.*

Voicy que ie voy desia ce que i'ay conuoité, ie tiens ce que i'ay esperé, ie possède ce que i'ay desiré: car ie suis vny & ioinct au ciel, à celuy, qu'estant mis en terre, i'ay aimé de tout mon pouuoir, i'ay embrassé avec toute charité, auquel i'ay adheré avec tout amour, ie le loüe, ie le bénis, & l'adore.

*Aug.  
medit.  
cap. 37.*

L'ayant treuvé, ie l'ay tenu d'autant plus estroi-

estroitement, que ie l'ay treuue plus tard, *Beda*  
l'ayant cherché diligemment. *in cap.*

O tres-pieux Seigneur, & doux maistre, *3. Cāt.*  
que vous estes bon à ceux qui sont droicts *Orig.*  
de cœur, & humbles en l'esprit! o que ceux *hom. 10*  
là sont bien-heureux, qui vous cherchent en *in di-*  
simplicité de cœur, & que ceux là sont heu- *uers.*  
reux qui n'esperent qu'en vous! Il est certai-  
nement vray, & vray sans aucune doute,  
que vous ayez tout ceux qui vous aiment  
& ne delaissez iamais ceux qui vous ont  
choisy pour leur esperance. Car voilà que  
vostre amante vous cherchoit simplement,  
& vous a treuue veritablemēt. Elle esperoit  
en vous, & n'a pas esté delaisée de vous,  
mais a plus reçu par vous, qu'elle n'auoit  
attendu de vous.

Graces vous soyent rendues, o ma lumie- *Aug. ser*  
re, parce que vous m'avez esclairé, & ie vous *liloq. 5.*  
ay treuue, & me suis treuue; en l'endroit où *31.*  
ie me suis treuue, où ie me suis cognu, là  
vous ay ie cognu, là vous ay ie treuue; &  
où ie vous ay cognu, là m'avez vous illu-  
miné.

E c

Mais



*Mihi autem, adherere Deo bonum est; ponere  
in Domino Deo spem meam. Psal. 72.*

## X I I I.

Mais il m'est bon d'estre conioinct à Dieu,  
 & mettre au Seigneur Dieu mon  
 esperance. Psal. 72.

**D**Ans combien de dangers ay ie passé ma vie,  
 Triste iouiet du sort, du temps, & de l'enuie?  
 Ainsy que le balon qui ietté, reietté,  
 Passant de main en main, n'est iamais arresté.  
 L'ambitieux desir d'une gloire mondaine  
 Fut le premier subiect de ma premiere peine.  
 Mon courage esleué me faizant esperer  
 Quelque honorable rang, qui deubt tousiours durer:  
 Je me mis ausy-tot dans le mestier des armes;  
 Les dangers me plaiçoient, & i'allois aux alarmes  
 De mesme gayeté, que si pour estre heureux,  
 Il failloit seulement se rendre valeureux.  
 Laisant tout autre soing du ciel, & de la terre,  
 Je bornois mes desirs, du desir de la guerre,  
 Comme si les destins m'eussent déterminé  
 Cet vnique entretien auant que d'estre né.  
 Mais auant qu'aspirer aux principaux offices  
 Je n'ay pas desdaigné les plus bas exercices.  
 Au lieu de reposer, i'ay veillé maintes nuicts,  
 Chantant ou discourant pour passer mes ennuy  
 Plus que mes compagnons i'ay fait les sentinelles,  
 Tantot sur les remparts, tantot sur les tournelles;  
 Et l'ennemy surpris a veu que maintes fois  
 Ses ruzes valoient moins, que ma trôpe, ou ma voix:  
 Pour assseurer vn camp, auancer les tranches;

Reparer les defaux de perches ebranchées,  
 Coucher des troncs de boys pour empesther le pas,  
 Ce sont inuentions que ie n'ignorois pas.  
 Encor tous ces traux m'estoient fort peu de chose,  
 Car fut qu'à la campagne, ou bien en place close,  
 De nuict, ou bien de iour, l'ennemy se fist voir:  
 On me treuuoit en pied pour faire bon deuoir.  
 Ne pēsant qu'à l'hōneur, sans peur d'aucune atteinte  
 Mon regard asseuroit ceux qui trēbloient de crainte,  
 I'employois à tout coup la parole, & la main,  
 Et rendois au combat vn effort plus qu'humain.  
 En fin ie puis compter pour loiiange certaine,  
 Qu'en tiltre de soldat, ou bien de capitaine,  
 On n'en treuuoit aucun qui plus heureusement  
 Ioignit la hardiesse avec le iugement.  
 Helas combien de fois, lors que la canicule  
 Souffloit aux iours d'Esté son halaine qui brule,  
 Quoy que las, & recru, ma- il faillu marcher  
 Soubs le pezant harnois, qui me faisoit pancher.  
 Mes cheueux cependant distilloient l'eau salée  
 D'vne espaisse sueur, sur ma face halée;  
 Mon col fumant de chaud paroissoit tout crousté  
 De sable destrempé dedans ce baing d'Esté.  
 Cuit parmy cette d'ardeur, comme dans vne forge,  
 Vne cruelle soif me pressoit à la gorge,  
 Attachant mes poulmons, sans espoir de treuuer  
 Seulement vn egoust, afin de m'abreuuer.  
 Mais combien d'autres fois en la saison contraire,  
 Desireux d'agrandir la gloire militaire,  
 Ma- il faillu passer vn fleue mygracé,  
 Ayant le casque en teste, & le corps cuirassé.

Mes bras fendoient les flots, & ma bouche trempée  
 Me seruoit de baudrier pour porter mon espee.  
 I'ay passé plusieurs ans en ce rude mestier,  
 N'ayant rien que le cāp pour ville & pour quartier.  
 Entre les gens de pied ma force estoit notoire,  
 Entre ceux de cheual i'auois la mesme gloire;  
 Si bien que l'ennemy me voyoit chaque iour  
 Le premier au combat, le dernier au retour.  
 Les traits enuenimez tombans drus comme gresle  
 Ont percé par dix fois mon cuirasse infidelle.  
 Mes brassards sont froissez, & bien encor dix fois  
 Cet orage a fausé mon casque, & mon pauois.  
 En trois diuers combats, faits en plaine compagne  
 I'ay veu mourir sous moy trois bōs genets d'Espagne;  
 Quoy qu'un heureux malheur m'eust ainsi demōté,  
 Encor ozois ie auoir ma premier fierté.  
 Les pennaches flotans au tour de ma salade  
 Emportez quatre fois par quelque canonnade,  
 Me laissoient deplumé, mais ne m'empeschoient pas  
 De suiure l'ennemy, fuyant deuant mes pas.  
 Le gros estant deffait, & poursuiuant le reste,  
 Ie me suis souuent mis en danger manifeste;  
 Frapant i'estois frappé, ie donnois sang pour sang,  
 Sans que crainte ou douleur, me fit perdre mō rāg.  
 Mais treuuant chaque iour ces rudes aduentures,  
 Ie n'ay iamais receu que d'honestes blessures.  
 Mon sein cicatrizé se peut voir sans affront,  
 Ce sont marques d'honneur que i'ay dessus le front :  
 Mes bras sont destranchez, seulement par derriere,  
 N'estant iamais fuy, i'ay la peau toute entiere.  
 Quoy que les ennemys plus forts, ou mieux armez,

Pensant m'auoir surpris, fussent bien animez:  
 J'aymois mieux esprouuer tout l'excez de leur rage,  
 Que me mettre à quartier, pour éuiter l'orage.  
 Ny traits, ny feux, ny fers, ne m'ont fait retirer,  
 I'ay suby le peril sans me desesperer;  
 Et m'opposant tout seul à leurs troupes entieres,  
 Pour me perdre à hault prix, i'ay rougy les riuieres  
 De leur sang epanché, i'ay fait des monts de morts,  
 Des remparts de boucliers, & des planches de corps.

Qui n'asseureroit pas que pour tant d'entreprises  
 D'ennemys renuersez, & de places conquizes,  
 Moy de qui la valeur auoit tout aduancé,  
 Ie debuois aussy-tot estre recompensé?  
 Ah triste souuenir ! apres tant de victoires,  
 Honorables subiets d'immortelles histoires,  
 Apres auoir vaincu tant de braues guerriers,  
 Apres auoir planté des glorieux lauriers  
 Arouzez de mon sang, gagné tant de couronnes,  
 Ayant sauué de mort tant, & tant de personnes,  
 Apres auoir orné d'un si riche butin  
 Tous les autels des Dieux, qu'ay ie pour mon destin ?  
 Vne faute legere, vn pas fait hors de ligne,  
 M'a rauy tout d'un coup vne gloire si digne,  
 Le iuste souuenir de mes traux passez,  
 Mes grades, mes honneurs ont tous esté cassez.  
 Tous les maistres de camp par hayne, ou par enuie,  
 Se sont aussy-tot mis à reprendre ma vie.  
 Sans armes, sans cheual, sans solde, ou passeport,  
 I'ay souffert vn affront plus fascheux que la mort.  
 Pour faire que leurs traits parussent legitimes,  
 Ils m'ont impudemment chargé de mille crimes.

Ainsy



Ainsy par vn moyen detestable, & maudit,  
 I'ay perdu sans raison tout mon premier credit.

O Dieu fidelle chef! o seul grand capitaine!  
 Que n'ay-ie plus-tot mis mon courage, & ma peine,  
 Suiuuant vos estandarts, & viuant sous vos loix,  
 Que d'auoir tant suiuy les camps des autres Roys?  
 Si ie n'eusse porté que de si sainctes armes,  
 I'aurois esté subiect à de moindres alarmes.

Et mes petits trauaux fidellement rendus  
 Ne seroient pas ainsy mesprizez, ny perdus.  
 Ceux qui mettent en vous leur vniue esperance  
 Vont bien à tout danger avec plus d'assurance,  
 Vous seul estes leur anchre, & le ferme support,  
 Qui les tient en surté, comme vn nauire au port.

Ayant donc condanné cette ingrate milice:  
 Ie iuray pour iamais d'en fuyr l'exercice;  
 Pennaches ny baudriers ne me parerent plus,  
 I'en quittay pour iamais l'vzage superflus.  
 Sans souffrir que mes mains fussent plus occupées  
 Ainsy qu' auparauant de piques, ny d'espees.  
 Mais mon second soucy ne valut gueres mieux,  
 Le faux esclat de l'or me donnant dans les yeux:  
 Ie fus bien-tot saisy d'vn desir de richesse.  
 Donc, ayant consolé ma premiere tristesse,  
 De soldat fait marchand, ie prins les gets en main,  
 Achettant auiourd'huy, pour reuendre demain.  
 Disgracié de Mars, ma principale cure  
 Estoit de m'acquerir la grace de Mercure;  
 Ainsy l'espoir du gain bien mieux que le tambour  
 Me venoit éueiller auant l'aube du iour.  
 Maniant dextrement cette neuue pratique,

J'auois pour corps de garde vne auare boutique,  
 Et pour mon rendez vous le milieu d'un marché,  
 Où le moindre profit me tenoit attaché.  
 Je fiz assez long temps traffic d'espiceries,  
 De sucre, de parfuns, puis de tapisseries,  
 J'eue des batteaux de vin, i'en eue d'autres de grain,  
 Changeant ainsy souuent de denree, & de train.  
 Mes nauires vogant par les costez d'Afrique,  
 Faizoient de iour en iour vne heureuse trafiques  
 Si bien qu'en tous les ports qui sont vn peu cognus  
 J'auois quasi tousiours des gens entretenus.  
 Voyant avec plaisir tant de metamorfozes,  
 D'un profit excessif pour de petites choses,  
 De pauvre estre fait riche, auoir tout à foizon:  
 Ce m'estoit vn honneur hors de comparaizon.  
 Je ne pretendois point de plus dignes trofees,  
 Que de voir retourner mes nefz, bien estoffées,  
 Chargées de thresors, qui viennent du Leuant,  
 Et puis les renuoyer ainsy qu' auparauant.  
 Desia pour contenir ma richesse subite,  
 Vne simple maison paroissoit trop petite,  
 J'auois des magazins, tellement que mon bien  
 Pouuoit m'entretenir, sans me mesler de rien.

Mais où sont maintenant ces richesses acquizes?  
 Le ciel n'agreant pas toutes mes entreprizes,  
 De riche m'a fait pauvre, & par vn seul reuers.  
 M'a rendu le ioüet de tout cet vniuers.  
 Pour ourdir mon malheur, mes nauires chargées  
 Du superbe butin des Indes rauagées  
 S'en venoient triomfant des orages passez:  
 Mais les vents, ou les cieux iustement courroucez

Emeurent

Emeurent pres du port vn si cruel orage:  
 Qu'à peine eu ie loysir de sortir du naufrage.  
 Les vaisseaux ont fait bris, les hommes sont noyez,  
 Je me suis treuué seul en des lieux desuoyez.  
 Tristement eschapé des rigueurs de Neptune;  
 Me voilà poursuiuy d'vn second infortune,  
 Car estant de retour en ma pauure maison,  
 Vn debteur a surpris mon liure de raison,  
 L'autre a nié son seing, l'autre a fait banqueroute,  
 Vn pariure impudent ma forgé quelque doute,  
 Payé de faux serments, sans or, & sans argent,  
 Je me suis en fin veu miserable indigent.  
 Ainsy que c'est de l'eau que le sel prend son estre,  
 Puis se fond derechef en l'eau, qui le fit naistre;  
 Achettant tous les iours, tous les iours i'ay vendu,  
 I'ay gagné quelque bien, puis ie l'ay reperdu.

Combien plus doucement se passent les iournées  
 De ceux, qui sans courir aux Isles fortunées,  
 Et sans se soucier des querelles des grands,  
 Vzent en plein loizir le terme de leurs ans.  
 Je me pris donc à dire apres cette trauerse,  
 Riche nepueu d'Athlas ie quitte ton commerce.  
 En suiuant ton party, i'ay couru cent dangers  
 Entre ceux du pays, & chez les estrangers.  
 Toutefois le repos, d'vne fortune seure  
 Est ausy loing de moy, comme à la premiere heure.

Puis que tous mes desseins se dissipoyent ainsy,  
 Que pouuois- ie aduizer, ou mettre mon soucy?  
 Mars n'auoit daigné de soustenir ma gloire,  
 Et Mercure sans foy me deffendoit de croire,  
 Que ie peusse en son train acquerir plus d'honneur,

Après auoir destruit ma peine, & mon bonheur.

Ainsy diuers pensers roulans en ma ceruelle,  
 La fortune m'ouurit vne route nouvelle,  
 Je glissay finement dans le palais d'un Roy,  
 Où la felicité sembloit s'offrir à moy.  
 Car si-tot que i'y fus, ma gloire fut semée  
 Par la bouche des grands, & cette renommée  
 Passa iusques au Roy, qui me fit appeller.  
 Paroissant deuant luy, i'ozay bien luy parler,  
 Je fus veu de bon œil, & mes moindres paroles  
 Ne luy semblerent pas vulgaires, ny friuoles,  
 Je ne sçay quelle humeur l'induzit à m'aymer,  
 Ny quelle qualité me fit tant estimer.  
 Je croy qu'asseurement cette faueur subite  
 N'eust pour premier moteur ny grace, ny merite:  
 Mais qu'un secret destin qui conduit les humains  
 Fit comme en se iouuant cet œuure de ses mains.  
 Or, soit que le pouuoir de quelque grand Genie  
 Ayt accordé tout seul toute cette harmonie,  
 Ou que quelque vertu (ce que ie ne croy pas)  
 Seruit à ce bonheur d'argument & d'appas;  
 Ou bien l'erreur du Roy, dedans vn court espace  
 I'eu dedans ses faueurs vne assez bonne place  
 Pour m'entēdre parler les iours luy sembloiet court,  
 Nous employons les nuicts prolongeant nos discours.  
 Quoy qu'à traitte de temps la diligente aurore  
 Nous print à mesme faict, nous poursuiuions encore.  
 A toute heure i'entroy dedans son cabinet,  
 I'auois mesmes credit d'vser de son signet.  
 Aux heures de loizir, nos ames libertines  
 Afin de s'aracher les poignantes espines

Des soucyz de l'estat, loing du fascheux aspect  
 Des subietz importuns, & sans ce dur respect,  
 Qui s'observe en public, ioiioient à portes closes,  
 Et leurs doux entretiens estoient des moindres choses.  
 Si nous estions aux champs, il ne permettoit pas,  
 Que j'eusse en autre lieu, ny repos, ny repas.  
 Vn carosse, vn quartier, vne tente, vne table  
 Le seruant, me seruoit, ainsy qu'un Conestable.  
 Le pouuoir excessif de l'Empereur Romain  
 Ne mit pas mieux Seian en vn sort plus qu'humain:  
 Clitus fut moins aymé du grand Prince Alexandre,  
 Commode n'a pas peu faire plus pour Cleandre.  
 Et mesme Ablaius aupres de Constantin  
 Ne rencontra iamais vn si riche destin.  
 Desia cet heur nouveau (comme c'est l'ordinaire  
 Que toute nouveauté plaist au simple vulgaire)  
 Me sembloit de bon goust, les plus grands courtizans  
 Admiroient mon pouuoir, j'auois mille presens,  
 Chacun me caressoit, ceux qui vouloient pretendre  
 Charges ou dignitez, ne deuoient rien attendre,  
 Qu'apres m'auoir prié de les fauorizer,  
 Je pouuois sans recours promettre, ou refuzer.  
 O bonheur sans pareil! s'il eust esté durable,  
 Mais comme en vn clin d'œil, le demon fauorable,  
 Qui m'auoit soustenu retira l'estançon:  
 Toutes mes actions donnerent du soubçon.  
 Je n'eu plus de credit, le Roy changea de face,  
 Toutes ses priuautez tournerent en menace.  
 J'auois beau protester que j'estois innocent,  
 C'estoit aigrir plus fort l'ire d'un plus puissant.  
 Honteusement descheu d'une gloire plus haute,

Sans que i'eusse commis vne petite faute,  
 Il me fallut sauuer pour fuyr la prison,  
 Ou quelque affront plus grād, ie n'eu plus de maison;  
 Mais en pauure banny, chassé de tout le monde,  
 Je trainois par les champs ma vie vagabonde.  
 Ainsy pour m'esleuer si le Roy fut soudain,  
 Il ne le fut pas moins à montrer son desdain.  
 Subiet infortuné d'vne histoire tragique,  
 I'accreeu le rang de ceux, que la fortune inique  
 Flatte pour quelque temps, & les eleue hault,  
 Pour les faire perir, tombans d'vn plus grand sault.  
 • Ceux qui m'auoient hay, ioyeux de mon dōmage,  
 Remarquoient ausy-tot la fortune, & l'image  
 De l'Eutrope d'Arcade, & le sort furieux  
 Qui perdit Stilicon, au temps d'Honorius.  
 L'Empereur Constantin sembloit chasser Ablau,  
 I'estois nouueau Seian, traitté comme vn esclau  
 Par Tibere fasché, de m'auoir esté doux.  
 Ou le second Clitus d'Alexandre en courroux.  
 En fin tout ce qu'on lit dedans l'anciēne histoire  
 Des courtizans destruits, retournoit en memoire  
 Aux plus iudicieux, qui voyans mon malheur  
 S'apprestoient sagement, pour éuiter le leur.  
 O Dieu, que l'indigent a bien plus de prudence,  
 Qui n'attend que de vous faueur ou recompense!  
 Et qui sans adorer le pouuoir des mortels,  
 Ne presente ses vœux que deuant vos autels.

*Mais il m'est bon d'estre conionct à Dieu, & mettre au Seigneur Dieu mon esperance.*

Psal. 72.

**L**E cœur humain, qui n'est pas cloüé par le desir de l'eternité, ne scauroit iamais estre stable ny arresté, mais plus mouuant qu'aucun mouuement; il passe d'un dessein à vn autre, cherchant du repos aux choses qui n'en ont point. Or en ces choses caducques & transitoires, dans lesquelles ses affections sont detenues captiues, il ne scauroit treuver vn vray repos, par ce qu'il est si digne, & capable de si grandes fortunes, qu'aucun bien moindre qu'un souuerain bien ne luy suffit.

*Aug.  
manu.  
cap. 29.*

Et moy ie suiuis ce cy, & puis cela, & ne pouuois estre remply, par tout ce que ie prenois, pendant que ie ne vous treuuois pas en moy, bien singulier, incommutable, indiuisible, & vnicque; qu'ayant acquis, ie n'ay plus besoing de rien; qu'ayant treuvé, rien me peut faire mal, & la possession duquel rassasie abondamment tous mes desirs.

*Aug.  
soliloq.  
cap. 13.*

Mais maintenant ie ne puis auoir rien de si doux, que d'estre avec mon Seigneur, *il est bon pour moy d'adherer à Dieu.* Dónez moy Seigneur que pendant que ie suis allié à ces membres fragiles de mon corps, ie vous adhere, & sois ioinct à vous, suiuant ce qui est escrit, *qui adhere au Seigneur, est vn esprit avec luy.*

*Aug.  
medit.  
cap. 37.*

Que

*Aug. in  
Ps. 72.*

Que les vns choisissent le mestier des armes, les aultres le bien dire & la plaidoyrie des procez, les aultres diuerses doctrines, d'autres les negociatiōs, d'autres l'agriculture; quant à moy, *il m'est bon d' adherer seulement à Dieu.* Il n'y a rien meilleur que de s'arrester à Dieu seul, quand nous le voirons face à face. quoy donc maintenant? parce que ie parle estant encore pelerin. Il m'est bon d' adherer à Dieu, mais maintenāt en ce pelerinage, par ce que ie ne possède pas encore la chose mesme, il me faut mettre mō esperance en Dieu. Donc aussy long tēps que vous ne luy estes pas encore cōioinct, mettez vostre esperāce en luy. Flottez vous? iettez cette anchre en terre, attendāt le calme. N'estes vous pas encore arresté par presēce? attachez vous par esperāce; & quelque chose que vous faciez icy, que vous esperiez tousiours en Dieu. A quoy vous occuperez vous? & quelles seront vos affaires, sinon de loüer celuy que vous aymez? Aduisez vn peu si vous aymiez quelque escuyer, n'attireriez pas tout le mōde à l'aymer avec vous? L'amy d'vn escuyer quelque part où il passe, parle de luy, afin que chacū l'ayme à son exemple.

*Basil. in  
Ps. 61.*

*Si les richesses vous viennent en abōdāce; n'y mettez pas vostre cœur.* La nature des richesses est coulante, & mal assēurée, elle court, & s'emporte bien loing entre ses possesseurs plus viste qu'vn torrent rapide, enflé des despoüilles  
de



de l'hyuer, elle abuse les vns d'une façõ, les autres diuerfement, comme vne race desclaves vendus & reuendus; elle change de maistre, & de Seigneur à toute heure. Auourd'hui ce champ là appartient à celluy cy, & fera demain à quelque autre, & peu de temps apres passera à quelque tiers, qui cõtinuera de changer. Regardez vn peu les hostels & grandes maisons dãs les villes, combien de noms leurs sont escheus depuis leur issue de la main des maçons? autant d'appellations diuerses que de possesseurs. L'or coule des mains de celluy qui le tient, pour entrer en celles d'un autre, & faire là seiour aussy court, & malasseuré: car plus facilement retiendrez vous de l'eau dans vos mains, les pliãt, & ferrãt les poingts; que vous ne cõseruerez à vous seul les richesses que vous possédez.

Au iugemẽt des iustes (quoy que tous biens viennent en abondance) cela ne leur semble pas biens, s'ils sont épris, & transportez par des saincts desirs. Et de là vient que le Prophete Dauid ayant toutes les richesses d'un puissant & florissant royaume, possedãt aussy tous les cœurs & bonnes volontez des peuples, qui luy rendoient prõpte obeissance; quoy qu'il iugeast tout cela fort beau, & bien cõmode pour les necessités humaines, il estoit toutefois trauaillé du desir d'un autre biẽ qu'il souhaittoit ardẽment, & disoit: *mais à moy il est bon d'adherer seulement à Dieu.*

*Greg.  
hom. 4.  
in Euãg.*

Que

*Aug. in Ps. 39.* Que le Seigneur Dieu soit donc vostre esperance, sans que vous esperiez aucune autre chose du Seigneur vostre Dieu; mais qu'il soit luy mesme vostre esperance. Car il y en a plusieurs qui n'esperent de Dieu que de l'argent, d'autres ne luy demãdent que des honneurs caducques & perissables, attendãt ainsy de Dieu toute aultre chose, que Dieu mesme; mais vous ne demandez autre chose de luy que luy seul, laissez là toutes autres amours; celluy qui a fait le ciel & la terre, est bien plus beau que tout cela. *Bienheureux est l'homme, duquel le nom de Dieu est l'esperance, & qui n'a pas regardé apres les vanitez & folies mensongeres.*

*Orig. in Ps. 36. hom. 5.* Or cõme il n'est pas possible, qu'une mesme persõne serue à deux Seigneurs, aussy ne peut elle pas esperer en deux Seigneurs. Personne ne peut esperer en l'incertitude des richesses, & au Seigneur. Personne ne scauroit esperer aux Princes de la terre, & au Dieu du ciel. Personne ne peut esperer en la force des cheuaux, & en Dieu. Personne ne peut esperer au siecle, & en Dieu. Car si vous n'esperez en Dieu seul, & que Dieu ne voye vostre esperance entieremẽt conuertie deuers le siecle eternal, & que vous n'avez espoir en riẽ qu'en luy seul, qui viufie les morts, appelle & fait comparoistre ceux qui ne sont pas: vous ne pourrez estre deliuré de voz pechez. *Car il est seul qui peut sauuer ceux, lesquels esperẽt en luy.*  
Celluy

Celluy qui met son esperance aux hōmes, *Basil.in*  
doibt grandement craindre qu'il ne tombe *reg. fu-*  
en cette execration. *Maudit soit l'homme, qui* *sius di-*  
*met sa confiance en l'homme, & soustient la chair de* *spus. qu.*  
*son bras, & l'ame duquel a delaisé le Seigneur.* ces *42.*  
paroles qui disent, que le malheureux a mis sa  
confiance en l'homme, cōmandent expressement  
que l'on ne doibt pas mettre son esperance  
en autre qu'en Dieu. & ces aultres, *il soustient*  
*la chair de son bras,* deffendent de s'asséurer &  
se fier à soy mesme.

Donc quelque affaire qui vous occupe, *Bernar.*  
quelque dāger que nous ayons à euitter, af- *serm. 9.*  
fictiō à supporter, biē à souhaiter, disons par *super.*  
tout, & pour tout: vous estes mō esperance, o *Beati*  
Seigneur, ie ne m'attēs, & ne m'arreste qu'à *qui ha-*  
vos promesses; vous seul estes la cause & le *bitant.*  
but de tous mes souhaits. Que quelqu'un  
vous racompte son merite, qu'il vous re-  
presente combien il souffre pendant la cha-  
leur & longueur d'un iour laborieux, qu'il  
se vante de ieusner deux fois par sepmaine,  
& de n'estre pas comme le reste des hōmes;  
*quant à moy, tout mō bien est d'adherer à mō Dieu,*  
*& de mettre mon esperāce au Seigneur.* Que cha-  
cū espere en ce qu'il voudra, l'un peut-estre  
en la sciēce des lettres, l'autre en la ruze, &  
pratique du siecle; celluy cy en sa noblesse,  
celuy là en ses dignitez; qu'ē fin chacū suiue  
son desir, s'il veut, & le possède, se confiāt en  
quelque autre vanité, *i'ay perdu volontairement*

toutes ces choses, & ne les estime plus que cōme des ordures: parce que vous estes mō esperance, O Seigneur. Espere qui voudra, en l'incertitude des richesses. pour moy ie ne veux pas desiderer les choses mesmes necessaires pour viure, si ie ne les attends de vous. Si l'on me propose des prix & recompenses, ie n'esperay de les obtenir, qu'en vous, & par vous. Si de grandes & dangereuses parties se dressent contre moy, si le monde me tourmente, si le malin fremit, & me tente, si ma chair mesme se rebelle & conuoite contre mon esprit; vous serez mon espoir & ma consolation. Que tardōs nous, & marchandons nous si long temps au point de nous faire quittes de ces esperances miserables, vaines, inutiles, & deçeuantes? pour nous ioindre à cet autre espoir vnicque, si solide, si parfaict, & biē-heureux, & nous coler à luy seul par vne entiere deuotion de cœur, & pareil embrazemēt d'esprit? si vous remarquez, quil y ayt quelque chose qui luy soit impossible, ou difficile, cherchez alors ailleurs pour loger vos esperances.

*Heb. 6.* Ayons vn soulas bien fort, & asseuré, nous qui nous sommes retirez deuers l'esperance propozée, laquelle doit estre l'anchre de nostre ame, qui l'arreste, l'affermisse, & l'assure.

*Aug. in Ps. 64.* Desia nous auons ietté nostre esperance comme vne anchre, de peur qu'estās agitez par la tourmente de cette mer, nous ne faisons

sons naufrage. car comme nous disons d'un vaisseau tenu par son ancre, qu'il tient des-ia terre, quoy qu'il flotte encore; mais qu'il est en quelque façon retiré en terre, & garenty des vents, & de l'orage; ain- sy contre les tentations de ce voyage que nous faisons, nostre foy, fondée & arrestée, fait que nous ne soyons pas emportez contre les escueils.

Je vous prie, o Seigneur, que mon ame se *Amb in*  
 ioigne & s'arreste seulement à vous, & que *orat.*  
 vostre dextre me soustienne, qu'elle m'esleue sur la haulteur de la terre, & me rassazie de cet heritage celeste, apres lequel mon ame souspire de iour & de nuict.





*Sub umbra illius quem desideraueram, sedi.*

*Cantic. 2.*

## XIV.

Je me suis assis sous l'ombre de cestuy que  
j'auoye desiré. *Cant. 2.*

**L**asse d'vzer mes iours entre mon parentage  
L'auois deliberé de faire vn long voyage,  
Et la plus grande part du chemin commencé,  
Ainsy qu'il me sembloit estoit bien auancé.  
Et comme vn voyageur las d'vne longue traitte  
Pense tousiours au giste où sera sa retraitte:  
Je croyois que bien-tot ie pourrois arriuer  
Au but, où mon trauail se deuoit acheuer.  
Mais si-tot que ie vins à mesurer de veüe  
Ce qui restoit encor, ie me treuuy deceüe.  
Je vis vn grand pays, & mon cours imperfait  
Estoit beaucoup plus long, que ce que i'auois fait.  
Lors ie n'eu plus de cœur, mespieds comme d'escorce  
Pour supporter mon corps auoient trop de force,  
Et ie perdis l'esper de faire en peu de iours  
Vn chemin si fascheux, qui s'accroissoit tousiours.  
Donc eleuât aux cieux mes regards, & mes plaintes,  
Je comptois tristement mon trauail, & mes craintes,  
Escoutant à mon tour, pour voir si quelque Dieu  
Touché de mon tourment m'ayderoit en ce lieu.

Que (disois-ie) sera le gracieux Genie,  
Digne de receuoir vne gloire infinie,  
Qui me voyant fanir d'excessiue douleur,  
Voudra me mettre à l'ombre, en ce tẽps de chaleur ?  
Secourez moy bien-tot, o puissances celestes,

Le soleil cuit mon chef de ses flammes funestes,  
 La terre dessous moy fend ses gazons brulez,  
 Et le sable rostit mes pieds emmoncelez.  
 O bocages fleuris, o forets ombrageuses,  
 Agreables cachots, o roches cauerneuses,  
 D'où sortent à replis mille petits ruisseaux,  
 O petits cabinets façonnez d'arbrisseaux;  
 Pourquoy quelque peuplier ouvrant ses aïsses vertes  
 Ne m'environne il de ses branches couuertes?  
 Qu'un pommier bien touffu ne me vient il cacher  
 De la fatale ardeur, qui me fait desécher?

Pendant que ce danger me tenoit assiegée,  
 Ce seul consolateur de mon ame aflagée,  
 Celuy qui tant de fois m'ombrageant de ses mains  
 M'auoit sçeu garantir de tous dangers humains,  
 Tout esmeu de pitié, commença de me dire,  
 Je cognoy tes souspirs, i'entens tout ton martyre,  
 Ce chemin que tu tiens ne m'est pas incognu,  
 Ny les lieux où tu temps d'un trauail continu.  
 L'ayde que tu requiers m'est ia toute notoire,  
 Et sans autre raport i'en sçay toute l'histoire.  
 Marchant comme tu fais, ta seule intention  
 N'est que de rencontrer la celeste Sion;  
 Tu cherches sans repos cette fin poursuiuie,  
 Passant par le sentier de ta terrestre vie.  
 Mais un chemin si long, l'horreur de tant de nuicts,  
 L'ardeur de tant de iours, te donnent mille ennuys.  
 Tu voudrois pour le moins en ce pelerinage  
 Treuuer quelque pōmier, pour te mettre à l'ōbrage;  
 Ne desespere plus, ton desir est ouy,  
 Je suis le repondant qui te veux dire ouy,



Moy mesme ie seray cet ombrage fidelle,  
 Qui te peut delasser sous le frais de son aïste.  
 Pendant que tu poursuis ton trauail coustumier:  
 Regarde quelques fois ce funeste pommier;  
 Où ie suis attaché, vois tu mes mains persées?  
 Et mes pieds trauersez de pointes herissées?  
 Mon corps haché de coups, n'a plus rien de viuant,  
 Priué de ses beautez qu'il eut auparauant;  
 Il languit de douleur, & ce tourment extresme  
 Fait qu'il ne paroist plus, que l'ombre de soy mesme,  
 C'est là, qu'en auanceant ton voyage mortel,  
 Tu pourras te loger en vn fidelle hostel.  
 Mes tourments sans pareils, mes angoisses sãs nōbre,  
 Seront les rameaux verds, qui te seruiront d'ombre.

Ces propos acheuez, vne prompte vigueur  
 Recreant mon esprit, me redonna le cœur.  
 Ie fus propre à courir sans ayde, ny machines,  
 Tant eurent de pouuoir ces paroles diuines;  
 Lors eleuant les yeux vers le secours si doux  
 De cet arbre fatal, ie vy mon cher espoux.  
 Mais las en quel estat? cet espoir de mon ame  
 Pendant sur vne croix, souffroit comme vn infame.

O cher espoux (luy dis- ie) o vous mon seul soucy,  
 Est ce vous donc vrayment que ie rencontre icy?  
 Quel desastreux aspect? quel pourtraict deplorable?  
 Ce pommier est il creu pour m'estre secourable,  
 Ou pour mon desespoir? puis ie bien aduizer  
 Cette ombre sanguinaire, & puis m'y reposer?  
 Que i'aye vn doux repos, vous vne fin vilaine,  
 Que ie viue en plaisir, que vous mouriez en peine,  
 C'est vn party mal faict, si pour me secourir

Ce seul moyen est bon, il me vaut mieux mourir.

O pommier malheureux, o tige empoisonnée,  
La main qui te planta fut bien infortunée,  
Sans doute elle venoit de commettre vn larcin,  
Ou tenoit le couteau d'vn cruel assassin.

Toutesfois les rameaux de cet arbre funeste,  
Comme fauorisez d'vne grace celeste,  
Donnent deffous leurs bras vn seiour gracieux,  
Et semblent preparer vn liêt delicieux.  
Liêt doux, & bien molet, paré d'vn bel herbage,  
Encourtiné par tout d'vn precieux ombrage,  
Mal propre toutesfois pour prendre du repos,  
Mais mieux apareillé pour des tristes propos;  
Et de qui le seiour sert d'infailibles charmes,  
Pour tirer d'vn passant des souspirs, & des larmes.

O pommier trop heureux, arbre bien fortuné,  
Celuy qui te planta meritoit d'estre né  
Sur tous autres mortels, pour soustenir vn sceptre,  
Et que tout l'vniuers reposast dans sa dextre.

Et vous o cher espoux, qui sous l'ombrage vert  
Desia par tant de fois m'avez mize à couuert,  
Pour ne point oublier vne grace si rare,  
Je sçay bië à qui c'est, qu'il faut qu'on vous compare.  
Ainsy qu'vn beau pommier, qui donne tous les ans  
A tous les pelerins, de precieux presens,  
De qui l'ombrage vert sert de courtine aux hômes,  
Et qui chaste la soif avec ses belles pommes.  
Plus fecond, & touffu, que tout arbre voisin,  
Verger pour les lassez, & riche magazin,  
Où le pauvre passant treuve dont se repaistre,  
Seul logis, liêt, fonteine, & viande champestre.

Ainsy

Ainsy mon cher espoux, quand les chaleurs d'Esté  
 Causent par leurs exces trop de debilité,  
 Vous estes le verger, où ie suis à l'ombrage; (uage.  
 Mon repas quand i'ay faim, quād i'ay soif mō breu-  
 Mais par combien de fois vous ay-ie fait des vœux,  
 Afin de reposer deffoubs les beaux cheueux  
 De cet arbre diuin, pendant ma lassitude?  
 Ie m'asseuray (disois-ie) en cette solitude;  
 Me plaignant à loizir, comme l'on oyt aux boys  
 La triste tourterelle, alors que de sa voix  
 Elle chante l'obsequē à son party fidelle,  
 L'aymant apres sa mort, d'une amour immortelle.  
 Quelquefois vos cheueux rougis de sang figé  
 Me seront le subiect d'un discours affligé.  
 Ce visage battu d'une façon meurtriere,  
 Ces leures sans couleur, serviront de matiere  
 A mes tristes accens, tant de cruels tourments  
 Donneront à mes cris de iustes arguments.  
 En regardant vos yeux, leurs clairtez massacrées  
 Me feront sousspirer, vos bras, vos mains sacrées  
 Tendues sur le bois, persées de gros cloux;  
 Vostre chef espineux, ce front brizé de coups;  
 Helas combien de fois me treuveray-ie assize  
 Soubs cet arbre sanglant, n'ayant autre deuize  
 Que des cris & des pleurs, sera sur ce costé  
 Que ie tiendray souuent mon regard arresté.  
 Mais en le regardant mes larmes epanchées  
 M'empescheront de voir d'autres douleurs cachées.  
 Toutefois ce seul coup en me persant le cœur,  
 Tirera de mes yeux vne amere liqueur,  
 Mes pleurs seront de sang, & ma veüe debile

Tombant iusqu' à vos pieds sera comme immobile.  
 Lors embrassant encor cet arbre douloureux,  
 Donnant mille baisers à vos pieds langoureux,  
 Mes mains ramasseront le reste de leur force,  
 Pour escrire ces mots dessus la triste escorce.

Icy la mort conioinct vn cher couple d'amants,  
 Que l'amour fit mourir, par deux diuers tourments,  
 Quoy que tous deux touchez d'vne pareille enuie.  
 L'amant eut tant d'ardeur, qu'il mourut d'amitié;  
 L'amante qui le vit, en eut tant de pitié,  
 Que ses pleurs espanchez abysmerent sa vie.

Je me suis assis sous l'ombre de cestuy que i'auoye  
 désiré. Cant. 2.

Orig.  
 hom. 3.  
 in Cāt.

**F**Rappée viuement del'amour de son es-  
 poux, cette ame cherche le soulas des  
 arbres & des forets.

Orig.  
 ibid.

Car tel qu'est l'arbre de pommes de pa-  
 radis entre toutes autres plantes des ver-  
 gers, & des forets; tel est cet espoux, entre  
 tous les autres enfans des hommes, portant  
 vn fruiçt qui surpasse les autres fruiçts, non  
 seulement en saueur, & douceur, mais enco-  
 re en odeur, & que tout ensemble repaist, &  
 recree deux sens de l'ame, à sçauoir le goust  
 & l'odorat, & aussy faut il entendre, que la  
 sapience nous prepare sa table, & nous la  
 couure de plusieurs mets diuers, y mettant  
 non

non seulement le pain de vie, mais immolant aussy sur icelle la chair du Verbe. Versant non seulement le vin dans sa tasse; mais y meslant de plus les quartiers de pomme de paradis, pour en faire vn doux & odorant breuuage, qui non seulement pose vne agreable douceur dans la bouche, & sur les leures; mais estant passé par le gozier, espand les mesmes delices, & les communique à tout l'interieur.

Celluy certes, lequel par son extreme bienveillance en nostre endroit, a germé dans la forest de nostre nature, par cela mesme qu'il s'est faict participant de nostre chair, & de nostre sang, a esté comme vne pomme. Car en ce fruct on peut voir quelque chose, qui a quelque ressemblance avec l'vn & l'autre, le sang & la chair, à raison de sa couleur blanchissante, il imite ce qui est propre à la chair, & par sa rougeur il tesmoigne d'auoir quelque parentage avec la nature du sang.

Elle desiroit donc à bon droict l'ombre de cet arbre, qui luy pouuoit tout ensemble fournir de rafraichissement, & de repas. Car quoy que tous les autres arbres des forests soyent ombrageux, pour donner du soulas aux passants; si n'ont ils pas tous des fructs pour les rassasier, les fructs perpetuels de salut leur manquent: C'est le seul arbre autheur de la vie qui les porte, le seul mediateur entre Dieu & les hommes, vn  
 seul

*Nyssen.*  
*in orat.*  
 4. *in*  
*Cant.*

*Bern.*  
*ser. 43.*  
*in Cant.*

seul homme , vn seul I E S V S C H R I S T' qui dit à son espouze : *c'est moy qui suis ton salut* . Pour ces raisons donc , auoit elle principalement desiré l'ombre de I E S V S C H R I S T ; parce qu'il est seul , qui non seulement donne du rafraichissement contre l'ardeur excessiue des vices , mais encore remplit vne ame de contentement extreme de toutes vertus. *Je me suis assise sous l'ombre de celuy que j'auois desiré* . Son ombre c'est la chair.

*Guil.  
apud  
Delrio  
in c. 2.  
Cant.*

Car qui pourroit soustenir ce Soleil de iustice nud & sans nuages? qui ne seroit pas consumé par les rayons ardents de sa face? le soleil de iustice a donc pris l'homme comme mediateur , tellement que par l'assemblage du soleil , & du corps humain , vne ombre s'est faicte.

*Ambr.  
in Psal.  
118.  
Octon.  
5.*

I E S V S C H R I S T attaché contre le bois de la croix , comme vne pomme pédant de l'arbre , espāchoit la bonne odeur de la redemption du monde , laquelle a nettoyé l'odieuse puanteur du peché , & a respandu l'onguent d'vne potion vitale & salutaire. *Comme vne pomme , dit elle , est entre les bois de la forest , ainsi est mon cousin au milieu des enfans. J'ay conuoité d'estre sous son ombre , & me suis assise* . O bonne ombre , qui nous defend des ardeurs de l'iniquité! que ses fruiçts sont doux à mōgozier , quel fruiçt en est si doux sinon la predication de la passion du Seigneur?

Natha-

Nathanael est veu sous l'arbre de figues. *Amor.*  
 Dauid dit, qu'il espere sous l'ombre des ai- *in Psal.*  
 fles du Seigneur IESVS. Et Zachee monta sur *118.*  
 l'arbre de meures pour voir IESVS, qui nous *OËton.*  
 a esté du les bras, afin qu'il mit tout le mon- *3.*  
 de sous l'ombre d'iceux . Comment ne  
 sommes nous pas à l'ombre, nous qui som-  
 mes protegez par le voile de sa croix? com-  
 ment ne sommes nous pas à l'ombre, nous  
 que le crucifix defend de la malignité du  
 siecle, & des ardeurs du corps?

Dauid demandoit d'estre gardé par cette *Idem*  
 ombre, de peur que le soleil ne le bruslast de iour, ny *ibidem*  
 la lune de nuict. cette ombre est administrée *OËton.*  
 par la grace spirituelle, à ceux qui fuyent les *4.*  
 ardeurs de ce monde, & les embrassements  
 du siecle. Reposons nous donc en cette om-  
 bre estants fatiguez & languissants par les  
 excessiues chaleurs de nos pechez. si la lu-  
 xure a bruslé quelqu'un, que la croix du Sei-  
 gneur le rafraichisse, sur laquelle il s'est ap-  
 puyé, pour se charger de nos delicts, & les  
 porter luy mesme.

L'ombre se fait par vn corps & vne lu- *Honor.*  
 miere; & sert aux passants & voyageurs de *apud*  
 rafraichissement durât la chaleur, & d'abry *Delrio*  
 contre la tempeste. l'arbre de la vie, à sçauoir *in c. 2.*  
 ce pommier, c'est la sainte croix: son fruit, *Cant.*  
 c'est IESVS CHRIST, son ombre, l'asy-  
 le & le soulas du genre humain, lequel  
 par les ardeurs de ses concupiscences,  
 estoit

estoit accablé d'un pesant fardeau de pechez.

*Greg.  
in c. 2.  
Cant.*

L'ombre de IESVS CHRIST tempere toute ardeur de tentations, & pendant qu'il touche doucement l'esprit avec l'air de ses bonnes inspirations, il chasse toutes les chaleurs nuisibles qu'il supportoit, il reconforte par l'ombre de son S. Esprit, & recree cette ame, qui peut-estre languissoit, & estoit desia toute moisie, par l'excessiue ardeur de ses vices, afin que pendant qu'elle fait cette pose, estant assise en son inspiration, elle rassemble ses forces, au moyen desquelles il luy soit apres plus facile de courir à la vie eternelle.

*Greg.  
lib. 33.  
mor c.  
3. in c.  
40. Job.*

Par l'ombre de la protection d'en hault, le rafraichissement du cœur, est exprimé, comme l'espouse dans le Cantique des cantiques, attendant la venue de son espoux, l'annonce & la predict, en disant : *Je me suis assize sous l'ombre de celuy que ie desirois.* qui est autant, que si elle disoit : ie me suis reposée sous la protection de sa venue, & me suis rafraichie contre l'ardeur des affections charnelles. Le genre humain ne s'est il pas assis à bon droit sous l'ombre de cet arbre? luy qui pour auoir mangé du bois de science de bien & de mal, auoit perdu le paradis? il portoit vn pesant fardeau de pechez durant la chaleur des vices, qui le tiroit en bas dans le precipice des tourments, & par-

*Honor.  
apud  
Delrio.  
cap. 2.*

tant



tant se hastoit d'aprocher de l'arbre de vie  
IESVS CHRIST.

Aduisez donc de viure en son ombre, afin  
que vous regniez vne fois en sa lumiere. Car  
il n'a pas seulement de l'ombre, mais enco-  
re de la clairté.

*Bernar.  
ser. 48.  
in Cant.*

L'Apostre dit, que la loy a vne ombre des  
biens futurs, & tout le culte & seruice fait  
anciennement à Dieu, est appellé par le mes-  
me, vne ombre, & vne exemplaire des cho-  
ses celestes. Mais nous Chrestiens sommes  
hors de l'ombre d'icelles, par ce que nous  
sommes non sous la loy, ains sous la gra-  
ce. Mais quoy que nous ne soyons pas sous  
cette ombre, nous sommes toutesfois sous  
vne meilleure; car nous viuons entre les na-  
tions, & gentils à l'ôbre de IESVS CHRIST.

*Orig.  
hom. 3.  
in Cât.*

Et cette espouse auoit raison de conuoit-  
ter d'estre assise sous l'ombre du pommier,  
afin sans doute qu'elle fut participante de  
la vie qui est en son ombre; & semble que  
toute ame ayt besoing d'estre à l'ombre, pé-  
dant qu'elle est en cette vie presente, pour  
estre garentie comme i'estime de cette ar-  
deur de soleil, lequel arriuant, desèche &  
gaste incontinent toute semence qui n'a pas  
encore pris de bonnes & profondes raci-  
nes.

*Ibid.*

Mais peut-estre que cette ame se glorifie  
d'auoir espreuë quelque chose de plus  
heureux, quand elle dit, non comme le Pro-  
phete

*Bern.  
ser. 58.  
in Cât.*

phete, *ie vis, mais ie me suis assise* ; car s'asseoir, c'est se reposer. Or c'est dauantage de reposer à l'ombre, que d'y viure. ainsy que viure à l'ombre c'est plus que d'estre seulement en icelle. Le Prophete donc s'attribuant ce qui est commun à plusieurs aultres, dit: *Nous viuons en son ombre.* Mais l'espouze plus priuilegiée, se glorifie particulièrement de s'estre assise en icelle, donc en l'endroit où nous viuons avec trauail, nous qui coupables de plusieurs pechez, seruons en crainte; là, cette deuote & amante repose doucement en toute assurance . En fin la crainte a de la peine, l'amour de la douceur, & partant elle dit. *Son fruct est doux à mon palais,* signifiant le goust de la contemplation, qu'estant doucement soustenuë, elle auoit obtenu par son amour. Mais cecy à l'ombre, parce que c'est *par vn miroir & en enigme.* Le temps viendra, que les ombres s'abaisseront à l'accroissement de la lumiere, voire mesme elles disparoîtront, & seront esuanoüies ; & lors la lumiere se glissera, deuenant vne claire & perpetuelle vision, & non seulement donnera des delices au palais , mais rassasiera & foulera l'estomach, sans desgoust, toutesfois *ie me suis assise sous l'ombre de celuy que i'auois désiré, & son fruct est doux à mon palais,*

*Bonass.* Que nostre esprit repoze donc en vous, o  
*2. part.* tref-doux I E S V S, & ne soit iamais separé de  
*stimul.* vous, pas mesme pour vn moment. C'est à la  
*cap. 8.* verité

verité grande folie de sortir volontairement d'un lieu si noble , & si delicieux. Comment ozons nous regarder autre chose ? comment ne sommes nous desgoutez, & ne mesprisons nous pas toute autre contentement ?

Que mon ame prenne la retraicte sous *Aug.*  
l'ombre de vos aisles, o Seigneur, pour se garan- *medit.*  
tir de l'ardeur demesurée des pensées de ce *cap. 37.*  
sicle, afin que cachée dans le temperament de vostre abry , elle chante toute ioyeuse, & transportée de contentement, *m'arrestant icy,*  
*ie m'endormiray, & me reposeray dans la paix.*





*Quomodo cantabimus canticum Domini, in terra  
aliena? Psal. 136.*

## X V.

Comment chanterons nous le cantique du  
Seigneur en la terre estrange? Psal. 136.

**M**Es amys, pourquoy si souuent  
Lettez vous d'une vaine attente  
Vos vaines prieres au vent,  
Mè sollicitant que ie chante?  
Soit qu'il me plaize avec ma voix  
D'abuzer l'ennuy qui me touche,  
Ou que donnant treue à ma bouche  
Le vous entretienne des doigts.

Pour tenir des ioyeux propos,  
Et chanter quelque note exquisite,  
Il faut vn esprit à repos,  
Dans le bonheur, dans la franchize.  
Lors que les esprits sont troublez  
De quelque triste destinée:  
La voix demeure emprisonnée,  
Et les doigts sont comme accablez.

Vous dites qu'alors il est temps,  
Que l'ame si fort abatue  
Pense par force au passetemps,  
Et qu'elle mesme s'esuertue,  
Vous pensez bien auoir raison,  
En disant qu'il faut que l'on chante,  
Que l'on ioüe, que l'on plai zante,  
Plus fort qu'en toute autre saison.

De peur que l'esprit affligé

Fuyant tout sentiment de ioye,  
 Ne soit auſſy-tot ſaccagé  
 Du dueil, qui ſ'en promet la proye.  
 Et de peur que pensant trop fort  
 A la miſerable fortune,  
 Sa memoire trop importune  
 Ne le precipite à la mort.

Encor preſſant de plus en plus,  
 Vous ozez bien me tout promettre,  
 Pourueu qu'en ce dueil ſuperflus  
 Je veuille entendre à me remettre.  
 Et pour me faire authORIZER  
 Ces promeſſes vn peu trop amples,  
 Vous citez pluſieurs beaux exemples,  
 Qui ne ſont pas à meſprizer.

Vous dites que les matelots  
 Au temps d'vne bonace morte  
 Chantent, en voguant ſur les flots,  
 Et que ce chant les reconforte.  
 Ainſy conduiſant ſon troupeau  
 Que le berger melancholique  
 N'a point de meilleure pratique,  
 Sinon de ſe faire vn pipeau.

Pendant le ſilence des nuitſ,  
 Le ſoldat qui ſans ceſſe veille,  
 Afin d'endormir ſes ennuys,  
 Ne veut pas que ſa voix ſommeille.  
 Autant en fait le pelerin,  
 Car quoy qu'avec peine il chemine:  
 Son chant luy donne bonne mine,  
 Et l'empêche d'eſtre chagrin.

Je ne suis pas de ces censeurs,  
 Qui lors que la douleur nous pique,  
 Condannent toutes les douceurs,  
 Que nous peut donner la musique.  
 J'apreuve tout ioyeux complot,  
 Le chant du soldat me recree,  
 L'humeur du voyageur m'agree,  
 Du berger & du matelot.

Mais auiſez qu'en mes malheurs,  
 Ma voix est trop accouſtumée,  
 A plaindre les tristes douleurs,  
 Dont ie ſens mon ame entamée.  
 Je n'ay ny grace, ny vigueur,  
 Tant mes puisſances ſont eſteintes,  
 Si ce n'est pour faire des plaintes,  
 Et racompter quelque langueur.

Meſmes, tournant mon ſouuenir  
 Sur tant de chansons que i'ay faites,  
 A peine en puis-ie retenir,  
 Trois ou quatre qui ſoyent parfaites.  
 Et i'ay tant de trouble au cerueau,  
 Que mon humeur melancholique  
 Me fait croire, que la musique  
 Soit quelque choſe de nouveau.

Comme au ſortir des lieux plus noirs,  
 Nous craignons de voir la lumiere.  
 Nous cherchons des ſombres manoirs,  
 Le ſoleil nous clot la paupiere.  
 Ainſy ma voix nourrie en dueil  
 Fuit les chansons, & les redoute,  
 Et mon oreille ſe deſgoute,

*Entendant vn ioyeux accueil.*

*Toutefois i' ay souuent tenté  
De reboire en ces claires ondes,  
Où ie me suis veu sustenté  
Par mille delices secondes.  
A diuerses fois i' ay tasché,  
Pour combattre ma maladie,  
De toucher d'vne main hardie  
Mon luth si long temps attaché.*

*Ou bien d'vn archet bien appris  
I'ay touché mes cordes plaintiues,  
Afin de remporter vn prix,  
Sur mes angoisses les plus viues.  
Et puis rechangeant d'instrument,  
I'ay maintesfois induit mon pouce  
A reueiller ma lire douce,  
Pour faire dormir mon tourment.*

*Quelquesfois deuenu berger,  
I'ay voulu d'vne douce halaine  
Chanter vn motet plus leger,  
Sur vn leger tuyau d'auaine.  
Et i'ay pensé quelque autrefois,  
Mestant mes sons à mon langage,  
Faire quelque doux mariage:  
Entre mes cordes, & ma voix.*

*Mais las en tout temps, en tous lieux,  
Mon concert est plein de discorde,  
Les pleurs debondent de mes yeux,  
Leur receptacle se desborde.  
Mes doigts se noyent dans les flots  
Du chaud deluge de mes larmes,*



Ma voix au fort de ces alarmes  
Se change en douloureux sanglots.

Mon courage encor s'est induit  
De mettre ma voix en franchize,  
Et de luy rendre son conduit,  
Pour chanter quelque note exquisse.  
J'ay tenté d'essuyer mes mains,  
Tarissant ces ondes serviles,  
Pour me rendre les doigts habiles  
A quelques concerts plus qu'humains.

En fin i'ay cognu que le ciel  
N'appreuoit pas mon entreprise,  
Et ne me païssoit pas de miel,  
Comme quelqu'un qu'il fauorise.  
L'espoir de cet heur pretendu  
S'est separé de mon courage,  
Et moy de cet antique ouurage,  
Où ie ne suis plus entendu.

Cependant mes doigts engourdis  
Dans le froid d'un loizir si large,  
Laisent tous leurs trauaux ourdis,  
Et n'ozent plus en prendre charge.  
Ma voix rouillée en ce loizir  
A desapris tout artifice,  
Mesme ayant perdu l'exercice,  
Elle en perd ausy le desir.

De plus si ie suis inuité  
De courrir mon inquietude,  
D'une Stoique grauité:  
Ie perds le temps, & mon estude.  
Et si i'en viens à suplyer

*Les destinées colerées:*

*Elles auront des loix ferrées,*

*Qui ne voudront pas se plier.*

*Soit toutefois que pour chanter*

*J'aye vne voix qui se manie,*

*Et soit propre à vous enchanter,*

*Par vne parfaite harmonie.*

*Que mes mains égalent ma voix,*

*Et donnant des nerfs à mes carmes*

*Puissent former de puissants charmes,*

*Soubs la souplesse de mes doigts.*

*Soit que ie passe en mes chansons*

*Le chœur des sœurs Aoniennes;*

*Soit que ie donne des leçons*

*A toutes les muses anciennes;*

*Soit que le flageol Marsien*

*Succombe sous ma melodie,*

*Et que son maistre vaincu die*

*De mon air vaut mieux que le sien.*

*Soit que la douceur de mes chants*

*Rende Pan contraint de se taire,*

*Et luy faizant quitter les champs,*

*Le pouße en vn bois solitaire.*

*Ou que ie sois si bon sonneur*

*Qu' Amphion, Arion, Orphee,*

*Me voyent dresser vn trophée,*

*Sur le tombeau de leur honneur.*

*Quand dis-ie il me seroit permis*

*D'aneantir leur renommée,*

*Et quand leur sort seroit soubmis*

*Au son de ma voix animée;*

Que deurois ie plus preparer,  
 Ou des chansons, ou des complaintes  
 Puis que toutes ioyes éteintes  
 Me donnent subiet de pleurer.

Helas le trop seconde ssein  
 Des maux, qui cauzent mon martire,  
 Estouffent bien-tot mon dessein,  
 Si i'ay quelque desir de rire.  
 Et mes tourments eternisez  
 Dans vne angoisseuze amertume,  
 Changeans leur accez en coustume,  
 Sont quasi naturalisez.

Et d'ailleurs le lieu, ny le temps  
 Ne permettent pas que mon ame  
 Vaque à quelque doux passetemps,  
 Pendant que la douleur l'entame.  
 Car mon excessiue langueur  
 Et la tristesse qui m'accable,  
 Ne treuvent temps, ny lieu capable,  
 Pour donner treue à leur rigueur.

Pourquoy donc m'importunez vous,  
 Par vne voix continuelle,  
 De former vn langage doux,  
 Loing de ma maison paternelle?  
 Gizant en ces deserts hays,  
 Et chassé de ma chere terre,  
 Feray ie dire à ma guiterre  
 Les cantiques de mon pays?

Ie ne suis ia que trop puny,  
 Pardonnez moy donc ie vous prie,  
 Le destin d'vn pauvre banny,

Poussé de sa chere patrie,  
 Treuve trop de contraires sens,  
 Entre les chants, & sa fortune.  
 Et puis cette terre importune  
 N'est pas propre à des doux accens.

Moy banny, moy chassé si loing  
 Du saint royaume de mes peres,  
 Pourray ie auoir le mesme soing,  
 Qu'au temps des affaires prosperes?  
 Que voulez vous plus me presser?  
 La fortune changeant de face  
 Ne me fait pas la mesme grace,  
 Qu'auant qu'elle me vint pousser.

Vous certains qu'un sort inhumain  
 Fait que mes yeux fondent en larmes,  
 Voulez qu'ayant vn luth en main  
 Je vous chante quelques beaux carmes.  
 Et quoy donc? figurez vous,  
 Qu'estant ainsy contraint de viure,  
 Quelque instrument, ou quelque liure  
 Me soit vn entretien si doux?

Mon ame n'a point d'entretien,  
 Qu'à former des cris, & des plaintes,  
 Tous mes regards & mon maintien  
 Tesmoignent des douleurs non feintes.  
 Ce defastreux bannissement  
 Roulant tousiours en ma memoire,  
 Y trace d'une plume noire,  
 Mille fantosmes de tourment.

Si quelques destins odieux  
 Condamnoient Amphion de viure

Pres de ces bords hays des cieux:  
 Nuls rochers ne le voudroient suiure.  
 Car de pité tout à l'abord  
 Il poseroit archet, & lyre,  
 Aymant mieux s'entendre maudire,  
 Que de sonner vn seul accord.

Quand par vn regard indiscret  
 Orphee perdit Euridice:  
 Ses doigts touchez d'un mal secret  
 Desaprirent tout artifice.  
 Lors son luth tombant se fendit,  
 Chaque costé fut enfoncée,  
 La table estant toute cassée:  
 Son harmonie se perdit.

Pourquoy donc, vous qui cognoissez  
 Que mes peines sont nompareilles,  
 Et que i'ay des maux entassez,  
 Me soufflez vous tant aux oreilles?  
 Me donner cette vnique loy,  
 Que mes mains & ma voix malade  
 Vous sonnent quelque douce aubade:  
 C'est quasi vous mocquer de moy.

Pensant à l'exil où ie suis,  
 Et ne treuuant iamais personne,  
 Qui me tire de mes ennuy:  
 Tout mon courage m'abandonne.  
 Cher pays, vnique Sion,  
 Pendant que ie te considere,  
 Vne esperance mensongere  
 Trompe ma vraye affliction.

Mais si par vn arrest du ciel

Il aduient que ie te reuoye:  
Ma bouche plus douce que miel  
Fera des cantiques de ioye.  
Oubliant toute ma rancœur,  
De moy mesme, o chere patrie,  
I'cueilleray mon industrie,  
Des mains, de la bouche, & du cœur.



Comment chanterons nous le cantique du Seigneur en la terre estrange ?

Pfal. 136.

**A** La mienne volonté, o mon Dieu, que j'eusse la voix aussy douce que les anges, & que des paroles aussy belles que les leurs coulissent de ma bouche ! o que ie m'estendrois, & verserois volontiers toute mon eloquēce, pour vous chāter les loüanges que vous meritez ! o qu'il me seroit doux d'estre au milieu de vostre Eglise, employant continuellement ma voix & sans me lasser, à vous dire de beaux cantiques, à la gloire de vostre nom, imitant ainsy la deuotion & la melodie de vos chantres celestes !

*Aug.  
medit.  
cap. 35.*

O trop heureuses & bien fortunées ces vertus du ciel, qui vous peuuent louer saintement, & puremēt, avec vne douceur extreme, & vn contentemēt ineffable ! les loüanges qu'elles vous donnent, viennent du mesme endroict que leur ioye, par ce que vous voyans tousiours, elles ont tousiours des moyens infinis de se resiouyr, & de vous louer. Mais nous chargez & accablez par la masse de nostre chair, releguez bien loing de vostre presence en ce triste pelerinage

*Aug.  
medit.  
cap. 33.*

nage, distraicts & tirez en diuers endroicts, par les varietez de ce monde; nous sommes priuez du pouuoir de vous louer dignement : nous vous louions toutesfois, par nostre foy, non pas en espee, ny vision, & ces esprits angeliques vous louent, par vision libre & descouuerte, non par foy voilée comme nous.

*Chryf.*  
*in Ps.*  
41.

Nostre nature treuve tant de contentement aux chansons, & carmes bien faictz, & se plait si fort à les entendre, que les enfans mesmes pendans aux mammelles de leurs meres, s'ils pleurent & s'affligent, sont appeidez par les charmes naturelz de quelque chanson qui les flatte. Les nourrices, qui les portent entre leurs bras, les pourmenant, vont & viennent, & leur chantant quelques carmes pueriles, les enchantent doucement, & leur font clorre insensiblement leurs petites paupieres. Les voyageurs, aussy ceux qui conduisent les bestes parmy les champs, & les charretiers d'ordinaire pour se desennuyer en la longueur de leur chemin, ou parmy les ardeurs du midy, n'ont point d'autre consolation que celle de quelques chansons, qu'ils se disent eux mesmes, flattants ainsy le sentiment de toutes leurs incommoditez; mais non seulement les passans, ains encore les laboureurs, attachez à leur char-

rue,



rue, ceux qui trauailent aux vignes, les vendangeurs, & les autres qui foulent les raisins dans la cuue, en fin routes sortes de gens de trauail & manouuriers chantent, en faisant leur besoigne; les matelots encore, & les forçats mesmes enchainés, chantent envoguant, & se font des syrenes pour endormir leurs ennuys presens, & la crainte de la tempeste auenir.

Cósiderez maintenât les femmes pendant qu'elles fillent, où que l'esguile à la main elles trauailent de passemens, broderies, ou tapisseries, elles chantent quelquesfois chacune à part, d'autresfois & souuent plusieurs ensembles, ne faisant qu'une melodie d'une multitude de voix assemblées: Et ce chant de femmes, voyageurs, laboureurs, vigneron, matelots, manouuriers, & autres gens quelconques, n'a point d'autre but, que de consoler la peine, qui se treuve dans l'ouurage, que l'on s'est proposé de mettre à chef. L'ame estant ainsi disposée, que si pendant son trauail elle entend quelques carmes ou cantiques, elle supportera plus facilement toutes les difficultez & facheries qui luy feroient perdre courage.

Mais comment chanterons nous le cantique du Seigneur en vne terre estrangere? Les Hebreux ne chantoient pas en captiuité les hymnes qui leurs estoient en usage en leur pays: cette terre où nous lan-

*Amb. e.  
narrat.  
in Psal.  
36.*

*Amb. e.  
narrat.  
in Psal.  
36.*

guis-

guiffons , est vn lieu d'esclauage , & l'autre que nous attendons , est vn sejour de liberté . cette cy est pleine de pechez & de trauaux ; celle là de vertus & de repos eternel ; celle cy n'est qu'une valée de misere ; & l'autre vn ciel luisant de gloire.

*Ambr.*  
*l. 2 de*  
*pœnit.*  
*c. 11.*

Outre tout cela , si la chair est contraire à l'esprit , & ne veut pas estre subiette au gouuernement de l'ame , ny se soubmettre à ses commandements , c'est bien estre en vne terre estrangere , que tout le trauail du laboureur ne dompte point , ny ne peut l'obliger à porter des fruiçts de charité , de paix , & de patience , *comment donc en ce malheur, chanterons nous le cantique du Seigneur en cette terre estrangere & sauuage ?*

*Ambr.*  
*in Ps.*  
*118.*  
*Octon. 7*

Celluy qui chante doibt estre vuide : il faut qu'il s'alege , & se descharge pour vn temps du soing , que luy donnoit vne infinité de pensées , qu'il congedie le souuenir de ses coulpes , sequestre son auarice , & se flatte & s'apriuoise , non seulement par la voix du corps , mais aussy par vne douceur & paix spirituelle bien plus charmante.

*Nazia.*  
*de hum.*  
*natur.*

*Pendant qu'une ame est affligée*  
*Par quelque espine qu'elle sent,*  
*Elle ne peut estre obligée,*

*Acacher vn mal si puissant.  
Et toutes ses portes sont closes  
Aux propos de lys & de roses.*

Nous sommes en vne region d'ombre Amb. in  
de mort, nostre vie est cachée, & n'a point Pf. 118.  
de liberté ; car elle commencera seule- Oson.  
ment d'estre libre, à son entrée en la re- 22.  
gion des viuans. Nostre ame ne iouyt  
donc pas d'une vraye vie, sinon qu'elle  
se treuve en lieu qui n'ayt rien de mortel,  
sans estre afublée de rien qui soit debile,  
ou se voir redeuable d'aucune peine ; là,  
louera-elle le Seigneur, où apres auoir  
posé l'infirmité de son corps, elle aura  
commencé d'estre conforme à la gloire  
du corps de I E S V S C H R I S T. Car pen-  
dant que nous sommes en pechez, quel-  
les dignes louanges luy. scaurions nous  
donner? que pouuons nous dire qui vail-  
le pour son honneur & sa gloire? Nous  
sommes icy posez dans l'ombre & les tene-  
bres, nous viuons dans vne ombre, &  
louons dans vne ombre ; & dans ces om-  
bres il ne nous est pas possible de louer  
parfaitement. En fin nous sommes en vne  
terre estrangere, comment donc chanterons nous  
le cantique du Seigneur?

Cette ame pieuse desgorgeoit vn hym- Ibidem  
ne, à laquelle le Verbe de Dieu disoit ces superius  
paroles: *Fais entrer ta voix en mes oreilles, par-*

ce qu'elle est douce , & fort agreable. L'autre aussy desgorgéoit des loüanges , à laquelle il disoit : *tes leures, o ma chere espouse, & ma bien-aymée, distillent vn rayon de douceur, vn ruisseau de miel & de lait, prend sa source dessous ta langue.* mais personne ne scauroit espancher vn cantique de loüanges, s'il n'a premierement appris les iustices de Dieu, en l'escole & sous la discipline du mesme Dieu, son Seigneur & son maistre. C'est aussy pour cette raison que Dauid demande d'estre enseigné de Dieu. Comment celluy, qui se sent criminel & trouble par la iuste crainte des peines qu'il a meritées, pourroit il chanter ? comment scauroit il chanter pendant que sa conscience le deschire , & luy represente l'enormité de ses crimes ? s'il n'est premierement assure de son pardon ? le mal-faicteur ne parle , & ne comparoit pas volontiers deuant le Iuge , s'il n'a la grace du Prince. En fin *comment chanterons nous le canticque du Seigneur estant en vne terre estrange ? où nous sommes persecutez, où la tyrannie du peché nous tient captifs, en laquelle nous n'auons subiect que de pleurer nos miseres , & deplorer nostre esclauage ?*

*Aug. in  
Ps. 106.*

O paix veritable ! celle que nous voyons aupres de Dieu ! o sainte egalité & communauté des Anges ! o spectacle admirable

nable & vision parfaitement belle, que celle de la face du Seigneur ! voicy bien dans cette Babylone de nostre captiuité beaucoup de belles choses qui prennent, & tiennent ceux qui s'arrestent ; que cela toutesfois ne nous alleche, & ne nous deçoie point. Il y doibt auoir vne grande difference entre les soulas des esclaves, & les plaisirs de ceux qui sont libres.

Il est facile de monstrier que nous sommes captifs, car desia nous ne respirons pas le doux air de cette liberté, nous ne possédons pas la franchise de la verité, nous sommes tentez par la dilectation des choses temporelles, les suggestions & fines amorces des voluptez illicites nous combattent, & nous prennent au collet à chaque pas. à peine respirons nous (pas mesme en oraison) que nous n'espreuions quelque disgrâce, pour auoir à tout moment des nouueaux resouuenirs de nostre captiuité. *Ibid.*

Or cependant, ceux qui nous ont emmenez captifs, quand ils entrét dans les cœurs des hommes, & nous interrogent, ils ne manquent iamais de nous dire : *Chantez nous les paroles de vos cantiques.* Que respondons nous ? Babylone vous porte, Babylone vous entretiét, Babylone vous nourrit, parle de vous, & par vous, qui ne sçauiez pren-

dre sinon les choses qui brillent, & font beau ieu pour vn temps. parmy tout cela, vous ne sçauiez mediter les eternelles, vous n'estes pas capables, ny dignes d'entendre ce que vous demandez. *Comment chanterons nous le canticque du Seigneur en vne terre estrange ?*



LIVRE TROISIÈSME

S O V S P I R S

D E L' A M E

A Y M A N T E.



*Adiuvo vos, filiae Hierusalem, si inueneritis  
dilectum meum, ut nunciatis ei, quia amore  
languo. Cantic. 5.*



## I.

Le vous adiuire filles de Ierusalem, que si  
vous trouuez mon amy, que vous luy  
annoncez, que ie languis d'a-  
mour. Cant. 5.

**H**Eureuses ames que le ciel  
Sustente de manne & de miel,  
Parmy des gloires assurees,  
Et qui d'un pied victorieux,  
Dont l'esclat nous rauit les yeux,  
Foulez des voutes azurées.

Par vn vers qui ne perira  
Que quand vostre bien finira,  
En general ie vous atteste,  
Et coniuure vostre pouuoir,  
Si mon bien-aymé se fait voir,  
Que cecy luy soit manifeste.

Dites luy que comme vne fleur,  
Qui cuite par trop de chaleur,  
Laisse cheoir sa teste fanie,  
Mon ame qui souffre pour luy,  
Ne peut plus supporter l'ennuy,  
Qu'elle a, loing de sa compagnie.

Car comme il iettoit l'autre iour  
Les sagettes de son amour:  
Il se mesla parmy ses fleches.  
S'entant au bout d'un traiçt vainqueur,  
Et me perçant ainsy le cœur,  
M'embraza d'ardente fla mesches.

Ah que de desirs & de vœux!  
 O combien d'amours & de feux!  
 S'emparerent de mon courage.  
 Parmi ses cachots engouffrez  
 Aethna poussant des feux souffrez,  
 Ne faict point de plus grand rauage.

Aussi-tot s'il se sent saisir  
 De quelque curieux desir,  
 D'entendre en quel poinct ie me tréuue;  
 (Les amants separez de lieux  
 Sont d'ordinaire curieux,  
 Et l'experience le preuue.)

Declarez luy bien la langueur,  
 Qui m'ayant affoibly le cœur  
 Rend encor captiue ma langue.  
 Et comme l'ennuy que ie sens  
 S'estant emparé de mes sens,  
 Retient le cours de ma harangue.

S'il vous demande, quel frisson  
 Me transporte en cette façon,  
 Et me fait changer de nature?  
 Pour bien repartir à ce poinct,  
 Vous respondrez que ce n'est point  
 Pour vne fieure, que i'endure.

S'il vous demande, quel danger  
 S'est efforcé de m'outrager,  
 Et de me soubmettre à la parquer  
 Dites luy ce que sans parler  
 Moy mesme ie ne puis celer,  
 Et que vostre œil mesme remarque.  
 Dites luy que tout cet esmoy

N'a pas esté compté par moy,  
 Car ma langueur trop inhumaine  
 Et la perte de mon repos,  
 Sans assistance de propos,  
 Font assez entendre ma peine.

Toutefois s'il est bien poussé  
 Pour sçavoir ce qui s'est passé,  
 Et s'il desire de cognoistre  
 L'occasion de mon regret;  
 Mon cœur n'a rien de si secret,  
 Qu'on ne doive faire paroistre.

Aduisez de me peindre ainsy,  
 Que ma langueur & mon soucy  
 Se lize dans vostre langage.  
 Dressez si bien tout ce proiect,  
 Qu'il entende assez le subiect:  
 Qui me tient si bas le courage.

Dites que loing de la clairté  
 Je suis parmy l'obscurité,  
 Où mes ennuyes me font la guerre.  
 Et que mon corps foible & perclus  
 Ne marche, & ne se soustient plus,  
 Mais passe, est estendu sur terre.

Dites que mes yeux sans attrait  
 Ne iettent plus de si doux traits,  
 Que leurs clairtez sont eclipsées.  
 Et qu'en ce langoureux dessein,  
 Ma main qui pend dessus mon sein,  
 Tesmoigne des tristes pensées.

Que mes leures sont sans couleur,  
 Que mes ioies perdent la leur,

Que tout le pourpre s'en effaçe.  
 Que mes membres sont tous perclus,  
 Que mes veines ne battent plus,  
 Quelque attouchement qu'on leur face.

En fin que tous ces accidens,  
 Et d'autres signes euidens,  
 Monstrent que ma force est rauie.  
 Et que mes souspirs seulement  
 Tesmoignent parfois bassement,  
 Qu'il me reste encor quelque vie.

Dites que pourtant ie ne puis  
 Monstrer la cause des ennuyes,  
 Qui me donnent tant de tristesse,  
 Ny dire pourquoy si souuent  
 Ie lasche mes suspirs au vent,  
 Quoy que personne ne me blesse.

Si ce n'est que le seul amour  
 Me force d'ainsy mettre au iour  
 Le feu secret, que i'ay dans l'ame.  
 Et que le brandon alumé  
 Dont ie sens mon cœur entamé  
 Face ainsy paroistre ma flame.

Maintenant ie le voy vrayement,  
 Le seul subiect de mon tourment  
 Est, que sans auoir cognoissance  
 Que c'estoit qu'amour & qu'aymer:  
 Mon cœur s'est laissé consumer,  
 Sans faire aucune resistance.

Ces passions & ces desirs,  
 Tristes subiets de mes souspirs,  
 Sont ausy cause de mes larmes,

Maintenant ie n'en doute pas.  
 Pour m'attirer à ce trepas.  
 Amour c'est toy seul qui me charmes.

C'est l'amour qui conduict ma voix,  
 Et qui replique tant de fois,  
 Quand on me parle d'autres choses.  
 C'est luy qui faict en ces tourmens,  
 Que les noms d'Amour & d'Amants  
 Me semblent plus beaux que les rozes.

Dites luy doncques qu'un feu lent  
 Brusle mon cœur estincellant,  
 De mainte poignante flamesche,  
 Comme vne roze qui s'esteint,  
 Si tost que le soleil l'atteint  
 Avec vne œillade trop seche.

Dites luy que comme les lys,  
 Qui sur le point d'estre cueillis,  
 Sentent l'orage de la foudre,  
 Perdent leur grace & leur couleur:  
 Ainsy mon ame en ce malheur  
 Sent que le feu la met en poudre.

En vn mot qu'il n'ignore pas  
 Le vray subiect de mon trespas,  
 Qu'il l'entende, qu'il le cognoisse.  
 Amour me donne ce transport,  
 Et luy seul causera ma mort,  
 Ainsy qu'il cause mon angoisse.

*Je vous adiure filles de Hierusalem, que si vous trouuez mon amy, que vous luy annoncz que ie languis d'amour. Cantic. 5.*

*Nyssen.  
orat.  
13. in  
Cant.*

**C**E fidelle & parfaict amant de nos ames **I E S V S C H R I S T**, nous a bien donné de bones preuues de son amour; par lequel estât induict à nous vouloir bien, lors mesme que nous estions encore pecheurs, il est mort volontairement pour nous. Et partant l'espouze estant à son tour esprise d'amour enuers celuy qui l'auoit tant aymée, faict paroistre la flai che d'amour cachée en elle, & dans sa poitrine mesme.

*Nyssen.  
orat. 4.  
in Cāt.*

L'archer qui a tiré cette flai che, est l'amour mesme, & que Dieu soit tout amour & dilection, nous l'apprenōs des lettres sacrees, d'autant qu'il enuoye cette flai che choisie, ce Dieu vnique engendré à ceux qui sont gardez, & sauuez par sa misericorde; oignant de l'esprit de vie les trois poinctes de son fer, afin que l'archer, la flai che, & celuy qu'elle touche, soyent liez & meslez ensemble. Ainsy l'ame saincte, conduite en haut, par degrez diuins, voit desia, & sent la douceur de cet amour, comme vne flai che en sa poitrine, dont elle est persée. O blessure honorable! o douce playe, par laquelle la vie entre, & penetre dans l'interieur, la rupture & diuision ne luy seruant que d'une porte,

par

par laquelle elle passe sans douleur, ny contraincte!

Qu'il est doux, & qu'il est agreable, de recevoir des blessures d'amour, & de charité? *Orig. hom. 2. in Cât.*  
 L'un reçoit vn traict de l'amour charnel, l'autre est blessé d'un Cupidon terrien; mais vous ame choisie, deuestez vous, & vous donnez volontairement en prise à de si belles sagettes, ayant Dieu seul pour vostre sagitaire. Escoutez l'Escriture qui vous parle de cette mesme flaiche; ou pour vous donner d'avantage d'admiratiō, escoutez ce que cette flaiche mesme vous dit: *Il m'a mize cōme vne flaiche choisie, & m'a gardée dans son carquoys, & m'a dit: cela t'est bien vn grand bon-heur, que tu sois apellée mon enfant.* Entendez donc la flaiche, ce qu'elle dit, & comment elle a esté choisie du Seigneur. Que l'on est heureux, d'estre blessé par cette flaiche!

Ce n'est pas merueille, que l'espoux ayt beaucoup de flaiches, desquelles il est dit dans le Psalme 119. *Les flaiches du puissant sont aigues.* Cleophas avec l'autre pelerin, blessé en chemin de ces flaiches, disoit: *nostre cœur n'estoit il pas tout ardent dedans nous?* & nous lisons en vn autre lieu, *comme les sagettes en la main du puissant, ainsy sont les enfans des dechassez.* Tout le monde a esté blessé, & pris par ces flaiches. Sainct Paul a esté vne flaiche du Seigneur, lequel estant poussé depuis Hierusalem iusques en Illyrie par l'arc du Seigneur,

*Hieron. ep. 140. ad Principiam.*

gneur, a volé deçà, & de là, se hastant d'aller en Espagne, comme vn traict leger, & soudain, pour abbatre l'Orient & l'Occident, sous le pied de son Seigneur.

*Aug.  
medit.  
cap. 40.*

Que diray- ie donc? que feray- ie? où iray- ie? où le pourray- ie chercher, & le treuuer? à qui m'adresseray- ie pour m'é enquester? qui luy portera ces nouuelles à mon bien- aymé, *que ie languis d'amour?*

*Aug.  
soliloq.  
cap. 1.*

O vie , pour laquelle toutes choses viuét, vie qui me donnez la vie ; vie qui vous mesme estes ma vie ; par laquelle ie vis , sans laquelle ie meurs ! vie par qui ie suis resuscité, sans laquelle ie peris ; vie par laquelle ie m'effioüis, sans laquelle ie m'afflige ; vie vitale, douce, & aymable, digne de perpetuelles pensées, & resouuenances. de grace où estes vous, où vous treuueray- ie? afin que ie finisse en vous, & m'arreste en vous ; soyez bien- tost pres de moy, en mon courage, en mon cœur, en ma bouche, en mes oreilles, en mon ayde, *par ce que ie languis d'amour*, par ce que ie meurs sans vous, à faute de vous.

*Guil.  
Abb.  
ser. 46.  
in Cät.*

Les vœux & desirs chagrins & curieux ne scauroyent estre contents de leurs propres merites ; & partant mandient ils l'assistance des prieres d'autruy. *Je vous coniuire*, dit elle, *filles de Hierusalem*, faites vn peu scauoir, vous qui parlez familierement à mon bien- aymé, faites luy scauoir pour moy, ce que vous cognoissez, & sentez en partie, dans

vous



vous mesmes, combien est extreme la vertu d'une langueur amoureuse, combien elle est forte, & que cet excès d'amour est vne mort.

Mais pourquoy les adiuire-elle ainſy? Son bien-aymé ne ſçauoit il pas tous ſes ſecrets, & dans iceux l'amour de cette eſpouſe amoureuse? ſi Sainct Pierre dit: *vous le ſçaez, Seigneur, que ie vous ayme.* pourquoy beaucoup pluſtot, o bien-aymée, ſi prudente, & ſi fidelle que vous eſtes, ne pouuiez vous de vous meſme, & ſans meſſagers, deſcouvrir vos penſées, & vos langueurs à voſtre bien-aymé? & ſans doubte, vous luy auez ſouuét dit, il ny a point de cœur qui vous ſoit caché, mō cher eſpoux, point d'amour qui vous ſoit couuert, vous ſçaez aſſez que ie languis pour voſtre amour. Quel eſt donc le but de ces ſerments, & proteſtations que vous faites maintenant? Eſt-ce point afin qu'eſtant frappée, vous frappiez auſſy? & bleſſiez ayant eſte bleſſée?

*Anoncez luy*, non comme à quelqu'un qui ne ſçait rien de ce qui ſe faiſt, car il n'y a rien qui luy ſoit incognu, mais par ce qu'il ayme, & s'eſiouiſt d'entendre par le rapport de pluſieurs perſonnes, ce qu'il cognoit, & louë en ſa bien-aymée.

Racomptez luy donc, & luy annoncez mes langueurs, & ſans doubte il, vous écoutera vos paroles ne ſerōt pas inutiles pour moy, afin qu'il reſchauffe mes deſirs. *annoncez luy que*

*Ruperts.  
in Cāt.*

*Guil.  
apud  
Delrio.  
Cant. 5*

*Guil.  
Abbas  
ſer. 64.  
in Cāt.*

*que ie languis d'amour*; l'amour ne languit pas, mais l'amante est lâgoureuse; & la langueur entre par tout où l'amour se treuve, si la chose aymée est absente; l'ame languit cependant, se consumant elle mesme, & brulant dans l'exces de ses desirs; elle se fond, s'espand, & s'enfait de soy mesme, ne pouuant souffrir la violence de son amour, de mesme qu'un feu qui s'amortit, & n'a plus ses flames si viues, quand le bois commence à luy faillir. Car *nostre Dieu est vn feu consumāt*. o puissante, & trespuissante passion que celle de la charité! si elle n'est temperée, elle n'est pas supportable. à bon droict la pouuons nous apeller puissante, puis qu'elle transporte & rait à soy mesme l'esprit qu'elle possede.

*Ruper.  
in Cāt.*

*Anoncez que ie languis d'amour*: pour le grand desir que i'ay de voir sa face, la vie m'est ennuyeuse en son absence, & c'est avec vne extreme contrainte que ie suporte la longueur de ce triste bannissement.

*Guil.  
Abbas  
ser. 46.  
in Cant.*

Les sanglots, qui sortent du profond de son cœur, ces gemissements si drus, & frequents, ne sont ce pas des degorgemēts d'esprit, & de la grace conçëue? la langueur de l'amour ne se preuue-elle pas bié par de tels indices? Quand le gemissement n'est pas couuert, ny retenu, la langueur n'est pas cachée, mais se reuele & se descouure d'elle mesme.

Je languis en l'amour de mon bien-ay-*Guil.*  
 mé, & par trop aymer cet espoux celeste. *apud*  
 Car son amour fait, que l'amour de moy- *Delrio.*  
 mesme deuiéne lent, & languissant en moy. *in c. 5.*  
 Morte à mon amour, ie vis moy, non plus *Cant.*  
 moy, mais c'est mon espoux qui vit en moy.  
 Car si ie m'ayme, ce n'est pas pour l'amour  
 de moy, mais pour l'amour de l'espoux qui  
 m'ayme. ie ne m'ayme pas en moy, mais ie  
 m'ayme en luy, & l'ayme en moy.

O tres-doux IESVS, perçez & penetrez les *Bonau.*  
 moiüelles de mon ame, avec le saint & salu- *soliloq.*  
 taire traict de vostre amour, afin qu'elle bru- *cap. 1.*  
 ste veritablement, qu'elle languisse, se fonde,  
 se perde, & s'esuanouïsse, seulemēt en vous,  
*qu'elle desire d'estre desliée, & se voir vnie à vous.*  
 Qu'elle a tousiours faim de vous seul, vray  
 pain de vie, qui estes descēdu du ciel. Qu'el-  
 le n'ayt soif que de vous, fontaine de vie,  
 fontaine de lumiere eternelle, torrent de  
 vraye volupté. Qu'elle vous poursuiue tou-  
 siours, que tousiours elle vous cherche,  
 qu'elle vous treuue, & se repose doucement  
 en vous.



*Fulcite me floribus, stipate me malis, quia  
amore languo. Cantic. 2.*

## I I.

Appuyez moy de fleurs, enuironnez moy  
de pommes, car ie languis d'amour.

Cantic. 2.

**O** Fier assassin de mon cœur,  
O amour seul tyran de mon ame;  
Doux amour, mais cruel vainqueur,  
Ne suis-ie pas assez de flame?  
Tu vois que mon cœur allumé  
Doibt estre bien-tost consumé:  
Amour, impiteux aduersaire  
Traitte moy plus humainement,  
Helas, il n'est pas necessaire,  
Que i'endure tant de tourment.

Amour, n'entens tu pas mes crys?  
Dedans quelle humaine poitrine  
Tant de feux seroyent ils esprits,  
Sans vne certaine ruine?  
O cher amour pardonne moy,  
Ie te recognoy pour mon Roy,  
Et suis content de me rendre,  
Si tu me laisses dans ce feu,  
Ta victoire reduite en cendre  
Ne te seruira que bien peu.

Laisse moy donc, o puissant Dieu,  
Poze ton carquois & tes fleches,  
Mon cœur n'a plus vn petit lieu,  
Pour y faire de neuues breches.  
Pousse plustot tes traits au vent,

Que de m'outrager si souuent,  
 De tant de poinctes que tu iettes.  
 Poursuiuant ce cruel effort,  
 La premiere de tes sagettes  
 Me donnera le coup de mort.

Ab ie me perds, helas ie meurs!  
 L'exces de ce cruel martyre  
 Donne subiet à mes clameurs,  
 Sans sçauoir ce que ie dois dire.  
 L'effort d'vn si soudain poizon  
 Trouble mon sens & ma raizon,  
 Mais non, ie ne suis qu'une souche,  
 Ma voix se tait comme elle peut,  
 C'est l'amour logé dans ma bouche,  
 Qui me fait dire ce qu'il veut.

Car sans se soucier beaucoup  
 Du danger de mes funerailles:  
 Il m'enflame coup dessus coup,  
 Et se nourrit de mes entrailles.  
 Victorieux de mon destin,  
 Il me declare le butin  
 De son insolente victoire;  
 Et luy, qui ne craint nulle loy,  
 Croit auoir vne belle gloire,  
 Triomphant rudement de moy.

Tous exces luy sont donc permis,  
 O miserable infortunée,  
 Ne treuueray-ie point d'amys,  
 Pour apaizer ma destinée?  
 Misericordieux humains  
 Vous estes vous bandez les mains,

Pour ne m'estre point secourables?  
 Pourquoi les puissants immortels  
 Nè me sont ils pas fauorables,  
 Quand ie m'adresse à leurs autels?

Mais vous plustot, o cher Amant,  
 Que i' ayme d vne amour tressaincte,  
 Vous seul subiet de mon tourment,  
 Pourquoi n'escoutez vous ma plainte?  
 Helas, ie meurs d'amour pour vous,  
 Et ce trespas vous semble doux!  
 O mon espoir, & ma lumiere,  
 Me tesmoignez vous de l'amour?  
 Maintenant qu'à seche paupiere  
 Vous me voyez au dernier iour.

Vous au moins citoyens des cieux,  
 De qui les ames sont blessées  
 D'vn amour tout delicieux,  
 Ayez soucy de mes pensées.  
 Pour m'ayder entre ces ennuyz,  
 Aportez des fleurs, & des fruiçts,  
 Des fruits meurs, & des fleurs descloses;  
 Les douces herbes de Chloris,  
 Ayez des pommes, & des rozes,  
 Et mille autres boutons fleuris.

Tout ce que l'Automne a de cher,  
 Tout ce qu'on treuve au sein de Flore,  
 Les roses qu'on voit se brancher,  
 Aux premiers regards de l'Aurore.  
 Entre les pommes & les fleurs  
 L'Amour donne moins de douleurs,  
 Versez en donc en abondance.

Peut-estre que pour me guerir,  
Vne secrette prouidence  
M'induit à les tant requerir.

Mais insensée que ie suis,  
Quel est le secours que i'espere?  
Qu'est-ce que les fleurs & les fruiçts  
Me peuuent donner de prospere?  
Les fleurs ont souuent du malheur,  
Les fruiçts portent aussy le leur,  
L'amour peut cacher ses rapines  
Sous la peau d'un fruiçt aposté,  
Ou se mesler dans les espines  
De quelque bouton presenté.

Cydippe combat-elle pas  
Dans les charmes d'un fruiçt pariure?  
Quoy que ces gracieux appas  
Parussent francs de toute iniure.  
Venus cueilloit les beaux boutons,  
Pour en façonner des festons,  
Qui luy serussent de parure;  
Le rozier se sentant serrer  
La deschira d'une blessure,  
Qui la contraignit à pleurer.

Ie hay les rozes de Venus,  
Et laisse les fruiçts de Cydippe,  
En attendant de mieux cognus,  
Où nul charme ne participe.  
Bien loing tous ces presens maudits,  
I'en veux d'autres d'un paradis,  
Ainsy que les eut Dorothee,  
Alors qu'au plus fort de l'hyuer



Vn ange l'ayant visitée,  
Luy fit present d'un rozier vert.

Ou bien ie les demande tels,  
Qu'auoit la chaste Luduine,  
Cueillis par des doigts immortels,  
Desus quelque branche diuine.  
Donnez par vn saint messager,  
Sans aucun soubçon de danger,  
Chastes fleurs, innocentes pommes,  
Que sans offenser, ou faillir,  
Comme fit la mere des hommes,  
Chacun peut librement cueillir.

Pour me faire vn liét precieux,  
Assemblez des petites gerbes  
De ces bouquets delicieux;  
Et les rangez desus les herbes;  
Que les branches d'un arbrisseau  
Me seruent de ieune berceau,  
Qu'estant en cette couche verte,  
Entre la fraicheur des ormeaux,  
Ie n'ay pour toute couuerte  
Sinon des fleurs, & des rameaux.

Au lieu d'oreillers de satin,  
Lacez moy des nates legeres,  
Pleines de safran, & de thin,  
Comme en font les ieunes bergeres,  
Il ne me fut point de cheuet,  
Qui soit fait de plus mol duuet,  
L'esclat & l'odeur naturelle  
De tout ce precieux amas  
A bien vne grace plus belle,

*Que le veloux ou le damas.*

*Façonnant des petits paniers  
De maulues, & des ioncs humides,  
Pillez les thresors printaniers,  
Pour m'en dresser des pyramides,  
Aprestez des cabats d'oziers  
Pleins des despoiilles des roziers.  
Mes douleurs seront rabaisées.  
Mes excez seront temperez,  
Me comblant le sein de pensées,  
Et de mille soucys dorez.*

*Entre tant d'autres cheres fleurs  
Vne seule est ma favorite,  
Que l'amour nourrit de ses pleurs,  
La precieuse marguerite.  
Mille petits rayons polis  
Du teint des rozes & des lys  
Vestent cette estoile fleurie,  
En son innocente pudeur  
Elle est Royne de la prairie,  
Sans fard de feiilles, ny d'odeur.*

*Ornez mon sein de ce thresor,  
Que l'on me tourne vn diadesme  
De narcisses couronnez d'or,  
Et de ieunes boutons de troësme.  
Que les espics faits en fleurons  
Passent pour masses de herons,  
Qu'au lieu des perles precieuses  
Mon col soit paré de muguet,  
Et que mes mains victorieuses  
Pour sceptre tiennent vn bouquet.*

Versez les feüillages douillets,  
 Des iris, & des anemones,  
 Fauchez vne moisson d'œillets,  
 De yaciets, & des peones,  
 Espanchez des pommes d'amours,  
 Des lizets, des passevelours,  
 Des nenufars, des violettes,  
 Des bluets, & du serpoulet,  
 Et toutes les autres fleurettes,  
 Que donne vn printemps nouuelet.

Cueillez les boutons verdoyans  
 Aux parterres de Tessalie,  
 Et des romarins ondoyans,  
 Où ie sois comme enseuelie.  
 Mais ausy ne negligez pas  
 Les tulipes pleines d'appas,  
 Où l'industriouze peinture  
 Se desmesle avec tant d'art:  
 Que l'on diroit que la nature  
 Se sert elle mesme de fard.

Que c'est vn obiet gracieux !  
 De voir ces feüilles azurées,  
 Qui toutes ainsy que les cieux  
 Portent des estoiles dorées.  
 Ià le laiçt, ou le satin blanc  
 Comme blessé iette du sang,  
 Icy l'escarlatte flamboye,  
 Mesme afin de monstrier à l'œil  
 La tristesse parmy la ioye:  
 On en voit qui portent le dueil.

Adioustez à tous ces apprets

De piment, & de mariolaine,  
 Les myrthes, lauriers, & cypres,  
 Dont l'heureuze Arabie est pleine.

Faites des parfuns rauiffans,  
 De casse, de myrrhe, & d'encens,  
 De geroffles, & de canelle.

Je verray ce riche butin  
 Comme vne pompe solennelle,  
 Pour faire honneur à mon destin.

Apprestez donc ces doux appas,  
 Puis que les dures destinées,  
 Hastant l'heure de mon trespas,  
 Tranchent le fil de mes années.  
 Encor qu'vn si cruel amour  
 Precipite mon dernier iour,  
 Les plaintes mouront en ma bouche.  
 Et quoy qu'il me faille endurer,  
 Estant en cette belle couche  
 L'endureray sans sousspirer.

Lors fuyant au sein de la mort  
 L'amour, qui me tient asservie:  
 Je rendray sans beaucoup d'effort  
 Le peu qui me reste de vie.  
 En cette derniere douleur,  
 Perdant le teint & la chaleur,  
 Je laisseray pancher ma teste.  
 Ainsy que le bouton cueilly,  
 Ou comme vn lys que la tempeste  
 A trop rudement assailly.

Ou bien, pareille à l'espice meur,  
 Tranché d'vne faux moissonniere,

Qui sans verdure, & sans humeur,  
Iette sa graine prisonniere,  
Je rompray mes liens mortels;  
Presentant à tous les autels  
Vn vœu qui sera peu superbe:  
Que les cieux touchez de pitié  
Daignent changer mon corps en herbe,  
Pour le prix de tant d'amitié.



*Appuyez moy de fleurs, enuironnez moy de pommes:  
car ie languis d'amour. Cant. 2.*

*Bernar. ser. 51. in Cāt.* **L'**Amour s'est accru par ce que les amorcees & allumettes de l'amour sont venues en plus grand nombre, & avec plus de force que de coustume; mais apres tout cela l'espoux, se retirant, & s'esloignant selon sa façon; cette amante tesmoigne qu'elle languit d'amour, c'est à dire d'excez d'amour. Car d'autant plus que la presence de son bien-aymé luy auoit esté douce & agreable, d'autant plus espreuue-elle d'amertume, & d'ennuys en son absence, suiuant le naturel de l'amour, la subtraction de la chose aimée est vne augmentation de desir; & ce que vous desirez plus ardemment, vous donne plus de fascherie n'en iouyssant pas. Cependant cette amante prie, que l'on la soulage par l'odeur des fleurs, & des fruiçts, iusques à ce que son espoux, pour l'absence duquel elle se tourmente, retourne.

*Gisler. in c. 2. Cant. expos. 1.* Car le mesme qui quelquefois arriue à ces sottes filles, qui se sont coiffées de quelque ieune muguet, arriue encore à cette espouse: l'excez d'amour qu'elles ont pour celluy qui leur plait, est cause qu'en son absence elles souffrent vne langueur vniuerselle de corps & d'esprit; & nous treuons dans le Cantique des Cantiques, que cette ame éprise

éprise d'un amour diuin s'est souuent treu-  
 uée avec de pareilles passions. Car estant en  
 cette foiblesse, & euanouissement, vn trans-  
 port d'affection luy fait ietter ces paroles  
 pour commencer, *qu'il me baize d'un baizer  
 de sa bouche.* elle requiert ses compaignes a-  
 uec des paroles de suplyante, de vouloir a-  
 noncer à son bien-aymé, cette douceur qui  
 l'opresse, lors que toute lassée, apres l'auoir  
 beaucoup cherché, elle dit. *Je vous suplye filles  
 de Hierusalem, si vous rencontrez mon bien-aymé,  
 que vous luy annonciez, que ie languis d'amour;*  
 d'auantage nous treuons que par trop d'a-  
 mour, & toute aslopie, elle tomba dans vn  
 sommeil, tellement que l'espoux ayant pi-  
 rié d'elle, dit tout aussy-tot ainsy: *Je vous prie  
 que personne ne l'esueille.* Mais cet euanouisse-  
 ment & foiblesse n'est en aucun endroit  
 mieux décrit qu'en cette sentence presen-  
 te, en laquelle elle mesme exprimant sa dou-  
 leur, & la cause d'icelle, demande les reme-  
 des, qui sont donnez pour les plus souue-  
 rains, à ceux qui souffrent vne telle lan-  
 gueur, les fleurs, les odeurs, le vin, les pom-  
 mes.

C'est assuremēt vne bōne lāgueur, cette *idem*  
 maladie n'estant pas pour la faire mou- *ibid.*  
 rir, mais plustot viure, afin que Dieu soit *expof. 3.*  
 glorifié par elle; cette fiebure, & cette ar-  
 deur, ne procedant pas d'un feu qui gaste &  
 cōsume, mais plustot d'un feu qui guerit &  
 per-

perfait ce qu'il embraze. Nous voyons aux langueurs & maladies corporelles, que le languissant (qui ne peut auoir aucun plaisir, ny se donner du contentement, en goustant les viandes, car elles le degoustent; ny iouyr du rafraichissement des fontaines, car cela luy est defendu) afin qu'il ne soit pas entierement priué de tout soulas, fait tapisser & reueſtir sa chambre de ieune ramée, il l'embellit de fleurs nouvelles, dont les douces odeurs luy seruent de parfuns; il la pare de pommes & d'autres fruitcs, recreant sa veüe, & consolant son esprit avec tous ces innocens & delicieux obiets. L'ame prudente faict le mesme, laquelle trauaillée par vne tresardente langueur de l'amour diuin, & ne pouuant gouster rien d'humain ny de mortel, souhaite d'entendre des paroles diuines, & ne desire rien tant que d'ouyr raconter les pensées, & les œuvres de I E S V S C H R I S T son bien-aymé; se confiant que l'odeur, & la beauté de ces fleurs, & de ces fruitcs, luy fourniront des forces, & le courage pour seruir son Dieu.

*Delrio  
in c. 2.  
Cant.*

*Estayez moy de fleurs . O colonnes admirables ! o nouveaux estançons ! comment scauroit on faire des colonnes de fleurs, quel moyen de soustenir avec cela quelqu'un qui branle, & tremble ? que ne vous faites vous soustenir par les bras*  
des



des geants , & robustes athletes , de qui la force estoit inuincible ? mais aussy le faites vous en ces fleurs , qui vous seruent de colomnes assleurées , de colomnes de diamants , qui sont eternelles , pour durer, les chapiteaux desquelles touchent le ciel , leur pied d'estail & fondement espouventable à l'enfer , descend plus bas que les abysses.

*Enuironnez moy de pommes* , elle ne veut *Ibid.* pas bastir de boys, ny de soing, ny de chaux sur le fond de I E S V S C H R I S T, par ce que le feu consumerait tout cela ; mais elle veut faire vn edifice de tresdouces pommes.

Aussy quel spectacle plus agreable scauroit on inuenter, ny de meilleure grace, que cet ouvrage des pommes ? ces fruiçts rangez en ordre, & proprement agencez, representans vne ioyeuse varieté à la veüe , par la blancheur entrelacée parmy la rougeur & teint du corail.

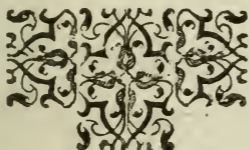
Cette espouse , parce qu'elle languit d'amour, desire d'estre appuyée de fleurs , & enuironnée de pommes ; parce que se trouuillant du desir del'eternité , cherchant avec mille peines, & perplexitez , les sentiers & moyens pour y paruenir, (d'autant qu'elle ne treuve pas sa perfection pendant qu'elle vit en cette chair) lassée, & toute röpue de trauail, elle se reपोze en son desir ;

&

& s'esiouyt seulement en cela; si autour de foy quelque occasion se presente de profiter au prochain, ou de s'auancer foy mesme en perfection, ou receuoir quelque consolation en sa langueur, par l'auancement & progres d'autruy.

*Bernar.* Entendez donc, que la foy est la fleur, & *ser 51.* l'œuure le fruiçt Ce que vous ne iugerez *in Cât.* pas mal à propos à mon aduis; si vous considerez que comme il faut, que la fleur vienne deuant le fruiçt, il est aussy necessaire, que la foy precede les bonnes œuures, & soit leur guide. Aultrement sans foy, il est impossible de plaire à Dieu; par consequent, il n'y a ny fruiçt sans fleur, ny bonne œuure sans foy. Mais aussy la foy sans les œuures est morte; cōme la fleur se montre inutilement, quand le fruiçt ne suit pas incontinct apres. *appuyez moy de fleurs, enuironnez moy de pommes, parce que ie languis d'amour.* Quand ce que l'on ayme est present, l'amour est sain & vigoureux; en absence, il est languissant: & cette douleur n'est aultre chose, qu'un certain ennuy d'un desir impatient, duquel il fault necessairement que l'ame soit affligée durant l'absence de la chose aymée, si elle l'ayme ardemment, & sans limites, pendant qu'estant bandée en cette attente, toute diligēce & hastiueté luy semble longueur, & paresse. Et partant demande elle l'abondance des fruiçts des bonnes œuures, avec les odeurs

odeurs & parfuns de la foy, dans lesquels elle puisse prendre quelque repos, durant les delays, & retardemens de son Espoux.





*Dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter  
lilia; donec aspiret dies et inclinentur umbrae, cant. 2*  
33.

## III.

Mon amy est à moy, & moy à luy, lequel  
 prent son repas entre les lis.

*Cant. 2.*

**C**astes amants, ames fidelles,  
 Qui se voit heureux comme vous?  
 Pendant qu'un cordage si doux  
 Vous tient dans des prisons si belles.  
 Pour iouyr d'un mesme plaisir,  
 Je voudrois laisser de choisir  
 Toutes les couronnes royales.  
 Car vos esprits victorieux  
 Semblent en leurs faueurs loyales  
 Posseder tout le bien des cieux.

Que Denys tyran de Sicile,  
 Dementant son cruel demon,  
 Se soit fait amy de Damon:  
 La creance m'en est facile.  
 Quel courage denaturé  
 Ne se sentiroit attiré  
 Par vne aliance si saincte?  
 Ou se donnant pour ses amys  
 Sans deffiance, & sans contrainte  
 Chacun fait ce qu'il a promis.

C'est vne fortune accomplie;  
 Lors qu'en ayment on est aymé:  
 Quand vn baiser bien enflamé  
 Fait que l'autre se multiplie.  
 Estroicte, & douce liaizon.

Qui met le geolier en prizon!  
 Quand l'Amour ma sollicitée  
 De loger quelque passion,  
 Je me suis tousiours limitée  
 Dedans cette condition.

Que souuent i'ay dit en moy mesme:  
 S'il faut que i'ayme quelque iour,  
 Qu'au moins ie n'aye de l'amour,  
 Si ce n'est pour quelqu'vn qui m'ayme.  
 Ce Dieu leger oyant mes vœux,  
 Volut m'eschaufer de ses feux,  
 Bien dit-il, belle desireuze,  
 Mesnageant vn si beau soucy,  
 Sans doubte vous serez heureuse,  
 Aymez, pour estre aymée aussy.

Cette voix frapant mes oreilles,  
 Me combla d'vn soudain effroy,  
 Sentant vn Dieu si pres de moy,  
 Mes craintes furent nonpareilles.  
 Mais apres cette vaine peur,  
 Comment, dis-ie, petit trompeur,  
 Quel est le dessein qui te meine?  
 Penserois tu bien me raurir,  
 Voyant quelque merueille humaine.  
 Et m'attirer à te seruir?

Il est vray que ce qui se gaigne  
 Suivant ta grace, & ta beauté,  
 Ma souuent esté racompté,  
 Par quelque fidelle compaignie.  
 Je veux dire pour te loüer,  
 Que quand il te plaist aduoüer

*Quelque amante digne de ioye:  
On ne sçait que c'est de tourment,  
Et que toute l'ame se noye  
Dans vn baing de contentement.*

*Mais ma nourrice plus prudente  
Me donnoit vn conseil plus sain,  
Lors que me tenant en son sein,  
I'estois sa charge moins pezante.  
Ouide dans tous ses escrits  
N'a point mieux merit  de prix,  
Que pour vn aduis legitime,  
De qui les propos fructueux  
Meritent bien d'estre en estime,  
Dans tous les esprits vertueux.*

*On treuve en Hybla moins d'abeilles,  
Moins de boutons en l'oliuier,  
De coquilles sur le grauier,  
D'espines aux rozes vermeilles,  
Et de lieures au mont Athos,  
Que l'amour n'a de maux enclos;  
Amour est vn amas de peine,  
Qui l'embrasse mal   propos,  
Doibt tenir pour chose certaine  
De n'auoir iamais de repos.*

*Car mille malheureuses craintes  
Font transir les pauures amants,  
Qui croyent que leurs vrays tourments  
Sont payez de caresses feintes.  
Mesme, s'ils sont bien informez  
D'estre parfaictement ayez,  
Encor manquent ils d'assurance.*

Car se deffians à tous coups  
 D'une ferme perseuerance,  
 Ils sont furieux, ou ialoux.

Courez vn peu parmy l'histoire,  
 Combien peu voit on de partis,  
 Qui se treuuans bien asortis,  
 Soient demeurez en cette gloire?  
 Enfant tu n'as point de flambeau,  
 Qui dure iusques au tombeau,  
 Celuy cy se plaint de ton change,  
 Celuy là de tes fictions,  
 Et personne en tout ce meslange  
 Ne dit bien de tes actions.

Paris peut s'esloigner d'Oenone,  
 Cependant il ne mourut pas;  
 Quoy qu'il eut iuré son trespas  
 Auant qu'aymer autre personne.  
 Iadis n'at-on pas veu Iason,  
 Allant conquerir la toison,  
 S'aduoier mary d'Hysiphille?  
 Puis luy iouier d'un mauuais tour,  
 Laisant l'honneste pour l'utile,  
 Et changeant auant son retour?

De mesme Ariadne abusée  
 Fendoit les rochers & les boys,  
 Des cris de sa dolente voix,  
 Apellant son cruel Thesee.  
 Cependant le vaisseau trompeur,  
 Atteint d'une infidelle peur,  
 Employoit le voile & la rame,  
 Et s'enfuyoit à force d'eau,



Comme si cette seule femme  
Eust esté quelque grand fardeau.

Ceux qui t'ont attaché des aisles,  
Nous ont voulu faire iuger,  
Que ton esprit est trop leger,  
Et tes promesses peu fidelles.  
Rien, sembler-il, ne te plait tant,  
Que le renom d'estre inconstant,  
C'est à ce dessein que tu voles;  
Et l'on peut dire en te suiuant,  
Que l'on suit des mousches friuoles,  
Qui vont ainsy qu'il plait au vent.

Cognoissant bien tout le dommage,  
Dont tu guerdonnes tes valets,  
Qui voudroit tendre des filets,  
Pour vn oyzeau de tel plumage?  
Coiffez vous maintenant le cœur  
Au gré d'vn aueugle moqueur,  
Qui vous tient rudement subiettes,  
Par l'attente d'vn faux loyer;  
Et puis ne sçait plus qui vous estes,  
Alors qu'il est temps de poyer.

Ce ne fust iamais sa coustume  
De garder regle ny deuoir,  
Il ayme de se faire voir  
Plus euenté que n'est sa plume.  
Ainsy qu'vn subtil enchanteur,  
Les mains de ce petit menteur  
Pratiquent cent tours de souplesse.  
Vous serrez & ne tenez rien,  
Et souuent pendant qu'il vous blesse:

*Vous croyez qu'il vous fait du bien.*

*A ces veritables reproches,  
La honte luy ternit le front,  
Et le fit rougir pour l'affront  
D'auoir si mal fait ses aproches.  
Ne pouuant estre plus confus,  
Que d'ouyr ce sage refus,  
Il quita sa lasche poursuite.  
Et precipitant son depart,  
Me fit assez voir à sa fuite,  
Qu'il ne s'arreste en nulle part.*

*Victorieuse & triomphante  
De ce fol enfant de Cypris,  
Je continuay le mespris,  
Que iauois de sa vaine attente,  
Et luy dis l'adien pour iamais.  
Puis voulant auoir desormais  
Des amitez plus gracieuses,  
O cher Amour, o saint espeux,  
Mes passions ambitieuses  
Ozerent bien penser à vous.*

*Je dis en vous ouurant mon ame,  
Celeste amant, digne vainqueur,  
Vous seul possederez mon cœur,  
L'eschauffant d'vne sainte flame.  
Le ciel equitable à mes vœux  
Vous toufchera de mesmes feux,  
Ainsy nostre amour bien cognue  
S'entretiendra de beaux propos,  
Attendant que la nuit venue  
Nous arreste en vn saint repos.*

O douces coupes d' Ambrozie!

O saint Nectar delicieux!

Amour, que de mets precieux

Dont ta bonté me rassazie!

O seul & solide plaisir!

Quand on gouste tout à loizir

Tes delicatesses diuines.

Et que l'on cueille à tout moment

Les belles rozes sans espines,

Qui durent eternellement.

O Dieu, combien l'ame est contente,

Qui vous sçait sainctement aymer!

Cela ne se peut exprimer,

Si ce n'est qu'on l'experimente.

Mais d'estre aymée en vous aymant,

C'est vn si cher contentement,

Qu'encore que l'on le possède,

On ne peut dire ce qu'on sent,

D'autant que ce bonheur excede

Le plaisir le plus rauissant.

Entretant de grands benefices,

Vn bien estimable sur tout

C'est que sans crainte de degoust,

On vit dans ces cheres delices.

Les liens de ce saint amour

Se serrent plus fort chaque iour,

Sans danger que le temps les rompe.

Après qu'on s'est donné la foy,

On n'entend plus que l'on se trompe,

Pour prendre vne nouvelle loy.

O ma douceur, ma chere vie,

Plus douce que sucre & que miel,  
 Amour plus beau que n'est le ciel,  
 Que tu m'as saintement rauie!  
 De quelles rares voluptés  
 Mes esprits sont ils enchantez!  
 Pendant qu'en ce plaisir extreme,  
 Il ne nous faut point de tesmoings,  
 Pour estre assurez que ie t'ayme,  
 Et que tu ne m'aymes pas moins.

Mais me remettant en memoire  
 Que mon bonheur n'est limité,  
 Que de la seule eternité:  
 Combien puis ie prendre de gloire?  
 O choix prudent & bienheureux,  
 Quand diuinement amoureux  
 Vn cœur humain se rend celeste,  
 Et mettant au ciel tout son bien,  
 N'a iamais ny propos, ny geste,  
 Qui soit mortel ou terrien.

Franc de crainte, & de ialouzie,  
 Qui blessent vn esprit leger,  
 Iamais vn desir de changer  
 Ne luy touche la fantazie.  
 L'amour terrestre a des soupçons,  
 Souuent on treuve des glaçons  
 Parmy ses flames & sa braize;  
 Celuy du ciel mieux demeslé,  
 S'alimentant tout à son aysé,  
 N'est iamais ny froid, ny bruslé.

Dedans vn paradis champestre  
 Ces amants doucement assis

S'entretiennent de beaux soucys,  
 Voyans leurs chastes brebis paistre.  
 Les lys reueftus de satin,  
 Quoy qu'ouuerts depuis le matin,  
 N'y perdent rien de leur ieunesse.  
 La liqueur des petits ruisseaux  
 Empesche que la secheresse  
 Ne face mal aux arbrisseaux.

Arriere tout lasche scrupule,  
 Vn amour tout pur & tout saint  
 Ne doit point auoir d'autre teint,  
 Que celui des lys sans macule.  
 Les petits agneaux innocens  
 Broutent les boutons renaißans.  
 O que ces rencontres sont belles  
 De voir que des amants si beaux,  
 Assis entre les fleurs pucelles,  
 Gardent de si chastes troupeaux.



*Mon amy est à moy, & moy à luy, lequel prend son repas entre les lis, iusques à ce que le iour poigne, & que les ombres s'enfuyent. Cant. 2.*

*Ber. ser.  
67. in  
Cant.*

**Q**ue nous veut elle dire cette amante, luy à moy, & moy à luy? Nous n'entendons pas son langage, par ce que nous ne sentons pas ce qu'elle sent. O sainte ame, ce vostre que vous est-il? & vous que luy estes vous? Qu'est-ce que cette si familiere & favorable representation, & restitution, ces offres, & ces renuoyz que vous faites; & qui vont & viennent si souuent entre vous deux? luy à vous, & puis aussy vous à luy? mais quoy, luy estes vous le mesme qu'il vous est; ou bien autre chose? si vous nous parlez & desirez que nous vous entendions, vsez d'un langage plus intelligible, descouurez euidemmēt en termes plus faciles, ce que vous pensez: iusques à quand nous tiendrez vous en suspens, & douteux? Voulez vous selon le Prophete, garder vostre secret pour vous seule? c'est la vostre intention sans doute. vos paroles sont meües d'affectiō, non d'intelligence, & partant ne vous peut-on entendre. Pourquoi parlés vous donc? pour rien d'autre, sinon que le discours, & doux entretien de ce bien-aymé, vous a donné tant de contentement, & vous a si gratieusement rauie, qu'acheuant de parler, il ne

vous

vous a laissé, ny la liberté de voustaire, ny le pouuoir d'exprimer vos belles pensées. aussy n'avez vous pas lasché ces paroles entrecoupées à dessein de parler, mais afin de ne pas paroistre muette, & sans repartie. La bouche a parlé de l'abondance du cœur, non toutefois à l'esgal de son abondance. Les affections ont aussy leur langage particulier, par lequel elles se descouurent souuent, mesmes quand elles ne le voudroyent pas. La crainte a des paroles tremblantes & cassées, la douleur des gemissantes & plaintiues, l'amour des ioyeuses, qui sortent sans doute, non avec congé ny consentement de l'ame, mais par faillie, & mouuement violent, qu'elles se font elles mesmes. Ainsy l'amour vehement & bruslant, & principalement le diuin, ne pouuant se contenir ny s'arrester en soy couuert, & pressé; ne considere pas avec quel ordre, quelle loy, quelle suite, ou quel nombre de paroles il va bouillant, pourueu que cette confusion ne luy cause aucun dommage, ny diminution. Quelquefois il ne daigne pas recourir aux paroles, ny demander de l'ayde à la voix, plus soudain & precipité que cela, il veut sortir tout en vn moment, & se contente de se faire entendre par ses souspirs. De là vient que cette espouse toute enflammée d'un saint amour, & cela par vne façon incroyable, pour receuoir quelque peu d'euaporation,

&amp; re-

& relasche en l'amour qui l'estouffe , ne considere pas ce qu'elle dit , ny comment; mais sans choix de propos ny de raisons, elle met dehors tout ce qui luy vient à la bouche ; elle ne prononce pas , mais degorge ces mots, *mon bien-ayme à moy , & moy à luy* . Il n'y a point de consequence , de suite, ny de raisons qu'importe ? c'est vn degorgement, que voulez trouuer là dedans ? cherchez y maintenant des liaisons de paroles, des solennités d'accents ? quelles loys, & quelles reigles scauriez vous donner vous mesme à vostre degorgement ? C'est bien chose assuree, qu'en ce lieu vn amour mutuel de deux personnes, brusle, & luit ensemble ; mais en cet amour extreme, l'vne des personnes paroist proprement pleine d'vne excessiue felicite , & l'autre d'vne pareille courtoisie. Car cet embrassement, & cet assemblage de volontez, n'est pas fait de deux parties esgales, mais differentes , & plus digne l'vne quel'autre. Partant l'espouze dit: *Mon bien-aymé à moy , & moy à luy*, attribuant le principe, & premier lieu de cet amour, à son bien-aymé: puis poursuiuant en ces mots: *moy à mon bien-aymé , & mon bien-aymé à moy*, elle luy concede aussy l'accomplissement, & consommation de cette alliance. voyons maintenant ce qu'elle veut encore dire, *mon bien-aymé à moy* . car sicela est receu, que nous deuions entendre , il prend garde:



de: & comme dit le Prophete; *Attendant i'ay attendu le Seigneur, & il a pris garde à moy.* ie sens en cette parole ie ne scay quoy qui n'est pas petit, ny d'une mediocre prerogative.

Escoutez le contentement que i'ay reçu, *Bern.* & que vous devez aussy recevoir comme e *serm.*stant vostre; escoutez le avec plaisir. l'espou- *sequ.*se a parlé, & a dit que son espoux prend garde a elle, a soing d'elle. Quelle est l'espouse, & qui est l'espoux? luy c'est nostre Dieu, & elle, si ie l'oze dire, cest chacun de nous. Resioüissons nous donc, le Seigneur Dieu nous garde, & a soing de nous. Toutesfois combien est grande l'inegalité? qu'est ce que tous les filz de la terre, les enfans des hommes sont deuant luy? pourquoy donc se fait cette comparaison, & assemblage, entre parties si dissemblables; ou elle se vante, & se glorifie oultre mesure, ou luy ayme excessiuement. Qu'il est admirable, d'entendre que cette espouse s'approprie & s'attribue les soucy & les intentions de ce Seigneur, comme chose sienne, & toute acquise, disant, *mon bien aymé à moy.* encore non contente de cela, voicy qu'elle passe oultre, & continue à se glorifier; qu'elle respond à ses desirs, qu'elle a du soing de luy, comme luy en a d'elle, payant les affections, & bons offices, par bons offices, & reciproques affections. Car il suit  
incon-

incontinēt apres, & moy à luy, parole peu vfitée, & peut-estre vn peu trop hardie, tenant quelque chose d'insolent, & moy à luy; cette autre aussy n'est pas moins hardie, ny insolente, *mon bien-aymé à moy*, & le plus estrange & plus insolent, c'est de les ouyr non l'une ou l'autre seule, mais les deux ensemble dites avec tant d'assurance & de hardiesse. O qu'est ce qu'un cœur net n'oze pas, vne bonne conscience, vne foy non feinte. *ses pensées*, dit elle, *sont arrestées à moy*, est-il donc ainsy presomptueuse; cette Magesté, à laquelle appartient de gouverner tout cet vniuers, & prendre garde à la durée des siècles, prend garde à vous, & pense à vous? mais le pensez vous? il s'occupe en vos affaires, ou plustot laisse couler le temps tout à loisir pour le plaisir de vos amours? & le contentement de vos desirs? chose estrange à ouyr, veritable toutefois, & sans encherissement. Nous ne nions pas qu'il n'ayt de la prouidence pour toutes les autres creatures, quand à son soing, cette espouse se l'attribue comme son propre. Mais aussy met elle l'un & l'autre disant, *luy à moy, & moy à luy*. Il pense à moy, parce qu'il est bon & misericordieux; & moy à luy, parce que ie ne suis pas ingrate; Il me dōne sa grace, de sa grace mesme, & ie luy rends grace pour sa grace. Il a soing de ma deliurance, & moy de son honneur; il prend garde à mon salut, & moy à sa

volonté;

volonté il pense à moy non à vn autre, parce que ie suis sa colombe vniue, & choisie ; ie pense à luy seul, non à quelque autre, & n'entends aucune voix que la sienne.

Car l'ame ne doute plus qu'elle ne soit aymée, depuis qu'elle sent, qu'elle ayme elle mesme, & qu'elle ayme violemment, & infiniment, cognoissant en soy l'extremité de ses intentions, soings, desirs, œuures, diligences, & poursuites, avec lesquelles, sans trefue, sans relasche, sans repos, elle veille, & recherche ardemment tous les moyens de plaire à son Dieu ; elle remarque incontinent, & sans doute, que Dieu n'a pas moins de soing d'elle, qu'elle en a de luy, se resouenant de ces promesses, *vous serez mesurez à mesme mesure, dont vous aurez mesuré*. puis donc qu'elle ayme, elle pourra bien s'asseurer d'estre aymée. Il est ainsi. L'amour de Dieu dans l'ame, engendre l'amour de l'ame en Dieu.

Et d'où te vient ce bon heur, o ame humaine, d'où te vient il ? d'où te vient cette gloire inestimable, que tu merites d'estre l'espouze de ce luy *que les anges desirēt de regarder* ? d'où t'arriue ce bien, que le mesme soit ton espoux ? *duquel le soleil, & la lune admirēt la beauté* ? qui d'un clin d'œil fait branler, & trembler tout l'vniuers ? que scaurois-tu rendre au Seigneur pour tous les biēs qu'il t'a donnez ? que tu sois compaigne de sa table, com-

Bern.  
ser. 69.  
in Cat.

Bern.  
serm.  
Domin.  
1. post  
oct. au.  
Epiph.

paigne de son Royaume, compaigne de sa couche? afin que ce Roy, t'introduize en sa chambre? aduize maintenant, combien tu doibs aymer, avec quels bras de charité reciproque tu doibs estraindre, celuy qui t'a tant estimée, & a faict tant d'estat de toy. Laisse là les affections charnelles, & les tranche de toy, desaprens les mœurs du siecle, oublie tes coustumes & façons de faire nuisibles. Car que pensés tu? l'Ânge du Seigneur n'est il pas là, tout prest pour te diuizer & te trancher par le milieu, si ce malheur, ( qu'il veuille destourner & empescher luy mesme) t'arriuoit, que de te laisser couler & surprendre à quelque autre amant?

*Autho.  
scals  
paradi-  
si cap. 9  
tom. 9.  
Aug.*

Cet espoux auquel tu es allée, est ialoux, si tu pensés plaire à d'autres, & pratiquer des amours secrettes, il le sçaura & te laissera là comme vne infidelle & deshoneste; & donnera son cœur à quelque aultre pucelle plus sage que toy.

*Bernar.  
ser 70.  
in Cât.*

Qui pourra maintenāt tenir cette espouse pour insolente & presomptueuse, si elle dit, qu'elle est conioincte par alliance avec celuy, qui se repaist entre les lys? quoy qu'il se repeust entre les estoiles, en cela seulement qu'il soit repeu, il y auroit apparence de quelque chose de grand, & quelque mystere particulier, en ces amitez, & familiaritez si particulieres. L'espouse n'ignore

gnore pas , qu'il est seul qui est repeu, & qui repaist; elle sçait qu'il demeure entre les lys, & regne entre les estoiles: car celuy qui aux choses tres-hautes & serieuses , est apellé Seigneur , aux basses & familiares est le bien-aymé, regnant sur les estoiles, & ay-mant entre les lys; estant mesme par des-sus les estoiles, il ay-moit desia, parce quel-que part qu'il fut , en quelque temps que ce fut, il ne pouuoit ne pas aymer, luy mes-me estant tout d'amour, ou l'amour mes-me. mais auant qu'il soit descendu parmy les lys , & qu'il se soit repeu entre les lys, il n'a pas esté ny le chery, ny le bien-aymé, parce qu'il ne pouuoit estre ay-mé auant qu'estre cognu. O vraiment ay-mable es-poux , & digne d'estre estraint , & embras-se, avec toutes les moüelles, & plus interieures affections du cœur! cette relectiõ entre les lys doibt estre cherchée en esprit; car ce-la promettre en figure corporelle , c'est chose ridicule, & sans raison; ces lys mes-mes doibuent estre spirituels, comme nous le ferons voir. Quels sont donc ces lys, de quelle estoffe, en quoy consiste leur beauté, & bonne grace? *Auancez vous*, dit il, & *regnez pour vostre verité, douceur, & iustice*, C'est vn beau lys que la verité, esclatant en sa couleur, violent en son odeur. La douceur en est vn autre. Or que la iustice en soit vn aussy, souuenez vous de l'Escriture qui dit,

que le iuste germera comme le lys. dans les per-  
terres de l'espoux on treuve encore plu-  
sieurs aultres especes de lys : quiles scau-  
roit nombrer ? y ayant autant de lys que  
de vertus . Et peut-estre est ce pour cela  
qu'il s'appelle soy-mesme vn lys ; & donne  
le nom de lys à toutes choses qui luy apar-  
tiennent ; sa conception , sa naissance , sa  
conuersation , son discours , ses miracles ,  
ses sacremens , sa passion , sa mort , sa resur-  
rection , son ascension. Qui a-il en tout cela ,  
qui ne soit aussy blanc , aussy net qu'vn lys , &  
d'vne tres-douce odeur ?

*Nyssen.*  
*orat. 4.*  
*in Cât.*

Car il est ce doux & gracieux pasteur,  
qui pour pasture ne donne pas du foin sec  
à son troupeau , mais alimente ses brebis de  
beaux ieunes lys , ne nourrissant plus le  
foin , avec du foin . Car le foin n'est le pro-  
pre , & peculier aliment que des bestes bru-  
tes ; mais l'homme estant participant de  
la raison & capable d'icelle , doibt estre  
alimenté , & repeu de raison . S'il arriuoit  
qu'il fut repeu de foin , luy mesme seroit  
en fin changé en foin ; (suyuant ce qui est  
escriit : *toute chair est foin*) pendant qu'il est,  
& demeure dans sa chair ; mais si quel-  
qu'vn est faict esprit , estant engendré , &  
produit par esprit , il ne sera plus repeu  
d'herbages , & de viande terrestre , ains  
l'esprit mesme luy seruira d'aliment , ce  
que la pureté & senteur de lys signifie,  
quoy

quoy qu'auec vn peu d'obscurité . D'a-  
 uantage , il sera luy mesme vn lys tout pur  
 & odoriferant , changé en la nature de  
 son aliment, & c'est ce que veüillent dire  
 ces paroles. *Vn iour diffus, & estendu par ra-*  
*jons, ou bien soufflant & penetrant ;* comme  
 parle la voix diuine , quand elle apelle la  
 diffusion & estendue faite par l'esprit des  
 rayons, vne perspiration ou penetration,  
 par laquelle les ombres de cette vie sont  
 repoussées, que ceux là regardent soigneu-  
 sement , & comme à yeux colez, qui n'ont  
 pas encore la veüe de l'ame ouuerte , ny  
 éclairée par la lumiere de verité ; ils s'ar-  
 restent à cela, comme à quelque chose de  
 veritable , & qui seroit en effect ; lais-  
 sant cependant & negligant pour cette  
 aparence, ce qui est veritablement . Mais  
 ceux qui vivent de lys , & s'en repaissent,  
 ceux est-ce à dire qui s'engraissent , &  
 nourrissent leur esprit d'vn pur & doux-  
 flairant aliment ; ayant reietté toute vai-  
 ne & mensongere apparence, & fausse res-  
 semblance d'amour, (qui sont tous les alle-  
 chemens , & delices attrayantes de cette  
 vie) ne regardent qu'à la veritable substan-  
 ce des choses, comme veritables enfans du  
 iour, & de sa lumiere.

Vous donc qui entendez , ou lisez ce. *Ber. ser.*  
 cy ; ayez soing d'auoir des lys aupres de *71. in*  
 vous, si vous desirez d'auoir en vous cet *Cant.*

hoste , qui ne se loge qu'entre les lys. Que vostre ouurage , vostre soucy , vostre desir , ne soyent que pour les lys , pour leur odeur , & leur candeur , morale & mysterieux , les mœurs ont leur couleur , elles ont aussy leur odeur . Quant à la couleur , consultez vostre conscience ; de l'odeur vostre renommée ; ainsy l'espoux estant luy mesme vertu , se complait aux vertus. Estant vn lys , il demeure volontiers entre les lys , & se delecte parmy la candeur , & pureté , parce qu'il est la mesme pureté , & la candeur.

*Aug.  
manu.  
cap. 24*

O mon ame , qui es marquée , & signalée , par l'image de Dieu , cheris celuy qui t'a tant chérie , pense à celuy qui a tant pensé à toy , cherche celuy qui te cherche , ayme cet amant , duquel tu es si fort aymée ; l'amour duquel te preuenant a esté cause de ton amour. sois soigneuse , quand il est soigneux , accompagne le en son trauail , pour te treuuer avec luy en son repos , pour estre pure imite sa pureté , & sa saincteté pour estre saincte . Choisis le pour ton amy , sur tous les autres qui t'ayment , luy qui te gardera la foy , quand tu seras abandonnée de tout le monde : au iour de ta sepulture , lors que tous tes amys se retireront , & s'esloigneront de toy , luy seul ne te laissera pas ; mais te ga-

*rantira*



*rantira de la gueule des lions , aprestez pour t'en-  
gloutir.*





*Ego dilecto meo, et ad me conversio eius. Cantic. 7.*

## IV.

Je suis à mon bien aymé, & vers moy est son  
regard. Cant. 7.

**T**Aciturne & desconfortée  
Je m'en allois prenant le frai,  
A l'ombre des pastes cypres,  
De quelque forest escartée.  
La seule enuie de pleurer  
M'auoit ain sy fait retirer,  
En cette sombre solitude;  
D'autant qu'en mon affliction  
Je comptois pour inquietude  
Tout mot de consolation.

Estendant mes sospirs au large,  
I'auancois mon triste dessein;  
Les pleurs baignoient desia mon sein  
De leur douloureuse descharge.  
Moy qui iouyssois à loizir  
D'un si deplorabile plaisir,  
M'abyismois dedans l'amertume;  
Ain sy demeurant sans chaleur,  
Mes maux plus forts que de coustume  
Me faizoient tomber de douleur.

Par hazard vne douce harpe,  
Qui me seruoit auparauant,  
A pousser mes ennuy au vent,  
Mependoit alors en escharpe.  
Oubliant vn peu mon tourment,

Je mys en poinct cet instrument,  
 Et m'assis deffous la ramée,  
 Accordant les nerfs, & mes doigts,  
 A ma voix encore enrumée,  
 Pour dire ainsy ma peine aux boys.

Cheres années de mon aage,  
 Voulez vous doncques vous trainer,  
 A dessein de me confiner  
 Dans vne solitaire vesuage?  
 Ne scauray ie iamais vn peu  
 Ce que c'est que ioye, & que ieu?  
 Pendant ces fascheuses alarmes,  
 Que mes vers comptent chaque iour,  
 Verseray ie tousiours des larmes,  
 Sans iamais sousspirer d'amour?

Ah suplice d'un crime extreme!  
 Si quelqu'un me veut tant de mal.  
 Qu'il viue en stupide animal,  
 Sans aymer, & sans que l'on l'ayme.  
 Je souhaite à mes ennemys,  
 Que ces contentements permis  
 Desdaignent d'entrer en leurs ames,  
 Et qu'en vne froide rancœur,  
 Ils ne sentent iamais les flames,  
 Qu'amour allume dans le cœur.

Je compte les iours de ma vie  
 Pour fascheux, tristes, & noircis,  
 Si ce n'est qu'ils soient esclaircis  
 Au feu d'une amoureuse enuie.  
 M'aduoüer tout autre desir,  
 Et retrancher ce seul plaisir,

Scroit me rendre malheureuse;  
 Si bien que s'il n'est deffendu  
 D'estre constamment amoureuse:  
 Je tien mon aage pour perdu.

Le fruiçt de cette vie humaine  
 N'est que d'aymer, & d'estre aymé,  
 Pour tout autre desir semé,  
 L'on n'a qu'une moisson de peine.  
 Il n'appartient qu'au seul amant  
 De dire veritablement,  
 J'ay desia vescu tant d'années;  
 Car l'amour unique flambeau,  
 Qui luit parmy ses destinées,  
 Fait que tout temps luy semble beau.

Vne secrette prouidence  
 Tient toutes choses sous ses loix;  
 La terre à cause de son poix  
 Choizit en-bas sa residence;  
 La mer assize en son giron,  
 Iette ses bras à l'environ;  
 L'air comme vn zero dans l'espace,  
 Empesche le vuide en tous lieux;  
 Mais la flame, qui le surpasse,  
 Ne se veut arrester qu'és cieux.

Comme leur nature les porte,  
 La nostre nous conduit aussy,  
 Et nous traine à quelque soucy,  
 D'une main pareillement forte.  
 Nos esprits sentent des brandons,  
 Ils ont des rets, & des cordons,  
 Qui les entourent & les tirent:

D'un si grand nombre de mortels  
 On en voit peu, qui ne desirent,  
 Qu'amour ayt par tout des autels.

Estant faite de mesme paste,  
 Je sens aussy de mesmes feux,  
 Et me voy conduite à ses vœux  
 D'un secret destin, qui me haste.  
 Mais qui pourray-je bien choisir,  
 Pour loger ce premier desir?  
 Avant qu'engager ma franchise,  
 Il y faut penser plus qu'un jour;  
 Car ie fay par cette entreprize  
 Mon apprentissage d'amour.

Donc en ce premier sacrifice,  
 Puis ie bien sans crainte d'erreur,  
 Prendre vne amoureuse fureur  
 Pour quelque terrestre Narcisse?  
 Ce monde n'est il pas trop bas,  
 Pour y rechercher mes esbas?  
 Puis que le ciel est ma patrie:  
 Les anges qui sont de mon sang,  
 Plaindroient ma noblesse flestrie,  
 Si ie changeois ainsy de rang.

Sortant d'une race celeste,  
 Pourray-je bien donner la main,  
 Pour m'engager à quelque humain,  
 Sans vne honte manifeste?  
 Moy qui par traitté solennel  
 Doibs espouser vn eternal,  
 Aymcray-je d'estre abusé?  
 Et par vn choix precipité

*Seray-ie chetive espouzée  
De quelque mortel euenté?*

*Non, non, mes flammes plus subtiles  
Ne brulent point si bassement;  
Cette terre n'a point d'amant,  
De qui les vœux me soient vtils.  
Les prieres, & les presens,  
Et la troupe de courtizans,  
Qui seruoit la femme d'Ulysses,  
Ne me donneront point de loix;  
I'ay mesme vn degoust des delices,  
Que l'on trouue aux palais des Roys.*

*Entre mille nimphes Romaines,  
Agnes plus belle que le iour  
Donnoit à chacun de l'amour,  
Sur toutes les beautez humaines,  
Les cœurs doucement combatus  
De tant de diuines vertus,  
Luy rendoient toute obeyssance,  
Mais celuy qui moins retenu  
S'en proposa la iouyssance,  
Ne se vit pas le bien venu.*

*Changez de pensers, luy dit elle,  
Et cessez de vous deceuoir;  
Mes refus vous font assez voir,  
Que mon amour n'est pas mortelle.  
Et si vostre felicité  
Ne depend que d'une beauté,  
Cherchez vne plus belle dame.  
Aymée d'un celeste espoux,  
Je n'ay point peur que l'on me blame,*

*Si ie suis peu belle pour vous.*

*Vne ambition courageuse  
Me fournit les mesmes discours,  
Fuyant les terrestres amours,  
Ie suis hautement amoureuse.  
C'est donc du ciel que doit venir  
L'amant, qui me peut retenir,  
Luy seul aura mes bonnes graces  
Ce seroit n'aymer qu'à demy,  
Qu'aymer en deux diuerses places,  
Ou caresser plus qu'un amy.*

*Incessamment sa belle image  
Se promene deuant mes yeux,  
Et par signes mysterieux  
Aduoie mon fidelle hommage.  
Quoy que nous soyons separez,  
Nos courages enamourez  
Se font toutes choses presentes:  
Tellement que sans messenger  
Les aduentsures plus recentes  
Se peuuent ayzement iuger.*

*En nostre solitaire absence  
Prenans vn paizible repos,  
Nous nous disons de beaux propos,  
Sans violer nostre silence.  
Il me racompte son amour,  
Ie luy dis la mienne à mon tour:  
En cette douceur reciproque  
L'on ne craint point qu'un indiscret  
Remarque tout, & puis se moque,  
Ayant ouy nostre secret.*



Ainsy que l'eguille panchée,  
 Qui par un secret mouuement,  
 Cherche le pole de l'eymant,  
 Aussy-tot qu'elle en est touchée.  
 Vous auez beau la retourner,  
 Elle ne scauroit seiourner,  
 Estant autrement apointée:  
 L'eymant la sçait bien aduertir,  
 Et sa force experimentée  
 Ne se laisse point dementir.

Ainsy la seule Cynozure  
 Guide les vaisseaux Tyriens,  
 Et l'ourse sert aux Argiens  
 De rendez vous, & de mesure.  
 Apres mille dangers passez,  
 Les nochers foibles, & laissez,  
 Reprenent vn peu de courage,  
 Et leurs ennuyz sont escartez:  
 Si pour te tirer de l'orage,  
 Ils sont aydez de ces clairtez.

Clitie fidelle compagne  
 Tient ainsy sans cesse son œil  
 Deuers la face du soleil,  
 Tout le temps qu'il est en campagns.  
 Tous les iours pour le moins deux foys  
 Elle dit d'vne basse voix:  
 Dieu te gard clairté bien voulue;  
 Comme luy tournant en tout lieu  
 Au matin elle le salüe,  
 Au soir elle luy dit à Dieu.

Ainsy la lune passagere,

Quoy qu'elle ne s'arreste point,  
 Au moins est constante en ce poinct,  
 De tousiours regarder son frere.  
 Le soleil aymable germain,  
 La voyant d'un regard humain,  
 Luy preste sa chere lumiere;  
 Quelque part qu'on la puisse voir,  
 Cette influence coustumiere  
 Ne luy nie point ce deuoir.

Cher espoux, ie suis vostre lune,  
 Et vous mon soleil gracieux,  
 Des seules faueurs de vos yeux  
 Depend mon bien, & ma fortune.  
 Je suis vostre vniue s'oucy,  
 Mais vous estes le mien aussy:  
 Mes regards attachez aux vostres  
 Tesmoignent vn mesme desir,  
 Et plustot que d'en auoir d'autres,  
 Je veux mourir de desplaisir.

Vous seul beaucoup mieux que les astres,  
 M'apprenez à bien voyager,  
 Et me retirez de danger,  
 Au plus fort de tous mes desastres.  
 Vous estes l'estoile de mer,  
 Qui m'empeschez de m'abyssiner,  
 Ma Cynozure, & mon Helice;  
 En mes peregrinations  
 Je n'ay ny regle, ny police,  
 Que vos seules affections.

Mais cette amitié nompareille,  
 Quoy qu'on ne la puisse esgaler,

Ne se doit iamais apeller  
 Quelque fort notable merueille.  
 L'on voit que naturellement  
 L'esguile se tourne à l'eymant,  
 Dont elle est vnfois atteinte.  
 Vostre amour m'attire vers vous,  
 Et i'ayme de me voir contrainte  
 Par vn enchantement si doux.

Je suis à mon bien-aymé, & vers moy est son regard.

Cantic. 7.

**I**L est impossible à la nature humaine, de *Orig.*  
 s'empescher qu'elle n'ayme tousiours *in pro-*  
 quelque chose ; car toute personne, estant *logo*  
 paruenue iusques à cet eage, que l'on apelle *Cant.*  
 puberté, & premiere pointe d'adolescenc-  
 ce, ayme sans doubte quelque chose, ou pour  
 son dommage, ayment ce qu'il ne faudroit  
 pas, ou pour son bien & vtilité, quand elle  
 ayme ce qu'elle doit aymer.

Mō cœur est esgaré, & espars en plusieurs *Bern.*  
 endroiçts, & cherche deça & delà quelque *medit.*  
 place propre pour s'y reposer, & ne treuve *cap. 9.*  
 rien qui l'arreste, ou le contente, iusques à  
 ce qu'il soit retourné à soy mesme.

Car il y a deux amours, l'vn est bon, l'au- *Aug.*  
 tre est mauuais, l'vn doux, l'autre amer ; & *medit.*  
 ces deux ne peuuét se supporter en vne mes- *cap. 35.*

me poitrine. Et partant o Seigneur, si quel-  
qu'un aime autre chose que vous, vostre  
charité n'est pas en luy. O amour de dou-  
ceur, & douceur d'amour! amour qui ne  
tourmentes pas, mais contentes; amour  
chaste & sincere, qui continues & dures  
plus qu'un siecle des siecles; amour qui bru-  
sles tousiours, & ne t'esteints, ny ne te con-  
sumes iamais! DOUX CHRIST, bon IESVS,  
vray charité, mon Dieu, embravez moy tout  
de vostre feu, de vostre amour, de vos deli-  
ces & douceurs; tellement qu'il n'y ait au-  
cune partie de mon cœur ouuerte aux a-  
mours adulteres, & prophanes.

*Naz. de  
laudib.  
Virgin.*

Car quiconque partage son amour entre  
IESVS CHRIST & le monde; il faut qu'il ay  
l'ame bien legere & bien froide; mais celuy  
lequel a colé, & cloüé sa flame en vn seul ob-  
iect, est veritablement vn constant, & fidel-  
le amoureux. Nous voyons que les tailleurs  
de pierres, menuiziers, & tous autres ou-  
riers qui travaillent en boys, quand ils  
cherchent vne ligne droite, & tiennent le  
niveau, ou le plomb pour iuger exactement  
& sur vn poinct; des deux yeux ils en fermét  
vn, & recueillant toute leur veüe en l'autre,  
qu'ils ramassent encore, tirét droict, & s'a-  
iustent à la reigle, inflexible & veritable ar-  
bitre de leur ouvrage. Ainsy l'amour non  
espars, mais recueilly en soy, conioinct les  
poitrines chastes des amâts à Dieu seul, qui  
desire

desire celuy qui le desire , contemple qui le regarde , court au deuant à qui le cherche. Et qui se fait d'autant plus & mieux voir, qu'il est plus désiré, enflammant , & faisant croistre le desir de ces felicitez à l'esgal de leurs possessions, & puis le contentement à l'esgal du desir . tournant ainsy continuellement , & formant vn cercle de toutes faueurs & benedictions.

Voicy bien vn amour parfaict d'vne seule pour vn seul, d'vne qui n'adhere à aucun autre espoux , & ne cede à point d'aulture espouze. Que n'ozeroit elle , que ne pourroit elle cette bienheureuse , estant assuree des affections d'vn amant si puissant, & si passionné pour ses contentements?

*Bern.  
68. in  
Cant.*

Que celles qui n'ayment pas , craignent & n'ozent se rien promettre: Moy qui ayme si parfaictement, ie ne scaurois doubter, que ie ne sois parfaictement aymée ; mon assurance est infinie aussy bien que mon amour, & ie ne puis rien adiouster à l'vne nō plus qu'à l'autre; ny ne puis redoubter la face de celuy , duquel i'ay si fauorablement espreuue la grace.

*Bern.  
ser. 69.  
in Cant.*

I'ayme ceux qui m'ayment , & ceux qui veilleront au matin à ma porte, me treuueront ; voyez vous comment il vous assure, non seulement de son amour , si vous l'aymez , mais encore bien expressement du soing qu'il aura de vous & de vos affaires,

*Bern.  
ser. 69.  
in Cant.*

s'il remarque que vous soyez soigneux pour luy, & vous souuenez de luy? veillez vous? il veille aussy. Leuez vous de nuict, au commencement de vos veilles, soyez si diligent que vous pourrez, anticipez si vous voulez, & courez au deuant des heures, vous le treuuez, & ne le preuiendrez pas. vous ne sçauriez sans temerité dire, qu'en cette societé & commerce d'affections vous contribuez & fournissez quelque chose de plus ou plustot que luy, il ayme plustot que vous, & plus que vous.

*Giſt. in  
eap. 7.  
Cent.  
expoſ. 3*

On treuve des images faites par de bons peintres, avec tant d'industrie, que de quelque endroit que l'on les regarde, il semble qu'elles ayent tousiours les yeux tourne deuers chacun de ceux qui les voyent. quant aux images, elles sont de soy mesmes tousiours tournées deuers tous ceux qui sont dans la mesme chambre où elles sont; que si quelqu'un ne prend pas garde d'estre regardé d'icelles, cela ne vient pas de la faute des pourtraits, mais bien de celuy qui en destourne sa face: & partant aussy-tot qu'il se fera retourné deuers la peinture, il verra pareillement la peinture tournée deuers luy: Aussy pouuons nous bien dire, qu'en cette matiere dont nous parlons, il arriue quelque chose de semblable à cela.

*Greg.  
Papa  
in Cât,*

*Je me tourne deuers mon bien aymé, & luy se tourne deuers moy, comme si elle disoit; d'autant*

tant que par la foy & la dilection i'adhère seulement, & suis ioincte à IESVS CHRIST, ie ne veux suiure que luy, ie ne desire voir aultre que luy, esprouuant avec plaisir la suauité de ses regards, la courtoisie de ses visites, & la douceur de sa conuersation.

Aussy cet amour est singulier, qui ne reçoit point de compagnon, mais est seul, il est *Hugo de S. Victore* *serm. de Assu.* *de Assu.* eternal, par ce qu'il est perpetuel, & ne s'adonne point au change.

C'est vne grande merueille que l'amour, s'il recourt à son principe, s'il se rend, & retourne à son origine, & prend tousiours quelque chose d'une source, à laquelle recoulant tousiours, il peut couler, aller & venir sans fin, & sans secheresse. L'amour est le seul d'entre tous les mouuements & affections de l'ame, en quoy la creature peut, (si non également, au moins en quelque façon) rendre quelque chose à son createur, & donner en receuant. par exemple, si Dieu me tance, & se courrouce contre moy: pourray-je bien me courroucer aussy à mō tour contre luy? cela point; ains s'il me reprend, il ne sera pourtant pas repris de moy. Ny s'il me iuge, ie ne le iugeray pas. S'il est mon Seigneur, il faut que ie sois son vassal; s'il commande, ie doibs obeyr, s'il ordonne, ie doibs seruir. Voyez maintenant quelle difference il y a en l'amour; car quand Dieu ayme, il ne veut aultre

chose qu'estre aymé; n'aymant pour aultre fin, qu'afin que l'on l'ayme; sçachant bien que ceux qui l'aymeront, se feront bienheureux par cet amour.

*Aug.  
manu.  
cap. 29.*

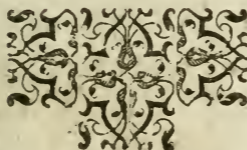
C'est là véritablement la vraye paix & repos du cœur, quand par son desir il est entierement cloüé, & attaché à l'amour de Dieu, & ne souhaite aultre chose; mais, par vne certaine heureuse douceur, & contentement, se delecte en ce qu'il tient, & s'esiouyt en se delectant. Et s'il arriue qu'il en soit tant soit peu distrait, par quelque petite vaine pensée, ou aultres occupations d'affaires; il se haste autant qu'il luy est possible de retourner à ce sien repos, reputant pour exil, & notable malheur, tout seiour qu'il est contraint de faire hors de là.

*Aug.  
medit.  
cap. 25.*

Si quelque homme en ayme vn aultre avec tant d'ardeur & de violence, qu'il n'en puisse souffrir l'esloignement; si l'espouse est lié à son espoux, par vn lien spirituel, si fort, & si indissoluble, que l'extremité de son amour ne luy permette pas de prendre aucun repos en l'absence de ce sien fidelle, qu'elle attend avec impatience, & cependant languit d'ennuys, & de craintes; avec combien de soing, o Seigneur, avec quelle ardeur, cette ame que vous avez fiancée, par la foy, &



vos misericordes vous doit elle aymer,  
voyant en vous son sainct & fidelle espoux,  
tant de beautez , de graces , & de libera-  
litez.





*Anima mea liquefacta est, vt dilectus  
locutus est. Cantic. 5.*

## V.

Mon ame s'est toute fonduë incontinent  
 que le bien-aymé at parlé.

Cantic. 5.

**P**our auoir le bonheur de te voir vne fois,  
 Pour ouyr vn accent de ta diuine voix,  
 En fin pour te treuuer, ma vie, & ma pensée,  
 Ah quels champs escartez, où l'on te peust chercher,  
 Quel antre, quel desert, quel feste de rocher,  
 Quelle espaisse forest n'ay ie pas trauersée?

Mes pas ont trauersé des haliers herisséz,  
 Des sentiers espineux, des rochers creuasséz,  
 Trop aspres & trop durs, pour les bestes sauuages;  
 Mais ie n'ay iamais eu la gloire de te voir,  
 Et difficilement ay-ie gardé l'esperoir  
 De t'entendre parler, apres tant de voyages.

O que souuentefois en ma perplexité  
 J'ay redit quelle terre, ou quel antre vousté,  
 Te cachant si long temps, me donne tant d'alarmes?  
 Mais ny les champs voisins, ny les monts, ny les vaux,  
 Ne m'ont point soulagée, en de si grands traueux,  
 Et n'ont rien respondu pour consoler mes larmes.

Mon erreur vagabonde ayant conduict mes pas,  
 Parmy des vastes champs que ie ne cognois pas,  
 Et qui ne monstrent rien qu'une plaine incogneuë:

I'interroge les champs, ie regarde les cieux:  
 Mais ils sont tous priuez & d'oreilles, & d'yeux;  
 Car pour vne responce, il n'en est point venuë.

P'entray, passant plus outre, en vn valon touffu,  
 Renforceant mes clameurs aussy-tot que i'y fu;  
 Mais ma voix meurt en l'air, & n'est point poursui-  
 En sortant de ce lieu, i'entre dans les vergers, (uie.  
 Où durant les chaleurs s'ombragent les bergers,  
 Et cherche là dedans, pour y treuuer ma vie.

A part moy ie disois, icy, peut-estre icy,  
 Afin de m'affliger se cache mon soucy;  
 Ie cherche vne cachette, & n'en rencontre aucune.  
 Ma douleur me transporte & n'a plus de rempart,  
 Sans esprit, sans espoir, i'erre de toute part,  
 Au plaisir du demon, qui conduit ma fortune.

Ie m'arreste à la fin sur le bord de la mer,  
 I'y treuue vn Phare aigu, dont on voit escumer  
 Les flots contre les nefz, & les vents, & l'orage;  
 Ie grimpe sur son feste, & d'un œil importun  
 Visitant en vn rien l'empire de Neptun:  
 Ie m'adresse à ses bords, de voix, & de courage.

O bords, respondes moy, bords, rochers, vagues,  
 Respondes, est-ce vous qui retenez enclos (flots,  
 Dans vos antres cachez, le subiet de ma gloire?  
 A peine auois-ie fait, à peine auois-ie dit,  
 Quand de ces moites lieux vne voix respondit,  
 Reduizant mon esprit à ne sçauoir que croire.

Ie doute en mes discours, & ma premiere peur  
 M'inspire, que l'Echo par vn dessein trompeur  
 Iette en vain mon espoir, & sa voix en la nue.  
 I'apelle encor ces bords, ie pleure, ie me plains,

On me respond encor, par des accens plus pleins;  
 Je remarque vne voix, mais vne voix cognue.

C'estoit ta douce voix, o ma vie, o mon iour,  
 Ma force alloit mourir, en ce triste seiour,  
 Ta voix l'a fait reuiure, & l'a reconfortée.  
 Ma raison defailloit, mon ame estoit au bout,  
 Ta voix, pour l'empescher de se perdre du tout,  
 N'a fait que dire vn mot, & sa peur l'a quitée.

Ainsy toutes les fois qu'il te plait de parler,  
 Comme vn foudre puissant, qui roule parmy l'air,  
 Tu peux tout transporter, par tes paroles graues.  
 Vn veritable feu sort avecque ta voix,  
 Non pas tel que celuy que souffloit d'une noix  
 Eunus, qui suscita la guerre des esclaves.

Mais tout tel que celuy que les bons pelerins  
 S'entirent dans le cœur, quand honteux & chagrins  
 Ils alloient en Emau, te parlant de toy mesme.  
 Leurs esprits consolez par tes diuins propos  
 S'enflamerent d'un feu, qui causa leur repos,  
 Et leur fit recevoir vne liesse extreme.

Ainsy ta sainte voix alumant saintement  
 Dedans mon cœur glacé, ce saint embrasement;  
 Vn feu delicieux rechauffe ma poitrine.  
 Estre dedans les feux, & ne s'en plaindre pas;  
 Se consumer d'amour, sans souffrir vn trespas:  
 Ce sont les doux effets d'une flame diuine.

Encor le saint éclair de ce propos vainqueur  
 M'ayant si viuement donné dedans le cœur:  
 Passe dedans mes os, & coule dans mes veines.  
 Quoy que les froides eaux, les escumes, les bords,  
 Et les rochers glacez, m'enceignent par dehors:

*Je ne sens en mon cœur que fournaizes certaines.*

*Il se fond donc d'amour dedans vn si beau feu,  
Comme quand vn flambeau, se bruslant peu à peu;  
Fond d'autant sa liqueur, qu'il augmente sa flame.  
O soit fait que bien-tot nos ames, & nos cœurs  
Fondant tout leur amour, & toutes leurs liqueurs:  
Nous n'ayons plus qu'vn cœur, qu'vn amour, &  
qu'vne ame.*



*Mon ame s'est toute fonduë, incontinent qu'il a parlé. Cantic. 5.*

**Q**V'est-ce que ie sens maintenant? quel est ce feu qui m'etchauffe le cœur? quelle est cette lumiere, qui l'esclaire? O feu, qui bruslez & luisez tousiours, & n'estes jamais esteint, embravez moy! o lumiere, qui luisez tousiours, & ne vous obscurcissez jamais, esclairez moy! A la mienne volonté que vous me brulassiez, o saint feu! que vous bruslez doucement! que vous luisez secretement! que vous eschauffez desirablement!

*Aug.  
soliloq.  
cap. 34.*

*Comme la cire coule & se fond deuant la face du feu, ainly l'ame est embrasée deuant sa face. Mon ame s'est liquifiée & fondue aussy-tot que mon bien-aymé a parlé. O la douce heure & bienheureuse, quand vne ame fondue, s'escoule & se mesle parmy ce torrent de feu! qu'elle est subtile en ce moment, qu'elle est pure & deschargée, qu'elle est mobile! Elle n'a point alors de pesanteur, ny d'endormissement, point de durté, ny de rigueur, estant seulement conuertie en liqueur, & en feu. Le chaud & liquide sont deux especes qui sont icy voisines, alliées, & d'un parentage; en ces deux consiste l'usage de la cõttemplation. Ce*  
qui

*Guil.  
Abbas  
ser. 44.  
in Cât.*

qui est liquide conçoit plus facilement la chaleur, & la chaleur reçue rend ce qui est liquide, encore plus liquide. Ce que ie nomme icy chaud & liquide, se peut appeller par autres noms, embrasé & syncere. O force admirable de la parole; & vehemence embrasée que la sienne! elle enflame le cœur, change les forces & les reins, fait que l'ame en soy ne s'estime qu'un rié, & qu'un neant, au respect & en la presence de Dieu, la fait fondre, & se perdre en telle sorte, qu'estant toute en Dieu, elle n'est plus en soy, ny ne sçait où se retreuer.

*Ibid.*  
*suprà.*

Escoutez & considerez ce que cet amour a dit, & fait dire à Marie Magdelaine, ce qu'il a dit à la femme surprise en adultere, quoy à la Samaritaine, à la Chananee, à Zachee, à saint Pierre, au Centenier. Quelle ame n'amoliroit ses affections, quelles entrailles ne se fondroyent pas, receuant tant de paroles, de clemence, & de pieté? Ces vents chauds & meridienues, soufflans avec tant de violence, & d'impetuosité, il n'y a point de glaces si vieilles ny renforcées, qui ne soyent incontinent déiointes, & dissoutes, mesme dans la poitrine la plus dure, & cauerneuse qui se puisse treuer. Je me sens arrouzer de la liqueur de cet huile, qui coule & penetre insensiblement, & me fait fondre en vne pareille affection, tout aussy souuent, que ie me resouuiens des effets de vostre misericorde,



corde, o Seigneur, & repete vos paroles pleines de merueille & de verité. *Vostre discours est grandement enflamé, & vostre seruiteur l'ayme & le cherit.*

Car pendant que IESVS CHRIST se verse par son sainct Esprit dans l'ame qui le desire, il dissout incontinct toute la durté du cœur, & quelquefois fait fondre cette ame dans tant de larmes, qu'à grand peine peut elle conceuoir & retenir ce qu'elle reçoit, & s'en esioiit en soy mesme, en l'interieur cependant se souuenant de ce qu'elle a esté; elle admire comment il est possible qu'elle soit deuenüe ce qu'elle est maintenant. Et pendant qu'elle se sent fondre, & dissoudre, elle conuoite, de recognoistre plus parfaitement son bonheur, & quelquefois au moment qu'elle est dans la curieuse remarque de son contentement present, vn autre plaisir luy succede si promptement qu'auant auoir peu former vne seule pensée, elle ne sent desia plus ce qu'elle sentoit, mais quelque chose d'autre, avec autant ou plus de transport.

A sçauoir, par ce que l'ame estant touchée par l'influence d'vn entretien, & discours secret, toute debile, & priuée de sa force; est fonduë, & comme consumée dans ce desir, duquel elle est volontairement engloutie.

Les choses corporelles, (quand elles se fon-

*Greg. in  
cap. 5.  
Cant.*

*Greg.  
cap. 39.  
in cap.  
3. iob.*

*Guil.  
Abbas  
apud  
Delrio  
cap. 5.  
Cant.*

fondent au dehors par la chaleur ) se resolu-  
lent en elles mesmes: mais les ames (quand  
elles sont amolies & fonduës par vne cha-  
leur interieure) ne se resoluent pas en elles  
mesmes, ains en celuy qui les resoult. Elles  
se resoluent d'elles mesmes, non pas en elles  
mesmes; elles se resoluent par le feu de  
Dieu, de l'amour de soy mesme, en l'amour  
de leur espoux celeste. Sainct Paul nous le  
faisant entendre, *qui adhere au Seigneur*, dit  
il, *est vn esprit avec luy.* & tesmoignant que son  
ame estoit fonduë en cette sorte, par ces pa-  
roles; *Je vis, moy, non plus moy, c'est IESVS CHRIST  
qui vit maintenant en moy.*

*Gisler.  
in cap.  
5. Cāt.  
expof. 3.*

Et qu'y a il de plus conuenable, que d'at-  
tribuer cette liquefaction & cette fonte à  
l'amour, par laquelle ce qui de sa nature  
est dur, deuiet coulant? puis qu'il est as-  
seuré, & suffisamment preuüé, que le prin-  
cipal effect de l'amour est, de pousser la cho-  
se aymente deuers l'aymée, & les vnir e-  
troitement ensemble, laquelle vnion se fait  
d'autant mieux, & plus dignement, quand  
l'amour est mutuel, & dispose les amants à  
se changer l'vn en l'autre. Aussi n'ignorons  
nous pas, que ce bien aymé des ames deuot-  
tes IESVS CHRIST a dit dans le Psalme 21.  
*Mon cœur a esté fait comme vne cire qui se fond.*  
par où nous voyons, que si l'ame fonduë,  
coule deuers IESVS CHRIST, qui luy  
mesme est liquifié & fondu comme de la  
cire

tire, il coule aussy dans cette ame, & de là que se peut-il ensuiure, si non vne parfaite & indissoluble vnion?

Mon ame a esté liquifiée, aussy-tot que mon bien aymé a parlé. O merueilleuse & inestimable vertu de l'amour! Il abaisse Dieu en terre, eleue l'ame au ciel, à la patrie, à Dieu, & cole ensemble l'ame & Dieu à la gloire; il fait deuenir Dieu homme, & fait que l'homme deuienne vn Dieu; il fait que le temporel deuienne eternal, & le contraire, il fait mourir l'immortel, & fait que le mortel se rende immortel, & met au plus hault du ciel, ce qui estoit au plus bas de la terre; il faict d'un grand ennemy vn fidelle amy; d'un esclau, vn heritier, & enfant de famille; par luy l'abominable deuient glorieux, & honorable; il change les glaces en feux, les tenebres en lumieres, & fait fondre les choses dures. Car voicy *mon ame a esté fondue*. O parole admirable! O parole trop delicieuse! Moy le plus vil, & le plus meschant de tous vos esclaves, o Seigneur mō Dieu, moy qui ne suis pas digne d'estre apelé vne de vos creatures, ny de l'estre aussy, comment vous suis ie lié par vn nœud si court, & si ferré de charité, qu'à vostre parole, à force d'amour, & de dilection, i'aye esté liquifié? O ardeur d'amour, qui versez tous tes secrets, & tes pensées interieures, en Dieu. Car mon ame estoit comme le dia-

*Bonav.  
stimuli  
amoris,  
part. 1.  
cap. 8.*

mant; & son interieur estoit par trop endur-  
 cy. Maintenant elle se fond d'amour, elle  
 fort & s'escoule de foy mesme, & s'epanche  
 toute en Dieu; elle abandonne son lieu pro-  
 pre, & s'encourt deuers Dieu, elle est en-  
 glourie de Dieu, & n'a plus aucun souuenir  
 de foy mesme. O amour! comment te pour-  
 ray-ie dignement recognoistre, puis que tu  
 m'as rendu celeste & diuin? *Je vis, moy, non  
 plus moy, mais c'est IESVS-CHRIST qui vit en  
 moy.* Ta bonté est ineffable, & ne se peut ra-  
 compter. O amour qui transfigures de la  
 boüe, pour en faire vn Dieu! Que scauroit  
 on donc treuver de plus puissant, de plus  
 doux, de plus agreable, de plus noble que  
 toy? O amour desirable, qui remplis les di-  
 zetteux de richesses, & de delices! mais mon  
 ame, s'il est vray, que tu ayes esté fondue à  
 sa parole, comment peux tu durer dans ses  
 embrassements? Comment n'as tu pas esté  
 consumée, & du tout vzée par ses baizers? si  
 tu as esté liquifiée par son discours, commēt  
 n'as tu pas esté engloutie? entrant dans son  
 cœur, par ses veines, & par ses playes? mais  
 o merueilleuse douceur, & contentemēt ad-  
 mirable, que nous puissions nous vnir, &  
 nous incorporer, à ce que nous ne sommes  
 pas dignes de nōmer! Mō ame ne merite pas  
 d'estre aduoüée & tenue pour seruante, &  
 voicy qu'elle est faite le plaisir, & les delices  
 du souuerain. Qui s'ozeroit vanter d'estre  
assez

assez capable, & suffisant, pour regarder la moindre estincelle d'un si grand amour? Ce ne m'est donc plus vne merueille, o Seigneur, si mon ame se liquifie, si mon cœur se fond, deuant vostre parole: mais continuez en cette grace que vous me faites, afin que tout enflamé, tout liquifié, ie m'espande entierement en vous. Que ie ne voye rien que vous, que mes pensées, mes paroles, & mes actions tirent deuers vous, & sans passer plus oultre s'arrestent en vous. L'ardeur & la vehemence de cette affection qui nous attache à vous, ne m'estonne plus; au contraire ie m'estonne seulement, que nous ne soyons pas si fort occupez en vous, que d'ignorer, toute chose sinon vous. Car si nous vous possedons, que voulons nous d'auantage? Que donc o tres-doux Seigneur IESVS, nostre esprit se repose perpetuellement en vous, & ne s'en separe iamais pour si peu de temps que ce soit.



Quid enim mihi est in caelo, et à te quid volui  
super terram? Psal. 72.

## V I.

Car quelle chose ay-ie au ciel, & hors de  
 toy qu'ay-ie voulu sur la terre?

*Psal. 72.*

**C**Here lumiere, à qui i'aspire,  
 Qu'est ce qu'il faut que ie desire,  
 Des eaux, de la terre, & des cieux?  
 Sans vous, ny la mer, ny la terre,  
 Ny ce qui luit sur le tonnerre,  
 Ne me semble point precieux.

Cela n'est pas que ie ne sçache  
 Les presens, que la mer nous cache,  
 Et ce que la terre produit.  
 Le ciel chef-d'œuvre de merueilles  
 Monstre des beautez nompareilles,  
 Alors que sa face nous luit.

Mais sans vous ma chere lumiere,  
 Cette richesse coustumiere  
 N'a rien, qui me paroisse beau.  
 Tous les humains, & les celestes,  
 Loing de vous, me semblent funestes,  
 Comme des hostes de tombeaux.

O cieux, o mers, o tapis d'herbes,  
 Dont les possessions superbes  
 Sont adorées des humains;  
 O trois regnes que ie contemple,  
 Chacun desquels est bien plus ample,  
 Que tout l'empire des Romains.

Qui pourroit faire vn assemblage  
 De tout vostre riche equipage:  
 Auroit sans doubte vn grand thresor.  
 Mais si mon amour ce retire  
 De vostre ambitieux empire:  
 Ie ne vous choisy pas encor.

Il est bien vray que ma pensée  
 S'est souuent esois eslanc e,  
 A diuerses affectiions.  
 Ainsy qu'en vn dessein de guerre  
 Les eaux, les astres, & la terre  
 M'apelloient   leurs factiions.

Mais l'epreuue a fait qu'il me semble,  
 Que tout ce monde mis ensemble  
 A beaucoup moins qu'il ne me fault.  
 Tenant ces richesses humaines  
 Mes mains ne sont qu'  demy pleines,  
 Et bien la moitié leur deffault.

Quelquefois esprize d'enuie  
 De me voir riche en cette vie,  
 J'ay suiuy le cruel dessein  
 De deschirer la terre enceinte,  
 Pour en enleuer par contrainte  
 Les thresors, qu'elle a dans le sein.

L'or coulant d'une riche veine  
 Estoit le subiet de ma peine,  
 Mon esprit chetif indigent,  
 Pour assouuir sa soif auare,  
 N'auoit point de surgeon plus rare,  
 Que quelque miniere d'argent.

Doncques   leuiers, & tenailles,



Nous auons ouuert les entrailles  
 De la grand-mere des mortels.  
 Nous auons ray la despoiille  
 De ses meubles couuerts de rouille,  
 Afin d'en pater nos hostels.

Mais que m'a seruy cette proye?  
 Ce sentiment de courte ioye  
 S'est passé comme vn petit vent.  
 Par quelque infortune latente,  
 Autant fus ie, ou plus mal contente,  
 Que ie n'estois auparauant.

Après cette vaine conqveste,  
 Je ne scay qui m'enfla la teste,  
 Del'esper d'vn meilleur butin.  
 Ny qui par mespris de la terre  
 Me fit choisir vn champ de verre,  
 Afin d'y fonder mon destin.

Dressant mes recherches fatales  
 Vers les Indes orientales,  
 J'ozay me fier à la mer.  
 Comme assuree que Neptune  
 Fleuoit ma douce fortune,  
 Dedans cet element amer.

Les escarboucles adorées,  
 Qui flambent dans les eaux dorées,  
 Me faisoient bruler de desir.  
 Je tenois la terre pour chiche,  
 Voyant en la mer bien plus riche  
 Tant de diamants à choisir.

Si-tot que les pourpres ouuertes  
 Rioient à leurs descouuertes,

Depliant vn peu leurs feüillets:  
 I'en pressois l'humeur delicate,  
 Afin a' auoir vne escarlatte  
 Plus viue que tous les œillets.

O que i'estois ambitieuse  
 De quelque perle pretieuse!  
 Lors que sur le grauiet luisant,  
 Entre la richesse diuerse,  
 Qui rend heureux les Roys de Perse,  
 Ie recherchois ce seul present.

Mais helas, ayant ces merueilles,  
 Ces carcants, ces pendants d'aureilles,  
 P'ay bien eu moins que ie n'ay creu!  
 Car pensant me voir assouuie,  
 I'ay senty croistre mon enuie,  
 A l'esgal que mon bien est creu.

Ny toutes les perles Indoises,  
 Ny les saphirs, ny les turquoises,  
 Ne m'ont esté d'assez grand prix;  
 Voyant tout, i'ay veu ma disette,  
 Et triste de ma chere emplette,  
 N'en ay plus eu que du mespris.

Si tout ce que la mer enserre,  
 Et ce qui se treauue dans terre,  
 Estoit peu pour me contenter;  
 Où pouuois ie tendre mes voiles?  
 Sinon que voyant les estoiles  
 Mes vœux taschassent d'y monter?

Dedaignant ces basses sornettes,  
 I'ay consideré les planettes,  
 Qui marchent à pas mesurez

*Parmy des routes egarées,  
I'ay veu des grosses azurées,  
Marquetées de cloux dorez.*

*A l'aspect de ces corps celestes,  
Differentes de forme, & de gestes,  
Vn rauissement me surprit.  
Les voir s'entresuiure, & se tordre,  
Auecque tant d'art, & tant d'ordre:  
C'estoit estonner mon esprit.*

*Toutefois entre les miracles  
Contenus dans ces beaux spectacles,  
Mon cœur treuuoit peu de plaisir.  
Comme si toute cette flame  
Eust esté froide pour mon ame:  
Elle bruloit d'aultre desir.*

*Ainsy faut-il que l'on decide,  
Qu' alors que le puissant Alcide  
Reçeut tout le ciel sur son dos:  
Quoy qu'il eust l'espaule fort large,  
Le ciel luy fut bien vne charge,  
Mais ne luy fut pas vn repos.*

*Ah sort estroit! ie me degouste,  
Qu'enfermée sous vne voute  
Ie regarde vn si petit lieu.  
Pour voir des places incognues,  
Ie m'en vay plus hault que les nues,  
Terre, & mer, ie vous dis à Dieu.*

*Desia les montaignes descroissent,  
Ny tours ny villes n'aparoissent,  
La terre semble s'esloigner.  
On diroit que toute sa masse*

N'est plus qu'un logis de limace,  
Que deux doigts peuuent empoigner.

Me voilà plus hault que la lune,  
Sa clairté ne paroît que brune,  
O que ces feux errans sont beaux!  
Que le soleil a de lumiere!

Que cette courtine premiere  
A de lampes, & de flambeaux!

Je suis en un plus hault estage,  
Le ciel & tout son equipage  
Ne me sert plus que de paüé.  
Je marche sur ses escarboucles,  
Et foule aux pieds les riches boucles  
De tout ce par terre graüé.

Mesmes qui le pourroit bien croire?  
Desireuse d'une aultre gloire  
Je dedaigne tous ces appas.  
Et comme le ciel me descouure  
Les belles portes de son louure,  
C'est là que j'adresse mes pas.

Dedans ces murailles fidelles  
Mille damoiseaux vestus d'aïstes  
S'aprochent pour me recevoir.  
L'un me rit, l'autre me caresse,  
En cette commune alegresse  
Chaqu'un me rend quelque debuoir.

Accordant aux douces caroles,  
Les luths, & les belles paroles,  
D'autres font un bal eternal.  
Toute la Cour est estoffée,  
Comme pour un iour de trophée,

Ou pour vn sacre solennel.

O ciel! O ciel! chere demeure!  
Où le plaisir croist à toute heure,  
Estoiles d'or, astres luisans!  
Riche demeure, & toute belle,  
Digne de ne loger chez elle  
Que des celestes courtizans!

O ieunes troupes emplumées!  
Ames parfaitement aymées!  
O beaux citoyens impolus  
En vne saincte republique!  
O douce alliance angelique  
De tant de voix, à tant de luths!

O Dieu quelle est ma destinée!  
Que me voicy bien fortunée!  
Quel bonheur me manque-il plus?  
Estant sur ces voutes exquisés,  
Où toutes douceurs sont comprises,  
Et d'où tous malheurs sont exclus?

Possédant cette belle vie,  
Mon ame estoit presque rauie,  
Dans vn contentement si doux.  
Mais elle reuint à soy mesme,  
Sentant que cette gloire extremesme  
Ne logeoit pas mon cher espoux.

Pour vn deffault si manifeste,  
A Dieu tout l'empire celeste,  
Beaux anges, ie vous quitte aussy.  
Vous & moy n'auons rien à faire,  
Qu'auiez vous qui me puisse plaire,  
Si mon amour n'est pas icy?

Par vn si long apprentissage,  
 La terre, & le ciel me font sage,  
 Pour sçauoir ce qu'il fault chercher,  
 N'ayant pas l'amour qui m'attire,  
 Terre & ciel gardez vostre empire,  
 Vous n'avez rien qui me soit cher.

N'est ce pas vne plainte lasche,  
 Alors qu' Alexandre se fache,  
 De n'auoir pas vn monde entier?  
 C'est bien auoir la teste vaine,  
 Que de se donner tant de peine  
 Pour vne cruche de potier.

Acheuant cent exploits de guerre,  
 Pour gagner cent mondes de terre,  
 A quoy reuiendra mon thresor?  
 Si mes pensées vagabondes,  
 Apres auoir gagné cent mondes,  
 Ne se contentent pas encor?

Ah! pour bien establir ma gloire,  
 C'est vne petite victoire,  
 Que tout cet empire mondain.  
 Tant d'estoiles, & tant de villes,  
 Comme des conquestes trop viles,  
 Ne me donnent que du desdain.

Ce que les Indes recelées,  
 Ny les cieux, ny les eaux salées,  
 N'eurent iamais dedans leur sein,  
 Ce qui vault mieux que tous les anges,  
 Auecque toutes leurs loiianges,  
 Est mon desir, & mon dessein.

L'aduouie & ne sçauois plus taire,

*Qu'auant c'est amour salutaire,  
Je m'esgarois bien lourdement.  
Je suiuois des phantosmes sombres,  
Qui ne me laissoient que leurs ombres,  
Au fort de mon embrassement.*

*O Dieu vous estes mon partage,  
La terre de mon heritage,  
Ma mer, mon ciel, mon tout, mon bien.  
En vous mes douceurs sont encloses,  
Vous seul m'estes pour toutes choses;  
Hors de vous, tout ne m'est qu'un rien.*



*Car quelle chose ay-ie au Ciel ? & hors de toy  
qu'ay-ie voulu sur la terre ?*

*Pfal. 72.*

*Hugo  
de S. Vi-  
ctore in  
arha  
animis.*

**D**Is moy, ie te prie o mon ame, qu'est ce qui te plait, & que tu aymes sur toutes choses? ie sçay que ta vie est l'amour & la dilectiō, & que tu ne peux estre sans amour, que tu ne sois aussy sans vie. Regarde le monde, & toutes les pieces qui le composent, tu treuueras là plusieurs especes, belles, & allechantes, qui chatoüillent & excitent les affections humaines, & embrazent les desirs de ceux qui s'en seruent selon les diuers contentemens qu'ils treuuent en leur possession.

Les pierres precieuses ont leur esclat, & leur prix; la chair fait voir ses merueilles, & perfections, sur les beaux visages, les tapisseries & broderies de soye, d'or, & d'argent, les habits chamarrez, & passémentez à diuerses ouurages, conientent, & recreent grandement l'œil, tant par la nouueauté iournaliere des inuentions, que par la viuacité, & meslange des couleurs. Dis moy donc, ie te prie, entre tout cela, que veux tu choisir, sur toute aultre chose, pour le posseder, le cherir, l'embrasser, vniquement, perpetuellement ? Car  
ie



ie suis asseuré, que de tant d'obiects visibles qui se presentent tous les iours à tes yeux, quelqu'un te plait, & te donne de l'amour, ou bien si desia tu ne tiens plus compte de tout cela, il y doibt auoir quelque aultre desir, qui t'occupe, & te passionne, & que tu cheris plus fort que toute aultre chose.

Que voyez vous au siecle qui vous plaise? qu'y voulez vous loier? que voulez vous aimer? quelque part où vous tourniez vos sens corporels, le ciel & la terre se representent à vous. Ce que vous aymez en terre, est terrien, tout ce que vous aymez au ciel, est corporel; vous avez donc vescu desia fort long temps inutilement occupée, battue & combatue par la diuersité de vos desirs, vous en portez les playes, & les marques, blessée, & diuisée par diuerses amours, par tout douteuze & inquietée, iamais asseurée. Rentrez en vous mesme, & vous ramassez à vous, cherchez maintenant quel est l'auteur de toutes ces choses que vous aymiez, & qui vous plaisoient tant. En terre vous n'aurez rien treuü meilleur par exemple, que cecy, ou cela. L'or, l'argent, les animaux, les arbres, les douceurs, & plaisirs des champs, considerez mesme toute la terre ensemble: puis le ciel, que choisirez vous là de meilleur, que le soleil, la lune, ou les estoiles? Mettez tout cela en vne masse, cet

*Aug. in  
Ps. 145.*

amas sera fort bon sans doubte, par ce que Dieu qui a tout fait, n'a rien fait qui ne soit fort bon: il n'y aura partie en ce tout qui n'ayt sa beauté particuliere, par laquelle l'excellence de l'architecte vous est tacitement recommandée. vous admirez l'ouvrage, aimez donc l'ouurier. Ne vous occupez pas si fort en ce qui est fait, que vous delassiez pour cela celluy qui l'a fait; car ces choses, qu'il a faites pour vous occuper, sont sous vous, par ce qu'il vous a faite pour estre sous luy.

*Bonav.  
soliloq.  
cap. 1.*

L'ame humaine, faite pour aymer Dieu, & le desirer, ne treuve rien hors de Dieu, qui ne luy soit trop petit; ainsi à bon droit tout ce qui n'est pas Dieu, ne luy suffit pas, & ne la scauroit parfaitement contenter. Mais prend garde, o mon ame, que tu ne sois pas tenue pour espouse, ains pour adulateur, si tu fais plus d'estat des presens de celluy qui te donne, que de l'affection de celluy qui t'ayme. Malheur à toy, si tu marches sur autres pas que les siens, & te fourvoyes là dedans, si tu aymes ses signes, au lieu de luy mesme, & n'adises pas avec l'intelligence d'un esprit purifié, ce que cette lumiere bienheureuse te veut faire entendre, les pas, & mouuements des yeux duquel, s'ot la grace, l'honneur, & la beauté de toutes les creatures. *Si tu ne te cognois pas encore, o belle sur toutes les femmes, sors dehors & t'en va apres les*  
pas

*pas des troupeaux*; c'est à dire, poursuis les creatures irraisonnables, qui sont les vestiges de ton Createur, mais toy le miroir de la tres-saincte Trinité. Tu es donc estimée plus digne, & plus excellente, que tout ce que tu vois. *Et repais tes cheureaux, aupres des tabernacles du pasteur*, c'est à dire, tourne & conuerty tes pensées deuers les chœurs des Anges, auxquels en quelque façon tu es semblable en nature, & leur seras cōpaigne en gloire.

Helas Seigneur, ie l'entends bien maintenant, mais i'ay honte de le confesser, que la grace, & la beauté des creatures, ont deceu mon œil, & ie n'ay pas aduisé, que vous estes plus beau que toutes ces creatures, auxquelles vous n'avez communiqué qu'vne goutte de vostre beauté inestimable. Car qui a orné le ciel d'estoiles, l'air d'oiseaux, l'eau de poissons, la terre de plâtes, & de fleurs? mais qu'estce que tout cela? *sinõ* quelque mediocre estincelle de vostre beauté? car la douceur des creatures a trompé mon goust, & ie n'ay pas aduisé, que vous estes plus doux que le miel. Et que vous avez presté de vostre douceur au miel mesme, & à toutes les creatures qui en ont. L'odeur de la creature a aussy deceu mon odorat, & ie n'ay pas sçeu, o bon IESVS, que vostre odeur passe celle de tous les parfús les plus odoriferãs. Le son encore & la faulse voix des creatures a trompé mes oreilles, & ie n'ay pas sçeu,

Bonav.

cap. 1.

soliloq.

combien douces & delectables sont vos paroles, dans le gozier & sous le palais de vos esleux.

*Bern.  
medit.  
cap. 9.*

Mon cœur est mené d'une pensée dans une aultre, il est pour mené par une diuersité d'affections, & d'occupations; afin qu'au moins il se remplisse par la variété des choses, la qualite desquelles est incapable de le rassazier.

*Aug.  
soliloq.  
cap. 13.*

Mais cela sçay-ic bien, Seigneur mō Dieu, qu'en quelque part où ie sois sans vous, il ne m'arriue que malheur hors de vous; nō seulement hors de moy, mais encore en moy, par ce que toute abōdance qui n'est pas mō Dieu, ne m'est que disette, & pauureté. *Je seray alors rassazié, quand vostre gloire sera apparue.*

*Aug.  
soliloq.  
cap. 30.*

Cette ame que vous avez créée, paroît en cela capable de vostre magesté, qu'elle peut estre remplie seulemēt de vous, & par vous, & non par rien d'aultre; or quand elle vous possède, son desir est plein, & rien ne reste plus au dehors, qu'elle doïue, ny puisse desirer. mais quād elle desire quelque chose au dehors, il est manifeste qu'elle ne vous possède pas au dedans, vous avec lequel tout autre desir luy est incompatible, & superflu; car estant l'vnique, vniuersel, & souuerain bien, elle n'a plus riē à desirer; mais en vous possédant, elle possède tout bien sans exceptiō.

Voilà l'hyuer & l'este, le printemps & l'automne, le iour & la nuict, qui par leurs reuolutions

lutions commandent au temps, le font naistre & mourir, ou le temps mesme les fait mourir: ie voy le ciel & la terre, l'air & les eaux; tout cela ne m'est rien de nouveau, ny les choses mouuâtes, ny celles qui sont priuées de mouuémēt. rien de tout cela ne me cōtente; ny ne m'arreste, Seigneur pour l'amour duquel ie supporte patiemmét en cette vie, ou plustot en cet exil, tant de traueses & d'incommoditez, donnez moy quelque autre monde plus agreable que celluy cy, ou plustot puis que tout ce qui vit, & se meut, au ciel, & en terre, n'est pas capable de m'apaiser; ie laisse tout, la terre aux terriens, le monde aux mōdains, & ne veux ny ce mōde, ny quelque autre; mais vous seul, qui serez la cause de mon repos comme vous estes celle de mes desirs.

Quelque part où ie me tourne, tout ce que ie possede m'est cōtemprible quoy que mes desirs me soient arriuez, quād mō desir sera-il rassasié de vrays biēs? O Seigneur, ie ne seray pas rassasié par des choses mortelles, toutes les possessions de ce monde ne scauroient me contéter, que l'on m'accorde, & que l'on me dōne quelque chose d'eternel, & durable. Cherche desormais ton bien, o mon ame; le bien d'une aultre cōsiste peutestre en aultre chose, ne pense qu'au tié propre; toutes les creatures ont leur bien, qui leur doibt estre particulier, le bien de leur

*Nazia.  
carm.  
de ex-  
terni  
hominis  
vilitate*

*Aug. in  
Ps. 102.*

intégrité, & perfection de leur nature. Il importe à chacune d'auizer à ce qui luy manque, ce qui luy deffault, en quoy consiste sô imperfection, & chercher le moyen, d'y remedier, & se perfectionner. Cherche maintenant ton bien, ame raisonnable. *Il ny a rien de bon pour toy qu'un seul Dieu, qui est le souverain bien, & qui est ton bien. Que manquera-il donc à celle de qui le bien est un bien souverain? il se treuve force d'autres biens inferieurs, qui sont bons à chacune chose selon sa capacité, & son desir: Quel est le bien des bestes brutes, si non d'emplir leur vêtre, n'auoir aucun deffault de pasture, dormir, sauter, viure, estre sans maladies, engendrer? chercheras tu maintenant de tels biens? appelleras tu cela ton bien? Coheritiere de IESVS CHRIST, de quoy te resiouys tu? par ce que tu es la compaigne des bestes? & participes à leur bien? iouys avec elles d'un mesme bien? Eleue ton esperãce deuers le vray & souverain bien, deuers celluy, qui rassasie ton desir de biens aurables & veritables.*

*Chryf.* Escoutez ce que le Prophete dit: *Qu'est ce que ie possede au ciel? & cettè autre parole; qu'ay ie desiré de vous en terre? comme s'il eust dit, ie ne souhaite rien de toutes les choses du ciel, ie ne veux du tout rien de celles de la terre; mais vous estes seul mon desir, & le centre de mes affections.*

C'est à dire, vous estes ma portiõ, en vous  
seul

seul, ie suis suffisamment pourueu de toutes choses, ie n'ay rien cherché ny poursuiuy si nō de vous auoir pour mō heritage; ie n'ay conuoité aulcunes richesses, dignitez ny delices de ce siecle. Auffyn'ay- ie besoing de rié, depuis que vous m'avez pris en vostre protectiō, & les cieux mesmes ne me sçauoiēt rien presenter que ie ne treuve en vous, que ie n'aye en vous. N'ayāt rié i'ay toutes choses, par ce que i'ay IESVS CHRIST. possédant donc tout en luy, ie n'ay plus à faire de chercher aultre fortune, ny recompense, par ce qu'il est la bonne fortune & la recompense vniuerselle de ceux qui l'ayment.

L'ame ne desire aultre chose de Dieu, & ne cherche rien en Dieu, que Dieu mesme; tellement que non par compliment & ceremonie, mais avec verité, & transport d'affectiō elle crie ces paroles du Psalme: *Qu'est ce que ie pretends au ciel, & qu'ay- ie désiré de vous sur la terre? ma chair deffault, & mon cœur aussy, Dieu de mon cœur, Seigneur Dieu, ma portion, & mon heritage eternal.* Car ce n'est plus pour sō amour propre & comme pour soy, que cette ame demāde la felicité, la gloire, ou quelque autre sorte de biēs, mesme les spirituels; mais non satisfaite par tout cela, elle se ramasse en soy, & se pousse iusques à Dieu, pour n'arrester, & ne cloüer ses desirs qu'en luy seul, qui est son vnique desir & sa perfection. afin que ce grand Roy l'introduise

*Bern. de  
diuers.  
affectio-  
nib a-  
nima.*

en sa chambre, & qu'ainfy elle soit ioincte à luy, & iouyffe de luy.

*Aug in  
Psf. 72.*

Elle a veu sans doubte les biens qui luy estoient gardez en ce seul bien, & transportée par ses pensees, & par la contemplation de quelque bonheur inexprimable, que l'œil n'a point veu, que l'aureille n'a pas entendu, & qui n'est iamais entré par souhait dans le cœur de l'homme; elle n'a pas dit. Cela ou cela m'attend au ciel, ie possède telle ou telle chose, mais seulement. *Qu'y a il au ciel pour moy? qu'est-ce, que i'ay au ciel? combié grand est il? quel est il? & sans passer outre, à dire ce qu'elle a au ciel, elle fait suiure incontinent ces paroles. qu'ay ie desiré de vous sur la terre? vous me gardez au ciel des richesses immortelles, vous mesme; & i'ay voulu que vous me donnassiez en terre, ce que les impies ont aussy, les meschants, & criminels, l'or, l'argent, les pierres precieuses, vn grand train, & de quoy l'étretenir, choses que plusieurs abominables & scelerats possèdent, dont plusieurs femmes deshonestes & vilaines iouyffent, & plusieurs hommes infames. I'ay desiré ces mensonges sur la terre comme quelque chose de grand & de precieux; i'ay prié Dieu de me les donner, quoy qu'au ciel il se garde pour moy, & me dōne bonne esperance de cette riche possession.*

*Aug.  
medit.  
cap. 40.*

La ioye de mon cœur est defaillie, mon rys est changé en dueil; *ma chair est affoiblie,*  
& mon



*Et mon cœur aussy, Dieu de mon cœur, & ma portion éternelle. Mon ame refuse d'estre consolée; si ce n'est par vous, mō vnique douceur. Car qu'y a-il pour moy au ciel, & qu'ay ie désiré de vous sur la terre? le vous veux, ie vous espere, & vous cherche; mon cœur vous a dit: i'ay cherché vostre face, ie chercheray vostre face Seigneur, ne destournez pas vostre face de moy.*

Vous sçauiez donc, o Dieu, qui cognoissez *Ambr. in orat.* les secrets, que vous m'estes plus cher, non seulement que la terre, & tout ce qui se treuve en elle, mais encore que le ciel avec toutes ses merueilles; vous m'estes plus desirable, plus aymable. car ie vous ayme & vous chers, bien plus que le ciel, ny que la terre, ny que toutes les choses qui sont en iceux.

Car tout ce que le ciel enuironne, & enferme dans sa grâdeur, est inferieur à l'ame *Aug so- liloq. c. 20.* humaine, laquelle à esté faite pour posseder le souuerain bien, & superieur, & deuenir bienheureuse par cette possession.



*Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ;  
habitaui cum habitantibus Cedar, multum incola fuit  
anima mea ! Psal. 119.*

## VII.

Helas à moy, pour ce que mon pelerinage a  
esté prolongé : i'ay habité avec les habi-  
tans en Cedar. Mon ame a esté trop lon-  
guement pelerine. Psal. 119.

**A** Stre qui guides les iournées,  
Croiray-ie sans me decevoir,  
Que tu sois en mesme debuoir,  
Où tu fus auant cent années?  
Et que tu galopes toujours,  
Pour ramener de nouueaux iours?

I'ay creu qu'enfoncé dans la boïe  
Tu ne pouuois plus auancer.  
Ou qu'il te fallust r'ajencer  
Ou ton timon, ou quelque roïe,  
Auisant que chaque moment  
Se trainoit ainsy lentement.

Helas i'ay vescu tout cet aage,  
Que le sort m'auoit destiné;  
Toutesfois le ciel obstiné  
Ne faiçt pas finir mon voyage.  
Et les destins ne m'ouurent pas  
Les douces portes du trespas.

Que me sert de si long temps viure?  
O que le temps est mal instruiçt !  
Il chasse celluy qui le fuit,  
Et fuit celluy qui le veut suiure,  
O mort qu'est-ce que tu pretend,

Me laissant icy plus long temps?

Qu'il eust mieux valu que ma course  
Eust moins duré qu'elle ne faict;  
Car en ce siecle contrefaict,  
Où coule quelque pure source?  
Et qu'est-ce qu'on y peut trouuer,  
Capable de nous captiuier?

S'il fault apeller vne vie,  
Le temps d'un si malheureux sort;  
Ce que l'on appelle la mort  
Me donnera bien plus d'enuie.  
Viue qui se plait à courir,  
Je veux m'arrester & mourir.

Icy l'on ne voit rien de ferme,  
Ce monde change à tout propos,  
S'il vous a promis du repos:  
Il demande encore du terme.  
Et faict par son flux, & reflux,  
Mille mouuements superflus.

Tous les matins le iour se pare,  
Le soleil nous l'habille d'or;  
Au soir il reprend son thresor,  
Et l'enterre comme vn auare.  
Ce iour deualizé s'enfait,  
Se cachant au sein de la nuit.

Lors que la nuit est reuenue,  
D'autres lumieres se font voir  
Puis palissent de desespoir  
Au retour de l'aurore nue,  
De qui les regards humectez  
Estaignent toutes ces clairtez.

Zephyre d'une douce halaine  
 Souffle vn air aulcunement sain.  
 La terre descourant son sein,  
 Monstre les fruiçts dont elle est pleine.  
 Incontinent vn vent glacé  
 Luy faict clorre son sein bleffé.

Le printemps vestu de verdure  
 Nous flatte vn peu de sa beauté,  
 Le iour semble d'or en Esté,  
 Mais c'est fort peu que cela dure;  
 Vne froide & triste saison  
 Rend bien-tot le monde grison.

Maintenant les ondes liquides  
 Se laissent couper aux vaisseaux.  
 Puis l'hyuer qui glace les eaux,  
 A des caueçons & des brides;  
 Et tient comme entre des rochers  
 Les nauires, & les nochers.

Quelquefois la mer infidelle  
 Est comme vn estang enfermé,  
 Mais on n'a pas long temps ramé,  
 Que l'on entend aultre nouvelle.  
 Les vents inconstans & cruels,  
 Dressent de furieux duels.

Si l'air paroist de bonne grace,  
 S'il rit, & ne promet que paix:  
 Aussy-tot vn broüillard espaix  
 Luy met le dueil dessus la face;  
 Ce mal qu'il ne peut endurer  
 Faict, qu'il s'abyfme de pleurer.

Pendant que tournant sur nos testes

Le ciel roule insensiblement:  
 Souuent vn soudain changement  
 Esmeut la fouldre, & les tempestes.  
 Lors pour vn effect de vapeur  
 Tout le monde tremble de peur.

En fin vn mal incomparable,  
 Et qui ne se peut éuiter,  
 C'est qu'il faut icy viuoter  
 Dedans vn desert miserable,  
 Et trainer tristement ses iours  
 Parmy des Tygres, & des Ours.

Car en ce seiour, où nous sommes,  
 Les logis, & les pauillons  
 Sont des repaires de lions:  
 Et ce qu'on apelle des hommes,  
 Ce sont furieux animaux,  
 Capables de faire tous maux.

Icy les fraudes & les charmes  
 Occupent le premier endroict,  
 On n'y cognoit point d'aultre droict  
 Que celluy que rendent les armes.  
 Et qui veut se faire prizer,  
 Il doit sçauoir bien abuzer.

Cette iniurieuse contree  
 N'a ny pieté, ny raison,  
 L'on n'y treuue point de maison  
 Qui loge la deesse Astree.  
 Tous bons debuoirs estropiez  
 Sans respect sont foulez aux pieds.

Considerez ausy la face  
 De ce triste bannissement,

N'est-ce pas comme vn monument  
 Tout morne, sans iour, & sans grace?  
 Où vous n'avez lieu, ny loizir,  
 Pour vous donner aulcun plaisir.

Helas vne cruelle guerre  
 Ne s'escarte iamais d'icy,  
 Meurtrir & tuer sans mercy,  
 C'est le mestier de cette terre,  
 Ceux qui ne sont pas inhumains  
 Sont iugez sans cœur, ou sans mains.

Entre les feux & les alarmes,  
 Le laboureur decouragé  
 Seme encor son champ rauagé,  
 Des mesmes mains qui tien: les armes.  
 Mais c'est tousiours mal à propos,  
 Qu'il espere paix, ou repos.

Qui seroit donc l'ame insensée,  
 Pensant à tant de deslairs,  
 Qui pourroit mettre ses desirs  
 En cette terre embaraßée?  
 Et s'offrir volontairement  
 A tant de mescontentement?

Ah malheur qui me persecute!  
 Ayant accompli tout mon temps,  
 Les destins ne sont pas contens,  
 Que leur sentence s'execute.  
 Mais vn arrest plus rigoureux  
 Prolonge mes iours malheureux.

Chaquefois que ie considere  
 Le temps de mon bannissement,  
 (Helas c'est presque à tout moment)

Ma patience desespere,  
 Et ie me plains avec raison  
 D'une si durable saison.

Que les ames sont aueuillées,  
 Qui se laissent tant abuser,  
 Jusqu'à vouloir s'eternizer,  
 Dans ces demeures dereglées!  
 N'ayans souhaits plus importans  
 Que de viure icy fort long temps.

Ie croy qu'elles sont ignorantes  
 Des maux, que la vie nous tend,  
 Et qu'aucune d'elles n'entend  
 Tant d'infortunes differentes:  
 Qu'apres que leur temerité  
 Leur a faict voir la verité.

Car si les merueilles celestes  
 Estoient cognues des mortels:  
 Ils honoreroient les autels,  
 Pour sortir de ces lieux funestes.  
 Et penseroient estre trahis,  
 Estans si loing de leur pays.

Mais separez de cette gloire,  
 Le souuenir de nostre bien  
 Nous émeut aussy peu que rien,  
 Mesme auons nous peine à le croire.  
 Et n'en parlons point plus souuent,  
 Que d'un festu porté du vent.

O doux sejour! chere patrie!  
 Que ie suis esloigné de toy!  
 Vne si rigoureuse loy  
 N'a ny compas, ny symmetrie.



Demeurant si long temps banny,  
 Je suis trop rudement puny.

Aultrefois quand les destinées  
 Faisoient sortir quelque Romain,  
 Son bannissement plus humain  
 Ne s'estendoit qu'à deux iournées.  
 Tellement qu'au troisiésme iour  
 Il treuuoit vn libre seiour.

I'ay beau fuyr de place en place,  
 Tousiours le malheur me poursuit;  
 I'auance de iour & de nuict,  
 Sans iamais esperer de grace.  
 Ny treuuer vn lieu sans danger,  
 Où ie puisse au moins me loger.

Et quoy que parmy ces tenebres  
 Sans cognoissance, & sans support,  
 Ce viure me soit vne mort,  
 Où ie fais des plaintes funebres:  
 Encor les destins courroucez  
 Croient que ce n'est pas assez.

Acheuant la sixiesme année,  
 L'esclau entre le peuple Hebrieu  
 Peut changer de maistre, & de lieu;  
 En cette saison destinée  
 On voit chaque pauure garçon,  
 Qui deuiet libre sans rançon.

Pourquoy doncque mon esclauage  
 Ne finit il pas aussy-tot?  
 Me tirant d'vn coup, ou d'vn mot,  
 De ce lieu seruil, & sauuage.  
 Où ie n'ay iamais merité

*D'estre si rudement traitté.*

*Seroit ce vn traiçt si difficile?*

*Quels grands forfaits ay-ie commis?*

*Pourquoy ne m'est il pas permis,*

*De rentrer en mon domicile?*

*Et me voir à la fin rendu*

*Au ciel, dont ie suis descendu?*

*Ne voit on pas que la Cigoigne,*

*Recherchant vn pays plus doux,*

*S'escarte quelque temps de nous?*

*Mais pour si fort qu'elle s'esloigne;*

*Toutefois elle s'en souuient,*

*Et l'an suiuant elle reuient.*

*Si l'hirondelle passagere*

*Quitte son nid pendant l'hyuer:*

*Quand le printemps est descouuert,*

*Elle s'en faiçt la messagere.*

*La douceur de cette saison*

*La reconduit en sa maison.*

*Pour aultruy tout malheur s'appaize.*

*Antistius estoit chassé,*

*A la fin le destin lassé*

*Le rendit en son premier aize.*

*Tellement qu'il se vit remis*

*Entre les bras de ses amys.*

*Helas que i'ay peu de fortune?*

*Estant ainsy banny du ciel,*

*Ie ne boy que pleurs & que fiel,*

*Et pour si fort que i'importune*

*Ce rappel tousiours demandé*

*Ne m'est pas encore accordé.*

Voyez moy donc, o ma lumiere,  
C'est trop languir en ce soucy,  
Faites que ie sorte d'icy;  
Ou m'accordez cette priere:  
Que mon esprit puisse monter;  
Où ce corps ne me sçait porter.



*Helas à moy, pour ce que mon pelerinage a esté prolongé : i'ay habité avec les habitans en Cedar. Mon ame a esté trop longuemēt pelerine. Ps. 119.*

*Aug. medit. cap. 21.*

**C**ette vie presente me donne bien de l'ennuy, o Seigneur, ie ne puis cōtinuer vn si long & fascheux pelerinage qu'avec beaucoup de peine & d'impatience.

*Aug. ser. 42. de verbis Domini.*

Car toute cette vie, à qui la considere & l'entend bien, n'est aultre chose qu'une cōtinuelle tribulation, y ayant en icelle deux bourreaux de l'ame, qui ne la tourmentent pas ensemble; mais chacun à son tour inuēte & met en œuvre quelque nouvelle machine pour la torturer. Les noms de ces deux bourreaux sont, la peur & la douleur, si vous auez du bien, vous auez de la peur; si vous auez du mal, vous auez avec luy la douleur.

*Aug. medit. cap. 21.*

Cette vie est vne vie miserable, vie caduque incertaine, laborieuse, immonde, pleine de miserables, & d'erreurs, vie que l'ō ne deburoit pas apeller vne vie, mais vne mort. en laquelle à chacun moment nous mourōs, par diuers deffauts & changements, & diuers gentes de morts. C'est vne mort viuante, vne vie mortelle, quoy qu'elle soit oincte, & trempée de tant d'amertumes: Ah douleur! qu'elle attire & prend vn trop grand nombre d'humains par ses allechements & flatteries, & qu'elle en deçoit plusieurs par ses faulces promesses!

Ce sont seulement les ignorants, & ceux qui ne cognoisſēt pas la douceur de la vraye lumiere, qui nōment, & tiennent pour douce, cette imperfaiĉte & sombre clairté, dont nous vſons en ce monde ; ie diray plus que tels lousches n'ont iamais reĉeu aucun rayō ny estincelle de vraye lumiere; & ne ſĉauēt pas, que l'ame doibt deſirer vne vie angelique, s'estant eſchapée, & ſauuée de la vanité de cette vie.

*Orig.  
hom. 1.  
in Pſal.  
38.*

Comment est il poſſible, que l'hōme ſoit ſi denaturé, qu'ayant perdu ſa patrie celeſte il ne deſire pas d'y retourner; mais errant & vagabondant en cette vallée de miſere, ſe plaiſe d'y demeurer en exil, & perpetuellement banny?

*Greg. l.  
II. mor.  
in c. 14.  
Iob.*

C'est vn vice de noſtre infirmité, par lequel nous laiſſant prendre aux voluptés du corps, & nous arreſtant aux contentemens imaginaires de cette vie; nous craignons de continuer la courſe, que nous auons cōmenĉée, & qu'il faut acheuer, vouliōs ou point, nous voudrions bien nous arreſter en chemin, quoy que par tout il y ayt beaucoup de danger, & bien plus d'amertume & de faſcherie, que de douceur & de volupté. Mais les ſainĉts perſonnages eſtoient bien mieux aduiſez, & plus prudens, qui ſe plaignoient de l'ennuyeuſe longueur de cette vie, gemiſſoient; accusants la trop durable continuātion de leur banniſſement, eſtimans bien

*Amb. de  
bono  
mortis  
cap. 2.*

plus beau, d'estre deliez, & se voir avec IESVS CHRIST; estants si fort transportez de douleur & d'impatience, iusques à maudire le iour de leur naissance, comme celluy qui dit. *que le iour auquel ie suis né perisse.* Car pour quelles raisons cette vie scauroit elle tant plaire? estant comme elle est pleine de miseres & d'incōmoditez? en laquelle il y a des calomnies sans nombre, des calamitez sans fin, des larmes sans fōd, de ceux qui sont accablez sous la multitude des afflictions; & n'y a personne qui les console, & partant l'Ecclesiastes loüe sagement les defuncts, plus-tot que les viuans.

*Aug.  
soliloq.  
cap. 2.*

Ma vie est vne vie caduque, vne vie fragile, vne vie laquelle tāt plus elle croist, tant plus elle décroist tant plus qu'elle aduance, tant plus elle s'approche de la mort. Vne vie deçeuante, & ombragée, pleine de lacets de mort; si ie me resiouys, incontīnēt apres me voilà triste; me voicy bien sain, comme il me semble, aussy-tot vne maladie me dement en mon opinion. maintenant ie vis, incontīnēt ie meurs; maintenant il semble, que ie sois heureux, & ie demeure tousiours miserable; maintenant ie ris, aussy-tot ie pleure; ainsy toutes choses sont subiettes à changement, & reuolution, flus & reflux, tellement que rien ne demeure pas seulement vne heure en vn mesme estat.

La terre mesme n'y est pas ferme, les vents  
la font

la font trembler, les eaux la noyent, les ardeurs du ciel la brulent, le temps & les heures se chassent, & se poursuivent à mort. La nuit qui couure le iour fait porter le dueil à tout le monde, les broüillards & tempestes estouffent l'air, le soleil comme enuieux, ou ialoux du cõtentement qu'il croit que nous prenõs à voir de nuit les estoiles, leur fait tous les matins vn affront, ne leur permettant plus de luire. Luy mesme a sa part des traueses, les nuées & montaignes cornues, qui roulent parmy l'air, le vont choquer, & luy mettent les lunettes sur le nés pour ne voir goutte, la lune a ses reuolutions si iournalieres, qu'elle chäge incessamment de face: elle est le veritable Prothee de la fabuleuse antiquité. Pendãt que le ciel nous mōstre vne moitié de sa sphere, il nous en cache l'autre, ne nous donnant iamais rien à voir, sans nous soustraire & nous oster autant qu'il nous presente.

Qu'est ce donc que cette vie? estant au vètre de ma mere i'estois en vn tõeau; le premier logis que i'eu en ce monde, fut vn berceau, ne differant du tombeau qu'en nom; fortant de cette vie, ie doibs retourner au tombeau, apres tout cela le feu qui bruslera le siecle, viẽdra m'enseuelir encore vne fois. Cet espace de tẽps que l'on apelle vie, m'est vn torrent impetueux, & rapide, qui naissant en hault, roule & se precipite à trauers les

*Nazia.  
carm.  
de hu-  
mana  
nat.*

*Carm.  
de ex-  
terni  
homi-  
nis vili-  
tate.*

rochers, & deuale furieusement en bas, sans pouuoir estre aucunement retenu.

*Chryf.*  
*in Pſal.*  
119.

Cette vie est bien veritablement vne habitation, vne hostellerie; & s'il se peut dire quelque lieu, où l'on doive faire sejour plus court. IESVS CHRIST l'a mesme apellée vn chemin; *la porte est estroite, & le chemin est pressé, qui conduit à la vie.*

*Greg. 1.*  
*23. mor.*  
*c. 24. in*  
*c. 33.*  
*Iob.*

Puis que par cette vie nous marchons, & tirons deuers la patrie, nous la pouuons bié apeller vn chemin; & partant par vn certain iugement secret, nous sommes souuent renuersez, foulez, poussez, & pressez, afin que nous n'ayons pas enuie de nous y arrester parmy tant de tribulations, & que du chemin nous ne faisons pas la patrie. Car c'est la coustume de quelques voyageurs, si leur chemin s'adresse pres de belles & verdoyantes prairies, de prendre occasion de s'arrester là quelque temps, sous pretexte de se reposer; mesmes ils se destournent bié quelquefois de leur droict chemin, pour aprocher, & considerer plus particulierement. & s'ils marchét, ce n'est pas si legeremét qu' auparauant; parce que cette beauté qui les delecte, les retient, & alentit leurs pas. C'est pour éuiter des pareils retardements, que Dieu met ses esleux qui desirent venir à luy, dans vn chemin fascheux en ce monde, bordé d'espines, plein de cailloux pointus, & de bouë; de peur que pendant que chacun se  
recree



recree par la beauté & douceur d'une voye plus agreable, il ne s'arreste dans le repos de ce cette vie presente; & soit plus contét de marcher long temps & comme en pourmenade, par vn si beau chemin; que d'en treuver bien-tot la fin, & se voir au bout de son voyage; & de peur que les cõtentemets & recreatiõs de cette voye, ne luy façét oublier le desir de sa patrie.

Mais cette cy est la meilleure & plus ve- *Chryf.*  
 ritable doctrine que nous sçaurions auoir, *in Psal.*  
 que d'entendre, *que nous sommes passagers en la* <sup>119.</sup>  
*vie presente.* Qui est hoste, estrange, & passant  
 aux choses qui sont icy, sera propriétaire, &  
 citoyen de celles qui sont au ciel. Celluy  
 qui n'est seulement qu'hoste en ce mōde, ne  
 se souciera pas beaucoup, & ne se meslera  
 que peu des choses du monde. Son princi-  
 pal soucy ne sera pas, pour sa maison, pour sa  
 bourse, pour sa table, ny pour quelque aultre  
 chose semblable; mais comme ceux qui sont  
 voyageurs, & parmy des estrangers, inco-  
 gnus & barbares, en sortent au plus-tot  
 qu'ils peuent; si mesme il ne leur est pas per-  
 mis, ils escriuent, ils prient, ils employent les  
 amys, pour estre restituez, & se reporter à la  
 terre, qui les a portez. De mesme aussy celluy  
 qui desire les choses futures, & du ciel; ne  
 sera iamais rualé de courage dans ses affli-  
 ctions presentes, ny trop esleué de grãdeur  
 en ses felicités passageres. mais passera legè-

rement sur l'une & l'autre fortune comme vn qui voyage, & ne pense plus auiourdhuy au temps qu'il eut hier, mais à celluy de demain. Et partant il nous est commandé de dire en nos oraisons, *vostre royaume nous aduienne*. Afin que nous representant incessamment, & faisant rouler dans nostre souuenir & dans nos affections, le desir de cette heureuse iournée de repos, nous ne voyons, ou ne remarquions pas les choses presentes qui nous arriuēt en cette course. Car si les Iuifs desirans leur Hierusalem, regrettoient les choses passées, apres mesme auoir esté deliurez; quel pardon nous sera octroyé? quelle excuse & quelle defense aurons nous à proposer, si nous ne desirons, avec vne extreme violence, la Hierusalem celeste? Voyez d'oc comme ceux cy lamentent, par ce qu'ils s'ont engagez en vne demeure estrangere: *Nous auons habité, disent ils, avec les tabernacles de Cedar: nos ames ont esté long temps hostesses, & pelerines*: Car ils se plaignent d'estre en vne maison estrangere, mais encore de n'auoir autre conuersation, que la hantise contrainte de ces Barbares. & cette vie si laborieuse, pour tāt de vanitez, de curiositez importunes, & superflues, dont elle se charge volontairement, a biē encore d'autres subiets d'estre deplorée, pour la disette & petit nōbre des gens de biens rares à treuuer, & l'abondance des meschants, avec lesquels on est

contraint

contraint de pratiquer. conuersatiõ si defa-  
greable & detestable, qu'entre les griefs, &  
desplaisirs de ce siecle, ce seul est le plus grãd,  
& moins supportable. C'est le propre des  
Barbares, que traiter cõme bestes sans dou-  
ceur ny pitié, ceux que le malheur de la  
guerre ou autre mauuais vent de fortune a  
reduit sous leur puissance tyrãnique; les te-  
nir dans de meschantes cabanes, trous de  
terre, ou de rocher, ou dans quelque esta-  
ble à porceaux; mais des barbares & tyrans  
plus inhumains & cruels que ceux là, sont  
les vzuriers rongeurs de pauures, rauisseurs,  
auares, brutaux, & impudiques qui passent  
leurs vies en delices & lubricitez. *mon ame*  
*a esté beaucoup pelerin*, non beaucoup pour la  
multitude, mais pour la difficulté de ses ré-  
contres, car quelque chose qui afflige pour  
si petite qu'elle soit en soy, se peut dire grãde  
à proportion de l'afflictiõ qu'elle cause. ces  
persõnes, lesquelles apres auoir vescu beau-  
coup d'années, pensent que leur vie n'a en-  
core que peu duré, doiuent auoir des ames  
bien vulgaires & rualées. que sçauroit on  
treuuer de moins raisonnable que ces gens  
là? ny de plus grossier & stupide? qui, quoy  
que le ciel leur soit proposé, & ce que l'œil n'a  
*iamais veu, ny l'oreille ouy*, admirent des om-  
bres, & les pourchassent, beants, & baillans,  
apres en niays à bouche ouuerte, ils ne veu-  
lent pas trauerser l'Europe de cette vie, tra-

uaillez, poussez, & repoussez par des flots perpetuels, & menacez à tout moment de tempêtes, & d'un naufrage qu'ils ne peuvent euter.

*Aug.*

*ser. 49.  
ad fratres  
in  
Eremo.*

O vie qui deçoys tant de grands, qui t'es iouée & mocquée d'un si grand nombre de tes principaux fauorys; en as tant aueuglé d'autres. qui naissant n'es rien; paroissant n'esqu'une ombre; croissant n'esqu'une fumée. Tu es douce aux fols, amere aux sages; quit'aime, ne te cognoit pas; ceux qui te mesprisent, sont seuls qui t'ont biē recognüe. Malheur à ceux qui te croient! Bonheur à ceux qui te dedaignēt! tu n'es pas vne vraye vie, telle que tu parois, mais vn fantosme. Tu te monstres longue aux vns, & cōme sans bout, pour les perdre sans fin, leur persuadant de faire tout ce qu'ils veulent; tu parois courte aux aultres, afin que s'ils pensēt à faire penitence, tu ne le permettes pas. Nostre vie est ainsy, que l'homme dans vne maison estrangere, ne sçachant pas à quel iour, ny a quelle heure le maistre de la maison dira: fors d'icy, va t'en dehors; car cette maison en laquelle tu es, n'est pas à toy. O siecle vain! pourquoy nous promets tu tant de merueilles, quand tu nous trompes?

*Ambr.  
in orationib.*

Ie me suis esgaré, ie le confesse: *i'ay esté cōme la brebis perdue, & mon pelerinage a trop duré.* me voicy ietté bien loing de la face de mō Dieu, dans l'auēuglement de cet exil, où  
chassé

chassé des ioyes de paradis, ie depleure tous les iours mon malheur , & fais mille complaints sur les miseres de ma captiuité, toutes mes paroles sont lugubres , mes accents pitoyables, mes discours ne sont que lōgues & tristes lamentations , pendant que ie me souuiens de vous, Hierusalem nostre mere celeste , pendant que mes pieds sont droits dans vos antichambres, & sales, o belle & saincte Sion.

O doux Ies vs, ie n'en puis plus , mes forces sont espuisées, & du tout euanouyes, he-  
*Nazid.*  
*ad*  
*Christū.*  
*Alibi*  
*opians*  
*finem*  
*vita.*  
 las comment mon cœur est il battu de tant de flots contraires, & de tempestes qui s'efleuent par la malice de mon corps! ah, que mon pelerinage est lōg, & fascheux, & semble s'accroistre encore d'auantage. ie suis si las & desgouté des choses de ce siecle, que le cœur me soufleue à leur seul resouuenir, tout me nuit & me donne de l'ennuy, les richesses, la pauureté, la ioye, les fascheries, la renommée, le deshonneur, les ennemys, les amys mesmes.

Malheureux de qui la vie est en exil, le  
*Aug.*  
*soliloq.*  
*cap. 35.*  
 chemin en danger, la fin en doubte, n'en cognoissant ny le temps, ny le lieu, ny la façō; parce que toutes ces choses futures, parmy l'asseurāce de leur attēte, retiennent secrettement l'incertitude de leur euenement. nous sommes encore agitez de la tourmēte & dans les flots de cette mer , souspirant  
 apres

apres vous nostre port, & seul haure de nos esperances. O nostre patrie, patrie assuree! nous vous voyons de fort loing, & vous salions depuis cet Ocean; nous souspirons à vous depuis cette valée, & nous seruons aussy de nos larmes, pour aborder tât plus-tôt à vous, ou pour le moins exprimer le desir que nous en auons.

*Aug.  
medit.  
cap. 18.*

Mais parce que pendant que nous viuons d'as vn corps mortel, nous sommes pelerins esloignez de vous, o Seigneur, nous n'auons point icy de ville arrestée, mais en cherchons vne future, au ciel, qui est nostre bourgeoisie. Partant à l'ayde & conduite de vostre grace, i'entre dans la chambre de mon cœur, & vous chante des cantiques d'amour. Mon Roy & mon Dieu, gemissant des gemissemets inenarrables, au lieu de mon pelerinage. où vos iustificacions sont deuenues les argumets de mes chansons Et me reslouenant de Hierusalem, i'estens & bande les sens de mon cœur deuers elle; deuers cette Hierusalem ma patrie, & ma mere. mais beaucoup plus deuers vous qui regnez sur elle, estant illustateur, pere, tuteur, patron, recteur, pasteur, ayant des chastes & robustes delices, des ioyes solides, des biens veritables, & ineffables, par ce que vous estes l'vnique, veritable, supreme, & souuerain bien.

*Aug.  
soliloq.  
cap. 35.*

O ioye sur toute ioye, qui surmontez toute aultre ioye, hors laquelle il n'y a point de ioye!

ioye! quand entreray-ie à vous? afin que ie voye mon Dieu, qui habite en vous? l'iray là, & voiray cette grande vision. Qui m'empesche, qui me retient? Helas que mon pelerinage dure bien trop long temps! helas combien de temps entendray-ie encore ces paroles? où est ton Dieu? iusques à quand me dira-on; attends, & puis attends encore? & maintenant quelle est mon attente? n'est ce pas vous Seigneur mon Dieu? Nous attendons nostre Sauueur, & Seigneur IESUS CHRIST qui reformera le corps de nostre humilité, configuré & fait semblable au corps de sa clarté. Nous attendons le Seigneur quand il reuiendra des nopces, afin qu'il nous face entrer, & permette que nous soyons aussy de cette solennité.





*Infelix ego homo! Quis me liberabit de corpore mortis huius? Ad Rom. 7.*



## VIII.

L'as moy homme miserable ! qui me deli-  
vrera du corps de cette mort ?

Rom. 7.

**P**Auure & malheureux que ie suis,  
Où sont tant de grandeurs passées ?  
Dont ie n'ay plus que les ennuy  
De les auoir mal depensées.  
Ie pleure pour ma pauureté,  
Mais helas sans vtilité.  
I'ay beau me noyer d'amertume,  
Et battre le ciel de mes cris,  
Les destins n'ont pas la coustume  
De rendre les biens qu'ils ont pris.

Tous ces biens ! o folle memoire,  
Que veux tu tant recommencer ?  
Estant deietté de ma gloire,  
Il vaudroit mieux n'y plus penser.  
Au temps que l'on tient la fortune,  
La memoire en est oportune,  
L'on peut loier ce siecle d'or.  
Mais vne triste souuenance,  
C'est quand on parle d'un thresor,  
Que l'on n'a plus en sa puissance.

Ne parlons donc plus de bonheur,  
Puis que tout le mien se retire,  
Discourir de gloire, & d'honneur,  
Ce seroit aprestier à rire.  
Ceux qui s'accommodent au temps

Ne sont pas tousiours inconstans;  
 Pendant que le sort m'est contraire,  
 Sans tant m'esleuer de valeur,  
 Le plus beau que ie scaurois faire,  
 C'est de penser à mon malheur.

Comme si tous tant que nous sommes,  
 N'auions point peché ny failly:  
 Seulement le pere des hommes  
 Se treuve tousiours assailly.  
 Cent fois sa faulte se racompte,  
 On le bat d'iniure & de honte,  
 A l'esgal d'un pauvre faquin;  
 Et l'on ne lit point d'escriture,  
 Qui n'egratigne d'un pasquin  
 Cette simple & lourde aduenture.

Pour apeller quelque lourdeau,  
 C'est Adam qu'on met en campagne.  
 L'on pose le mesme fardeau  
 Sur la teste de sa compagne.  
 Ils sont nommez à tous moments,  
 Ingrats, superbes, & gourmands.  
 Toute personne, quoy que sotte,  
 Passant ses deffaults moins ruzez,  
 Ne veut presenter la marotte,  
 Qu'à ce pair de malauizez.

Ie ne suis pas de ces critiques,  
 Qui soustiennent hors de raison,  
 Que sans leurs felonnes pratiques,  
 Adam ayt fait sa trahison.  
 Si mon mal ne romp ma parole:  
 Ie diray que ie fus au roole

De mes aņcestres estourdis,  
 Et que si commettans ce crime  
 Ils meritoient d'estre maudits:  
 Mon supplice est bien legitime.

Toy doncques qui te crois si sain,  
 Et blasmes ton premier aņcestre,  
 Mets vn peu la main sur ton sein,  
 Et considere bien ton estre.  
 Tu treuueras que cet ayeul  
 Ne tenoit pas le dé tout seul  
 En cette prodigue debauche,  
 O signe d'vn sinistre sort !  
 Tu le iettas de la main gauche,  
 Et tombas sur le poinct de mort.

Que chaqu'vn voye sa sottize,  
 Et qu'en fin la posterité  
 Ne souffre plus que l'on médise,  
 Aux despens de la verité.  
 Tous sont Adam, toutes sont Eue,  
 Chaqu'vn se ligue & se sousleue,  
 Estant à peine hors du berceau.  
 En vn mot, on ne voit point d'homme,  
 Qui n'ayt aualé son morceau,  
 De cette malheureuse pomme.

Chargez de nos propres delicts,  
 Et conuaincus de felonnie,  
 Nos passedroicts sont abolys,  
 Toute nostre race est bannie.  
 Pauures, vagabonds, incognus,  
 Honteux de voir nos membres nuds,  
 Nous debuons recourir aux bestes.

La douleur nous suit en tout lieu,  
 Nous sommes le but des tempestes,  
 Et de la cholere de Dieu.

Je laisse le faict de nos peres,  
 Et sans beaucoup les accuser,  
 Veux souffrir toutes les miseres  
 Que leur folie a peu causer.  
 J'ay moy mesme assez de matiere,  
 Pour vne plainte toute entiere.  
 Tellement qu'il n'est pas besoing  
 Qu'oubliant mon propre dommage,  
 Je m'en aille chercher si loing  
 Celluy qui me vient d'heritage.

M'aduisant doncque de plus pres,  
 Je me plaindray de ma naissance,  
 Et des aultres malheurs d'apres,  
 Qui poursuiuirent mon enfance.  
 Aussi bien ce fut en naissant  
 Que ie commençay cet accent,  
 Comme prevoyant les alarmes  
 De ce miserable seiour ;  
 Mes yeux epancherent des larmes,  
 Avant qu'ils eussent veu le iour.

Le moys, sous qui ie vins au monde,  
 Estoit le beau moys des iumeaux.  
 Lors la ieunesse vagabonde  
 Se pourmenoit sous les rameaux.  
 Pendant cette saison cherie,  
 La terre estoit toute fleurie,  
 Et toutefois tout ce beau temps,  
 Où ie vins estre miserable,

Ne me tint pas lieu de printemps,  
Mais d'un hyuer épouventable.

Au septiesme iour de ce moys  
J'ouuris le ventre de ma mere,  
Et refuys deux ou trois foys,  
Ayant veu l'humaine misere.  
Durant le temps qu'on me tiroit,  
Mon pauvre cœur, qui souspiroit,  
Eust voulu que cette iournée  
Meportant du ventre au cercueil,  
Eust retranché ma destinée,  
Pour retrancher aussy mon dueil.

En fin entre tant de contraintes,  
Serrant mes yeux de mes deux mains,  
Je n'eue que les pleurs, & les plaintes,  
Pour saluer tous les humains.  
Ma mere à demy dechirée,  
En sa douleur demesurée,  
Comme vne biche dans vn boys,  
Iettoit vn cry triste, & sauvage,  
Et maudioit à chaque fois  
Les auteurs de son mariage.

O mere! en ton affliction  
Comme vne Rebeca nouvelle,  
Tu n'auois autre affection,  
Que de te voir encor pucelle!  
Après tous ces fascheux efforts,  
Je fus separé de ton corps,  
Ta douleur fut tot eclipsée,  
Mais les signes de mon malheur  
Et ma misere commencée,

*Durèrent plus que ta douleur.*

*Ma nourrice toute esperdue  
Se glaça d'un soudain effroy.  
Lors que ma voix fut entendue,  
Mon pere souspira sur moy;  
Mais pour ne point voir ma disgrâce  
Sa peur luy fit tourner la face.  
Tout mal me venoit par monceau,  
Vne seruante mal adextre  
Se hurtant contre mon berceau;  
Le fit seoir du costé fenestre.*

*Cet augure malencontreux  
Fit que preiugeans mon desastre,  
Les assistans dirent entre eux,  
Ah! qu'il est né sous mauuais astre.  
Helas que ce pauvre animal  
Doibt quelque iour souffrir de mal!  
Poussant cette plainte commune,  
Ils scauoient fort bien deuiner  
Toute ma mauuaise fortune.  
Mais c'estoit sans la destourner.*

*O iour tout couuert de tenebres,  
Et d'un broüillard Egyptien,  
Propre pour des plaintes funebres;  
Iour qu'aulquun ne veut dire sien!  
Noire & malheureuse iournée,  
Que la cruelle destinée  
Choisit pour ma natiuité!  
Et que fit que l'on ayt peu dire:  
Voilà qu'un homme est enfanté,  
Pour languir en un long martyre.*

Que ce iour fatal & maudit  
 Soit enseuely dans la boie,  
 Qu'en terre il perde son credit,  
 Et que le ciel le desaduouie.  
 S'il est regardé du soleil;  
 Que ce ne soit pas de bon œil.  
 Que la nuit le couure des rides,  
 Et banny de nostre orizon,  
 Que l'on n'ayt point d'Ephemerides,  
 Qui luy donnent quelque saison.

Si quelque destin trop seuer  
 Le fait encore reuenir:  
 Que personne ne le reuere,  
 Ny tasche de s'en souuenir.  
 Frappé de gresle & de tempeste,  
 Qu'il ne sçache où cacher sa teste,  
 Qu'il tremble comme vn criminel,  
 Qu'il soit brulé par le tonnerre,  
 Et sente en son mal eternal,  
 Que c'est Dieu qui luy fait la guerre.

Deuins trop experimentez,  
 Amys qui pleurastes ma vie,  
 Je sens bien les fatalitez,  
 Qui vous donnerent cette enuie,  
 Tous mes malheureux accidens  
 Vous estoient alors euidens.  
 Sçachans ma mauuaise aduventure:  
 Vous la contastes tristement,  
 Depuis, ce veritable augure  
 Fut suiuy de l'euuenement.

Aussy-tot sans liure, & sans maistre,

J'ay pris l'usage de pleurer,  
 Comme si ie n'eusse deu naistre,  
 Que pour me plaindre, & soupirer.  
 Enfant de dueil, & de tristesse,  
 Je crie, & lamente sans cesse,  
 Parmy de si longues douleurs.  
 Et si ma vie est repartie,  
 On pourra treuver que mes pleurs  
 En font la plus grande partie.

Car à peinc auois ie acheué  
 Les premiers ans de mon enfance;  
 Que mon esprit fut abreué,  
 D'une fascheuse cognoissance.  
 Je sçeu, ce qu'il eust mieux vallu,  
 Que ie n'eusse escouté, ny lu,  
 La raison me fit miserable,  
 Alors qu'elle me fit sçauoir,  
 Que plaindre mon sort deplorable  
 C'estoit mon vnique debuoir.

Je pleuray donc par habitude,  
 Mais mon ame, qui s'offensoit  
 De cette lasche seruitude,  
 Pouuoit moins qu'elle ne pensoit.  
 Fuyant ces demeures funestes,  
 Elles' adresoit aux celestes,  
 Et vouloit s'esleuer d'un sault;  
 Mais mon corps masse plus grossiere,  
 Mal propre pour monter si hault,  
 La retient icy prisonniere.

Lors ouurant tout d'un coup ses yeux,  
 Baignez de pleurs & d'amertume,



Elle les tourna vers les cieux,  
 Plus tristement que de coustume.  
 O Dieu! dit elle en sanglottant,  
 Puis voulant en redire autant,  
 Vne parole entrecoupée  
 De souspirs & d'autres sanglots,  
 Fut encore toute trempée  
 De pleurs, nouuellement esclos.

Helas, helas! pensant plus dire,  
 La douleur luy ferma la voix.  
 Elle fremit en son martyre,  
 Comme vn animal dans vn boys.  
 Ce Roy qui d'homme deuiet beste,  
 Sentant croistre dessus sa teste  
 Les cornes d'un bœuf abruty,  
 N'eust pas vn effroy plus enorme;  
 Auant que, s'estant conuertiy,  
 Il receut sa premiere forme,

O Dieu que i'ay de desplaisir!  
 O saintes voulez vous pas m'entendre?  
 Vn desespoir me vient saizir,  
 S'il ne vous plait de me reprendre.  
 O quel bras émeu de pitié,  
 Me monstrera de l'amitié,  
 Rompant ma prison criminelle?  
 Iusqu'à quand seray ie captif  
 Dans cette charongne mortelle,  
 Où les vers me rongent tout vis?

Qui sera cet ange de grace,  
 Qui viendra bien-tot m'anoncer,  
 Que pour me mettre en aultre place,

Les cieux ont voulu m'exaucer?  
 Si l'on me permet que ie sorte,  
 Ce m'est tout vn par quelle porte.  
 Que l'on me donne du poizon,  
 Qu'un glaiue entre dans mes entrailles,  
 Que pour m'arracher du prison  
 L'on me pince avec des tenailles.

Les crochets ne m'estonnent pas,  
 Le plomb fondu m'est doux à boire,  
 Quand i'aprocheray du trespas,  
 I'y courray comme à ma victoire.  
 Que pour mugler comme vn taureau,  
 Je sois enclos par vn bourreau,  
 Dedans vne vache de cuiure.  
 Que l'on me brusle à petit feu,  
 Pourueu que ie cesse de viure:  
 Tout mal ne me semble que peu.

Qu'entre les compagnons d'Vlysses,  
 Je sois dans des membres de loup.  
 Qu'on forge de nouueaux supplices,  
 Et que l'on les change à tout coup.  
 Ce souhait est bien plein de honte,  
 Mais le regret, qui me surmonte,  
 Vient d'un si iuste mouuement;  
 Que si l'on me changeoit en beste,  
 Je croirois veritablement,  
 Que mon sort seroit plus honneste.

O Dieu, que ne m'escoutez vous?  
 O saints, ie perds la patience,  
 Si par faueur, ou par courroux,  
 Vous ne me donnez audience.

Entendez o sourds immortels,  
 Ie ne viens pas à vos autels,  
 Pour vous demander des merucilles;  
 Cen'est qu'un trespas que j'attens.  
 Permettez vous que vos oreilles  
 Me laissent plaindre si long temps?

O Dieu si ie vous fais iniure,  
 Ne m'en dressez point de procez,  
 Ce sont les peines que j'endure,  
 Qui sont causes de cet excez.  
 Ie ne suis ny vain, ny rustique,  
 Mais de peur qu'estant frenetique  
 Ma voix ne vous nomme cruel:  
 Empeschez la de ce blaspheme,  
 Rom pant ce mur perpetuel,  
 Qui me separe de vous mesme.

Froissez, brisez, tout sera bon,  
 Employez la corde, & la roüe ;  
 Que ie sois cuit comme vn charbon :  
 Que ie sois pestry dans la boüe.  
 Les rigueurs & les cruzutez  
 Me tiendront place de bontez :  
 Quelque barbare vehemence  
 Qu'on mette à me tirer d'icy:  
 J'oseray loüer de clemence,  
 Ceux qui me traiteront ainsy.

Vn Roy qui tout le monde blame,  
 Dont on deteste le forfait,  
 Se rendit autrefois infame,  
 Faisant moins mal qu'on ne me fait.  
 Il eut des charongnes captiues,

Et lioit les personnes viues,  
 A leurs membres ords, & vereux;  
 Jusqu'à ce qu'une odeur flairante  
 Tuast ces pauvres malheureux  
 D'une mort triste, sale & lente.

Helas ie souffre beaucoup plus,  
 Dans cette carcasse pourrie,  
 Où ie doibs demeurer reclus,  
 Comme en vne sale voirie  
 Encor suivrois-ie mon destin,  
 Si le desir d'en voir la fin  
 Me flattoit d'un peu d'esperance;  
 Mais comme par fatalité,  
 Iamais personne ne s'advance,  
 Pour finir ma captivité.

O Dieu, que faut-il que ie face?  
 O saints, que vous diray-ie plus?  
 Si ie n'obtiens aulcune grace,  
 Apres tant de cris superflus?  
 Faudrat-il que ie desespere  
 En cette eternelle misere?  
 Quel Dieu digne de mille autels,  
 Quel saint, ou quelle main humaine  
 Brisera mes liens mortels,  
 Pour me tirer de cette peine ?

*Las moy homme miserable ! qui me deliurera du  
corps de cette mort ? Rom. 7.*

**C**OMMENT vne ame peut elle viure cou- *Ambr.*  
uerte, & enuelpée d'un voile de mort. *ser. 22.*

Je ne sçay comment ie suis si fort allié a- *in Psal.*  
uec mon corps, ny comment il peut estre *118.*

vray tout ensemble, que ie sois l'image de *Nazia.*  
Dieu, & que ie me souille, & me veautre à *ora. 16.*

tout moment dans la boüe. ce qui est beau,  
en bon point, & d'une bonne santé en cet  
hoste, me fait la guerre, & quand en cette  
guerre il est vaincu, i'en ay pitié, & m'afflige  
pour sa defaite: ce que j'ayme comme cō-  
paignon de mon esclauage, ie le hay, & le  
persecute comme mon ennemy; ce mesme  
corps que ie fuy comme vne prison, ie le re-  
uere comme coheritier de la gloire, que ie  
puis attendre: si ie tasche à le ruiner, & le  
perdre du tout par debilité, ie n'ay plus  
d'ayde n'y d'assistance de personne, pour  
me seconder en quelque entreprise remar-  
quable; mais au contraire si ie traite avec  
luy comme avec mon ayde, mon second,  
mon cōpaignon, il fait incontinent du mu-  
tin, il se rend insupportable, il se reuolte, &  
veut deuenir le maistre, ny a raison ny remō-  
strance qui l'empeschent plus de me mettre  
le pied sur la gorge, il faut alors que ie quite  
Dieu pour luy, & me perde capitulant avec  
des

des conditions honteuses, chargé de fers qui me tirent, ou m'attachent à terre. C'est vn courtois & flatteur ennemy, vn traistre & peu fidelle amy. O conioincton & dis-fention estrange! Ce que ie crains ie l'em-brasse, & ayme ce qui me fait pœur; auãt que la guerre soit finie, ie rentre en grace; & ce-pendant auant que cette paix soit faite, ie forme vne seconde querelle.

*Nazia.  
carm.  
ad  
Chri-  
stum.*

O Seigneur, pourquoy m'auuez vous em-pestre dãs les liens de cette chair? pourquoy suis ie subiet à cette miserable vie? qu'auois- ie à faire d'estre enclos dãs cette charoigne viuante, dans ce borbier puant?

*Aug. in  
Ps. 102.*

*Voicy, le corps qui se corrompt, charge l'ame, & l'apesantit.* L'ame a donc vne vie temporelle dans vn corps corruptible. mais quelle vie? qui souffre de grandes charges; qui soustiët de pesans fardeaux, il est equitable que l'hõ-me pense à Dieu, & s'esleue à luy par bons desirs; combien de choses en cette vie l'em-peschent en ce debuoir? combié de necessi-tez de la corruption humaine? qui le retien-ent? combien qui le rappellent? combien qui le destournent & l'esgarent? combien qui l'interrompent? quelles troupes, & trou-bles de phantosmes? quel monde de suggè-stions, & dangereuses suasions? Maintenant qui n'est pas subiect aux maladies en cette vie? qui n'est iamais degousté de viure? ny languissant. Naistre en cette terre, en vn  
corps

corps mortel, c'est commencer à estre malade d'une maladie mortelle. nos foiblesses & incommoditez journalieres ont besoing d'estre tous les iours reparées, & soulagées, les medicaments journaliers, sont les refections, & reparations de toutes nos indigences & deffaults. La faim n'est ce pas vne maladie qui vous tueroit, si vous n'vsiez cōtre elle de quelque remede? la soif ne vous feroit elle pas mourir, si en beuvant ( ne la pouuāt du tout esteindre ny pour tousiours) vous n'en differies au moins l'importunité pour quelques heures? car elle n'est pas chassée par le breuueage, ains seulement apaizée, pour reuenir toute fois peu de temps apres. Nous temperons donc & mitigeons, avec ces linitifs les miseres, & disettes de nostre maladie. Vous estes las, ayant esté long tēps droit, & vous assalez pour vous reposer, estre assis, vous sert de medecine contre la lassitude; puis vous commencez à reprēdre le mesme mal par l'vsage de cette medecine; estant assis vous ne pourrez durer long tēps. Quelque chose qui se face, le secours & remede de quelque fatigation, est aussy-tot la cause, & le commencement d'une aultre qui luy s'accede.

Et cela paroist d'auātage, si nous mōstrons *Greg. 6*  
 premierement les charges & fardeaux de la *22. in 6*  
 chair, & puis apres ceux de l'esprit. car pour *7. Job.*  
 passer sous silēce, qu'il souffre des douleurs,  
 qu'il

qu'il brule & tremble dans les contraires & successifs acces des fieures ; il est encore soubmis à certaine particuliere fascherie, qui luy est propre. En nostre corps cela mesme que nous appellōs fanté, est vne maladie. Car elle se roüille, & se pourrit dans le loisir, s'vze & se deschire dans les affaires: affoiblie par les ieusnes, elle se repare, & se renforce, avec les viâdes, afin de pouuoir se soutenir; lassé & degoustée de trop manger, elle s'allege & se descharge par l'abstinence, pour reprendre vigueur; il fault l'arrouzer d'eau, de peur qu'elle ne seche, l'essuyer & la torcher avec des linges, afin que cet arrouzement mesme ne la face fondre; elle est renforcée par le trauail, afin qu'elle ne s'apezantisse par le repos, elle est fomentée par le repos, afin qu'elle ne se rompe, & ne succōbe par excez de trauail; elle est fatiguée par les veilles, & se repare dans le sommeil; astōpie & noyée par le sommeil, il fault de nouveau la secoüer par les veilles, afin que par son repos elle ne se lasse encore dauantage; elle est couuerte des vestemens, afin de n'estre pas percée du froid; s'afoiblissant par la chaleur qu'elle auoit cherchée, elle est rafraichie par le souffle des vents; & treuuant tousiours quelque ennuy, aux choses par lesquelles elle pensoit se desennuyer, mal traitée & blessée ( pour ainsy dire ) par son propre remede, elle languit dans vne perpetuelle



tuelle viciffitude & fucceffiõ d'incõmoditez. Mettant donc à part les fieures, les bleffures, & les douleurs, noftre fanté mefme eft vne maladie, à laquelle le befoing & neceffité de guerifon ne manque iamais. Car tout autãt de foulas que nous cherchõs pour l'vfage de la vie, font comme autant de remedes, & de medicaments, qui fe presentent à nous cõtre nos incõmoditez. Mais la medecine mefme fe change incontinnẽt en bleffure, par ce que nous arrestãt vn peutrop long temps au remede que nous auons defiré, nous tombõs en vn aultre mal cõtraire: quelque fois pareil au premier, & tousiours auffy fascheux, & sortons d'vne peine pour entrer en vne aultre. Oultre tout cela, noftre ame exclufe de la ioye affeurée, du fecret interieur, eft quelquefois deceüe par fes esperãces, puis tourmentée par fes craintes, tãtot abatue par les douleurs, maintenant releuée par vne faulfe lieffe, elle ayme opiniaftrement les chofes trãfitoires, s'afflige sãs mefure, & sãs fin pour leur perte, par ce que sãs mefure & fans fin, elle fe change par vne courfe precipitée.

O mõ ame, tu portes vn ennemy domesti- *Bonau.*  
que, & qui t'est enfeñble ennemy & amy, ad- *cap. x.*  
uerfaire, & prochain, qui te rend le mal pour *soliloq.*  
le bien, & fous le nõ d'amitié, pratiquant fa  
haine avec plus de cruauté, te priue de beau-  
coup de biés, & te cõble de plusieurs maux!  
Cet ennemy (fous ta correctiõ & reueréce)

eft

est ta chair, malheureuse & miserable, qui toutefois t'est fort douce & bien aymée. Quand tu l'as nourrie, tu as esleué vn tres-meschât & cauteleux ennemy. quand tu l'as honorée, luy as donné des armes, dont elle se sert trescruellement cõtre toy. Je cognois quelqu'vn, dit S. Bernard, o ame, lequel a vescu plusieurs années avec toy, qui s'est assis à table avec toy, a reçu les viandes & le pain de ta main, & a dormy dans ton sein; quand il a voulu, il t'a peu parler & iouyr de ton entretien. Par droit hereditaire celluy là est ton seruiteur, mais parce que tu l'as nourry trop delicatement, & as espargné les verges pour le chastier, il t'a mis le pied sur la gorge, & t'a fait sa seruante & son esclau. O ame miserable & malheureuse, qui te deliurera des fers de ce desastre, & de cette honte? souuient toy de ton estre, & de ton origine; aduise que tu as l'hõneur d'estre l'image de Dieu. Qu'as tu tât a faire avec cette chair? cõment as tu si peu de courage, que de souffrir tant d'affronts que te fait cette truande & vilaine esclau? si tu prends diligemment garde à toutes ses qualitez, tu n'as iamais veu fumier si sale; si tu veux nombrer ses miseres, combien elle est chargée de pechez, roigneuse de concupiscences, occupée de passios, polue & salée d'illusions, pleine de cõfusions, enuirõnée d'infamie, qu'as tu d'elle, que scaurois tu recevoir d'elle, sinon des pensées sales & immondes?

Chair

Chair maudite & dommageable, furie & Nazia. Carm. aduers. carne.  
 tourbillon d'enfer, dont tout crime prend  
 sa source, vilaine boüe, masse de plomb, lour-  
 de & pesante, chaine oincte d'ordure, beste  
 farouche, ou plus-tot monstre sorty d'un  
 chaos de discorde en depit de la nature, pe-  
 stilent embrasement, prison, & sepulchre de  
 ta maistresse, qui est ma forme, & que i'ay re-  
 ceüe du ciel toute pure, & toute belle.

Ce n'est pas sans cause qu'il est escrit, que Bern. serm. de tripl. gen. cogita.  
 l'homme a esté fait non simplement de ter-  
 re, ou de quelque mote indifferente, mais de  
 beüe; car voyez combien le corps humain est  
 boüeux, puis qu'il s'attache & se cole si vio-  
 lement à l'esprit, & presque indissoluble-  
 ment, qu'à grand peine en peut il estre sepa-  
 ré, non pas mesme par vne multitude infinie  
 d'afflictions.

C'est maintenant à toy d'escouter, o mon Nazia. Carm. de hu- man. nat.  
 ame, c'est à toy que ie parle, & te veux dire  
 des choses qu'il te vaudra d'auoir ouyes?  
 Qui es tu mon ame? quelle es tu? d'où as tu  
 pris origine & commencement? qui t'a atta-  
 chée à cette orde & puante charongne? d'où  
 te sont venues les chaines, que tu traines en  
 cette vie, cette masse pesante que tu tires par  
 tout? & pourquoy te voit on tousiours la  
 veüe si basse & raualée contre terre?

Tout homme viuant est vne vanité vniuerselle, Orig. hom. 1. in Psal. 38.  
 vn epitome, vn abregé de toutes les vanitez  
 du monde, afin que vous n'en doubtiez pas,

mais que vous vous teniez à cette sentence, escoutez l'Ecclesiaste protestant & disant : *J'ay loüé & tenu tous ceux qui sont morts pour plus heureux que tous ceux qui vivent, & qui iusques à present ont vescu. mais i'ay creu pour meilleur que les deux, celluy qui n'est pas encore né.* Il loüe d'oc les morts plus que les viuãts; parce que pour le moins ont ils cela de gaing, qu'ils sont deliurez des liens & prisons de ce corps, & ne sont plus coufus dãs cette chair, ny dãs cette peau, ny ne s'õt plus enfagotez dãs des nerfs ny des os; ny ne s'õt plus subiects aux necessitez corporelles. Si vous auez donc biẽ entendu ce que c'est que de viure dans cette chair (quoy que ce fut vn Moysẽ ou quelque autre esgalemẽt fauorizẽ de Dieu) cette vie luy est fascheuse & pleine d'ennuys, car elle ne peut estre exempte de corruption, estant enuironnée d'vn corps terrien & mortel. voyez donc, cõment *tout homme viuant est vne vanité vniuerselle.* mesprisõs cette vie, & nous hastons d'aprocher d'vne aultre vie saincte, heureuse, veritable: bandons nous seulemẽt deuers elle, avec courage & resolution, ayãt secoüẽ toutes les vanités qui nous trauersẽt.

*Aug. l.  
13. de  
ciu. cap.  
10.*

Car depuis que l'on a commencẽ d'estre en ce corps mortel, on n'est iamais vn moment sans pousser à la roüe, & soy mesme auãcer deuers le but de la mort. C'est là l'effect de son tournement perpetuel, & de son change, tout letẽps de cette vie, si toutefois

on

on doibt apeller vne vie , le chemin par lequel on court incessamment à la mort.

*Que le iour auquel ie suis né perisse*, disoit Iob, *Amb, l. de bono mortis cap. 2.* car cōment est il possible que cette vie nous plaise , estant cōme elle est pleine de soings, & de miseres: en laquelle il y a si grāde abōdance de calomnies, tant de fascheries, & de larmes de ceux qui sont affligez ? & n'y a cependant personne qui les console. & partant l'Ecclesiastes loüe les morts dauantage que les viuans, & le meilleur, dit il, & plus heureux que ces deux là, c'est celluy qui n'est pas encore né. Et en aultre lieu le mesme Ecclesiastes a tenu pour plus heureux que l'homme vieil , & chargé d'ans , l'enfant que la mere a exposé dès l'heure mesme de sa naissance; parce qu'il n'a pas veu les maux qui se font en ce monde; n'est pas venu dans ces tenebres; ny n'a pas cheminé dans la vanité du siecle. Car quel bien arriue à l'homme en cette vie?

Sainct Paul a bien cognu, qu'il viuoit en misere, en gemissement, en noise, en contention, ne s'accordāt pas avec soy mesme, mais se contrariant, & se separant pour se dresser partie; Aussi que dit-il, souhaitant la paix? vne paix veritable, vne paix celeste & eternelle? *Malheureux homme que ie suis, qui me deliurera du corps de cette mort?* *Aug. in Ps. 102.*



*Coarctor autem e' duobus; desiderium habens dissolvi  
et esse cum Christo. Ad Philip. 1.*

## IX.

Car ie suis enfermé de deux costés, tendant  
mon desir à desloger & estre avec  
CHRIST. Philipp. I.

**D**Eux passions me font la guerre,  
Et trauaillent pour m'attirer.

A force de tout desirer,

Ie cherche le ciel & la terre.

Le ciel me donne du soucy;

Et la terre m'en donne aussy.

Il faut que ie me determine

A l'une de ces passions;

Et que de deux affections

Vne seulement predomine.

Pour auoir donc vn de ces lieux,

Quoy choisir? la terre, ou les cieux?

En fin la terre est condannée,

Ie treuue par plusieurs raisons,

Qu'il vault mieux rompre les prisons

De ma mortelle destinée,

Que languir dans ces tristes fers,

Desia trop longuement souffers.

Sans doute c'est vn bon genie,

Qui fait que ie frape si fort

Contre les portes de la mort,

Mais le destin, qui me la nie,

Monstre bien qu'il n'est incité,

Qu'à me combler d'aduersité.

O sœurs qui tout le monde blame,  
 Et renomme de cruautéz,  
 Je confesseray vos bontéz,  
 Acheuant aussy-tot ma trame;  
 Et si vous coupez pour demain  
 Le filet, qui vous reste en main.

Mais plus-tot ma chere lumiere,  
 Approchez vous, & regardez  
 Comment mes deux bras sont bandez,  
 Par vne gesne coustumiere ;  
 Et qu'à peu prez par tant d'efforts  
 Ils sont separez de mon corps.

Je me destache de moy mesme,  
 Taschant de me conioindre à vous.  
 Encor me seroit il bien doux,  
 Si n'ayant pas tout ce que i'ayme:  
 Iepouuois ainsy par moitié  
 Estre en vostre chere amitié.

Vous riez pendant que ie crie,  
 Et ne m'accordez iamais rien;  
 Cependant me niant ce bien:  
 Vous voulez que ie vous en prie,  
 Et quoy que ie prie souuent,  
 Je n'ay rien plus qu'auparauant.

Mais si les prieres vous gaignent:  
 Je veux vous prier sans repos;  
 Reçuevez doncque mes propos,  
 Et mes mains qui les accompagnent,  
 A dessein de vous embrasser,  
 S'il vous plait de vous abaisser.

Souuent pour consoler mes plaintes,



Comme si i'estois sans liens,  
 Et franche de neuds terriens,  
 Je me peins mille douceurs feintes.  
 Et cherche de beaux arguments,  
 Pour souffrir vos retardements.

Je dis, sans doubte mon aymable  
 Veut prendre, & veut bien estre pris;  
 Cependant sous vn feint mespris,  
 Il cache vn amour veritable,  
 Il brule, & s'il semble gelé,  
 C'est qu'il faict du dissimulé.

Par vne si bonne creance,  
 Je meritois bien la faueur,  
 Que vous mon vnique Sauueur,  
 Apaizassiez ma doleance.  
 Et que mes fers estans dissous,  
 Je peusse m'aprocher de vous.

Si toutefois c'est vostre enuie,  
 Que tousiours ie traine ce poix:  
 Pour neant i'esleue ma voix  
 A vostre gloire poursuiuie,  
 Mon esprit deura succomber  
 A ce faix, qui le fait tomber.

Mais le voicy qu'il se r'aproche,  
 Et vient de soy mesme s'offrir;  
 Il semble qu'il ne peut souffrir,  
 Que ie luy face ce reproche:  
 Et qu'il reuient tout enflamé,  
 D'auoir veu qu'il est tant aymé.

Puis qu'il me fait si bonne mine,  
 Qui me retiendra plus icy;

Sans que ie me presente aussy,  
 A son accolade diuine ?  
 Et le salie estroittement  
 D'vn amoureux embrassement.

I'iray doncque sans plus attendre,  
 Avec espoir d'y paruenir;  
 Mon amour me pourra fournir  
 Assez de ruses pour le prendre,  
 Et tenir doucement captif  
 Son col, si long temps fugitif.

Que t'en suis pres! ie tiens sa robe,  
 Mes mains le vont bien-tot saisir:  
 Mais non, pour tromper mon desir.  
 Voilà qu'encore il se derobe;  
 A chaque fois cet inhumain  
 Me laisse de l'air dans la main.

O douleur! o malheur extreme!  
 Amour sans grace, & sans pitié!  
 Tu pourchasses mon amitié,  
 Puis t'ensuys scachant que ie t'ayme;  
 Et fais qu'embrassant si souuent,  
 Je n'estrains iamais que du vent.

Et quoy que ce qui nous separe  
 Ne soit que trois ou quatre doigts:  
 Pourtant trompée à chaque fois,  
 Et sentant que mon bien s'esgare;  
 I'ay plus de regret, & de soing,  
 Que s'il estoit beaucoup plus loing.

Ainsy l'infortuné Tantale  
 Languit d'vne cruelle faim,  
 Et tend incessamment la main

Al'arbre, qui monte & deuale.  
 Ce malheureux peut s'aprocher,  
 Mais non pas iusques à toucher.

Les branches pendent sur sa bouche,  
 Mais de mesme que si le fruit  
 Estoit fatalement instruit:  
 Il remonte auant qu'on le touche,  
 Et Tantale sans se souler  
 Ne mord que de l'ombre, & de l'air.

L'amour est plein de tromperie,  
 Mesme il se plait d'estre trompé,  
 Mais pendant qu'il est occupé,  
 Dans ses foles affaireries:  
 Ses fraudes ordinairement  
 Trainent leur iuste chastiment.

Que ce soit vne extreme peine  
 De se voir trompée en aymant;  
 L'extremité de mon tourment  
 En est vne preuue certaine.  
 Par l'exemple de mon malheur  
 Que les aultres pensent au leur.

Mesme si nous trompons quelque aultre,  
 (Quoy qu'on ne le confesse point)  
 Pendant quel'espine le poingt,  
 Nous ressentons ausy la nostre:  
 Et dedans ce piege dressé  
 L'offenseur se treuue offensé.

I'ay creu que sans fard, & sans ruze,  
 Vous m'aymiez d'un sincere amour;  
 Mais faite sage par ce tour,  
 Je cognois trop que ie m'abuze.

Et mon dommage me faict voir,  
Que vous sçauiez bien deceuoir.

Je suis ainsy qu'un chien de garde,  
Qui se sentant emprisonné,  
Demande d'estre deschainé  
Par le peuple qui le regarde:  
Il voudroit vn aultre mestier,  
Que d'estre valet de portier.

Si personne ne le destache,  
Il iette vn piteux vrlement:  
Il se tourmente incessamment,  
Et mord la chaine qui le fasche.  
Comme si son effort brutal  
Estoit plus dur que le metal.

Ainsy ie me plains & sousspire,  
Quoy que vous cognoissiez mes vœux,  
Et sçachiez bien ce que ie veux:  
Ie vous dis ce que ie desire.

Vsant de geste, & de discours,  
Pour vous demander du secours.

Mais voyant que par mocquerie,  
Atout coup vous vous esloignez,  
Et qu'ainsy vous me desdaignez,  
Ma plainte se change en furie.  
Et ce transport plein de raison  
Me fait maudire ma prison.

J'ay crié comme vne insensée,  
Ostant tout respect à ma voix.  
J'ay detesté plus de cent foys  
Ce poix, dont ie suis oppressée,  
Sentir cette chaine de fer,

Ce ne m'est pas moins qu'un enfer.

C'est quelque scelerat infame,  
Possédé de mille Demons,  
Et poussant hors de ses poulmons  
Un souffle de soulfre & de flame,  
Qui deburoit estre condanné,  
A se voir si court enchainé.

Que l'on enchaine un parricide,  
Comme un Orestes furieux,  
Ou ce Cyclope iniurieux,  
Qui rauissoit les beufs d' Alcide.  
Les Autolyques ou Scinis  
Meritent d'estre ainsy punis.

Ie ne suis pas un Promethee,  
Ny de la race des Tytans,  
Pour ainsy trainer en tout temps  
Cette cadene detestée;  
Dont on feroit mieux de charger,  
Le cruel, qui la fit forger.

Toutefois, qu'est-ce que ie blame?  
La fureur emporte ma voix,  
Accuser du fer, & du boys,  
C'est parler à des corps sans ame.  
Mais le mal me pressant trop fort,  
Fait qu'on excuse ce transport:

Ie puis pardonner à ces chaines,  
Le fer n'a point de sentiment,  
Il n'est rien plus que l'instrument,  
Un aultre est aultheur de mes peines;  
C'est celluy qui m'a faict lier,  
Contre qui ie deburois crier.

Au moins si ie suis Andromede,  
 Que quelqu'vn touché de pitié,  
 Pour le prix de mon amitié  
 Me presente quelque remede.  
 Et viene pour me destacher  
 De ce miserable rocher.

Helas à quoy suis ie reduite?  
 Je n'ay point plus de liberté  
 Que quelque esclaué garroté,  
 Quand il est repris de sa fuite.  
 Il est lié pour son forfait,  
 Et la suis, sans auoir rien fait.

Encore sans cette disgrâce,  
 Si ie veux m'esleuer aux cieux:  
 Je sens ce faix malicieux,  
 Qui meretire par sa masse.  
 Tousiours cet hoste desloyal  
 M'inuite, & puis me traite mal.

Ainsy le passereau sauuage  
 Est le ieu des petits garçons;  
 Il cherche par mille façons  
 De sortir de son esclauage;  
 Mais iamais ce pauvre oizelet  
 Ne va plus loing que son filet.

Quoy que la bouche de son maistre  
 Luy face tous les iours festin:  
 Il tiendroit pour meilleur destin  
 De se voir en vn lieu champestre;  
 Car sa liberté luy vault plus  
 Que tous ces apprets superflus.

Ainsy les colombes captiues,

Quoy que l'on les paise à foison  
 Dedans la cour d'une maison,  
 Ne iettent que des voix plaintiues;  
 Comme si les boys escartez  
 Leur donnoient d'autres voluptez.

Helas si par force de plaintes  
 Le fer pouuoit estre adoucy,  
 Quelque fort qu'il soit endurcy,  
 J'aurois amoly mes estraintes,  
 Et par tant de pleurs espanchez  
 Mes liens seroient destachez.

Vnique subiect de mes peines,  
 Apres ces refus inhumains,  
 Qu'en fin vous me tendrez vos mains,  
 Pendant que ie vous tend mes chaines.  
 C'est vous que i'en doibs supplier,  
 Qui seul les auez peu lier.



*Car ie suis enferré des deux costés, tendant mon  
desir à desloger, & estre avec CHRIST.*

ad Philipp. i.

*Aug.  
medit.  
cap. 37.* **M**iserable que ie suis, que feray-ie? estât  
pressé & tiré de la chaine & du poix  
inseparable de ma mortalité?

*Nazia.  
car. de  
anima  
calam.* Quelle est cette vie malheureuse, où ie ne  
vis pas, mais languis? pourquoy suis ie ser-  
ré dans ces liens de chair? & pourquoy mō  
esprit si prompt & habile, a il pour compa-  
gnon ce corps si pesant & languissant?

*Aug. in  
Ps. 78.* Les infirmitéz, & corrupteles de ma chair  
me sont des ceps, qui chargent & apezantif-  
sent mon ame; & c'estoit de ces chaines que  
l'Apostre desiroit d'estre deliuré, & se voir avec  
IESVS CHRIST.

*Aug.  
manu.  
cap. 8.* A la mienne volonté qu'estant quite du  
poix de mes pechez, la bonté diuine com-  
mandast, que ie pozasse ce sac, cette valize  
inutile de ma chair, moy qui suis le moindre  
& le dernier des seruiteurs de IESVS  
CHRIST, afin que libre & deschargé de  
tous fardeaux, ie peusse passer aux ioyes e-  
ternelles de la cité celeste, & là me reposer  
eternellement.

*Nazia.  
car. m.  
de ani-  
me ca-  
lam.* Gardez moy mon Dieu, que la pezante  
masse de cette chair n'accable mon esprit,  
& ne le tire trop à bas, & comme vne lour-  
de



de piece de plomb ne le traine par force au profond des abysses.

Helas que ie suis miserable, moy qui suis retardé par cette chair grossiere & desloyale, comme vn nauire bien hasté, & que l'on pense faire auancer à voiles & à rames, est cloüé & arresté par l'Echenæis, la remore, ce meschant petit bout de poisson qui le plante là tout court.

*Nazian.  
in luct.*

*præcept.  
ad Virg.*

Deschargez moy de ces chaines, O Seigneur, & me tirez à vostre gloire, pour y iouyr d'une vraye liberté, entre les chœurs de vos bienheureux.

*Nazian.  
in luct.*

Car nous sommes deliez de ce neud du corps & de l'ame, quand nous sortons de cette vie. La mort est donc le desliement de l'ame & du corps. aussy nous sçauons qu'il est escrit dans l'Apostre; *qu'il vault beaucoup mieux estre deslié, & demeurer avec IESVS CHRIST.* Or que faiët ce desliement, si non que le corps se resoluë & reponde; & que l'ame s'en retourne à son repos, & soit libre pour demeurer avec IESVS CHRIST, si elle a esté pieuse? Qu'est ce donc que font les iustes en cette vie, sinon qu'ils tachent & pensent tousiours à se deuestir, des contagions de ce corps, qui nous lient comme chaines? c'est leur soing de se separer des fascheries du siecle, de renoncer à ses voluptez & à sa luxure, & de

*Ambr.  
de bono  
mortis  
c. 3.*

de fuyr les flames de toutes concupiscences.

*Greg. l. 4. mor. cap. 40.* Car quoy que les iustes ne se laissent posséder à aucun des tumultes & desirs charnels : estans toutefois arrestez en cette vie dans des liens indissolubles , ils sont serrez , & nouiez , par les ennuys de leur corruption : aussy est il escrit : *le corps qui se corrompt , apezantit l'ame.* Partant en cela mesme qu'ils sont encore mortels, ils sont chargez par le poix de leur corruption , & sont liez , estans serrez par les fascheries. parce qu'ils ne peuuent encore s'esleuer à la liberté d'une vie incorruptible. Ne sont ils pas bien serrez d'un estroit lien de fascherie ? ceux de qui l'esprit se dissout , & se perd dans l'ignorance , s'il n'est exercé , & cultiué par le traual : & ne scauroit rien aprendre, ny estre instruit sans traual ? qui ne se dresse que par contrainte, & demeure volontiers couché, s'esleue à grand peine plus hault que les choses fort basses, & se traîne , & toutefois estant esleué, glisse , & retombe aussy-tot, ne se surmontant soy mesme qu'avec vn traual & combat continuél : il regarde bien quelquefois le ciel, mais est incontinent abatu à terre. Ne sont ils pas bien estroittement serrez d'un nœud de fascherie, ceux qui tirez au sein de la paix interieure, avec vn extreme desir, & par vn esprit tout ardent & embrazé, sont

au plus chaud, & plus fort du combat : troublez, & combatus par leur propre chair ? ce qu'exceptant toutesfois, & n'encherissant pas, ils ont encore d'autres liens assez fascheux, qui les contraignent au dehors, par de griefues & pezantes necessitez. Car auoir faim, auoir soif, estre las, ce sont autant de liens de corruption, qui ne se peuuent dissoudre, sinon lors que nostre mortalité est eschangée en cette gloire d'immortalité, que nous attendons.

Mais quand nous nous deuestons de cette chair mortelle, c'est alors que nous sommes relâchez de ces liens de fascherries, par lesquels nous nous voyons retenus en cette vie. Car depuis maintenant nous desirons desia d'estre presentez à Dieu, mais sommes encore empeschez, & empestrez, par les nœuds & lacets de ce corps mortel.

*Idem  
cap. sequenti.*

Nous sommes donc à bon droict appelez liez ; par ce que *les pas de nos desirs deuers Dieu ne sont pas encore libres, mais empeschez, & retenus.* Suiuant quoy sainct Paul desirant, pour bonnes raisons, les choses eternelles, mais portant encore contre son gré le sac, & la valize de sa corruption, & se sentant lié, crie : *ie desire d'estre delié, & me voir avec* I E S V S

C H R I S T. Car il ne demanderoit pas

d'estre delié , s'il ne voyoit sans doubte qu'il fut attaché . Or parce qu'en la resurrection , ces liens seront tres-assurement rompus , le Prophete ayant considéré cette merueille , s'esiouyt comme si s'en estoit desia fait , en disant : *Vous avez rompu mes liens , en recognoissance de ce bien , ie vous sacrifieray vn hostie de loüange.*

*Amb. 1.  
de bono  
mori. 1.  
cap. 2.*

C'est ainsy que Simeon demandoit au Seigneur d'estre renuoyé , comme s'il eust requis d'estre deliuré de quelques liens , pour estre mis en liberté , se hastant , & pressant en sa demande . Car il y a comme de certains liens de ce corps , & ce qui est plus fascheux , ce sont des liens de tentations , qui nous lient , & nous serrent à l'iniure d'une captiuité , par vne certaine loy du peché . Qu'auons nous donc tant à desirer cette vie ? en laquelle d'autant plus long temps que quelqu'un aura esté , d'autant plus aura-il commis de pechez , & sera chargé d'un plus grand fardeau ? d'où vient que le Patriarche Iacob dit : *Les iours des ans de ma vie sont cent & trente , fort petits & mauuais ; non que les iours soient mauuais , mais parce que par l'arriüée des iours , les accroissemens de nostre malice s'augmentent & se combent.*

Car il ne se passe point de iournée sans

sans nostre peché: d'où vient que l'Apostre disoit bien: *viure m'est IESVS CHRIST, & la mort m'est vn gain*, rapportant l'vn à la necessité de la vie, & l'autre à l'vtilité de la mort. adioustant incontinent: *Car estre dissous, & me voir avec IESVS CHRIST, m'est bien le meilleur*; mais que ie demeure en cette chair, cela est plus necessaire pour vous.

Mais comme l'oyzeleur attache à quel- *Chryf.*  
 que subtil filet, dont il tient vn des bouts *ser. de*  
 en sa main, le passereau, qu'il a pris, par *pœnit.*  
 le glus, ou les filets, dans le grain, il le  
 laisse bien aller, comme s'il le met-  
 toit en liberté; luy lasche le trait, & luy  
 permet de voler; mais luy auide &  
 prompt au vol, se pensant eschapé; s'e-  
 fleue tout alaigre, & prend le hault;  
 cependant son geolier tenant le bout  
 du cordon, l'arreste quand il pense tirer  
 de l'aysle, & retire à soy le pauvre abu-  
 zé deceu, & descheu de l'esperance de sa  
 liberté & de sa vie; de mesme le diable,  
 chasseur cauteleux, empestre l'homme  
 dans son lacet, l'ayant deceu par l'esprit  
 de presumption, qui s'y est vne fois ar-  
 resté, desire bien d'en estre retiré; mais  
 cet habile chasseur tenant le lien, rame-  
 ne aussy-tot sa proye dans le filet, & la  
 presse apres l'auoir entierement enfer-  
 mée.

*Idem  
hom. 55  
ad pop.  
Anisio.* Jusques à quand serons nous icy attachés ? nous nous sommes arrestez, & auons adheré à la terre comme vers, nous sommes souillez & veutrez dans la bouë : Dieu nous a donné vn corps de terre, & son dessein est que nous le purifions pour l'emporter par apres au ciel, non afin que par luy nous attirions nostre ame à bas, & l'attachions à la terre. Il est terrestre, mais si nous voulons, nous le rendons celeste. tirez vous, & vous poussez vous mesme deuers celluy qui vous esleue en hault. *Vous estes apesantty par vn certain poix de vieillesse.*

*Nazia.  
ad animam.* Eleue toy mon ame, oublie ce monde & ses affaires, & prend garde que cette infidelle chair qui te flatte, ne te traine dans les vices.

*Bonav.  
cap. 1.  
soliloq.* O tres-doux I E S V S, percez & trauerses de la tressalutaire blessure de vostre amour les mouelles de mon ame, afin qu'elle brule vrayment, languisse, & se fonde, & s'esuanouisse par le seul desir de vous posseder. *qu'elle desire d'estre deliée, & viure avec vous.*

Qu'elle n'ayt faim que de vous, pain de vie celeste, qui estes descendu du ciel, qu'elle ayt tousiours soif, seulement de vous, fontaine de vie, fontaine de lumiere eternelle, torrent de vraye volupté; qu'elle vous souhaite tousiours, qu'elle

vous

vous cherche, vous treuve, & repoze dou-  
cement en vous.



Ss 3

Ti-



*Educ de custodia animam meam, ad confi-*  
*tendum nomini tuo ! Psal. 121.*



## X.

Tire mon ame hors de prison , pour louer  
ton nom. *Psal. 141.*

**M**Oy qui fus autrefois en pleine liberté,  
Roulant par tout le ciel selon ma volonté,  
Me voicy maintenant en vn dur esclavage;  
Ainsy que si i'estois quelque beste sauuage.

Vous le voyez o mon amour !

Et me laissez en ce seiour.

O tourment sans pareil quãd ie vins en ce mōde,  
(Comme si l'infortunẽ estoit trop peu feconde)

On me fit vne cage, au lieu d'vne maison;

Et mes membres mortels seruirent de prison,

Qu'il fault qu'incessamment ie traîne,

Quelque endroit où ie me pourmeine.

I'ay receu pour des pieds, des pressoirs inhumains,  
Des manotes de fer, en figure de mains,

Mes os sont des barreaux, de peur que ie ne sorte,

Mes nerfs, rudes liens, serrent tousiours la porte,

Et mon sang est comme vn fossé,

Qui ne peut estre trauersé.

Quel arrest est ce icy? malheureuse alliance,  
N'est ce pas vn tourment digne d'impatience?

Si pour auoir trainé ce malotru voisin,

Ie le doibs aduoüier pour frere, ou pour cousin;

Sans qu'il soit permis que ie m'oste

Du pouuoir d'vn si fascheux hoste.

Tous les anges des cieux m'aduoient de leur sãg,  
 Au lieu de me garder cet honorable rang;  
 Vne escaille de plomb, dont ie suis reuestue,  
 Fait que ie ne sois plus qu'vne lente tortue;  
 Et que ie doibue me cacher  
 Dessous cet infame rocher.

Helas combien de fois, regrettant ma franchise,  
 Ay-ie fait à dessein quelque estrange entreprise,  
 I'ay tiré mes cheueux pour en faire vn licol,  
 Proposant aussy-tot de m'en lier le col.

Ou de sauter en quelque goufre,  
 Pour finir l'ennuy que ie souffre.

Si Porcie mourut auant des charbons:  
 Aussy-tot ie conclus qu'ils me seroient fort bons,  
 Lucrece en son malheur me donne de l'enuie,  
 Quand elle suit la mort, & qu'elle suit la vie:  
 Et que le poignard resolu  
 Vange son esprit impolu.

Thisbé me fait gemir, du desir de la suiure,  
 Quand Pyrame estant mort, elle ne veut plus viure.  
 Ah! que si ie pouuois, ie verrois volontiers,  
 Qu'aupres de ces deux corps, le mien seruist de tiers.

Et que par ce dernier office,  
 Leur glaiue fist vn bon service.

Mais le rude decret du Senat eternal  
 M'empesche ce soulas, & tient pour criminel  
 L'esprit, qui confiné dans sa prison mortelle  
 Reuient de son exil, auant qu'on le rapelle.

Tellement que iusqu'à la fin  
 Il faut attendre son destin.

Il me vaudroit donc mieux, qu'vn tyran de Sicile

Me tint sous vn rocher, & qu'en ce domicile  
Vne puante odeur m'abreuuaſt de poison.  
Ie choiſirois plus-tot d'entrer en la prison,  
Où Danaé fut enfermée,  
Sous vne serrure charmée.

Ie ne redoute point cet antre tortueux,  
Où Minos enfermoit son taureau monſtrueux,  
Dadale en peut sortir à l'ayde de ſes aisles,  
Et paſſer hardiment en des terres nouvelles.

Si i'estois en meſme ſoucy;  
I'en ſortirois peut-eſtre auſſy.

Encor que Romulus iuraſt tout en cholere  
De me faire mourir, ainſy qu'il fit ſon frere:  
Le foſſé plus profond ne pourroit m'arreſter.  
Quelque large qu'il fut i'oſerois le ſaulter:

Croyant qu'un Genie propice  
M'ayderoit en ce precipice.

Qu'on veille ſur les tours, qu'on garde les réparts,  
Quel'on face bon guet en cent diuerſes parts.  
Et qu'ainſy retenue en vne ville forte,  
Ie ne puiſſe treuuer ny paſſage, ny porte.

Que ce ſoit vn faiçt capital  
D'en paſſer le terme fatal.

Au moins ſi dans l'enclos de cette Babylone  
Ie ne debuois porter ny ſceptre, ny couronne:  
I'aurois la liberté d'aller, & de venir;  
Vne ſeule Cité me pourroit bien tenir,  
Sans que i'apellaſſe cruelle,  
Cette priſon perpetuelle.

Mais pendant que l'on tient mon eſprit innocēt  
Dedans l'eſtrot cachot de ce corps impuiſſant,

Esloignée du ciel, mon sciour legitime,  
 Je suis en vn exil, où l'on ne fait estime

Que de ces faulces voluptez,  
 Qui tiennent les cœurs enchantez.

Mesme dans ce logis ie ne suis que seruante,  
 Obeysant à tout; mon hôte qui se vante  
 D'estre le seul auteur de ma captiuité,  
 Et m'induisant au mal contre ma volonté;

Ne souffre pas que ie m'adonne  
 A faire mieux, qu'il ne m'ordonne.

De grace, mon amour, si vous ne croyez point,  
 Qu'il me faille languir en vn si triste poinct:  
 Entrez en ma prison; vous la voirez si basse,  
 Et les murs si pressez, qu'en cette estroite place  
 Vous ne pourriez qu'estroittement  
 Me donner vn embrassement.

Mais si l'obscurité vous donne quelque crainte,  
 Si pour tant de barreaux, qui me tiennēt cōtrainte  
 Vous n'ozez aprocher de ce logis ferré:  
 Faites qu'il soit ouuert, & qu'ainsy deserré  
 Mon esprit franc de toute angoisse  
 Vous rencontre, & vous reconnoisse.

On dit qu'un perroquet fit sortir autrefois  
 Son maistre prisonnier, ainsy sa triste voix  
 Au lieu de sousspirer pour son propre esclavage,  
 Oublioit son malheur, & plaingnoit dauantage  
 Le sort de son maistre ançien,  
 Qu'elle ne faisoit pour le sien.

Doncque nouveau Ianus ouurez cette geole,  
 Il ne faut point de clef, vne seule parole  
 Suffit pour cet effect, qui vous estant aisé.

N'a point d'empeschement pour m'estre refusé.

D'autres ont reçu mesme grace,

Que celle cy que ie pourchasse.

Sainct Pierre estoit pressé d'ās des fers inhumains  
Il ne pouuoit mouuoir, ny les pieds, ny les mains.

Voyant ainſy traiter cet innocent Apostre,

Vous en eustes pitié, vous l'aduouāstes vostre,

Sans permettre qu'en ce danger

Le Tyran le peut outrager.

Son cachot fut ouuert, par l'effort de vostre Ange,

Mesme le prisonnier en ce bonheur estrange

Se treuua deslié, deuant qu'il peut ſçauoir,

Quel veritable amy luy rendoit ce debuoir.

Et vit comme morceaux de verre

Ses liens brisez contre terre.

N'ay- ie donc point d'amy, qui veuille me pleger.?

Damon rencontra bien qui le ſceut descharger

Des chaines qu'il portoit, pour s'ē charger soymesme.

La faueur que i' attends est vn bien moins extreme.

Hercule estant dans les enfers,

Tira Thesee de ses fers.

Pour nous faire admirer les histoires Payennes,

On loüe à tout propos les dames Minyennes,

Qui firent hardiment vn excez d'amitié,

Liant leurs propres corps, pour ceux de leur moitié,

Dedans les chaines adoptées,

Que leurs marys auoient portées.

Si ie ne puis sortir par meilleure facon;

Que mon chef decolé demeure pour rançon.

Iesualde choisit cette route mortelle,

Voulant plus-tot perir que suruiure infidelle.

Ainſy

*Ainsy paya-il de mespris  
Les Barbares qui l'auoient pris.*

*Espoir de mon esprit, lumiere de ma vie,  
Pourquoy permettez vous, que ie sois a seruiet  
Vous sçauiez que le ciel est mon pays natal,  
Rompez doncque d'un mot, ces fers, & ce metal.*

*Et permettez que ie retourne,  
Où mon parentage seiourne.*

*Baiazet estant pris, le Tartare vainqueur  
Treuua premierement ce supplice moqueur;  
Il fit faire vne cage, & mit le miserable  
Dans ce lieu de douleur, cet acte impitoyable  
Sied aux barbares en courroux,  
Mais on le blasmeroit en vous.*

*Voyez, ie tēds les doigts, & la main toute entiere,  
Il ne faudroit oster qu'une seule barriere.  
Si ma main peut sortir pourquoy ne sors ie aussy ?  
N'ayant point de subiect de demeurer icy;  
Ie n'attends meilleure aduenture  
Qu'une fauorable ouuerture.*

*Que n'ay-ie le credit, que treuuent les serpents ?  
Ils trainent les replys de leurs membres rampants,  
Rencontrant quelque trou, pour y passer la teste:  
Tout le corps suit apres, sans que rien les arreste,  
Pour eschaper ainsy qu'ils font,  
Ie voudrois estre comme ils font.*

*L'oiseau que l'on nourrit enclos en vne cage,  
Ennuyé de se voir dedans cet ermitage,  
Volette incessamment, & tasche de treuuer,  
Quelque passage ouuert, afin de se sauuer;  
Il marchande avec la fenestre,*

*Pour*

Pour se desrober de son maistrre.

Cette necessité luy fournit vn mestier,

L'on voit assez souuent ce petit charpentier,  
 Qui se sert de son bec, pour couper les vergettes  
 De son petit logis, & ses aisles subiettes  
 Ne demandent point d'aultres rets,  
 Que les buissons, & les forets.

O celestes beautez, Vrsule, Catherine,  
 Agnes, iuste subiect d'vne flame diuine,  
 En cette aduersité ie me presente à vous;  
 Amolissez le cœur de vostre cher espoux.

Et vous parfaicte Marguerite,  
 Aidez moy de vostre merite.

Ie vous offre mes vœux, par toute l'amitié,  
 Qui vous fait posseder cette sainte moitié,  
 Ie vous coniuire encor par cette moitié mesme,  
 Qu'amour vous fait aymer, à l'esgal qu'il vous ay-  
 Suppliez le pour mon depart, (me,  
 Et que ie sois libre autre part.

Mais il n'est pas besoin de faire aultres prieres,  
 Vous auez tout pouuoir de rompre mes barrieres,  
 Celluy que vous aymez ne vous refuse rien,  
 Me treuuant parmy vous, tout luy semblera bien:  
 Pourueu que ce soit vostre grace,  
 Qui me tire de cette place.

Celluy qui sans liens peut aymer vn amy,  
 Quoy qu'elle n'ayt rien plus, est heureuse à deny.  
 L'amour n'est pas cruel, quand il souffre qu'vne ame  
 Se brule entierement dans vne belle flame;  
 Le bonheur d'vn si doux tourment  
 Se peut dire vn contentement.

Amour sans amitié, subiect de mes complaints  
 N'estes vous pas touché par des larmes si saintes?  
 On sçait bien émouuoir les rochers & les boys,  
 Se plaignant aupres d'eux, ils escoutent nos voix;  
 Et par les paroles qu'ils rendent,  
 Font estimer qu'ils nous entendent.

Il ne fault pas blamer mon accent importun,  
 Quelque endroit où ie sois, ce m'est quasi tout vn;  
 Le soing de vostre honneur est tout ce qui me pique.  
 Ie voudrois vous chanter quelque digne cantique,  
 Portant sur l'aisle de mes vers  
 Vostre nom par tout l'vniuers.

Mais étant en prison, façonner de beaux carmes  
 C'est vn coup impossible, il fault plus-tot des larmes.  
 Se contraindre si fort, c'est le faict d'un bouffon,  
 Qui pleure ensemble & rit; croyez vous que Sapho  
 Ayt composé dans des geoles  
 Tant de delicates paroles?

Le rosignol des champs ayme sa liberté,  
 Pendant qu'il est tout seul dans vn boys escarté,  
 Perché dessus le poing d'une branche fleurie;  
 Il perse de son chant la voisine prairie.

Mais si vous le tenez reclus,  
 Le pauvre oyseau ne chante plus.

Espoir de mon esprit, lumiere de ma vie,  
 Pourquoi permettez vous, que ie sois asseruie,  
 Et qu'ainsy vos vertus demeurent sans honneur?  
 Deliez mes liens, donnez moy ce bonheur  
 D'estre libre comme les anges,  
 Afin de chanter vos loüanges.

Mais si vous dedaignez vn hommage si doux,



*Et n'escoutez iamais le bien qu'on dit de vous;  
Vous serez quasi tel que ces ames barbares,  
Qui ne font point d'estat des sciences plus rares,  
Et ne payent que de mespris  
Ceux qui leur font de beaux escrits.*



*Tire mon ame hors de prison, pour loüer ton nom. Psal. 141.*

*Aug. in Ps. 145.* **I**E loüe autant que ie puis, petitement, simplement, debilement: pourquoy point mieux? parce que aussy long temps que nous sommes en ce, corps, nous sommes pelerins separez, & esloignez du Seigneur. Pourquoy loüez vous ainsy le Seigneur? non parfaicte-ment? non tout hault, fort, & ferme? Interrogez l'escriture; par ce que le corps, qui se corrompt, apezantit l'ame, & la cogitation terriene rauale le sens, qui pense beaucoup de choses. Otez moy ce corps, qui charge l'ame, & ie loüeray le Seigneur: otez moy cette habitation terriene, qui rauale mes pêsées, afin que ie rassemble tous mes sens en vn, toutes mes intentions en vne, & ie loüeray le Seigneur, mais tant que ie seray comme ie suis, il ne m'est pas possible, ie suis trop chargé.

*Chryf. in c. 4. Matth. hom. 14.* Car cette vie presente ne me semble en rien differente d'une prison, mais comme quand nous entrons en cette triste demeure, en cette maison de douleur, nous voyôs des pauvres miserables, enuirônnez, & chargez de chaines, maintenant tout de mesme si (nous separans de tous phâtosmes & faulses opinions) nous entrons dans la vie de chacun, & considerons bien son ame, nous la voirôs liée de chaines plus dures que fer.

Voyons cette misere à sa sortie, comment  
l'ame

*l'ame d'un mourant se destasche peu à peu des liens de sa chair, & laschée par la bouche, s'en-voile comme deuestue de l'estroite & incommode prison de ce corps.*

*Ambr. de bono mortis c. 3.*

*L'homme est enuironné d'une prison, parce que bien souuent il tasche de s'esleuer à choses haultes, par le progrez & auancement des vertus, & se sent toutesfois retenu par la corruption de sa chair; de laquelle le Psalmiste prie à bon droict d'estre deliuré, disant: Tirez mon ame de prison.*

*Greg. c. 17. in c. 7. Job.*

Les saincts personnages (parce qu'il est escrit, que le corps qui se corrompt, charge l'ame) s'ont desia portez & esleuez dessus eux mesmes, par leurs bons desirs, & sainctes intentions; toutefois estās encore subiects aux mouuements incertains de leur infirmité, ils s'attristent d'estre réfermez dans les prisons de leur corruption. Job dit donc à propos; *ne suis point vne mer, ou quelque balaine, par ce que vous m'avez enuironné d'une prison?* comme s'il disoit ouuertement; la mer, ou la balaine (à sçauoir les meschants, & iniques, & l'esprit malin leur autheur) parce qu'elles desirent d'estre libres, pour auoir licéce & tout pouuoir de faire seulement le mal, & commettre sans retenue toute sorte d'iniquitez, elles s'ont réfermées à bon droict, pour peine & chastimét de leur malice; mais moy qui desire desia l'innocéte liberté de vostre eternité, *pourquoy suis ie encore pressé dās les prisons de ma corruption?*

T t

Nous

*Ambr.  
in Psal.  
118.*

Nous voyons en ce siecle les criminels, ou accusez, & detenus, chargés de chaines, estre quelquesfois menez & cōduits publiquement par vne pompe & solennité miserable; aśsés souuent les innocents mesmes souffrent ces affronts, mais avec tel desplaisir, que la mort leur seroit plus supportable & moins iniurieuse; que d'estre long temps parmy ces honteux supplices. Aussi poussent ils, & pressent incessamment, apres la declaration de leur innocēce: & comme ceux cy desirent leur deliurance; les aultres qui se sentent criminels descouuers, cōuaincus, & sans excuse, taschent de conclure vn accord avec leur peine, & l'adoucir, par la legerité d'une mort prompte & moins paresseuze, pour gagner par là quelque acourcissement de supplice, & se voir quites à meilleur marché. Encore leur reste-il quelque esperāce en la misericorde du iuge; mais ils veulent sortir à quelque prix que ce soit, estimans la closture de leur prison plus fascheuse qu'un bannissement.

*Basil.  
hom. in  
Mart.  
Iulittā.*

Or comme entre les prisonniers qui sont enfermez, les vns sont tenus plus long tēps dans l'affliction de leur geole, & les aultres sortent plus-tot de cette calamité; ainsy sont les ames. Car les vnes sont tenues plus lōg temps en cette vie, les aultres moins, selon le merite, & la dignité de chacune, & par vne telle profondeur de la sapience diuine, qu'il

qu'il n'y a point d'esprit humain, qui puisse par intelligence, sentiment ou coniecture, penetrer dans ce secret: ny sçauoir ce que Dieu a preueu de chacū de nous. N'entēdez vous pas Dauid, qui dit: *tirez mon ame de prisō?* n'avez vous pas ouy comment l'ame de ce sainct a esté desliée? quoy plus? que dit Simeō tenāt entre les bras nostre Seigneur, & le serāt pieusemēt, quelles paroles lascha-il: *Vous relaschez maintenant vostre seruiteur, o Seigneur.* Car cette habitatiō du corps, cette demeure forcée, est pl<sup>9</sup> griefue, & pl<sup>9</sup> fascheuse, qu'aucun supplice, & qu'aucune prisō, à celluy qui se haste, & se peine avec toute diligēce, d'aller au ciel, sō veritable & legitime domicile.

O miserable sort de l'homme, & deplorable fortune, quand il perd le bien pour lequel il estoit fait! o triste & traistre accident que celluy là! hélas qu'a-il perdu, & qu'a-il treuue? qu'est ce qui s'est retiré de luy, & que luy est il demeuré? il a perdu la beatitude, pour laquelle il estoit fait. il a treuue la misere, pour laquelle il n'estoit pas fait. Cela s'est retiré, sans quoy il est malheureux, & cela luy est demeuré, qui de soy ne peut estre que malheureux. Disetteux, & souffreteux, d'oū auons nous esté chassés? oū auons nous esté poussez? d'oū sommes nous precipitez? oū sommes nous accablez? De la patrie en l'exil; de la vision de Dieu, à nostre auenglemēt; de la ioye de l'immortalité à l'amer-

*Ansel.  
in pro-  
solog.  
cap. 1.*

tume & horreur de la mort. Misérable changement ! de quel comble de biens , en quel abyfme de maux ! grief dommage , griefuo douleur, & tout grief ! Mais helas moy miserable, entre les miserables enfans d'Eue, éloignez de Dieu ! qu'ay-ie cōmencé ? qu'ay-ie acheué ? où pensois ie aller ? à quoy fuis ie parvenu ?

*Hugo  
de S.  
Viſt. l. 4  
de ani-  
ma, c. 4.*

*Destachez moy, ie vous prie, de ces liens, desquels ie suis serré, sans qu'il me reste aucune liberté. afin que laissant tous ces empeschemens, ie me haste de paruenir à vous, ie me ioigne à vous, & n'aye plus soing que de vous.*

*Nazia.  
carm.  
de ex-  
terioris  
hominis  
vilitate*

Tirez moy donc d'icy, o Seigneur, seló le pouuoir que vous en auez, & par vne prompte misericorde, apportez vn remede soudain à tant de maux, dont ie suis tourmenté. Le bien de l'homme est vnique & certain, non coulant, ny variable; c'est la vie bienheureuse, dont on ne iouyt pas icy, mais seulement au ciel; & dót le desir fait languir mō esprit, qui n'attend ny n'espere rien de mieux.

*Aug.  
medit.  
cap. 13.*

O que l'ame est bienheureuse, laquelle est *deliée, & deliurée, des prisons de ce corps mortel, s'en- uole au ciel!* Elle est assuree, & tranquile, elle ne craint plus ny prison, ny ennemy, ny mort, car elle a tousiours present, & regarde sans cesse, le Seigneur son Dieu, de la parfaite beauté duquel elle se repaist, auquel elle sert, qu'elle ayme, & deuers lequel elle arriue en fin, toute contente & glorieuse.

Vous

Vous donc, o Seigneur, l'attente d'Israël, *Aug. soliloq.*  
 le desir apres lequel nostre cœur souspire *soliloq.*  
 tous les iours; haltez vous, & ne tardez pas; *cap. 23.*  
 leuez vous, depeschez, & venez; *afin que vous*  
*nous tiriez de cette prison, pour cōfesser vostre nom,*  
 pour vous louer, & vous rendre les actions  
 de graces, à quoy vostre misericorde nous  
 aura obligez.

Venez Seigneur, & ne tardez point plus; *Aug. so-*  
 venez Seigneur Iesus, venez & nous visitez *liloq. 6.*  
 en paix; venez & tirez de prison les enchai- *35.*  
 nez: afin que d'vn cœur parfaict nous vous  
 seruions, & nous reiouyssons en vostre pre-  
 sence: Venez nostre Sauueur, venez chery  
 & desiré de toutes les nations, monstrez vo-  
 stre face, & nous serós sauuez: venez ma lu-  
 miere, mō redempteur, *tirez mon ame de pri-*  
*son, pour confesser vostre saint nom.* O vrayment  
 heureux ces esprits, qui *tirez de la prison,* ont  
 merité comme nouveaux Iosephs de parue-  
 nir au palais Royal, & commander sur tant  
 de subiects!





*Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum; ita desiderat anima mea ad te Deus. Psal. 41.*



## XI.

Comme le cerf desire les fontaines des  
 eaües: ainſy te desire mon ame,  
 o Dieu. Pſal. 41.

**V**Nique obiect de ma pensée,  
 Fault il que ie face ſçauoir,  
 Combien l'amour a de pouuoir  
 Dedans ma poitrine bleſſée?  
 Diray-ie le plus grand tourment,  
 Que ie ſupporte en vous ayment?  
 L'amour demande du ſilence,  
 Mais le feu qui brule mon ſein,  
 Me contraint par ſa violence,  
 De ſuiuere vn contraire deſſein.

I'ay plus d'ardeur qu'vne prairie,  
 Lors que le ſoleil enuieux  
 De voir ſes attraits gracieux,  
 Luy brule ſa robe fleurie.  
 On voit mille petits boutons,  
 Comme malheureux auortons,  
 Morts au ſein de leur mere morte;  
 Encor qu'ils ſoient cuits de chaleur:  
 La ſoiſ, qu'il fault que ie ſupporte,  
 Eſt bien plus viue que la leur.

Il eſt vray que la canicule  
 Cuit des moiſſons, & les forets;  
 Elle perſe tout de ſes rais,  
 Et ſouffle vne halaine qui brule.

Alors la terre sans vigueur  
 Est toute etique de langueur;  
 On luy voit la peau descouuerte,  
 Qui se deschire en chaque coin,  
 Et sa robe qui fut si verte,  
 Ne sert plus qu'à faire du foin.

Ainsy les araines d'Afrique,  
 Que la pluye n'arrouze point,  
 Estant tousiours en mesme poinct,  
 Sentent vne soif hydropique.  
 Quelque eau qu'on y puisse espancher,  
 On ne la scauroit estancher;  
 Tant de petites estincelles,  
 Qu'on y voit quand le soleil luit,  
 Sont inseparables parcelles  
 De cette flame qui les cuit.

Pendant le plus chaud de l'année,  
 L'aurore ayant tary ses pleurs,  
 La soif qui tourmente les fleurs  
 Fait transir leur teste fenée.  
 Icy quelque pauvre faucheur  
 A faulte d'un peu de fraicheur,  
 Tombe tout mort à la renuerse.  
 Les Nimphes entre les roseaux,  
 Sentant la chaleur qui les perse,  
 Se renfoncent dessous les eaux.

Mais toutes ces similitudes,  
 Prises des astres & du feu,  
 Ne signifient que bien peu,  
 Au prix de mes inquietudes.  
 Brulée d'un aultre tizon,

Ma soif est sans comparaison,  
 Et s'il faut que ie la compare,  
 I'en dois faire entendre l'effect  
 Par vne peinture plus rare,  
 Que tous ces crayons que i'ay faict.

Voulez vous donc que ie vous monstre,  
 O mon Amour, & ma clairté,  
 De quelle ardente volonté  
 Ie souhaite vostre rencontre?  
 Comme le Cerf qui dans vn bois  
 Vient de se treuver aux aboys,  
 Haletent de chaud, & de peine,  
 Il n'a point de plus grand desir,  
 Que de treuver vne fontaine,  
 Pour s'en abreuuer à loizir.

Peut-estre ce pauvre sauvage  
 S'est repeu d'un vilain serpent,  
 Aussy-tot le venin rampant  
 Luy faict vn furieux rauage.  
 Ses boyaux estant infectez  
 De quelques morceaux empestez,  
 Le mal se glisse en tout le reste.  
 Son enflure & son soufflement  
 Sont bien vn signe manifeste,  
 Qu'il n'a pas vn petit tourment.

Quelquefois cette destinée,  
 Et cet embrasement caché,  
 Luy vient d'auoir esté touché  
 De quelque flaiche empoisonnée.  
 Le fer le pique de sa dent,  
 Cependant vn brazier ardent

S'allume dedans ses entrailles.  
 En ce dangereux auertin,  
 Il n'a ny cruchets ny tenailles,  
 Pour tirer vn mal intestin.

Sentant son mal il se depite,  
 Il ronfle, & se cabre d'ardeur,  
 Puis courant de toute roideur,  
 Son feu qui croist le precipite.  
 Il se r'embusche dans son fort,  
 Mais tousiours suiuy de la mort,  
 Voilà qu'il quitte sa retraite,  
 Et ne court plus que pour treuuer  
 L'eau d'une fontaine secrette,  
 Pour se guerir, & s'abbreuuer.

Rencontrant cette chere source,  
 Où s'asouuir à plein gozier:  
 Il esteint le mortel brazier,  
 Qui fut la cause de sa course.  
 Beuant, il cache ses nazeaux  
 Soubs le cresppe des claires eaux,  
 Qu'il fait bouïllir de son halaine.  
 Il attire vne douce humeur,  
 Et reiette l'humeur vilaine,  
 Qui le creuoit de sa tumeur.

Ien'ay pas meilleure fortune  
 Que celle de cet animal;  
 Et ne sens pas vn moindre mal,  
 Que cette soif qui l'importune.  
 Remply d'un estrange poison,  
 Sans iugement, & sans raison,  
 Mon esprit court à l'aduanture.

Les crimes dont il s'est repeu,  
 Corrompans toute sa nature,  
 Le tiennent tousiours dans vn feu.

Toutes ces flaiches detestables  
 Iettées de mauuaises mains,  
 Me sont des serpents inhumains,  
 Et des vlceres incurables.

Ce venin passant à mon cœur,  
 Y porte vne sale liqueur;  
 Il se coule ausy dans mes veines.  
 N'est-ce pas vn triste malheur,  
 Qu'vne ame souffre tant de peines,  
 Pour vne maudite chaleur?

Car les mouuements de cholere,  
 Qui s'enflament à l'abandon,  
 Ne sont ils pas comme vn brandon,  
 Ou des engeances de vipere?  
 Venus avecque ses attraits  
 Que pousse-elle que des traiçts?  
 Dedans vne ame dereglee;  
 Et son filz qu'at-il qu'vn flambeau?  
 Pour conduire cette auenglée  
 Au chemin d'vn mauuais tombeau.

Bacchus manquet-il de malice?  
 Pourroit-il troubler les cerueaux,  
 Et faire des monstres nouueaux,  
 S'il n'vzoit de quelque artifice?  
 Comment feroit-il que les pieds  
 Fussent si-tot estropiez,  
 N'estoit qu'il employe les charmes?  
 Afin de treuuer du credit,

*Et couuert de maudites armes  
Execute vn dessein maudit.*

*Voyez vous comment ma poitrine  
N'est pleine que d'un vain orgueil?  
Je ne puis fuyr le cercueil,  
Simon par vne ayde diuine.  
Cette superbe ambition  
Saisissant mon affection,  
La repaist de tant de fumée:  
Que si ie ne puis m'abbreuuer,  
Pour guerir mon ame enflamée,  
Il faut me resoudre à creuer.*

*Puis donc que toute cette peste  
Me traite si cruelement,  
A qui diray-ie mon tourment?  
Et quelle esperance me reste?  
En vain ie cherche à me guerir,  
Car rien ne me peut secourir,  
Si ce n'est qu'une eau salubre,  
Adressant droittement son cours  
Par cette lande solitaire,  
Se presente pour mon secours.*

*Ah ie perds mon temps & ma peine!  
Cherchant aultre liqueur que vous;  
Vous estes mon nectar plus doux,  
Et ma veritable fontaine.  
Quelque soif que ie puisse auoir,  
Vous seul vous auez le pouuoir  
De me donner vn prompt remede;  
Et pour peu que i'aye besoing,  
Attendre d'autre part de l'ayde,*

*Ce seroit le prendre trop loing.*

*Car vous le sçauiez ma lumiere,  
Que vous seul estes mon desir,  
Mon bien, mon vnique plaisir,  
Et ma felicité premiere.*

*Ainsy que le Cerf haletant,  
Ne voit rien qu'il desire tant,  
Que quelque fontaine d'eau claire:  
Mon cœur épris de vostre amour  
N'a rien capable de luy plaire,  
Dans vn si sterile seiour.*

*Le Cerf relance de son giste,  
Dresse par les fuites d'vn boys  
Les chasseurs le suiuent de voix  
Mais le chassé passe plus viste.  
En fin pensant estre eschapé,  
Voilà qu'vn cordage entrapé  
Arreste sa prompte sortie,  
Quoy que l'on ne le presse pas,  
Vn malheur qui luy fait partie  
Le iette dans ce mauuais pas.*

*Pendant cet arrest il tempeste,  
Et se voyant pres de la mort,  
Pour aprester vn grand effort,  
Racourcit son corps & sa teste.  
Aussy-tot les chiens trompettez  
L'environnent de tous costez,  
Et s'en promettent le carnage.  
Le Cerf reduit au desespoir  
Par vn si cruel voisinage,  
Met le reste de son sçauoir.*

*Voyez*

Voyez que la peur est adroitte?  
 Cet assiegé passe d'un sault,  
 Et laisse les chiens en deffaut,  
 Tirant par vne route estroicte.  
 Les poursuiuans font vn grand bruit,  
 Ils pressent le Cerf qui s'ensuit;  
 Luy d'accord avec la fortune  
 Couche son boys dessus le dos,  
 Et treuuant la course oportune,  
 Marque la terre de ses os.

Les chiens depitez pour sa fuite  
 Ne mordent que l'air, & le vent,  
 L'autre qui detrape deuant,  
 Redoubte leur chaulde poursuite.  
 Sauué du cordage trompeur  
 Il en retient encor la pœur:  
 Il pense estre pris de son ombre,  
 Et grimpe au sommet d'un rocher,  
 Cherchant là quelque grotte sombre,  
 Ou bien vn boys pour se cacher.

Alors qu'il ne voit plus personne,  
 Qui le veuille persecuter,  
 Il s'arreste pour escouter,  
 Mais tout ce qu'il entend l'estonne.  
 Son halaine semble boüillir,  
 Elle luy va bien tot faillir,  
 En vain s'est il acquis la gloire  
 De bien sauter, & bien courir,  
 S'il ne treuve aussy-tot à boire,  
 Sa soifle doit faire perir,  
 Donc en cette ardente agonie,



Il court par ce lieu deserté,  
 Comme s'il estoit transporté,  
 De quelque soudaine manie.  
 Son gozier seché de chaleur,  
 Cause cette neufue valeur.  
 En fin venant aupres d'un fleuve,  
 Sans penser à chiens, ny chasseurs,  
 Les claires eaux, dont il s'abbreuue,  
 Luy passent pour mille douceurs.

Lauant ses entrailles profondes  
 En ce gracieux element,  
 Il noye son fascheux tourment,  
 Et sa soif dans les douces ondes;  
 Il sent décroistre sa langueur,  
 Et reçoit nouvelle vigueur.

Et comme il a repris halaine,  
 S'il est de nouveau pourchassé,  
 Il est pour donner de la peine  
 Plus qu'auant qu'il fut si lassé.

Ainsy doux espoir de ma vie,  
 Les Demons chasseurs furieux  
 M'ont mis des meutes en tous lieux,  
 Dont ie suis tousiours poursuinie.  
 Farny ces deserts incognus,  
 Semele accompagne Venus,  
 Leurs enfans conioignent leur force,  
 L'un m'estouffe, l'autre me cuit.  
 Pour peu qu'on en touche l'amorce,  
 C'est tousiours bien fort qu'elle nuit.

En l'air, la grandeur mensongere  
 Tend ses toiles, pour espreuuer,

*Si ie voudrois point m'esleuer,  
 Par quelque ambition legere.  
 En terre, vn phantofme d'honneur  
 Sous vn faux espoir de bonheur  
 Me tend des embusches cachées.  
 Pour bien qu'on puisse regarder;  
 Les ames les moins entachées  
 Ont de la peine à s'en garder.*

*Mais vn malheur qui n'est pas moindre,  
 C'est que parmy de lourdes gens,  
 Je fuis comme entre des sergens,  
 Qu'il fait bien dangereux de ioindre.  
 Au lieu d'ayder les affligez,  
 Ils pensent qu'ils soyent obligez  
 De s'en mocquer, ou de leur nuire,  
 Et s'ils ne peuuent faire pis;  
 Ils se perdent, pour nous induire  
 A fuiure leurs lasches depits.*

*O deserts doubles & perfides,  
 Retraite infame de voleurs,  
 Où l'on court dans mille malheurs,  
 Enfuiuant de mauuaises guides.  
 Regardant de loing, ou de pres,  
 Je ne voy que tristes apprets,  
 Que l'on a dressez pour me prendre.  
 Ainsy qu'un Cerf dans vn vallon,  
 Il faut me resoudre à me rendre:  
 Ou bien le gaigner du talon.*

*Courant souuent par mesme route,  
 Je cherche quelque ombrage vert,  
 Afin de me mettre à couuert;*

Cependant ie fonds, goutte à goutte.  
 Ma soif comme vn nouveau Demon  
 Fait battre plus fort mon poulmon;  
 Mes veines dans la flame viue  
 Sont seches comme des filets,  
 Ma langue faulte de saline  
 S'attache contre mon palais.

Ie cherche donc quelque fontaine,  
 Ou quelque torrent hiuernal,  
 Mais ie ne voy point de canal,  
 Qui puisse m'ayder en ma peine.  
 Quoy que ie boiue d'vn esgout,  
 Cette eau me semble de bon goust.  
 Toutefois la boiue pesante,  
 Mesiée dans cette liqueur,  
 Demeure tousiours impuissante,  
 Pour oster ce feu de mon cœur.

Ainsy le soldat, qui se treuve  
 En quelque desert estrangier,  
 Ne craint ny trauail ny danger;  
 Pourueu seulement qu'il s'abreuue.  
 Il a soustenu le combat,  
 La soif plus puisante l'abbat;  
 Vn peu d'eau mesiée de boiue,  
 Qu'il rencontre à peine en chemin,  
 Fait par disette, qu'il la loiue,  
 Et se sert au lieu de bon vin.

I'ay faict des puy, & des cisternes,  
 Que m'a seruy de les creuzer?  
 Ma soif au lieu de s'apaiser,  
 S'est accreue dans ces tauernes.

Le mal de Tantale est le mien,  
 Il veut boire, & ne treuve rien:  
 Peu s'en fault que l'eau ne le touche,  
 Mais sçachant assez son dessein,  
 Quand il veut y plonger sa bouche,  
 Elle s'abaisse vers son sein.

C'est donc vne peine fatale,  
 Qu'ayant des eaux abondamment,  
 Je demeure en cet element,  
 Ausy maudite que Tantale.  
 Car mon embrasement est tel,  
 Que rien de vil, ny de mortel,  
 Ne sçauroit chasser cette peste:  
 Comme vn cerf ayme les ruisseaux,  
 Mon esprit engeance celeste  
 N'ayme que les celestes eaux.

Sechez donc cisternes puantes,  
 Torrens sales, & malheureux,  
 Mon cœur saintement desireux  
 Dedaigne vos humeurs gluantes.  
 C'est trop long temps que vous coulez,  
 Canaux d'enfer enforcelez.  
 Remplys d'apostumes ameres,  
 Ceux que vous rendez satisfaiçts,  
 Ont croy-ie assassiné leurs meres,  
 Ou commis de plus grands forfaiçts.

N'abreuuez que des enragées,  
 Ou des Bacchantes en fureur,  
 Surprises d'une estrange horreur,  
 Quand le vin les tient engorgées.  
 Capable de plus de raison,

Je ne gouste plus le poizon,  
De vos sources que ie deteste.  
Comme vn cerf ayme les ruisseaux:  
Mon esprit engeance celeste  
N'ayme que les celestes eaux.



*Comme le cerf desire les fontaines des eaües, ainsy te desire mon ame, o Dieu. Psal. 41.*

*Chryf.  
hom.  
in Psal.  
41.*

C'Est la coustume de ceux qui sont bien cépris & transportez d'amour, de ne pas celer leurs affections trop violentes, pour obeyr aux loys du secret; mais de se descouvrir à leurs compagnons, & dire libremét qu'ils ayment. Car la nature de la dilection est bien ardente, & quand elle est en sa perfectiõ, l'ame est trop impuissante pour la tenir en silence; & l'arrester dans son sein, sãs qu'elle esclatte, & que comme vn tonnerre, elle ne face necessairemét, feu, coup, & bruit, tout ensemble. Ainsy cet esprit bienheureux ayment Dieu, & brulant d'amour, ne scauroit se persuader qu'il doive, ou puisse se taire, mais par saillies dit quelque foys: *comme le cerf s'emporte par desir vers les fontaines d'eaux, & d'autres: Dieu, Seigneur, mon Dieu, ie veille à vous depuis l'aube du iour.*

*Aug. in  
Psal. 41.*

Qui est il, celluy qui chante comme cela? c'est nous, si nous voulons. Et pourquoy cherchez vous au dehors, qui c'est? puis qu'il est en vostre puissance, que vous soyez, ce que vous cherchez. ça donc mes freres, aymons ensemble, brulons ensemble, & sechons de cette soif, & courons ensemble à cette mesme fontaine d'entendement. Desirons autât que le cerf desire la fontaine,

fontaine, desirons cette fontaine, de la quelle l'Escriture dit: *Vous auez vne fontaine de vie.* Car nostre Seigneur est luy mesme la fontaine, & la lumiere; *parce qu'en vostre lumiere nous voiron la vraye lumiere.* S'il est la fontaine & la lumiere, à bon droict est il aussy l'enté-  
dement, parce qu'il rassazie l'ame, auide & desireuse d'entendre, & de sçauoir. Courez aux fontaines, desirez les fontaines d'eaux. En Dieu vous treuerez vne fontaine de vie, qui ne seche, & tarit iamais; en sa lumiere vous auez vne clairté, qui ne s'esteint, ny ne s'obscurcit point. Desirez cette lumiere; vne certaine fontaine, vne certaine lumiere, excelléte & parfaicte, toutes deux telles que vous n'aez iamais veu, que vos yeux n'ont point encore cognu; lumiere pour laquelle voir il fault que l'œil interieur soit préparé; fontaine, pour puizer de laquelle, vne soif interieure est embrazée.

Que cette eau doibt estre souueraine & salutaire, puis qu'elle esteint du tout, & pour iamais, la soif nuisible de ce monde, & l'ardeur des vices, nettoye & purge toutes les ordures des pechez, arrouze & engraisse la terre de nostre ame d'une pluye celeste; & causant vne aultre saincte alteratiō, fait que l'esprit tout halettant, & battant, n'a plus soif que de Dieu. Le Prophete auoit esté biē abondamment abreuué de cette eau, lors qu'aspirant à Dieu, & soupirant deuers luy,

*Cyrl. l.*  
*5. in*  
*Ioan. c.*  
*10.*

il disoit : *De mesme que le cerf desire les fontaines d'eaux, & court à perte d'halaine vers icelles, ainſy mon ame est portée de desir vers vous, O Seigneur mon Dieu.*

*Aug. in  
Ps. 41.*

Courez à la fontaine, desirez cette fontaine, courez donc, mais ne courez pas simplement, & ie ne ſçay comment, ainſy que font quelques animaux, courez comme *vn cerf*. Que veut dire cela? *cōme vn cerf*, qu'il n'y ayt point de langueur, ny de paresſe en voſtre courſe, courez avec violence, ſans retenue, emportez vous à vous meſme; & desirez diligemment cette fontaine. Car nous treuons au cerf le ſymbole de la legereté; mais ce n'est peut-eſtre pas ſeulement cela que l'Eſcriture veut que nous conſiderions au cerf; de plus, eſcoutez encore aultre choſe : Quoy? il tue les ſerpents, & les ayant tuez ſe ſent encore alteré d'une plus grande ſoiſ; apres ces maſſacres, il court deuers les fontaines avec plus de vehemence. Les ſerpents ce ſont vos vices; meurtriſſez, ecravez, conſumez les ſerpents de vos iniquitez, alors vous desirerez dauantage & plus ardemment la fontaine de verité. L'auarice peut-eſtre ſiffle dans voſtre cœur quelque ſon obſcur, & comme ſortant d'une cauerne; & ſiffle cōtre la parole de Dieu, ſiffle contre le commandement de Dieu. Et parce que la loy de Dieu vous dit, que vous debuez meſprizer quelque choſe, afin que vous ne cōmettiez point



point d'iniquité; si vous aymés mieux commettre l'iniquité que méprizer quelque cōmodité temporelle, vous choisissiez plutôt d'estre mordu par le serpent, avec dāger d'vne mort qui pourroit suiure, que de tuer le serpent. Puis dōc que vous fauorizez encore vostre vice, & le flattez trop, que vous soustenez vostre cupidité, vostre auarice, vostre serpent, quoy que ie treuve vn desir en vous, d'estre abreuué de cette saincte fontaine d'eaux, & que cette soif vous face courir au secours, vous n'estes pas en estat de pouuoir estre soulagé. quand vous desirez la fontaine de sapiēce, pour vous abreuer, & vous repaissez toutesfois encore du venin de vostre malice, que vous nourrissez; tuez en vous, tout ce qui s'y treuve de contraire à la verité, & quād vous vous sentirez vuide, & deschargé de peruerses conuoitises, ne vous arrestez pas, comme s'il n'y auoit plus riē à desirer pour vous. Vous cherchez peut-estre quelque chose qui vous plaize; desirez donc ce qui vous doibt plaire: *Desirez les fontaines d'eaux.* Dieu ne manque de riē pour vous remplir, & vous contenter quād vous serez venu deuers luy, s'il vous voit encore ensanglanté par la mort de ces venimeux serpents, que vous aurez massacré, si vous estes tout ardent de soif, tant à cause de leur pestilente contagion, que de la vehemence de vostre course, il vous abreuera,

& vous lavera, pour vous rendre en mesme temps sans tache, & sans alteration. Encore auons nous quelque aultre consideration à prendre. L'on dit que les cerfs, quand ils vôt en nombre, ou passent les eaux pour s'en aller en d'autres terres, se soulagēt les vns les autres, repozans le poix de leurs testes chacun sur la croupe de son compagnon; en cette sorte, il en va vn deuant, suportant la teste du suiuant qui preste la croupe au troisieme, continuant ainsy iusques au dernier. Mais le premier qui se porte tout entier, & soulage encore le secōd, ayant quelque tēps soustenu ce faix, se soustrait doucemēt pour mettre son suiuant en mesme office, & luy desia fatigué se va appuyer sur le dernier, qui n'auoit encore point eu de fardeau, & là se repose, attendāt le retour de sa charge. Ainsy chacun portant & soustenant à son tour, est aussy porté & soulagé, tellement que le voyage s'acheue heureusemēt sans danger, sans desroute, & sans confusion. N'est ce pas à des cerfs que l'Apostre parle? quand il dit: *Portez tour à tous les fardeaux les vns des aultres, & faisant ainsy vous accomplirez la loy de IESVS CHRIST.* Donc vn tel cerf constitué en la foy, ne voyant pas encore ce qu'il croit, desirant d'entendre ce qu'il ayme, endure & supporte les aultres cerfs cōtraires, non seulement obscurcis d'entendement, cōstituez en des tenebres interieures, aueuglez par la  
cupi-

cupidité de leurs vices, sautelās, & s'esleuās  
 à l'encōtre de l'homme croyant, & ne mō-  
 strant pas ce qu'il croit, *où est ton Dieu?* escou-  
 tons donc maintenant ce que ce cerf a fait,  
 pour faire aussy le mesme, si nous pouuons.  
 Premièrement il a déclaré sa soif. *Comme le*  
*cerf, dit il, desire les fontaines d'eaux, ainsy mon a-*  
*me vous desire. & vous cherche.* Que dirons nous  
 si le cerf desire les fontaines d'eaux pour se  
 lauer? Est ce donc pour boire, ou pour se la-  
 uer, qu'il y court maintenant? escoutez ce  
 qui suit, & ne vous precipitez pas à faire vos  
 demandes. *Mon ame a eu soif du Seigneur Dieu*  
*viuant*, dequoy a-elle eu soif? quand vien-  
 dray-ie, quand comparoistray-ie deuant la  
 face du Seigneur? C'est cela qui me donne  
 de l'alteration & de la soif, venir & compa-  
 roistre; i'ay soif en mon voyage, i'ay soif en  
 ma course, ie seray abreuee, & assouuy seule-  
 ment par mon arriuee. Mais d'autant que  
 comme vn cerf ie desire, & cours deuers les fontai-  
 nes d'eaux, & qu'une fontaine de vie prend sa  
 source de la maison de mon Dieu. Que fe-  
 ray-ie, afin de le treuuer? ie consideray la ter-  
 re; & la terre a esté faiçte: la beauté de la  
 terre est grande, & bien admirable, mais el-  
 le a son ouurier. Les miracles des semences  
 & aultres choses qui engendrent, son grāds,  
 mais tout cela a vn Createur. Ie monstre la  
 grandeur de la mer, dont la terre est enui-  
 ronnée; ie m'en estonne, ie l'admire, & cher-

che son ouurier. Ie contemple le ciel, & la beauté des estoiles; ie loüe tant que ie puis la splendeur du soleil, dont la lumiere suffit pour les exercices du iour; ie considere aussy la lune, qui console les tenebres de la nuit. Tout cela est beau, tout cela est loüable & digne d'estonnement; n'estant pas vn ouvrage terrien, mais celeste. Ma soif ne s'arreste & ne se plante pas encore là. I'admire tout cela, ie le loüe, & l'estime, ayant toutefois encore soif, & desirant celluy qui a fait toutes ces merueilles.

*Aug. manu. cap. 20.*

L'ame que l'amour de Dieu touche viuentement, ne scauroit penser à aultre chose, ny desirer aultre chose; mais soupirant souuët, dit: *comme le cerf desire les fontaines d'eaux, ainsy mon ame vous desire mon Dieu.*

*Aug. soliloq. c. 35.*

O fontaine de vie, veine d'eaux viuantes, quand viendray-ie aux eaux de vostre douceur, fortât de cette terre deserte, desuoyée, sterile, & sans ruisseaux; afin que ie voye vostre vertu, & vostre gloire, & que i'assouisse ma soif des eaux de vostre misericorde? I'ay soif, o Seigneur, & vous estes la fontaine de vie, abreuuez moy, i'ay soif de vous Dieu viuant.

*Aug. in Ps. 62.*

*Mon ame a eu soif en vous, par autant de façons que ma chair.* En l'aultre vie, quand ma chair sera resuscitée, elle s'abreuuera tout à souhait; maintenant si nous ne mangeons, nous auons faim, & defaillons, nous languissons aussy

aussy de soif; ces accidents nous arriuant de la corruption de nostre fragilité. Si nous veillons long temps, nous defaillons aussi, & dormons, si nous demeurôs droictz, nous sommes bien-tot lassez, & cōtraints de nous asseoir, & si nous demeurons assis, nous devenons encore las, & nous releuons. En vn si grand nombre de deffaux, & de foibleesses naturelles, nous auons soif de cette incorruption, que nous n'auons pas; & partant nostre chair *a soif de Dieu* par beaucoup de façons. En cette Idumee, en ce desert, en autant de façons qu'elle trauaille, en autant a-elle soif; en autant de sortes qu'elle est lascée, en autant a-elle soif de cette infatigable incorruptiō, de cette vigueur & force perdurable, en vne terre deserte, sans chemin, sans eau, & telle qu'est ce miserable monde.

Quand



*Quando veniam et apparebo ante faciem  
Dei? Psal. 41.*

## XII.

Quand viendray-ie , & aparoistcray-ie de-  
uant la face de Dieu? *Psal. 141.*

**A**H que sert de tant faire croire,  
O doux vainqueur, o saint amour!

Que ie verray bien-tot ce iour,  
Qui seul me peut combler de gloire?  
Estes vous donc de ces amants,  
Qui ne se seruent des serments,  
Que pour se faire mieux admettre?  
Et puis manquent de souuenir,  
Il est ayzé de tout promettre,  
Lors que l'on ne veut rien tenir.

S'il vous plait d'euitcr ce blâme,  
Descouurez vostre affection;  
Et faites voir sans fiction,  
Que mon amour touche vostre ame.  
Vous m'auiez si souuent promis,  
Qu'il me seroit bien-tot permis,  
De voir vostre face diuine,  
Pour rendre mon bonheur parfaict,  
Après vne voix si benine  
Faites que i'en voye l'effect.

A quoy vault cette retenue?  
Vous viendrez bien-tot, dites vous,  
Vzez d'un langage plus doux,  
Dites, venez, l'heure est venue.  
Helas que l'amour a de maux!

Et qu'il faut souffrir de travaux,  
 En vne absence qu'on endure !  
 Qu'attendre est vn fascheux mestier,  
 Pendant ce temps, vne heure dure,  
 Plus qu'en aultre vn an tout entier.

I'ay tant attendu de iournées,  
 Tant de sepmaines, & de moys,  
 Sans ouyr la fatale voix  
 De mes heureuses destinées.  
 Donc apres tant d'ans escoulez,  
 Dites moy ce que vous voulez;  
 Vous me repaissez d'esperance,  
 Mais ie n'en veux plus desormais,  
 Si ie n'ay que cette assurance  
 D'vn bonheur qui ne vient iamais.

Quel passetemps sçauriez vous prendre  
 A ce langage deceuant ?  
 Me donnant espoir si souuent,  
 Pour me faire tousiours attendre.  
 Si ie passe en vn carrefour:  
 Chaqu' vn qui cognoit mon amour,  
 Rit de mon attente affrontée:  
 Et dit me voyant en ce lieu,  
 En fin credule Philothee,  
 Dis nous où s'arreste ton Dieu ?

Ie suis triste de ces blasphemes,  
 Mais si doibs-ie bien aduoier,  
 Que vous n'estes point à loier,  
 Me tenant des rigueurs extremes.  
 Donc pour fuyr cette leçon,  
 Traitez moy d'vne aultre façon,



Sans me plus vser de remise.  
 Faites moy franchement sçauoir,  
 Quand en vostre gloire promise  
 J'auray le bonheur de vous voir.

Vous cognoissez bien ma tristesse  
 A force d'attendre & d'aymer,  
 La douleur me doibt consumer,  
 Desia mon cœur tombe en foiblesse.  
 Helas, si ie n'aymois si fort,  
 Ie n'aurois pas ce mauuais sort:  
 Car la trop seuerè disgrace,  
 Qui me menasse d'un trespas:  
 C'est qu'aymant vostre belle face,  
 Ie cherche, & ne la treuve pas.

O face tourment de mon ame,  
 Dont l'absence me faict mourir!  
 Qui presente pouuez guerir,  
 Toute cette ardeur qui m'enflame!  
 O visage delicieux,  
 Plus beau que les anges des cieux!  
 Vnique beauté! quand sera ce?  
 Que pour apaiser mon tourment,  
 Vous me permettez cette grace  
 De vous voir sans empeschement?

Quand par vne loy coustumiere  
 La nuit vient sur nostre orizon:  
 Toutes beautez sont en prison,  
 En absence de la lumiere.  
 Qu'un nuage couure le iour:  
 Aussi-tot ce mortel seiour  
 Porte le dueil pour cette perte;

Les boys comme atteints de douleur  
Font change de leur robe verte,  
En vne plus sombre couleur.

La terre muette & plaintiue,  
Ne ſçait dequoy s'entretenir,  
Ce broüillard, qui la vient ternir,  
Luy rait ſa beauté plus viue.  
Les pauures par terres ſoüillez  
Sont honteux d'estre deſpoüillez  
De leurs parures magnifiques.  
Les oyzelets ne chantent plus,  
Et comme faits paralitiques  
Les hommes ſe tiennent reclus.

Mais ſi monſtrant vn teint de roſes,  
Le iour retourne tout vermeil:  
Les belles flames du ſoleil  
Rendent la grace à toutes choſes,  
Aux doux regards de ſes clairtez  
Tous nuages ſont eſcartez:  
La terre prend nouveau viſage,  
Vn beau verd habille les boys,  
Les oyſeaux chantent leur ramage,  
Les hommes recourent la voix.

Ainſy mon bien, ma douce vie,  
Si-tot que ie ne vous voys pas,  
Comme à la veille d'vn trespas,  
Toute ma vigueur eſt rauie.  
Puis ſi-tot que ie vous reuoy,  
Toute force recroïſt en moy,  
Vous ſeul regiffez ma fortune,  
Ma vie naiſt à voſtre abord:

Mais cette retraitte importune  
Me donne trop souuent la mort.

Souuent pour me donner courage,  
Quand vostre depart m'est suspect,  
Vous voulez que quelque aultre aspect  
Me serue de pleige, & d'ostage.  
Pendant que ie suis loing de vous,  
Vous croyez qu'il me soit bien doux,  
De voir des campagnes fleuries.  
Vous dites que les beaux attraits  
Des parterres, & des prairies,  
Sont vos veritables pourtraits.

Vous me renuoyez aux estoiles,  
Asseurant que vostre beauté  
Reluit d'une mesme clairté,  
Lors que vous paroissez sans voiles.  
Et comme si vous estiés tel  
Que quelque Narcisse mortel,  
Il vous plait que l'eau des fontaines,  
Ou bien des visages fardez,  
Me soient des peintures certaines  
Des graces que vous possédez.

N'vyez plus de cet artifice,  
Trop descouuert pour m'abuzer.  
Au lieu de me favoriser  
C'est me rendre vn mauuais office.  
I'ayme sans nulle exception,  
Mais vous manquez d'affection,  
En me renuoyant à la terre,  
C'est vn acte peu gracieux,  
De vendre des morceaux de verre,

Pour des diamants precieux.

Donnez des beautez mensongeres  
 A celles qui n'ayment point tant;  
 Mon cœur ne peut estre content  
 De ces felicitez legeres.  
 C'est vous tout seul qui m'estes cher;  
 Qu'ay-ie à faire de rechercher  
 Des vaines merueilles humaines,  
 Qui ne m'aydent non plus que rien:  
 Vous qui faites naistre mes peines,  
 Deuez faire naistre mon bien.

Je n'attends ny repos, ny grace,  
 Si vous ne me les presentez,  
 Tous mes souhaits sont limitez,  
 Des seuls regards de vostre face.  
 En vne parfaicte beauté,  
 Voir vne esgale magesté,  
 C'est bien vn subiect de merueilles.  
 Aimer, & porter du respect,  
 Sont deux passions nompareilles,  
 Que l'on epreuve à vostre aspect.

Vostre seule face est diuine,  
 Les autres sans air, & sans iour,  
 Qui me pensent toucher d'amour,  
 Sont toutes de mauuaise mine.  
 Car sans les charger de mespris,  
 A quoy peut reuenir leur prix?  
 Quels traits ont elles de si rares,  
 Quels appas si delicieux,  
 Qui ne semblent laids, & barbares,  
 S'ils paroissent deuant vos yeux?

Quand toutes les beautez mortelles  
 Feroient l'ambitieux proiect,  
 De rassembler en vn subiect  
 Leurs faueurs & graces plus belles:  
 Le chef-d'œuvre seroit aymé  
 De quelque esprit mal informé;  
 Mais l'ame sainctement réglée  
 Que vous brulez d'un plus beau feu,  
 Sera tousiours moins aueuglée,  
 Que de s'arrester à si peu.

Le ciel est tout plein de lumiere,  
 Entre ces astres incognus  
 La belle estoile de Venus  
 Est la plus nette & la premiere.  
 Mais la Lune luit d'un flambeau,  
 Qui semble plus grand, & plus beau:  
 Comme elle emporte la victoire  
 Sur ces corps de moindre respect:  
 Le soleil tout ardent de gloire  
 La fait paslir à son aspect.

Ainsy luit-il, plus que rien d'aultre,  
 De tout ce qui se voit és cieux,  
 Mais la lumiere de ses yeux  
 Est d'autant moindre que la vostre.  
 Il passe tout, vous le passez,  
 Quand vos doux regards esclancez  
 Donnent iour à quelque belle ame:  
 O que c'est vn bien nonpareil,  
 De se laisser reduire en flame,  
 Quand elle vient d'un si bel œil!  
 Si ce n'est qu'on vous accompagne,

On n'en peut dire que le moins,  
 Ainsy l'un de ces trois tesmoings,  
 Qui vous virent sur la montaigne,  
 Nous pourroit mieùx faire scauoir,  
 Ce qu'il eut le bonheur de voir:  
 Lors que vostre face celeste  
 Brillante d'un peu de clairté,  
 Monstra par discours & par geste  
 Des preuues de diuinité.

Les rayons bordoient vostre teste,  
 Vos cheueux sembloient de fin or,  
 Les pescheurs voyans ce thresor  
 N'attendoient plus d'autre conquête.  
 Attirez d'un puissant desir  
 D'auoir tousiours ce saint plaisir,  
 Ils auoient perdu la memoire  
 D'amys, de parens, de pays;  
 Tant cette estincelle de gloire  
 Les auoit rendus esbays.

L'un demeurant tout immobile,  
 Sans plus penser à son retour,  
 Ne desiroit aultre seiour  
 Qu'en cette montaigne sterile.  
 Toutefois ce qu'il auoit veu  
 Ne se doibt estimer que peu;  
 Au prix de ces beautés augustes,  
 Et de cette sainte clairté,  
 Quand vous estes entre les iustes,  
 En un throne de magesté.

Vous luy monstraistes des parcelles  
 D'un feu, qui descendoit en l'air,

*Ainsy qu'un brazier fait voler  
Mille petites estincelles.*

*Il auoit veu que vos cheueux  
Estoient comme rayons de feux,  
Vostre front reluisant de gloire  
Luy poussoit quelque esclat pareil  
A celluy qu'on voit en l'ivoire,  
Quand il est battu du soleil.*

*Ou comme quand la pleine lune  
Donnant à plomb sur les ruisseaux,  
Nous depeint à trauers les eaux  
Vne lumiere vn peu plus brune.  
Ou comme en vne belle nuit,  
Pendant que tout le ciel reluit;  
Si l'on regarde dans les ondes :  
La mer est ainsy qu'un miroir,  
Où mille estoiles vagabondes  
Ont plaisir de se faire voir.*

*Qu'est ce donc qu'il auroit peu dire  
S'il eust possédé ce bonheur,  
De vous voir tout remply d'honneur,  
En la grandeur de vostre empire?  
S'il auoit donc veu vos beaux yeux,  
Ou bien vostre chef radieux,  
Ou vostre face sans nuage,  
Qu'eust il eu subiect de iuger?  
Puis qu'il bruloit en son courage,  
Au regard d'un feu plus leger.*

*O ma lumiere! quand sera ce?  
Que ce iour, Roy des plus beaux iours,  
Me permettra que pour tousiours*

J'adore vostre belle face?  
 Opulente possession,  
 Que vous donnez de passion,  
 A quelque ame qui vous desire!  
 Que vous auoir est vn grand bien!  
 Mais qu'aussy c'est vn grand martyre,  
 De tant attendre & n'auoir rien!

Afin que souffrant ce dommage  
 J'eusse dequoy me consoler,  
 Il vous a pleu de vous voiler  
 Dessous vne visible image;  
 Doncque vostre pouuoir diuin  
 S'est seruy du pain, & du vin,  
 Pour en faire vn secret mystere,  
 Qui me fut vn gage assure,  
 Du contentement que j'espere:  
 Et que j'ay tousiours desire.

J'honore la main liberale,  
 Qui m'oblige par cet effect;  
 Mais en ce bonheur imperfect  
 Je n'ay pas ma gloire finale.  
 Mes yeux empeschez d'un bandeau  
 N'ont aultre obiet que ce rideau;  
 Vostre grandeur, qui se desrobe  
 Sous de si petits accidents,  
 Ne me laisse voir que la robe  
 Du corps, que vous cachez dedans.

Mais vn aultre desir me touche,  
 Je voudrois sans voile, & sans fard,  
 † Iouyr de vostre vray regard,  
 Et vous respondre bouche à bouche.



Ces peintres font vn mauuais tour,  
 Qui bandent les yeux à l'amour,  
 Ils cognoissent mal sa nature;  
 Il veut tout voir, & tout toucher,  
 Et tient pour vne grande iniure,  
 Si peu qu'on pense l'empescher.

Quand donc sans nuage, & sans voiles,  
 Par vne entiere liberté,  
 Vous verray-ie en vostre clairté,  
 Plus beau que toutes les estoiles?  
 Mes yeux qui ne vous voyent pas,  
 Auront de plus charmants appas;  
 Cette volupté, que ie gouste,  
 Touche mon esprit seulement,  
 Lors ie la possederay toute,  
 Par regard, & par sentiment.

Belle & gracieuse iournée,  
 Que ie souffre en vous attendant!  
 Je meurs d'un regret euident,  
 Par vostre longueur obstinée.  
 Pour auoir vn souuerain bien,  
 Je ne vous demande plus rien,  
 Que cette grace poursuiuie,  
 Alors ce beau iour gracieux,  
 Tant attendu toute ma vie,  
 Me sera plus cher que mes yeux.

*Quand viendray-ie , & apparoiſtray-ie  
deuant la face de Dieu ?*

*Pfal. 41.*

*Aug. in  
Pſ. 43.* **S**I vous treuuez quelque choſe de meilleur, que de voir la face de Dieu, deſirez la, & la retenez l'ayant acquiſe. Mais malheur à voſtre amour, pauvre abuzé, & enſorcelé ! ſi vous penſez ou ſoubçonnez ſeulement qu'il y ayt quelque choſe de meilleur ny de plus beau, que celluy lequel eſt la beauté, & la bonté meſme, & la cauſe de cette aultre beauté empruntée, & vous n'eſtes pas digne de penſer à luy, ſi quelque aultre obiect vous arreſte, & vous empeſche de luy dedier vos plus belles penſées.

*Aug. in  
Pſ. 39.* Celluy par qui toutes choſes ont eſté faiçtes, eſt meilleur que toutes choſes; celluy qui a fait tout ce qui eſt beau, eſt plus beau, que toutes ces beautez; qui a fait les fortes & les grandes, eſt plus grand & plus fort, tout ce que vous ſçauriez aymer, vous le treuuez en luy; aprenez à aymer le Createur en ſa creature, & l'ouurier en l'ouurage, que ce qu'il a fait ne vous tienne pas, & ne vous face perdre celluy qui vous a faiçt.

Tres-doux & tres aymable, benin, cher,  
precieux,

precieux, desirable, amoureux, beau & gra- Aug. medit. cap. 37.  
 cieux, quand vous voiray- ie? *quand aparoi-*  
*stray- ie deuant vostre face?* quand m'assouui-  
 ray- ie de vostre beauté? quand me tire-  
 rez vous de cette prison tenebreuse, *afin*  
*que ie confesse vostre nom, & chante vos loüan-*  
*ges?*

O mon cœur dis maintenant, mais dis Ansel. in proo- solog. cap. 1.  
 tout entier à Dieu; ie cherche vostre face,  
 c'est vostre face, o Seigneur, que ie recher-  
 che. Vous donc, o mon Dieu, de grace en-  
 seignez moy maintenant, aprenez à mon  
 cœur, où, & comment il vous doibt cher-  
 cher; où, & comment il pourra vous treu-  
 uer. par quel signe vous chercheray- ie?  
 avec quelle face? ie ne vous vy iamais, Sei-  
 gneur mon Dieu; ie ne cognois pas vostre  
 face, o Seigneur treshault, que fera ce ban-  
 ny esgaré? vostre pauvre seruiteur, disgracié,  
 chassé bien loing, & reietté de deuant vo-  
 stre face? que scauroit il faire pour vostre  
 amour, & sa grace? il halette, & languit d'un  
 extreme desir de vous voir, & vostre face  
 est trop couuerte, & trop esloignée de luy.  
 Vous estes mon Seigneur & mon Dieu, & ie  
 ne vous ay pas encore veu. Vous m'avez  
 faict, & refaict, ie n'ay point de bien que  
 vous ne m'avez donné: & ie ne vous co-  
 gnois pas encore. En fin ie suis faict pour  
 vous voir, & ie n'ay encore rien faict de ce,  
 pourquoy ie suis fait.

*Aug. soliloq. c. 36.* L'entiere beatitude, & toute la glorification de l'homme, est celle cy, voir la face de Dieu, voir celluy qui a fait le ciel & la terre, voir celluy qui l'a fait, qui l'a sauué, & qui l'a glorifié. *Ma face vous a cherché, ie rechercheray vostre face o Seigneur.* La face du Seigneur des vertus, en laquelle seule consiste toute la gloire eternelle des bienheureux.

*Aug. soliloq. exp. 35.* O quand viendray-ie Seigneur, & comparostray-ie deuant vostre face? pensez vous que ie voiray ce beau iour, ce iour de liesse, & de reiouyssance, ce iour que le Seigneur a fait, auquel nous debuons nous resiouyr? O belle & gracieuse iournée n'ayant point de soir, ne se couchant iamais, en laquelle i'entendray vne voix de loüange, vne voix de reiouyssance, & de confession, en laquelle i'entendray, *entrez en la ioye de vostre Seigneur!* entrez en la ioye perdurable de vostre Seigneur, vostre Dieu, où vous treuuez beaucoup de grandeurs, d'excellences, & de merueilles, incomprehensibles & sans nombre. Entrez en vne ioye sans tristesse, en vne ioye qui dure, & comprennent vne eternité de ioye; où vous aurez tout bien, & n'y aurez aucun mal; où tout ce que vous voudrez sera present, & d'où tout ce que vous ne voudrez pas sera absent: où sera vne vie vitale, douce & aymable, & tousiours digne d'estre comptée:

comptée, où l'ennemy combatant ne sera pas, ny point d'embusches, ny de deceptiōs, mais vne certaine assurance, vne assurée tranquillité, vne tranquile ioye, vn ioyeux bonheur, vne bienheureuse eternité, vne eternelle beatitude, & vne beatifique vision, qui est la vraye reiouyssance du Seigneur vostre Dieu.

Aussy-tot que Sainct Pierre eut vn peu gousté de cette douceur, oubliant toutes choses inferieures, il se prit à crier, comme s'il eust esté yure, ou transporté: *Seigneur, il est bon que nous soyons icy, faisons nous trois tabernacles.* demeurons icy, pour vous contempler, car nous n'auons plus besoing d'aulture chose. Il nous suffit de vous voir, o Seigneur, il nous suffit d'ic, d'estre rassaziez d'vne si grande douceur: car il n'auoit saouré qu'vne goutte de vostre douceur, & se sentoit desia degousté de toute aulture. Que scaurions nous donc penser, qu'il eust dit, s'il eust gousté cette grande abondance de douceur de vostre diuinité, que vous auez cachée, & reserué pour ceux qui vous craignent?

Voyez encore vn homme ardent, vn Daudid enflammé, car scachant qu'apres son depart de cette vie, il debuoit aller deuers Dieu, & le voir, il n'en peut pas attendre le delay seulement; car il ne souffro

*Aug.  
soliloq.  
cap. 22<sup>e</sup>*

*Chryf.  
hom. in  
Psal. 41*

souffre point du tout de retardement ; mesme si c'estoit quelque personne priuée, abiecte, & de fort basse condition, & viuant dans les incommoditez d'une extreme paureté, encore s'estonneroit on qu'elle voulut si librement renoncer à la vie, & la mespriser si fort ; mais encore y auroit il moins de subiect d'estonnement, que nous n'en auons, voyant vn Roy qui iouyt de tant de delices, qui commande, & regne avec toute authorité sur vn si grand peuple, qui possede vne si grande gloire, qui les armes en main a vaillamment acquis tant de victoires, a mis tant de guerres à chef, & si heureusement, qui vit avec vne si grande renommée de sagesse & de puissance, en fin de tout poinct heureux selon nostre sens ; & qui toutesfois se moque de tout cela, n'en tient compte, mesprise ces richesses, ces honneurs, gloire, & delices presentes, aspirant cependant à d'autres felicitez futures qu'il poursuit & pourchasse, & s'estime disetteux, iusques à ce qu'il les ayt acquis ; cette resolution si haulte, & si violente, n'est que pour quelque ame aussy courageuse que celle de ce grand Roy, que pour vn esprit enflammé d'un puissant desir de vraye sagesse, & du tout épris d'un amour purement celeste.

Moyse desiroit & conuoitoit en cette  
forte

forte de voir la face mesme de Dieu , & *Aug. in*  
dit à Dieu, conferant avec luy : *Si i'ay treuue* *Pf. 138.*  
*grace deuant vous, permettez que ie vous voye, vous*  
*mesme, vous me remplirez de ioye par la presence de*  
*vostre face.*

Et moy qui suis petit , entre les plus *Aug.*  
petits de vostre famille, mon Dieu, mon *soliloq.*  
pere, & ma vertu, quand viendray-ie, & *cap. 23.*  
*comparoistray-ie deuant vostre face ; afin que*  
*moy qui vous confesse maintenant pour*  
*vn temps, ie vous confesse & vous loüe*  
*des lors eternellement ? le seray bien*  
*heureux si ie suis receu pour voir vostre*  
*clairté. Qui m'impetrera que vous me*  
*permettiez le bien de paruenir à cette fe-*  
*licité?*

*Mais quand viendray-ie? voyez quel trans-* *Aug. in*  
*port, la promptitude, quoy qu'extreme,* *Pf. 41.*  
*dont Dieu se sert, semble trop lente à ce de-*  
*sir. quand viendray-ie, & comparoistray-ie deuant*  
*la face de Dieu ? de là vient encore cet aul-*  
*tre desir, & ces cris : i'ay demandé vne chose*  
*au Seigneur, & la demanderay & recherche-*  
*ray, que ie demeure dans la maison du Seigneur,*  
*durant tous les iours de ma vie. Pourquoi*  
*cela ? afin que ie contemple la delecta-*  
*tion du Seigneur. Quand viendray-ie, &*  
*comparoistray-ie deuant la face du Seigneur. Ce-*  
*pendant, meditant, courant, auanceant en*  
*chemin, & passant tousiours oultre, auant*  
*que ie vienne, auant que ie comparoisse,*  
*mes*

*mes larmes m'ont seruy de pains de iour & de nuit, pendant que l'on me dit par chacun iour, où est ton Dieu?*

*Aug.  
medit.  
cap.40.*

Faites donc, O Seigneur! faites donc maintenant, monstrés vous à moy, & ie seray consolé. Laissez moy iouyr de vostre presence, & i'auray l'effect de mon desir; descouurez vostre gloire, & ma ioye seray parfaicte: *mon ame a eu soif en vous, & ma chair ausy en plusieurs sortes; mon ame a eu soif en Dieu fontaine viue. quand viendray-ie, & aparostray-ie deuant la face du Seigneur? Quand viendrez vous mon consolateur, que i'attens? O quel bonheur, si ie vois vne fois ma ioye que ie desire! o si ie suis rassazie, quand vostre gloire sera apparue, & dont i'ay faim! o si ie suis enyuré par l'abondance de vostre maison, apres laquelle ie soupire! O si vous m'abreuuez du torrent de vostre volupté, dont i'ay soif. que cependant, o Seigneur, mes larmes me seruent de pain de iour & de nuit, iusques à ce que l'on me die: Voilà ton Dieu: iusques à ce que mon ame entende, voilà ton espoux.*

*Aug.  
soliloq.  
cap.1.*

Montrez vous à moy, mon consolateur, que ie vous voye lumiere de mes yeux; venez ioye de mon esprit: que ie vous voye liesse de mon cœur. Que ie vous cherisse vie de mon ame, descouurez vous à moy, mon vniue contentement,



ment, mon doux soulas, Seigneur mon  
Dieu, ma vie, & toute la gloire de mon  
ame.



Qui



*Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et  
volabo et requiescam ? Psal. 54. 43.*

## XIII.

Qui me donnera des plumes comme à la  
colombe, & ie voleray, & me repo-  
seray? Psal. 54.

**G**rand ouurier du monde, où nous sommes,  
Premiere source des humains,  
Ie sçay que tous les corps des hommes  
Sont les ourages de vos mains;  
Et que les pieces plus parfaites  
Sont celles que vous auez faites.

Si toutesfois vous permettez,  
Que chaqu'vn die ses pensées,  
Sans que vos diuines bontez  
S'en sentent en rien offensées,  
Considerant cet animal,  
Ie diray ce qui luy sied mal.

Ayant créé trois grands empires,  
Vous en auez faict l'homme Roy.  
En mer, les eaux, & les nauires  
Deburoient obeyr à sa loy.  
La terre, & l'air qui se pourmeine,  
Sont des pieces de son domaine.

Toutesfois parmy tant d'honneur,  
Vn inconuenient l'afflige;  
Et luy faict perdre le bonheur,  
Dont vostre Magesté l'oblige,  
Il n'a pas assez de pouuoir,  
Pour tenir tout en bon debuoir.

Souffrez l'excez de mon audace,  
 Si ie dis sans tant de respect:  
 Que l'homme a bien plus de disgrâce,  
 Qu'on n'en voit au premier aspect;  
 Et qu'un deffault peu remarquable  
 Luy cause vn malheur incurable.

On dit que le Mome moqueur,  
 Aussi-tot qu'il vit l'homme en estre,  
 Se plaint seulement, qu'au cœur  
 Il n'auoit pas vne fenestre;  
 Loüant toutesfois haultement  
 Tout le reste du bastiment.

Si sa plainte fut legitime,  
 En reprenant cette maison;  
 Qu'il en face luy mesme estime,  
 Escoutant sa propre raison.  
 Mais pour auoir vn aultre iuge,  
 Il peut prendre ailleurs son refuge.

Ie me fasche d'un plus grand point,  
 Et propose d'aultres querelles;  
 Auissant que l'homme n'est point  
 Reuestu de plumes, ny d'aisles;  
 Et n'a pas comme les poissons  
 Des escailles, ny des poinssons.

Non qu'il ne soit assez adextre,  
 Pour tenir ce qu'il a conquis,  
 Sur tout cet empire terrestre;  
 Sans le secours que i'ay requis,  
 Ces pieces luy sont inutiles,  
 Pour regir les champs & les villes.

Mais puis que les eaux, & que l'air,

Luy tombent encore en partage:  
 Comment scauroit il se mesler  
 De conduire son heritage?  
 Et faire que tant d'elements  
 Escountent ses commandements?

Si l'homme n'a point de nageoire:

Comment regira-il les eaux?  
 Sans aisles, n'est il pas notoire  
 Qui ne peut suiure les oizeaux?  
 Et que l'air pour son impuissance  
 Ne luy rend point d'obeyssance?

Les oizeaux volans à souhait,  
 Font mille courses vagabondes;  
 Les poissons comme par ioüet,  
 Vont, & viennent parmy les ondes.  
 Se treuuant tousiours assistez  
 Des membres qui leur sont prestez.

L'homme qui deburoit tout conduire  
 N'a pas les membres pour s'ayder;  
 Les bestes en ont pour luy nuire,  
 Sans aucun droit de commander:  
 Chacun manquant par sort contraire  
 De quelque chose necessaire.

Quel malheur arriueroit il,  
 De voir des poissons sans escailles?  
 Et l'air seroit il moins gentil,  
 S'il n'auoit pas tant de volailles,  
 Desquelles la plus part du temps,  
 Les laboureurs sont malcontens?

Que peut seruir vn ver qui vole,  
 Et doit mourir auant le soir?

*Amuzant d'un plaisir frivole  
Ceux qui s'arrestent à le voir.*

*Est ce vous ? ou bien la nature  
Qui le produit par aduventure ?*

*O que l'on perdroit vn grand fruit !*

*Et que le monde seroit souche !*

*Si l'on n'entendoit pas le bruit,*

*Que font les aisles d'une mousche.*

*Pensez vous donc que l'vniuers*

*En deubt aller tout de trauers ?*

*Que l'on manqueroit de merueilles !*

*Les cieux peut-estre tomberoient,*

*Si l'on ne voyoit plus d'abeilles,*

*Et si les papillons mouroient ;*

*Ou bien s'ils n'auoient pas des aisles,*

*Pour faire la cour aux chandelles.*

*Mais n'estoit il pas bien requis,*

*Que le plongeon fit tant le braue ?*

*C'est bien vn oiseau fort exquis,*

*Beau, grand, fort, courageux, & braue ;*

*Pour luy donner ce passedroit*

*De se treuuer en tout endroit.*

*Paissant tantot sur l'herbe verte*

*Il treuue dequoy se souler.*

*Aussy-tot il tient l'aisle ouuerte,*

*Et fait brauade de voler.*

*Puis va nager parmy les ondes,*

*Pour monstrer qu'il est de trois mondes.*

*Puis que tous lieux luy sont ouuerts,*

*Pourquoy l'honorable aduantage*

*De commander à l'vniuers*

Ne luy tombe-il en partage?  
Afin que ce gouvernement  
Fut visité plus ayrement.

Mais si par vostre prouidence,  
L'homme seul en est gouuerneur:  
Pourquoy n'a-il pas la puissance  
D'y commander avec honneur?  
Ses edits s'en vont en fumées,  
Faulte d'aiselles emplumées.

Neree, qui comme l'on dit,  
Regit les mers, & les riuieres,  
N'auroit pas assez de credit,  
Sur tant de prouinces entieres;  
Si quatre cheuaux escaillez  
Ne tiroient ses membres mouilleez.

Mesme ce Iupiter qui regle  
Le iuste mouuement des cieux,  
Est porté sur le dos d'une aigle,  
S'il veut aller en diuers lieux.  
Et se faire voir à la terre,  
Aultrement que par son tonnerre.

Pour regir les ondes & l'air,  
L'homme est sans escaille, & sans plume:  
Il ne sçait nager, ny voler,  
Comment donc est ce qu'on presume,  
Qu'il puisse rendre ces effects,  
Dedans des membres imperfaiçts?

Toutesfois, quoy que sa nature  
Ne soit pas celle d'un poisson,  
Et qu'il soit vne creature  
D'une plus pezzante façon:

Il peut par vn long artifice  
Aprocher de leur exercice.

Il se fait des coussins de ioings,  
Ou bien quelque planche d'esorce;  
Mesme il imite les plongeons,  
Aprenant à nager par force,  
Ou par faulte d'aulture sçauoir,  
Vn batteau luy rend ce debuoir.

Mais l'air est bien d'une aulture sorte,  
Les batteaux n'y seruent de rien.  
Et l'homme n'a rien qui le porte  
Hors de son plancher terrien;  
Tellement que s'il est sans aisles  
Tous secours luy sont infidelles.

Que j'aurois de bonheur ! si mon corps plus leger  
Rencontroit quelque oiseau qui le vint soulager.  
Que ne puis-je inuenter quelque neuue industrie,  
Pour m'esleuer en hault ! regardez ma patrie,  
Patrie ou bien exil, plein de mille tourments,  
Considerez ses mœurs, & ses debordements.  
Desirant de voler, iugez de ma pensée,  
J'en ay bien du subiect plus que n'auoit Persee;  
Que n'ay-je comme luy des aisles aux talons,  
Que l'air ne m'ayde-il ou bien les Aquilons?  
Pourquoy mon corps porté sur les dos d'un pegase,  
Ne se fait-il du ciel vne campagne raze?  
Pourquoy ce grand ouurier qui bastit aulture fois  
Des chemins à cent plis, & des vaches de boys,  
Ne se presente-il pour me donner ces aisles,  
Dont il peut s'ennoler en des terres nouvelles?  
La longueur des chemins, & la chaleur du feu,



Et les vapeurs des eaux m'espouuanteroient peu.  
 Sentant mes bras armez de ces aisles cirées,  
 J'approcherois tousiours des esteiles dorées,  
 Si tombant dans la mer i'y faisois mon tombeau:  
 Vn destin si fameux me sembleroit fort beau.  
 Car plus-tot que languir en ce monde barbare,  
 Je voudrois esprenuer la fortune d'Icare.  
 Pourquoi quelque duuet me couure-il mon sein,  
 Que ne suis ie vn oiseau pour faire mon dessein?  
 I'offrirois volontiers vne entiere Hecatombe,  
 Afin de deuenir quelque belle Colombe,  
 Ayant le corps paré d'un esmail gracieux;  
 Alors i'aurois pouuoir de m'esleuer aux cieux.  
 Quoy que l'Aigle commande à la troupe emplumée:  
 Ce treuuerois bien-tot autant de renommée;  
 Mesmes en peu de temps ie passerois deuant,  
 Laisant plus bas que moy les nues & le vent.  
 Oiseaux maladiuez, o testes sans ceruelle!  
 Qui sans vous proposer quelque route nouuelle,  
 N'auetz aultre soucy qu'à trainer vostre temps,  
 Dans des marets fangeux, ou dans quelques estangs.  
 O que si quelque ouurier adroict comme Dadale,  
 M'auoit fauorisé d'une fortune esgale!  
 L'usage de mon vol me seroit bien plus cher,  
 Que de m'emprisonner au ventre d'un rocher.  
 L'on ne me verroit pas au bord d'une riuiere,  
 V'sant ainsy que vous ma vie toute entiere  
 Moitié chair & poisson, le plaisir d'un repas  
 Ne scauroit m'attirer à faire tant de pas.  
 Je me garderois bien d'imiter l'hirondelle,  
 Qui vole contre terre, & sans mouuement d'aisle,

A plaisir de razer la surface des eaux,  
 Je ne chercherois pas les ioncs, ny les rozeaux.  
 Ainsy qu' Alcinoé, qui plaignant le dommage  
 De son Ceyx noyé, seconda son naufrage.  
 En oizeau plus hardy ie voudrois m'esleuer,  
 Et sçauoir si le ciel se laisseroit treuuer.  
 Je n'aurois pas le soing de iouier, ou de paistre,  
 Mais quittant librement tout ce mōde champestre:  
 Vn glorieux soucy me comblant de valeur  
 Causeroit aussy-tot mon bien, ou mon malheur.  
 Qu' ils me sēblēt heureux: ceux que quelque aduēture  
 Peut iadis transformer en vne aultre nature,  
 Qui d' hommes faic̄ts oizeaux, ont pouuoir, & loisir  
 De voler parmy l' air, s' ils en ont le desir.  
 La cholere ou l' amour qui causa leurs desastres,  
 Au moins leur a permis de s'aprocher des astres.  
 Que ne suis ie cōme eux: pourquoy mes bras charnus  
 Sans plumes & sans poil, demeurent ils tous nuds?  
 Tant d'oiseaux inutiles font nombre dans ce monde:  
 Les vns volent en l' air, d' aultres nagent sur l' onde.  
 Nisus mourant de dueil, fut bien-tot transformé  
 Par vn heureux malheur, & son corps emplumé,  
 Pour les bras qu' il auoit, fut couuert de deux aisles.  
 Sa fille eut mesme sort, quand les feux infidelles,  
 Qu' elle auoit pour Minos, se treuuerent trahys:  
 Apres auoir vendus, pere, sang, & pays,  
 Ce fut vn bon destin dont elle estoit peu digne:  
 Mais moy sans ces forfait̄s, que ne suis ie vn grand  
 Plus leger toutesfous que ceux de nos viuiers, (Cygne  
 Deuanceant de mon vol, celluy des Esperuiers.  
 Que l'on me change en Pic, ou par excez de grace,

Cher

Cher oiseau de Venus, que ne suis-je en ta place?  
 Belle & chaste colombe, ayant le corps doré  
 Des rayons, que l'on voit dans vn ciel azuré,  
 Que ne suis-je la sœur de cette domestique,  
 Qui portant à Noë la branche pacifique  
 Du nouuel oliuier, assoura les humains;  
 Que Dieu vouloit sauuer l'ouurage de ses mains.  
 Le gracieux accueil d'un si grand Patriarche  
 Ne me retiendroit pas dans le sein de son arche,  
 Mais sans me souuenir de parens ny d'amys :  
 Je volerois autant qu'il me seroit permis.  
 N'ayant point de loisir, iusqu'à ce que mes aistres  
 Eussent porté ce corps par des routes nouvelles:  
 Et me rendant au ciel ie n'aurois plus soucy  
 D'entendre, ny de voir, ce que l'on faict icy.



*Qui me donnera des plumes comme à la colombe,  
& ie voleray, & me reposeray ?*

Pfal. 54.

*Aug.  
ser. 145  
de tēp.*

**T**Ous passagers, & pelerins qui voyagent de ce siecle en l'aultre, bruslent de desir, & souspirent ainsy. Douce patrie, celeste patrie, patrie de consolation, patrie des Anges! où personne ne meurt, en laquelle nul ennemy n'est receu. Patrie où vous auez le Dieu eternal pour amy, où vous ne redoutez nul ennemy.

*Aug.  
medit.  
cap. 37.*

*Qui me donnera des aïstes comme celles d'une colombe, & ie voleray, & me reposeray ?* il n'y a rien qui me puisse estre si doux, que de me voir avec le Seigneur mon Dieu; prestez moy des aïstes, ie vous supplie, desquelles estant reuestu, & soustenu, ie puisse m'esleuer en hault, & voler à vous.

*Aug. in  
Psal. 138*

Quelles plumes, quelles aïstes, sinō deux? les deux commandemens de charité, desquels deux commandemens toute la loy depend, & les Prophetes. ces aïstes, ces plumes m'ayderōt, si ie les reçoys, ie puis m'enfuyr de vostre face, à vostre face, & de la face de mō Dieu courroucé, deuers la face de mon Dieu appaizé. Volōs desia par esperance & desir, ayant les aïstes d'une iumelle, & germaine charité. Que cela soit nostre meditation,

ditatiõ, nostre esperãce, & nostre consolatiõ. Reçeuons par la charité les ailles, que nous auons perdues par cupidité; car la cupidité a esté faite le glus & la poix de nos plumes; qui nous a empastez, & nous a fait cheoir de la liberte de nostre air, c'est à dire, des graces & faueurs libres de l'esprit de Dieu. Tombez, & froisséz, nous auons perdu nos plumes, & nous sommes veus cõme captifs, en la puissance de l'oyzeleur. En cette vie entre tant de scandales, & si grands, entre vne si grande multitude de pechez, entre tant de troupes de tentations quotidiennes, & de mauuaises persuasions iournalieres, que sçauois ie faire ?

Tout temps se treuue plein de soucy, toute la vie se passe en fascheries, *Amb de vous marchez, fuga sa-*  
dit il, *au milieu des lacets, & vn aultre; il se plai-*  
*culi c. §*  
*gnoit des lacets tendus & cachez parmy le chemin,*  
*où il doit passer, & craignoit d'estre pris, &*  
*tomber au piege; il vouloit fuyr comme le*  
*passereau, mais le lacet n'estoit pas encore rom-*  
*pu. Ma fuite,* dit il, *s'est perdue de moy, ie n'ay*  
*plus le moyen de m'en fuyr. Ses ailles es-*  
*toient apezanties, & chargées, par cette eau*  
*tenebreuse des nuées de l'air, & peut-estre ne*  
*pouuoit voler. En fin il cherchoit de reçe-*  
*voir des ailles; afin de s'enuoler, & se reposer,*  
*selon qu'il est escrit: qui me donnera des ailles*  
*comme à la colombe, & ie voleray, & me repo-*  
*seray ?*

Car

*Amb. l. 4. in c. 4. Luca.* Car comme avec certains cloux, l'ame est icy attachée aux voluptez du corps, & depuis qu'elle s'est vnefois arrēstée & noyée dans les cupiditez terriennes, difficilement peut elle reuoler en hault, dont elle est descendue, sans l'ayde & faueur speciale de Dieu. Car elle est liée, par les lacets de ses actions, & se voit comme subiette, & tenue aux chatoüillements des delices du siecle.

*Ambr. ser. 70.* Rien ne peut voler s'il n'est pur, leger, & subtil, & dont la sincerité n'est pas retardée par intemperance, ny son alegresse, ny sa vitesse, apezantie par la disproportion des aïfles & de la masse. Or entends ie que ce vol est empesché non tant par le poix des membres, que par celluy des delicts; ce qui me fait penser, qu'entre les oiseaux mesmes la colombe est celle qui vole plus vite, parce qu'elle est accompagnée d'alegresse, & d'innocence. En fin le saint Dauid, souhaitant de voler avec pureté de cœur, ne desira point d'autres plumes ny d'autres aïfles d'oizeaux que celles de la colombe; disant, *qui me donnera des aïfles comme à la colombe, & ie voleray, & me reposeray?* Car il entendoit bien, que la haulteur du ciel se laisse plus-tot gagner, & penetrer à la simplicité d'esprit, *que par la legerité des aïfles.*

*Orig. hom. 4. in Cāt.* Il auoit conçu vn grand amour de la parole de Dieu, & s'emportoit deuers luy par desir, souhaitant d'y paruenir d'vn vol leger,

ger, disant, *qui me donuera des plumes, comme à la colombe, & ie voleray & me reposeray?* ie voleray par mes sens, ie voleray par intelligences spirituelles, & me reposeray, quand j'auray apprehendé les thresors de sa science, & de sa sagesse. Car ie pense, que comme ceux qui reçoivent la mort de I E S V S C H R I S T, & mortifient leurs membres sur la terre, sont faits conforis de la ressemblance de sa mort; ainly ceux qui reçoivent la vertu du saint Esprit, & sont sanctifiez par luy, & remplis de ses dons ( par ce qu'il est apparu en espee du colombe ) deuiennent ausly des colombes, afin que des lieux terrestres ils s'enuolent aux celestes, estant esleuez & soustenus par les aistles du saint Esprit.

Vous auez fort bien fait, de prendre des aistles comme la colombe, afin de voler, & vous reposer; car en terre il n'y auoit point de repos, mais du travail, de la douleur, & de l'affliction d'esprit. Que scauroit donc craindre celluy qui vole ainly? si ce n'est que peut-estre il voye vne charongne, ou quelque aultre chose semblable en terre, par le desir de laquelle estant attiré, il soit veu de ces meschants, & maudits chasseurs, & soit pris dans les pieges & lacets aprestez, & que le dernier infortuné de cet homme soit pire & plus desastreux que tous les precedents.

Bern.  
serm.  
super  
Beati  
qui ha-  
bitant.

Car

*Aug in Ps. 76.* Car nous debuons passer oultre, & fort legerement, par dessus tout ce qui nous empesche, qui nous enlace, nous attache comme glus, & par son poix charge & incommode nostre vol, iusques à ce que nous paruenions à ce qui nous suffit, oultre quoy il n'y a plus rien, sous lequel sont toutes choses, & duquel toutes choses dependent.

*Aug. medit. cap. 37.* Donnez moy, o Seigneur, vn extreme desir, & vne pareille diligence pour vous suivre au lieu, où nous croyons que vous estes monté, afin qu'en cette misere présente, ie sois arresté seulement de corps, & sois toutesfois tousiours avec vous, par pensées, & desirs; afin que mon cœur se treuue, où vous estes, mon thresor desirable, incomparable, & aymable sur toutes richesses. que mon esprit se fournisse de plumes, o Seigneur, qu'il vole, & ne se lasse, ny ne s'arreste; qu'il vole & paruiene iusques à la beauté de vostre maison, & *iufques au lieu de la demeure de vostre gloire.*

*Ibidem.* Tenez mon cœur avec vostre main, parce que sans vous il ne peut estre emporté, ny rauy en hault, ie me haste, & me presse deuers ce lieu, où regne vne paix asseurée, où brille & esclatte vne tranquillité perpetuelle. Tenez mon esprit & le regissez & conduizez le du tout selon vostre volonté, afin que vous ayant pour chef, & pour conduite, il monte à cette region d'abondance,



dance, où vous païssez eternellement Is-  
raël vos esleux & bienheureux de la pastu-  
re de verité.



Sci-



*Quam dilecta tabernacula tua, Dñe virtutum! Con-*  
*cupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Psal. 83.*  
*44.*

## XIV.

Seigneur des armées, combien sont amiables  
 tes tabernacles: mon ame conuoite  
 & default apres les paruis du Seigneur.  
*Psal. 83.*

**V**ous à qui mille milliers d'anges  
 Seruent continuellement,  
 Et chantent vos dignes loüanges,  
 Auecque tout contentement.  
 O Seigneur & Roy des celestes,  
 Que vos grandeurs sont manifestes!  
 O qu'il fait beau voir vostre cour!  
 Et que ces chambres n'ont pareilles,  
 Ou vos esleux font leur seiour,  
 Ont de beautez, & de merueilles.  
 Mon entendement se confond,  
 Mes pensées, & ma memoire  
 Dorment en vn onbly profond,  
 Au souuenir de cette gloire,  
 Mon cœur atteint de ce desir  
 Ne cherche plus aucun plaisir.  
 Et si ce n'est pas estre auare,  
 Ou s'esleuer d'ambition,  
 Me voir en vn palais si rare,  
 C'est le but de ma passion.

Des monts de iaspes & de marbres  
 Font les bouliuers & les murs,  
 Les voyes sont bordées d'arbres,

Chargez de fleurs & de fruiçts meurs.  
 Mille pieces d'artillerie  
 Sont là deſſous en batterie,  
 Non que l'on craigne aucun danger:  
 Mais c'est pour les feux d'alegrefſes,  
 Quand il arriue vn eſtranger,  
 Que le Roy veut que l'on careſſe.

Les myrthes & les aliziers  
 Rangez en hayes continues,  
 Entre les lys & les roſiers,  
 Font ombre ſur les auenues.  
 Le meurier, l'if, & le cyprez,  
 En ſont eſtoignez tout exprez,  
 Parce qu'eſtans arbres funeſtes  
 D'augures triſtes & maudits,  
 En faueur de tous les celeſtes  
 Ces vergers leur ſont interdits.

Là les arcades eſtoffées  
 Du porphire plus precieux  
 Sont reueſtues de trophées,  
 Drefſez par les princes des cieux.  
 On voit entrant en ce pretoire  
 Des portes d'ebene & d'iuoire,  
 Deſſus des gonds de diamants.  
 Les gros cailloux de cornalines  
 Seruent de riches pauemens,  
 Chamarrez d'emeraudes fines.

Les toits iuſtement eſcaillez,  
 Au lieu de tuiles, & d'ardoïſes,  
 Sont diuerſement eſmaillez  
 De hiacynthes & de turquoïſes.

Les fenestres de vray cristal,  
 Les barreaux de riche metal,  
 Là, les lambrissures vernies  
 De myrrhe, & d'ambre distillé,  
 Ont maintes corniches fournies,  
 De brins de corail eizelé.

On voit ainsy que grosses gouttes  
 Les belles perles de grand prix,  
 Qui parmy l'or pendent aux voutes  
 De cet admirable pourprix.  
 En fin ce gracieux empire  
 A tout ce que l'on scauroit dire,  
 Capable d'arrester vn Dieu.  
 Si bien que les rares merueilles,  
 Qui se rencontrent en ce lieu,  
 Sont vniques, & nonpareilles.

Mais considerant la saison,  
 C'est bien vne chose assuree,  
 Qu'en cette diuine maison  
 L'on fait vne vie dorée.  
 Vn air salubre & temperé  
 Flatte le ciel enamouré,  
 Comme quand apres la froidure  
 La terre vient à s'eschauffer,  
 Et donne espoir par sa verdure  
 Des fleurs qui la doiuent coiffer.

Iamais vn reume decrepité  
 Ne crache là contre le ciel;  
 Iamais le temps ne se depite,  
 Ny ne fait sentir aucun fiel.  
 Là ne se treuve point de teste

Battue de quelque tempeste,  
 La gresle y laisse tout en paix,  
 Et iamais on ne s'y rencontre  
 A la mort d'un broiillard espaix,  
 Si-tot que le soleil se monstre.

Les fleuuez n'y sont pas gelez,  
 Dedans des cauernes captiues;  
 Le chaud ne les a pas bruslez,  
 Auecque ses poinctes plus viues.  
 Franches de froid, & de glaçons,  
 Les delicieuses moissons  
 Sont là pour l'honneur de la plaine:  
 Le souffle du lion d'Esté  
 Ne leur scauroit faire de peine,  
 S'il en aroit la volonté.

Ceres y vit en assurance,  
 Les herbes sans trop de chaleur  
 Y conseruent leur esperance,  
 Parmi leur premiere couleur.  
 Les fleurs dessus les branches vertes  
 Rient à leurs descouuertes,  
 Vn vent plus amant que ialoux,  
 Qui les aborde, & les accueille,  
 Leur donne des baizers si doux,  
 Qu'il n'en fait pas cheoir vne feuille.

Tous les parterres resiouys  
 Se vestent d'or, & d'escarlatte,  
 Là les rosiers epanouys  
 Monstrent leur pourpre delicate;  
 Les lys y sont tousiours contens,  
 En vn perpetuel printemps.

Vne iuste temperature,  
 Qui maintient leur prosperité,  
 Fait par miracle de nature,  
 Qu'on n'ayt point d'hyuer, ny d'esté.

O grand Monarche des celestes,  
 Qui fites ce tout de vos mains,  
 Que vos grandeurs sont manifestes,  
 Au prix de celles des humains!  
 Ayant ouy tant de merueilles,  
 Qui voudroit prester ses oreilles  
 A tout ce qui se dit d'ailleurs?  
 Puis qu'en vos terres fortunées,  
 Deux ou trois moments sont meilleurs,  
 Qu'aulture part de longues années?

Là l'on ne tremble point de peur  
 Des esclats de quelque tonnerre,  
 Iamais vne sale vapeur  
 Ne sort du ventre de la terre;  
 Ces eaux qui noyent l'vniuers  
 Au retour de tous les hyuers  
 Nerauagent pas leurs campagnes.  
 Des torrents boiillantans de fureur  
 Ne descendent pas des montaignes,  
 Pour apauurir le laboureur.

Les mutins escumeurs d'AEole  
 Qui font la guerre sur nos eaux,  
 Enchainez dedans leur geole,  
 N'affrontent iamais les vaisseaux.  
 Les espics, les fleurs, & les herbes,  
 Esleuans leurs testes superbes,  
 Ne tremblent pas pour chaque vent.

Tousiours vne clairté seraine,  
 Qui luit ainsy qu'auparauant,  
 Les parfume de son halainz.

Aussy ne remarque-on pas,  
 Qu'apres quelques heures trainées,  
 Le soleil marche à plus grand pas,  
 Afin d'accourcir les iournées.  
 Pour le repos de ses trauaux,  
 Il ne mene pas ses cheuaux,  
 Dans les estables de Neptune.  
 D'autant que le ciel luy fournit  
 Vne station oportune,  
 Dont iamais rien ne le bannit.

Vn nombre admirable d'estoiles  
 En la presence du soleil  
 Ne se couure iamais de voiles,  
 Craignant les rayons de son œil;  
 Luy sans bruler, & sans leur nuire,  
 Luit, & leur permet bien de luire,  
 Les poles luy portent respect,  
 Mais par sa bonté coustumiere  
 Il les ayde de son aspect,  
 Et leur fournit de sa lumiere.

Pendant que le ciel est si beau,  
 La nuit cette noire endormie,  
 Qui n'a ny robe, ny flambeau,  
 Ne peut treuuer aulcune amye.  
 Iamais on ne la laisse entrer,  
 Aussi ne pouuant se monstrier  
 Elle se cache avec ses songes;  
 Et sent contre sa volonté,



Qu'on ne reçoit point de mensonges,  
En ce regne de verité.

Quelle gloire est plus admirable,  
Que celle d'un si doux seiour?  
Puis qu'une clairté perdurable  
Rend eternal un si beau iour?  
Iour de plaisirs, iour de delices,  
Plein de tant de grands benefices,  
Si riant & si gracieux!  
Que sept soleils elementaires,  
Esclairans la terre, & les cieux,  
Rendroient des lumieres moins claires.

O Dieu, qui possedés ce bien,  
Parmy des ioyes nonpareilles,  
Que toute la terre n'est rien,  
Si nous aduison vos merueilles!  
Chez vous il ne faut point de soing,  
Les soucys en logent bien loing,  
Les ialouzies & les craintes  
N'y presagent point de malheur;  
On n'entend ny souspirs ny plaintes,  
De quelqu'un touché de douleur.

Les pleurs par leur liqueur amere  
N'y souillent point d'habit de dueil;  
Là l'on ne voit iamais la mere  
Mettant son enfant au cercueil.  
Les matrones descheuelées  
Ne sont pas tristement voilées,  
Pour les decez de leurs marys,  
On n'entend point d'accents funebres,  
Pour regretter ses saucris,

Comme à des leçons de tenebres.

On vit en vn libre loisir,  
 Et si quelqu'vn fait quelque chose,  
 C'est seulement pour son plaisir,  
 Non pour proffit qu'il se propose.  
 Les traux en sont exilez,  
 Les gemissements desolez  
 N'y treuuerent iamais entrée:  
 Tous les broüillons, & chicaneurs  
 Sont tracez de cette contree,  
 Autant que les empoisonneurs.

Tant de querelles, & d'enuies,  
 Qui desunissent les humains,  
 N'aigrissent point les douces vies  
 De ces charitables germains.  
 Iamais vne cruelle guerre  
 N'y verse du sang sur la terre:  
 Et ces monstres seditieux,  
 Qu'vne dissention aporte,  
 Par mille desseins factieux  
 Ne scauroient en faucher la porte.

La disette & la pauureté  
 N'y rend personne miserable,  
 On ne s'y sent point tourmenté  
 De quelque langueur incurable.  
 L'excez d'vne maudite fain  
 Ne fait point crier pour du pain,  
 La siebure, & la dissenterie,  
 Que les armes traient apres,  
 L'embrazement, & la tuerie  
 Ne s'y virent iamais de pres.

Hors de tous dangers, & d'alarmes,  
 Ces citoyens victorieux  
 Ne recourent iamais aux armes,  
 Et ne font pas des furieux.  
 Dedans vne ville si forte  
 Le seul Ianus ferme sa porte;  
 Chaqu'vn se guidant par raison  
 Sans corps de garde, ou sentinelle,  
 Demeure libre en sa maison,  
 Avec vne paix eternelle.

Les trompettes & les clairons,  
 Ne sonnent point de bonte selle,  
 On ne craint pas qu'aux enuiron  
 Quelque prouince soit rebelle.  
 On passe les siecles entiers  
 Sans heaulmes, & sans boucliers,  
 Les mains n'y sont pas occupées,  
 Ainsy qu'elles sont icy bas,  
 Des pistolets, & des espées,  
 Dont nous vrons en nos combats.

Les fraudes & les perfidies  
 N'y furent iamais en credit;  
 On n'y sent point de maladies,  
 Le pays leur est interdit;  
 Ainsy la mort en est bannie,  
 Garentis de sa tyrannie  
 Tous viuent eternellement:  
 Et iamais la beatitude  
 Ne voit, que leur contentement  
 Souffre quelque viciſitude.

Là, comme grand maistre d'hostel

La ioye faiçt couvrir les tables,  
 Dressant vñ festin immortel  
 De mille douceurs delectables.  
 En la saincte solennité  
 De cette heureuse eternité  
 Tous les hostes font bonne chere,  
 Sans qu'ils ayent aucun besoing  
 De cette volupté legere,  
 Pour qui nous prenons tant de soing.

Iamais la faim ne les afflige,  
 La soif ne les tourmente pas;  
 Aulcun deffault ne les oblige,  
 A se donner quelque repas.  
 Leurs tables ne sont pas chargées  
 De nos viandes meslangées,  
 Nos maluoisies, & nos vins,  
 Nos hiepcras, & limonnades,  
 Parmy ces appareils diuins,  
 Seroient trop rudes, ou trop fades.

Sans pain, sans poissons, & sans chair,  
 Ils treuent vne aultre pasture;  
 Il ne faut cuire, ny mascher,  
 Ce qui leur sert de nourriture,  
 Telle potion, & tel mets,  
 Que nous ne goutasmes iamais,  
 Est celluy qui les rassazie,  
 Je ne scay quoy plus precieux  
 Que le Nectar, & l'Ambrosie,  
 Leur sert de vin delicieux.

Assis dessus l'or & la soye  
 Ces millions d'heureux esprits

Ne voyent rien hors de leur ioye,  
 Qui ne leur donne du mesprix.  
 Ils s'entretiennent des loüanges,  
 Qu'ils entendent chanter aux anges,  
 Ils dansent à pas mesurez,  
 Et sans l'odieux artifice  
 De nos baladins esgarez,  
 Se donnent vn doux exercice.

Vne veritable amitié

Treuue vne amitié reciproque  
 Le bonheur chasse la pitié,  
 On ne voit aucun qui se moque.  
 Pendant qu'une ioyeuse paix  
 Plante des oliuiers espaix;  
 L'honneur, le triomphe, & la gloire  
 Couronnez de ieunes Lauriers,  
 Font celebrer à la memoire  
 Les victoires de leurs guerriers.

O Dieu, que vous comblez de grace  
 Ceux qu'il vous plait ainsi doiier!  
 Qu'estans en cette heurieuse place,  
 Ils ont subiect de vous loier!  
 Je sens mon ame si tendue,  
 Vers cette gloire pretendue,  
 Que pensant à ce seul desir:  
 Tous les appas de cette vie  
 N'ont plus de bien, ny de plaisir,  
 Capable de me faire enuie.

*Seigneur des armées, combien sont amiables tes  
tabernacles: mon ame conuoite & default  
apres les paruis du Seigneur.*

*Pfal. 83.*

*Aug.  
medit.  
cap. 25.*

**H**ierusalem nostre mere, saincte cité de  
Dieu, treschere espouze de I E S V S  
C H R I S T, mon cœur vous ayme, il est e-  
pris de vostre beauté; mon esprit transpor-  
té de passion, vous cherit & vous desire ex-  
cessiuement. O que vous auez de grace, que  
vous auez de gloire, que vous auez de gran-  
deur & de magesté! Vous estes toute belle,  
& ny a point de tache en vous, rien à re-  
prendre, rien à refuser! Que mon ame sera  
heureuse, & bienheureuse à l'eternité, si ie  
merite vne fois de voir vostre gloire, vostre  
felicité, vostre beauté, vos portes & vos  
murs, vos rues & galleries, vos salles & pa-  
lais sans nombre, vos citoyens tous nobles,  
& gracieux, & vostre Roy trespuissant en  
son liēt d'honneur, sur le throne de sa ma-  
gesté! Car vos murs sont tous de pierres  
precieuses, vos portes de perles inestima-  
bles, vos rues pauées de fin or, ausquelles on  
chante tousiours des cantiques de ioye; vos  
palais grāds & somptueux, bastis de pierres  
taillées, de saphyrs, & de diamants, cou-  
uerts de tuiles d'or, dans lesquels personne  
n'entre s'il n'est pur, personne ne demeure  
qui

qui soit entaché. Vous auez esté faite toute belle, gracieuse, & douce en vos delices. O chere Hierusalem nostre mere, vous n'auez rien qui ressemble, ny resente ces afflictions, que nous souffrons icy, rien qui soit comme ce qu'il nous faut voir en cette miserable vie. En vous il n'y a point de tenebres, ny de nuict, ny aulcune aultre diuersité de temps; mais Dieu d'un Dieu, vne lumiere d'une lumiere. Vn soleil de iustice vous esclaire tousiours; vn agneau tout blanc & sans macule, est vostre lumiere trespure, & tres-belle: Vostre soleil, vostre clarté, & tout vostre bien, c'est la contemplation perdurable d'un si beau Roy: de ce Roy des Roys, qui demeure au milieu de vous, enuironné d'une infinité de ses fauorys, mignons, & courtisans celestes.

Là sont les chœurs melodieux des Anges, qui chantent de beaux cantiques, là est la conuersation de citoyens doux & puisés. Là se voit vne solennité generale, vne réception honorable & triomphante que l'on fait à ceux qui retournent de ce triste pelerinage à vostre ioye. Là treuve on vn college bien peuplé de sages & sçauants prophetes, vne douzaine d'Apostres, qui ayant semé la parole de Dieu par tout le monde, apres leur moisson faicte, sont là rassemblez heureusement, vne armée victorieuze de

martyrs

martyrs innombrables, vn sacré conuent de saincts confesseurs, des vrays & parfaicts ermites, tant de saintes femmes, qui se sont rendues triomphantes des voluptez de ce siecle, & des infirmitéz de leur sexe, tant de ieunes enfans, & de belles petites pucelles, qui par des saintes mœurs, ont surpassé la portée de leur eage. Là sont toutes ces brebis & doux agneaux eschapez des lacets de ces malicieuses voluptez. Ils se reiouissent tous en leurs propres habitations, la gloire de chacun est inegale, mais la ioye de tous est pareille, & commune. Là regne vne entiere & parfaite charité : par ce que Dieu est là tout à tous, ils le voyent sans fin : & le voyant tousiours, brulent pareillement tousiours en son amour, ils l'ayment & le loüent, le loüent & l'ayment. Tout leur ouurage, tout leur entretien, c'est la loüange de Dieu sans fin, sans poze, & sans traouail. O que ie seray donc heureux, & veritablemēt heureux pour tousiours, si apres le deliement de ce corps, ie merite d'entendre les cantiques de cette celeste melodie, ce concert chanté perpetuellement à la loüange du Roy eternal par les citoyens de cette haulte patrie, par ces legions entieres d'esprits bienheureux ! Que ie seray bienfortuné, & trop heureux, si ic merite de chanter moy mesme, avec les aultres, & assister à cette solennité, en la presence de mô Roy,



Roy, mon Seigneur, & mon Dieu!

O vous chere vie, que le Seigneur Dieu a preparée, à ceux qui l'ayment ! vie vitale, vie bienheureuse, vie assentée, vie tranquille, vie toute belle, toute pure, toute chaste, & sainte : vie affranchie de toute mort, exempte de toute tristesse, vie sans tache, sans douleur, sans angoisse, sans corruption, sans troubles, sans variété ny changement : vie pleine de toute courtoisie, douceur, faueur, & dignité ; où l'on ne treuve point d'ennemy qui combatte, point de flatterie, ny d'allechement de péché : où est vn amour parfait, & nulle crainte, vn iour eternal, vn esprit, & consentement vniuersel ; où l'on voit Dieu face à face ; & encore où l'ame est perpetuellement repeüe sans disette de cette viande de vie, mes desirs ne sont plus qu'en vous, & pour vostre clairté. mes regards ne veulent plus d'autre iour ; vos biens me reiouysent & donnent à mon cœur vne extreme enuie de leur possession. Tant plus que ie vous considere, tant plus ie languis pour vostre amour, vostre memoire me cause vn extreme contentement, & me fait eperduement desirer vostre presence. Ie veux donc, & bien fort, éleuer les yeux de mon cœur deuers vous, rehausser l'estat de mon esprit, & conseruer les affections de mon courage. I'ayme à parler  
de

*Aug.  
medit.  
cap. 22.*

de vous en ouyr parler, en escrire, en conférer ; lire tous les iours quelque chose de vostre beatitude , & ruminer , & repasser souuent par ma memoire ce que i'auray leu ; afin que si ie ne puis mieux, au moins en cette façon ie passe les ardeurs , perils , sueurs, & aultres incommoditez de cette mortelle & perissable vie, sous le doux rafraichissement de vostre air gracieux & viuifiant , pour puis apres appuyer ma teste lassée sur vostre sein , & là m'endormir , & me reposer vn peu. O vous bienheureuse vie ! O royaume vrayment heureux , exempt de mort , n'ayant point de fin ! auquel nul temps ne succede par années , ny siecles ; où le iour qui continue sans nuict , ne sçait que c'est de temps ny de tenebres ; où le soldat victorieux accompagne les anges chantres de gloire, & comme eux, avec eux chante à Dieu, sans cesse, vn cantique des cantiques de Sion.

*Hugo  
de S.  
Vittore  
lib. de  
anima  
cap. 4.*

Quels cantiques, quelles orgues, quelles chansons, quelles melodies sont là chantées & touchées sans fin ! Car de tres douces orgues d'hymnes sonnent tousiours, vne tres-agreable melodie d'Anges, des merueilleux cantiques de cantiques, que les citoyens celestes chantent perpetuellement , à vostre louange , & à vostre gloire.

O mon

O mon ame, souspire ardemment, desire violemment, afin que tu puiffiez venir à cette cité superieure, de laquelle, *tant de gloires & de merueilles font racomptées, en laquelle est vne habitation comme de toutes personnes ioyeuses.*

*Aug. manu. cap. 24.*

Combien sera grande cette felicité, en laquelle il ny aura aucun mal, & ne manquera nul bien ! les occupations ne seront qu'à chanter les loüanges de Dieu, qui sera tout pour tous. Je suis aussy aduertý par le saint Cantique, où ie lis. *Bien-heureux sont ceux qui habitent en vostre maison, o Seigneur; ils vous loüeront durant les siecles des siecles.* tous les membres, & toutes les entrailles du corps incorruptible, que nous voyons maintenant distribuer en diuerses façons, selon les necessitez temporelles, s'employeront seulement aux loüanges de Dieu, parce que les necessitez, auxquelles ils sont astraits, ne seront plus, mais seulement vne entiere, certaine, assurée, & perpetuelle felicité.

*Aug. li. 22. de ciuit. Dei, cap. 30.*

Là sera vne vraye gloire, où personne ne sera loüé par l'erreur, ou par la flatterie, de ceux qui loüent, vn honneur veritable qui ne sera nié à aucune personne digne, & ne sera deferé à aucune indigne. Là est vne vraye paix, où personne ne souffrira, ny ne recevra nulle incommodité, ny de soy mesme, ny d'autruy. Celuy qui a donné la vertu, se donnera encore pour le prix & recompense d'icelle, & se promet soy mesme à elle

qui ne ſçauroit rien receuoir ny deſirer de plus grand . Car que veut dire aultre choſe cette parole du Prophete? *Ie ſeray leur Dieu, & ils ſeront mon peuple*; ſi ce n'eſt de moy dequoy ſeroyent ils raffasiez, ie ſeray tout ce que les hommes pourront honneſtement deſirer, la vie, la ſanté, l'abondance de viandes, gloire, honneur, paix, & tous biens; car cet aultre paſſage s'entend auſſy fort bien, où l'Apoſtre dit, *que le Seigneur Dieu ſoit toutes choſes en tous, luy meſme ſera le but & la fin de nos deſirs*. luy qui ſera veu ſans fin, ſera aymé ſans degouſt, ſera louié ſans laſſitude. Là nous ſerons francs & libres, nous penſerons à luy, & le voirons, nous le voirons & l'aymerons, aymerons & louïerons . Voylà ce que ſera en fin, ſans fin. Car quelle autre fin doit eſtre la noſtre, ſinon de paruenir au Royaume qui n'a point de fin?

*Bonaui.  
ſoliloq.  
cap. 4.*

O mon ame, que ſçauois ie dire, quand ie conſidere cette ioye future? mon eſtonnement me faiët quaſi deſia defaillir, parce que toute reſiouiffance ſera dedans & dehors, hault & bas, de coſté & d'autre. tu te reſiouïyras donc en toutes choſes, & de toutes.

*Bonaui.  
ſoliloq.  
cap. 4.*

O mon ame, quelle te ſera cette iournée, quand tu ſeras conduite à ce bal bienheureux; & quand toutes peines & tourments (ſi tu vis ſainctement, & ſupportez patiemment) te ſeront changées en plaiſirs & contente-

tentements eternels! Alors tu louerás le Seigneur ton Dieu pour toutes ces choses, disant avec des leures de resioüissance; *ie chanteray eternellement les misericordes du Seigneur.*

O maison eternelle de Dieu, apres l'amour de I E S V S C H R I S T, soyez ma ioye, & ma consolation, la douce memoire de vostre nom bienheureux, soit l'alegement de mes fascheries, & de mes ennuy. Car certes il m'ennuye fort d'estre si long temps en cette triste vie, & malheureux pelerinage.

O maison de Dieu, claire, & belle, i'ay aimé vostre beauté, & la gloite de l'habitation du Seigneur mon Dieu, vostre architecte, & possesseur. que mon pelerinage soupire apres vous de iour & de nuit: que mon cœur soit ouuert, & beant apres vous; que mon esprit se bande, & se dresse deuers vous; que mon ame desire de paruenir à la compagnie de vostre beatitude.

Quand passeray-ie en cette vostre belle & tant admirable maison? où vne voix de resioüissance & de contentement resonne rousiours dans les tabernacles des iustes. *Bienheureux sont ceux qui habitent en vostre maison, o Seigneur, ils vous loueront iusques à des siecles de siecles!* heureux & vrayement bienheureux, ceux que vous auez choisis, & conduits à cet heritage celeste. *Voilà Seigneur, que vos saincts fleurissent deuant vous, comme les lys; car ils sont remplis par l'abondance de vostre*

*maison, & vous les abbreuuez du torrent de vostre volupté. parce que vous estes la fontaine de vie. O que les demeures, & quartiers de vostre maison sont beaux, qu'ils sont admirables, & desirables; Seigneur des vertus, mon ame cette pecheresse desire d'y entrer! Seigneur, i'ay ay mé la beauté de vostre maison le lieu de l'habitation de vostre gloire. I'ay demandé vne chose du Seigneur, & la rechercheray encore, que i'habite dans la maison du Seigneur, durant tous les iours de ma vie.*

*Aug.  
soliloq.  
cap. 35.*

O vraiment heureux, trois & quatre fois biéheureux ceux qui desia deuestus de tous maux, assurez de leur gloire incorruptible, ont merité de paruenir à vous, royaume de paix, & de beauté. O regne. eternal, regne de tous les siecles! O où l'on voit la vraye lumiere perdurable, & la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, regne auquel les ames des saincts se reposent, & voyent vne ioye eternelle sur leurs testes; où ils obtiendront toute resioüissance & contentement, & d'où la douleur & le gemissement s'enfuiront. O que ce regne est glorieux? O Seigneur, auquel tous les saincts regnent avec vous!

*Greg.  
in psal.  
7. pœ-  
nit.*

Là est vne lumiere sans eclypse; vne ioye sans gemissement; vn desir sans peine; vn amour sans tristesse; vne sarieté sans degoust; vn salut sans vice; vne vie sans mort; vne fanté sans langueur. Là les saincts & humbles de cœur, là les esprits & ames des iustes, là  
tous

tous les citoyens de la patrie celeste , & les ordres des esprits bienheureux, voyent leur Roy en sa beauté , & se resioüissent en la gloire de sa vertu. Vne parfaite charité vit, & fleurit en tous , la ioye de chacun est commune à tous, le contentement vniuersel.

O bon IESVS, parole du Pere, splendeur de la gloire paternelle , que les Anges desirent de contempler , enseignez moy à faire vostre volonté, à fin qu'estant conduict par vostre bon esprit, ie paruiene à cette bienheureuse cité, où l'on voit vn iour eternal, vn esprit allié & vniue de tous ; où est vne certaine assurance, & vne assurée eternité, vne eternelle tranquillité , & vne tranquille bonheur, vne bienheureuse douceur, & vne douce ioye, où vous estes vous mesme Dieu avec le Pere & le saint Esprit, & regnez par infinis siecles de siecles, Ainsy soit il.



*Fuge dilecte mi, et assimilare caprea, hinnuloq;  
ceruorion super montes aromatum. Cantic. 8. 45.*



## X V.

Mon bien-aymé, fuy, & sois semblable au  
cheureau & au faon des cerfs sur les  
montaignes des choses aro-  
matiques. Cant. 8.

**R**etire toy d'icy, lumiere de mon ame,  
Clairté de mon esprit, retire toy d'icy,  
Mon cœur est trop petit pour loger tant de flame,  
Ton feu m'esclaire bien, mais il me brusle aussy.

O langage fascheux qu'avec tant de crainte  
I'ay tousiours redoubté de te deuoir porter!  
He qu'il me seroit doux, si ie n'estois contrainte,  
Qu'à te prier autant, afin de t'arrester!

Car tant que ie iouïs de ta douce presence,  
Ie ne sens point d'ennuys, & ne me lasse pas.  
Tu sçais bien qu'il est vray qu'au temps de ton ab-  
Qui m'induit à parler, me conduit au trespas. (sence  
Mais en fin ta chaleur se conuertit en braize,  
En mes affections, i'ay plus que ie ne veux.  
La douleur que ie sens ne vient que de trop d'aize,  
Va t'en donc mon bonheur, ou tempere tes feux.

Si quelque changement, me portant trop d'enuie,  
T'en faisoit dire autant: ce seroit me damner.  
Auant que te quitter, ie quitterois la vie,  
Voulant mourir pour toy, mais non t'abandonner.

Pardonne moy mon bien, & taxe en cet outrage  
Tes amoureux excez, ce mal ne vient que d'eux;  
En faueur de mes vœux, & pour ton aduantage  
Ie voudrois que ce iour fut aussy long que deux.

Si mon destin vouloit, que mon desir eust place:  
 Je ne t'induirois pas à suiure mes propos;  
 Si le tien le permet: mesprize les de grace,  
 Mon bien ne t'en va pas, mais demeure en repos.

Demeure donc icy, sans escouter mes plaintes,  
 Et comme si c'estoit quelque rapport trompeur,  
 Qui me fit te presser, par des prieres feintes:  
 Rasseure ton sejour, & dissipe ma pœur.

Que les vents desluez emportent mes paroles,  
 Au fort de mes souspirs que tu n'en croyez rien,  
 Moy mesme ie renonce à mes plaintes friuoles, (bien.  
 Aymant mieux tout souffrir, que perdre vn si grand  
 Helas, i'ay beau parler, & i'ay beau me resoudre;  
 Je brusle toutesfois, & pendant que mon cœur  
 Estouffé dans le feu, se sent reduire en pouldre:  
 On voit fondre mes yeux en amere liqueur.

Fuy donc puis qu'il le faut, d'une course legere;  
 Fay que tes vites pas soyent par tout triomphants;  
 Cour plus fort qu'un cheureuil vole deuant sa mere;  
 Laisse la biche arriere, & deuance ses fans.

Mais regarde en fuyant, & par traits manifestes  
 Monstre que ce destin te prend au despourueu;  
 Puis fay que tes desirs contrarient tes gestes,  
 Ainsy qu'un qui se cache, & veut bien estre veu.

Lors que le saint Ephrem sentoit en sa poitrine  
 Les traits de ton amour, qui se changent en feu;  
 Ainsy souspiroit il, o passion diuine  
 Trop puissant pour nous, apaisez vous vn peu.

Ce flambeau lumineux de l'Eglise Romaine,  
 Xavier triomphateur des matineux Indois,  
 Ayant le cœur blessé d'une main plus qu'humaine,

Par excez de bonheur disoit à chaque fois.

Ah Seigneur, c'est assez, vos graces excessives  
Ne scauroyent se loger en vn si petit lieu,  
Mon cœur est trop debile, & vos flames trop vives,  
O Seigneur, c'est assez, c'est assez, o mon Dieu.

Le ieune Stanislas, honneur de la Poloigne,  
Durant qu'un mesme feu luy consume le cœur;  
Te suplye humblement, que ton ardeur s'esloigne,  
S'arrouzant cependant d'une froide liqueur.

Helas que m'a seruy ma constante poursuite?  
Entre grands & petits les partys sont mal faits;  
Après t'auoir treuue, ie procure ta fuite,  
Retirant d'un desir deux si diuers effects.

Mais non, ce n'est pas moy qui cause ce diuorce,  
C'est ton feu trop ardent; te voyant à loisir:  
Si i'auois moins d'amour, ou biē toy moins d'amorce,  
I'auois moins de douleur, & toy plus de plaisir.

Fuy dōc puis qu'il le faut sur ces croupes hautaines,  
Qui croissent lentemēt, portant leurs fronts es cieux;  
Où mainte escorce pleure, & sousspirant ses peines  
Pleut mainte goutte d'ambre, & d'encens precieux.

Où le cedre immortel spand vne ombre fraiche,  
Où l'eternel laurier conserue sa verdeur,  
Où la myrrhe distille, & la canelle sèche  
Mesle avec le saffran sa gracieuse odeur.

Fuy t'en à pieds legers, sur les testes voisines  
D'Amara, du Liban, & prompt comme le vent  
Monte iusques au ciel, vers les troupes diuines  
Des Seraphins aislez, puis passe encore auant.

Nous qui debuons languir dedās ce val de larmes,  
Redoubtons trop ton feu; mais ces esprits heureux,

Qui vivent dans le ciel le sentent sans alarmes,  
 Donc en nostre faueur, reserue le pour eux.

Vne seule estincelle embrazeroit mon ame,  
 Ie ne puis resister à des traits si puissants,  
 Sans attendre plus tard appaise vn peu ta flame,  
 Ou fay bien tost finir les peines que ie sens.

Fuy donc, mais en fuyant tourne souuent la face,  
 Et pour mieux faire voir que quelque digne soing  
 Retient tes volontez, en cette seule place:

Volette autour de moy, sans t'escarer plus loing.

Ou fay comme la lune, alors qu'elle se mire  
 Dans le front du soleil, qui pare sa beauté;  
 Tant plus qu'elle s'escarte, & qu'elle se retire,  
 Elle se monstre à nous avec plus de clairté.

Le tourment excessif, que ton amour me liure,  
 Me fait ainsy changer de desir, & de foy.

Pardonne moy mon bien, sans toy ie ne puis viure;  
 Et ne puis aussy viure, estant avecque toy.

Ta presence me cuit, ton absence me gese,  
 En toy i'ay trop de bien, & sans toy i'en ay peu;  
 O bonheur malheureux ! dont la suite eternelle  
 Me iette dans la glace, en me tirant du feu.

Quel remede en ce sort? puis que quoy qui m'ar-  
 Ta presence m'afflige, & me peut consoler? (riue  
 C'est qu'il faut me toucher d'une flame moins viue,  
 Et m'eschauffer le cœur, sans pourtant le brusler.

Mais fuy, puis que ie brusle; en ta course legere  
 Fay que tes pas legers soyent par tout triomphans.  
 Cours plus fort qu'un cheureuil, vole deuant sa mere  
 Laisse la biche à dos, & deuant ses fans.

Ie rompray cependant quelque canne bien verte,

Pour

Pour auoir vn flageol, sans peine, & sans façon.  
Et feray que ton nom, pour consoler ma perte  
Soit l'vnique subiect de ma triste chanson.

Quand ma dolente voix ne sera plus si forte,  
Mais voudra s'arrester, & ne chantera point:  
Incontinent ma main trouuillant d'autre sorte,  
Peindra nayfueiment le tourment qui me poingt.

Elle escriua cent fois sur la ieune ramée  
Des arbres les plus verds nos plus cheres amours.  
Grauant toute l'escorce, ou la rendant semée  
Des lettres de nos noms qui dureront tousiours.

Mais de peur qu'un passant conduit à l'aduenture  
Ne les offence point d'un regard indiscret:  
Nos deux noms enlacez n'auront qu'une figure,  
Et seront alliez par vn chiffre secret.

Quand cela sera faict, si la nuict ne m'ombrage,  
Mais si le teint du iour, est encor trop vermeil,  
Laisant là mes chansons, & quittant tout ouurage  
Je plongeray mes soings dans l'eau d'un doux sōmeil.

En ce muet loizir ma memoire occupée  
Comptera les faueurs, que ie reçois de toy.  
I'auray les yeux serrez, & l'aureille estoupée,  
Croyant que ie t'entend, ou bien que ie te voy.

Mais pendant mon discours ta flame coustumiere  
Augmente ses excez, & me va consumer.  
Helas ie n'en puis plus, o ma chere lumiere,  
Fay voir en me laissant, que tu scais bien aymer.

Va t'en donc, mais aussy fay que tu ne demeures  
Que quelque peu de temps, separé de ce lieu,  
Afin qu'un bon destin, te ramaine en peu d'heures:  
Je presse ton depart, & ne dis pas adieu.

*Mon bien-aymé, fuy, & sois semblable au cheurcau,  
& au faon des cerfs sur les montaignes des choses  
aromatiques. Cant. 8.*

*Guil.  
Abbas  
apud  
Delrio  
in c. 8.  
Cant.*

**L'**Espoux est souuent mis en fuite, & ren-  
luoyé trop tot, plus promptement qu'il  
ne faudroit, & l'on dit auant qu'il soit temps  
*fuyez*: car il y a vn temps, auquel l'espoux doit  
demeurer, vn autre auquel il doibt se retirer;  
vn temps propre à dire, *demeurez avec nous  
Seigneur*; vn aultre pour dire, *fuyez mon bien-  
aymé*. vn aultre propre pour le renuoyer,  
luy disant: *ie ne vous laisseray pas, si vous ne me  
benissez*; si vous n'augmentés les fruiçts de ma  
iustice, alors ie vous quiteray en temps com-  
mode.

*Beda  
in c. 8.  
Cant.*

Qui est celle qui veuille chasser & esloi-  
gner de sa presence quelqu'un qu'elle ayme?  
ce que celle cy dit, *fuyez mon bien-aymé*, n'est  
pas en souhaitant, mais plustot par complai-  
sance, & par vne ardeur, & desir de ne sem-  
bler en rien contrarier ses volontez.

*Author  
scala  
parady-  
si, tom.  
9. Aug.  
cap. 5.*

Car comme en quelques offices & neces-  
sitez de la chair, la conuoitise charnelle est  
tellement contrainte & vaincue, qu'elle  
perd tout vsage de raison, & l'homme est  
faict comme tout charnel; de mesme en cette  
contemplation celeste, mais à meilleur til-  
tre, les emotions & troubles de la chair, sont  
tellement engloutis & consumez par l'ame;  
qu'en

qu'en rien du tout la chair ne contrarie l'esprit, mais se rend souple & obeissante à ses intentions.

Les souspirs & les larmes, ne sont ce pas *Idem*  
des fidelles tesmoings & des messagers as- *cap. 6.*  
seurez de cette consolation? Si cela est, cette  
façon de parler est bien nouvelle, & la signi-  
fication peu vstée; mais dequoy nous me-  
flons nous? qu'auons nous à faire de des-  
couvrir en public les secrets de cet entre-  
tien & discours si particulier?

*Laissez moy, permettez que ie me retire: car desja* *Idem*  
*l'Aurore monte*: la benediction donc estant *cap. 7.*  
donnée, le nerf de la cuisse estant mortifié,  
le nom de Iacob estant changé en Israel,  
l'espoux s'escarte vn peu, long temps desiré,  
tot eschapé.

Mais ne craignez pas, o belle espouse, ne *Idem*  
desesperez pas, n'estimez point que vous so- *cap. 8.*  
yez mesprisée, si l'espoux vous soustrait, &  
vous otte sa face pour quelque peu de  
temps. Tout cecy se fait pour vostre mieux,  
par sa venue, & par son depart vous gaignez  
toufiours; c'est pour vostre amour qu'il  
vient, & pour vostre amour qu'il s'en va; il  
vient pour vous consoler, il se retire pour  
vous temperer, afin que la grandeur de sa  
consolation ne vous rende orgueilleuse, &  
peu recognoissante. L'espoux a ses graces  
qu'il possède comme siennes, les depart ain-  
sy qu'il veut, & quand il veut, ce que vous  
en

en tenez , ne vous vient que de sa liberalité, non pas d'un droict hereditaire . C'est vn ancien prouerbe, que l'exces de familiarité fait naistre incōtinent le mespris. Il se retire donc peut-estre de peur que sa presence trop coustumiere, & continuée ne le face mespriser, il espere que son absence fera de nouveau germer de beaux & violents desirs en vostre cœur, que vous le chercherez & le rappellerez avec plus de soing & de vehemen- ce, & que l'ayant long temps cherché, sa pre- sence vous sera plus pretieuse, & plus agrea- ble. Ne prenons donc pas l'exil pour nostre patrie , les arrhes pour le prix de la somme. L'espoux vient & s'en va selon les occasions, aportant maintenant les cōsolations, chan- geant aultrefois pendant nostre infirmité tout l'estat de nostre ame, il permet que nous goustions vn peu combien il est doux , puis se desrobe auant que nous le sentions entie- rement, & de cette sorte il est autour de nous, & sur nous, à aïles estendues & bat- tantes, voletant & nous inuitant par son a- ction à voler & le suivre.

*Bern.*

*serm. 9.*  
*super*  
Beati  
qui ha-  
bitant.

Parrant l'ame luy rend cette responce, quand il la cherche. *Vous auez mis vostre refuge fort hault:* Car cette ame si fort enflammée, & alterée d'une soif de Dieu, ne veut pas comme saint Pierre , faire des tabernacles sur vne montaigne terrestre, ny comme Marie Magdaleine le toucher encore en terre: mais elle



elle crie, & crie tout hault, fuyez mon bien-aymé, soyez semblable aux cheureux & fans des biches.

Car l'espoux mesme l'exhorte à fuyr, parce que desia elle peut le fuyure, fuyant les choses terriennes, & l'admoneste d'estre pareille à quelque petit Daim, qui s'eschape des filets. car elle veut aussy fuyr, & s'en voler par dessus le monde.

*Ambr.  
de bono  
mortis,  
cap. 5.*

Soyez semblable aux cheureux, & aux fans de biches sur la montaigne des baumes & senteurs; elle poursuit, souhaitant bien fort & souspirant, sçachant qu'en cette vie présente, la principale & plus grãde felicité (puis qu'elle est encore priuée de la vision) est d'estre consolée par la visite, bonheur qui n'est accordé seulement qu'à ceux qui par le mespris des choses terrestres, & par le desir des contentemens du ciel, meritent d'estre appellés montaignes de baumes & parfuns spirituels: car le Seigneur se fait semblable au cheureul, & au fan de biche pour eux qui se treuent sur les monts de bonnes senteurs, & plantes odoriferantes, quand apres il luy semble à propos & conuenable, assemblant la clairté de son secours, il repouffe les dangers des tentations qui les assiegent, ou leur restitue les dons accoustumez des vertus, qu'il sembloit leur auoir ostées: car nostre infirmité n'est que trop euidente, en ce que nous ne pouuons pas tousiours auoir en nos oraisons,

*Beda in  
cap 8.  
Cant.*

oraisons , le mesme feu , la mesme 'pointe' nous ny goustōs pas rousiours tant de douceur ny de consolation , les ruisseaux de nos larmes se tarissent souuent , & ne coulent pas incessamment en abondance , pour tesmoigner la douleur interieure de nos pechez commis , ou l'ennuy que nous cause ce facheux bannissement , où nous sommes releguez bien loing de nostre patrie celeste , & quelquefois cette debilité spirituelle est si grande en nous , que quelque fort que nous nous excitions , nous ne pouuōs nous émouuoir , ny iouyr de ces biens d'aparauant. Et d'autresfois aussy quand nous y pensons , & le souhaitons le moins , toutes ces commoditez nous arriuent comme à foule , & sans main mettre. Changements , & dissemblances , dont nous ne sçaurions rendre aucune raison , si ce n'est que le moteur de nos ames , & leur bié-aymé fuit & se retire quelquefois , puis retourne & nous visite.

*Bern.*

*ser. 75.  
in Cāt.*

Qui me descourira maintenant les secrets & le mystere de cette vicissitude ? qui m'expliquera l'arriuée & le depart du Verbe ? cet espoux n'vze il pas de legereté ? estimons que cecy se fait , non par mouuement du Verbe , mais par le sentiment de l'ame. Quand elle sent la grace , elle recognoit la presence , quand elle ne la sent plus , elle se plaint de l'absence , & le prie de retourner. mais peut-estre que l'espoux s'est soustrait ,  
afin

afin d'estre rapellé avec plus d'instance & de desir, & reténu par apres avec plus de constance & de plaisir. Car il dissimuloit quelquefois & faisoit semblant d'aller plus loing; non qu'il le voulust, mais qu'il ay moit mieux d'entendre, *Demeurez avec nous, par ce qu'il se fait tard.* Il est maintenant tres-assuré, que toutes ces vicissitudes d'allées, & de retours du Verbe arriuent aux ames, comme il dit luy mesme: *Je vay, & viens à vous.* puis, *encore vn peu, & vous ne me voirez pas.* O peu, & peu! o peu bien long! O doux Seigneur, appellés vous vn peu, ce temps que nous ne vous voyons pas? sauf l'honneur & reuerence deüie à la parole du Seigneur; ce peu que vous dites est long, & beaucoup trop long.

Mais fuyez mon bien aymé, par ce que ie ne puis encore estre vnie avec vous, & nos nopces ne peuuent encore s'accomplir.

*Ansel.  
in c. 8.  
Cant.*

O voix digne d'estre ouye par ce fauory! voix d'vn cœur fidelle & d'vn esprit humble! car c'est là ce que chacune ame fidelle & sage a coustume de dire: Seigneur ie ne suis pas digne, que vous entriez sous mon toit; ie ne suis pas digne, que vous mōstriez en moy quelque frequent miracle de vostre presence, & de vos visites. *Fuyez vous, dis-ie, mon bien-aymé*; & faites des faults, & des bonds pareils à ceux des cheureux, ou fans debiches, non contre moy, mais sur les montaignes de baumes, sur les merites

*Ruper.  
in c. 8.  
Cant.*

plus releuez des sainctz, & parfaits.

*Aug. 10  
confess.  
cap. 40.*

Vous me faites quelquefois entrer en vne affection qui m'est bien inusitée en l'intérieur ; vous me faites ressentir ie ne scay quelle precieuse douceur; laquelle si elle se parfaict, & s'acheue en moy, ie ne scay ce que ie pourra estre. cela seulément scay- ie, que ce sera vn bien beaucoup plus grand que cette vie; mais ie retombe souuēt à ces choses terriennes, & suis englouty de nouveau, estant trainé & rauulé par ces miserables fardeaux ; & ie suis là retenu, & pleure beaucoup, par ce que ie suis bien fort retenu.

*Aug.  
soliloq.  
cap. 22.*

Seigneur Dieu, mon consolateur; *mon ame refuse d'estre consolée en cette vie; afin qu'elle soit treuuee digne des consolations eternelles.*

*S. Eu.  
in vita  
sua.*

Retirez vous vn peu de moy pour quelque temps, par ce que l'infirmité de ce vaisseau fragile & mortel, ne peut comprendre vostre gloire, ny vos grandeurs, qui sont infinies & immortelles.

F I N.

FLORENTIUS  
DE MONTMORENCY,  
Præpositus Prouincialis Societatis IESV  
per Flandro-Belgicam.

**C**um Pia Desideria à P. Hermanno Hugone Societatis IESV Sacerdote conscripta, quatuor designati eiusdem Societatis Patres legerint probarintq<sup>ue</sup>, potestate ab Admod. Reuerend. Patre nostro Mutio Vitellesco ad hoc mihi factâ, vt typis excudantur, permitto. In quorum fidem has litteras manu meâ subscriptas, officij mei sigillo muniui. Bruxella, 28. Aprilis Anno 1624.

Florentius de Montmorency.

---

APPROBATIO CENSORIS.

**H**æc Pia Desideria, Gemitus & Suspiria animæ Christianæ, Elegijs, Emblematis, & SS. Patrum scriptis illustrata à R. P. Hermanno Hugone Societatis IESV Presbytero, pererudita sunt & solida, atque perlucidam semitam continent; quæ æterna Veritas, & vera charitas, & chara æternitas obtineatur, ab his qui in tenebris & in vmbra mortis sedent, ad dirigendos pedes suos in viam pacis. Datum Bruxellæ XI. Idus Nouembris, M. DC. XXIII.

Henricus Smeyers S. Theologia Licentiatus Scholasticus Bruxellensis, Librorum Censor.

ANTVERPIÆ

TYPIS

IOANNIS CNOBBARI

M. DC. XXVII.

1 Vol

174

P. P. P.

der 2te

